MORPHOLOGIE COMPARÉE
DU
TOKHARIEN

Université de Louvain
Institut Orientaliste

Universiteit te Leuven
Instituut voor Oriëntalisme

BIBLIOTHÈQUE DU *MUSÉON*

Volume 17

MORPHOLOGIE COMPARÉE
DU
TOKHARIEN

PAR

A. J. VAN WINDEKENS
Docteur en Philologie et Histoire orientales
Chercheur qualifié du Fonds National belge de la Recherche Scientifique

Ouvrage couronné par la Koninklijke Vlaamsche Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schoone Kunsten van België
Publié avec le concours de la Fondation Universitaire de Belgique

LOUVAIN
Bureaux du *MUSÉON*
7, Mont Saint-Antoine
1944

AVANT-PROPOS

Notre *Lexique étymologique des dialectes tokhariens* (Louvain, 1941) était la première d'une série de trois études, dont l'ensemble représentera une grammaire comparée complète du tokharien: étymologie-phonétique, morphologie, syntaxe. Le présent ouvrage porte sur la morphologie, nominale et verbale. L'esquisse de la phonétique que nous avons donnée dans le *Lexique,* a été remaniée et complétée: ce chapitre permettra sans doute un contrôle plus facile des diverses théories exposées sur la morphologie.

Les bases de cette *Morphologie* étaient déjà jetées quand M. Holger Pedersen publia en 1941 (quelques semaines avant l'achèvement, à l'imprimerie, de notre *Lexique*) son essai *Tocharisch vom Gesichtspunkt der indoeuropäischen Sprachvergleichung,* la première grammaire comparée détaillée du tokharien, œuvre riche et brillante, mais qui est basée sur des recherches tout autrement orientées que les nôtres. M. Pedersen néglige l'étude systématique du vocabulaire: dès lors on comprend qu'il n'a pu fixer des règles solides sur les correspondances phonétiques avec les autres langues indo-européennes. Les conséquences ont été défavorables pour l'étude de la morphologie. Nous renvoyons ici à notre compte-rendu de l'ouvrage de M. Pedersen dans *Le Muséon,* LV (1942), p. 186 sq.: notre conclusion était que l'examen d'une grande partie de la grammaire comparée tokharienne était à refaire.

Nous même au contraire nous avons pris comme base de nos études sur la morphologie un système phonétique

bâti sur une enquête étymologique complète. Nous espérons que ce système présente toutes les correspondances sûres ou du moins plausibles: de cette façon l'explication des faits morphologiques sera solidement établie. Insistons ici tout particulièrement sur un phénomène phonétique qui peut être regardé comme le point de départ général de nos théories morphologiques: *l'accentuation.* On ne le trouve pas dans l'ouvrage de M. Pedersen (la plupart des travaux que nous avions publiés avant le *Lexique* lui étaient inconnus).

Quant aux matériaux que nous avons utilisés dans le présent ouvrage, ceux-ci ont été corrigés et complétés à la lumière des critiques de M. Sieg, dans la *Orientalistische Literaturzeitung,* 1943, c. 131 sq. et c. 159 sq. Ces critiques nous ont même engagé à exclure toutes les formes du dialecte B dont la lecture et l'interprétation n'ont pas été confirmées, directement ou indirectement, par les auteurs de la *Tocharische Grammatik.* Si quelques-unes de ces formes ont été employées, on l'a fait sous toute réserve.

En ce qui concerne la transcription, il est à remarquer que l'on a suivi en général le système adopté par Sieg-Siegling. Notons que des difficultés d'ordre technique n'ont pas permis d'indiquer l'*u* asyllabique, ce qui est sans importance pour notre travail.

Au cours de nos recherches nous avons eu recours plus d'une fois à l'obligeance de MM. les professeurs de l'Institut orientaliste, dont les suggestions et les critiques nous ont été très précieuses. Qu'il nous soit permis de les remercier ici, et particulièrement MM. A. Carnoy et L. Th. Lefort.

C'est aussi un agréable devoir de dire notre gratitude aux membres du Conseil d'administration du *Muséon.*

En recevant ce volume dans la Bibliothèque de la revue, ils en ont grandement facilité l'impression.

Nos remerciements vont également à la Direction de la Fondation Universitaire: sans la subvention de cette institution cette étude n'aurait pu voir le jour de si tôt. Nous témoignons enfin notre vive reconnaissance à la Direction du Fonds national belge de la Recherche scientifique: grâce à son assistance nous avons pu continuer nos recherches sans interruption.

INTRODUCTION

1. — Le tokharien, qui se présente en deux dialectes appelés respectivement A et B, est une langue indo-européenne, que les fouilles de l'Asie Centrale ont tirée de l'oubli vers la fin du XIX[e] siècle. C'était l'idiome de la population qui entre ± 500 et ± 1000 après J.-C. occupait la partie Est du bassin du Tarim (Tourfan, Koutcha) ; le nom par lequel cette population se désignait était celui de (A.) *Ārçi* « (les) Blancs » [1]. Les Ouigours l'appelaient *Twγry* (transcription de Henning: Müller écrivait *Toχrï*) : *Twγry tili* « langue *Twγry* » ; cf. sogd. *Twγr'k* (nom du pays). Ce terme correspond à l'appellation *Tochari,* Τόχαροι des auteurs classiques [2] ; d'où le nom de « tokharien »(il vaudrait mieux écrire « tuγrien » : Henning) a été adopté par les Modernes [3]. En ce qui concerne le peuple lui-même, que les missionnaires indiens avaient converti au Bouddhisme, il représente certainement une branche des Tokhares-Yue-tchi, qui dès le II[e] siècle avant J.-C. s'étaient établis dans la Bactriane [4]. Il se peut qu'il doive être identifié avec une partie des Huns Blancs ou Huns Ephthalites, qui vers 425 s'étaient emparés d'un immense empire en Asie Centrale [5].

1 Cf. V. W., *Huns Blancs*, p. 167 sq.; cf. aussi V. W., *Lexique*, p. XIX sq.

2 Cf. V. W., *Huns Blancs*, p. 162 sq.

3 On sait que ce nom a été l'objet d'une polémique acharnée: voir un aperçu dans notre essai *Huns Blancs*. A présent il n'y a plus de doute que cette appellation ne soit pas exacte: cf. V. W., *Lexique*, p. XV sq.

4 V. W., *Huns Blancs*, p. 183 sq.

5 Ibid. Poucha, *Arch. Or.*, XIII (1942), p. 146, s'est rallié à notre hypothèse.

2. — On a proposé plusieurs hypothèses sur la position de cette langue du type *Centum*[1] parmi les dialectes indo-européens. D'après Adjarian[2], Pokorny[3] et E. Hermann[4] le tokharien serait particulièrement apparenté au (thraco-phrygien-)arménien. Quelques auteurs comme Vendryes[5] et Charpentier[6] l'ont rapproché de (l'italo-)celtique. D'autres comme J. Friedrich[7], W. Petersen[8] et Cuny[9] ont cru trouver des rapports spéciaux avec le hittite. H. Pedersen[10] a même parlé d'un groupe continu de dialectes constitué par le tokharien, le hittite, le phrygien et l'italo-celtique[11]. Meillet[12] a attribué au tokharien, non sans réserve, une place intermédiaire entre l'italo-celtique d'une part, le slave et l'arménien de l'autre. D'après Benveniste[13] enfin le tokharien s'insérerait entre le balto-slave et l'unité

1 Nous renonçons à notre théorie admise dans *Bestand.*, § 142, p. 64 sq.

2 P. 37 sq.: parenté avec l'arménien.

3 L'auteur donne 18 « correspondances spéciales » entre le tokharien et le thraco-phrygien-arménien.

4 *KZ*, p. 302 sq.: le tokharien occuperait une place intermédiaire entre le phrygien (Centum) et le thraco-arménien (Satem).

5 *Les formes en -R du Tokharien et de l'Italo-Celtique, Revue Celtique*, 34 (1913), p. 129 sq.

6 *Die verbalen* r- *Endungen der indogermanischen Sprachen*, Upsala, 1917, p. 11.

7 *Hethitisch und « Kleinasiatische » Sprachen*, Berlin-Leipzig, 1931, p. 41: il s'agit de quelques correspondances lexicologiques. L'auteur ajoute: « ob sie mehr sind als blosze Gleichklänge, wird hoffentlich die Zukunft lehren ».

8 *Hittite*, p. 12 sq.

9 P. 199 sq. Cf. aussi p. XI sq.

10 *Groupement*: l'auteur appuie surtout sur les désinences en *-r*.

11 Dans son dernier travail, *Tocharisch*, Pedersen a abandonné cette théorie: il s'oppose formellement à une parenté spéciale entre le tokharien et le hittite (p. 255 sq.).

12 *Tokharien*, p. 17: « Mais les faits dont on dispose ne permettent aucune conclusion certaine », avoue lui-même l'auteur.

13 *BSL*, XXXVI (1935), p. XXIX: concordances lexicologiques. On citera ici du même auteur: *Tokharien et Indo-Européen, Festschrift Hirt*, II (1936), p. 227 sq., où plusieurs théories touchées dans la communication précitée ont été amplement développées.

approximative formée par le grec, l'arménien et le thraco-phrygien.

Il est à remarquer que ces hypothèses, surtout celles qui datent d'avant 1931-1933 (apparition de la « Tocharische Grammatik » et des « Fragments de textes koutchéens ») ou bien ont été construites sur des matériaux incomplets, ou bien ne reposent que sur un examen superficiel de la structure grammaticale [1]. Elles présentent donc des conclusions mal fondées ou trop précaires.

Une étude approfondie de la grammaire comparée du tokharien, basée sur tous les textes disponibles, a permis de constater que cette langue constitue un rameau autonome de la famille indo-européenne: on pourra s'en rendre compte dans le présent ouvrage.

3. — Les textes tokhariens, dont on dispose actuellement, datent de ± 500 à ± 1000 après J.-C.: sur l'évolution de la langue dans le long espace de temps compris entre la période indo-européenne et cette époque on ne possède aucun renseignement. On est donc réduit à examiner les faits tels que les présente la langue employée de ± 500 à ± 1000 après J.-C.

En ce qui concerne le stade de développement de celle-ci, il y a lieu d'attirer l'attention surtout sur les théories de Meillet [2] et de Cuny [3]. Les conclusions de ces auteurs s'opposent nettement l'une à l'autre. D'après Meillet le tokharien serait à un stade de développement comparable à celui, où le latin, l'arménien et l'iranien étaient venus vers le VIe siècle après J.-C. On aurait donc affaire à une langue de type indo-européen moyen. Il ne resterait rien en tokharien de la flexion nominale

1 V. W., *Lexique*, p. II sq.

2 *Tokharien*, p. 12 sq.

3 P. 220.

indo-européenne. Cuny au contraire a émis l'avis suivant: «la meilleure façon de rendre compte des faits tokharo-hittites est, on le voit, de considérer le hittite et le tokharien comme des idiomes très proches de l'indo-européen bien qu'indépendants et relativement proches du chamito-sémitique».

Ni Meillet ni Cuny n'avaient examiné la structure grammaticale d'une façon approfondie[1]: on notera même que les textes sur lesquels devait s'appuyer Meillet, étaient trop fragmentaires pour construire une théorie sur le stade de développement de la langue. Le fait que ces savants sont arrivés à des conclusions diamétralement opposées, n'a rien d'étonnant: des enquêtes incomplètes sont susceptibles de déductions différentes.

Il ne faut rien exagérer: un examen attentif et systématique oblige à rejeter aussi bien la théorie de Cuny que celle de Meillet. Le tokharien n'est pas une langue si archaïque, que l'indo-européen s'y reflète d'une façon particulière[2], mais d'autre part on aurait tort de refuser au tokharien des traits assez conservateurs et de le représenter comme un dialecte si évolué, qu'il aurait presque perdu tout rapport avec la langue mère. Cependant si on le compare à d'autres langues indo-européennes dans leur stade de développement au VIe siècle après J.-C., il faut dire que le tokharien présente un caractère beaucoup plus ancien. Ainsi la structure et la flexion nominales ont conservé la plupart des caractéristiques originelles[3]. Il en est de même de la structure

[1] Cf. V. W., *Lexique*, p. II sq.; voir aussi ci-dessus, p. XI.

[2] PEDERSEN, *Hittitisch*, p. 190 sq., a de même démontré pour le hittite que cette langue ne s'oppose aucunement aux autres dialectes indo-européens (il ne peut donc être question du soi-disant indo-hittite) et qu'à côté de traits très archaïques, elle présente aussi des modifications et des innovations importantes.

[3] Cf. p. 57 sq.

et de la flexion verbales[1]. Un phénomène nettement archaïque est le maintien de certaines terminaisons casuelles à l'état de suffixes indépendants, par exemple au génitif-instrumental[2] et à l'ablatif[3]; le système thématique primaire au présent des verbes (type de lat. *fero, fers, fert,* etc.) constitue également une note d'ancienneté[4]. En revanche la confusion du nominatif et de l'accusatif singuliers, qui se présente assez souvent[5], l'emploi des mêmes caractéristiques casuelles au singulier et au pluriel, accusent déjà une certaine *évolution,* etc.[6]

En général on peut donc dire que le stade de développement du tokharien ne s'accorde pas avec son âge, et qu'à ce point de vue la langue est très conservatrice.

4. — La position centrale du tokharien, au milieu des langues les plus diverses, l'ouigour ou vieux turc, le chinois, le tibétain, des idiomes indo-européens comme le sanskrit et les dialectes iraniens (sace, sogdien, etc.), invite assez naturellement à soupçonner que le tokharien a été influencé non seulement par des langues indo-européennes, mais aussi par des parlers non-indo-européens.

L'influence des langues environnantes d'origine indo-européenne se borne en général au vocabulaire: le tokharien a emprunté des mots isolés, surtout au sanskrit proprement dit (la littérature tokharienne consiste presque exclusivement en des traductions d'œuvres sanskri-

[1] Cf. p. 225 sq.
[2] Cf. p. 152 sq. et p. 175 sq.
[3] Cf. p. 171 sq.
[4] Cf. p. 234 sq.
[5] Cf. p. 148 sq.
[6] C'est donc à tort que LEWY, *Zum Dual und zum Tocharischen, KZ,* 45 (1913), p. 365 sq., voit dans de tels phénomènes une concordance avec les langues ouralo-altaïques.

tes)[1]; il s'agit en général de termes officiels et techniques du Bouddhisme. Cette partie du vocabulaire se distingue nettement des anciens mots indo-européens[2]. Quant au dialecte sanskrit de Niya (le kroraïnique), il ne semble pas avoir exercé une influence sur le tokharien: le tokharien au contraire lui a fourni des mots tels que *kilme* « pays, région » < A. *kälyme,* B. *kälym(i)ye* « direction, région, aire de vent »[3], *ṣoṭhaṃga* « receveur des contributions » < A. *ṣoṣtäṅk-,* même sens (?)[4], etc.[5] Il y avait aussi des rapports lexicologiques entre le tokharien et les dialectes moyen-iraniens comme le sace, le sogdien, etc. O. Hansen[6] a signalé nombre de mots d'emprunt au sace et au sogdien: dans ce cas aussi on a en général affaire à des termes techniques du Bouddhisme. Sur le plan morphologique il n'y a qu'à mentionner l'emprunt au sogdien du suffixe féminin AB. *-āñc*[7].

Les idiomes non-indo-européens, le tibétain, le chinois, l'ouigour n'ont pas eu d'influence sur le tokharien, pas même sur son vocabulaire. Cependant on trouve des auteurs qui veulent, coûte que coûte, prouver que des rapports intimes avec l'une ou l'autre de ces langues

1 Cf. V. W., *Lexique,* p. XXVII sq. Voir un aperçu de la littérature tokharienne dans Poucha, *Indian Literature in Central Asia, Arch. Or.,* II (1930), p. 27 sq.

2 Sur les emprunts au sanskrit, cf. SSS, § 86, p. 55 sq.; A. C. Woolner, *Sanskrit Names of Drugs in Kuchean, JRAS,* 1925, p. 623 sq.; N. D. Mironov, *Kuchean Studies, Rocznik Orjentalistyczny,* VI (1928-1929), p. 89 sq., 274 sq.; Poucha, *Tocharica,* I, p. 300 sq. (cf. aussi p. XVII, note 2), etc.

3 Cf. V. W., *Lexique,* p. 33.

4 Ibid., p. 124.

5 Cf. T. Burrow, *The Language of the Kharoṣṭhi Documents from Chinese Turkestan,* Cambridge, 1937, p. IX.

6 *Tocharisch-iranische Beziehungen. Ein Beitrag zur Lehnwortforschung Ostturkestans, ZDMG,* 94 (19 nouv. série) (1940), p. 139 sq. Cf. aussi p. XVII, note 2.

7 Cf. SSS, § 53, p. 30.

ont apporté des modifications et des innovations sensibles à la structure de ce dialecte indo-européen. Mais ces théories ne sont pas non plus construites après un examen détaillé de la grammaire tokharienne: les conclusions sur l'influence de ces langues voisines non-indo-européennes sont donc aussi précaires que les hypothèses d'autres savants sur la position du tokharien parmi les dialectes indo-européens [1], ou sur son stade de développement [2]. C'est le cas p. ex. pour les hypothèses de E. Hermann [3] et de Sapir [4], qui se sont efforcés de démontrer que le tokharien a subi des changements importants sous l'influence du tibétain. Hermann est d'avis que la formation des cas en tokharien par l'adjonction de postpositions est due au tibétain. Seulement l'auteur n'a pas vu que beaucoup de ces postpositions représentent d'anciennes désinences casuelles indo-européennes [5], et que cette adjonction de postpositions perpétue en réalité un état très ancien de la « flexion » nominale, à savoir la juxtaposition > agglutination de suffixes [6]. Sapir va plus loin: il écrit textuellement [7]: « Tocharian is a Tibetanized Indo-European idiom ». Il est d'avis que les difficultés de la phonétique tokharienne s'expliquent admirablement par le traitement des mots empruntés au tibétain; il croit même que l'on n'a pu indiquer la vraie position du tokharien dans la famille indo-européenne, parce que l'on n'a pas découvert tous les éléments tibétains [8]. Construction attrayante, mais

1 Cf. p. X sq.
2 Cf. p. XI sq.
3 *KZ*, p. 309 sq.
4 *Influences*, p. 259 sq.
5 Cf. p. 153, 174, 176, etc.
6 Cf. *ibid.*
7 P. 259.
8 P. 271.

qui ne repose pas sur une enquête de la réalité. Le fait est que les arguments invoqués par Sapir en faveur d'une contamination avec le tibétain, sont presque tous insoutenables. Ainsi A. *klaṅk,* B. *kleṅke* « monture » n'est pas un mot emprunté au tibétain *glaṅ* « éléphant », mais s'accorde avec lat. *clingo* « cingo, cludo », etc. [1]; A. *ñom klyu* (littér.) « nom (et) gloire » n'est pas un composé qui s'est constitué d'après des exemples tibétains, et qui est « quite foreign » à l'indo-européen, comme il prétend [2]: il s'agit d'un composé de type purement indo-européen de la classe des Dvandvas; A. *ñom klyu* (= B. *ñem kälywe*) rappelle même gr. ὀνομα-κλυτός [3]. D'ailleurs Sapir est aussi l'auteur de comparaisons telles que A. *mokc-* « corde d'arc », A. *muk* « joug » = skr. *yugá-* [4], A. *omäs(keṃ)* « mauvais, méchant » = gr. ὀδυσ- [5].

Les rapports avec le chinois se bornent à quelques mots d'emprunt de part et d'autre; B. Laufer [6] et Poucha [7] en ont signalé quelques-uns. L'exemple de ce dernier auteur engage à être très prudent et à n'émettre un avis qu'après des recherches approfondies: Poucha en effet a cru trouver en tokharien une série de mots empruntés au chinois, A. *pātsäṅk* et B. *patstsāṅk* « fenêtre » [8], A. *rape* « musique » [9], A. *tuṅk* et B. *taṅk* « amour » [10], AB. *tseṃ* « bleu » [11], mais ceux-ci appar-

1 V. W., *Lexique,* p. 40 (pour Sapir: p. 265).
2 *Loanword,* p. 180, aussi note 18.
3 Cf. p. 137.
4 V. W., *Lexique,* p. 68 et p. 70.
5 Ibid., p. 80.
6 *Three Tokharian Bagatelles, T'Oung-Pao,* 16 (1915), p. 272 sq.
7 *Tocharische Etymologien, ZDMG,* 93 (18 nouv. série) (1939), p. 204 sq. (cf. aussi p. XVII, note 2).
8 V. W., *Lexique,* p. 88 sq.
9 Ibid., p. 105.
10 Ibid., p. 135.
11 Ibid., p. 147 (pour B. *tseṃ,* pl. f. *tseññana,* cf. SSS, § 174, p. 119, note 3).

tiennent en réalité au vocabulaire indo-européen, comme nous l'avons démontré dans notre *Lexique*[1].

Il y a enfin l'ouigour: cette langue n'a eu aucune influence sur le tokharien. C'est au contraire la langue indo-européenne, qui, semble-t-il, lui a fourni, directement ou indirectement, des mots isolés: cf. p. ex. ouig. *tümän* < A. *tmāṃ*, B. *tumane, tmáne* « dix mille »[2].

5. — G. A. Grierson[3] croyait avoir retrouvé le tokharien dans les dialectes Piçāca modernes, au Sud de l'Hindoukouch. Ces idiomes ne possèdent pas de sonores aspirées, et les sonores y passent parfois à des sourdes; parfois un *y* secondaire s'y développe en initiale, tout comme en tokharien (devant i.-e. **e*). Il est à noter que de tels phénomènes peuvent être le résultat d'une évolution indépendante dans ces deux (groupes de) langues.

L'auteur attire même l'attention sur quelques « ressemblances » lexicologiques. A notre avis il ne faut pas exagérer l'importance de ces « ressemblances »: elles peuvent être purement fortuites. Aussi longtemps qu'il n'y aura pas entre ces deux (groupes de) langues un parallèle phonétique, morphologique et lexicologique bien établi, on fera bien de ne pas entamer la question du « tokharien moderne ». D'ailleurs l'ancien territoire des Tokhares a été inondé par des parlers turcs à tel point qu'il serait assez surprenant de rencontrer quelque part à l'heure actuelle des restes de leur idiome indo-européen.

1 Cf. aussi l'avis de SIEG, *OLZ*, c. 132.

2 V. W., *Lexique*, p. 143. Une étude portant sur quelques rapports lexicologiques entre les langues de l'Asie Centrale de cette époque est celle de POUCHA, *Zur mittelasiatischen Lehnwortkunde, Arch. Or.*, IV (1932), p. 79 sq. Voir aussi du même auteur *Tocharica*, VI, p. 88 sq.: tokh. A. *yāmutsi*, nom d'oiseau, serait emprunté au sogdien, mais le mot sogdien lui-même serait d'origine chinoise. Le travail de O. Hansen que nous avons cité ci-dessus (cf. p. XIV, note 6) donne des exemples du même genre: e.a. sanskrit > sogdien > tokharien, etc.

3 *Étymologies tokhariennes, JA*, XIX (1912), p. 339 sq.

6. — L'appellation de « dialectes » imposée par Sieg et Siegling [1] aux branches A (Tourfan) et B (Koutcha) est bien exacte. Il s'agit en effet de deux rameaux d'une seule langue mère. Dans le présent ouvrage on trouvera de nombreuses comparaisons d'ordre phonétique, morphologique et lexicologique, entre les dialectes A et B: on pourra se rendre compte par là que leurs divergences n'atteignent qu'un fort petit nombre de cas. En voici quelques-unes: B maintient en général i.-e. **e* comme *tel,* tandis qu'en A cette voyelle se rend presque toujours par *a* [2]; ce dernier dialecte au contraire ne connaît pas l'affaiblissement de quantité de *ā,* remontant à i.-e. **ā,* **ō,* **ē,* comme le dialecte B [3]; B représente les diphtongues indo-européennes par *ai* et *au,* tandis que A offre le traitement *e* et *o* [4]; l'acc. pl. (m. f.) se forme en A par l'adjonction de *-s,* en B par l'adjonction de *-ṃ* [5]; à la 1re pers. sg. prés. ind. act. B a la désinence *-u,* s'opposant à A. *-m* [6]; à l'optatif A n'a que la caractéristique *-i-*: B possède *-oy-* et *-i-* [7], etc.

1 *Tocharisch, SPAW,* p. 915 sq.
2 Cf. p. 31.
3 Cf. p. 30 sq.
4 Cf. p. 33 sq.
5 Cf. p. 163 sq.
6 Cf. p. 297 sq.
7 Cf. p. 286 sq.

CHAPITRE I

PHONÉTIQUE

A. — ÉCRITURE ET TRANSCRIPTION[1]

1. — Les textes tokhariens sont écrits en caractères Brāhmī. L'écriture Brāhmī tokharienne est une variante de l'écriture Brāhmī indienne, appelée écriture Gupta; celle-ci a été répandue dans le Turkestan Oriental par des émigrés. L'écriture Gupta, qui se caractérise par un ductus très droit, n'a pas connu de transformation en s'implantant dans la partie Sud du bassin du Tarim; au Nord au contraire cette écriture s'est légèrement modifiée et se caractérise par un ductus incliné et oblique. Hoernle[2] a appelé l'écriture des textes du Nord « Central Asian Slanting »: ce type figure dans tous les textes tokhariens[3].

Les textes tokhariens présentent en général une écriture très fixe dans les pièces littéraires. Il n'y a que quelques manuscrits, en dialecte B, qui offrent une écriture plus cursive: ce sont des pièces de comptabilité et des documents de caractère magique[4]. Le principe du déchiffrement a été posé en 1893 par Hoernle[5]. Leumann[6] a apporté quelques déterminations nouvelles. Sieg et Siegling enfin

[1] Voir déjà quelques notions élémentaires dans notre *Lexique*, p. XXIX sq.

[2] *The Weber-Macartney MSS.*, *JASB*, 70 (1901), II, Extra-Nr. 1, p. 11 sq., Tab. II.

[3] L'écriture des textes du Sud a été désignée par le même auteur sous le nom de « Central Asian Gupta ».

[4] Pour l'écriture « littéraire » nous renvoyons aux différentes éditions de textes avec fac-similés. On en trouve une classification systématique dans H. Jensen, *Geschichte der Schrift*, Hannover, 1925, p. 150, et dans V. W., *Bestand.*, p. 131 sq. Dans l'ouvrage de M. A. Stein, *Innermost Asia*, Oxford, 1928, Vol. III, Plates and Plans, Pl. CXXIII, il y a deux petits fac-similés de manuscrits en écriture cursive (des pièces de comptabilité).

[5] *The Weber MSS. — Another collection of ancient manuscripts from Central Asia*, *JASB*, 62, I, p. 4 sq. Cf. aussi ci-dessus, note 2.

[6] *Über die einheimischen Sprachen von Ostturkestan im früheren Mittelalter*, I, *ZDMG*, 61 (1907), p. 648 sq.

ont achevé et perfectionné le déchiffrement et en 1908 [1] ils pouvaient établir la valeur exacte de tous les caractères. Ce travail a été facilité par la présence dans ces documents de beaucoup de mots sanskrits.

Les manuscrits du dialecte A sont beaucoup plus soignés que ceux du dialecte B : presque tous les documents de B présentent des traces d'une orthographie soi-disant négligée : « lässige Schreibungen » comme le dit Sieg [2]. Cependant plusieurs de ces graphies sont très précieuses pour la reconstruction de la phonétique tokharienne considérée *comme expression de la langue parlée :* nous ne partageons donc pas l'opinion de Sieg qui nous reproche d'avoir utilisé dans nos *Bestand.* des « lässige Schreibungen » du dialecte B, car il ne s'agit pas de graphies fautives, mais de graphies représentant avec précision les sons *tels qu'ils étaient prononcés.* Si par exemple la consonne *n* ne s'écrit souvent pas devant *t, ts,* etc. [3] (omission qui s'observe aussi dans les manuscrits du dialecte A), nous pouvons en tirer la conclusion que *n* dans cette position n'avait qu'une *très faible prononciation* (en témoigne le fait que *ṃ* s'y est souvent substitué) ou même *n'était plus prononcé* : néanmoins la graphie *officielle* continuait toujours à mettre le *n.* Il s'agit donc souvent d'une antithèse (surtout en B) *graphie officielle* (et donc officiellement correcte) : *graphie populaire* (représentant la langue *parlée* dans toutes ses nuances) [4].

2. — L'écriture tokharienne, étant du type indien, fournit pour chaque groupe consonantique la voyelle qui suit l'explosion consonantique du groupe : les signes employés représentent donc une consonne + une voyelle [5]. En général cette voyelle est *a* : les signes qui notent une consonne + voyelle autre que *a,* p. ex. *i, u, e,* etc., se sont développés du symbole correspondant qui représente consonne + *a* [6] ; ainsi les signes qui indiquent *ki, ku, ke* reposent sur *ka.*

L'alphabet tokharien comprend en outre la série des signes « spéciaux » (Fremdzeichen) : dès le début déjà Sieg-Siegling [7] ont reconnu

[1] *Tocharisch, SPAW,* p. 917 sq.
[2] *Compte-rendu Bestand.,* c. 160.
[3] Cf. p. 38.
[4] « populaire » n'équivaut pas ici à « dialectal ».
[5] Cf. Meillet, *Tokharien,* p. 5 sq.
[6] Hoernle, *A Peculiarity of the Khotanese Script, JRAS,* 1915, p. 487 sq.
[7] *Tocharisch, SPAW,* p. 918 sq.

que ces signes notaient des consonnes dont la voyelle inhérente était *ä* [1]. Ces symboles ne se rattachent pas aux signes qui représentent consonne + *a*, comme c'est le cas pour ceux qui notent consonne + *i*, *u*, *e*, etc.; ce sont vraiment des signes « spéciaux » et indépendants. On peut donc parler de « doublettes ».

Toutefois, on a douté longtemps de l'exactitude de la théorie de Sieg-Siegling: ainsi Feist [2] croyait que l'on avait affaire à des palatales. J. N. Reuter [3] était du même avis. Récemment Pedersen [4] a repris la question et a démontré que les signes « spéciaux » ne notaient pas des consonnes « spéciales » mais des consonnes « ordinaires » + *ä*, se ralliant ainsi à l'explication donnée auparavant par Sieg-Siegling.

Seulement Pedersen n'admet pas la transcription que ces auteurs ont employée pour les signes « spéciaux »: ils se sont servis d'abord de la graphie *kȧ, pȧ, mȧ* et ensuite de la graphie *ka, pa, ma*, etc. Plus tard [5] ils ont simplifié: *kä, pä, mä*, etc. [6] Notons que S. Lévi a préféré dans ses travaux la transcription *ka, pa, ma*, etc. Pedersen [7] a sans doute raison en rejetant la graphie *ka, pa, ma* ou *ka, pȧ, ma*, etc.: car si la voyelle inhérente est *ä*, on doit la noter par *ä* et par aucun autre signe; d'autre part, si les consonnes des « doublettes » et les consonnes des signes « ordinaires » sont identiques, on ne peut employer une autre transcription pour les premières. Pedersen s'oppose aussi à la graphie *kä, pä, mä*, etc., en se basant sur l'avis de Sieg-Siegling mêmes [8], qui comparaient *ä* à la voyelle d'anaptyxe (Svarabhaktivokal) indienne, au schwa indo-européen. D'après Pedersen on devrait écrire *ə*. Mais on ne peut oublier que *ä* en initiale est représenté par le signe qui sert à noter *a* surmonté de ¨, tout comme le signe de *wä, yä*, etc., n'est autre que celui de *wa, ya*,

1 Cf. p. 9 sq.

2 *Kultur, Ausbreitung und Herkunft der Indogermanen*, Berlin, 1913, p. 429, note 1.

3 *Bemerkungen über die neuen Lautzeichen im Tocharischen, Studia Orientalia, Helsingfors*, 1925, p. 194 sq.

4 *Tocharisch*, p. 13 sq.

5 Cf. la *Tocharische Grammatik.*

6 Cependant dans sa correction du *Karmavibhaṅga* (*Karm.*), Sieg se sert de l'ancienne transcription *ka, pa, ma*, etc., sans doute pour faciliter la comparaison avec l'édition de S. Lévi.

7 Cf. surtout p. 33 sq.

8 *Tocharisch, SPAW*, p. 918.

etc., également surmonté de ¨. La transcription par *ä* n'a donc rien de surprenant. La notation des « doublettes » par *kä, pä, mä,* etc., est également logique, puisqu'elles se composent de consonnes « ordinaires » + *ä*. C'est pourquoi on rejettera la graphie utilisée par Pedersen dans son travail *Tocharisch,* où il veut maintenir dans la transcription la distinction que présente l'écriture originelle entre les signes « spéciaux » notant une consonne + *ä* et les signes « ordinaires » ayant la même valeur (cf. *wä, yä,* etc.) [1].

On représentera donc les « doublettes » par: *kä, pä, mä, tä, nä, rä, lä, sä, ṣä, çä.* Attirons aussi l'attention sur la transcription des « doublettes » en ligature: au début Sieg-Siegling avaient marqué une « doublette » devant un autre signe à *ä* inhérent par *k̲, p̲, m̲,* etc., notation qui s'accordait avec la transcription des mêmes « doublettes » à valeur syllabique (*k̲à* ou *k̲à̲,* etc.). La simplification de la graphie de ces dernières a amené celle des signes « spéciaux » en ligature: *k̲, p̲, m̲,* etc., devenaient *k, p, m,* etc., tout comme *k̲à* ou *k̲à̲, p̲à* ou *p̲à̲, m̲a* ou *m̲a̲,* etc., étaient écrits *kä, pä, mä,* etc. Il est inutile de vouloir distinguer sous ce point de vue les signes « spéciaux » des signes « ordinaires », comme le fait Pedersen [2]. On conservera donc la notation simplifiée *k, p, m,* etc. de Sieg-Siegling. La transcription des signes « spéciaux » en finale, de même que celle des autres signes à *ä* inhérent dans la même position, sera examinée ci-dessous [3].

3. — Le tokharien avait un système phonétique qui différait beaucoup du système phonétique indien, comme on va le constater au cours de cette étude [4]. D'autre part, l'écriture qui notait ce système phonétique était une écriture indienne empruntée. On peut donc s'attendre à trouver une certaine antithèse entre le système phonétique tokharien et le système graphique indien. Cependant cette antithèse n'est presque pas sensible dans les mots de provenance indigène. Les signes indiens pour lesquels la phonétique tokharienne n'a pas de son correspondant, en ont été éliminés, sauf dans quelques

1 Les premiers sont indiqués par *kə, pə, mə,* etc., les seconds par *wë, yë,* etc.

2 *Tocharisch,* p. 24 sq.; pour une « doublette » en ligature avec une autre « doublette » (syllabique), cet auteur écrit p. ex. *k̤, p̈, m̤,* etc.

3 Cf. p. 10 sq.

4 Voir la liste des phonèmes tokhariens, p. 6.

cas: cf. p. ex. A. *eṣṣand* au lieu de *eṣant*[1] où tokh. *t* est noté par skr. *d*, son inconnu au système phonétique tokharien. La substitution de *d* à *t* dans ce cas sera expliquée ci-dessous. On peut citer aussi un exemple tel que A. *svarp* au lieu de **swarp* « corde », mot autochtone, avec skr. *v* au lieu de tokh. *w*. Cette substitution s'explique par le fait que skr. *v* et tokh. *w* avaient sensiblement la même prononciation, car on trouve le même flottement dans des mots d'emprunt au sanskrit: cf. A. *vājär, wājär* et *vājrä, wācrä*, B. *vājrä* et *wājrä* < skr. *vajra-*.

D'autre part l'alphabet a été mieux adapté par la création de signes nouveaux: cf. *ä, w, ly, ts*, et surtout les soi-disant signes « spéciaux ». On notera que la « doublette » de *t(a)*, donc *t(ä)*, est indiquée par le signe, qui, dans les mots sanskrits, sert à représenter *dh(a)* : il se peut bien, comme le suppose Smith[2], que le caractère aspiré de *dh(a)* correspondît au son *ä* (*ə*).

En revanche, l'antithèse qui existe entre le système phonétique et le système graphique est particulièrement reconnaissable dans les mots d'emprunt au sanskrit, qui présentent souvent des signes qui n'ont pas de correspondant phonétique dans le système tokharien proprement dit. Il s'agit notamment de la notation des sonores et des aspirées. La phonétique tokharienne ne connaît que des sourdes[3]. Or il arrive que la graphie maintienne les signes originels des sonores et des aspirées: cf. B. *bhr̥ṅgār* < skr. *bhr̥ṅgāra-*, A. *priyaṅgu* < skr. *priyaṅgu-*, A. *Bodhisattu* et B. *Bodhisătve* < skr. *Bodhisattva-*, etc.[4] Seulement on trouve aussi des exemples tels que A. [*p*]*intwāt* et B. *pintwāt* < skr. *piṇḍapāta-*, A. *präṅkār-* < skr. *bhr̥ṅgāra-* (cf. B. *bhr̥ṅgār*), AB. *Găṅk* < skr. *Gaṅgā*, etc., ce qui prouve que la notation « sanskrite » des sonores et des aspirées était d'un caractère purement graphique, la prononciation étant « tokharienne », donc celle des sourdes correspondantes. De cette façon s'expliquent aussi des graphies telles que A. *Rṣivādaṃ* < skr. *R̥ṣipatana-* ou A. *eṣṣand* au lieu de *eṣant*: on prononçait *d* et *t* de la même façon.

L'antithèse phonétique (tokharienne): écriture (indienne) s'observe aussi dans des exemples tels que A. *naisarki* (= B. *naissargi*) : cf. skr. *nāissargika-*, A. *abhinai* < skr. *abhinaya-* d'une part et A.

1 Part. prés. act. du verbe *e-* « donner ».

2 P. 25. Voir aussi Pedersen, *Tocharisch*, p. 14.

3 Cf. p. 40.

4 V. W., *Lexique*, p. XXX.

sañce < skr. *saṃçaya-*, A. *vine* < skr. *vinaya-* d'autre part. Le dialecte A ne connaît pas la diphtongue *āi* (communément indiquée par *ai*) du sanskrit. Quoiqu'on ait noté *ai* dans les deux premiers exemples, on ne peut douter de la prononciation « tokharienne » de cette diphtongue, qui dans la phonétique du dialecte A est contractée en *e* [1]: les deux derniers exemples le prouvent clairement. On voit donc que dans ce cas aussi la graphie a été adaptée à la phonétique.

Il y a lieu de signaler la présence d'un *h* prothétique dans des mots empruntés au sanskrit: cf. p. ex. A. *Humā* < skr. *Umā*. D'autres langues connaissent un phénomène analogue. Le sace offre p. ex. *handara-* (dans les deux dialectes) « autre » (av. *antara-*) ; *hana-* (khot.) « aveugle » (av. *anđa-*) ; *haṣṭa* (khot.) « huit » (av. *ašta*), etc. L'arménien aussi a parfois un *h* prothétique: cf. *haw* « oiseau » (lat. *avis*) ; *hot* « odeur » (cf. lat. *odor*, gr. ὀδμή). En latin, il y a les formes bien connues comme *humerus* à côté de *umerus*, *harundo* à côté de *arundo*, etc.

B. — SYSTÈME PHONÉTIQUE

Les deux dialectes disposent des voyelles et des consonnes suivantes:

I. — Voyelles:
- 1. — Voyelles simples: *a, ā, ä, o, e, i, ī, u, ū.*
- 2. — Diphtongues: *ai* (B), *e* (A) ; *au* (B), *o* (A).

II. — Semi-voyelles: *y* et *w.*

III. — Consonnes:
- 1. — Consonnes non palatalisées:
  - a) — Nasales: *n, ṅ, ṃ, m.*
  - b) — Liquides: *r* et *l.*
  - c) — Sifflantes: *s, ṣ.*
  - d) — Occlusives: *p, t, k.*
- 2. — Consonnes palatalisées:
  - a) — Nasale: *ñ.*
  - b) — Liquide: *ly.*
  - c) — Sifflante: *ṣ.*
  - d) — Occlusives: *c, ç, ts.*

[1] Cf. p. 33 sq.

La description donnée ci-dessous des phonèmes tokhariens ne porte que sur leur origine et leur fonction générales. Des aspects plus particuliers en seront étudiés sous D. — Table des correspondances phonétiques, et aussi sous E. — Modifications phonétiques spéciales, dont l'explication repose en grande partie sur la phonétique comparée. Toutefois quelques-unes de ces modifications spéciales sont déjà mentionnées ici.

I. — **Voyelles**

1. — Voyelles simples

a

La voyelle *a* est très fréquente. Elle répond à plusieurs voyelles indo-européennes: **a* [1], **o* [2], **e* [3], **n̥* [4] (dans ses deux aspects: *a* ou *en* > *an*), et peut-être **m̥* [5]. Dans quelques mots *a* est l'aspect final d'une évolution phonétique i.-e. **u* (**u̯*) > tokh. *u* > *o* > *a* en syllabe fermée [6]. Très souvent elle représente un *ā* affaibli, surtout en dialecte B [7]. Quelquefois aussi elle se substitue à la voyelle *ä* [8], ce qui prouve que sa couleur était assez sourde et indécise: le passage *a* > *ä* aussi est fréquemment attesté [9].

ā

Tokh. *ā* remonte à i.-e. **ā* [10], **ō* [11], **ē* [12]: il s'agit là de *ā* primaire. On a affaire à *ā* secondaire, issu des voyelles brèves *a*, (*o*), *e*, dans les cas suivants: allongement compensatoire sous l'influence de l'accent [13], position antéconsonantique [14], allongement en initiale par l'effet d'une intonation secondaire (dialecte A) [15].

Le dialecte A maintient toujours la distinction originelle entre *ā* et *a*; le dialecte B au contraire fournit beaucoup d'exemples où *ā*

1 Cf. p. 29.
2 Cf. p. 30.
3 Cf. p. 31.
4 Cf. p. 35.
5 Cf. *ibid.*
6 Cf. p. 33 et p. 37.
7 Cf. p. 30, 31, 32.
8 Cf. p. 11.
9 Cf. p. 29, 30, 31.
10 Cf. p. 30.
11 Cf. p. 31.
12 Cf. p. 32.
13 Cf. p. 24.
14 Cf. p. 29 sq. et p. 35.
15 Cf. p. 29.

s'est affaibli en *a*, quelle qu'en soit l'origine [1]. Il y a lieu d'y opposer en dialecte A quelques cas spéciaux de la morphologie verbale, où une différence quantitative très nette est marquée entre *ā* et *a*. Si deux voyelles longues, *ā* + *ā*, se suivent, la seconde devient *a* ou même disparaît; la série *a* + *a̱* + *ā* se réduit à *a* + *ā*.

— Le thème du parfait se caractérise en général par la présence de la voyelle « thématique » *ā*, qui remonte à i.-e. **ē*, **ō*, **ā* [2]. Or si la voyelle radicale est *ā* (ou une diphtongue ayant la même valeur quantitative) [3], cette voyelle « thématique » *ā* s'affaiblit en *a*: cf. *tākaṣt*, 2 sg. parf. ind. act. de *tāk-* « être »; *kātkar*, 3 pl. parf. ind. act. de *kātk-* « se lever, s'élever, prendre naissance », etc. [4]

— Beaucoup de thèmes de présent sont pourvus de *-nā*, suffixe qui répond à i.-e. **-nā* (cf. gr. δάμνημι, skr. *stṛṇā́ti*, etc.) [5]. Or si la racine présente la voyelle *ā* (ou une diphtongue ayant la même valeur quantitative) [6], *-nā* se réduit à *-na*: *knāna-* (*knā-* « savoir, connaître »), *kārna-* (*kārp-* « descendre »), etc. [7]

— Le thème du parfait de plusieurs verbes est muni d'un redoublement, comme en indo-européen [8]. Si la voyelle radicale est *ā*, la syllabe du redoublement reçoit aussi *ā*; seulement dans ce cas la voyelle longue de la racine tombe (*ä* en syllabe fermée) : cf. *pāplu*, part. passé de *pāl-* « louer », *māmäntu*, idem de *mānt-* « se fâcher, injurier, froisser », etc. [9]

— Quelques verbes thématiques (type secondaire) [10] à voyelle radicale *a* perdent la voyelle thématique *a* devant les désinences qui pré-

1 Cf. p. 30, 31, 32. Sieg, *Compte-rendu Bestand.*, c. 160, communique que dans les textes du dialecte B *ā* s'écrit souvent pour *a*, et vice versa:; on peut comparer ici à l'alternance entre *ī* et *i* (cf. p. 15) et à celle entre *ū* et *u* (cf. p. 16), *qui s'observe aussi en A*. Ce flottement rappelle l'avestique: cf. *āvōy*, *āvay* au lieu de *avy*, *awy*; *apanəm* en face de skr. *apānam*, etc. (Reichelt, § 34, p. 32 sq.).

2 Cf. p. 259 sq.

3 Cf. p. 17 sq.

4 Cf. p. 260.

5 Cf. p. 246 sq.

6 Cf. p. 17 sq.

7 Cf. p. 246: devant *-māṃ* (part. prés. méd.-pass.), *-na* devient même *-n*.

8 Cf. p. 254 sq.

9 Cf. p. 255.

10 Cf. p. 236 sq.

sentent *ā*: cf. *planttär* au lieu de **plantatär*, 2 sg. prés. ind. méd.-pass. de *plant-* « se réjouir »; *yatmāṃ*, part. prés. méd.-pass. de *yat-* (au méd.-pass.) « se produire », etc.[1]

— Un exemple isolé est A. *āknats* « ignorant », qui s'oppose à B. *aknātsa*, même sens. Cette dernière forme s'analyse en *a-* < i.-e. **n̥-* « ne pas » + **ĝnō-* « connaître » (cf. gr. γιγνώσκω, etc.)[2]. Dans la forme du dialecte A, **a* en initiale a été allongé par sa position devant deux consonnes[3] ou par l'effet de l'intonation secondaire[4]: *ā* + *ā* est devenu *ā* + *a* comme dans les thèmes du parfait caractérisés par la voyelle « thématique » *ā*.

Tokh. *ā*, issu d'i.-e. **ā*, est parfois noté par *o* (comme en germanique et en lituanien), s'il se trouve devant ou après *m*, *ṅ*(*ñ*), *p*, *r*[5]. Cet *o* s'écrit même *au* en dialecte B, tout comme s'il s'agissait de la voyelle brève *o*[6]. Il est évident que B. *o* (*au*) repose sur *ā* non affaibli.

ä[7]

On peut dire que la voyelle *ä*, qui apporte un aspect très caractéristique à la phonétique tokharienne, est la plus fréquente de toutes. Beaucoup de mots n'en ont pas d'autre. Elle a des origines très diverses. Il s'agit de *ä* primaire là où cette voyelle représente *ä* remontant à i.-e. **a*[8], **o*[9], **e*[10], ou à i.-e. **n̥* à traitement *en* > *an*[11]. Il est à noter que *ä* primaire jouit du même traitement que *ä* secondaire (cf. ci-dessous) : on ne le trouve qu'en syllabe fermée; *ä* tombe en syllabe ouverte. C'est surtout *ä* d'origine secondaire qui appelle l'attention. Il s'observe:

— *En syllabe fermée*, les syllabes finales y comprises: A. *pärwān-*, B. *pärwāne* « (les deux) sourcils », à comparer à skr. *bhrū́-*, gr. ὀφρῦς

1 Cf. p. 238.
2 V. W., *Lexique*, p. 3.
3 Cf. p. 29 sq. et p. 35.
4 Cf. p. 29.
5 Cf. p. 30.
6 Cf. *ibid.*
7 Cf. V. W., *Bestand.*, § 20, p. 16 sq.
8 Cf. p. 29.
9 Cf. p. 30 sq.
10 Cf. p. 31.
11 Cf. p. 35.

« sourcil » ; B. *käry-* « acheter », se rattachant à skr. *krīṇā́ti,* gr. πρίασθαι, même sens ; B. *kälywe* « gloire », apparenté à skr. *çrávas-,* gr. κλέος, même sens ; A. *okät* « huit », équivalent de gr. ὀκτώ, lat. *octo,* même sens ; A. *ākär* « larme », remontant à i.-e. **ak̑ru* : cf. skr. *áçru,* même sens ; A. *kukäl* « char », correspondant à gr. κύκλος, véd. *cakrá-* « roue », etc.

Dans toutes ces formes, tokh. *ä* ne répond à aucun phonème indo-européen. Cette voyelle n'y sert qu'à *former une syllabe*: de cette façon l'accumulation de consonnes, surtout en position médiale, ou une finale consonantique difficile à prononcer, sont évitées. Dès que la syllabe formée par *ä* perd son caractère de syllabe fermée, *ä* disparaît, car sa présence n'y est plus une nécessité phonétique : ainsi A. *ākrunt,* nom.-acc. pl. de *ākär,* et A. *kuklas,* acc. pl. de *kukäl,* etc. Inutile de dire que *ä* n'apparaît pas là où une série de consonnes, qui se suivent immédiatement, appartiennent à des syllabes différentes : cf. A. *kātklune,* subst. verb. de *kātk-* « se lever, s'élever, prendre naissance » ; A. *çarkr(äm),* 3 pl. parf. ind. act. de *kärk-* « lier » ; B. *palskossu* « prudent » ; B. *takärṣkäññe* « foi », etc.

— *En finale absolue* (in pausa), après une consonne ; *ä* n'y a pas de valeur syllabique. L'adjonction (graphique) de *ä* à une consonne se trouvant en finale absolue *note une articulation plus forte de cette consonne* (interruption de la parole [1] : le virāma prouve une finale consonantique) [2]. C'est donc à bon droit que Sieg-Siegling ont simplifié [3] la graphie des consonnes + *ä* asyllabique en finale absolue : ils avaient d'abord employé *wä, yä,* etc. (signes « ordinaires ») et *k̲, p̲, m̲,* etc. (signes « spéciaux »). En vue du caractère asyllabique de *ä, wä, yä,* etc., ont été simplifiés : *w, y,* etc. ; *k̲, p̲, m̲,* etc., sont devenus *k, p, m,* etc. [4]

Pedersen fait accorder la transcription des signes « ordinaires » comportant *ä* et celle des signes « spéciaux » en finale absolue avec la graphie qu'il a proposée [5] pour ces mêmes signes en position

1 V. W., *Lexique,* p. XXXIII, note 110.

2 Voir aussi Couvreur, *Fin de mot,* p. 132, qui parle d'« une prononciation altérée de la consonne finale, due à la position en fin de mot » (théorie de Reuter : cf. p. 3). Cette altération ne peut être autre qu'une articulation plus forte.

3 Cf. la *Tocharische Grammatik.*

4 Cf. p. 2 sq.

5 Cf. p. 3 sq.

médiale[1]. Il vaut mieux se servir de la transcription simplifiée de Sieg-Siegling[2]. D'ailleurs il est à remarquer que la transcription de Pedersen repose en grande partie sur une théorie insoutenable: *ä* en finale absolue aurait une valeur étymologique dans la plupart des formes[3]. Il y représenterait une voyelle disparue[4]. Il est évident que seule la position en finale absolue de la consonne a produit un *ä* asyllabique: si *ä* avait une valeur étymologique, il s'observerait aussi dans les formes qui ne se trouvent pas in pausa. D'autre part Pedersen lui-même ne peut expliquer des formes telles que A. *sas*^{ä} « un », A. *was*^{ä} et B. *wes*^{ä} « nous », etc., qui à l'origine étaient monosyllabiques[5]; le caractère secondaire de *ä* y est clairement attesté.

— *Comme procédé d'allongement métrique*: si un vers compte une syllabe trop peu, on intercale ou on ajoute un *ä* comme dans A. *kropnämāṃ* à côté de *kropnmāṃ*, part. prés. méd.-pass. de *krop-* « rassembler », B. *sananämpa* au lieu de *sanaṃ mpa*, com. sg. de *sāṃ* « ennemi », B. *wesä* à côté de *wes* « nous »[6], B. *ṣekä* au lieu de *ṣek* « toujours »[7], A. *sälpiñcä* au lieu de *sälpiñc*, 3 pl. prés. ind. act. de *sälp-* « brûler, être ardent ».

Il arrive assez souvent que les voyelles *a* ou *i* se substituent à *ä* (d'origine primaire ou secondaire). On trouve *a* dans B. *kokale* = A. *kukäl* « char »[8]; A. *taryāk* « trente » à côté de A. *täryā* (= B. *tarya* ou *tärya*, etc.) « trois » < i.-e. **triā*[9], etc. Étant donné que d'autre part tokh. *a* passe souvent à *ä*, on peut s'attendre à une alternance assez fréquente entre *ä* et *a* dans les deux dialectes. En effet la graphie hésite très souvent entre *ä* et *a*: A. *āknatsaṃ* au lieu de *āknatsäṃ*, acc. sg. m. de *āknats* « ignorant »; B. *krentäṃ* et *krentaṃ*, acc. pl. m. de *krent* (*kartse*) « bon »; A. *praṣtäṃ* et *praṣtaṃ*, loc. sg. de *praṣt* « temps »; A. *klintar* à côté de *klyinträ* (pour **klyintär*), 3 sg. subj. (?) méd.-pass. de *klin-* « devoir », etc.

1 Il écrit donc p. ex. w^e, y^e, etc., et k^e, p^e, m^e, etc. (*Tocharisch*, p. 35).
2 Cf. p. 4.
3 *Tocharisch*, p. 21, et passim à partir de p. 38.
4 Ibid., p. 230.
5 Ibid.
6 Sieg, *Karm.*, 11^{b}6.
7 Ibid., 10^{b}2.
8 *-e* (secondaire: cf. p. 58 sq.) a été ajouté à **kokal* < **kokäl*: *a* ne tombe pas en syllabe ouverte.
9 Cf. p. 210.

Il y a *i* au lieu de *ä* dans: B. *pirko* « lever (du soleil) » = A. *pärkänt,* même sens; B. *pilko* « regard » = A. *pälk* (*pläk*), même sens; A. *cimplune* à côté de *cämplune,* subst. verb. de *cämp-* « pouvoir »; A. *lu(tk)issi* à côté de *lutkässi,* inf. de *lutk(äs)-* « faire devenir »; A. *rackisyo* au lieu de **rackäsyo,* instr. pl. de *ratäk* « armée »; A. *riṣakiççi* à côté de *riṣakäççi,* gén. pl. de *riṣak* = skr. *ṛṣi-*; A. *ciñcär* « charmant » = B. *cäñcre,* même sens, etc. Dans la forme A. *lätkoräṣ,* absolutif du verbe *litk-* « ± se détourner du monde », c'est *ä* qui se substitue à *i!* On citera encore B. *wärya(sene)* et A. *wärya(cintā)* à côté de B. *wirya(mitre)* < skr. *vīrya-*.

Il semble que *ä* passe de préférence à *i* devant ou après une liquide ou une nasale[1]. Toutefois des exemples tels que A. *riṣakiççi,* etc., prouvent que ce passage pouvait se produire également devant ou après d'autres consonnes[2].

La couleur de *ä,* flottante entre *a* et *i,* était donc à peu près celle d'un *e* muet. Elle rappelle la qualité du soi-disant schwa indo-européen, qui en indo-iranien se rend par *i,* et par *a* dans la plupart des autres langues. Seulement *ä* figure aussi dans le système phonétique des deux dialectes saces (en sace khotanais on le trouve souvent pour *i* ou pour *e*)[3]. Mais *ä* s'y observe aussi en syllabe ouverte: cf. khot. *Amätāyä* (au lieu de *Amitāyu*) < skr. *Amitāyu-*, maralb. *ź*[*ä*]*nandi* (= khot. *ysänīndä*) « ils enlèvent », etc. *ä* en finale y remplace toujours une autre voyelle[4]. Cette voyelle se rencontre aussi comme « voyelle neutre » dans les dialectes sanskrits du moyen-âge et de l'époque moderne[5].

1 Cf. le passage d'i.-e. **e* à *i* (p. 31).

2 Sieg, *Compte-rendu Bestand.*, c. 160, parle aussi d'une graphie (dialectale) de *e* au lieu de *ä* en dialecte B (sans exemples): on ne peut confondre avec des formes où il s'agit d'un passage de *e* à *ä* (cf. p. 31).

3 Cf. Sten Konow, *Saka Studies,* Oslo, 1932, p. 5; *ä* en finale représente souvent un ancien *e.* On notera qu'il y a de nombreux exemples d'alternance *i*: *ä* et *e*: *ä*: cf. p. ex. *biççi, biççä* et *bäçä* « tout », *ne* et *nä* « ne pas », *hämāte* et *hämātä* « il sera », etc.

4 Sieg, *OLZ,* c. 135, écrit B. *päpä* à côté de *päpa, pupa* (masc. sg.) « puant »: il faut sans doute séparer *pä-pä,* prononcé comme une interjection répétée (l'ancienne forme *pupa* > *päpa* par chute de *u* en syllabe ouverte, oblige à rattacher ce mot à skr. *pūyati* « pourrir, puer », etc., comme nous l'avons suggéré dans *Lexique,* p. 90: on rejettera i.-e. **pē-* « endommager », proposé par J. Duchesne, p. 172).

5 Cf. Hoernle, *Manuscript Remains,* p. XVI.

o

Tokh. *o* (voyelle simple) représente i.-e. **o*[1], **u*[2], **u̯*[3] vocalisé (après avoir passé par *u*), et aussi i.-e. **ā*[4]. Cette voyelle est parfois notée par *au,* surtout en B, quelle qu'en soit l'origine[5]: dans l'écriture sace de Khotan un des signes qui indiquent *au* correspond à celui qui en tokharien désigne *o*[6].

Il arrive que *o,* remontant à i.-e. **o*[7], à i.-e. **u*[8] ou à i.-e. **u̯* vocalisé[9] (en syllabe fermée) se transforme en *a*; on trouve peut-être

1 Cf. p. 30.

2 Cf. p. 33.

3 Cf. p. 37.

4 Cf. p. 30. Il y a lieu d'attirer l'attention sur la graphie *wrotse* pour B. *orotse* « grand » et *wnolme* pour B. *onolme* « être vivant ». Une telle graphie ne semble pas se trouver ailleurs: il est très probable que dans ce cas *w* représente la consonantisation de *o* en initiale après un mot à finale vocalique. D'après les textes *wrotse* et *wnolme* apparaissent très souvent après une telle finale; cependant il y a aussi des exemples tels que *ṣek wrotse*: Sieg, *Karm.*, $10^{b}5$ (quant à l'étymologie de ces mots: *orotse* se rattache à i.-e. **er-/or-* « mouvoir » (cf. V. W., *Lexique,* p. 83); le suffixe *-otse* remonte à i.-e. **-odhe(n)* (cf. p. 107 sq.). Il se peut donc que *o* en initiale soit dû à l'anticipation de *o* du suffixe, comme dans A. *tsopats* < *tsopots* « grand » (cf. p. 45). J. Duchesne, p. 156 sq., part d'i.-e. **u̯erdhu̯e/o-* (skr. *ūrdhvá-*); cet auteur parle d'une disparition de **u̯* après la dentale: or i.-e. **u̯* ne tombe qu'après *k* (cf. p. 38). B. *onolme* a été expliqué dans nos *Beiträge,* p. 164 sq.: i.-e. **en-,* préfixe de renforcement, + **ol-* « détruire ». A rejeter l'explication de J. Duchesne, p. 160, qui part d'i.-e. **u̯en-*: une accumulation de suffixes (*ol* + *me*) est assez invraisemblable. Notons que *o-* en initiale est dû à *o* en position médiale, comme peut-être dans B. *orotse*). Nous renvoyons également à *i* qui en initiale a très souvent un caractère asyllabique: *y* (cf. p. 14 sq.). Cependant il faut renvoyer ici à Sieg, *Karm.*, $5^{b}5$ (p. 24), où l'auteur cite une forme *wrän(tär)* qui serait une « metrische Verkürzung für *oräntär* » (cf. p. 56).

Il faut signaler ici une graphie telle que *maltw* pour A. *malto* dans *ke maltw ākṣisam* du vers $217^{a}5$ (SS, *Toch. Sprachr.*) « wen lehre ich zuerst? », où *-o* (secondaire: < i.-e. **-o*; cf. p. 58 sq.) a passé à la consonne *w* devant une initiale vocalique. On comparera à B. *palskw eṅkäl* (Lévi, *A* $2^{a}2$) au lieu de *palsko* (« esprit »: pour *-o,* cf. A. *malto*) *eṅkäl* (« passion »). Nous renvoyons au passage de *e* (p. 14, note 4), de *i* (p. 15, note 2) et de *u* (p. 16, note 2) à une consonne, dans la même position devant un mot à initiale vocalique.

5 Cf. p. 30, 33, 37. Sur A. *cmaul* (pour *cmol*), cf. p. 45, note 1.

6 Hoernle, *Manuscript Remains,* p. XXVIII, note 32.

7 Cf. p. 30.

8 Cf. p. 33.

9 Cf. p. 37.

aussi le traitement *ä* d'i.-e. **o*, qui a d'abord passé par les stades intermédiaires *o* > *a*[1]. D'autre part *o* < i.-e. **o* se rend quelquefois par *u* devant ou après *l, m, (r)*[2].

On dispose aussi d'un exemple d'un *o* asyllabique: A. *(känt)ₒkät*[3]; *o* y est d'origine indo-européenne: *okät* « huit » est apparenté à gr. ὀκτώ, lat. *octo,* même sens.

e

Tokh. *e* (voyelle simple) remonte à i.-e. **e*[4]. Le passage d'i.-e. **e* à *a* et à *ä* (stade intermédiaire *a*)[5] est fréquemment attesté. D'autre part *e* < i.-e. **e* passe à *i* devant ou après *m, n, r, (l)*[6].

i (*ī*)

Tokh. *i* représente i.-e. **i* et **ī*[7], i.-e. **i̯* vocalisé en finale[8], i.-e. **e* devant ou après *m, n, r, (l)*[9]. Souvent aussi il note la voyelle *ä*; on trouve également *ä* représentant *i* ou *ī*[10]. En initiale devant consonne *i* < i.-e. **i*[11] ou **e*[12] perd très souvent son caractère syllabique: il est alors noté par *y*. Exemples: A. *ytār,* B. *ytārye* « chemin », à comparer à lat. *iter* (**i-*: degré faible d'i.-e. **ei-* « aller »); A. *ynālek* « ailleurs », où *yn-* remonte à i.-e. **en-*[13]; AB. *ymassu,*

1 Cf. p. 30 sq.
2 Cf. p. 30.
3 SS, *Toch. Sprachr.*, 371a2.
4 Cf. p. 31. Signalons ici le passage de *-e* final à *-y* devant un mot à initiale vocalique: A. *letky o(ki)* (SS, *Toch. Sprachr.*, 257a6) au lieu de *letke o(ki)* (dans *letke* « liane », *-e* est d'origine secondaire: cf. p. 58 sq.), A. *py ārkiçoṣi* (SS, *Toch. Sprachr.*, 69a6) au lieu de *pe ārkiçoṣi* (*pe* « aussi » < i.-e. **bhe*: cf. aussi ci-dessous, p. 291). On comparera à B. *āstry eçne* (Lévi, *S*4a5: lecture correcte?) au lieu de *āstre eçne* (*āstre* « clair, pur », avec *-e* secondaire comme A. *letke*). Cf. *o* (p. 13, note 4), *i* (p. 15, note 2), *u* (p. 16, note 2) dans la même position devant une initiale vocalique.
5 Cf. p. 31. Sur la graphie *e* au lieu de *ä* en B, cf. p. 12, note 2.
6 Cf. *ibid.*
7 Cf. p. 32.
8 Cf. p. 37. Sur *i* < *y* représentant i.-e. **y̯* palatalisé, cf. p. 37, note 9.
9 Cf. p. 31.
10 Cf. p. 12.
11 Cf. p. 32.
12 Cf. p. 31.
13 V. W., *Lexique*, p. 18; cf. aussi ci-dessous, p. 222.

adj. de *ime* « conscience, connaissance », etc.[1] Le passage à *y* devant une voyelle est naturellement régulier[2].

Il y a aussi un exemple d'un *i* asyllabique: A. *wināṣlñe*[3], subst. verb. de *win-* « honorer, adorer » où *i* remonte à i.-e. **e*[4].

Tandis que entre *ā* et *a* la distinction de quantité est remarquable, du moins en dialecte A[5], il ne semble avoir existé aucune différence phonétique entre *ī* et *i*: les deux dialectes[6] connaissent des formes qui s'écrivent tantôt avec *ī*, tantôt avec *i*. Exemples: A. *rītwo* à côté de *ritwo*, part. passé de *ritw-* « être réuni »; A. *rīyā* et *riyā* (cas en *-ā* sg.), *riyac* (dat. sg.), *riyäṣ* (abl. sg.), *rīyaṃ* et *riyaṃ* (loc. sg.) de *ri* « ville »; A. *wīkässi* s'opposant à *wikässi*, inf. caus. de *wik-* « se perdre, disparaître »; B. *pw*[*ī*]*kaso*, 2 pl. impér. (caus.) act. à côté de *wiketär*, 3 sg. prés. ind. méd.-pass., du même verbe; B. *īke* « lieu, endroit », apparenté à skr. *viç-* « maison »; B. *lyçī*, nom. pl. (d'ordinaire on trouve *-i*)[7] « voleurs », etc.[8]

u (*ū*)

La voyelle *u* remonte à i.-e. **u* et **ū*[9], à i.-e. **u̯* vocalisé en toute position[10], à i.-e. **p* et **bh* vocalisés (stade intermédiaire *w*)[11], à

1 Ce mot se rattache sans doute à arm. *imanam* « comprendre » (V. W., *Lexique*, p. 24). Il y a aussi quelques exemples de la graphie *y* pour *i* en position médiale: cf. A. *lyalypu*, part. passé caus. de *lip-* « rester » (l'autre part. passé revêt la forme *lipo*); A. *lyçi*, B. *lyçī*, nom. pl. de (A.) *lyäk*, (B.) *lyak* (cf. p. 127) « voleur », qui remonte peut-être au degré faible d'i.-e. **u̯(e)lēi-* (V. W., *Lexique*, p. 58), etc. On comparera à *w* pour *u* dans la même position en B (cf. p. 16, note 2).

2 Cf. aussi *-y* < *-i* en finale devant un mot à initiale vocalique: A. *ñy oki* (SS, *Toch. Sprachr.*, 91b2) au lieu de *ñi oki* (sur *ñi*, cf. p. 183), A. *āmpy esäṃ* (SS, *Toch. Sprachr.*, 340a5) au lieu de *āmpi esäṃ* (sur *āmpi*, cf. p. 168), B. *cpy onolmentse* (Sieg, *Karm.*, 10a6) au lieu de *cpi onolmentse* (sur *cpi*, cf. p. 195), etc.

3 SS, *Toch. Sprachr.*, 395b5bis.

4 Cf. p. 31.

5 Cf. p. 7 sq.

6 Cf. aussi Sieg, *Compte-rendu Bestand.*, c. 160, pour le dialecte B.

7 Cf. p. 162.

8 Le flottement entre *ī* et *i* (cf. aussi *ā* et *a* en B (p. 8, note 1), *ū* et *u* dans les deux dialectes: p. 16) rappelle l'avestique, où l'on trouve p. ex. *mīšti* à côté de *mišti*, *framrviša* en face de skr. *bruvīta*, etc. (Reichelt, § 34, p. 32).

9 Cf. p. 33.

10 Cf. p. 37.

11 Cf. p. 40 sq.

i.-e. *o devant ou après *l*, *m*, (*r*) [1]. Le passage à *w* devant une voyelle se comprend aisément [2].

Très souvent *u* n'a pas de valeur syllabique: cf. A. *kᵘpre* « si, quand », B. *kᵘri*, même sens, A. *lyᵘtār* « ± dans un haut degré, plus que, supérieur à, etc. », etc. La position instable en amène parfois la disparition en syllabe ouverte: cf. A. *lytār* à côté de *lyutār*; A. *ckācar* et B. *tkācer* « fille » (cf. skr. *duhitár-*, gr. θυγάτηρ, même sens) ; A. *tmāṃ*, B. *tmane* à côté de *tumane* « dix mille » ; A. *ykas*, acc. pl. de *yuk* « cheval », etc.

La graphie hésite quelquefois entre *u* et *ū* [3]: A. *pūk* à côté de *puk* « tout » ; A. *pūrpār* et *pūrpāc* à côté de *purpār* et *purpāc*, 2 sg. et 2 pl. impér. méd.-pass. de *wärp-* « éprouver, jouir de, accepter » ; A. *naṣūntaççäl* (com. sg.) et *naṣuntā* (cas en *-ā* sg.) de *naṣu* « ami » ; B. *yaṣṣūca* en face de A. *yāṣṣuce* « mendiant », etc. [4]

Tokh. *u* passe souvent à *o* [5], et même à *a* (stade intermédiaire *o*) en syllabe fermée [6].

2. — Diphtongues

B. *ai*, A. *e* représente les diphtongues indo-européennes en *-i*, tandis que B. *au*, A. *o* représente les diphtongues indo-européennes en *-u*. Il n'est fait aucune distinction de traitement entre les longues et les brèves [7].

1 Cf. p. 30.

2 Cf. aussi *-w* < *-u* en finale devant un mot à initiale vocalique: A. *cw oki* (SS, *Toch. Sprachr.*, 217ᵇ4) au lieu de *cu oki* (sur *cu*, cf. p. 184), A. *lw oki* (SS, *Toch. Sprachr.*, 107ᵇ2) au lieu de *lu oki* (sur *lu* « animal », cf. p. 69 sq.), etc. Des graphies telles que B. *kwri* « si, quand », B. *kwremntär*, 3 pl. prés. ind. méd.-pass. de *kur-* « s'affaiblir, vieillir », avec *w* (asyllabique) au lieu de la voyelle *u*, rappellent des formes comme A. *lyalypu*, etc., où le même phénomène se produit pour *i* (cf. p. 15, note 1). Signalons encore B. *mā wkä* au lieu de *mā uk* (= A. *ok*) « pas encore », où *u* a passé à *w* après une finale vocalique (*mā* est sans doute proclitique) — sur *uk*, apparenté à gr. αὖγε, cf. p. 196 —: ceci rappelle B. *wrotse* et B. *wnolme*, où *w* < *o* en initiale (cf. p. 13, note 4).

3 Pour B, cf. aussi SIEG, *Compte-rendu Bestand.*, c. 160.

4 Comme pour l'alternance *ī*: *i* (p. 15) et *ā*: *a* (en B: cf. p. 8, note 1), nous renvoyons à l'avestique, où le même flottement graphique s'observe quelquefois: cf. *būnōi* à côté de *bunəm*, *muϑrəm* à côté de *mūϑrəm*, etc. (REICHELT, § 34, p. 32).

5 Cf. p. 33.

6 Cf. *ibid.*

7 Cf. p. 33 sq.

Les graphies *aiy, oy, ew* que l'on rencontre parfois au lieu de *ai*, **oi* (> *ai*), **eu* (> *au*) en dialecte B — cf. p. ex. B. *paiykāmai*, 1 sg. parf. ind. méd.-pass. de *paik-* « écrire »; B. *paiyne* à côté de *ṗaine* (duel) « (les deux) pieds »; B. *tākoym*, 1 sg. opt. act. de *tāk-* « devenir, être »; B. *plyewsa*, 3 sg. parf. ind. act. de **plew-* « voler », etc. — font ressortir le caractère consonantique du second membre de la diphtongue [1]. Il y a aussi des traces d'une telle prononciation des diphtongues en dialecte A, dans *lyutār* et *kñuk-* avec i.-e. **eu* [2].

Les deux dialectes connaissent la graphie *āy, āw* devant voyelle; il y a aussi *ay* et *aw*, mais ce traitement est plutôt rare. Exemples: A. *āyiṣ*, 3 sg. opt. act. de *e-* (= B. *ai-*) « donner », à côté de *eṣ*, 3 sg. prés. ind. ou subj. act., où la diphtongue est suivie d'une consonne; A. *skāyā*, 1 sg. parf. ind. act. de *ske-* (= B. *skai-*) « se donner de la peine, s'efforcer », à côté de *skeneñc*, 3 pl. prés. ind. act.; A. *çāwās*, 2 pl. imparf. ind. act. de *ço-* (= B. *çau-*) « vivre », à côté de *çotsi*, inf.; A. *kāwälte* « beau »; A. *klawaṃträ*, 3 pl. prés. ind. méd.-pass. de *klaw-* « annoncer, appeler » [3]; B. *anāyätte* « pas donné », dérivé de *ai-* = A. *e-*, à côté de *aitsi*, inf.; B. *çāyeṃ*, 3 pl. prés. ind. act. de *çai-* « vivre »; B. *kāwälñe*, subst. verb. de *kau-* « tuer », à côté de *kautsi*, inf. [4]; B. *ayi*, 3 sg. opt. act. de *ai-*, etc. [5]

Il y a lieu de renvoyer ici à quelques cas spéciaux de la morphologie verbale en dialecte A, où les diphtongues *e* et *o* ont la valeur quantitative de *ā* [6]:

— Le thème de beaucoup de parfaits présente la voyelle « thématique » *ā* [7]. Or au cas où la voyelle radicale est *ā* [8] ou une diphtongue

1 Lévi donne aussi des formes telles que B. *tsirauwñeṣṣe*, adj. de *tsirauñe* « force, énergie », où il y a *auw*; si l'auteur a bien lu, il faut comparer à B. *aiy* au lieu de *ai*.

2 Cf. p. 34, note 4.

3 Notons que *awa* y répond à B. *owo* (cf. p. 237 sq.).

4 Cf. la graphie isolée *kowsa* (Sieg, *Karm.*, 3a6) pour **kausa*, 3 sg. parf. ind. act.: *ow* et *au* avaient sans doute une prononciation identique.

5 Il se peut que B. *ayi* < **āyi* par affaiblissement *ā* > *a*. En effet on trouve aussi B. *āyi* (cf. Sieg, *Karm.*, 10b6).

6 Mentionnons ici les formes B. *çāmane*, A. *çāmāṃ*, part. prés. méd.-pass. de B. *çau-*, A. *ço-* « vivre » (cf. aussi B. *çaumo*: pl. *çāmna* « homme »), où la diphtongue en position antéconsonantique a perdu son élément consonantique et où l'élément vocalique est représenté par *ā*. Nous ne connaissons pas d'autres exemples d'une telle évolution phonétique d'une diphtongue (en *-u*).

7 Cf. p. 259 sq.

8 Cf. p. 8.

(*e, o*) [1], la voyelle « thématique » devient *a*: *pekat,* 3 sg. parf. ind. méd.-pass. de *pek-* (= B. *paik-*) « peindre, écrire »; *kropat,* idem de *krop-* « rassembler »: B répond par *kraupāte* [2], etc.

— Les thèmes de présent caractérisés par *-nā* [3], ont *-na* au lieu de *-nā* si la racine offre la voyelle *ā* [4] ou une diphtongue (*e, o*) [5]: *skena-* de *ske-* (= B. *skai-*) « se donner de la peine, s'efforcer »; *kropna-* de *krop-* (= B. *kraup-*) « rassembler », etc.

— Si la voyelle radicale du parfait redoublé est *ā* [6] ou *e, o,* diphtongues [7], la syllabe du redoublement reçoit la voyelle *ā* [8]: *tsātseku,* part. passé de *tsek-* (= B. *tsaik-*) « façonner, former »; *kākotur-,* absolutif de *kot-* (= B. *kaut-*) « fendre, couper », etc. Il y a même des traces d'un affaiblissement de la diphtongue radicale après *ā* du redoublement [9].

II. — **Semi-voyelles**

y

Tokh. *y* remonte à i.-e. **i̯* [10], à i.-e. **ĭ* devant une désinence vocalique [11], à i.-e. **i* ou **e* (en passant par *i*) en initiale [12], et enfin à i.-e. **u̯* palatalisé [13]. Il s'agit là de *y* primaire. En effet il y a aussi *y* secondaire. Celui-ci a une double origine:

1 Cf. p. 260.
2 Cf. *ibid.*
3 Cf. p. 246 sq.
4 Cf. p. 8.
5 Cf. p. 246.
6 Cf. p. 8.
7 Cf. p. 255.
8 Cf. *ibid.*
9 Cf. *ibid.* Attirons ici l'attention sur le traitement de A. *e* (dipht.) dans un exemple tel que A. *sne* (= B. *snai*) « sans », dans les vers, devant un mot à initiale vocalique: *sne* devient *sny* comme l'attestent des exemples tels que *sny āk* à côté de *sne āk, sny oko,* etc. (cf. SSS, p. 282, note 2): cf. le traitement de *o* (p. 13, note 4), *e* (p. 14, note 4), *i* (p. 15, note 2), *u* (p. 16, note 2), voyelles simples, dans la même position devant une initiale vocalique.
10 Cf. p. 36.
11 Cf. p. 32.
12 Cf. p. 14.
13 Cf. p. 37. Sur *y* < *e* et *i* en finale devant un mot à initiale vocalique, cf. p. 14, note 4 et p. 15, note 2. Sur *y* < *i* en position médiale, cf. p. 15,

— *y* secondaire se produit tout d'abord devant i.-e. **e* en initiale[1].

— *y* secondaire se développe aussi en position médiale entre deux voyelles; on y a affaire à un « hiatusfiller ». Exemples: A. *kälymeyu,* nom.-acc. pl. de *kälyme* « direction, région, aire de vent », < *kälyme* + *u,* désinence du nom.-acc. pl.[2]; A. *trekeyis,* gén. sg. de *treke* « trouble », < *treke* + *is,* marque de gén. sg.[3]; A. *ācoyis,* idem de *āco* « embryon »; B. *kl(y)īye* « femme » < *kl(y)ī* + *e,* suffixe général du nom. sg.[4], à côté de A. *kuli*[5]; B. *kälymiye* (à côté de *kälymye*) « direction, région, aire de vent » < *kälymi* + *e* (cf. *kl(y)īye*); B. *klyauṣiyeṃ* à côté de *klyauṣyeṃ,* 3 pl. imparf. ind. act. de *klyaus-* « entendre, écouter », etc.[6]

w

Tokh. *w* représente i.-e. **u̯*[7], i.-e. **ŭ* devant une désinence vocalique[8], i.-e. **p* et **bh*[9]. Notons que *w* < i.-e. **u̯* passe souvent à *p*[10]. Dans ces cas on se trouve devant *w* primaire. Il y a aussi un *w* secondaire: celui-ci se développe en position médiale entre deux voyelles (cf. *y* secondaire)[11]; il s'observe surtout en dialecte B, après *u*: B. *kakāccuwa,* nom. pl. f. de **kakāccu,* part. passé de *kätk-* « se réjouir », < **kakāccu* + *a,* désinence du nom.-acc. pl.[12]; B. *suweṃ,* 3 pl. prés. ind. act. de *su-* « pleuvoir », < *su* + *eṃ*[13]; A. *kowi,* nom. pl. de *ko* « vache », < *ko* + *i,* désinence de nom. pl.[14]

note 1. Sur *y* < A. *e* (diphtongue) en finale devant une voyelle (dans les vers), cf. p. 18, note 9.

1 Cf. p. 31.
2 Cf. p. 156.
3 Cf. p. 150.
4 Cf. p. 58 sq.
5 Cf. p. 68.
6 Cf. p. 284.
7 Cf. p. 37.
8 Cf. p. 33.
9 Cf. p. 40 sq. Sur *w* < *o* en initiale dans deux mots en B, cf. p. 13, note 4. Sur *w* < *o* et *u* en finale devant un mot à initiale vocalique, cf. p. 13, note 4 et p. 16, note 2. Sur *w* < *u* en initiale après une finale vocalique et sur *w* < *u* en position médiale, cf. p. 16, note 2.
10 Cf. p. 37.
11 Cf. ci-dessus.
12 Cf. p. 155.
13 Cf. p. 233.
14 Cf. p. 162.

III. — **Consonnes**

1. — Consonnes non palatalisées

a) — Nasales

n

Tokh. *n* représente i.-e. **n* en toute position excepté en finale[1]. Il est à noter que *ṃ*, traitement d'i.-e. **m* qui dans la période pré-tokharienne se trouvait en finale, suppose le passage de **m* à *n*[2]. Devant *s, ṣ, t, ts, ç* et *c*, *n* devient souvent *ṃ*, qui lui-même peut disparaître[3].

ṅ

Tokh. *ṅ* est le traitement d'i.-e. **n* devant *k*[4].

ṃ

Tokh. *ṃ* remonte à i.-e. **n* en finale[5] et à i.-e. **n* en position médiale devant *s, ṣ, t, ts, ç* et *c*[6]; *ṃ* constitue aussi le traitement d'i.-e. **m*, qui dans la période pré-tokharienne se trouvait en finale[7]: si cet *ṃ* vient en position médiale, il est traité comme *ṃ* remontant à i.-e. **n*[8]. Enfin *ṃ* peut se substituer à *ñ* (**n* palatalisé) en finale et en position médiale devant *ts*, etc.[9] On remarquera que la prononciation faible de *ṃ* en position médiale en amène souvent la disparition[10].

1 Cf. p. 38.
2 Cf. p. 39.
3 Cf. p. 38.
4 Cf. *ibid.*
5 Cf. *ibid.*
6 Cf. *ibid.*
7 Cf. p. 39.
8 Cf. *ibid.*
9 Cf. p. 38. Cf. aussi Sieg, *Compte-rendu Bestand.*, c. 160.
10 Cf. p. 38.

m

Tokh. *m* représente i.-e. **m* en toute position, excepté en finale (dans la période pré-tokharienne) [1].

b) — Liquides

r et *l*

Tokh. *r* remonte à i.-e. **r* [2], tandis que tokh. *l* représente i.-e. **l* [3].

c) — Sifflantes

s et *ṣ*

Tokh. *s* représente i.-e. **s* [4]. En dialecte A cet *s* passe toujours à *ṣ* (sert aussi à marquer i.-e. **s* palatalisé) [5] devant *t* [6]. Cette modification se produit aussi parfois, dans les deux dialectes, devant d'autres consonnes comme *k, m, ñ, p* [7].

d) — Occlusives

p

Tokh. *p* remonte à i.-e. **p*, **b*, **bh* [8]. Dans quelques cas cette consonne constitue le traitement d'i.-e. **u̯* [9].

t

Tokh. *t* représente i.-e. **t*, **d*, **dh* [10] et **þ* (sourde et aspirée) [11].

k

Tokh. *k* remonte aux palatales, aux vélaires et aux labiovélaires indo-européennes [12].

1 Cf. p. 39.
2 Cf. *ibid.*
3 Cf. *ibid.*
4 Cf. *ibid.*
5 Cf. p. 40.
6 Cf. p. 39.
7 Cf. p. 39 sq.
8 Cf. p. 40 sq.
9 Cf. p. 37. Il y avait d'abord passage à tokh. *w*: cf. B. *cwi* à côté de *cpi* (p. 195).
10 Cf. p. 41.
11 Cf. p. 40.
12 Cf. p. 42 sq.

2. — Consonnes palatalisées

a) — Nasale: *ñ*

Tokh. *ñ* représente i.-e. **n* palatalisé [1].

b) — Liquide: *ly*

Tokh. *ly*, qui est une consonne simple (on ne peut donc analyser en *l* + *y*), représente i.-e. **l* palatalisé [2]. Dans quelques mots où **l* palatalisé se trouve devant *i*, *ly* s'écrit aussi *l*: cf. B. *āline* à côté de *ālyine* (duel) « (les deux) paumes de la main »; B. *klīye* à côté de *klyiye* « femme »; A. *lipo* à côté de *lyipo*, part. passé de *lip-* « rester », etc. [3] On se demandera même si l'alternance B. *-lñe*: *-lyñe*, suffixe caractéristique du subst. verbal, ne s'explique pas de la même façon: il faut remonter ici à **-len-* [4].

c) — Sifflante: *ṣ*

Tokh. *ṣ* remonte à i.-e. **s* palatalisé [5].

d) — Occlusives

c

Tokh. *c* constitue le traitement des dentales [6], des palatales, des vélaires, et des labiovélaires [7], sourdes et sonores, palatalisées de l'indo-européen.

ç

Tokh. *ç* remonte aux palatales, vélaires et labiovélaires palatalisées de l'indo-européen [8].

1 Cf. p. 38.
2 Cf. p. 39.
3 Cf. aussi PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 240 sq.
4 Cf. p. 82.
5 Cf. p. 40. Pour B. *ṣar* « main », cf. p. 42.
6 Cf. p. 41.
7 Cf. p. 42 sq.
8 Cf. *ibid.* Il est à noter que *c* et *ç* avaient une prononciation presque identique: il y a d'abord le fait que dans la série des palatales, vélaires

ts

Tokh. *ts*, consonne simple (on ne peut donc analyser en *t* + *s*), représente i.-e. **dh*[1], **ĝh*, **gh*, **qh*, **ghʷ*[2] palatalisé. On le trouve aussi comme traitement d'i.-e. **þ* (aspirée) palatalisé[3].

C. — ACCENTUATION[4]

En tokharien la finale (d'un mot polysyllabique) se composant d'un élément vocalique seul ou d'un élément vocalique suivi d'un élément consonantique, *disparaît complètement*; cette règle ne connaît aucune exception: B. *trai*, A. *tre* « trois » < i.-e. **trei̯es*, avec skr. *tráyaḥ*, gr. τρεῖς, même sens; B. *mit* « miel » < i.-e. **medhu*, avec gr. μέθυ, skr. *mádhu*, même sens; A. *ākär* « larme » < i.-e. **aḱru*, avec skr. *áçru*, même sens; AB. *ku* « chien » < i.-e. **ḱu̯en-*, **ḱu̯on-*, etc., avec skr. *çván-*, gr. κύων, même sens; AB. *ñu* « neuf » < i.-e. **neu̯n̥*, avec skr. *náva*, lat. *novem*, même sens; A. *kum* « poils (entre les sourcils) », à comparer à gr. κόμη « chevelure », etc.

Pokorny[5] a attiré l'attention des comparatistes sur un phénomène analogue qui s'est produit en arménien. Dans cette langue aussi un mot polysyllabique indo-européen est en principe réduit d'une syllabe: *hing* « cinq » répond à gr. πέντε, skr. *páñca*, même sens, i.-e. **penqʷe*; *eber*, 3 sg. aor. de *berem* « porter », répond à skr. *ábharat*, gr. ἔφερε; *kʿun* « sommeil » équivaut à skr. *svápnaḥ*, etc. Cette mutilation de la fin des mots en arménien est due à l'action d'un accent d'intensité très fort, qui s'est fixé sur l'avant-dernière syllabe des formes[6]. C'est donc à bon droit que Pokorny a supposé pour le

et labiovélaires indo-européennes, sourdes et sonores, *c* et *ç* remontent souvent à la même consonne; en second lieu il faut remarquer qu'en B, *ç* alterne quelquefois avec *c* dans le même mot: cf. p. ex. *päl(y)çalñe* à côté de *pilycalñe*, subst. verb. de B. *pälk-* « chauffer, torturer ». Cf. aussi Sieg, *Compte-rendu Bestand.*, c. 160: la graphie *ç* au lieu de *c* en B aurait plutôt une origine dialectale. Le dialecte A aussi présente *ç* au lieu de *c* dans quelques formes nominales, qui ont un nom. pl. en *-ñc*: cf. *krañç* et *krañc* (A. *kāsu*, *krant* « bon »), *lāñç* et *lāñc* (A. *wäl*, *lānt* « roi »), etc.: cf. p. 159.

1 Cf. p. 42.

2 Cf. p. 42 sq.

3 Cf. p. 40.

4 Voir déjà V. W., *Accentuation*, p. 87 sq. et *Lexique*, p. XXX sq. A noter que depuis la publication de ces travaux nous avons apporté quelques modifications à l'étude de ce phénomène.

5 7e des « correspondances spéciales » entre le tokharien et l'arménien: cf. p. X.

6 Cf. Meillet, *Esquisse*, § 5, p. 19.

tokharien une intonation du même genre [1]. En plus, deux autres faits trouvent leur explication dans un accent expiratoire frappant l'avant-dernière syllabe:

— La voyelle simple *a, e,* (*o*) de l'avant-dernière syllabe est souvent allongée: cf. A. *ākär* « larme » < i.-e. **aḱru,* avec skr. *áçru,* même sens; AB. *māk* « beaucoup », à comparer à gr. μέγας, arm. *mec* « grand »; A(B). *çpāl* [2] « tête », apparenté à gr. κεφαλή, même sens, v.h.a. *gebal* « crâne, tête », etc.

Cet allongement s'observe aussi dans des mots empruntés au sanskrit: A. *anityāt* < skr. *anityatā*; A. *āsāṃ* < skr. *āsana-*; A. *campāk* < skr. *campaka-*; A. *tomār-* < skr. *tomara-*; B. *uppāl* < skr. *utpala-,* pāli *uppala-,* etc. [3]

On peut donc parler d'un allongement compensatoire (s'observant surtout, semble-t-il, dans des *syllabes ouvertes*) produit par la chute de la finale. Toutefois il ne s'agit pas d'un phénomène général; beaucoup de formes qui ont perdu leur finale maintiennent une voyelle brève dans l'avant-dernière syllabe: cf. A. *okät,* B. *okt* « huit » se rattachant à gr. ὀκτώ, véd. *aṣṭā́,* même sens; A. *çtwar,* B. *çtwer* « quatre », à comparer à gr. τέτταρες, etc., même sens; A. *lake,* B. *leke* « couche, lit », répondant à gr. λέχος, même sens, etc. D'autre part il est à remarquer que l'allongement compensatoire ne semble pas être de règle pour *i* et *u.*

— Parfois la voyelle brève *a,* représentant **a, *o, *e,* de l'antépénultième disparaît s'il s'agit d'une syllabe ouverte; en cas de syllabe fermée on trouve *ä* [4]. Exemples: A(B). *çpāl* « tête », répondant à gr. κεφαλή, même sens; A. *ākntsāñ,* nom. pl. m. de *āknats* « ignorant », < **āknatsañes* [5]; A. *akṣris,* gén. sg. de *akṣar* < skr. *akṣara-,* <

1 On trouvera une comparaison entre l'accentuation tokharienne et l'accentuation arménienne dans notre article *Les effets de l'intonation en tokharien et en arménien, Le Muséon,* LVI (1943), p. 129 sq.

2 B connaît *çpālmeṃ* « le meilleur » < *çpāl* + *meṃ* (cf. p. 175, note 1).

3 A présente *oppal,* sans allongement. On trouvera d'autres exemples dans SSS, § 95, p. 61 sq.

4 Nous renonçons donc à la théorie admise dans *Lexique,* p. XXXI, suivant laquelle une voyelle brève en antépénultième fermée resterait intacte. On notera que déjà Pokorny en parlant de la ressemblance que présente l'accentuation tokharienne avec l'intonation arménienne (cf. p. 23, note 5), a vu qu'une forme telle que B. *cmel* « naissance » avait subi une syncope dans l'antépénultième.

5 Cf. p. 161.

**akṣarise/os*[1]; A. *kāltäṅkeṃ*, adj. poss. de *kāltaṅk*, instrument de musique, < **kāltaṅkene/os*[2]; A. *oṅkälmeṃ*, idem de *oṅkaläm* « éléphant » ; A. *tāpäkyis*, gén. sg. de *tāpaki* « disque, miroir », < **tāpakyise/os* (cf. A. *akṣris*) ; A. *pekäntāp*, gén. sg. de *pekant* « peintre », < **pekantāpi*[3], etc. Les exemples qui opposent des formes déclinées font ressortir clairement la différence de traitement entre *a* se trouvant dans l'avant-dernière syllabe et ce même *a* figurant dans l'antépénultième. Seulement on doit tenir compte du fait qu'i.-e. **a*, *(*o*), **e* passent parfois à *ä* (> chute en syllabe ouverte) en toute position[4]. La même réserve se pose pour le traitement de *i* et de *u*: ces voyelles aussi n'ont parfois qu'une valeur syllabique très réduite[5]. Ainsi A. *wniṣ* à côté de *wināṣ*, 3 sg. prés. ind. act. de *win-* « honorer, adorer », remontant à une forme trissyllabique[6], a peut-être perdu *i* en syllabe ouverte par une évolution spontanée, tout comme *u* asyllabique tombe souvent dans cette position[7].

Néanmoins la chute de *a* (*ä* en syllabe fermée) dans la plupart des exemples cités plaide en faveur d'une action phonétique spéciale. Celle-ci ne peut être autre que l'action d'un accent d'intensité. Dans ce cas aussi l'arménien présente un phénomène analogue: quelques-uns des éléments vocaliques qui précèdent la syllabe accentuée (la pénultième), subissent des altérations; ainsi *i* et *u* tombent, et les diphtongues *oy* et *ea* deviennent *u* et *e*, etc.[8]

En tokharien le vocalisme de l'antépénultième reste inchangé, s'il y a une longue ou une diphtongue: A. *mācar*, B. *mācer* « mère » < **mātere/o-*[9], avec skr. *mātár-*, gr. μήτηρ, même sens; A. *kārāç*,

1 Cf. p. 150.

2 Cf. p. 150 sq.

3 Cf. p. 152 sq.

4 Cf. p. 29, 30, 31. Des exemples tels que AB. *ñu* « neuf » (cf. skr. *náva*, etc.), A. *klyu* et B. *kälywe* « gloire » (cf. skr. *çrávas-*, gr. κλέος), etc., ne viennent pas à point ici, puisque, contrairement à ce que nous avions admis auparavant, **u̯* n'y avait nullement une valeur syllabique (cf. p. 37, note 3).

5 Cf. p. 15 et p. 16.

6 Cf. p. 302.

7 On citera également A. *nmit* < skr. *nimitta-*. Si Lévi a correctement lu le mot B. *ptsā(ñ*: nom. pl.) « pistil » (MEILLET, *Formes*, p. 397), il faut remonter à **pisañes* (*t*: consonne d'insertion, cf. p. 55) apparenté à skr. *pináṣṭi* « broyer, presser », etc. (V. W., *Lexique*, p. 103).

8 Cf. MEILLET, *Esquisse*, § 5, p. 20 sq. Voir aussi ci-dessus, p. 24, note 1.

9 Cf. p. 98.

B. *karāç* « forêt »[1], dont *-ç* prouve que la forme était trissyllabique à l'origine; A. *elant,* nom.-acc. pl. de *el* « cadeau » (B. *aille*), < **elantā*[2]; A. *nākmant,* nom.-acc. pl. de *nākäm* « blâme », < **nākmantā*[3]; B. *aiskau,* 1 sg. prés. ind. act. de *ai(sk)-* « donner », < **aiskaw(a)i*[4], etc.

La chute de *a* de l'antépénultième (*ä* en syllabe fermée) n'est pas non plus un phénomène général: A. *kamañ,* nom. pl. de *kam* « dent », < **kamañes*[5]; A. *wrasañ,* idem de *wras* « être vivant »; A. *añcäl* « arc », se rattachant à gr. ἀγκάλη « objet courbé », skr. *añjalí-*, et supposant i.-e. **anqele/o-* ou **angele/o-*[6]; A. *maṅkant,* nom.-acc. pl. de *maṅk* « faute, péché », < **maṅkantā*[7], etc.

Tout porte donc à croire que le tokharien a connu une accentuation expiratoire, ayant trois effets, dont seul le premier était général: chute de la finale, allongement compensatoire de la voyelle de la pénultième (en syllabe ouverte), chute de *a* de l'antépénultième (*ä* en syllabe fermée).

Toutefois le tokharien offre beaucoup de formes nominales et verbales, qui ne semblent pas avoir perdu leur finale: cf. A. *lake,* B. *leke* « couche, lit », correspondant à gr. λέχος, même sens; A. *ekro* « malade », équivalent de lat. *aeger* (< **aigros*), même sens; plusieurs formes du nom.-acc. pl. n. en *-ā* (A), *-a* (B) comme A. *cmolwā-*, B. *cmela* (A. *cmol,* B. *cmel* « naissance »), etc., suffixe qui représente i.-e. **-ā* (cf. véd. *yugá,* etc.)[8]; la désinence *-mäs* de la 1re pers. pl. act. en A (cf. p. ex. A. *nasamäs* « nous sommes ») remonte à i.-e. **-mes/mos* (cf. gr. dor. φέρομες, lat. *ferimus*)[9], etc. On pourrait y ajouter un nombre assez considérable d'autres terminaisons ou suffixes indo-européens, qui n'ont subi aucun changement dans leur finale. Il y a donc un contraste formes mutilées: formes intactes. Il va sans dire que ces dernières ne peuvent être originelles: il s'agit

1 Avec affaiblissement *ā* > *a* dans la forme du dialecte B (cf. p. 30). Pour le sens de « forêt », cf. Sieg, *OLZ,* c. 133.

2 Cf. p. 158.

3 Cf. *ibid.*

4 Cf. p. 297 sq. En A *esam* y répond: < **esami* (cf. p. 297).

5 Cf. p. 161.

6 Cf. cependant p. 103.

7 Cf. p. 158.

8 Cf. p. 155.

9 Cf. p. 303.

de formes secondaires. Meillet[1], dans ses considérations sur l'accent arménien, attire l'attention sur le fait que celui-ci s'est progressivement affaibli et qu'il est actuellement faible, phénomène qui se produit d'ordinaire quand l'accent frappe la dernière syllabe du mot. Il en a été de même de l'intonation tokharienne: un affaiblissement sensible s'est produit à une certaine époque, à tel point qu'à un moment donné les effets ont cessé. Les formes qui semblent avoir conservé des finales indo-européennes intactes, ont été tirées, dans cette période, de formations composées: dans celles-ci les suffixes ou les désinences, qui, dans les mots isolés, devaient disparaître en finale, ont pu se maintenir, puisqu'ils ne se trouvaient pas à la fin des mots. Ces formations composées sont des composés proprement dits, des cas composés de la flexion nominale et des formes munies d'un pronom agglutiné de la flexion verbale. Exemples: B. *somo-kälymi* «ekānta-»: cf. A. *ṣoma-kälyme*, A. *ṣoma-pācär* «qui a le même père», sont des composés proprement dits, dont le premier terme représente i.-e. **semo-* ou **somo-* (B. *somo-kälymi*) — cf. A. *ṣoma-pācär* à gr. ὁμοπάτωρ[2] — se terminant par la voyelle thématique **-o*. Celle-ci ne devait naturellement pas tomber, puisqu'elle se trouvait dans la deuxième syllabe de ces formes, qui en comptaient plusieurs à l'origine[3]. De telles formations a été tiré *-o* des formes comme A. *ekro* «malade», A. *āco* «embryon», etc.: grâce à l'affaiblissement de l'accent *-o̱* ne tombe pas. Un autre exemple du maintien de la voyelle thématique est celui des adjectifs possessifs en *-(a)ṣi* (A), *-(e)ṣṣe*, *-(o)ṣṣe* (B), tels que A. *yukaṣi* (*yuk* «cheval»), A. *klopaṣi* (*klop* «douleur»), B. *pelaikneṣṣe* (*pelaikne* «loi»), B. *pälskoṣṣe* (*palsko* «esprit»), etc., où A. *-aṣi*, B. *-eṣṣe*, *-oṣṣe* remonte à i.-e. **-e/osi̯o*[4]; de ces adjectifs aussi provient *-e/o* (secondaire) de formes telles que A. *lake*, B. *leke*, A. *ekro*, B. *pelaikne* (cf. B. *pelaikneṣṣe*), B. *palsko* (cf. B. *pälskoṣṣe*), etc.

La désinence A. *-ā*, B. *-a* du neutre pluriel (cf. A. *cmolwā-*, B. *cmela*) a été conservée intacte e.a. dans ces mêmes adjectifs en *-ṣi* (A), *-ṣṣe* (B) tels que A. *cmolwāṣi*, B. *cmelaṣṣe*: ainsi B. *cmela* a été tiré secondairement de *cmelaṣṣe*, etc.[5]

[1] *Esquisse*, § 5, p. 20.

[2] Cf. p. 135 sq.

[3] Sur A. *kälyme*, cf. p. 89 sq. et sur B. *kälym(i)ye*, cf. p. 116; A. *pācar*: p. 98.

[4] Cf. p. 109 sq. Il s'agit donc d'anciens génitifs.

[5] Cf. p. 155.

La terminaison verbale *-mäs* s'observe dans des formes pourvues d'un pronom agglutiné comme A. *ākṣiññamsäm* < *ākṣiññamäs* + *(ä)m* (pronom du pluriel), subj. de *āks-* « enseigner, annoncer », etc.[1]

Les formes monosyllabiques, étant accentuées sur leur syllabe unique, n'étaient pas mutilées: elles viennent donc aussi à point dans cette question. C'est ainsi que l'instrumental indo-européen en **-ē, *-ō, *-ā* a pu se maintenir dans une forme monosyllabique comme A. *tā* « (vers) où? »[2]. Dans la période de l'affaiblissement de l'accent, cette désinence s'est ajoutée aux mots offrant plus d'une syllabe. On peut donc distinguer trois périodes dans l'évolution de la langue:

— La première, celle des formes intactes, où l'accent n'avait pas encore agi: nous l'appelons la période *pré-tokharienne.*

— La deuxième, où les formes étaient mutilées par l'accent: c'est la période tokharienne proprement dite.

— La troisième, caractérisée par l'affaiblissement de cet accent et en même temps par la restauration de beaucoup de suffixes et de désinences dans les formes mutilées[3]: nous nous servirons de l'appellation période *post-tokharienne.* Il faut insister sur le fait que dans la période post-tokharienne beaucoup de formes analogiques ont été créées; par la chute des finales une confusion de plusieurs types flexionnels originellement différents a pu se produire: ainsi plusieurs substantifs masculins et féminins reçoivent au gén. sg. la désinence *-is* < i.-e. **-isos* ou **-ises* des neutres[4]. Cf. A. *ātlis* (*ātäl* « homme (vir) »), A. *oṅkis* (*oṅk* « homme (vir) »), A. *nātkis* (*nātäk* « maître, seigneur »), A. *kuleyis* (*kuli* « femme »), etc. Il est à noter que *-is* s'est joint aux formes mutilées.

La langue s'était déjà divisée en deux dialectes, A et B, au moment où l'accent a commencé à agir. Le phénomène de l'allongement compensatoire le prouve; les différences entre A et B sur ce point sont convaincantes: cf. A. *kātäk,* B. *kattāke* « maître de la maison », apparenté à av. *kata-,* got. *hēþjō* « chambre »; A. *sam,* B. *sām* « égal,

1 Cf. p. 303.

2 Cf. p. 179.

3 En arménien les finales des mots restaient mutilées; sous ce point de vue cette langue présente un aspect profondément distinct de celui du tokharien: cf. ci-dessus, p. 24, note 1.

4 Cf. p. 150.

uni », correspondant à gr. ὁμός « semblable, pareil », ὁμαλός « lisse, uni » [1]; A. *-māṃ*, B. *-mane*, suffixe caractéristique du part. prés. méd.-pass.: < i.-e. **-mene/o-* [2].

Il semble que le dialecte A ait connu un accent secondaire frappant la syllabe initiale et en allongeant la voyelle (*a*) : A. *ānewāts* « désagréable », équivalent de B. *anaiwatse*; *ān-*, *an-* < i.-e. **n̥-* « ne pas », qui se rend normalement par *en-*, *an-* [3]; A. *āneñci* « bien, avec précision » correspond à B. *anaiçai*; *ān-*, *an-* remonte à i.-e. **en-*, préfixe de renforcement nominal [4]. Cet allongement s'observe aussi dans des mots d'emprunt au sanskrit: A. *kāpār* < skr. *kavaḍa-*, A. *kāṣāy* < skr. *kaṣāya-* (B offre *kaṣāy*), etc. On comparera à l'arménien moderne, où l'on observe, outre l'accent principal de la fin du mot, un accent secondaire frappant l'initiale [5].

D. — TABLE DES CORRESPONDANCES PHONÉTIQUES [6]

I. — Voyelles

1. — Voyelles simples

**a*

a. A. *pratim*, B. *pratiṃ* « décision » : got. *fraþi* « sens, intelligence », lit. *supràsti* « comprendre ».

ä. AB. *yärm* « mesure » : gr. ἁρμός « emboîtement, jointure ». *ä* s'y trouve dans la syllabe accentuée.

ā (secondaire). A. *ākär* « larme » : skr. *áçru*, même sens (allongement compensatoire par l'effet de l'accent) ; AB. *āñm-* [7] « āt-

1 J. DUCHESNE, p. 176, compare B. *sām* à av. *hāma-*; seulement B. *sām* ne peut être séparé de A. *sam* (à rejeter également l'explication de MEILLET, *Noms de nombre*, p. 285: B. *sām* aurait le degré zéro).

2 Cf. p. 293 sq.

3 Cf. p. 138 sq., et p. 107, note 5.

4 V. W., *Lexique*, p. 18.

5 MEILLET, *Esquisse*, § 5, p. 20.

6 Dressée d'après l'exposé détaillé de la phonétique comparée du tokharien donné dans notre *Lexique*, p. XXXIV sq.: on n'y a apporté que peu de modifications. Pour quelques traitements secondaires, voir B. — Système phonétique, p. 6 sq.

7 En A le nominatif de *āñm-* n'est pas attesté; en B on trouve *āñme* (cf. COUVREUR, *Compte-rendu Pedersen*, p. 201).

man-»: gr. ἄνεμος « vent » (position devant deux (ou plusieurs) consonnes: *a se trouvait dans l'antépénultième) ; notons que B présente aussi *aññ-*: sans doute affaiblissement *ā* (secondaire) > *a* [1].

**ā*

ā. A. *pās-*, B. *pāsk-* « protéger, exercer »: skr. *pắti* « protéger, garder », lat. *pāsco* « faire paître ».
a (affaiblissement en B, général en finale). *pask-* à côté de *pāsk-*; *cmela* « naissances », avec *-a* < i.-e. **-ā* (pluriel) : cf. véd. *yugắ* [2].
o, B. *au* (quelquefois devant ou après *m, n (ñ), p, r*). A. *mokats* « puissant, fort »: v. sl. *mogą, mošti* « pouvoir, être en état de » [3]; AB. *poke*, B. *pauke* « bras »: skr. *bāhú-*, même sens [4], etc.

**o*

o, B. *au*. A. *okät*, B. *okt* « huit »: gr. ὀκτώ, lat. *octo*, même sens; B. *auk* « serpent »: gr. ὄφις, même sens [5].
a. A. *salu* « entièrement »: gr. ὅλος « entier »; B. *amiçkäññe* « mécontentement, déplaisir »: v. isl. *ama* « vexer, importuner ».
u (quelquefois devant ou après *l, m, (r)*). A. *kum* « poils (entre les sourcils) »: gr. κόμη « chevelure », etc.
ä. Possible dans A. *mäçąunt* « moelle » < i.-e. **mozgh-* ou **mazgh-*, avec v.h.a. *mar(a)g*, même sens. Mais il se peut que *ä* soit dû

1 Cf. ci-dessous.

2 Cf. p. 155.

3 Cf. aussi J. DUCHESNE, p. 156, qui donne la même étymologie.

4 A noter que dans B. *pauke*, *au* n'est qu'une graphie pour *o* (cf. p. 13). Il ne s'agit donc pas d'une anticipation de l'**u* qui suivait la gutturale, comme l'a suggéré Schulze (cf. LÜDERS, *Zur Geschichte des ostasiatischen Tierkreises*, *SPAW*, 1933, p. 1017).

5 Pour la graphie *au* dans B. *auk*, voir la note précédente (il s'agit ici d'une labiovélaire: i.-e. **gh̯ʷ*). PISANI, p. 25, compare B. *auk* à arm. *awj*, même sens: l'arménien et le tokharien (B) auraient hérité ce mot de l'indo-européen; ou bien l'arménien aurait reçu ce mot du tokharien (dans ce cas tokh. B. *auk* serait apparenté à gr. ὄφις), hypothèse qui, d'après Pisani, ne pourrait être démontrée. La ressemblance avec arm. *awj* est plutôt fortuite: malgré la difficulté phonétique bien connue (traitement *w* d'i.-e. **n*) on maintiendra pour le mot arménien la parenté avec lat. *anguis*.

à l'effet de l'accentuation, *mäççunt* étant peut-être trissyllabique à l'origine [1].

La théorie du traitement *e* dans les désinences verbales est à rejeter [2]; le passage d'i.-e. **o* à tokh. *e* dans des mots isolés est également à écarter [3].

**ō*

ā. A. *māski*, B. *amāskai* « difficile, pénible » : gr. μῶλος « travail pénible, effort ».
a (affaiblissement en B). *-mar*, désinence de la 1[re] pers. sg. méd.-pass. < i.-e. **-(m)ōr* [4].

**e*

e. B. *wek* « voix » : gr. ἔπος « mot » ; A. *-eñc*, désinence de la 3[e] pers. pl. prés. ind. act. des verbes athématiques en *-nā* : < i.-e. **-enti* [5].
a. A. *lake* (B. *leke*) « couche, lit » : gr. λέχος, même sens ; B. *yakwe* « cheval » : lat. *equus*, même sens.
ä. A. *çäṃ*, B. *çno* (à côté de *çano*, acc. sg. de *çana* : dans *çno*, *ä* [6] a disparu en syllabe ouverte) « femme » : v. sl. *žena*, même sens. *ä* figure dans la syllabe accentuée (A).
i (quelquefois devant ou après *m*, *n*, *r*, (*l*)). AB. *win-* « honorer, adorer » : lat. *veneror* « honorer, respecter » [7]; B. *çcire* « rude, dur » : gr. στερεός « solide, ferme, dur » [8], etc.
ā (secondaire : allongement par l'effet de l'accent). AB. *māk* « beaucoup » : gr. μέγας « grand ». B présente aussi *mak* avec affaiblissement *ā* (secondaire) > *a*.
Développement de *y* secondaire devant i.-e. **e* en initiale : B. *yasar*, AB. *ysār* « sang » : gr. ἔαρ, même sens.

1 Cf. p. 93 sq. : dans ce cas *mäççunt* se serait développé de **moskeu̯ent* (**maskeu̯ent*) + finale (disparue par suite de l'accent), dans la période pré-tokharienne. Par contre si **-eu̯ent* n'a passé à *-unt* que dans la période post-tokharienne, il faut partir d'une forme à quatre syllabes.
2 Cf. p. 232 sq.
3 Sur B. *ñem* « nom » en face de A. *ñom*, cf. V. W., *Études*, p. 148 sq.
4 Cf. p. 305.
5 Cf.p. 247.
6 Il se peut que *a* dans B. *çana* (1re syllabe), *çano* ne soit autre que *ä* : cf. A. *çäṃ* (cf. p. 11).
7 Cf. p. 277.
8 Voir déjà Pedersen, *Groupement*, p. 38.

*ē

ā. AB. *tā(s)*- « placer, mettre » : gr. τίθημι, même sens.

a (affaiblissement en B, général en finale). B. *aks-* à côté de *āks-* (= A. *āks-*) « enseigner, annoncer » : i.-e. **ēĝ-* « parler, dire », avec gr. ἦ « disait-il »[1]; B. *ma* à côté de *mā-*[2] (cf. A. *mā*) « ne pas » : gr. μή, arm. *mi*, même sens.

*i̯

i (graphie *y* parfois en initiale devant consonne[3]; *y* devant voyelle). AB. *ime* « conscience, connaissance » : arm. *imanam* « comprendre », lat. *imago* « image » ; A. *ytār*, B. *ytārye* « chemin » : lat. *iter*, même sens; B. *pyāk-* « frapper », A. *pyākäṣ* « poteau, colonne » : i.-e. **bhei-*, **bheiā-*, avec v. irl. *benim* « couper, frapper », *bithe* « perculsus », v. sl. *bъją*, *biti* « frapper », arm. *bir* « grand bâton, rondin, massue », gr. φιτρός « souche, tronc, pièce de bois », etc.[4]

*ī

i (*y* devant voyelle). Le morphème i.-e. **ī* de l'optatif se rend par *i*: cf. A. *kälkit* (2 sg. act.), *kälkiṣ* (3 sg. act.) de *kälk-* « aller » ; A. *yāmimār* (1 sg. méd.-pass.), *yāmitār* (2 sg. méd.-pass.) de *yām-* « faire », etc.[5]; B. *klyauṣim*, *klyauṣit*, *klyauṣi* (sg. act.), *klyauṣ(i)yeṃ* (3 pl. act.), optatif-imparfait[6] de *klyaus-* « entendre, écouter », etc. (la graphie *ī* est secondaire)[7]; A. *käry-* (cf. *käryäṣ*, 3 sg. prés. ind. act.) « réfléchir » : cf. lat. *expergīscor* « s'éveiller » (i.-e. **gerēi-*, etc.).

1 Cf. p. 243 sq.

2 En B cette négation ne semble conserver la voyelle longue que si elle fonctionne comme particule proclitique du mot qu'elle détermine: cf. aussi en A, où la contraction de *ā* avec l'*a* initial du mot suivant se produit assez fréquemment (SSS, p. 316, note 1).

3 Cf. p. 14 sq.

4 L'existence en B de *pyāk-* nous oblige à abandonner l'étymologie (de A. *pyākäṣ*) que nous avons proposée dans *Lexique*, p. 104; on rejettera le rapprochement de gr. πάσσαλος « cheville, clou », lat. *palus* « pieu », i.-e. **pāk-/pāĝ-* « fixer » (J. Duchesne, p. 159): *py* ne s'explique pas par **pā-*.

5 Cf. p. 286 sq.

6 Cf. p. 284.

7 V. W., *Lexique*, p. XXXVIII; cf. aussi ci-dessus, p. 15.

**u*

u (*w* devant voyelle). A. *tu*, B. *twe* « tu » : i.-e. **tu*, avec gr. dor. τύ, même sens [1] ; A. *kanw(eṃ)* « (les deux) genoux » : gr. γόνυ, lat. *genu*, même sens.

o, B. *au*. B. *okso* [2] « bête à cornes » : skr. *ukṣán-* « taureau » ; A. *yokäm* « porte » : gr. ζυγόν, skr. *yugá-* « joug » ; B. *aurtse* « large » : skr. *urú-*, même sens.

B. *a* (< *o* < *u* en syllabe fermée). *-aṣ*, finale de certains participes passés en *-u* : *-aṣ* < *-oṣ* < *-uṣ* [3].

**ū*

u (*w* devant voyelle). AB. *su-*, *sw-* « pleuvoir » (cf. p. ex. A. *sŭmāṃ* [4], part. prés. méd.-pass. ; B. *suweṃ* [5], 3 pl. prés. ind. act. ; A. *swase*, B. *swese* « pluie ») : gr. ὕει « il pleut » ; A. *pärw(ān)-*, B. *pärw(āne)* « (les deux) sourcils » : skr. *bhrū́-*, gr. ὀφρῦς, même sens.

Schwa primum

**ə₁* de **ē*

e > *a* > *ä*. A. *me-* « mesurer », A. *mem* « mesure », B. *meñe* et A. *mañ* « mois, lune » : cf. skr. *mā́ti* « mesurer », *mā́tra-* « mesure » à côté de gr. μέτρον, même sens, etc. ; B. *tes-* > *tas-* > *täs-*, A. *tas-* > *täs-* (à côté de AB. *tā(s)-*) « placer, mettre » : cf. gr. τίθεμεν , etc., à côté de τίθημι, etc.

**ə₁* de **ā*

a. A. *maçkaṃ* « en vain » : gr. μάτην, même sens.

2. — Diphtongues

**ei*

B. *ai*, A. *e*. B. *tsaik-*, A. *tsek-* « façonner, former » : skr. *déhmi* « enduire », etc.

1 Ou i.-e. **tū*, avec lat. *tū*, etc.? Voir ci-dessous.
2 Cf. SS, *Tocharisch*, *SPAW*, p. 927.
3 Cf. p. 106.
4 Quant à la graphie *ŭ*, cf. p. 16.
5 Voir p. 19.

**oi*

B. *ai*, A. *e*. B. *nessait*, A. *nesset* « exorcisme »[1]: le second terme de ce composé, B. *-sait*, A. *-set* remonte à i.-e. **soit-* « enchantement, incantatio », avec v. isl. *seiđr* « eine Art schädigenden Zaubers », cymr. *hud* « magie, sorcellerie », etc.[2]

**ai*

B. *ai*, A. *e*. B. *saiwe* « démangeaison » : i.-e. **sai(ṷ)-*, avec lat. *saevus* « emporté, furieux, féroce », lett. *sëws*, *sīws* « aigu, piquant, cruel », v. isl. *sārr* « blessé, douloureux », got. *sair* « douleur » (le sens de la racine indo-européenne était « douleur, blesser, etc. »)[3]; A. *ekro* « malade » : lat. *aeger*, même sens.

**eu*

B. *au*, A. *o*. B. *klyaus-*, A. *klyos-* « entendre, écouter » : skr. *çróṣati*, même sens[4].

**ou*

B. *au*, A. *o*. Cf. les parfaits à degré en *o* avec alternance[5] et les parfaits à degré en *o* sans alternance[6].

**au*

B. *au*, A. *o*. B. *mrausk-*, A. *mrosk-* « renoncer (au monde), en avoir assez, (B) se détourner » : gr. (ἀ)μαυρός « faible, sombre, obscur », etc.[7]

1 Employé avec le verbe *yam-*, *yām-* « faire », ce substantif signifie « besprechen » (cf. Sieg, *Karm.*, p. 54, et *OLZ*, c. 135). En B on trouve aussi les graphies « négligées » (cf. p. 2) *nesait*, *nasait* (à côté de *nassait*), *näsait* (à côté de *nässait*), où *s* se trouve pour *ss* (cf. aussi Sieg, *Compte-rendu Bestand.*, c. 160); *ä* < *a* < *e* (p. 31).

2 Quant au premier terme *nes-*, il faut le rapprocher de got. *(ga)nisan* « guérir », ags. *nerian* « sauver, protéger », etc. (i.-e. **nes-* « sauver par la magie »?).

3 Pour B. *saiwe-ṣmarñe*, cf. Sieg, *OLZ*, c. 136.

4 A. *lyutār* « ± dans un haut degré, plus que, supérieur à » < i.-e. **leudh-*, avec skr. *ródhati* « croître », et A. *kñuk-* « cou, nuque » < i.-e. **g(e)neuĝ-*, avec v. isl. *knykill* « petit nœud », etc., ou i.-e. **q(e)neug-* (**q(e)neuk-*), avec v. isl. *hnūka* « sich zusammenkrümmen », etc. (J. Duchesne, p. 157), ont *u* < i.-e. **eu* (cf. la palatalisation de la consonne précédente) : sur ce traitement, cf. p. 37, note 3.

5 Cf. p. 265 sq.

6 Cf. p. 268.

7 Cf. p. 52.

*ēi

A. *e*. *tsep-* « danser » : i.-e. *ĝhēi- « bâiller, ouvrir », avec norv. *geipa* « aller avec les jambes ouvertes », etc. (où figure le degré en *o* : tokh. *ts* < *ĝh palatalisé atteste le degré en *e*).

*āi

B. *ai*, A. *e* (*āy* devant voyelle). B. (*ost*(*u*)*w*)*aiwe* « famille »[1], A. *āym-* (< *āyum-) « ātman- » : skr. *áyu-* « vie ».

*ēu

B. *au*. *ṣñaur-* « nerf » : av. *snāvarə*, même sens.

*āu

B. *au*, A. *o*. B. *kau-*, A. *ko-* « tuer » : lit. *káuju*, *kóviau*, *káuti* « battre ».

3. — Nasales et liquides voyelles

*n̥

a. B. *ayāmätte* « sans avoir fait » : *a-* < i.-e. *n̥- « ne pas » ; A. *āknats* < *aknāts[2] « ignorant », où *a-* a la même origine[3].

en > *an* > *än*. B. *entwe* (A. *antuṣ*?) « alors, ensuite » : skr. *atha*, même sens ; A. *känt*, B. *känte* « cent » : gr. ἑκατόν, skr. *çatám*, même sens.

ān (secondaire : position de la voyelle (*en* > *an*) devant deux ou plusieurs consonnes). B. *ānpi* (à côté de *antapi*), A. *āmpi* (assimilation partielle à *p*)[4] « tous les deux » < i.-e. *n̥ + *bhi : gr. ἀμφί « autour, des deux côtés »[5].

*m̥

a. Possible dans A. *sas* « un » < i.-e. *sm̥s : cf. gr. εἷς, etc., même sens.

1 Cf. p. 64.

2 Cf. p. 9.

3 Du moins si l'on ne doit pas remonter à *anknāts (chute de *n* par dissimilation).

4 Cf. p. 50.

5 V. W., *Lexique*, p. 5. Cf. ci-dessous, p. 210, note 1.

**em*. Peut-être dans A. *es* « épaule », apparenté à got. *ams*, même sens, etc.[1]

**r̥*

er > ar > är. B. *erke-* (A. *ark-?*) « cimetière » : lat. *Orcus* « dieu de l'enfer », à côté de *arceo*, gr. ἀρκέω « écarter, protéger », lat. *arca* « caisse, cercueil » ; B. *pärkre*, A. *pärkär* « long » : skr. *br̥hánt-* « grand »[2].

**l̥*

äl. A. *kälk-* « aller », degré zéro du thème du parfait à alternance degré en *o* : degré zéro[3] ; *kalk-*, *kälk-* : lat. *calco*.

**r̥̄*

är. A. *pärwat*, B. *pärwe-*[4] « premier, aîné (A) » : skr. *pū́rva-*, même sens.

**l̥̄*

al. A. *malto* « premier »[5] : skr. *mūrdhán-* « tête ».

II. — Semi-voyelles

**i̯*

y. A. *yutk-* « se soucier de, être attristé » : skr. *yúdh-* « combat », lit. *judù, -ěti* « se mouvoir en tremblant »[6] ; B. *alyek* « autre » : lat. *alius*, gr. ἄλλος, même sens.

1 L'exemple de A. *ārki*, B. *ārkwi* (aussi *arkwi*: affaiblissement *ā* > *a*) et B. *erkent*, A. **arkant* « blanc », dont A. *ārki*, etc. remonte à i.-e. **arĝ-* (*ā* en tokharien par allongement secondaire: effet de l'intonation (cf. p. 29), ou position devant deux ou plusieurs consonnes: cf. p. 29 sq.) et B. *erkent*, etc. à i.-e. **r̥ĝ-* (cf. p. 88, note 1), invite à supposer pour B. *āntse* « épaule » i.-e. **omse/o-*, avec got. *ams*, etc., et pour son correspondant en A, *es*: i.-e. **m̥se/o-*, comme nous l'avons déjà suggéré dans notre *Lexique*, p. XXXVII, du moins si A. *es* et B. *āntse* ne remontent pas tous les deux à i.-e. **emse/o-* (pour *ā* de B. *āntse*, cf. A. *ārki*, etc.). L'explication de A. *es*, B. *āntse* proposée par Schneider, *Benennungen*, p. 170, est à rejeter.

2 Voir aussi la note précédente.

3 Cf. p. 266.

4 Dans B. *pärweṣṣe*, nom de nombre ordinal (cf. p. 215).

5 Dans A. *malto-winu* (cf. p. 215) ; la forme isolée *malto* est plutôt un adverbe (SSS, § 333, p. 200).

6 Cf. p. 227.

i (en finale; général après consonne). B. *trai* « trois » : skr. *tráyaḥ*, même sens ; A. *ṣäpñi* « somnolent » : cf. skr. *svápnya-* « vision de rêve », lat. *somnium* « songe » [1].

*u̯

w. AB. *wāsk-* « se mouvoir » : skr. *váhati* « porter, amener, etc. » [2].

u (en finale [3] — général après consonne — et par vocalisation en position médiale). AB. *ku* « chien » : skr. *çván-*, même sens ; A. *putäk*, 2 sg. impér. act. de *wätk-* « commander » < i.-e. **u̯ed-*, avec skr. *vádati* « parler », etc.

o, A. *au* (< *u* < *w* vocalisé). A. *klyom* ou *klyaum* [4], B. *klyomo* « noble », dérivés de A. *klyu*, B. *kälywe* « gloire » < i.-e. **k̑leu̯os*, avec skr. *çrávas-*, etc. ; B. *-so*, désinence de la 2e pers. pl. impér. act., < i.-e. **-su̯e/o* [5].

a (< *o* < *u* < *w* vocalisé en syllabe fermée). AB. *-ar*, finale de certains dérivés verbaux : < *-or* < *-ur* < i.-e. **-u̯er* [6].

p (après avoir passé par tokh. *w*) [7]. AB. *epe* « ou » : lat. *-ve*, gr. hom. ἠέ, même sens.

Palatalisation (en B : *y* devant i.-e. **e*, disparition devant i.-e. **i*) [8]. B. *yasa* « or » (cf. A. *wäs*) < i.-e. **(ə₁)u̯es-* « briller », avec lat. *aurum* « or » ; B. *īke* « lieu, endroit » : skr. *víç-* « maison » [9].

1 Cf. aussi p. 115.

2 Cf. p. 242.

3 Le traitement *-u* en finale n'atteste pas une valeur syllabique d'i.-e. **u̯*, comme nous l'avons admis jusqu'ici (cf. *Lexique*, p. XLIV) : par sa position *-w* y a passé secondairement à *-u* (cf. *-i* d'i.-e. **-i̯*). AB. *ñu* « neuf » < i.-e. **neu̯n̥* (cf. skr. *náva*, etc.), A. *klyu* et B. *kälywe* < i.-e. **k̑leu̯os* (cf. skr. *çrávas-*) ont perdu **e* (> *a* > *ä*) en syllabe ouverte : cf. B. *çno* (acc.) à côté de A. *çäm* « femme » < i.-e. **gu̯enā*, avec v. sl. *žena*, etc. (cf. p. 31). Dans A. *lyutär* et A. *kñuk-* (cf. p. 34, note 4) il faut partir de la diphtongue i.-e. **eu* : **-u* y était prononcé *-w* devant consonne — cf. les graphies B. *plyewsa*, etc. : p. 17 — ; **e* a passé à *ä*, et *w* a été vocalisé (pas d'influence de l'intonation dans A. *kñuk-* comme nous l'avons supposé dans notre *Lexique*, p. XL ; cette influence est possible pour A. *lyutär* < **lewtar* + finale disparue, puisque dans ces deux mots, contrairement à ce que nous avions admis, **-u* de **eu* n'avait pas une prononciation vocalique).

4 SS, *Toch. Sprachr.*, 100b5.

5 Cf. p. 320 sq.

6 Cf. p. 100.

7 Cf. p. 21, note 9.

8 Évolution : *wye* > *ye* (i.-e. **e*) ; *wyi* > *yi* > *i* (i.-e. **i*).

9 A côté de B. *ylai* « roi » (cf. *ylai-ñäkte* « roi-dieu » : Indra) < i.-e. **u̯el-* « vouloir » (cf. V. W., *Lexique*, p. 150), on trouve aussi *ilai* dans le texte publié

Disparition (en initiale devant *l* ou *r*, et après une palatale ou une vélaire indo-européenne). A. *lātk-*, B. *latk-* « couper, trancher » : m.b.a. *wlete* « blessure, coup » [1]; A. *ri*, B. *riye* « ville » : thr.-phryg. βρία « forteresse » ; AB. *kārp-* « se diriger vers, aller à (B), descendre (AB) » : v. sax. *hwerƀan* « se tourner, retourner, se promener », etc.

III. — Consonnes

1. — Nasales et liquides

**n*

n. A. *näm-*, B. *nem-* « (se) courber » : skr. *námati* « (se) courber, (se) pencher ».

ṃ (toujours en finale, souvent en position médiale devant *s*, *ṣ*, *t*, *ts*, *ç* et *c*). A. *yoṃ* « trace, vestige » : skr. *yā́na-* « chemin, route » ; A. *kaṃsaṃ*, loc. pl. de *kan-* « mélodie, rythme » : gr. καναχή « bruit retentissant » ; B. *eṃṣke* (A. *eṃṣke*?) « jusqu'à, toutefois, cependant » : gr. ἔσκε < **enske* « aussi longtemps que », etc.

ṅ (devant *k*). A. *ṣuṅk-* « gueule » : gr. ὀμφή « voix » ; B. *iṅ-* < i.-e. **en-* [2] dans B. *iṅkauṃ* « pendant le jour ».

Palatalisation (*ñ*; *ṃ* < *ñ* en finale et devant *ts*). AB. *ñu* « neuf » : gr. ἐννέα, skr. *náva*, même sens ; A. *olariṃ* à côté de *olariñ*, nom. pl. de *olar* « compagnon, ami » [3]; B. *weṃtsi* [4] < *weñtsi*, inf. de *weñ-* « dire, parler ».

Disparition (souvent devant *s*, *ṣ*, *t*, *ts*, *ç*, *c* : stade intermédiaire *ṃ*). A. *yäslu* « ennemi » et B. *ysaly(a?)* « inimitié, discorde » : av. *aṇra-* « hostile, méchant » ; B. *piç* « cinq » : skr. *páñca*, gr. πέντε, même sens, etc.

par Leumann (cf. *Lexique*, p. VII), 66e: il s'agit d'une vocalisation de *y* produite par les exigences de la métrique (principe: certain nombre de syllabes); cf. aussi p. 55 sq.

1 Schneider, *Beiträge*, p. 46, rattache à i.-e. **(s)lat-* « latte », avec v. irl. *slat* « verge », etc.: étymologie insoutenable à cause de A. *letäk* « séparément », A. *letkär* « singuli », qui se rattachent à la même racine que A. *lātk-*, B. *latk-*, et qui attestent i.-e. **e* comme voyelle radicale (V. W., *Lexique*, p. 56; la forme **letaka* de Lévi n'existe pas: cf. Sieg, *OLZ*, c. 134).

2 Cf. p. 222.

3 Cf. p. 161; pour ce phénomène en B, cf. Sieg, *Compte-rendu Bestand.*, c. 160.

4 Meillet, *Formes*, p. 14.

*m

m. A. *mācar*, B. *mācer* « mère » : skr. *mātár-*, gr. μήτηρ, etc., même sens.

ṃ (< i.-e. *m se trouvant en finale de mot dans la période pré-tokharienne, > *n* en position médiale ; souvent maintien de *ṃ* devant *s, ṣ*). A. *tkaṃ*, B. *keṃ* « terre, sol » : lat. *humus*, gr. χθών (cf. χαμαί) « terre » ; A. *tkanis* (gén. sg.), B. *kentsa* (instr. sg.) [1] ; A. *tkaṃsaṃ* (loc. pl.) ; A. *tkaṃṣi*, adj. poss. en *-ṣi* [2].

*r

r. A. *krop-*, B. *kraup-* « (A) rassembler, (B) entasser » : lit. *kráuju*, *króviau*, *kráuti* « accumuler, entasser ».

*l

l. B. *salp-*, AB. *sälp-* « brûler, être ardent » : lat. *sulfur*, got. *swibls* « soufre ».

Palatalisation (*ly*). A. *klyu*, B. *kälywe* « gloire » < i.-e. **k̑leu̯os* : gr. κλέος, skr. *çrávas-*, même sens ; B. *ālyine* (duel) « (les deux) paumes de la main » : gr. ὠλένη « coude » [3].

2. — Sifflantes

*s

s. A. *se*, B. *soy* « fils » : skr. *sūnú-*, gr. υἱός, même sens ; A. *nas-*, B. *nes-* « être » : gr. νέομαι « aller, venir, retourner » [4].

ṣ (toujours en A devant *t*, parfois devant d'autres consonnes comme *k, m, ñ, p*, en A et B). A. *ṣtare* « effort, peine » : gr. στερεός, att. στερρός « solide, ferme, dur » ; A. *ṣkārā*, B. *aṣkār* « de retour,

1 SS, *Speisung*, no 3.

2 Cf. p. 109 sq.

3 PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 74 : « ganz sicher täuschend ist die Ähnlichkeit zwischen *ālyine* und gr. ὠλήν=ὠλένη ». On se demandera pourquoi. Quant au sens du mot tokharien, cf. ossète *ärm* « hohle Hand » en face de skr. *īrmá-*, av. *arəma-*, got. *arms*, etc. « bras ». A rejeter l'hypothèse de SCHNEIDER, *Benennungen*, p. 172 : i.-e. **tel-*, etc. « uni, sol uni, etc. », avec A. *āle* < **tat ālam* < **tat tālam* « diese Fläche » par fausse coupe (?).

4 PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 161, analyse en *n-*, préverbe (serait identique à B. *-ne*, suffixe du locatif), + **es-* « être » : à écarter.

en arrière » < i.-e. *(*s*)*qer-* « tourner, courber » : av. *skarəna-* « rond », etc.

Palatalisation (*ṣ*). A. *ṣik,* B. *ṣiko* « pas » : gr. ἵκω, ἱκνέομαι « venir, aller ».

**z*

Trace dans A. *mäçcunt* « moelle » < i.-e. **mozgh-* ou **mazgh-* : skr. *majján-*, même sens, v. sl. *mozgъ* « cerveau » ; *çç* < **sk* < **zgh* : palatalisation de **gh* et assimilation [1].

3. — La spirante **þ* (sourde et aspirée)

t. A. *tkaṃ* « terre, sol » : gr. χθών « terre », skr. *kṣáḥ* « terre, sol » ; B. *āktike* « étonné » : gr. ὀπτικός « optique » [2].

Palatalisation (*ts*). B. *ktsaitsäññe* « vieillesse » : gr. φθίνω « périr, détruire », skr. *kṣiṇáti* « détruire », *kṣīyáte* « disparaître, prendre fin ».

4. — Occlusives

a) — Les labiales

**p*

p. A. *panw-,* B. *pann-* « tirer » : lit. *pinù, pìnti* « tresser » [3].

w > *u* (vocalisation en position médiale) souvent entre deux voyelles, après voyelle devant consonne, ou après consonne devant voyelle [4]. B. *ṣalywe* (à côté de *ṣalype,* A. *ṣälyp*) « graisse, huile » : skr. *sarpí-* « beurre clarifié » ; B. *aun-,* A. *o*(*n*)- « atteindre, commencer » : skr. *āpnóti* « atteindre, obtenir » ; B. *ṣukt* « sept » : gr. ἑπτά, lat. *septem,* même sens [5] ; A. *kälwānt* (à côté de *kälpānt*), 3 pl. parf. ind. méd.-pass. de *kälp-* « obtenir, atteindre » : skr. *kálpate* « être ordonné, réparti ».

1 Cf. p. 49 sq.

2 Cf. aussi gr. ὀπτεύω « espionner » < **oq̯ᵘþ-* « œil, voir », avec gr. béot. ὄκταλλος, etc. « œil », skr. *ákṣi,* même sens. Pour le sens du mot tokharien, cf. gr. θέα « contemplation, aspect, spectacle », ion. θηέομαι « contempler, considérer » et θαῦμα « objet d'étonnement, admiration ».

3 PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 165, pense aussi à cette étymologie ; une parenté avec gr. σπάω est à rejeter.

4 La règle formulée dans notre *Lexique,* p. L (passage à *w* devant *n* et *t*) est à rejeter.

5 Pour l'évolution, cf. A. *lyutār,* A. *kñuk-* (p. 37, note 3).

*b

p. A. *plant-,* B. *plont-* « se réjouir » : lat. *blandus* « flatteur, caressant », *blandior* « flatter, caresser », *blanditus* « agréable, charmant ».

*bh

p. A. *pracar,* B. *procer* « frère » : skr. *bhrấtar-,* lat. *frater,* etc., même sens.

w > *u* (vocalisation en position médiale) parfois entre deux voyelles, après voyelle devant consonne. A. *yowäs* (3 sg. parf. ind. act.), A. *yaiwu* (part. passé) de *yow-, yäw-* (B. *yop-, yap-*) « entrer » : v. sl. *jebą, jeti, jebati,* gr. οἴφω « futuo »[1]; B. *kwri, kuri* ou *krui* (avec métathèse) « si, quand » (A. *kupre*) : gr. hom. τόφρα ... ὄφρα « pendant tout le temps que, jusqu'au moment où »[2].

b) — Les dentales

*t

t. AB. *trāsk-* « ± ronger »[3] : gr. τρώγω, même sens.

Palatalisation (*c*). B. *mācer,* A. *mācar* « mère » < i.-e. **mātere/o-*[4], avec gr. μήτηρ, etc., même sens.

*d

t. A. *tāp-* « manger » : lat. *daps* « repas ».

Palatalisation (*c*). A. *plāc,* B. *plāce* « parole, langage » : gr. φλεδών « bavardage »[5].

*dh

t. A. *tor,* B. *taur* « poussière » : skr. *dhūmá-* « fumée », *dhūli-* « poussière ».

1 PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 231, compare à skr. *yāpáyati* « läszt gelangen zu » : la différence de sens présente une difficulté.

2 Il se peut que *p* < i.-e. **bh* ait passé à *w* par sa position devant *r* (V. W., *Lexique,* p. L sq.). Cependant l'influence de la voyelle *u* (cf. A. *kupre*) a peut-être seule déterminé le passage à *w* (cf. sous i.-e. **p*). Il est à noter que dans B. *kwri, kuri, w* (*u*) semble avoir absorbé *u* du thème *ku-*. MEILLET, *Vinaya,* p. 112, compare à tort le suffixe à celui de lit. *kuř,* etc.

3 Cf. p. 228.

4 Cf. p. 98.

5 Cf. p. 72.

Palatalisation (*ts*). AB. *tsu-* « (se) joindre » < i.-e. **dhĕu-* « joindre, unir » : lat. *funis* « corde », gr. θῶμι(γ)ξ « corde, lien » [1].

c) — Les palatales

**k̂*

k. AB. *käly-* « être debout, se trouver, être » : skr. *çráyate* « s'appuyer à, résider dans ».

Palatalisation (*c, ç*). AB. *cok* « lampe » < i.-e. **k̂euq-* : skr. *çócati* « briller, être ardent » [2] ; A. *nçitär,* 3 sg. opt. méd.-pass. de *näk-* « périr, disparaître » : skr. *náçati,* même sens.

**ĝ*

k. A. *kan-,* B. *ken-* « se réaliser » : skr. *jánati* « procréer, enfanter » [3].

Palatalisation (*c, ç*). A. *wac* « combat » : skr. *vāja-* « force, rapidité, concours, lutte » [4] ; AB. *waçir* « foudre » < i.-e. **u̯eĝere/o-* : cf. skr. *vájra-* « foudre ».

**ĝh*

k. A. *kaṣ,* B. *keṣe* « brasse » : skr. *hásta-,* av. *zasta-* « main ».

Palatalisation (*ç, ts,* B. *ṣ*). B. *miço* « urine » : skr. *méhati* « uriner » [5] ; A. *tsar* « main » : arm. *jeṙn,* gr. χείρ, même sens ; B. *ṣar,* équivalent de A. *tsar* [6].

d) — Les vélaires

**q*

k. A. *kākmart* « majesté, domination » : skr. *çaknóti* « pouvoir, être en état de ».

1 Voir maintenant J. Duchesne, p. 178.

2 J. Duchesne, p. 176, donne la même étymologie.

3 D'après Couvreur, *Étymologie,* p. 15 sq., le sens du verbe tokharien s'opposerait au rapprochement de skr. *jánati,* etc. : que l'on y compare m. irl. *gnīu* « je fais, j'agis ».

4 L'isolé v. sl. *sъ-vada* « lutte » (cf. J. Duchesne, p. 181) est d'origine obscure.

5 Cf. V. W., *Lexique,* p. LIII, note 181 (à noter : *miço* est une lecture de Lévi, cf. Meillet, *Étude,* II, p. 127 et p. 147).

6 Pedersen, *Tocharisch,* p. 236, compare tout particulièrement à hitt. *keššar* : en tokharien la première syllabe aurait perdu sa voyelle, de sorte qu'il y avait deux consonnes qui se suivaient immédiatement. En B la première consonne aurait disparu ; en A *ts* représenterait i.-e. **ĝh*+**s*. Trop in-

Palatalisation (*c, ç*). AB. *eñcare* « ce dont on ne veut pas » < i.-e. **n̥*- « ne pas » + **qer*- « espérer, s'attendre à » : lett. *cerêt* « être d'avis, soupçonner, espérer », *cerêklis* « objet d'espoir »[1]; A. *çur*- « se soucier de » < i.-e. **qeu*- « être attentif, observer, sentir » : skr. *kaví*- « sage »[2].

**g*

k. AB. *kām*- « porter, aller chercher, prendre (B) » : lett. *gùmstu, gùmt* « saisir, s'affaisser lentement sur qn. », gr. aor. γέντο « il prit, il saisit ».

Palatalisation (*c, ç*). B. *ṣecake* « lion » : lit. *segù, sègti* « attacher à »[3]; AB. *leçp*- « flegme » : v. irl. *legaim* « se dissoudre, se fondre »[4].

**gh*

k. A. *kärtkāl*, B. *kärk(k)ālle* « étang, source » : skr. *jígharti* (*ghárati*) « arroser, asperger », *ghr̥tá*- « crême, beurre (fondu) »[5].

Palatalisation (*ç, ts*). B. *lyçalyñe*, subst. verb. de **lyäk*- « être couché » : v. sl. *lęgą, lešti* « se coucher » ; A. *kāts*, B. *kātso* « ventre » ; arm. *gog* « cavité, sein, ventre ».

**qh*

Palatalisation (*ts*). A. *tsär* « rude, aigu » < i.-e. **qher*- : skr. *khara*- « dur, rude, aigu »[6].

e) — Les labiovélaires

**q̯ᵘ*

ku (*kw* devant voyelle). AB. *kul*- « (se) lâcher, relâcher » : skr. *cárati*,

vraisemblable. A rejeter également la reconstruction de SCHNEIDER, *Benennungen*, p. 174 (i.-e. **der*- « séparer, déchirer » : phonétiquement insoutenable).

1 J. DUCHESNE, p. 179, rattache à lat. *cārus*, etc. : seulement i.-e. **qā*- ne peut expliquer tokh. *-ca(r)* ; la consonne palatalisée atteste i.-e. **e*.

2 Pour le traitement de **eu*, cf. p. 37, note 3.

3 Cf. V. W., *Lexique*, p. 120.

4 SIEG, *OLZ*, c. 134, propose *leçp*- < skr. *çleṣman*- : hypothèse à laquelle s'opposent les lois phonétiques du tokharien.

5 Sur le second terme (il s'agit d'un composé) *-kāl(le)*, cf. V. W., *Beiträge*, p. 164.

6 A rejeter le rapprochement de gr. δέρω « déchirer » (SCHNEIDER, *Benennungen*, p. 174).

gr. πέλω « se mouvoir »; A. *sukuntu,* B. *skwanma* (nom.-acc. pl.) « bonheur »: lat. *sequor,* gr. ἕπομαι « suivre » [1].

k. A. *ak,* B. *ek* « œil »: gr. (τὼ) ὄσσε (duel), même sens.

Palatalisation (*c, ç*). B. *cäñc-* « plaire », A. *ciñcär* « charmant » < i.-e. **k̑u̯enqu̯-*: lit. *švánkus* « convenable », gr. κομψός « élégant, joli » [2]; A. *çtwar,* B. *çtwer* « quatre »: skr. *catvārah̥,* gr. τέτταρες, même sens.

**gu̯*

ku (*kw* devant voyelle). A. *kupār* « profond »: gr. βάπτω « plonger »; B. *eṅkwe* « homme (vir) »: gr. ἀδήν « glande », lat. *inguen* « enflure, organes génitaux » [3].

k. A. *oṅk* « homme (vir) »: cf. B. *eṅkwe.*

Palatalisation (*ç*). A. *çäṃ,* B. *çana* « femme » < i.-e. **gu̯enā*: v. sl. *žena,* gr. γυνή, même sens.

**ghu̯*

ku. A. *kuñaç* « querelle, dispute » [4]: gr. θείνω, skr. *hánti* « frapper ».

k [5]. AB. *klin-* « devoir »: gr. ὀφείλω « devoir, être redevable de », ὀφλισκάνω « être débiteur d'une amende (att.) ».

Palatalisation (*ts*). A. *nätsw-* « mourir de faim »: gr. νήφω « être à jeun, être sobre » [6].

1 PISANI, p. 2, défend la parenté avec skr. *sukhá-* « bonheur »: cette étymologie ne peut être soutenue, *u* dans A. *suk* étant d'origine secondaire (umlaut de *u* (*w*) de la syllabe suivante: voir déjà SSS, § 142, p. 98). — A remarquer que l'appendice vélaire revêt la forme *o* < *u* dans B. *kokale,* équivalent de A. *kukäl* « char », apparenté à gr. κύκλος « roue »: passage de *u* à *o* à comparer à celui d'i.-e. **u* (p. 33) ou d'i.-e. **u̯* (p. 37) « ordinaires ».

2 PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 245, note 1, suggère v. isl. *þekkjask-* « plaire »: ce mot, apparenté à lat. *tongeo* « connaître, savoir », suppose i.-e. **tong-,* qui ne peut expliquer la palatalisation de la consonne initiale de la forme tokharienne. J. DUCHESNE, p. 176 sq., compare à skr. *kan-,* av. *čan-* « se plaire »: tokh. B. *cäñc-* présenterait un « redoublement brisé »: cependant l'auteur lui-même avoue que le rapprochement de lit. *švánkus,* etc., est plus convaincant pour la forme.

3 A rejeter le rapprochement de hitt. *antuḫšaš* (PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 235), rapprochement qui suppose tokh. *-kw-* < i.-e. **-tu̯-*: évolution insoutenable.

4 Cf. A. *wac kuñaç* « Streit Zank ».

5 L'appendice vélaire de **qu̯*, **gu̯*, **ghu̯* a disparu tout comme i.-e. **u̯* est tombé après une palatale ou une vélaire indo-européenne: cf. p. 38, et aussi V. W., *Lexique,* p. XLV, et *Bestand.,* § 139, p. 62 sq.

6 Pour *-w,* cf. p. 225 sq.

E. — MODIFICATIONS PHONÉTIQUES SPÉCIALES

I. — Umlaut

1. — Umlaut de *u (*u̯)

Un umlaut de *u (*u̯) s'observe dans les exemples suivants: A. *cmol* « naissance » < **cmelu*[1]; A. *oṅk* « homme (vir) », équivalent de B. *eṅkwe,* même sens: cf. gr. ἀδήν « glande », lat. *inguen* « enflure, organes génitaux »[2]; A. *yuk* « cheval », correspondant à B. *yakwe,* même sens: cf. skr. *áçva-*, lat. *equus*, etc.[3]; A. *ṣuṅk-* « gueule »: cf. gr. ὀμφή « voix », got. *siggwan* « chanter »; A. *lukuṣ* à côté de *lukäṣ,* 3 sg. prés. ind. act. de *luk-* « éclairer, briller »: cf. gr. λευκός « blanc », skr. *rócate* « luire »; B. *alloṅkna,* pl. f. et n. de *alyek* « autre »: *-oṅk-* < i.-e. **-enq̯ᵘ-*, cf. gr. ἀλλοδαπός « étranger »[4], etc.

On voit que la voyelle qui résulte de l'umlaut de *u (*u̯) est *u* ou *o,* ce qui s'accorde avec le traitement d'i.-e. *u[5] et d'i.-e. *u̯[6]. Il est à noter que l'appendice vélaire des soi-disant labiovélaires indoeuropéennes exerce la même action d'umlaut qu'i.-e. *u ou *u̯ « ordinaires ».

2. — Umlaut de *o

Un umlaut de *o s'est produit dans les cas suivants: A. *ṣoma-* « un » < i.-e. **semo-*, avec gr. εἷς, même sens, lat. *semel* « une fois »[7]; A. *tsopats* < *tsopots* « grand » < i.-e. **dhebodhe(n)*, avec v. sl. *debelъ* « épais », etc.[8]; B. *sportoträ* (*sport-* « se tourner »), B.

[1] Cf. p. 64 sq. On trouve une seule fois la graphie *cmaul(ṣi)* (SS, *Toch. Sprachr.*, 50ᵇ6), où *au* représente *o*, tout comme *au* note parfois *o* < i.-e. **ā* (p. 30), **o* (*ibid.*), **u* (p. 33), **u̯* vocalisé (p. 37).

[2] Cf. aussi p. 44.

[3] A rejeter la reconstruction de SCHNEIDER, *Beiträge*, p. 39: i.-e. **i̯ugóm ek̑u̯os* > tokh. **yukom äkwos* > **yuk äkwe.*

[4] Cf. p. 129 sq.

[5] Cf. p. 33.

[6] Cf. p. 37.

[7] Cf. p. 136.

[8] Cf. p. 107 sq. J. DUCHESNE, p. 163, compare pour le vocalisme à russe *dobólyj* « fort, puissant »: seulement i.-e. **dhob-* n'explique pas la palatalisation d'i.-e. **dh*; cf. aussi p. 42. On notera que *tsopots* est donc une forme plus ancienne que *tsopats* (contre SSS, § 191, p. 133). Remarquons que PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 243, a aussi comparé à v. pruss. *debīkan*, mais sans pouvoir donner une explication de la structure morphologique.

yototär (*yot-*, au méd.-pass. « se produire »), etc., formes de 3e pers. prés. ind. méd.-pass., où *o* de la racine est dû à l'anticipation de la voyelle thématique **o*[1], etc. La voyelle influencée par **o* devient donc *a*.

3. — Umlaut de **i* (**i̯*)

i* (i̯*) a exercé une action sur d'autres voyelles dans des cas tels que : B. *seyi*, gén. sg. de *soy* « fils » (cf. gr. υἱός, même sens), dont *-i* remonte à i.-e. **-i̯e/o-*[2]; A. *new-* « navire » < i.-e. **nāu̯i-* : cf. lat. *navis*, même sens[3]; B. *keu* « vache » < i.-e. **gu̯ou̯i-* : cf. skr. *gávya-* « bovinus »[4], etc. La voyelle qui subit l'umlaut passe donc à *e*.

4. — Umlaut de **e*

Un umlaut de **e* se rencontre dans : B. *emalle* « chaud », s'opposant à A. *omäl*, même sens, < i.-e. **āmel-* à côté de **āmer-*, etc., dans gr. ἦμαρ, arm. *awr* « jour ». Dans ce cas *o* < i.-e. **ā* est devenu *e*[5].

II. — **Palatalisation**

1. — Palatalisation primaire

1. — Cette palatalisation a déjà été étudiée sous D. - – Table des correspondances phonétiques. Les conditions sont donc : 1° que la consonne soit i.-e. **u̯* (dialecte B), **n*, **l*, **s*, **þ* (aspirée), une dentale ; une palatale, une vélaire, ou une labiovélaire indo-européenne[6]; 2° que ces consonnes soient immédiatement suivies d'i.-e. **e* ou **i* (**i̯*). Cependant, quoiqu'elles soient nécessaires à la réalisation de la mouillure, ces conditions ne la produisent pas toujours. Nombreux sont les exemples où une ou autre de ces consonnes est suivie d'i.-e. **e* ou **i* (**i̯*), mais ne se mouille pas : cf. p. ex. B. *leke*, A. *lake* « cou-

1 Cf. p. 237 sq.
2 Cf. p. 151.
3 Cf. p. 66.
4 Cf. *ibid.*
5 V. W., *Lexique*, p. 80. En dialecte A il y a *wniṣ* à côté de *wināṣ*, 3 sg. prés. ind. act. de *win-* « honorer, adorer » < i.-e. **u̯en-* (cf. p. 31) : dans *wniṣ* (< **winiṣ* : cf. p. 25) *i* < i.-e. **e* s'est substitué à *ā*.
6 Schulze, p. 171 sq., croit à tort qu'il y a (en B) des labiales palatalisées. Les consonnes **m* et **r* restent également invariables. Il ne faut donc pas expliquer *i* (au lieu de *ä*) dans des formes telles que B. *piç* « cinq », B. *memisku* (part. passé) de *mask-* « changer, échanger », par la « mouillure » des consonnes initiales.

che, lit », équivalent de gr. λέχος, même sens; AB. *leçp-* « flegme » < i.-e. **leg-*, avec v. irl. *legaim* « se dissoudre, se fondre »[1], etc. Il arrive même de trouver un contraste tel que B. *keñinta* (pl.) à côté de *kenīne* (duel) de *keni-* « genou », etc.: consonne palatalisée à côté de consonne non palatalisée[2]. Cf. aussi A. *lkwär* et B. *lyakur* « fois ».

La palatalisation primaire ne constitue pas un phénomène général.

2. — Il y a lieu d'attirer ici l'attention sur deux cas particuliers de mouillure. Il y a d'abord en dialecte A la mouillure *ck* de *tk*: cf. *näcki*, nom. pl. en *-i*[3] de *nätäk* « maître, seigneur »; *rackisyo*, instr. pl. de *ratäk* « armée »: *rackisyo* < *rackäsyo*, dont l'acc. pl. est bâti sur un nom. pl. **racki*[4]. Dans ce cas le groupe *tk* a été palatalisé et non la consonne *k* (avec assimilation éventuelle de *t*).

En second lieu, il y a la mouillure *ṣṣ* de *sk*, suffixe verbal[5], en dialecte B: cf. *aiṣṣäṃ* (*ai-sk-* « donner »), *weṣṣäṃ*(*wesk-* « dire, parler »), formes de 3e pers. sg. prés. ind. act., etc.[6] Dans ce cas aussi *sk* a été palatalisé en entier[7].

3. — Il y a en B un cas d'une *double* palatalisation: au nom. pl. m. les adjectifs en *-tse* (> *-tstse* par redoublement secondaire) ont une finale *-cci*; cf. *orocci* (*orotse* « grand »), *rilñecci* (**rilñetstse* « libéral, généreux »). Or *-ts-* représente une consonne palatalisée, i.-e. **dh*[8]. L'adjonction de la désinence *-i* à *-ts-* et la palatalisation de cette consonne sous l'influence de *-i* sont donc proprement secondaires. Le même phénomène s'est produit au vocatif sg. en *-u* des mêmes adjectifs (en B) : cf. p. ex. *wroccu*[9].

4. — La palatalisation primaire s'est produite avant la période tokharienne proprement dite (= période où l'accent a commencé à agir)[10]. Des exemples tels que A. *päñ*, B. *piç* « cinq » < i.-e. **penqᵘe*

1 Cf. aussi p. 43, note 4.

2 Pour une graphie telle que B. *āline* à côté de *ālyine*, cf. p. 22.

3 Cf. p. 162.

4 *ck* < *tk* s'observe également dans la palatalisation secondaire: cf. p. 48 sq. Sur une hypothèse de Pisani, cf. p. 162, note 5.

5 Cf. p. 243.

6 Cf. *ibid.*

7 V. W., *Génitif*, p. 200. Sur un exemple de *ṣṣ* < *sk* palatalisé en A, cf. p. 243, note 4.

8 Cf. p. 108.

9 Cf. p. 145.

10 Cf. p. 28.

(cf. skr. *páñca,* gr. πέντε), ou A. *mañ,* B. *meñe* « mois, lune » (cf. lit. *ménesis* « lune, mois », etc.) [1], qui offrent la consonne finale palatalisée par i.-e. **e,* disparu par l'effet de l'intonation, le prouvent d'une façon convaincante.

2. — Palatalisation secondaire

La palatalisation secondaire dans les deux dialectes comprend:

1) La palatalisation secondaire de la consonne initiale de beaucoup de thèmes de parfait (indicatif et participe passé) [2]: *k* > *ç*, *t* > *c*, *n* > *ñ*, *l*> *ly*, *s* > *ṣ*; A. *ts* > *ç* [3], B. *ts* > *tsy*; B. *p* > *py*; B. *m* > *my* [4]; A. *ṣt*, B. *st* > *çç* (d'où très souvent, même toujours en A, *ç* en initiale et devant consonne) après avoir passé par *ṣc* > *çc*, etc. [5] Le groupe A. *pl* devient *ply* dans *plyocksā-m,* 3 sg. parf. ind. act. de *plutk-* (à sens inconnu).

Le caractère secondaire, de même que l'origine analogique de cette palatalisation seront démontrés ci-dessous [6].

2) La palatalisation secondaire de la consonne finale de beaucoup de thèmes d'imparfaits [7]: *k* > *ç*, etc. [8] Le groupe A. *lp* devient *lyp* comme dans *sälypār,* 3 pl. act. de *sälp-* « brûler, être ardent ». Cette palatalisation aussi est d'origine analogique [9].

SSS [10] en parlant de la palatalisation secondaire donnent les altérations suivantes de groupes de consonnes: *tp* > *cp*, *tw* > *cw*, *nw* > *ñw*, *sp* > *ṣp*, *tsp* > *çp*, *lk* > *lyk*, *tk* > *ck*. Or ces altérations ne reposent pas toutes sur la palatalisation secondaire. Il faut d'abord éliminer *tw* > *cw* et *nw* > *ñw*, où l'on doit remonter à **tew* et à **new*: palatalisation primaire [11]. *ṣp* dans des formes telles que A. *ṣaṣpärku* (part. passé), *ṣpärkāṣlune* (subst. verb.) de *spärk-* « disparaître,

1 V. W., *Lexique,* p. 66 sq.
2 Cf. p. 258 sq.
3 SSS, § 433, p. 350.
4 Cf. p. 259.
5 Cf. p. 49 sq.; cf. aussi SSS, § 433, p. 350.
6 Cf. p. 258 sq.
7 Cf. p. 282 sq.
8 Mêmes altérations que pour les consonnes initiales des thèmes de parfait (cf. ci-dessus).
9 Cf. p. 283 sq.
10 § 433, p. 350.
11 Cf. p. 226.

(caus.) faire honte à, détruire », n'est qu'une autre graphie pour *sp* [1] : d'ailleurs *ṣpärk-* semble aussi se trouver dans le thème du présent [2]. L'altération *tp* > *cp* dans A. *cacpu* (part. passé, caus. ?) de *täp-* « résonner, annoncer », et *tsp* > *çp* dans A. *çaçpäṅku* (part. passé, caus. ?) de *tspäṅk-* (à sens inconnu), provient de l'assimilation de *t* et de *ts* de la racine avec *c* et *ç* du redoublement [3]. *ck* dans une forme comme A. *plyocksā-m* [4] est également dû à l'assimilation (partielle) avec *ply*, forme palatalisée du groupe *pl* : cf. aussi A. *lyockwā*, 1 sg. parf. ind. act. de *lutk-* « faire devenir ». Le passage *tk* > *ck* est d'origine analogique dans des formes telles que A. *kcäk*, 3 sg. parf. ind. act. de *kätk-* « franchir, passer », A. *wackwā*, 1 sg. parf. ind. act. (caus.) de *watk-* « se séparer, se décider », etc., où la consonne initiale n'est pas palatalisée : comme dans le cas de A. *kakälypā-ṃ*, 3 sg. parf. ind. act. (caus.) de *kälp-* « obtenir, atteindre », ou de A. *papälykā*[*t*], 3 sg. parf. ind. méd.-pass. (caus. ?) de *pälk-* « chauffer, torturer », il s'agit d'une adaptation à la finale de certains imparfaits [5].

III. — **Assimilation**

1. — Assimilation par contact

Une *assimilation complète* s'observe dans AB. *käṣṣi* « maître, précepteur » < i.-e. **q̯ᵘ̯ek̑s-* « apparaître, voir, montrer », avec skr. *cáṣṭe* « apparaître, voir, (en comp.) annoncer, montrer », *cákṣas-* « apparence », av. *čaš(te)* « enseigner », où *k* a été assimilé à *ṣ* (< i.-e. **s*) ; A. *wäccāṃ*, acc. sg. f. de *wät* « deuxième » : *wäccāṃ* < **wäcyāṃ* [6] ; une assimilation réciproque s'est produite dans B. *preççiyaine* (loc. sg.) [7] de *preçc(i)ya* « temps », équivalent de A. *praṣt*, même sens : cf. all. *Frist* ; *t* a été palatalisé (*c*), *c* a assimilé *s* (*çc* : cf. *preçc(i)ya* ; on trouve aussi la variante *preçciyaine* [8]), ce *ç* secon-

[1] Cf. p. 39 sq. Il se peut même que dans A. *ṣaṣpärku*, *ṣ* de la racine provienne de l'assimilation avec *ṣ* du redoublement (*ṣa-* < **ṣe-*).

[2] SSS, p. 480.

[3] Cf. p. 258.

[4] Cf. p. 48.

[5] Cf. p. 282 sq.

[6] Cf. p. 216.

[7] Schulze, p. 167, note 6.

[8] Ibid.

daire a, à son tour, assimilé *c*: résultat *çç*; A. *-ççi*, désinence de gén. pl., < i.-e. **-sk̑i̯e/o-*: cf. arm. *-(a)çi* [1], < **-sçi*, etc.

Une *assimilation partielle* se présente dans A. *āmpi* « tous les deux » < **ānpi* [2]; B. *empalkaitte* « insouciant, négligent », dont *em-* < **en-* [3] devant *p*; B. *-çke*, suffixe de diminutifs, remonte à i.-e. **-ske/o-* [4]; *s* a passé à *ç* devant *k*; AB. *eñcare* « ce dont on ne veut pas » < i.-e. **n̥-* « ne pas » + **qer-* [5]: *n* y est devenu *ñ* devant *c*; B. *āntse*, A. *es* « épaule » correspond à got. *ams*, gr. ὦμος [6]: *m* y a passé à *n* devant *s* [7]; *l* est devenu *ly* par assimilation partielle avec *c* dans A. *pälycäs* (à côté de *pälcäs*), 2 pl. et dans B. *pälyc*, 2 sg. impér. act. du verbe *länt-*, etc. « sortir, s'en aller » [8], etc.

2. — Assimilation à distance

On trouve une *assimilation complète* dans A. *ckācar* en face de B. *tkācer* « fille », à comparer à gr. θυγάτηρ, skr. *duhitár-*, même sens, où *t* en initiale a été assimilé à *c* en position médiale; A. *çiçäk* « lion » correspond à B. *ṣecake*, même sens, < i.-e. **seng-*, avec skr. *sájati* « pendre, accrocher à », *saṅga-*, subst., etc. [9]: il faut partir de la forme plus originelle B. *ṣecake* > **çicäk* > *çiçäk* (cf. B. *preççiyaine* (loc. sg.) « temps »: assimilation par contact) [10], etc.

Une *assimilation partielle* s'est produite dans: A. *çäk*, B. *çak* « dix » < i.-e. **dek̑m̥*, avec gr. δέκα, etc., même sens; *c* < i.-e. **d* palatalisé [11] a passé à *ç* par assimilation avec *k*; A. *kaç*, B. *keç* « nombre » < i.-e. **qet-*, avec v. sl. *četa* « troupe » [12], etc.: on partira de

1 Cf. p. 165.
2 Cf. p. 210, note 1.
3 Cf. p. 138 sq.
4 Cf. p. 133.
5 Cf. p. 43.
6 Cf. p. 36, aussi note 1.
7 A. *es* a perdu *n* devant *s* (cf. p. 38).
8 Cf. p. 280. Il se peut que B. *-lyñe*, forme qui alterne avec *-lñe* (caractéristique du subst. verb.), s'explique de la même façon: assimilation de *l* avec *ñ* (cf. p. 22).
9 V. W., *Lexique*, p. 120.
10 Cf. p. 49 sq.
11 On attendrait **cak*, **cäk*: cf. p. 41.
12 V. W., *Lexique*, p. 38. J. Duchesne, p. 158, fait remonter à i.-e. **qu̯ek̑(s)-* « apparaître, voir, montrer »: trop lointain pour le sens.

*kec, *kac > keç, kaç, par l'influence de k; A. çāku « chevelure » < i.-e. *seg- « attacher à », avec skr. sájati « pendre, accrocher à », etc.: il y a eu assimilation de ṣ < i.-e. *s (cf. B. ṣecake) avec k [1], etc.

IV. — Nasalisation

Il arrive parfois qu'une voyelle suivie de n, ñ, m, subisse une prononciation nasale; celle-ci est notée par ṃ: A. kursaṃnträ (caus.), B. kwreṃntär, 3 pl. prés. ind. méd.-pass. de kur- « s'affaiblir, vieillir », avec -ntär (-nträ) < i.-e. *-ntor [2]; A. maltowinuṃnt à côté de maltowinunt, acc. sg. m. de maltowinu « premier », avec -nt < i.-e. *-ntm̥ [3]; B. kreṃnt à côté de krent « bon » (acc. sg. de kartse, kärtse) avec -nt < i.-e. *-ntm̥ [4]; A. siṃñlune à côté de siñlune, subst. verb. de si- = skr. vi-sad- (B), avec le thème siñ- au subjonctif, etc.: ñ < i.-e. *n palatalisé [5]; B. laṃñmi à côté de läññi, 3 sg. opt. act. de lant-, länt- « sortir, s'en aller » [6]; A. etsaṃmträ, 1 pl. subj. méd.-pass. de ents- « saisir, prendre », dont -mträ est à comparer à gr. -μεθα (+ r) [7], etc.

V. — Simplification

Une simplification se présente dans: A. käṣyāp (à côté de käṣṣiyāp), gén. sg. de käṣṣi « maître, précepteur »; A. kumci < *kumpci, nom. pl. de kumpäc « tambour »; B. çiriṃ (à côté de çciriṃ), acc. pl. de çcirye « étoile », A. çreñ (nom. pl.), même sens, < i.-e. *ster-, avec gr. ἀστήρ, même sens: *st > *sc > çc > *çç > ç; A. çtärt « quatrième » à côté de A. çtwar, B. çtwer « quatre »: cf. skr. catvā́raḥ, même sens; A. çālyi « gauche » à côté de B. çwālyai, même sens, < i.-e. *geu- « courber, arrondir » [8], avec simplification çw > ç:

1 V. W., Lexique, p. 128 sq. J. Duchesne, p. 156, compare à skr. çākhā « branche »: seulement i.-e. *k̂āk- ou *k̂ōk- ne peut expliquer la palatalisation de la consonne initiale.

2 Cf. p. 308.

3 Cf. p. 91 sq.

4 Cf. p. 87.

5 Cf. p. 275 sq.

6 Cf. p. 280.

7 Cf. p. 307.

8 V. W., Lexique, p. 134. On ne peut séparer A. çālyi de B. çwālyai, comme le veut faire J. Duchesne, p. 147: B. çwālyai s'oppose nettement à son explica-

tout comme on a *c* < *cw* dans B. *caṅke, cäṅke* « giron » en face de A. *cwaṅke,* appartenant à la même racine[1], etc.

Il arrive que *ṅk* s'écrive *ṅ*: cf. p. ex. A. *tuṅ,* B. *taṅ* « amour » à côté de A. *tuṅk,* B. *taṅk(w)-,* etc., apparenté à gr. ταχύς « rapide, vite » [2].

Les groupes *ṃnn* et *ṃññ,* où *ṃ* est dû à la nasalisation, se simplifient presque toujours: *ṃn* et *ṃñ.* Cf. e.a. A. *kospreṃne* à côté de *kospreṃnne* (on trouve aussi *kosprenne*) « combien, aussi souvent que, etc. »; A. *maṃñ* à côté de *maññ*[3] (*mañ* « mois, lune »): *maṃñ* < **maṃññ,* etc.

Une simplification **mm* > *m* se présente en finale dans B. *keme*[4], A. *kam* « dent », à comparer à skr. *jámbha-,* même sens: *-*mm* < *-*mp* par assimilation. A. *päñ* « cinq », apparenté à skr. *páñca,* gr. πέντε, même sens, suppose de même une simplification **ññ* > *ñ* en finale: *-*ññ* < *-*ñc* ou *-*ñç* (cf. B. *piç*), i.-e. **penqᵘ̯e,* etc.

VI. — **Métathèse**

La métathèse qui s'observe le plus souvent est celle de *r*: A. *mras-* (p. ex. *mrasar,* 3 pl. parf. ind. act.) « oublier » en face de A. *märs-* (cf. *märso,* part. passé) et de B. *mars-* (cf. e.a. *marsoym,* 1 sg. opt. act.), même sens: arm. *moṙanam,* skr. *mr̥ṣyate,* même sens[5]; A. *mrosk-,* B. *mrausk-* « renoncer (au monde), en avoir assez, (B) se détourner » < i.-e. **maur-,* avec gr. (ἀ)μαυρός « faible, sombre, obscur », russe (*na*)*chmúritь* « avoir le regard sombre »[6]; A. *tsraṣi* « fort, énergique » < i.-e. **dhers-,* avec skr. *dhárṣati* « oser, risquer »[7], etc.[8]

tion par i.-e. **k̑ĕl-i-,* où il n'y a aucune trace de **u* (**u̯*). PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 241, note 1, pose, avec réserve, **kwēl-* (palatalisation de **k* « durch *w* hindurch » est impossible).

1 V. W., *Lexique,* p. 52.

2 IBID., p. 135. Dans un exemple tel que A. *tuṅ kāpñune* (SS, *Toch. Sprachr.,* 5a4, 9b6) *tuṅk* a perdu *k* par dissimilation: dans d'autres exemples tels que A. *tuṅ çärsässi* (*ibid.,* 7a2), A. *tuṅ ñi* (*ibid.,* 108b5) il s'agit d'une réelle simplification *ṅk* > *ṅ.* De B on citera p. ex. *täṅwaññeñca,* part. prés. act. du verbe dérivé.

3 Pour *maññ,* cf. p. 54.

4 -*e* est secondaire: cf. p. 58 sq.

5 V. W., *Lexique,* p. 62.

6 IBID., p. 69. Cf. aussi ci-dessous, p. 243.

7 V. W., *Lexique,* p. 147.

8 Sur quelques autres exemples de métathèse de *r,* cf. p. 54, note 4.

En dialecte B une métathèse *mn* > *nm* se produit assez souvent: cf. p. ex. dans le verbe *tem-*, *täm-* « produire, naître », dont le présent en *-nask* revêt la forme *tänmask-* [1]; la finale de la forme du pluriel des thèmes en **-men* est d'ordinaire *-nma* < *-mna* [2], etc. On notera aussi la métathèse *tk* > *kt* dans B. *makte* « ipse » [3].

La position instable des consonnes finales est à l'origine de la métathèse dans: B. *ṣkas* < **ṣaks* « six » < i.-e. **sek̑s*, avec lat. *sex*, gr. ἕξ, etc.; A. *ṣpät* < **ṣäpt* « sept » < i.-e. **septm̥*, avec gr. ἑπτά, lat. *septem*; A. *ṣpäm̥*, B. *ṣpäne*, *ṣpane* « sommeil, rêve » < i.-e. **sepne/o-*, avec lit. *sãpnas*, etc. [4]; A. *pläk* à côté de *pälk* « regard », à comparer à gr. φλέγω « brûler » [5], etc.

VII. — Dissimilation

1. — Dissimilation par simplification

Une dissimilation (à distance) par simplification s'observe e.a. dans: A. *lotk-* « se tourner, devenir », *lutk-* « faire devenir », correspondant à B. *klautk-*, *klutk-* et se rattachant à gr. γλουτός « derrière », etc. [6]; A. *ṣäk* « six » en face de B. *ṣkas*, même sens, < i.-e. **sek̑s*, avec lat. *sex*, gr. ἕξ, même sens; plusieurs verbes en *-k*, qui dans le thème du présent reçoivent le suffixe *-sk*, présentent une dissimilation *-ksk* > *-sk* ou *-ks* [7], etc.

[1] Cf. p. 249.

[2] Cf. p. 157.

[3] Cette métathèse ne se trouve que dans ce mot (on notera que dans A. *tkam̥* « terre, sol », apparenté à gr. χθών, etc., on semble avoir affaire à une métathèse *kt* > *tk*: cependant la forme tokharienne rappelle aussi hitt. *tekan*). Cet exemple isolé ne pourrait confirmer l'hypothèse de la parenté de A. *käntu*, B. *kantwo* « langue » avec v. lat. *dingua* (Benveniste et Pisani: cf. V. W., *Lexique*, p. 25): il s'agirait d'une *métathèse à distance*, dont le tokharien n'offre aucun autre exemple (cf. aussi V. W., *ibid.*, p. 25 sq.).

[4] V. W., *Lexique*, p. 125.

[5] Ibid., p. 89.

[6] V. W., *Bestand.*, § 150, p. 69. A rejeter l'explication de Schneider, *Beiträge*, p. 46 et p. 48: lat. *claudo* « fermer, enfermer » (voir aussi ci-dessous, p. 227). D'après Schneider A. *lutk-* pourrait être apparenté à got. *liudan* « croître »: il est évident que A. *lotk-*, *lutk-* ne peut être séparé de B. *klautk-*, *klutk-*.

[7] Cf. p. 241 sq.

2. — Dissimilation par substitution

Une dissimilation (à distance) par substitution s'est produite dans: A. *kapçañi* « corps », qui s'accorde sans doute avec B. *kektseñe*, même sens, apparenté à skr. *kákṣā* « espace sous l'épaule », av. *kaša-* « aisselle »[1]; *p* s'est également substitué à *k* dans A. *kleps-*, qui s'accorde avec B. *klaiks-* (à sens inconnu) ; A. *nmuk*, B. *ñumka* « quatre-vingt-dix » repose sur **nuṅk(a)* ou **ñuṅk(a)*, par dissimilation *n* > *m*[2].

VIII. — Redoublement de consonnes

En position médiale: B. *içelmetstse* « wunschhaft » au lieu de **içelmetse*, adj. en *-tse*[3]; AB. *cākkär* à côté de A. *cākrä* < skr. *cakra-*: en A le nom. pl. est *cākkri*; B. *sporttomane*, part. prés. méd.-pass. de *sport-* « se tourner »; B. *tallāwo* en face de A. *tālo* « misérable, malheureux »; B. *eneppre* à côté de *enepre* « devant »; A. *tatträṅku* à côté de *taträṅku*, part. passé de *träṅk-* « pendre, attacher à », etc. Le redoublement se produit en général devant une voyelle ou devant *r*[4].

En finale devant un mot à initiale vocalique: A. *yukk oki* (*yuk* « cheval »), A. *porr atsaṃ* (*por* « feu »), A. *sass ats* (*sas* « un ») ; B. *ṣkass içelmecc(eṃ)* (*ṣkas* « six »), etc.

Ce redoublement secondaire de consonnes est le mieux caractérisé par l'appellation « déplacement de la limite syllabique »[5].

1 V. W., *Lexique*, p. 36.

2 Ibid., p. 77 sq.

3 Cf. p. 107 sq.

4 Ce redoublement secondaire de consonnes en position médiale éclaire les cas suivants: A. *pär* « flèche », qui devient *pärr-* dans *pärrās* (acc. pl.) et dans *pärra-krase* « ± Pfeilschusz ». La forme correspondante du dialecte B, *prere*, remonte à **perre* > *prere* par métathèse de *r* (cf. p. 52). On ne peut donc regarder *pär* comme étant issu de **pärr* en finale (explication proposée par SSS, § 85, p. 54). Quant à l'étymologie, il faut partir d'i.-e. **per-*, avec gr. πείρω « transpercer », etc. (V. W., *Lexique*, p. 101). Un autre exemple est A. *kror* « croissant (de lune) », qui se rattache sans aucun doute à i.-e. **(s)qer-* « couper », avec russe dial. *červ*ъ « faucille », etc. (V. W., *Lexique*, p. 46; aussi J. Duchesne, p. 155): on partira donc de **korr* + finale (commençant par une voyelle) disparue > *kror-* par métathèse de *r*. Il y a ensuite AB. *prār-* « doigt » < i.-e. **pă̆r-* « montrer, être visible » (V. W., *Lexique*, p. 100), qui s'explique de la même façon que A. *kror*.

5 Poucha, *Tocharica*, I, p. 306.

IX. — Insertion de *t* et de *p*

Un *t* s'insère souvent entre une consonne et *s*: A. *känts-* « avouer » < i.-e. **k̂ens-*, avec lat. *censeo* « estimer »[1]; A. *mtsāṣ* à côté de *msāṣ* « d'en bas », apparenté à skr. *májjati*, lat. *mergo* « plonger »[2]; A. *polkāṃts* « astre, constellation », équivalent de lett. *balgans* « blanchâtre »[3]; B. *āntse* « épaule », se rattachant à gr. ὦμος, got. *ams* < i.-e. **omse/o-*, etc.[4] On trouve *t* entre *n* et *p* dans B. *āṃtpi* « tous les deux »[5].

Un *p* s'insère entre *m* et *t* dans B. *ompte* « là » à côté de *omte*, même sens.

X. — Changements métriques

Quelques changements phonétiques s'expliquent par la métrique. Comme celle-ci repose sur un certain nombre de syllabes[6], il arrive fréquemment que l'on doive ajouter ou enlever une syllabe, afin d'obtenir le nombre exigé.

Bien que l'étude de ces changements appartienne plutôt à la grammaire descriptive, trois d'entr'eux nous intéressent ici d'une façon particulière.

1. — Insertion et adjonction de *ä*

Nous avons déjà mentionné[7] les exemples A. *kropnämāṃ* à côté de *kropnmāṃ* (forme régulière), B. *sanānämpa* au lieu de *sanaṃ mpa*, B. *wesä* à côté de *wes*, B. *ṣekä* au lieu de *ṣek*, A. *sälpiñcä* au lieu de *sälpiñc*.

2. — Simplification

Une simplification métrique se présente dans: A. *klyosnseñc* à côté de la forme normale *klyosäṃseñc* (3 pl. prés. ind. act. de *klyos-* « entendre, écouter ») ; A. *träṅksī* pour *träṅkässi* (inf. de *träṅk-* « pen-

[1] V. W., *Lexique*, p. 34 (J. Duchesne, p. 151, donne la même étymologie).

[2] V. W., *Lexique*, p. 70.

[3] Ibid., p. 98. Cf. maintenant J. Duchesne, p. 153. Rien de commun avec lat. *in-notesco* (Pedersen, *Tocharisch*, p. 169).

[4] L'insertion de *t* prouve que l'on ne peut partir d'i.-e. **omese/o-* (cf. lat. *humerus*), forme proposée par Pedersen, *Tocharisch*, p. 250.

[5] Cf. p. 210, note 1.

[6] Cf. SS, *Toch. Sprachr.*, p. X.

[7] Cf. p. 11.

dre, attacher à ») ; B. *wñāwa* pour *weñāwa*[1] (1 sg. parf. ind. act. de *weñ-* « dire, parler ») ; B. *tākoṃ* pour *tākoyeṃ*[2] (3 pl. opt. act. de *tāk-* « devenir, être »), etc.

3. — Consonantisation de *o* en initiale

On trouve en B la forme *wrän(tär)* au lieu de *oräntär,* 3 pl. subj. méd.-pass. de *or-* « renoncer à », par « metrische Verkürzung »[3]. Il se peut que des graphies B. *wrotse* de *orotse* « grand » et B. *wnolme* pour *onolme* « être vivant », reposent sur le même principe[4].

1 SIEG, *Karm.*, 2ᵃ6.
2 Cf. p. 289.
3 SIEG, *Karm.*, 5ᵇ5 (p. 24).
4 Cf. p. 13, note 4.

CHAPITRE II

FORMATION DES NOMS

A. — NOMS-RACINES

La plupart des langues indo-européennes ont éliminé ces noms formés de la racine seule, sans suffixe; presque partout ils ont passé à des formations suffixales plus claires. En tokharien le premier effet de l'accent, qui fut la disparition de la finale, a obscurci l'aspect primitif de toutes les formes héritées de l'indo-européen. Par conséquent il est difficile de dire si A. *pe,* B. *pai* « pied », correspondant à lat. *ped-* (*pes*) et à gr. ποδ- (ποῦς), etc., représentaient originellement un nom-racine [1]; il en est de même de A. *wak,* B. *wek* « voix » (lat. *vox,* gr. ὄψ, etc.), qui étaient peut-être munis d'un suffixe (cf. gr. ἔπος) disparu ensuite sous l'effet de l'accent [2]. Il n'y a non plus aucun indice sur la structure morphologique originelle de B. *twere* « porte » (skr. *dvā́raḥ,* pl.: ou s'agit-il du type de gr. θύρα?) ou de B. *īke* « lieu, endroit » (skr. *viç-* « maison »), etc. [3] D'autre part nous savons que B. *keu* « vache » ne se rattachait pas au type nom-racine de skr. *gāu-,* gr. βοῦς, mais qu'il faut remonter à i.-e. **g̑ʷoṷi-,* dont skr. *gávya-, gavyá-,* av. *gaoya-* « bovinus » montrent l'état thématisé [4]. Le nom du « navire » conservé en dialecte A, *new-,* ne peut être comparé directement à gr. dor. ναῦς, ion. νηῦς, skr. *nāu-*: il faut le rapprocher de lat. *navis,* qui, comme tokh. B. *keu* « vache », a passé à la flexion du type en **-i* [5], etc. En revanche il y a un reste précieux d'un nom-racine dans A. *tkaṃ,* B. *keṃ* « terre, sol », qui correspondent parfaitement

[1] D'ailleurs la structure phonétique des formes tokhariennes est secondaire (V. W., *Lexique,* p. 84 sq.); à rejeter A. *e,* B. *ai* < i.-e. **ē* (Pedersen, *Tocharisch,* p. 228).

[2] La reconstruction i.-e. **ṷoqʷ-s* de Pedersen, *Tocharisch,* p. 254, est à écarter (cf. p. 143).

[3] Pour la finale *-e,* cf. p. 58 sq.

[4] Cf. p.66 sq.

[5] Cf. V. W., *Contribution,* p. 292 sq.

à gr. χθών, forme qui est restée un pur nom-racine et qui s'oppose p. ex. à lat. *humus,* passé à la classe thématique. Le fait que les formes tokhariennes[1] ont *m̥* < *n* en finale prouve d'une façon indiscutable qu'i.-e. **m* se trouvait à la fin du mot dans la période prétokharienne[2]. Nous avons donc bien affaire à un nom-racine[3].

B. — DÉRIVÉS

I. — Noms à voyelle thématique *-*e/o*-

On sait que beaucoup de formes tokhariennes présentent une finale -*e*(*i*)/*o*; le dialecte B surtout fait un usage fréquent de ce suffixe: B. *īke* « lieu, endroit »; B. *kokale* (A. *kukäl*) « char »; B. *leke*(*i*), A. *lake* « couche, lit »; A. *wṣe* « nuit »; B. *peri,* A. *pare* « faute »; B. *keme* (A. *kam*) « dent »; A. *ekro* « malade »; B. *kätso* (A. *käts*) « ventre »; A. *parno* « brillant »; B. *prosko* « crainte »; A. *plānto* « joie », etc. Meillet croyait avoir affaire à un « élément accessoire »[4]. Tel était également l'avis de W. Petersen: B. *klautso* « oreille » comparé à A. *klots* serait « extended by an *o* »[5]. Mais ces deux auteurs n'ont rien dit sur l'origine de cette voyelle caractéristique. H. Pedersen[6] fait remonter -*e* à la voyelle thématique i.-e. *-*o*-; tokh. -*o* (en finale) rendrait i.-e. *-*ā*[7]. Déjà auparavant le suffixe -*e*(*i*)/*o* avait été étudié dans notre mémoire sur les désinences casuelles du tokharien[8]; le fait que -*e*(*i*) alterne avec -*o*, souvent dans les mêmes mots (cf. p. ex. A. *yoke* à B. *yoko* « soif »), nous avait amené à poser la voyelle thématique i.-e. *-*e/o*- comme origine. Il y a lieu d'insister tout particulièrement sur des formes telles que

1 V. W., *Lexique,* p. 139 sq.

2 Cf. p. 39.

3 PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 219, donne B. *kem̥,* A. *tkam̥* = gr. χθόνα. Or ν dans la forme grecque est d'origine analogique et provient donc du nominatif, où il se trouvait en finale absolue. Le même phénomène s'est produit en tokharien (cf. p. 39). L'équation gr. χθόνα = B. *kem̥,* etc., ne devait que corroborer la théorie du traitement i.-e. **o* > tokh. *e* (tout comme Pedersen pose B. *keu* = lat. *bovem*); tokh. B. *e* (> A. *a*) représente très bien i.-e. **e* (cf. v. sl. *zemlja*) ou bien i.-e. **m̥* (cf. p. 36) comme dans gr. χαμαί.

4 *Formes,* p. 391.

5 *Nominal Decl.,* p. 73.

6 *Groupement,* p. 25; *Tocharisch,* p. 38.

7 IBID., p. 42.

8 *Bestand.,* § 159, p. 75 sq.

B. *pärweṣṣe* « premier », B. *pälskoṣṣe,* adjectif de B. *palsko* « esprit », etc., où *-e/oṣṣe* continue i.-e. **-e/osi̯o*[1]. Il y a aussi les adjectifs en *-ots(e)* (AB) comme A. *tsopats* < *tsopots* « grand », B. *orotse,* même sens: AB. *-ots(e)* rend i.-e. **-odhe(n)* [2]. Un autre exemple, qui est assez persuasif à ce sujet, est donné par certains composés des deux dialectes: A. *ṣoma-pācär* « qui a le même père », B. *somo-kälymi* « ekānta- » = A. *ṣoma-kälyme,* où *ṣoma-pācär* ne peut être séparé de gr. ὁμοπάτωρ[3]. Il est évident que B. *o* (> A. *a*) rend la voyelle thématique i.-e. **o* [4]. Certains cas composés comme B. *ṣemepi* (gén. sg.), B. *ṣemesa* (instr. sg.), etc., de B. *ṣe* « un », présentent *e.*

Ces exemples prouvent bien que tokh. *-e/o* au nominatif sg. de beaucoup de formes n'est autre que la voyelle thématique i.-e. **e/o,* qui s'est maintenue dans plusieurs formes déclinées et dans quelques composés. On identifiera donc tokh. *-e* avec i.-e. **-e-* des noms thématiques (cf. gr. λόγε, lat. *domine*), et tokh. *-a* avec i.-e. **-o-* (cf. gr. λόγος, lat. *dominus*). Par conséquent on ne peut voir dans *-e* le représentant d'i.-e. **-o-*. Seulement on se demandera pourquoi on a tantôt *e,* tantôt *o,* même au nominatif: il est évident que l'ancienne division de **e/o* dans les noms thématiques a été troublée (probablement déjà dans la période pré-tokharienne). Le même phénomène s'est produit dans les verbes, où la voyelle thématique *e* s'est presque partout substituée à *o* [5]. Il ne s'agit donc pas d'un passage (phonétique) d'i.-e. **o* à tokh. *e,* comme le propose Pedersen.

Cet auteur est d'avis que *-e* dans B. *yakwe* « cheval », B. *yente* « vent », etc., est primaire; cette voyelle serait à comparer à *-u-* (< i.-e. **-o-*) de lat. *equus,* lat. *ventus.* Mais comme nous l'avons déjà fait remarquer [6], Pedersen ne tient pas compte de l'accent tokharien. La disparition de la finale lui est inconnue: i.-e. **-os* (peut-être déjà *-es* dans la période pré-tokharienne) devait disparaître; des formes telles que A. *yuk,* A. *want,* correspondant à B.

1 Cf. p. 109 sq.

2 Cf. p. 107 sq. Dans A. *tsopats* < *tsopots* *a* < *o* de la finale rend compte de *o* de la première syllabe: en effet il s'agit d'i.-e. **dheb-* avec palatalisation de **dh* devant **e* (V. W., *Lexique,* p. 148). Cf. aussi p. 45.

3 V. W., *Comp.,* p. 132; cf. aussi ci-dessous, p. 136.

4 Sur A. *ṣoma-,* B. *somo-,* etc., cf. p. 207.

5 Cf. p. 232 sq.

6 Cf. p. VI.

yakwe, B. *yente,* le prouvent d'une façon bien claire [1]. Meillet et W. Petersen avaient donc raison en regardant tokh. *-e(i)/o* comme un élément secondaire. Dans les formes où *e/o* se trouvait en finale, cette voyelle ne pouvait subsister; en revanche elle se maintenait là où elle ne se trouvait pas en cette position: cf. B. *pärweṣṣe,* B. *pälskoṣṣe,* A. *tsopats* < *tsopots,* B. *somo-kälymi,* etc. A l'époque post-tokharienne on a tiré *e/o* de ces formes composées et il a été rétabli dans les formes mutilées: **palskos* p. ex. devait aboutir à **palsk-,* mais *o* était e.a. conservé dans *pälskoṣṣe*; de là le nominatif secondaire *palsko,* etc.

Le caractère secondaire de *e/o* se constate aussi dans une forme comme B. *kätso* (A. *käts*) « ventre », où *ts* [2] représente une consonne palatalisée.

Comme nous l'avons déjà dit, *-e(i)* apparaît surtout en B (*-e(i)* est en général plus fréquent que *-o*) ; ce suffixe y joue tout d'abord le rôle de finale caractéristique du nominatif sg.: on a p. ex. *ytärye* « chemin », nom. sg., mais *ytäri,* acc. sg., tout comme on a *pläce* « parole, langage », nom. sg., s'opposant à *pläc,* acc. sg., etc. Mais *-e* est devenu ensuite une sorte de *suffixe général,* quelquefois même en A. Des noms (substantifs et adjectifs) il est passé aux pronoms (cf. B. *twe* « tu »: A. *tu*), aux conjonctions (cf. B. *kwri,* A. *kupre* « si, quand ») et aux verbes (cf. B. *-ăre,* désinence de la 3ᵉ pl. parf. ind. act.) ; et on le trouve même en finale d'une terminaison casuelle comme B. *-ne* (locatif) qui correspond à A. *-aṃ* [3]. Dans le dialecte B, *-o* aussi est devenu une sorte de particule enclitique [4]: cf. p. ex. *ç(a)no,* acc. sg. de *çana* « femme »; *ñäktentso,* gén. pl. en *-ts* de *ñäkte* « dieu », etc.

En finale, i.-e. **-o-* ne se rend que par AB. *-o,* mais **-e-* présente apparemment un double traitement: AB. *-e* et B. *-i.* Comme i.-e. **e* ne devient *i* que devant ou après *m, n, r, (l),* le traitement *-i* dans des formes telles que B. *peri* (A. *pare*), B. *kwri* (A. *kupre*), etc., où *-e* se trouvait précédé de *r,* est normal. Mais *-i* dans d'autres formes comme B. *leki,* B. *peti* (A. *poto*) « respect, vénération », etc., est plu-

1 La voyelle ^{ä} dans les graphies A. *yukä,* A. *wantä,* etc., ne dissimule aucune réalité morphologique (cf. p. 10 sq.); Pedersen s'est laissé guider par cet ^{ä} dans l'explication de *-e* dans B. *yakwe,* etc. (cf. *Tocharisch,* p. 21, 38, 102).

2 V. W., *Lexique,* p. 32.

3 Cf. p. 180.

4 Surtout dans les vers.

tôt irrégulier : il faut y voir sans doute une extension analogique de *-i* < *-e* des formes, où *-e* était précédé de *r*, etc. (cf. B. *kwri*, conjonction, où le passage *e* > *i* après *r* ne laisse subsister aucun doute), ou bien *-i* a peut-être été emprunté aux formes où *-i* remonte à i.-e. **-i̯ā/ē*, explication qui est plus vraisemblable [1].

En position médiale *e* et *o* passent souvent à *a* (évolution phonétique presque générale en dialecte A) : A. *pälskaṣi* = B. *pälskoṣṣe* (en A il n'y a que *-aṣi*, suffixe des adjectifs possessifs, correspondant à B. *-eṣṣe*, *-oṣṣe* [2]), A. *tsopats* < *tsopots* (en général B. *-otse* se rend par A. *-ats*), mais aussi B. *oktatse* = A. *oktats* « octuple », etc. Le passage *e/o* > *a* en position médiale est relativement récent, et ne date que de l'époque post-tokharienne, puisque *-e/o* en finale a été tiré (secondairement) des formes composées [3].

II. — **Noms à voyelle **-ā***

1. — Formation du féminin

En dialecte A il y a le suffixe *-ā* dont le principal rôle est de fournir l'expression du féminin des adjectifs : ainsi *lālaṃṣkā* « tendre », *potarṣkāṃ* (acc. sg.) « ± câlin » (cf. B. *pautarṣke*), *kāltāṅkenāṃ*, acc. sg. de *kāltāṅkeṃ*, adj. de *kāltaṅk*, un instrument de musique, etc. Il apparaît aussi dans les pronoms démonstratifs : *sā-m*, *sā-s*, et *sā-ṃ* (*ā* est devenu *o* devant *m* dans *tom*, nom. pl. fém.) [4] ; en dialecte B *sā-u* constitue l'équivalent de A. *sā-m* (à l'acc. sg. on a B. *tā-u* = A. *tā-m*). Tandis qu'en position médiale *ā* se maintient en B, il s'affaiblit en *a* en finale : *eçuwacca* « affamée » ; à A. *-çkā*, nom. sg. fém. des diminutifs, correspond B. *-çka* [5] ou *-ṣka* : cf. p. ex. *ṣerçka* « sœur », *miñcuṣka* « princesse ».

[1] Pour les thèmes en *-i* < i.-e. **-i̯ā/ē*, cf. p. 115 sq. Il ne peut être question d'expliquer B. *-i* par i.-e. **-ū* comme le fait PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 69 sq.

[2] Cf. p. 110.

[3] Dans A. *çla* « avec » (= B. *çle*) le suffixe secondaire *-e* en finale, semble avoir passé à *-a* : *-a* (au lieu de *-e*) s'explique par l'analogie des formes composées (cf. p. 140). Pour *-a* de B. *aknātsa* « ignorant » (= A. *āknats*), cf. p. 132, note 6.

[4] Cf. p. 190.

[5] SSS, § 19, p. 12.

Le même suffixe se rencontre e.a. dans *-s(ā, a)*, désinence caractéristique du féminin des adjectifs et participes en *-u* et en *-o* [1]; au nom. sg. *-ā* a disparu en dialecte A: *lukçanuṃt-s* (*lukçanu* « éclairant »), *yokeyunt-s* (*yokeyu* « altéré »), *ekrot-s* (*ekro* « malade »), etc., mais à l'acc. sg. il y a *-sā-*: *lukçanunt-sāṃ*, *kaknu-sāṃ* (*kän-* « se réaliser »), *ritwo-sāṃ* (*ritw-* « être réuni »), etc. En B *-sa* (cf. B. *-çka*, etc.: A. *-çkā*) répond à A. *-sā*, même au nominatif sg.: *läntsa* (A. *lānts*) « reine », *kekenusa* = A. *kaknusāṃ* (acc. sg.), etc. Dans A. *-sā*, B. *-sa*, *s* provient du suffixe **-us*, forme faible d'i.-e. **-u̯es/u̯os*, qui caractérise les participes passés [2].

Il est évident que A. *-ā*, B. *-a* au nominatif sg. (et même A. *-āṃ* à l'acc. sg.) est secondaire: le suffixe sous cet aspect non-mutilé y a été rétabli par l'analogie des formes où *-ā-* (*-a-*) était protégé contre le premier effet de l'accent (la chute de la finale). Il y a p. ex. A. *kräntsonāñ* (*kräntso* « beau »), A. *lāñcināñ* (*lāñci* « royal »), A. *wrināñ* (*wri-* « de l'eau »), formes du nom. pl. fém., où *-ā-* se trouvait donc dans la syllabe accentuée [3].

Déjà auparavant [4] nous avons fait remonter A. *-ā*, B. *-a* du féminin à i.-e. **-ā*, qui joue le même rôle: cf. gr. ἀγαθή (fém. de ἀγαθός), skr. *çivā* (fém. de *çiva-*), etc.; cf. aussi le thème *sā-* (*tā-*) du démonstratif et gr. ἡ (τήν), skr. *sā* (*tām*).

Ce suffixe se trouve également dans A. *-inā* [5]; il figure peut-être dans le substantif A. *wsā-*, B. *ysā-* « or » (ces formes ne se trouvent que dans des formes composées: cf. A. *wsāṣi*, B. *ysāṣṣe* « d'or »; le nom. sg. est A. *wäs*, B. *yasa*), dont *-ā* rappelle le suffixe de gr. éol. αὔα, skr. *uṣā́m* (acc.) « aurore » [6].

1 Cf. p. 104 sq.

2 PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 98, explique *-tsa* de B. *läntsa* par **-tya*: phonétiquement insoutenable. Pour A. *-s(ā)*, B. *-sa*, cf. V. W., *Wortbildung*, p. 260 sq.

3 Cf. p. 23 sq.

4 *Bestand.*, § 163, p. 77 sq.

5 Cf. p. 123 sq.

6 Cf. p. 110. B. *yasa* est une forme « restaurée » (*-a* < *-ā*). Il en est de même de B. *çana* « femme » (= A. *çäṃ*), où *-a* ne répond qu'indirectement à la voyelle finale de gr. γυνή: le dialecte A présente *çnās*, acc. pl., forme qui repose également sur des composés où *-ās* ne devait pas tomber (cf. p. 164).

2. — Formation de noms d'agent

Parmi les accusatifs sg. du dialecte A, qui se terminent par *-āṃ*, on trouve *kuntistsekān(ac*: dat. sg.) de *kuntistsek* « potier » et *(mana)rkāṃ* de *manark* « serviteur (des Brahmanes) », dont le gén. pl. revêt la forme *manarkāçç̂i*. Il s'agit de deux composés: *kuntistsekā-* s'analyse en *kuntis*, acc. pl. de *kunti* « pot », et en *tsekā-* de la racine *tsek-* « façonner, former », tandis que *manarkā-* se décompose en *man-* « petit » (cf. arm. *manr* « petit, mince », *manuk* « enfant, serviteur ») et en *arkā-*, remontant à i.-e. **ark-* « écarter, défendre, protéger, servir », avec gr. ἀρκέω, même sens, αὐτ-άρκης « qui suffit par soi-même », ποδ-άρκης « qui suffit par ses pieds, rapide ». Tout comme tokh. *arkā-* équivaut à gr. άρκης de αὐτ-άρκης et de ποδ-άρκης < i.-e. **arkā*, *tsekā-* continue i.-e. **dheiĝhā*: *-ā* est donc le suffixe indo-européen des composés qui désignent des noms d'agent masculins du type de gr. ὀρνιθοθήρας « oiseleur », ὠκυπέτης « volant rapidement » (cf. αὐτάρκης), lat. *agricola* « agriculteur », v. sl. *vojevoda* « conducteur d'armée », etc.[1]

Au nom. sg. i.-e. **-ā* a naturellement disparu par suite de l'accent; *-āṃ* à l'acc. sg. est aussi secondaire, mais une forme comme *kuntistsekānac* ou *manarkāçç̂i* prouve de quelle façon *-ā-* a pu survivre à l'action de l'accent. Que l'on compare ces faits à ceux qui se sont produits autour d'i.-e. **-ā*, caractéristique du féminin.

En B *lwaksā-tsaik* correspond à A. *kuntistsek*, mais nous n'en connaissons pas d'autres formes[2].

En dialecte A quelques mots d'emprunt au sanskrit, qui désignent des noms propres masculins, ont été pourvus par analogie du même suffixe: *Ānand* (acc. sg. *Ānandāṃ*), *Rāhul* (abl. sg. *Rāhulānäṣ*); on le trouve même dans un terme technique comme *Bodhisattu* (acc. sg. *Bodhisatvāṃ*) ou dans un nom commun masculin comme *upasthāyak* (comit. sg. *upasthāyakāṃçäl*).

Le même suffixe *-ā*, caractéristique des noms d'agent, figure dans *-ikā-*[3] et *-itā-*[4].

[1] Cf. p. 135. Petersen, *Nominal Decl.*, p. 89, compare à gr. καλλι-βόᾱς, (ὑψ-)αγόρης: seulement ces composés n'étaient pas des noms d'agent à l'origine.
[2] Cf. maintenant V. W., *Wortbildung*, p. 257 sq.
[3] Cf. p. 127 sq.
[4] Cf. p. 132.

III. — Formations du type athématique

1. — Thèmes en *-*u*

Les formes du duel A. *kanweṃ* « genoux » et A. *çanweṃ* « mâchoires » se décomposent en *kanw-*, *çanw-* et en *-eṃ* (terminaison du duel) : A. *kanw-* « genou » se rattache à gr. γόνυ, lat. *genu*, même sens, tandis que A. *çanw-* « mâchoire » doit être rapproché de gr. γένυς, même sens. Nous avons donc affaire à deux thèmes en *-*u*. B. *kenīne* correspond à A. *kanweṃ*; *kenīne*, où *ī* se trouve pour *i* [1], est une forme secondaire : un neutre i.-e. **ĝenu* devait aboutir à tokh. B. **ken-*. A cette forme mutilée on a ajouté la désinence du duel *-ine* (cf. aussi B. *āl(y)ine* de *āl-* « paume (de la main) ») [2]. De là est sorti un singulier **keni*, qui apparaît dans le pluriel *keñinta*. Par conséquent le contraste entre A. *kanweṃ* et B. *kenīne* n'est dû qu'au jeu de l'accent : dans un composé comme A. *kanweṃ*, *-u-* s'est maintenu, mais B. **kenu* a abouti à *ken-*, etc. Pedersen se trompe donc en voulant voir dans B. *ī* de *kenīne* un ancien **ū* [3]. Citons encore B. *ārkwi* « blanc », où *ārkw-* est à comparer à gr. ἄργυ(ρος), skr. *árju(na)*-, etc., attestant un ancien thème neutre en *-*u* [4].

En dialecte A il y a quelques formes neutres qui au pluriel se terminent par *-u* : ainsi *waṣtu* (*waṣt* « maison »), *kurtsru* (*kursär* « lieue »), *cmolu* (*cmol* « naissance »), *tsmāru* (*tsmār* « racine »), *wsālu* (*wsāl* « vêtement »), etc. Si l'on compare A. *waṣtu*, pluriel à *waṣt*, singulier, et si en même temps on tient compte du premier effet de l'accentuation (chute de la finale), il devient clair que A. *waṣt* « maison », correspondant à skr. *vástu* « endroit, siège », gr. ἄστυ « ville », remonte à une forme **waṣtu* de la période pré-tokharienne. En effet le dialecte B conserve *-u-* dans le composé *ostu-waiwe-* « famille » [5], en face du singulier *ost* (= A. *waṣt*), forme

[1] Cf. p. 15.

[2] Cf. p. 167.

[3] *Tocharisch*, p. 68. Il s'agit bien de *u* et non de *ū* dans gr. γόνυ, lat. *genu*, etc.

[4] BENVENISTE, *Origines*, p. 35. En dialecte A il y a *ārki* : *w* y a disparu après la gutturale. A rejeter la reconstruction **argiwents*, avec *-wi* < *-*iu* par métathèse (PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 109) ; cf. aussi ci-dessous, p. 88.

[5] V. W., *Lexique*, p. 84. On trouve les formes du loc. pl. *ostuwaiwentane*, *ostwaiwentane* (cette dernière dans HOERNLE, *Manuscript Remains*, 149, Add. 33, b4 : p. 376). Elles semblent bien exactes.

mutilée par l'accent (-*u* a donc disparu). D'autre part A. *waṣtu* (pl.) représente également une forme mutilée, puisque -*u* s'y est maintenu: une désinence, celle du pluriel, y a donc disparu. Or nous connaissons cette désinence: A. *cmolwā-ṣi* « des naissances » (sg. *cmol,* pl. *cmolu*) p. ex. l'a conservée (elle y était protégée contre le premier effet de l'accent). En plus, nous disposons de plusieurs autres exemples d'adjectifs (pl.) en -*wā-ṣi* (A) : *āyäntwā-ṣi* (*āy* « os »), *ñemintwā-ṣi* (*ñemi* « bijou »), *pälkäntwā-ṣi* (*pälk* « regard »), etc., où les formes en -*wā* sont des pluriels (nominatif-accusatif neutre). Il faut donc analyser en -*w*(*u*), suffixe et en -*ā*, désinence proprement dite, représentant i.-e. *-*ā* [1]. On a tiré des pluriels en A. -*wā* (il s'agit donc de formes secondaires par rapport à l'accent) des composés comme A. *cmolwā-ṣi*: A. *pältwā* (*pält* « feuille »), A. *kursärwā* (à côté de la forme régulière — mutilée — *kurtsru* de *kursär* « lieue »).

En dialecte B, à côté de *ostu-,* qui présente le suffixe -*u* comme A. *waṣt*(*u*), il y a des formes sporadiques de pluriels en -*wa,* s'accordant avec A. -*wā*: *lykwarwa* (*lyakur* « fois »), *wäntarwa* (*wäntre* « chose, affaire ») : en finale *ā* s'affaiblit en *a* en dialecte B. Le tokharien commun possédait donc des noms (neutres) en *-*u* du type de skr. *vástu,* gr. ἄστυ, dont le pluriel était en -*ā* (> B. -*a*).

Mais il y a encore d'autres traces de ces thèmes en *-*u*: le dialecte A possède quelques formes du pluriel en -*unt* de substantifs neutres: *ākrunt* (*ākär* « larme »), *tärkrunt* (*tärkär* « nuage »), etc. Or dans *ākrunt* on reconnaît de suite i.-e. **ȃkru* (A. *ākär* avec allongement compensatoire) [2], avec skr. *áçru,* même sens; le singulier était donc à l'origine **akru.* Quant au pluriel en -*nt,* cette désinence est secondaire [3]. La forme *tärkrunt* s'analyse également en *tärkru* et en -*nt.*

A côté de B. *ostu-,* A. *waṣt*(*u*), qui trouve son équivalent dans d'autres langues, et dont l'origine indo-européenne ne peut être niée, il y a A. *pältwā* (pl.), qui, comme B. *ostu-,* etc., atteste i.-e. *-(*t*)*u.* D'autres formes comme A. *kurtsru* (*kursärwā*), A. *tsmāru,* A. *ākrunt,* A. *tärkrunt,* B. *lykwarwa* posent des thèmes en *-(*r*)*u* [4]. A. *cmolu* (*cmolwā-*) et A. *wsālu* représentent des thèmes en *-(*l*)*u.*

1 Cf. p. 154 sq.
2 La forme du pluriel doit son *ā* à la forme du singulier.
3 Cf. p. 158 sq.
4 Cf. p. 94 sq.

Seulement dans les thèmes en *-*ru* et en *-*lu*, -*u* est d'origine analogique [1]. Il y a enfin les formes comme A. *āyäntwā-ṣi*, etc., où -*ntwā* remonte à un thème pré-tokharien en -*ṇtu* [2], résultant d'une contamination entre -*nt* et -*u*.

W. Petersen [3] était d'avis que la finale -*u* de A. *waṣtu* (pl.) constituait le traitement d'i.-e. *-*ū*; -*wā* de A. *kursärwā* rendrait i.-e. *-*u* + *-*ā*. Petersen, qui avait publié les résultats de ses recherches sur le tokharien presqu'en même temps que nous même, a touché la vraie solution, mais le fait qu'il ne tenait pas compte de l'accentuation en tokharien et l'examen trop précaire de la phonétique, ne lui ont pas permis de donner une explication définitive. H. Pedersen [4] a donc tort de rejeter en entier l'hypothèse de W. Petersen et d'y substituer une autre, qui est insoutenable: -*u* de A. *waṣtu*, etc., représenterait i.-e. *-*ā*. L'auteur ne cite pas B. *ostu*- ni les pluriels en -*wa* du dialecte B; d'ailleurs comme toujours il ne tient pas compte de l'accentuation [5].

2. — Thèmes en *-*i*

Il y a des traces sûres de deux thèmes en *-*i*: B. *keu*, A. *ko* « vache », et A. *new*- « navire » (attesté dans le cas en -*ā* sg.: *newā*). Quant aux premiers mots, la parenté avec gr. βοῦς, skr. *gāu*- ne laisse subsister aucun doute: seulement il faudrait partir d'i.-e. *$g^{u̯}$*ōu*- avec diphtongue *ōu*. Or B. *eu* (> A. *o* dans *ko*) ne s'explique pas autrement que par l'influence d'un *i* suivant: il faut donc poser i.-e. *$g^{u̯}$*oi̯i*-, qui apparaît, en état thématisé, dans skr. *gávya*-, *gavyá*-, av. *gaoya*- « bovinus »; on trouve aussi le suffixe élargi par *-*ā*/*ē* (*-*i̯ā*/*ē*) dans A. *ki*, même sens que B. *keu*, A. *ko* [6]. Il en est de même de A. *new*-: le thème en *-*i* figure dans lat. *navis* (cf. aussi skr. *nāvya*- « navigable », gr. νήιος « du navire », qui présentent le

1 Cf. p. 95 et p. 103.

2 Cf. p. 158.

3 *Nominal Decl.*, p. 75 et p. 77 sq.

4 *Tocharisch*, p. 68 sq.

5 Son autre hypothèse A. *waṣtu* < **waṣtntu* ne peut être admise: il y a B. *ostu*-, et il y a aussi les autres formes comme A. *kurtsru*, A. *cmolu*, etc. Pour les thèmes en *-*u*, cf. V. W., *Beiträge*, p. 153 sq.

6 Cf. p. 116 sq. Benveniste, *Origines*, p. 73, reconstruit **gavi*- < skr. **gávi* comme **ávi* sur *gávya*-: le tokharien B. *keu*, A. *ko* fournit donc ce thème en *-*i̯* (> *-*i*). A rejeter A. *ko* (acc. sg.) = lat. *bovem* (Petersen, *Nominal Decl.*, p. 90, note 23).

suffixe thématisé, tout comme on a skr. *gāu-*, tokh. B. *keu*, A. *ko* (< *keu* + *i*) et skr. *gávya-*, etc.)[1]. A. *noktiṃ* ou *niktiṃ* « vers le soir » aussi peut renfermer un ancien thème en *-*i*[2].

L'indo-européen possédait un suffixe *-*ti*, qui à l'origine caractérisait à la fois des abstraits et des noms d'agent (tout comme i.-e. *-*tā*)[3]; dans la langue mère déjà le sens abstrait était devenu prépondérant, mais on dispose encore de quelques exemples où *-ti* marque un nom d'agent: cf. gr. μάντις « devin », v. sl. *tatь* « voleur », skr. *aratí-* « serviteur », lat. *hostis* « ennemi », v. sl. *gostь* « hôte », etc. Le tokharien a conservé i.-e. *-*ti* dans A. *yāṣṣuce* « mendiant »: *-c* (*-e* est secondaire) < i.-e. *-*ti(s)*. En B *yaṣṣūca* (avec affaiblissement *ā* > *a*, et *ū* secondaire) y correspond: *-a* a été emprunté aux noms d'agent en *-ta*[4]. Ces formes se rattachent au verbe *yask-* « mendier »[5]. Le suffixe *-*ti* a été ajouté au thème en *-*eu*: **yāskeuti-* > *yāṣṣuce*, etc., avec palatalisation de *-*sk-* devant **e(u)*, qui a disparu dans les mêmes conditions que dans A. *kñuk-* « cou, nuque » ou dans A. *lyutār* « ± dans un haut degré, plus que, supérieur à »[6]. La diphtongue s'est maintenue intacte dans B. *wärpauca* « celui qui jouit de » (cf. AB. *wärp-* « éprouver, jouir de, accepter »), B. *kälpauca* « receveur » (cf. AB. *kälp-* « obtenir, atteindre »), etc.

3. — Thèmes en *-*oi*, *-*ōi*

Plusieurs substantifs et adjectifs féminins du dialecte B ont leur accusatif sg. en *-ai*: *klai* (*kl(y)iye* « femme »), *y(a)mai* (*ymiye* « chemin »), *açiyai* (*açiya* « religieuse, nonne »)[7], *klyomñai* (*klyomo*, nom. f. *klyomña* « noble »)[8], etc. Le dialecte A n'offre que *kule* = B. *klai*. Mais il y a aussi des masculins en *-ai* (B): cf. p. ex. *kauṣentai* (*kauṣenta* « meurtrier »). D'autre part en dialecte A beau-

1 Sur ces thèmes en *-*i*, cf. aussi V. W., *Contribution*, p. 292 sq.

2 Cf. p. 123. Un adjectif en *-*n̥io-* (Pedersen, *Tocharisch*, p. 265) aurait abouti à *-*ni* ou *-*ñi*.

3 Cf. Hirt, III, § 79, p. 126.

4 Cf. p. 131 sq.

5 V. W., *Lexique*, p. 167; *-uce*, *-ūca* ne correspond donc pas directement à gr. -ευτης.

6 Cf. p. 37, note 3.

7 Cf. Meillet, *Formes*, p. 402: la lecture de Lévi semble être correcte,

8 Lévi (trois fois),

coup de substantifs et d'adjectifs féminins présentent un génitif sg. en *-e*: *aççe* (*äçi* « religieuse, nonne »), *çomine* (*çomiṃ* « fille »), *lāntse* (*lānts* « reine »), *klyomine* (*klyom*, nom. f. *klyomiṃ* « noble »), *rtärye* (*rtär*, nom. f. **rätri* « rouge »), etc. On rencontre aussi cette désinence génitivale chez des substantifs masculins: cf. *oṅkäl*[*m*]*e* (*oṅkaläm* « éléphant »), *nāge* (*nāg*, *nāk* < skr. *Nāga-*), etc.

Bien qu'apparemment identiques, B. *-ai*, A. *-e* de l'acc. sg. et A. *-e* du gén. sg. représentent sans doute des finales différentes. B. *-ai*, A. *-e* (des deux cas) rend naturellement une fin de mot mutilée par l'accent: *-i* en finale représente d'ordinaire i.-e. *-i̯-, qui dans la forme intacte était suivi d'une voyelle. On pensera aux thèmes en **-oi*, **-ōi* de l'indo-européen: il y avait des féminins (cf. gr. πειθώ(ι) « persuasion ») et des masculins (cf. skr. *sákhā* « ami »). Dès lors l'acc. sg. en *-ai* (B), *-e* (A) s'explique par une forme telle que gr. πειθώ < *πειθοjα < *πειθοjm̥ ou par une forme telle que skr. *sákhāyam* [1]; le gén. sg. en *-e* (A) se compare à gr. πειθοῦς < *πειθοjος; mais il y avait peut-être aussi un génitif en **-ōi̯os* (les formes comme skr. *sénāyās*, etc., doivent-elles *-āy-* à une finale **-āyas*: **sákhāyas*?). Sous l'influence de l'accent ces finales ont abouti tant à l'acc. sg. qu'au gén. sg. à B. *-ai*, A. *-e*, qui continue donc i.-e. **-oi* ou **-ōi* [2].

Il est à remarquer que le tokharien a étendu B. *-ai*, A. *-e*, qui caractérisait à l'origine des substantifs, à des adjectifs: cette extension s'est peut-être faite en passant par les adjectifs thématiques en **-ei̯e/o-*, dont la finale mutilée du nom. pl. m. en A revêt la forme *-e* [3], qui correspond donc à B. *-ai*.

D'autre part on constate que B. *-ai*, A. *-e* (acc. et gén.) est d'origine analogique dans presque toutes les formes citées ci-dessus. Leur nominatif prouve que ces mots appartenaient à d'autres catégories: il n'y a aucune trace d'i.-e. **oi* ou **ōi* dans B. *kl*(*y*)*ïye*, A. *kuli*, B. *ymïye*, B. *açiya*, B. *kauṣenta*, A. *çomiṃ*, A. *lānts*, A. **rätri*, A. *oṅkaläm*, etc. B. *-ai*, A. *-e* se trouve surtout dans les féminins en B. *-*(*i*)*ye*, *-ya*, A. *-i*: en dialecte A il y a une relation assez intime entre les féminins en *-i* et les thèmes en **-ei̯e/o-*.

1 Cf. aussi av. *kavaēm* < **kavāyam* de *kavi-* (BENVENISTE, *Origines*, p. 63).

2 Une forme telle que B. *yolaiṃ*, acc. sg. de *yolo* « mauvais, méchant » a reçu *-ṃ* des autres formes d'acc. sg. en *-ṃ*.

3 Cf. p. 119 sq.

Attirons aussi l'attention sur A. *pracre*, nom. pl. de *pracar* «frère», où se cache peut-être un ancien thème en **-oi, *-ōi*: cf. skr. *sákhāyas*[1].

Tout porte donc à croire qu'il s'agit dans l'acc. sg. m. et f. en *-ai* (B), *-e* (A) et dans le gén. sg. m. et f. en *-e* (A) de thèmes en **-oi, *-ōi*. Meillet[2] avait déjà rapproché B. *-ai*, acc. sg. f., des formes de thèmes en **-ā* tels que skr. gén.-abl. *-āyās*, dat. *-āyāi*, v. sl. instr. *-oją*; il aurait certainement trouvé la vraie solution s'il avait connu les génitifs sg. en *-e* du dialecte A. On remarquera qu'un génitif-ablatif ou un datif-instrumental explique difficilement un accusatif. Pedersen[3], qui ne mentionne pas l'hypothèse de Meillet, pose un datif en **-āi*: même objection que pour l'explication du premier auteur. D'autre part Pedersen propose aussi un accusatif secondaire en **-āi̯m̥* ou **-āi̯i̯m*: aucune réalité morphologique n'invite à cette reconstruction. Il n'est non plus question d'une ancienne désinence d'acc. qui fonctionne au gén., ou vice versa[4]. Il est à noter que Pedersen compte parmi les thèmes en **-ā* des formes telles que B. *yoko* «soif», B. *peñiyo* «éclat», B. *klau̯tso* «oreille»: *-o* y est d'origine secondaire[5]. Une forme comme B. *peñiyo* même, qui appartenait à l'origine aux thèmes en **-i̯ā/ē*, le prouve: *-o* y a été ajouté à **peñi*, forme mutilée; elle s'oppose à d'autres comme B. *açiya* où *-a* < *-ā* a été rétabli par analogie. Mentionnons aussi que la comparaison de B. *-aiṃ* (acc. sg.: cf. *yolaiṃ*) avec A. *-āṃ* (acc. sg. f.: cf. *çomināṃ* de *çomiṃ*) ne peut être phonétiquement soutenue; celle de B. *ylai(-ñäkte)* avec A. *wlā(-ñkät)* est également à rejeter: B. *ai* ne peut correspondre à A. *ā*.

4. — Thèmes en **-es*

Une trace nette des thèmes indo-européens en **-es/os* (type de gr. γένος, lat. *genus*, etc.) se rencontre dans B. *lwāsa(meṃ)* (abl. pl.) et *lwāsa(ne)* (loc. pl.) de **lu* «animal» (B. *luwa* — féminin — et *luwo*[6] sont des formes secondairement élargies par *-a* et par *-o*:

1 Cf. p. 162 sq.

2 *Formes*, p. 389.

3 *Tocharisch*, p. 42 sq.

4 Ibid., p. 53. Une origine **-ois* ou **-eis* pour A. *-e* du gén. sg. (Petersen, *Nominal Decl.*, p. 90) est phonétiquement insoutenable. Il ne s'agit non plus d'une combinaison *e/o* (voyelle thématique) + *i* (V. W., *Bestand.*, § 179, p. 86).

5 Cf. p. 58 sq.

6 Si Lévi a bien lu: cf. Meillet, *Formes*, p. 395.

A. *lu* constitue la forme mutilée sans suffixe secondaire). On reconstruira **lu + es + ā,* comme dans gr. γένεα (< *γενεσα, avec $*ə_1$ de *ā), lat. *genera* (également $*ə_1$ de *ā) [1]. Il faut remarquer que la forme B. *lwāsa-* repose sans doute sur **lwās* < **lwesā,* avec compensation: l'adjonction de *-a* y est donc secondaire. Le singulier **lu* rend **lu + os* (cf. gr. γένος, lat. *genus*). Une forme originelle est B. *lwaksā(tsaik),* acc. pl. de *lwāke* « pot »: i.-e. **-ā* s'y maintient en position médiale, tandis qu'i.-e. **es* a perdu **e,* qui a passé par *ä*; il faut donc reconstruire *lwāke* < **lwakos* (avec allongement compensatoire: cf. B. *lwās(a)*). La forme isolée B. *lwāksa* (pl. comme *lwaksā-*) a subi l'influence du singulier *lwāke* [2]. A première vue le dialecte A ne semble pas offrir des traces de thèmes en **-es/os.* Cependant il y en a une survivance précieuse dans quelques formes déclinées: il s'agit des génitifs (sg.) en *-es* comme *wrases* (*wras* « être vivant »), *yärkes* (*yärk* « vénération »), *lwes* (*lu* « animal »), etc. Or A. *lwes,* génitif sg. de *lu,* rappelle B. *lwāsa-,* nominatif- accusatif pl. du même mot. Étant donné que l'accent a enlevé la finale, il faut poser A. *lwes* + une désinence du génitif sg. pour la période pré-tokharienne. La désinence indo-européenne de ce cas était **-os* (cf. gr. γένεος, skr. *jánasas*) ou **-es* (cf. lat. *generis*). En tokharien **-es/os* devait disparaître sous l'action de l'accent, de sorte qu'une forme comme **lwesos* ou **lweses* devait aboutir à *lwes* (tout comme **lu + os* > *lu* au nominatif sg.). Le dialecte A conserve donc dans la désinence génitivale *-es* le suffixe caractéristique des thèmes indo-européens en **-es.* Il va sans dire que *-es* était considéré en tokharien A comme une réelle désinence génitivale, tout comme *-u* au neutre pl., quoiqu'appartenant à l'origine au thème même, fonctionne comme terminaison casuelle [3]; *-es* s'est donc ajouté à des racines qui à l'origine n'étaient pas des thèmes en **-es*: cf. *yukes* (*yuk* « cheval »: lat. *equus,* skr. *áçva-*), *çarwes* (*çaru* « chasseur »), *ñäktes* (*ñkät* « dieu »: un ancien thème en **-en*) [4], etc., des substantifs masculins. Cependant quelques-uns de ces derniers peuvent également avoir *-es* < i.-e. **-eso* [5].

[1] Sur A. *-ā,* B. *-a* (*-ā*) du pluriel < i.-e. **-ā,* cf. p. 154 sq.

[2] PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 71, pose aussi un thème en **-s* pour B. *lwāke*: seulement *-e* est secondaire (cf. p. 58 sq.) et ne peut représenter i.-e. **-os.*

[3] Cf. p. 64 sq.

[4] Cf. p. 76 sq.

[5] Cf. p. 150. PETERSEN, *Nominal Decl.,* p. 92, pose i.-e. **-oiso* (serait une analogie du pluriel pronominal en **-oisŏm*): insoutenable pour le type A. *lwes* (cf. B.

L'explication de A. *-es* que nous avons donnée auparavant [1], à savoir *-es* = *-is* (gén. sg.) ou *-es* < *-e/o* (voyelle thématique) + *is*, ne peut donc être soutenue. A rejeter le rapprochement A. *-es*: B. *-tse* (gén. sg.) de Pedersen [2]: les lois phonétiques s'y opposent. La comparaison de B. *lwāsa-* avec un neutre en *-as* comme gr. κρέας [3] est également erronée [4].

5. — Thèmes en **-is*

A côté des thèmes de neutres en *-iṣ*, remontant à i.-e. **-$ə_1$s* (cf. *kraviṣ-* = gr. κρέας), le sanskrit en présente quelques autres, également des neutres, avec *-iṣ* continuant i.-e. **-is*: cf. peut-être *rociṣ-* « lumière », *çociṣ-* « éclat », etc.; le latin y répond par des formes telles que *cinis* « poussière », *pulvis*, même sens, *vomis* « soc de charrue » (cf. aussi gr. κόνις = lat. *cinis*), etc. Le tokharien a conservé i.-e. **-is* au génitif sg. et pl. en *-is* en dialecte A: il s'agit surtout de neutres (extension auprès des masculins-féminins par analogie). Exemples: (singulier) *poris* (*por* « feu »), *plācis* (*plāc* « parole, langage »), *waṣtis* (*waṣt* « maison »), *warpyis* (*warpi* « jardin »), *wantis* (*want* « vent »), *ātlis* (*ātäl* « homme »), *çiçkis* (*çiçäk* « lion »), (pluriel) *wramnis* (*wram* « chose, affaire »), *cmolwis* (*cmol* « naissance »), *ñemintwis* (*ñemi* « bijou »), *niṣpaläntwis* (*niṣpal* « propriété, biens »), etc. La finale *-is* du gén. sg. remonte à i.-e. **-isos* ou **-ises* (cf. skr. *rociṣas* de *rociṣ-*); celle du gén. pl. représente i.-e. **-isōm* (cf. skr. *rociṣām*).

La plupart des mots cités ont reçu cette désinence par analogie: cf. p. ex. *por*, un ancien thème en **-r/n* [5], et *plāc*, un ancien thème en **-(e)n* [6]. L'explication que nous avons donnée dans *Bestand.* [7], à savoir *-is* < i.-e. **-eso* ne peut plus être admise, i.-e. **e* ne se rendant par tokh. *i* que devant ou après *m*, *n*, *r*, (*l*). Il va sans dire que A. *-es* (gén. sg.) [8] ne peut être considéré comme une variante de A. *-is*.

lwāsa-); pour le type A. *yukes* on préférera **-eso* qui est réellement attesté en indo-européen.

1 *Bestand.*, § 176, p. 85. COUVREUR, *Fin de mot*, p. 135, ne semble pas connaître cette explication.

2 *Tocharisch*, p. 48.

3 IBID., p. 72.

4 Sur les thèmes en **-es*, cf. V. W., *Beiträge*, p. 151 sq.

5 Cf. p. 79 sq.

6 Cf. p. 72.

7 § 175, p. 84; cf. aussi PETERSEN, *Nominal Decl.*, p. 92, qui pose **-oiso*; tokh. *i* ne peut représenter i.-e. **oi*.

8 Cf. p. 70 sq.

6. — Thèmes en *-*en*

a) — Suffixe simple

Une première trace des thèmes en *-*en* (type de gr. αὐχήν, αὐχένος ; τέκτων, τέκτονος; skr. *takṣan-*, *takṣṇas*, etc.) se découvre dans A. *plācäṃ*, nom.-acc. pl. neutre de *plāc* « parole, langage », apparenté à gr. φλεδών « bavardage » : *c* de la forme tokharienne prouve qu'il s'agit d'i.-e. *-*en* (la forme grecque atteste i.-e. *-*on*). Le singulier **plācen* a abouti à *plāc*, tandis que -*äṃ* rappelle la désinence d'autres pluriels de thèmes en *-*en*, comme A. *ytārāṃ* < **ytarnā*, où -*äṃ* représente i.-e. *-*nā*. On posera donc *plācäṃ* < **plācnā*, où *c* s'est introduit par l'analogie du singulier (le thème à dentale non palatalisée est conservé en dialecte B: *plātäṃ*, acc. pl.) [1]. A. *plāc* et *plācäṃ* attestent donc i.-e. *-*en* et *-*n*. En dialecte B, la désinence du pluriel -*na* n'est autre qu'une trace de noms (neutres) en *-(*e*)*n* [2]. A. -*aṃ*, B. -*ana*, désinence du nom.-acc. pl. f. (n.), continue également *-*en* ou *-*on*. Une survivance plus claire se présente dans les adjectifs possessifs en -*eṃ* du dialecte A: *yleṃ* (*yäl* « gazelle »), *kātkeṃ* (*kātäk* « maître de la maison »), *polkāṃtseṃ* (*polkāṃts* « astre, constellation »), *kayurṣeṃ* (*kayurṣ* « taureau »), etc. L'explication étymologique de deux de ces mots fournit un indice sur l'origine du suffixe possessif -*eṃ*. En effet *yäl* avec *yleṃ* est apparenté à gr. ἐλλός « faon », ἔλαφος « cerf », mais aussi à v. sl. *jelenъ*, gén. *jelene*, même sens, lit. *élnis* « élan » (cf. gr. ἐλλός < * ἔλνος); la forme primitive était donc celle d'un thème en *-*en*: **elen*. Or i.-e. **elen* a abouti à tokh. A. *yäl*: disparition du suffixe *-*en* sous l'influence de l'accent. L'autre exemple est *kayurṣeṃ*, dont le second élément -*urṣeṃ* est à rapprocher de skr. *vṛ́ṣan-* « mâle » [3]: i.-e. **u̯(e)rsen* > tokh. A. -*urṣ* (cf. *kay-urṣ*). Seulement i.-e. *-*en* semble bien figurer dans les adjectifs possessifs dérivés: ceux-ci se révèlent comme d'anciens génitifs. Il en est de même des adjectifs possessifs en -*ṣi* (A),

[1] Le vocalisme *ā* se compare à celui de gr. φληδῶντα, etc. (V. W., *Lexique*, p. 96). Cependant la longue s'explique également par l'allongement secondaire: **placen* > *plāc* et **placnā* > *plācäṃ* (cf. A. *ytārāṃ* < **ytarnā*: cf. p. 80). A écarter la parenté avec lat. *blatio* (PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 103).

[2] Cf. p. 156 sq.

[3] V. W., *Lexique*, p. 28.

-*ṣṣe* (B), qui remontent à des génitifs en **-e/osi̯o*[1], et des adjectifs en -*ts* (A), -*tse* (B), qui existent à côté des génitifs en -*ts*(*e*) (B) < i.-e. **-e/odhe*(*n*), désinence du génitif-ablatif[2]. La terminaison du génitif sg. des thèmes en **-en* était **-os*: gr. τέκτονος, skr. *takṣṇas*, ou **-es*: v. sl. *jelene*. Donc une forme telle que **elenos* ou **elenes* (cf. gr. αὐχένος de αὐχήν) devait donner *yleṃ* en tokharien[3], de même que **u̯(e)rsenos* ou **u̯(e)rsenes* devait aboutir à -*urṣeṃ*[4]. Les thèmes en **-en* sont donc conservés dans les adjectifs possessifs en -*eṃ* (A), qui en présentent le génitif sg., tout comme les thèmes en **-es* se dissimulent sous les génitifs en -*es* du dialecte A[5]. A. -*eṃ* est devenu un vrai suffixe: s'il est primaire dans A. *yleṃ* et dans A. *kayurṣeṃ*, il est secondaire dans un mot comme A. *lweṃ* de *lu* « animal », un ancien thème en **-es*, dont le nom. sg. mutilé a abouti à *lu*[6]; on a ajouté -*eṃ* à cette forme. Quelques mots d'emprunt au sanskrit en sont également pourvus: A. *rāmeṃ* (*Rāma-*), *yakṣeṃ* (*yakṣa-*), etc.

Si la voyelle d'i.-e. **-en* est restée intacte dans A. -*eṃ*, elle a subi des changements au nom. pl. dans des formes comme A. *kayurṣāñ* (*kayurṣ*) et A. *kātkāñ* (*kātäk*) : -*āñ* < i.-e. **-enes* (cf. gr. αὐχένες, etc.), avec allongement compensatoire de **e* et palatalisation de **n*. Il y a encore A. *wrasañ* de *wras* « être vivant »[7], où la palatalisation de **n* s'est également produite; en revanche il n'y a pas d'allongement secondaire. On remarquera que dans ces trois formes il s'agit de substantifs. Au cas où il s'agit de formes en -*eṃ*, qui sont des adjectifs, on se base sur le nom. sg. masc. pour former le pluriel; celui-ci reçoit au nominatif la désinence (secondaire) -*i*: A. *kälweñi* (A. *klu* « riz ») ; A. *kātkenās* (*kātäk*) constitue l'acc. pl. fém. (cf. le nom. pl. masc. *kātkāñ*, substantif), etc. Au singulier -*eṃ* ne présente pas de modifications: cf. A. *kayurṣeṃ*, acc. sg. m. (même forme que le nom. sg. m.) ; A. *kāltäṅkenāṃ* (*kāltaṅk*, instrument de

[1] Cf. p. 109 sq.

[2] Cf. p. 107 sq.

[3] Arm. *elin*, gén. sg. de *eln* « cerf », y correspond nettement.

[4] *ṣ* prouve que l'on a affaire à i.-e. **e*: le suffixe revêtait donc le degré fort **-en* et non le degré zéro **-n*.

[5] Cf. p. 70 sq.

[6] Cf. p. 69 sq. Sur les adjectifs en -*eṃ*, cf. maintenant V. W., *Wortbildung*, p. 258 sq.

[7] Ce mot a reçu analogiquement la terminaison -*es* au génitif sg. (cf. p. 70).

musique), acc. sg. fém. Quelquefois l'acc. sg. fém. a la même forme que l'acc. sg. m., qui lui-même ne diffère pas du nom. sg. m.: A. *preteṃ* (< skr. *preta-*). Cette simplification morphologique n'est pas rare[1].

Notons enfin que la caractéristique du duel A. *-(ä)ṃ*, B. *-(a)ne* n'est autre que la finale mutilée d'un thème en **-(e)n*[2].

b) — Suffixe **-sen*

Déjà en indo-européen se sont formés des élargissements se composant de **-en* précédé d'une consonne. Il y avait e.a. **-sen*, dont le point de départ se trouve chez les thèmes élargis par **-s*, comme **(a)u̯eg-* + **-s*, gr. αὐξάνω, ou **leuq-* élargi par **-s*, qui produit lat. *luna* (< **louqsnā* ou **leuqsnā*), etc., ainsi que Benveniste l'a démontré[3]. Il y a lieu de mentionner ici la formation d'abstraits neutres en **-se/or/sn-* du hittite: nom. sg. *-šar*, gén. sg. *-šnaš*, comme *alwanzeššar* « sorcellerie, maléfice », *palḫeššar* « largeur »[4], etc. Benveniste en a découvert des vestiges dans bien d'autres langues, où la formation a cessé d'être opérante. Le suffixe **-se/or/sn-* est surtout représenté par des formes thématiques en **-sne/o-*: skr. *kr̥tsná-* « complet », *tīkṣṇa-* « aigu »; lat. *aranea*, gr. ἀραχνή « araignée » < **araksnā*, etc. En védique il y a à signaler les infinitifs en *-sani*: *bhūṣáṇi*, *neṣáṇi*, etc.[5]

Le suffixe **-sen* se rencontre aussi en tokharien: A. *kayurṣ* et B. *kaurṣe* « taureau », avec l'adjectif possessif A. *kayurṣeṃ*, où *-urṣ(eṃ)* se compare à skr. *vŕ̥ṣan-*[6]; A. *wras* « être vivant » avec le nom. pl. *wrasañ*[7]; A. *(ṣu)kṣeṃ*, adjectif possessif de *ṣukṣ-* « village »[8] (avec

[1] Cf. p. 148 sq.

[2] Cf. p. 166 sq.

[3] *Origines*, p. 100 sq.

[4] En général il s'agit de thèmes verbaux, mais *-šar* est susceptible d'élargir aussi des substantifs. Cette extension analogique se trouve aussi dans les autres langues.

[5] Benveniste, *Origines*, p. 100 sq.

[6] Cf. p. 72 sq. La racine est proprement **u̯er-* « (être) humide »: on la trouve élargie par **-s* dans skr. *varṣá-* « pluie », etc.; **-s* + **-en* > **-sen* comme dans skr. *vŕ̥ṣan-* et tokh. *-urṣ(eṃ)*.

[7] Cf. p. 161.

[8] *ṣukṣ-* dérive aussi d'une racine verbale: i.-e. **sequ̯-* « suivre » (V. W., *Lexique*, p. 126).

ṣ comme dans A. *kayurṣ*, etc.: il s'agit donc bien d'i.-e. **-sen*) ; A. *polkāṃtseṃ*, adjectif possessif de *polkāṃts* « astre, constellation »: cf. lett. *bālgans* «blanchâtre»; A. *pyāk(ä)ṣ* «poteau, colonne» appartient peut-être à la même série: *-ṣ* < **-sen*. Il y a enfin B. *kektseñe*, A. *kapçañi* « corps » < i.-e. **qek̑s-* [1], où **-sen* (> A. *-çañ-*) s'est maintenu: B. *ñ* prouve que ce mot avait passé en dialecte B à une autre classe de substantifs (en **-es*?) ; A. *kapçañi* < **kapçañyā*: cf. le nom. pl. *kapçiññāñ* [2].

A. *kräntso* « beau », qui ne s'emploie qu'au féminin, présente *kräntsonāṃ* (acc. sg.), *kräntsonāñ* (nom. pl.), *kräntsonās* (acc. pl.), où *-so* (*t* est une consonne d'insertion entre *n* et *s*) [3] revêt une forme plus complète: *-son-* (*-ā* est le suffixe du féminin) [4]. Il faut donc partir au nominatif de **kräntson-*: seulement cette forme aurait dû aboutir à *kränts*; *-o* a été emprunté, par analogie, aux autres formes de ce mot (où *-o-* n'avait pas disparu). Il est aussi probable qu'une différenciation s'est produite avec le nom. sg. fém. de A. *kāsu, krant* « bon », qui était **kränts-* [5]. La forme *kränts(o)* s'employait sans doute originellement pour le masculin; mais **kränts* pouvait bien passer pour une forme du féminin en *-s* < *-sā* [6]. Le suffixe *-son-* remonte donc à i.-e. **-son*, degré en *o* d'i.-e. **-sen* [7].

Outre i.-e. **-sen* et **-son* il y avait peut-être **-sn-* dans A. *lukçanu* ou *lukägnu* « éclairant » < i.-e. **luqsn-*, comme gr. λύχνος « lampe », et lat. *luna* < i.-e. **louqsnā* ou **leuqsnā* [8].

c) — Suffixe **-ten*

Précédé de **t*, le suffixe **-en* donnait **-ten*: le hittite possède une formation d'abstraits verbaux en *-tar*, gén. *-tnaš* > *-nnaš* <

1 V. W., *Lexique*, p. 36.

2 Cf. p. 116.

3 Cf. p. 55.

4 Cf. p. 61 sq.

5 Cf. *kräntsāṃ*, acc. sg.

6 Cf. p. 104 sq.

7 PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 109, croit à tort que A. *kräntso* est apparenté à A. *krant*: cf. V. W., *Lexique*, p. 46.

8 *s* est devenu *ç* par assimilation avec *k*; une forme **lukçnu* < **lukçnwent* (cf. p. 91 sq.) était difficile à prononcer: l'insertion de *ä* (> *a* dans *lukçanu*) évite l'accumulation de consonnes.

-ter/t(e)n, comme *ḫuitar* «animaux», *šullātar* «lutte», *zankilātar* «expiation, punition». On l'utilise aussi secondairement pour des adjectifs ou des substantifs: *antuḫšatar* «humanité, population», *irmalatar* «maladie», etc. Le latin présente *iter, *itinis, itineris* «chemin» qui correspond à hitt. *itar* «action d'aller, chemin». En indo-iranien il y a un petit groupe d'abstraits verbaux en **-tne/o-*: skr. *cyāutná-* «ébranlement» (comme adjectif «excitant, stimulant»), av. *šyaoϑna-* «action», skr. *rátna-* «don». Mentionnons aussi les adjectifs secondaires en *-t(a)na-* du sanskrit: *nū́t(a)na-* «actuel», *çvástana-* «de demain», etc. Le vieux perse connaît un infinitif-datif en *-tanaiy*: *čartanaiy* «faire», *kantanaiy* «creuser», etc.; la formation védique en *-tari* comme *dhartári* (*dhar-* «tenir»), *etári* (*i-* «aller»), etc., s'explique de la même façon. Citons enfin les adjectifs latins tels que *diutinus, crastinus, pristinus*, etc., équivalents des adjectifs sanskrits en *-t(a)na-*, comme Benveniste l'a démontré [1]. Cet auteur a également attiré l'attention sur le fait que les noms d'agent en **-ter* et les noms d'instrument en **-tre/o-* ne constituent qu'une variété du suffixe **-ter/ten*.

En tokharien il n'y a que des vestiges assez rares d'i.-e. **-ten*: A. *kāwälte* «beau» présente à l'acc. sg. m. la forme *kāwältenäṃ* et au gén. sg. m. la forme *kāwältenāp*; le nom. sg. m. remonte donc à **kāwälten-*: *-e* est secondaire [2]; à l'acc. sg. et au gén. sg. m., formes composées, *-ten* s'est maintenu, quoiqu'à l'acc. sg. m. *-äṃ* ait été également ajouté dans la période post-tokharienne. Cet adjectif, sans doute une formation secondaire (cf. hitt. *antuḫšatar*, etc.), est à comparer aux adjectifs sanskrits en *-t(a)na-* et à ceux du latin en *-tinus*. Cependant il faut remarquer que le tokharien suppose **-ten*, donc le suffixe à l'état non thématisé [3].

Un autre exemple est B. *ñäkte*, A. *ñkät* «dieu», dont on trouve le suffixe comme *-ten* dans A. *ñäkteññā*, B. *ñäkteñña* «déesse»: *-teññā* < **-tenyā* [4], et comme *-tañ* dans A. *ñäktañ*, nom. pl.: *-tañ* < i.-e. **-tenes* (cf. p. ex. gr. τέκτονες, etc.) (cf. aussi A. *wra-*

1 *Origines*, p. 103 sq.

2 Cf. p. 58 sq.

3 Pedersen, *Tocharisch*, p. 109, croit que *-e* de *kāwälte* représente i.-e. **ū*; *-te* correspondrait à lat. *-tūs* de *iuventus*, etc.: outre l'impossibilité phonétique de tokh. *-te* < i.-e. **-tū*, il y a *kāwältenäṃ*, qui prouve que *-n-* fait partie du suffixe. Il ne s'agit donc pas d'un *n* analogique.

4 Cf. p. 118 sq.

sañ) [1]. L'étymologie de ce substantif prouve que nous avons affaire au suffixe **-ten*: on en rapprochera gr. νέκταρ « boisson des dieux », dont l'explication (traditionnelle) par « qui surmonte la mort » (i.-e. **neḱ-*, avec lat. *neco*, etc. + **ter-*, avec skr. *tárati*, etc.) est assez invraisemblable [2]. Il vaut mieux partir d'i.-e. **nek-* « dieu » [3] > « divin » > « divin pour le goût » [4]. La forme grecque présente donc -ταρ < i.-e. **-tr̥* de **-ter* en face de **-ten* de tokh. B. *ñäkte*, etc. Pour le mot tokharien il s'agit soit du type adjectif, comme dans le cas de A. *kāwälte*, soit d'un nom d'agent en **-ten*, variante de **-ter*, étant donné que ce dernier n'est autre qu'une variété du suffixe **-ter/ten*.

d) — Suffixe **-men*

Le suffixe **-men*, combinaison de **m* + **en*, forme des noms neutres avec le sens de verbalia (cf. gr. τέρμα, lat. *termen*) ou des noms masculins, soit d'objets, soit de personnes (type de skr. *áçman-*, gr. ποιμήν). En outre **-men* a servi aussi à créer des infinitifs: véd. *vidmáne*, gr. ἴδμεν(αι), etc. En indo-européen **-men* alternait avec **-mer*: le hittite possède quelques exemples de *-mar* formant des abstraits verbaux tels que *arnummar* « fait d'apporter », *tarnummar* « fait de laisser », etc. Les formes grecques comme λῦμαρ « souillure », μῶμαρ « raillerie, reproche » y correspondent [5].

Pour le tokharien nous disposons de quelques exemples bien clairs: A. *kälyme* (B. *kälym(i)ye*) « direction, région, aire de vent » est l'équivalent de gr. κλίμα « pente, région, climat » [6], thème en **-men*: du mot tokharien on trouve le nom. pl. *kälymeṃ* < *kälymeñ*, dont *-meñ* remonte à i.-e. **-menes* (cf. gr. ποιμένες). Il va sans dire que **-en*

1 Cf. p. 73.

2 BENVENISTE, *Origines*, p. 18.

3 Peut-être aussi skr. *nāka-* « ciel »: cf. V. W., *Lexique*, p. 76. L'étymologie de LIDÉN (*Finskt Museum*, 1929, p. 72, note 5: cf. PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 31, note 1), qui rattache B. *ñäkte*, etc., à gr. Ϝάναξ « protecteur, seigneur », ne peut être phonétiquement justifiée. J. DUCHESNE, p. 176, donne skr. *nakṣatra-* « astre, dieu des astres »: cette forme se rattache peut-être à la même racine, mais la structure morphologique en est différente.

4 Gr. νέκταρ signifie aussi « nourriture des dieux ». Sur la comparaison de B. *ñäkte*, etc. « dieu » avec gr. νέκταρ, cf. maintenant V. W., *Études*, p. 146 sq.

5 BENVENISTE, *Origines*, p. 116.

6 V. W., *Lexique*, p. 33.

a disparu au nom. sg. et que -*e* y est donc secondaire[1]. A. *yçalm-* « (plaisir des) sens » s'accorde avec gr. θέλημα « volonté, désir » (cf. aussi gr. θελεμός « docile »), également un thème en *-*men*[2]: or i.-e. *-*men* se trouve dans le nom. pl. *yçalmañ* (cf. A. *kälymeṃ* < *kälymeñ*: dans *yçalmañ* **e* a passé à *a*). A. *oṅkaläm* « éléphant » a le nom. pl. *oṅkälmāñ* (avec allongement compensatoire: cf. A. *kayurṣāñ*) [3] et un adjectif possessif *oṅkälmeṃ* < **oṅkalmenos* ou **oṅkalmenes*[4]. Dans ces trois exemples il s'agit de l'aspect *-*men* (quoique *a* puisse théoriquement rendre i.-e. **o*) : A. *wram* « chose, affaire » au contraire atteste *-*mn-* dans son nom.-acc. pl. *wramäṃ* < **wramnā*, tout comme A. *ytāräṃ* < **ytarnā*, etc.[5] Il est à noter que dans A. *wram*, *-*mn-* (donc *-*mn̥*) au nom. sg. devait aboutir à -*mäṃ* et ensuite à -*m* par l'accentuation[6]: mais on peut également partir de *-*men* au sg.

En dialecte B le type de A. *wramäṃ* (pl.) est conservé dans les formes du pluriel telles que *sarmna* (*sārm* « semence »), etc., où -*a* (d'origine secondaire) équivaut à A. -*ā* des formes correspondantes. Mais souvent une métathèse s'est produite de -*mna* en -*nma*, comme dans *skwanma* < **skwamna* (*sak* « bonheur ») ; petit à petit -*nma* est devenu un suffixe du pluriel indépendant: cf. *wässanma* (*wässi* « vêtement »), *çaulanma* (*çaul* « vie »), *emprenma* (*empren-* « vrai », employé comme subst.), etc.[7]; des mots d'emprunt en sont également pourvus: *kleçanma* (< skr. *kleça-*), etc.

e) — Suffixe *-*u̯en*

A côté de *-*men* il y avait *-*u̯en* qui en sanskrit forme des adjectifs tirés de racines verbales: *takvan-* « rapide » (*tak-* « se hâter »), *pāvan-* « protecteur » (*pā-* « protéger »), etc. Les infinitifs comme

1 Cf. p. 58 sq.; pour -(*i*)*ye* de B. *kälym(i)ye*, cf. p. 116.

2 Notre rapprochement de gr. ἰχανάω « désirer » (*Lexique*, p. 172) est donc à rejeter; PEDERSEN, *Groupement*, p. 21, avait comparé à gr. ἐθέλω « vouloir », mais ε- ne s'accorde pas avec tokh. *y-*, puisqu'il s'agit d'une voyelle prothétique (cf. θέλω, v. sl. *želěti*). Nous avons affaire à i.-e. **en-*, préfixe de renforcement (cf. *Lexique*, p. 18); voir nos *Beiträge*, p. 165 sq. On rejettera l'étymologie de J. DUCHESNE, p. 148: av. *yāsaiti* « s'efforcer vers, demander ».

3 Cf. p. 73.

4 Cf. p. 72 sq. Sur A. *oṅkaläm*, voir nos *Beiträge*, p. 165.

5 Cf. p. 80.

6 Cf. p. 23.

7 Pour les deux dernières formes, cf. LÉVI.

véd. *dāváne* présentent le même suffixe (cf. aussi gr. cypr. δοϝεναι). Le hittite prouve clairement qu'il y avait *-u̯er à côté de *-u̯en: cf. la formation en *-war*, gén. *-unaš*, comme dans *ašawar* « enclos, parc à bestiaux », *partawar* « nid »; en grec il y a e.a. ἄλη̣αρ, pl. ἀλήατα « farine » < *alē-u̯r̥*, εἶδαρ, -ατος « nourriture » < *ed-u̯r̥*, etc.[1]

Le tokharien offre *-u̯en[2] dans A. *kāsu, kāswe* « bon », dont l'acc. sg. m. est *kāswenäṃ* et le nom. pl. m. *kāsweñi*: ce mot se rattache à une racine verbale[3]. Un autre exemple est A. *kratsw-* (B. *kretswe*) « pièce de bois, haillon », qui a un nom. pl. *kratswañ*: on remontera également à une racine verbale[4]. B. *kärweñ-* (nom. pl. *kärweñi*) « pierre » rappelle gr. χέρμα « silex » avec *-men*, etc.: c'est pourquoi il faut rattacher le mot tokharien à i.-e. *gher-* « frotter, écraser »[5].

f) — Contamination entre *-r* et *-n*

L'indo-européen a donc connu des neutres, à alternance *-er/n* (formes complexes du suffixe: *-sen/ser*, *-ter/ten*, etc.) : skr. *ásr̥k*, gén. *asnáḥ* « sang » (= gr. ἔαρ, lett. *asins*) ; skr. *yákr̥t*, gén. *yaknáḥ* « foie » (= lat. *jecur*, **jecinis*, *jecinoris*) ; lat. *iter*, gén. **itinis*, *itineris* « chemin »; gr. πῦρ, hitt. *paḫḫur*, gén. *paḫḫuenaš*, etc. « feu ». Benveniste[6] a fait ressortir que la caractéristique *-(e)r n'est originellement pas un élément flexionnel mais une addition limitée au nominatif-accusatif. Cependant cette répartition *r/n* ne s'est en général pas maintenue (cf. aussi dans les formes complexes *-ser/sen*, *-ter/ten*, etc.) : gr. πῦρ a *r* dans toute sa flexion, tout comme le

1 Voir Benveniste, *Origines*, p. 110 sq.

2 Cf. maintenant V. W., *Beiträge*, p. 156 sq.

3 Cette racine verbale n'est pas **k̑u̯en-* « célébrer, saint », comme nous l'avons proposé dans notre *Lexique*, p. 30 sq.: il s'agit d'i.-e. **k̑ens-* « parler d'une façon solennelle », avec skr. *çáṃsati* « réciter, louer », *çastí-* « louange », *çasman-* (*-men: cf. *-u̯en de *kāsu*, etc.), même sens, lat. *censeo* « estimer ». Pour le sens, cf. aussi B. *kartse*, etc. « bon » < i.-e. **gu̯er-* « louer » avec lit. *gẽras* « bon » (p. 87). A. *kāsu* n'est donc pas un participe passé en *-u*.

4 V. W., *Lexique*, p. 46 (il ne s'agit donc pas d'un participe passé).

5 Ibid., p. 35: à écarter donc le rapprochement de skr. *khara-* « dur, rugueux » (J. Duchesne, p. 167).

6 *Origines*, p. 25.

latin a *jecinoris* de *jecur* et *itineris* de *iter*, formes issues de la contamination de deux génitifs, celui en *-n* (type ancien) comme **jecinis*, **itinis* et celui en *-r* (type analogique) comme *jecoris*, *iteris*, etc. En tokharien aussi l'élément *r* s'est répandu dans toute la flexion; on y trouve trois représentants des mots en *-*r*/*n*: A. *ysār*, B. *yasar* et *ysār* « sang », apparentés à gr. ἔαρ, hitt. *ešḫar*, etc.; A. *ytār*, B. *ytārye* « chemin », équivalents de lat. *iter*, hitt. *itar*; A. *por*, B. *p(u)wār*[1] « feu », qui se rattachent à gr. πῦρ,hitt. *paḫḫur*, etc.

Seulement ces mots ne se terminaient pas par *-r* au nom. sg.: les formes du nom.-acc. pl. en dialecte A prouvent que déjà dans la période pré-tokharienne ils se rattachaient aux thèmes en *-*n*. De A. *ysār* on trouve *ysārāṃ*; de A. *ytār* il y a *ytārāṃ* (cf. *ytārnaṃ*, loc. pl.); A. *por* enfin présente la forme *porāṃ*. La désinence *-āṃ* rappelle celle de A. *wramāṃ*, nom.-acc. pl. de *wram* « chose, affaire », ancien thème en *-*men*[2]. Une contamination s'est donc produite entre le thème se terminant par *-*r*, et le thème en *-*n*[3]: le même phénomène se rencontre en latin dans le type *jecinoris*, mais en sens inverse: *r* précède en tokharien.

Il est à noter que AB. *ysār*, A. *ytār* et B. *ytārye*[4], B. *pwār-* ont la voyelle allongée par compensation (chute de la finale), même dans les formes du pluriel: il faut donc poser un suffixe *-*n* et non *-*en*. Au singulier une forme telle que **ytar* + **n* > **ytarāṃ* (cf. la forme du pluriel *ytārāṃ*) donnait *ytār*, tandis qu'au pluriel **ytarnā* aboutissait à *ytārāṃ*, également avec compensation[5]; **ytarenā* aurait produit une forme sans allongement dans la syllabe *-*tar*. Cependant au singulier *-*en* est également possible: *ytār* < **ytaren-* d'après l'exemple A. *plāc* (sg.) < **plăcen-* et *plācāṃ* (pl.) < **plătnā*[6]. En ce qui concerne le vocalisme du suffixe, on peut avoir en théorie le degré fort ou le degré zéro, puisque l'adjonction de -(*e*)*n* ne s'est faite qu'en tokharien et non en indo-européen. Or i.-e. *r̥ se rend

[1] *pwār-* se trouve dans *pwāra*, pl. (cf. MEILLET, *Formes*, p. 392).

[2] Cf. p. 78.

[3] Cf. W. PETERSEN, *Nominal Decl.*, p. 75; cf. aussi V. W., *Bestand.*, § 238, p. 111 sq. (la flexion des mots en *-*r*/*n* en tokharien est donc secondaire).

[4] *-ye* est secondaire (cf. p. 116). B. *yasar* et B. *puwar* ont *a* (suffixe) < *ā* (cf. p. 30 sq.).

[5] *ā* au pluriel n'est donc pas dû à l'analogie du singulier, comme nous l'avons cru dans *Bestand.*, § 239, p. 112.

[6] Cf. p. 72.

par tokh. *er* > *ar, är* [1]: les combinaisons tokh. *er* < i.-e. **er* + (*e*)*n* et tokh. *er* < i.-e. **r̥* + (*e*)*n* avaient donc le même résultat. Cependant l'étymologie de ces noms invite à préférer le degré zéro pour B. *p(u)wăr,* A. *por* [2], et pour AB. *ysār*, etc.; AB. *ytār-* a *-tār-* < i.-e. **-ter* (lat. *iter*) ou **-tr̥* (hitt. *itar*).

En dialecte B il n'y a aucune trace au pluriel du suffixe **-n*: comme le prouve B. *pwāra,* pl. de *p(u)war,* la désinence générale du pluriel *-a* [3] s'y est substituée.

g) — Abstraits en *-ñe* (AB), *-ne* (A)

On sait que l'indo-européen formait des infinitifs sur des thèmes d'abstraits en **-er/en* et sur les formes complexes de ce suffixe telles que **-ser/sen, *-ter/ten, *-mer/men,* etc.: nous avons déjà cité les infinitifs en *-sani* du védique [4], auxquels correspondent vraisemblablement les infinitifs grecs en -εεν(-ειν) (< i.-e. **-(e)-sen* comme ἔχειν < **seĝhe-sen*); le vieux perse a des infinitifs en *-tanaiy* et le védique en a en *-tari* [5]; on trouve i.-e. **-men* dans véd. *-mane,* gr. -μεν(αι) [6]; i.-e. **-u̯en* enfin se rencontre dans véd. *-vane* et dans gr. -ϝεναι [7]. Il s'agit donc partout d'un thème en **-er/en,* précédé de **s* (**-sen*), **t* (**-ten* et **-ter*), **m* (**-men*) ou **u̯* (**-u̯en*). Le suffixe même a la forme du « cas indéfini » (= thème neutre) [8], qui joue souvent le rôle de locatif (le soi-disant locatif sans désinence), ou il se trouve au locatif en **-i,* ou au datif en **-ei* [9].

Ces faits tirent au clair le problème de l'origine de la formation en *-ñe* (AB), *-ne* (A), par laquelle le tokharien est caractérisé d'une façon spéciale [10]. Il y en a trois catégories:

— Les substantifs verbaux en *-lune* (A), *-l(y)ñe* (B) : A. *eṃtsālune* (*eṃts-* « saisir, prendre »), A. *elune* (*e-* « donner »), A. *çolune* (*ço-* « vivre »), B. *ail(y)ñe* (= A.*elune*), B. *cmelñe* (B. *tem-,* etc. « pro-

1 Cf. p. 36.
2 Pour A. *por,* cf. V. W., *Lexique,* p. 104.
3 Cf. p. 154 sq.
4 Cf. p. 74.
5 Cf. p. 76.
6 Cf. p. 77. La désinence *-meṃ* de l'ablatif en dialecte B remonte de même à un datif ou un locatif-infinitif indo-européen en **-men(e)i* (cf. p. 174 sq.).
7 Cf. p. 78 sq.
8 Benveniste, *Origines,* p. 98 sq.
9 Ibid., p. 130 sq.
10 Cf. V. W., *Verbaalmorphologie,* p. 129 sq.

duire, naître » : cf. A. *cmolune*), B. *lyçalyñe* (*lyäk-* « être couché »), etc.

— Les abstraits nominaux en *-une* (A), *-ñe* (B) : A. *olrune* (*olar* « compagnon, ami »), A. *mäçkitune* (*mäçkit* « prince »), A. *lāntune* (*lānt,* acc. sg. de *wäl* « roi »), A. *ākntsune* (*āknats* « ignorant »), A. *tsoptsune* (*tsopats* « grand »), B. *ynāñmäññe* (*ynāñm* « vénération » : cf. A. *ynāñmune*), B. *kamarttāññe* (*kamart-* « majesté, domination » : cf. A. *kākmärtune*).

— Les abstraits en *-ñe* (AB), *-ne* (A) bâtis sur des thèmes en *-r*. Il y a d'abord ceux en *-rñe* (AB) : A. *ekrorñe* (*ekro* « malade »), A. *tālorñe* (*tālo* « misérable, malheureux »), A. *mkältorñe* (*mkälto* « petit, jeune »), A. *yäslurñe* (*yäslu* « ennemi »), B. *pernerñe* (*perne-* « brillant »), AB. *ykorñe* (*yäk-* « être négligent »), etc. Il y a ensuite ceux en *-rauñe* (B), *-rone* (A) : B. *täprauñe,* A. *täprone* (B. *täpr-* ou *tappre,* A. *tpär* « haut ») ; B. *prakrauñe,* A. *prākrone* (B. *prākre,* A. *prākär* « ferme, solide »), etc.

A notre avis AB. *-ñe,* A. *-ne* représente un suffixe d'infinitif, **-en(e)i*: les auteurs de la « Tocharische Grammatik » disent que les formes en *-lune* du dialecte A (= B. *-l(y)ñe*) sont une sorte d'infinitifs déclinés [1]. La finale **-(e)i* a disparu par suite de l'accent: **n* a été palatalisé devant **(e)i* (*-ñe*) ; A. *-ne* constitue le suffixe à la nasale non palatalisée. L'élargissement *-e* est secondaire [2]. Les formes en *-lyñe* du dialecte B, où il y a *ly* < i.-e. **l* palatalisé, invitent bien à poser **-en(e)i*: **e* a disparu en syllabe ouverte, après avoir passé à *ä* [3]. B. *-lñe* n'offre pas de palatalisation de **l* (cf. AB. *-ñe* en face de A. *-ne* < i.-e. **-n(e)i*) [4].

Examinons maintenant de plus près. Il y a d'abord les substantifs verbaux en *-lune* (A), *-l(y)ñe* (B). Ceux-ci reposent sur des dérivés verbaux neutres, qui en indo-européen n'avaient aucune caractéristique [5]: en pré-tokharien déjà ils ont passé aux neutres en **-en,* de sorte que l'on obtenait **-len.* En dialecte A, *-u* des neutres comme A. *waṣt* < *waṣtu* s'est parfois substitué à **-en,* de sorte qu'il y avait aussi des thèmes neutres en **-lu* tels que A. *cmol* < *cmolu* [6]. Les substantifs en **-en* ont été munis de **-(e)i,* marque d'infinitif :

1 § 13, p. 8.
2 Cf. p. 58 sq.
3 Cf. p. 31.
4 Cf. cependant p. 22, et p. 50, note 8.
5 Cf. p. 102.
6 Cf. p. 103.

on avait donc **-len(e)i* > *-l(y)ñe*. Cette forme du suffixe ne se trouve qu'en B : en A, *-lune* a éliminé *-l(y)ñe*; *-lune* même résulte de la contamination des thèmes en **-len* et des thèmes en **-lu* [1].

Il y a ensuite les abstraits nominaux en *-une* (A), *-ñe* (B) ; l'adjonction d'un suffixe verbal à un thème nominal est naturellement analogique, mais on en a des exemples dans d'autres langues, p. ex. en hittite, où *-tar*, gén. *-tnaš* > *-nnaš*, qui est généralement attaché à une racine verbale, est aussi utilisé secondairement sur des adjectifs ou des noms [2]. En dialecte A le suffixe était regardé comme *-une* et s'est donc répandu comme tel. Il s'ajoute fréquemment aux adjectifs en *-ts* (A), *-tse* (B) (cf. A. *ākntsune* et B. *aknātsaññe* de A. *āknats*, B. *aknātsa* « ignorant ») ; de cette façon s'est développé un suffixe indépendant en *-tsune* (A), *-tsäñ(ñ)e* ou *-tsañ(ñ)e* (B). Le redoublement (secondaire) de *ñ* en B est normal [3], mais dans beaucoup de cas il y a eu une contamination avec les mots (féminins) en *-ññ(a)* [4].

Prenons enfin les abstraits en *-ñe* (AB), *-ne* (A) bâtis sur des thèmes en *-r*. Il y a ceux en *-rñe* (AB) et ceux en *-rauñe* (B), *-rone* (A). Les abstraits en *-rñe* (AB), qui reposent apparemment sur des adjectifs se terminant par *-u*, *-a*, *-e*, ne représentent pas l'aspect originel de cette formation : en dialecte B il y a des exemples comme *astarñe* (cf. *āstre* « clair, pur »), *pärkarñe* (*pärkre* « long »), qui prouvent que l'on doit partir de thèmes en *-r*. En indo-européen ils n'avaient aucun autre élargissement, mais, comme les thèmes en *-l*, ils ont passé, déjà en pré-tokharien, à la catégorie des thèmes neutres en **-en* (cf. f) — Contamination entre *-r* et *-n*). Ces thèmes en **-ren* ont été pourvus de la caractéristique **-(e)i* (infinitif) : **-ren(e)i* a abouti à *-rñe*, comme **-len(e)i* est devenu B. *-l(y)ñe*, etc. On avait l'impression que le suffixe était *-rñe* (cf. A. *-tsune*, etc., <*-ts* + *une*), et on l'ajoutait à des formes adjectives à l'élargissement secondaire, comme A. *tālo(rñe)*, AB. *yka(rñe)*, B. *perne(rñe)*, où *e/o* constitue un suffixe post-tokharien [5], ou à des adjectifs à la finale mutilée comme A. *yäslu(rñe)* [6]. Cette analogie a eu sans doute

1 Cf. p. 103.
2 BENVENISTE, *Origines*, p. 103 sq.
3 Cf. p. 54.
4 Cf. p. 119.
5 Cf. p. 58 sq.
6 Cf. p. 113.

comme point de départ la contamination entre les abstraits en *-ren(e)i et leurs adjectifs (thématiques) correspondants: p. ex. à côté de B. *aikarñe* il y avait *aik(a)re* « vide »; sous l'influence de l'adjectif *aik(a)re aikarñe* est devenu **aikre/orñe*: cf. en A *ekrorñe* à côté de *ekra* « malade », autre adjectif en *-r*. Le dialecte A ne présente plus des exemples du type originel, sauf peut-être *mkältorñe* (*mkälto* « petit, jeune »)[1]: partout ailleurs le type secondaire s'y est substitué.

Les abstraits en *-rauñe* (B), *-one* (A) révèlent une trace de thèmes en *-r*, qui ont été secondairement pourvus de *-u* par l'analogie des neutres comme A. *waṣt(u)*, B. *ostu-*, etc.[2]; cet élargissement s'est produit dans les deux dialectes: cf. A. *kurtsr(u)*, A. *tsmār(u)*, B. *wäntar(wa)*, B. *lykwar(wa)*, etc.[3] Il se peut même que *-u* se soit substitué dans quelques cas à *-en*. En tout cas à un certain moment il y avait des neutres en *-ren* et des neutres en *-ru*: cf. *-len et *-lu*. De la contamination des neutres en *-len* et des neutres en *-lu* est né le suffixe *-lune* (subst. verb.). On s'attendrait donc ici à *-rune* ou *-ruñe* < *-ru* + *-en(e)i*. Seulement *-rune* ou *-ruñe* n'est nulle part attesté[4]: on trouve toujours B. *-rauñe*, A. *-rone*. Aussi dans ce cas il faut tenir compte de l'influence des adjectifs (secondaires) en *-e/o*. La combinaison *-re/o* + *-une* (*-uñe*) a produit B. *-rauñe*, A. *-rone*. En dialecte A on a détaché *-one* de *-rone*: *-one* s'est répandu par analogie et figure dans des mots qui n'étaient pas munis d'un suffixe en *-r* (cf. A. *-une* qui s'ajoute à n'importe quel thème nominal pour former des abstraits): *kāswone* (*kāsu* « bon »), *mokone* (*mok* « vieux »), *wsokone* (*wsok* « joyeux »).

On voit donc que l'analogie a produit beaucoup de types secondaires: p. ex. dans la série d'abstraits (tous ont le même sens) B. *astarñe*, B. *astaräññe*, A. *āṣtrone*, le premier seul est primaire: le second a reçu *-ñ(ñ)e* de la formation en *-l(y)ñe* (B), tandis que le troisième a *-rone* < *-re/o* + *-une*, dont *-une* dérive d'un thème en *-rune*.

Cet exposé ne laisse subsister aucun doute sur l'origine de A. *-une*, etc. La comparaison avec v. sl. *-ynja*, lit. *-ūnė* (lat. *-ūnia*),

[1] Cf. p. 98.

[2] Cf. p. 64 sq.

[3] Cf. *ibid.*

[4] Sauf peut-être dans A. *olrune* (A. *olar* « compagnon, ami »), que nous avons cité ci-dessus (p. 82)? Dans ce cas *-une* n'y serait pas d'origine analogique.

suggérée par Meillet[1] et admise par Poucha[2], est phonétiquement insoutenable: i.-e. *-*ūn̯ā*, etc. aurait abouti à tokh. *-*uni* (*-*uñi*). D'ailleurs cette théorie ne pourrait expliquer l'absence de *u* dans B. -*l*(*y*)*ñe*, etc. Pedersen[3] n'a pas tenu compte des lois phonétiques, en supposant que *u* dans A. -*lune*, etc., ne serait qu'une voyelle secondaire (Svarabhaktivokal) : la finale -*e* ne peut s'accorder avec *-*i̯ē* de la cinquième déclinaison latine.

h) — Suffixe *-*i̯en*

A côté d'i.-e. *-*s* + *en*, *-*t* + *en*, *-*m* + *en*, *-*u̯* + *en*, il y avait aussi *-*i̯* + *en* > *-*i̯en* (degré *o*: *-*i̯on*; degré zéro: *-*in*), que l'on rencontre dans gr. οὐρανίωνες, lat. *legiones*, got. *arbja*, gén. *arbjins*, etc. Le sanskrit n'a conservé que le degré zéro *-*in*, servant à former des adjectifs possessifs, tels que *balin-* « qui a de la force », *vara-varṇin-* « au beau teint », *pakṣin-* « ailé », *rūpin-* « beau », etc. En tokharien il y a beaucoup de vestiges d'i.-e. *-*i̯en*, et, comme en sanskrit, ce suffixe caractérise assez souvent des adjectifs possessifs. Au nom. sg. m. i.-e. *-*i̯e/on* a abouti à tokh. -*i*: A. *ñäkci*, B. *ñäkc*(*i*)*ye* (A. *ñkät*, B. *ñäkte* « dieu »), A. *mañi*, B. *meñye* (A. *mañ*, B. *meñe* « mois, lune »)[4], A. *lāñci* (*lānt*, acc. sg. de *wäl* « roi »), A. *wri-* (A. *wär* « eau »), etc. On trouve la forme à degré zéro *-*in* à l'acc. sg. m.: A. *lāñcinäṃ* (cf. *lāñci*), A. *neṣinäṃ* (A. *neṣi* « antérieur »), etc. Mais on a aussi A. *lāñciṃ* et A. *neṣiṃ*: formes refaites sur le nom. sg. m. mutilé en -*i*. Au nom. pl. m. il y a également *-*in*: A. *neṣiñi* (acc. pl. m. *neṣinäs*), A. *ñäkciñi* (acc. pl. m, *ñäkcinäs*), A. *ṣuliñi* (acc. pl. m. *ṣulinäs*: A. *ṣul* « montagne »), etc. Quant aux formes du féminin on trouve p. ex. A. *ñäkcyāṃ* (acc. sg.), A. *ñäkc*(*i*)*yāñ* (nom. pl.), A. *ñäkc*(*i*)*yās* (acc. pl.) à côté de A.

[1] *Étude*, I, p. 461. Déjà SMITH, p. 19, partait de *-*ōni̯ā*.

[2] *Tocharica*, IV, p. 164 et *Tocharica*, V, p. 168 sq. Il est évident que A. -*one* et A. -*une* ne sont pas de simples variantes, comme le propose l'auteur (*Tocharica*, V, p. 169). L'emprunt de A. -*ñe* (qui n'est pas très fréquent) à B. -*ñe* (*Tocharica*, V, p. 183) est assez invraisemblable. La comparaison de A. -*une* avec sace -*ūna* (abstraits) et sogd. -*wny*, etc. (POUCHA, *Compte-rendu*, p. 260) mérite l'attention; seulement il ne peut être question de parenté.

[3] *Tocharisch*, p. 100 sq.

[4] La finale -*e* dans B. *ñäkc*(*i*)*ye*, B. *meñye* est secondaire (cf. p. 58 sq.).

kuleñcinām̩ (acc. sg.: *kuli* « femme »), A. *lāñcināñ* (nom. pl.), A. *lāñcinās* (acc. pl.), A. *wrināñ* (nom. pl.), A. *kuleñcinās* (acc. pl.), etc. Les formes du féminin en *-in* (degré zéro) sont donc primaires par rapport aux autres en *-yā*: celles-ci ont ajouté le suffixe *-ā* du féminin [1] au thème mutilé du nom. sg. m. Le même phénomène s'est produit dans les adjectifs en A. *-ṣi* [2].

7. — Thèmes en *-ent*

a) — Suffixe simple

Le suffixe indo-européen *-(e)nt* fournit des participes présents: comme tel il se trouve aussi en tokharien [3]. Quelques formes en *-nt* des deux dialectes semblent être des participes présents employés comme substantifs: A. *kom̩-pärkānt* « lever du soleil » (*pärk-* « se lever »); A. *kom̩-wmānt* « Ouest » (?) [4]; AB. *pärsānt* « brillant, éclatant, bijou » (AB. *pärs-* « asperger, arroser »); A. *oñant*, B. *auñento* « commencement » (A. *o(n)-*, B. *aun-* « atteindre, commencer »); A. *pkänt* « empêchement, obstacle » [5]. La désinence originelle (= pré-tokharienne) était peut-être *-ā* [6].

Les deux dialectes présentent aussi quelques formes (adjectives) d'acc. sg. m. en *-nt*, qui n'appartiennent pas à la classe des adjectifs et des participes se terminant (au nom. sg. m.) par *-u*, *-o* [7], *-m* [8]. Il s'agit de A. *krant*, B. *krent* « bon » (nom. sg. m. A. *kāsu*, B. *kartse* et *kärtse*); AB. *lānt* « roi » (nom. sg. A. *wäl*, B. *walo*); A. *ārkyant* « blanc » (nom. sg. m. *ārki*). Nous savons que le suffixe (secondaire) des participes présents en *-nt* était *-ā*: au nom. sg. m. *-ntā* a abouti à *-nt*, tandis que l'acc. sg. m. en *-ntām* (> tokh.*-ntām̩*) devait également donner *-nt*; seulement *-ām̩* a été presque partout rétabli secondairement [9].

1 Cf. p. 61 sq.
2 Cf. p. 112. Sur les thèmes en *-i̯en*, voir nos *Beiträge*, p. 155 sq.
3 Cf. p. 293.
4 V. W., *Lexique*, p. 163.
5 Ibid., p. 96.
6 Cf. p. 131 sq.
7 Cf. p. 91 sq. et p. 104 sq.
8 Cf. p. 90 sq.
9 Cf. p. 131 sq.

Mais il y avait sans doute des formes participiales en *-nt,* qui avaient conservé l'ancienne flexion: aucune désinence au nom. sg. m., et **-m̥* à l'acc. sg. m. (cf. gr. φέροντα, lat. *ferentem*) comme chez les formations en **-ment* et en **-u̯ent.* Au nom. sg. m. **-(e)nt* devait disparaître, mais à l'acc. sg. m. **-(e)ntm̥* ne perdait que **-m̥,* tout comme i.-e. **-m(e)nt* > tokh. *-m* (nom. sg. m.) et **-m(e)ntm̥* > tokh. *-mänt* (acc. sg. m.) [1], de même qu'i.-e. **-u̯(e)nt* > tokh. *-u* (nom. sg. m.) et **-u̯(e)ntm̥* > tokh. *-unt* (acc. sg. m.) [2]: que l'on y compare B. *mātär* « mère » (nom. sg. *mācer*) < i.-e. **mātrm̥* [3]. Or A. *krant,* B. *krent* semble bien se rattacher à cette catégorie: on partira d'i.-e. **gᵘ̯er-* « louer », avec lit. *giriù, gìrti* « louer », skr. *gr̥ṇā́ti* « chanter, louer », et lit. *gẽras* « bon », etc.[4] La forme **gᵘ̯e/or(e)nt* a donné tokh. B. *kār, kär* au nom. sg. m.[5], tandis que **gᵘ̯e/or(e)ntm̥* a eu A. *krant,* B. *krent* comme résultat à l'acc. sg. m.[6] Il en est de même de A. *wäl,* B. *walo* « roi », nom. sg., en face de AB. *lānt,* acc. sg.: i.-e. **u̯elent* et **u̯elentm̥* de **u̯el-* « vouloir »[7]. Les formes des autres cas, où *-nt-* ne se trouvait pas en syllabe finale, ont conservé cette caractéristique participiale: A. *krañc,* B. *kreñc* [8], nom. pl. m., où *-ñc* < i.-e. **-ntes* (cf. lat. *ferentes,* gr. φέροντες, etc.) [9], tout comme dans AB. *lāñc* [10], nom. pl.; A. *lānt,* B. *lānte,* gén. sg., où *-e* est secondaire, ont *-nt* < **-ntos* ou **-ntes* (gr. φέροντος, lat. *ferentis,* etc.) [11]. Le pl. féminin A. *krant* remonte à **krantā*: cf. B. *krenta,* pl. n. et f.

1 Cf. p. 90.

2 Cf. p. 91 sq.

3 Cf. p. 98.

4 Nous renonçons à l'explication donnée dans *Lexique,* p. 46 et p. 27. Pour l'évolution sémantique, cf. A. *kāsu* (p. 79).

5 *-tse* est secondaire comme dans B. *aurtse,* A. *wärts* « large », correspondant à skr. *urú-,* etc. En dialecte A, **kar, *kär* a été remplacé par son synonyme *kāsu.*

6 Il y a aussi A. *krañcäṃ,* forme analogique (cf. p. 160).

7 V. W., *Lexique,* p. 150; *ā* dans AB. *lānt* peut résulter de l'allongement secondaire, ou bien il faut remonter à i.-e. **u̯(e)lēnt-.* Le degré fort en *e* se présente dans B. *ylai.* La forme *wlā-* dans le composé A. *wlā-ñkät* s'y trouve au lieu de **wlānt-* (dissimilation-simplification avec *ñkät*). Notons que Lidén, *Festschrift Kuhn,* 1916, p. 143, pensait déjà à un participe en *-nt* pour *lānt.*

8 Variantes: A. *krañç* > *kraṃç* > *kraç* et B. *kreç.*

9 Cf. p. 159 sq.

10 Variantes en A: *lāñç* > *lāṃç* > *lāç.*

11 Cf. Petersen, *Nominal Decl.,* p. 89; Pedersen, *Tocharisch,* p. 53: seulement *-e* ne représente pas i.-e. **-os* (cf. p. 58 sq.).

En ce qui concerne *ārkyant*, acc. sg. m. de *ārki*, on a affaire à une adjonction secondaire de *-*ent* à un thème en *-*i* (i.-e. **arĝu̯i-*: cf. hitt. *ḫarkiš* et gr. ἀργι- < i.-e. **arĝi-*) ou bien il s'agit d'une trace d'un suffixe *-*i̯ent* (tout comme on a i.-e. *-*i̯en* à côté de *-*men* et de *-*u̯en*, correspondant à *-*ment* et à *-*u̯ent*) ajouté à un thème en *-*u* [1].

A première vue B. *po*, nom. sg. m. (nom.-acc. pl. *ponta*, etc.), A. *pont-* (acc. sg. m. *poñcäṃ*, f. *pontsāṃ*, etc.: nom. sg. m. *puk*) « tout » présente *-o* en finale et semble donc appartenir à la catégorie des adjectifs se terminant par *-o* (acc. sg. m. *-ont*) [2]. Cependant il faut partir d'i.-e. **b(h)ŭ̯* + *ent* ou **pŭ̯* + *ent*, formation participiale de **b(h)ŭ-*, **pŭ-* « gonfler » [3], qui au nom. sg. m. a abouti à B. *po* (le dialecte A se sert de *puk*, qui se rattache à la même racine) ; à l'acc. sg. m. il n'y avait que *-*m̥* qui devait disparaître (*ñc* dans *poñcäṃ* est analogique). La finale *-nt* s'est également maintenue dans le nom. pl. m. B. *poñc*, A. *poñç* [4] qui se compare aux pluriels tels que A. *krañc*, B. *kreñc* et AB. *lāñc*, et dans le pl. f. A. *pont* < **pontā*: cf. B. *ponta*, pl. n. (= f.). Le traitement *o* d'i.-e. **u* (**u̯*) en finale dans B. *po* rappelle B. *-so*, désinence de l'impératif, remontant à i.-e. *-*su̯e/o* [5]; le traitement *o* d'i.-e. **u* (**u̯*) en position médiale n'a rien d'irrégulier: on le trouve même en dialecte A (cf. A. *koṃ*, acc. sg. de *ku* « chien »: skr. *çván-*). D'ailleurs les formes en *-*u̯ent* ont *-oñc* < *-*u̯(e)ntes* au nom. sg. m. en dialecte B [6].

b) — Suffixe *-*ment*

Combiné avec un **m*, *-*ent* aboutissait au suffixe *-*ment*, qui était fréquemment employé en indo-européen: il y avait les substantifs neutres en *-*m(e)nt* du type des formes du pluriel grecques ὀνόματα,

1 Cf. p. 94. Cet adjectif présente un autre aspect morphologique dans B. *erkent* (acc. sg. m.), d'où le gén. sg. m. *erkeñcepi*, et dans A. *arkaç* (nom. pl. m.), *arkañcäs* (acc. pl. m.), qui attestent **arkant* = B. *erkent*. On a affaire au correspondant de skr. *rajatá-* « blanchâtre », lat. *argentum* « argent », qui présentent *-*n̥t* (B. *er-* = A. *ar-* < i.-e. **r̥-*, donc **r̥ĝ-*, s'opposant nettement à A. *ārki*, B. *ārkwi*, avec *ā* (allongement secondaire: cf. p. 36, note 1) < i.-e. **a*).

2 Cf. p. 91 sq.

3 V. W., *Lexique*, p. 97.

4 Variantes en A: *poṃç* > *poç*.

5 Cf. p. 320 sq.

6 Cf. p. 92.

στρώματα, ou latines *cognomenta, stramenta,* etc.; et il y avait les formes adjectives en **-m(e)nt,* qui, comme celles pourvues de **-u̯ent,* étaient souvent des adjectifs possessifs (cf. skr. *vasumant-* « qui a des biens », *gomant-* « qui a des bœufs », etc., à côté de *putravant-* « qui a des fils », *rūpavant-* « qui a forme > beau », etc.). Ajoutons y qu'en sanskrit *-vant* s'est joint aux participes passés : de cette façon on obtient une formation qui a le sens d'un participe passé (actif) : *dr̥ṣṭavant-* « ayant vu », *uktavant-* « ayant parlé », etc. Les substantifs neutres en **-m(e)nt* figurent aussi en tokharien. Le dialecte A connaît des formes du nom.-acc. pl. en *-ant, -antu, -(ä)ntu* (*-u* est secondaire) [1], qui correspondent à B. *-nta,* avec *-a,* désinence générale du pluriel en B. Or il nous semble que *-nt* n'est qu'une partie de suffixe et qu'il faut en chercher l'origine dans des formes telles que A. *nākmant* (*nākäm* « blâme, etc. »), A. *wākmant* (*wākäm* « spécialité, préférence »), A. *ṣurmant* (*ṣrum* ou *ṣurm* « cause »), A. *pratimäntu* (*pratim* « décision »), A. *çurāmäntu* (*çurām* « soin, souci »), A. *ṣtāmäntu* (*ṣtām* « arbre »), A. *snumäntu* (*snum* « parfum »), A. *kälymentu* (cf. p. ex. *kälymentwaṃ,* loc. pl.) (*kälyme* « direction, région, aire de vent »), etc., où il y a *-mant, -mänt,* et *-ment,* qui ne sont sans doute autres que le suffixe de gr. ὀνόματα, στρώματα, lat. *cognomenta, stramenta,* etc. Au nom. sg. **-m(e)nt* devait perdre **-(e)nt,* mais au pluriel **-(e)nt* était protégé contre le premier effet de l'accent par la désinence *-ā* [2], qui seule devait tomber. La forme *-mant* rend i.-e. **-ment*; l'aspect *-mänt* rappelle A. *-mäṃ* < i.-e. **-mnā* [3] et A. *-äṃ* < i.-e. **-nā* (après consonne) [4]. Pour *-mänt* on reconstruira donc i.-e. **-mn̥t* comme dans les exemples grecs et latins. Les pluriels en *-ant(u)* et en *-(ä)ntu* reflètent donc le degré fort et le degré zéro d'i.-e. **-ment,* dont **-(e)nt* seul s'est répandu comme suffixe du pluriel.

Une forme telle que A. *kälymentu* semble avoir conservé la voyelle **e* de **-ment* comme telle : mais il est bien possible que *-e-* ait été emprunté au singulier, où ce suffixe était secondaire [5]. Il s'agirait en réalité du suffixe secondaire *-ntu* ajouté à la forme du nom. sg.

[1] Cf. p. 158.
[2] Cf. p. 154 sq.
[3] Cf. p. 78.
[4] Cf. p. 156 sq.
[5] Cf. p. 58 sq.

C'est bien le cas pour A. *kälymentu,* qui est originellement un thème en **-men*[1]. Seulement comme en grec **-mn̥* et **-mn̥t* devenaient tous deux -μα au nom. sg., de la même façon on obtenait *-m* pour les deux suffixes en tokharien, ce qui amena naturellement une fusion des deux catégories. Il est donc impossible de dire si A. *ṣtāmäntu* était un thème en **-en* (cf. lat. *stamen,* gr. στήμων) ou un thème en **-ent*; le même doute se présente pour A. *kälyme* (B. *kalym(i)ye*) qui se retrouve parfaitement dans gr. κλίμα (**-mn̥* ou **-mn̥t?*) et dont le tokharien A fournit les formes du pluriel correspondantes (*kälymeṃ* et *kälymentu*: **-men* et **-ment*).

En tout cas la présence de substantifs en **-m(e)nt* en tokharien ne peut être niée.

A côté du type substantif il y a aussi le type adjectif comme skr. *vasumant-, gomant-,* etc. La forme pleine (= non mutilée par l'accentuation) est conservée à l'acc. sg. m.: on a donc A. *açnumänt* (*açnum,* adj. de A. *açäṃ* « (les deux) yeux »), A. *klyomänt* (*klyom* = B. *klyomo* « noble » < « pourvu de gloire »: A. *klyu,* B. *kälywe*), A. *wsomänt* (*wsom,* adj. de A. *wäs* « poison »), etc., où *-mänt* remonte à i.-e. **-m(e)ntm̥* (probablement donc **-mn̥tm̥* d'après l'exemple du type substantif en **-m(e)nt*), et où *-m* au nom. sg. m. rend i.-e. **-ment* ou **-mn̥t*[2]. A l'acc. pl. m. il y a *-mäñcäs*[3], tandis que le nom. pl. m. a été formé sur le nom. sg. m. mutilé: on trouve *-mäṣ*[4]. Au féminin (sg. et pl.) la caractéristique *-in(ā)* s'est ajoutée au thème mutilé du nom. sg. m.[5] Il y a beaucoup d'exemples de ces adjectifs en *-m(änt)*: cf. encore A. *ārṣlum* (*ārṣal* « reptile venimeux »), A. *pältskum* (*pältsäk* « l'action de penser »), A. *cämplum* (*cämpäl* « (très) puissant »), A. *kaçom* (*kaç* « nombre »), A. *wrasom* (*wraṣ* « être vivant »), A. *kärsām* (A. *kärs-* « savoir »), etc.

On voit que A. *-om* et A. *-um* sont de vrais suffixes: *-um* résulte de la combinaison de *-m(änt)* avec *-u-,* qui caractérise les thèmes en **-u*: cf. le type de skr. *madhu-mant-, paçu-mant-,* etc. Or le tokha-

1 Cf. p. 77.

2 Pedersen, *Tocharisch,* p. 62, a découvert des thèmes en **-ment* dans A. *klyomänt,* etc., mais il ne donne pas d'explication phonétique.

3 Cf. p. 160.

4 Cf. *ibid.*

5 Cf. p. 123.

rien présente encore quelques vestiges de thèmes (neutres) en **-u* [1]; *-om,* qui n'est pas aussi fréquemment employé que *-um,* est certainement secondaire dans A. *klyom,* B. *klyoma,* où *-m(o)* a été ajouté à la forme mutilée *klyu* < i.-e. **k̂leu̯os* (cf. skr. *çrávas,* etc.) : de là il s'est étendu à d'autres mots, comme dans A. *kaç(om),* A. *wras(om),* etc. [2]

c) — Suffixe **-u̯ent*

Le tokharien connaît aussi le suffixe i.-e. **-u̯ent,* qui, comme nous l'avons déjà dit [3], caractérise en sanskrit des adjectifs possessifs et des participes passés. Il en était sans doute, originellement, de même des formes tokhariennes correspondantes. On a d'abord les adjectifs en *-nu* (A) (nom. sg. m.) comme *ākärnu* (*ākär* « larme »), *orkämnu* (*orkäm* « obscurité »), *kārāçnu* (*kārāç* « forêt »), *lukçanu* ou *lukäçnu* « éclairant », etc. Il y a ensuite une longue série d'adjectifs en *-su* (AB) [4] (nom. sg. m.), comme A. *eṅkalsu* (*eṅkäl* « passion »), A. *kipsu* et B. *kwipassu* (A. *kip,* B. *kwipe* « honte, confusion »), A. *spaltkasu* et B. *spel(t)kessu* (A. *spaltäk,* B. *spel(t)ke* « effort »), AB. *ymassu* (AB. *ime* « conscience, connaissance »), A. *çolas(s)u* et B. *çaulassu* (A. *çol,* B. *çaul* « vie »), etc. Ces adjectifs ont leur acc. sg. m. en *-unt* (cf. p. ex. A. *lukçanunt* de *lukçanu*) ; on trouve également *-unt* dans les formes du féminin (sing. et pl.) telles que A. *lukçanuṃts* (*lukçanu*), A. *yokeyunts* (*yoke* « soif »), A. *ypesuṃts* (*ype* « pays, royaume »), nom. sg. [5], A. *lukäçnunt* (*lukçanu*), nom.-acc. pl. A l'acc. pl. m. il y a *-uñcäs* [6]: cf. A. *klopasuñcäs* (*klopasu* « douloureux »). B. *skwassu* « heureux » a le nom. pl. m. *skwassoñc,* et B. *ersnāssu* « qui a forme » présente *ersnāssoñc* au même cas et *ersnāssontän-* à l'acc. pl. m. Cf. aussi B. *läklessoñc* de *läklessu* « malheureux ».

Nous avons donc bien affaire à des adjectifs en **-u̯ent* (ou **-u̯n̥t*: cf. l'exemple de **-ment*) [7]. Ce suffixe a abouti à *-u* au nom. sg. m.,

[1] Cf. p. 64 sq.

[2] Une contraction *a* + *um* (SSS, § 35, p. 18) est donc invraisemblable. A noter: AB. *klyom(o)* remonte donc à **klyo-m(o),* où **klyo-* < **klyu-*. La graphie *klyo(mo)* en B n'atteste donc pas une ancienne diphtongue (contre Pedersen, *Tocharisch,* p. 265).

[3] Cf. p. 89.

[4] Souvent écrit *-ssu* avec redoublement secondaire.

[5] Cf. p. 104 sq.

[6] Cf. p. 159 sq.

[7] Cf. p. 90.

mais à l'acc. sg. m. *-u̯(e)ntm̥ a donné *-unt*, tout comme A. *-mänt* rend i.-e. *-m(e)ntm̥*[1]. A l'acc. pl. m. et dans tout le féminin i.-e. *-u̯(e)nt*, ne se trouvant pas en finale, a été conservé comme *-unt* (cf. *-ont* de B. *ersnāssontän-*). Au nom. pl. m. des formes du dialecte B il y a *-oñc* < i.-e. *-u̯(e)ntes*[2]. A. *-nu* renferme la finale d'un thème se terminant par *-n* du type de skr. *udan(vant)-*, tandis que AB. *-su* a tiré son *s* d'un thème en *-s* comme skr. *tamas(vant)-*[3]; d'ailleurs le tokharien possède des thèmes en *-n*[4]: cf. A. *lukçanu* ou *lukäçnu* (cf. gr. λύχνος « lampe »), et en *-s*[5]; *-nu* et *-(s)su* sont devenus de vrais suffixes, qui s'ajoutent à toutes sortes de mots: A. *-um(änt)* et A. *-om(änt)* ont également tiré leur *u-* et leur *o-* de thèmes en *-u*[6].

Il semble que le tokharien ait eu aussi des participes passés en *-u̯ent* (cf. la formation participiale en *-vant* du sanskrit comme *dr̥ṣṭavant-*, *uktavant-*, etc.). On en trouve une trace en dialecte A dans la flexion des participes passés en *-u* ou *-o* (= B. *-au*) < i.-e. *-u̯es/u̯os*: A. *kakmu* et B. *kekamu* (A. *käm-*, B. *kam-* « venir »), A. *kaknu* et B. *kekenu* (A. *kän-*, B. *ken-* « se réaliser »), A. *kuro* (*kur-* « s'affaiblir, vieillir »), B. *tatākau* (*tāk-* « devenir, être »), etc.[7]; le dialecte A en présente des formes de l'acc. sg. m. telles que *kaknunt*, *kakmunt*, *kuront*, etc., des formes de l'acc. pl. m. en *-uñcäs* ou *-oñcäs* telles que *nāṃtsuñcäs* (*nas-* « être »), *kätkoñcäs* (*kätk-* « franchir, passer »), et des formes du nom.-acc. pl. f. en *-unt* ou *-ont*: cf. *yāmunt* (*yām-* « faire »), *kätkont*, etc. On peut donc supposer une contamination entre des participes passés en *-u̯es/u̯os* et d'autres en *-u̯(e)nt*[8].

En théorie une forme se terminant par *-u* peut remonter aussi bien à i.-e. *-u̯es/u̯os*, qui est aussi un suffixe d'adjectifs (*-u̯e/o-*)[9],

[1] Cf. p. 90.

[2] Déjà MEILLET, *Formes*, p. 397, à propos de B. *çaulassu*, parle d'un dérivé en *-u̯ent*. PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 39, aussi a vu i.-e. *-u̯ent* dans *-nu* et *-su*: seulement il ne donne pas d'explication phonétique.

[3] PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 40.

[4] Cf. p. 72 sq.

[5] Cf. p. 69 sq.

[6] Cf. p. 64 sq.

[7] Cf. p. 104.

[8] PISANI, p. 6, compare au sanskrit, où il y a des formes telles que *vidvāṃsam*, acc. sg. m. de thèmes en *-u̯es*, etc.

[9] Cf. p. 112 sq.

qu'à i.-e. *-u̯(e)nt. Le fait que les participes en *-u̯es/u̯os (nom. sg. m.) ont emprunté leur acc. sg. et pl. m. et leur nom.-acc. pl. f. aux formes en *-u̯(e)nt, complique encore davantage les recherches sur l'aspect originel de tel ou tel mot: ainsi A. *naṣu* « ami » a l'acc. sg. m. *naṣunt*, et A. *yäslu* « ennemi » présente *yäslunt* au même cas, mais il est difficile de dire si *-u* (nom. sg. m.) remonte à *-u̯es/u̯os ou à *-u̯(e)nt, bien qu'il s'agisse vraisemblablement (du moins pour A. *naṣu*: la flexion de A. *yäslu* paraît avoir subi l'influence de A. *naṣu*) d'un thème en *-eu̯e/o-[1]. D'autre part les adjectifs en *-u* et en *-o* forment leur nom. pl. m. en *-uṣ* et en *-oṣ* d'après l'exemple des participes passés en *-u* (*-o*) : A. *lukçanuṣ*, A. *tāloṣ* (*tālo* « misérable, malheureux »). Cette même contamination explique aussi pourquoi les adjectifs en *-o* (monophtongue) comme A. *ekro* « malade », A. *pruccamo* « excellent », A. *parno* « brillant », etc., règlent une partie de leur flexion au singulier (acc. m., nom. et acc. f.) et au pluriel (nom., acc. m., nom.-acc. f.) d'après celle de la formation en *-u̯(e)nt: *parnont* (acc. sg. m.), *parnots* (nom. sg. f.), *parnontsāṃ* (acc. sg. f.), *ekroṣ* (nom. pl. m.), *parnoṣ* (idem), *parnoñcäs* (acc. pl. m.), *pruccamont* (nom.-acc. pl. f.), etc. Il s'agit donc de l'influence des participes passés en *-o*, qui en général suivent la déclinaison du type en *-u̯(e)nt.

La distinction originelle ne s'observe que là où l'on peut s'appuyer sur les formes du féminin singulier: les adjectifs en *-u* et *-o* (A) revêtent la forme *-unts* et *-onts*, tandis que les participes en *-u* et en *-o* ont *-us* et *-os*[2]. Cette distinction semble donc avoir existé entre les adjectifs en *-u̯(e)nt et les participes en *-u̯es/u̯os: seulement, comme nous l'avons vu, il y a eu aussi des participes en *-u̯(e)nt, et on dispose également de vestiges d'adjectifs en *-u̯e/o-.

Signalons encore deux substantifs en *-u̯(e)nt qui ne sont sans doute autres que des adjectifs employés comme substantifs: B. *yerkwant* et A. *wärkänt* « roue » < i.-e. *u̯erg- « tourner », avec skr. *vṛṇákti, várjati*, même sens[3], et ensuite A. *mäçcunt* « moelle », apparenté à skr. *majján-*, av. *mazga-*, même sens[4]. B. *yerkwant* a donc

[1] Cf. p. 113.

[2] Cf. p. 104.

[3] V. W., *Lexique*, p. 157. Il ne s'agit donc pas d'un élargissement par une labiovélaire comme dans gr. ῥέμβω. PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 235, rapproche de lat. *verto*, avec *-tw-* > *-kw-*, etc.: à écarter.

[4] V. W., *Lexique*, p. 65.

conservé la forme pleine (*ṷ a disparu après une gutturale dans A. *wärkänt*), tandis que *-*ṷ(e)nt* a pris la forme -*unt* dans A. *mäçgunt*, tout comme dans les formations adjectives et participiales correspondantes. Mais il est évident que ces mots étaient pourvus d'une désinence secondaire dans la période pré-tokharienne: -*nt* s'est donc maintenu.

d) — Suffixe *-*i̯ent*

Il y a peut-être i.-e. *-*i̯ent* dans A. *ārkyant*, acc. sg. m., et pl. f. de *ārki* « blanc » [1].

8. — Thèmes en *-*er*

a) — Suffixe simple

Les thèmes indo-européens en *-*er* étaient des noms neutres (abstraits verbaux), dont le suffixe en *-*r* alternait (originellement) avec *-*n*; il s'agit donc des noms en *-*er/en* (suffixe simple) [2], *-*ser/sen* [3], *-*ter/ten* [4], *-*mer/men* [5], *-*ṷer/ṷen* [6], etc. (formes complexes du suffixe). Nous avons déjà étudié les noms tokhariens en *-*en*: suffixe simple, *-*sen*, *-*ten*, *-*men*, *-*ṷen*, *-*i̯en*.

Nous avons également déjà examiné trois mots tokhariens, dont le premier A. *ysār*, B. *yasar*, *ysār* « sang » correspond à gr. ἔαρ, hitt. *eš̱har*, le second A. *ytār*, B. *ytārye* « chemin » à lat. *iter*, et le troisième A. *por*, B. *p(u)wăr* « feu » à gr. πῦρ, hitt. *paḫḫur*: ces trois substantifs présentent la contamination entre l'élément *r* et l'élément *n*, contamination qui rappelle l'ancienne alternance *r/n*; elle a produit un suffixe *-*rn* > tokh. -*räṃ*: c'est pourquoi nous avons traité ces mots sous les thèmes en *-*en* [7].

A côté de ceux-ci le tokharien a conservé une série de substantifs caractérisés par -*r*, qui se rattachent à des racines verbales: B. *w(a)mer*, A. *wmār* « bijou, pierre précieuse » < i.-e. *ṷem- « se

1 Cf. p. 88.
2 Cf. p. 72 sq.
3 Cf. p. 74 sq.
4 Cf. p. 75 sq.
5 Cf. p. 77 sq.
6 Cf. p. 78 sq.
7 Cf. p. 79 sq.

mouvoir rapidement »[1]; A. *kursär* « lieue » < i.-e. **k̑ers-* « courir »[2]; AB. *tärkär* « nuage » < i.-e. **ter(e)q-* « tourner »[3]; B. *wäntre* « chose, affaire » < i.-e. **u̯endh-* « tourner »[4]; AB. *lyipär* « reste », dérivé de AB. *lip-* « rester »; A. *tsmār* « racine », dérivé de A. *tsäm-* « croître »; AB. *prār-* « doigt » < i.-e. **pă̆r-* « montrer, être visible »[5], etc. En indo-européen ces substantifs n'avaient pas d'autre caractéristique: ils se terminaient par **-r*. En tokharien ils ont passé en partie aux neutres en **-en*, en partie aux neutres en **-u*. Les thèmes en **-ren* sont conservés dans les abstraits en *-rñe* (AB), etc.[6] On comparera le passage aux thèmes en **-en* à celui qui s'observe dans AB. *ysār*, etc., où l'on a obtenu le même résultat, bien que le point de départ doive être cherché dans la structure même de ces mots (alternance **r/n*). D'autre part les deux dialectes offrent des traces de l'élargissement par **-u* dans quelques formes du pluriel[7] et dans la formation d'abstraits en *-auñe* (B), *-one* (A)[8]. On comparera le suffixe *-er* de B. *w(a)mer* à *-er* de lat. *uber, -eris* « mamelle », skr. *ū́dhar*, en face de gr. οὖθαρ, où il y a **-r̥*: cf. aussi v. lat. *as(s)er* « sang » en face de gr. ἔαρ, skr. *ásr̥k*. Seulement i.-e. **-r̥* est également possible pour B. *w(a)mer*, puisqu'i.-e. **r̥* est aussi représenté par tokh. *er*[9]: or l'adjonction de **-u* ou de **-en* ne s'est faite qu'en tokharien[10]. A. *tsmār*, A. *wmār* et peut-être AB. *prār-* ont *-ār* < i.-e. **-er* ou **-r̥* par allongement compensatoire (chute de **-u*, **-en*; dans *tsmār* il s'agit de **-u*: on en a le pluriel *tsmāru*), tandis que dans *-är* des formes comme AB. *tärkär* (pluriel: A. *tärkrunt*), A. *kursär* (pluriel: *kurtsru*), etc., **e* d'i.-e. **er* ou de tokh. *er* a disparu en syllabe ouverte[11]. Mais une reconstruction prétokh. **tärkru* avec **-ru* < i.-e. **-ru* comme dans A. *ākär*, pl. *ākrunt* « larme » — cf. skr. *áçru* — est également admissible.

[1] V. W., *Lexique*, p. 151. La forme *w(a)mer* se trouve chez Lévi (*wam(e)rra*, pl.): elle semble avoir été correctement lue. Cf. aussi Meillet, *Formes*, p. 392, où Lévi donne *wmer* (*wmera*, pl.).

[2] V. W., *Lexique*, p. 49.

[3] Ibid., p. 138.

[4] Ibid., p. 157. Étymologie à préférer à celle proposée par J. Duchesne, p. 159: < (AB.) *weñ-* « parler ».

[5] V. W., *Lexique*, p. 100.

[6] Cf. p. 83 sq.

[7] Cf. p. 64 sq.

[8] Cf. p. 84.

[9] Cf. p. 36.

[10] Cf. aussi l'adjonction secondaire de **-n* à quelques thèmes en **-r*: p. 79 sq.

[11] Cf. p. 31.

Plusieurs des thèmes en *-(*e*)*r* ont été thématisés, souvent déjà en indo-européen: skr. *vájra-* « foudre » se rattache à i.-e. **u̯eĝ-* « mouvoir, avoir de la force »; on partira de **u̯eĝ(e)r*. L'équivalent tokharien de skr. *vájra-*, AB. *waçir* « foudre »[1], avec *-ir* < i.-e. **-er*, repose peut-être aussi sur le thème **u̯eĝere/o-*. B. *taur*, A. *tor* « poussière » < i.-e. **dheu-* « s'envoler comme la poussière, tourbillonner » peut remonter à un thème en *-(*e*)*re/o-*: cf. gr. θοῦρος « impétueux » et (avec l'élément *-*n*) gr. θῦνος : πόλεμος, ὁρμή, δρόμος (Hés.). A côté de la formation en *-(*e*)*re/o-* (thématisation de *-(*e*)*r*), il y a quelques substantifs en *-(*e*)*r*, qui, peut-être déjà en indo-européen, ont passé à la classe des féminins (abstraits nominaux) en **-i̯ā/ē* > tokh. AB. *-i* (aspect mutilé), A. *-yā-*, B. *-ya* (reconstruit secondairement)[2]: A. *tiri* « façon, manière » < i.-e. **di-ā-*, etc. « tourner » avec le thème en *-*n* dans gr. δῖνος « tourbillon »[3] (on posera donc un neutre i.-e. **dīr/n*, thématisé dans gr. δῖνος); A. **wäsri* « herbe », apparenté à hitt. *wešiš* « prairie », av. *vāstra-* « fourrage »[4], qui supposent sans doute i.-e. **u̯es-* « paître » : le suffixe de A. **wäsri* revêt un aspect non mutilé (*-yā-*) dans les formes déclinées. On rangera également dans cette catégorie deux mots isolés du dialecte A: *tukri* « argile » et *çiçri* « pointe »[5]; *çiçri* suppose i.-e. *-*e*(*r*). Dans B. *ytārye* enfin l'adjonction de *-y*(*e*) (< *-i* + *e* secondaire: cf. l'acc. sg. B. *ytāri*) date de l'époque post-tokharienne, puisqu'il s'agit d'un ancien thème en *-*n*[6].

Les abstraits neutres en *-(*e*)*r* ont fourni des adjectifs en *-(*e*)*re/o-* (thématiques) : ceux-ci ont été formés sur le thème indo-européen pur se terminant par *-*r*. On trouve *-ar*, *-ār*, et *-är*. L'aspect *-ar*, qui apparaît p. ex. dans A. *āsar* « sec » (cf. AB. *as-* « se dessécher ») rend i.-e. **-ere/o-* (ou **-ore/o-*) ; *-ār* dans B. *lāre* (aussi *lare* avec affaiblissement *ā* > *a*) « amical » (< i.-e. **u̯el-* « vouloir, choisir »)[7] remonte à i.-e. **-ere/o-* (**-ore/o-*) avec allongement compensatoire; *-är* enfin continue ou bien i.-e. **-ere/o-* (**-ore/o-*) avec chute de **e/o*

1 V. W., *Lexique*, p. 154.
2 Cf. p. 115 sq.
3 V. W., *Lexique*, p. 139.
4 Ibid., p. 158. A écarter pour le sens: i.-e. **u̯es-* « entortiller » (J. Duchesne, p. 165).
5 V. W., *Lexique*, p. 143 et p. 131.
6 Cf. p. 80 sq.
7 V. W., *Lexique*, p. 55.

en syllabe ouverte ou bien i.-e. **-re/o-*: A. *ciñcär* et B. *cäñcre* « charmant » (cf. B. *cäñc-* « plaire »), B. *pärkre* et A. *pärkär* « long » (< i.-e. **bherĝh-* « (être) haut, élevé ») [1], A. *prākär* (= B. *prākre*) « ferme, solide » (< i.-e. **bhar(e)qᵘ̯-* « remplir, serrer ») [2], etc. Il est à noter que l'on ne peut poser **-re/o-* que pour le masculin singulier seul : au fém. sg. ces adjectifs suivent le type en **-i̯ā/ē* [3]; au pluriel on doit partir d'un thème en **-ei̯e/o-* [4] pour le masculin (en A), et d'un thème en **-en* [5] pour le féminin.

b) — Suffixe **-ser*

Un ancien substantif en **-ser*, suffixe alternant avec **-sen*, se dissimule sous A. *msär* « difficile, pénible », adjectif thématique dont *-sär* < i.-e. **-sere/o-* (ou **-sore/o-*), avec chute de **e(*o)* en syllabe ouverte, ou < i.-e. **-sre/o-* [6]: cf. les adjectifs en **-sne/o-* formés sur les thèmes en **-sen* [7]; *m(sär)* < i.-e. **mə₁-* de **mō-* « se fatiguer » [8].

c) — Suffixe **-ter*

A côté de **-ser*, il y avait aussi **-ter*: A. *ṣotre*, B. *ṣotri* « signe, indice » remonte à **ṣotru*, se rattachant à la racine verbale **seqᵘ̯-* « voir, montrer » [9]; la forme B. *ṣotruna* (nom.-acc. pl.) a conservé *-u*, qui dans le nom. sg. devait tomber sous l'effet de l'accent. On reconstruira i.-e. **seqᵘ̯ter* ou **seqᵘ̯tr̥*, auquel **-u* a été ajouté dans la période pré-tokharienne [10]. Il ne s'agit donc pas d'i.-e. **-tro-*, indiquant l'instrument, comme nous l'avons proposé auparavant [11]. Il

[1] V. W., *Lexique*, p. 86. BENVENISTE, *Origines*, p. 100, pose i.-e. **bherĝh-*, etc. « être haut » d'après hitt. *parkeššar* « hauteur », abstrait neutre en *-šar*.

[2] V. W., *Lexique*, p. 100; *-e* des formes du dialecte B est naturellement secondaire. A rejeter l'explication de J. DUCHESNE, p. 177: i.-e. **bherĝh-* « élever ».

[3] Cf. p. 117. Cf. les substantifs A. *tiri*, A. **wäsri*, etc.

[4] Cf. p. 119 sq.

[5] Cf. p. 157.

[6] Cf. ci-dessus.

[7] Cf. p. 74.

[8] V. W., *Lexique*, p. 70.

[9] IBID., p. 125. PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 69, donne la même étymologie. A noter que B. *ṣotri* est une lecture de LÉVI.

[10] Cf. p. 65 sq.

[11] V. W., *Lexique*, p. 125; *-e* et *-i* sont secondaires (cf. p. 58 sq.) et n'ont donc rien à faire avec **ū* comme le propose PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 67 sq., qui compare pour le suffixe à lat. *toni-tr(us)*.

y a aussi A. *ytär*, B. *ytärye*, dont -(*ā*)*r* remonte à pré-tokh. *-*räṃ*, contamination entre l'élément *r* et l'élément *n* qui reflète l'ancienne alternance **r/n* [1].

Il semble que l'on se trouve devant i.-e. *-*tor* dans l'adjectif A. *mkälto* « petit, jeune », qui offre -*tor* dans l'ablatif *mkältorāṣ* et dans le dérivé abstrait *mkältorñe*: -*tor*, qu'on comparera à i.-e. *-*ten*, qui forme aussi des adjectifs (athématiques) [2], est devenu -*t* au nom. sg. Le fait qu'on a analysé *mkältorñe* en *mkälto* et en -*rñe* [3], a introduit -*o* dans le nom. sg.

Le suffixe *-*ter* a été thématisé dans A. *käṣtär* « beaucoup » et dans A. *märtār* « long »; la première forme a -*tär* < i.-e. *-*tere/o-* (*-*tore/o-*) ou *-*tre/o-*, tandis que l'autre présente -*tār* < i.-e. *-*tere/o-* (*-*tore/o-*) avec allongement secondaire. Il s'agit de dérivés adjectifs secondaires, car on ne peut rattacher la racine de ces mots à quelque concept verbal [4]; le suffixe alternant, *-*ten* thématisé (*-*t*(*e*)*ne/o-*) forme également des adjectifs secondaires, comme skr. *nū́t*(*a*)*na-* « actuel », etc. [5]

Il y a lieu de parler ici des noms de parenté comme « père », « mère », etc.; nous avons B. *pācer*, A. *pācar* « père » au nom. sg., mais B. *pātär* à l'acc. sg., comme il y a B. *mācer*, A. *mācar* « mère » au nom. sg. en face de B. *mātär*, acc. sg., et B. *procer*, A. *pracar* « frère », nom. sg. à côté de B. *protär*, acc. sg., B. *tkācer*, A. *ckācar* « fille », nom. sg. et B. *tkātär*, acc. sg. (le dialecte A ne fait aucune distinction entre le nom. et l'acc. sg. de ces mots). On sait que tous ces noms de parenté sont pourvus de *-*ter*, suffixe qui s'emploie également dans les noms d'agent, et qui ne constitue qu'une variété du suffixe *-*ter/ten* [6]. Les formes du nom. sg. en B. -*cer*, A. -*car* remontent à i.-e. *-*tere/o-*, donc à *-*ter* thématisé, tandis que -*tär* de l'acc. sg. rend i.-e. *-*tr̥m̥*, comme p. ex. dans lat. *patrem*, *matrem*, *fratrem*, où nous avons donc affaire à l'ancien suffixe athématique [7].

1 Cf. p. 80.
2 Cf. p. 76 sq.
3 Cf. p. 84.
4 V. W., *Lexique*, p. 36 et p. 65. A rejeter l'explication de J. DUCHESNE, p. 158 sq., au moyen de A. *kaç* « nombre ».
5 Cf. p. 76.
6 Cf. *ibid.*
7 V. W., *Lexique*, p. 63, 87, 101, 140. Le nom de la « sœur » B. *ṣer*, A. *ṣar* ne remonte donc pas à i.-e. **sesor*, comme nous l'avons proposé (*Lexique*, p. 122), puisque *-*or* aurait dû disparaître; et au lieu d'expliquer l'absence

d) — Suffixe *-*mer*

Le suffixe *-*mer* figure dans A. *kākmart,* B. *kamart-* « majesté, domination » < i.-e. **k̂aq-* « pouvoir, être en état de, aider » [1], dont skr. *çākman-* « aide, secours » présente *-man* < i.-e. *-*men,* alternant avec i.-e. *-*mer* [2]. Quant à *-t,* il s'agit d'un suffixe secondaire, remontant à i.-e. *-*tā* [3].

Il y a i.-e. *-*mer* thématisé dans B. *r(a)mer* « rapidement » < i.-e. *(*e*)*r-* « mouvoir » [4]: on trouve la forme alternante *-*men* dans gr. ὄρμενος « tige, pousse », v.h.a. *irmindeot* [5], etc., appartenant à la même racine verbale. La voyelle du même suffixe a été allongée (effet de l'accentuation) dans A. *ymār* « rapidement » (cf. AB. *i-* « aller »). On a affaire à deux anciens adjectifs employés comme adverbes.

e) — Suffixe *-*u̯er*

Le suffixe i.-e. *-*u̯er,* qui à l'origine alternait avec *-*u̯en* [6], est fréquemment attesté en tokharien. Il y a d'abord à mentionner quelques abstraits verbaux isolés: B. *malkwer* « lait » (A. *malk-* « traire ») [7], B. *kästwer* « de nuit » (se rattachant probablement à i.-e. **k̂as-* « (être) gris ») [8], B. *lyakur,* pl. *lykwarwa* « fois » = A. *lkwär* (i.-e. **u̯el-* « tourner ») [9]. Le suffixe s'y présente comme *-wer* > *-war* (cf. B. *lykwarwa*) > *-wär* (cf. A. *lkwär*) et finalement *-ur* (cf. B. *lyakur*), avec vocalisation de *w* en *u* [10]. La forme du pluriel B. *lykwarwa* est très intéressante: elle rappelle B. *wäntarwa,* nom.-acc.

du second **s* par une dissimilation, on préférera partir d'i.-e. **ser(o)-*, qui se trouve comme *-*sor* dans le composé **s(u̯)e-sor*. Le tokharien a donc conservé la forme non-composée.

1 V. W., *Lexique,* p. 29.

2 Cf. p. 77 sq.

3 Cf. p. 131.

4 V. W., *Lexique,* p. 105.

5 Ibid., p. 83, sous B. *orotse* « grand ».

6 Cf. p. 78 sq.

7 Sieg, *OLZ,* c. 134: *malkwer* « das Gemolkene ».

8 V. W., *Lexique,* p. 35. J. Duchesne, p. 158, rattache à A. *käs-,* B. *kes-* « s'éteindre, périr », apparenté à gr. σβέννυμι « éteindre », et à skr. *kṣáp-* « nuit » (< i.-e. **qᵘsep-*): étymologie très plausible et plus vraisemblable que la nôtre.

9 V. W., *Lexique,* p. 59.

10 Cf. p. 37.

pl. de *wäntre* « chose, affaire »: il s'agit donc d'un thème indo-européen en **-r* secondairement élargi en tokharien (période prétokharienne) par **-u* [1].

Le suffixe thématisé (i.-e. **-u̯ere/o-*) figure dans quelques formes adjectives telles que B. *ārwer* à côté de AB. *ārwar* « prêt, préparé », employé comme adverbe (< i.-e. **ar-* « ajuster ») [2], B. *rätkware* « piquant » (< i.-e. **rēd-*, etc. « ronger, gratter ») [3], etc. [4]

Il y a ensuite la catégorie si importante des absolutifs dans les deux dialectes; ces formes, qui sont bâties sur le thème du parfait des verbes [5], se trouvent, en général, ou bien à l'ablatif (AB), ou bien à l'instrumental en *-sa* (B), ou bien encore au cas en *-ā* (A). En général leur thème se termine par *-ur* en A, *-or* en B: A. *eṃtsur-* (*eṃts-* ou *ents-* « saisir, prendre »), A. *kākärpur-* (*kärp-* « descendre »), A. *kākmur-* (*kām-* « porter, chercher »), B. *çceçcamor-* ou *çeççamor-* (*stam-* « être debout, se trouver, être »), B. *eṅkor-* (= A. *eṃtsur-*), etc. Les absolutifs du dialecte A qui se terminent par *-or* comme *pänwor-* (*pänw-* « tirer »), *putkor-* (*putk-* « diviser, distinguer »), *ritor-* (*rit-* « chercher, tendre à »), etc., ont *-or* < *-ā* + *ur*, dont *-ā* provient du thème du parfait [6]. On partira de *-wer* pour A. *-ur*, B. *-or*: *-wer* > *-war* > *-wär* > *-ur* ou *-or* [7].

A côté des absolutifs en B. *-or*, on en trouve qui se caractérisent par *-ar*: *tatākar-* (*tāk-* « devenir, être »), *kakāmar-* (= A. *kākmur-*), etc.: *-ar* < *-or* en syllabe fermée comme B. *-aṣ* < *-oṣ* < *-uṣ* également en syllabe fermée dans les participes passés en *-u* [8].

Les deux dialectes possèdent aussi quelques abstraits verbaux en *-or* (ou *-ar* < *-or*) : B. *karyor* et A. *kuryar* « commerce » (B. *käry-*

[1] Cf. p. 65.

[2] V. W., *Lexique*, p. 14 (il ne s'agit donc pas d'un participe passé en *-u* + *er*).

[3] Ibid., p. 106.

[4] Sieg, *OLZ*, c. 134 sq., prétend qu'il n'y a aucun rapport entre le suffixe de AB. *ārwar*, etc., et celui de B. *malkwer*. Il est clair que dans le premier cas il s'agit d'un suffixe d'adjectifs et dans le second d'un suffixe de substantifs.

[5] Cf. p. 253 sq. Il se peut qu'une contamination se soit parfois produite avec le partic. passé: cf. Sapir, *Influences*, p. 266.

[6] Cf. p. 261.

[7] Pedersen, *Groupement*, p. 42 sq., a déjà comparé aux abstraits verbaux du hittite, mais sans donner une explication phonétique. Sapir, *Influences*, p. 267, a aussi comparé aux noms verbaux (infinitifs) en *-u̯ar* du hittite.

[8] Cf. p. 106.

« acheter »), A. *okar* « plante » (cf. A. *oks-* « croître »), A. *kärsor* « le fait de savoir » (*kärs-* « savoir »), A. *tärkor* « permission » (*tärk-* « laisser, congédier »), B. *yāmor* « acte » (*yām-* « faire »), B. *āyor* « présent, cadeau » (*ai-* « donner »), etc.

Ces abstraits verbaux et les absolutifs étaient sans doute des thèmes (tokhariens) en *-(*r*)*u*, comme B. *lyakur*, etc. La finale *-*u*, datant de la période pré-tokharienne, devait disparaître sous l'effet de l'accentuation. Seulement les absolutifs ne sont, en général, conservés que dans des formes déclinées; ou bien ces cas ont été secondairement construits sur le thème du nom. sg. mutilé, ou bien il s'agit de thèmes en *-*u̯er*, qui n'ont pas suivi l'analogie des formes neutres en *-*u*; l'absence de *-*u* dans les formes déclinées s'expliquerait de cette façon. En effet, on trouve deux mots en -*u* (nom. sg.) qui ont -*ur* dans leurs formes déclinées: A. *lyalypu* « karman » (littér. « ce qu'on a fait rester »: cf. *lip-* « rester ») [1], A. *watku* « ordre » (*watk-* « commander ») font *lyalypuräṣ* (abl. sg.) et *watkurā* (cas en -*ā* sg.) : -*u* au nom. sg. rend i.-e. *-*u̯er* ou *-*u̯r̥* (> tokh. -*wer*) [2], avec chute de *-*er*, tandis que -*ur* dans les autres formes est resté intact [3].

9. — Thèmes en *-*el*

Les formes en *-*l* (suffixe simple ou complexe) coïncident souvent dans leurs fonctions avec les formes en *-*r*/*n* (suffixe simple ou complexe). Comme Benveniste l'a prouvé [4], en tout emploi nominal *l* est susceptible de remplacer *r*. Au début *-*l* caractérisait donc les abstraits neutres généralement tirés des verbes: on en a e.a. les noms abstraits hittites en -*ul* tels que *išḫiul* « lien, engagement » (*išḫiya-* « lier »), *takšul* « entente, paix » (*takš-* « faire, construire »), en face de la formation en *-*ur*, qui se retrouve dans plusieurs langues [5]; on citera aussi les noms d'agent latins en -*il* comme *pugil, mugil, vigil*, avec le suffixe thématisé *-*ile/o-* dans gr. -ιλος (ποικίλος, etc.) ; le témoignage concordant du hittite et du latin permet de rétablir un suffixe i.-e. *-*ēl*, que l'on rencontre dans deux abstraits hittites, *šuēl* « lien, cordon » (cf. lat. *suo*) et *ḫurkēl* « peine

1 SSS, § 8, p. 6.

2 Cf. p. 95. Cf. aussi Sapir, *Influences*, p. 266 sq.

3 Sur les thèmes en *-*er*, cf. notre article *Beitrag zur tocharischen Wortbildungslehre. Die r-Stämme, IF*, 59 (1943).

4 *Origines*, p. 40 sq.

5 Ibid., p. 35 sq.

de mort » (*ḫark-* « mourir ») et dans la formation latine en *-ēla*: cf. *querēla, loquēla,* etc., qui présente un ancien **-ēl* féminisé. Avec voyelle brève on le trouve attaché à une racine **sāu-* « briller »: **sāu̯el-* « soleil », un des plus vieux mots du vocabulaire indo-européen; mentionnons aussi les adjectifs thématiques du type de gr. στρεβλός « tourné », σιγηλός « silencieux », μιμηλός « imitant », v. sl. *neslъ* (*jesmь*) « (j'ai) porté », les infinitifs arméniens tels que *berel* « porter », *aṙnul* « prendre », etc., dont *-l* remonte aussi à i.-e. **-le/o-*, etc.

On sait que la présence des formes en *-l* constitue un des traits caractéristiques du tokharien: il s'agit des adjectifs verbaux en *-l* et des substantifs verbaux en *-lune* (A), *-l(y)ñe* (B). Comme on a affaire à des dérivés verbaux, il vaudra mieux examiner leur structure dans la partie qui traite le verbe. Notons ici qu'il y a deux groupes d'adjectifs verbaux: ceux du premier groupe (adj. verb. I) se rattachent au thème du présent [1], tandis que ceux du second (adj. verb. II) sont bâtis sur le thème du parfait [2].

Les adjectifs verbaux (des deux groupes) étaient thématiques (*-l* < i.-e. **-le/o-*: cf. gr. στρεβλός, etc.). Cependant au féminin singulier ils se rattachent au type en **-i̯ā/ē* [3], et au pluriel ils appartiennent à un thème en **-ei̯e/o-* (cf. gr. -αλεος: γηραλέος, etc.) [4] en ce qui concerne le masculin (en A), tandis que pour le féminin on doit partir d'un thème en **-en* [5].

A côté des adjectifs verbaux en *-l*, il y a quelques substantifs en *-l*, qui dérivent aussi de verbes: A. *cmol*, B. *cmel* « naissance » (A. *tam-*, B. *tem-*, etc. « produire, naître »); A. *rkäl* « couverture » (*räk-* « étendre, couvrir »); A. *wsāl* « vêtement » (*wäs-* « habiller »); A. *ṣol*, B. *ṣaul* « vie » (A. *ṣo-*, B. *ṣau-* « vivre »), etc. En indo-européen ces neutres n'avaient aucune caractéristique: ils se terminaient par **-l* (cf. hitt. *išḫiul, šuēl,* etc.). En tokharien ils ont passé, déjà dans la période pré-tokharienne, aux neutres en **-en* (même thème qu'au pluriel féminin des adjectifs verbaux en *-l*) [6]: ce suffixe est conservé dans les substantifs verbaux en *-l(y)ñe* (B), *-lune* (A),

1 Cf. p. 229 sq.
2 Cf. p. 253 sq.
3 Cf. p. 117.
4 Cf. p. 119 sq.
5 Cf. p. 157.
6 Cf. *ibid.*

qui ne sont autres que d'anciens substantifs neutres en **-en*, auxquels a été ajouté **-(e)i*, marque d'infinitif[1]. Ainsi B. *-l* < **-len* et B. *-l(y)ñe* < **-len(e)i*. Les substantifs en *-l* du dialecte B n'offrent plus aucune trace de **-en*; leur pluriel a été formé sur le thème mutilé du singulier: cf. *cmela* de *cmel*.

Le passage aux neutres en **-en* s'observe aussi en dialecte A, car on y trouve des substantifs verbaux en *-lune* avec *-ne*. Toutefois dans ce dialecte **-en* des substantifs neutres mentionnés a parfois été remplacé par **-u*, caractéristique d'autres neutres du type de *waṣt* < **waṣtu*[2]. Il y avait donc des neutres en **-len* et des neutres en **-lu*, et des formes d'infinitif en **-(e)i* construites sur les neutres en **-len*. Or une contamination s'est produite entre le thème en **-u* et le thème en **-en*: il en est sorti pour le substantif verbal (infinitif) un suffixe **-lu* + **-en(e)i* > *-lune*, qui est devenu prépondérant: *-l(y)ñe* (cf. en B) a été complètement éliminé. Dans les neutres du type de *cmol*, **-en* a disparu: **-u* a été généralisé.

Les substantifs verbaux en *-l(y)ñe* (B), *-lune* (A) trouvent donc leur origine dans des substantifs neutres en **-en* et en **-u*. Cependant on peut dire que pratiquement le substantif verbal en *-ñe* (B), *-une* (A) se construit sur l'adjectif verbal II, qui se rattache à des thèmes de parfait: aussi bien les neutres comme *cmol* que les adjectifs verbaux II ont perdu leurs suffixes (indo-européens ou du moins pré-tokhariens).

Il y a lieu d'attirer l'attention sur quelques formes isolées en *-l*: A. *añcäl* « arc » (cf. skr. *áñcati* « plier, courber », gr. ἀγκάλη « objet courbé », etc.)[3], A. *ārṣal* « reptile venimeux » (< i.-e. **ers-* « mouvoir »)[4]; *c* et *ṣ* attestent la présence originelle de **e*: on doit donc partir d'i.-e. **-el-*, comme dans **säu̯el-* (A. *añcäl* correspond donc peut-être à skr. *añjalí-*). Il s'agit sans doute d'anciennes formes en **-el* féminisées (**-elā*), puisque le tokharien les traite comme des féminins; on trouve *ārṣlās*, acc. pl. Signalons aussi l'adjectif *omäl* (A), *emalle* (B) « chaud » < i.-e. **ām-* « avoir chaud » + **-ele/o-* (thématique), qui dans gr. hom. ἦμαρ, arm. *awr* « jour » est pourvu du suffixe **-r*. Celui-ci alterne donc souvent avec **-l*. On posera i.-e.

1 Cf. p. 81 sq.

2 Cf. p. 64 sq.

3 V. W., *Lexique*, p. 6.

4 Ibid., p. 14. On rejettera l'hypothèse de Pedersen, *Tocharische Beiträge*, *BEl*, III (1943), p. 17 sq.: *-l-* < *-tl-* ou *-kl-*.

**āmer* à côté de **āmel*, deux abstraits construits sur la racine verbale **ām-*[1].

10. — Thèmes en **-u̯es/u̯os*

Il s'agit, non des formes thématiques en **-u̯e/o-* du type de skr. *sárva-*, etc., qui seront étudiées ci-dessous[2], mais de la caractéristique des participes passés, comme skr. *vidvā́ṃs(am* : acc. sg. m.), gr. εἰδώς, etc. L'étude des représentants tokhariens de ces formes nominales du verbe figure ici à cause de l'importance de certains aspects de leur déclinaison pour plusieurs catégories d'adjectifs.

Le suffixe i.-e. **-u̯es/u̯os* a abouti à *-u* au nom. sg. m. (**-e/os* a disparu par suite de l'accentuation) : B. *kekenu* et A. *kaknu* (B. *ken-*, A. *kän-* « se réaliser »), B. *rerit(t)u* (B. *ritt-* (caus.) « être réuni »), B. *kekamu* et A. *kakmu* (B. *kam-*, A. *käm-* « venir »), etc. ; si *-u* est ajouté à la voyelle *ā* qui caractérise souvent le thème du parfait[3], on obtient B. *-au*, A. *-o* : B. *tatākau* (B. *tāk-* « devenir, être »), A. *ritwo* (A. *ritw-* « être réuni ») = B. *rittau*, A. *pänwo* (A. *pänw-* « tirer »), etc. Tandis que le nom. sg. m. repose sur i.-e. **-u̯es/u̯os*, degré fort, le nom. sg. féminin (+ les autres cas du fém. sg.) présente le degré zéro **-us* : A. *kakmus* (*kakmu*), A. *lmos* (A. *läm-* « se trouver, être assis »), tout comme en grec (cf. εἰδυῖα) et en sanskrit (cf. *vidúṣī*), dont -υῖα et *-uṣī* < i.-e. **-usi̯ə₁*[4]. Seulement on n'a pas i.-e. **-i̯ā/ē* comme caractéristique du féminin (en grec et en sanskrit on a -ια et *-ī* < i.-e. **-i̯ə₁*), mais i.-e. **-ā*[5] : on la trouve comme *-a* (en finale) en dialecte B dans une forme secondaire (où *-a* a été rétabli dans la période post-tokharienne) comme *kekenusa* (*kekenu*). En dialecte A, *-ā-* se rencontre à l'acc. sg. : *kaknusāṃ* (cf. *kekenusa* en B), *ritwosāṃ* (*ritwo*), également des formes secondaires. Dès lors *-s* en A et *-sa* en B étaient regardés comme des suffixes indiquant le fémi-

[1] V. W., *Lexique*, p. 80. En tokharien (ou peut-être déjà en indo-européen : cf. les thèmes en *-ryā* (A) : p. 117) **āmel* est passé aux féminins en *-yā/a* : A. *omlyi*, B. *emalya* (cf. p. 115 sq.).

[2] Cf. p. 112 sq.

[3] Cf. p. 259 sq.

[4] Pedersen, *Tocharisch*, p. 111, compare au thème faible de skr. *vidúṣas*, gén. sg. m. ; l'hypothèse qu'i.-e. **-u̯es* figurerait dans B. *yku-weṣepi* ne peut être soutenue, puisque cette forme atteste un adjectif en *-(e)ṣṣe* (cf. p. 109 sq.) bâti sur un participe passé en *-u*.

[5] Cf. p. 61 sq.

nin: que l'on compare A. *kakmus* à *kakmu*, B. *kekenusa* à *kekenu*, etc. Rien d'étonnant donc que *-s(a)* est devenu une des caractéristiques les plus répandues du féminin. En A on la trouve dans les adjectifs en *-u* remontant à i.-e. **-u̯ent*[1]: *lukçanuṃts* et *lukçanuts* (*lukçanu* « éclairant »), *yokeyunts* (*yokeyu* « altéré »), *çolasuts* (*çolasu* « vivant ») (souvent donc avec disparition de *ṃ* < *n* devant *ts*), etc., et dans quelques adjectifs en *-o*, comme dans *ekrots* (*ekro* « malade »), *parnots* (*parno* « brillant »), par contamination avec les participes passés en *-o* (= B. *-au*: *-o* dans *ekro, parno* est une monophtongue). Il y a aussi A. *krāntsāṃ* (acc. sg.) et A. *lānts*, B. *lāntsa* de A. *krant* « bon » et de AB. *lānt*, acc. sg. de A. *wäl*, B. *walo* « roi », thèmes en **-(e)nt*[2].

La présence de *-s* du féminin dans les thèmes en **-u̯ent* en dialecte A s'explique assez facilement par le fait que les participes en **-u̯es/u̯os* eux-mêmes sont passés à la catégorie des participes (passés) en **-u̯ent* dans une partie de leur flexion, à savoir à l'acc. sg. m.[3], à l'acc. pl. m.[4] (cf. *yāmuñcäs*: *yāmu* de *yām-* « faire »), et aussi au nom.-acc. pl. f. où il y a *-unt* < **-untā* (cf. *yāmunt*), et où il s'agit d'anciennes formes neutres[5]. Il n'y a que le nom. pl. m. qui offre **-us*, degré zéro d'i.-e. **-u̯es/u̯os*: *yāmuṣ, kätkoṣ* (*kätko* de *kätk-* « franchir, passer ») avec *-uṣ, -oṣ* (A. *o* = B. *au*) < **-(ā)uṣes*[6] (cf. skr. *vidvā́ṃsas*, où l'introduction de la nasale est une analogie des thèmes en *-vant*, et gr. εἰδότες: le sanskrit et le grec, bien qu'ayant la désinence **-es* au nom. pl. m., ont le degré fort au suffixe).

En dialecte B on ne trouve que des restes, au moyen desquels on ne peut que difficilement reconstruire un schéma de la flexion. Nous avons déjà cité une forme comme *kekenusa* qui trouve son équivalent en dialecte A. L'acc. sg. f. se termine par *-ai*[7]: *keklyutkusai* (*keklyutku* de *klutk-* « faire devenir »). Au pluriel on emploie la désinence *-a* sans distinction de genre, comme il est d'ailleurs de

1 Cf. p. 91 sq.
2 Sur *-s* du féminin, cf. maintenant V. W., *Wortbildung*, p. 260 sq.
3 Cf. p. 92.
4 Cf. *ibid.*
5 Cf. p. 158.
6 V. W., *Bestand.*, § 271, p. 120 (mais avec degré zéro primaire); cf. aussi Petersen, *Nominal Decl.*, p. 80.
7 Cf. p. 67 sq.

règle[1]: *yām(u)wa* (neutre: *yāmu*), *kak(k)āccuwa* (féminin de *kātk-* « se réjouir »). Mais des formes telles que *āyoṣ* (*ai-* « donner »), *yāmoṣ* (cf. *yāmu*), *tetemoṣ* (*tem-* « produire, naître »), qui sont des nominatifs pl. m., constituent avec *-oṣ* < *-uṣ* les équivalents des nominatifs pl. m. en *-uṣ* du dialecte A < i.-e. **-uses*. A côté de *-oṣ* on trouve aussi *-aṣ* comme dans *nanautaṣ* (*nanautau* de *naut-* « périr, disparaître ») : *-oṣ* a passé à *-aṣ* en syllabe fermée comme B. *-or* (< *-ur*) est devenu *-ar*, dans les absolutifs comme B. *tatākar-*, *kakāmar-*, etc.[2] La finale *-ṣ* de *nanautauwwaṣ*, nom. pl. f. (n.), n'est autre que la particule enclitique *-ṣ(pä)*[3], qui joue ici le rôle de particule de renforcement. C'est ce même *-ṣ* sans doute qui figure dans quelques formes d'acc. sg. (m.) en B comme *kekenoṣ*, *tatākaṣ*, etc.[4]

11. — Deux désinences indo-européennes du génitif-ablatif

« En tokharien la possession s'exprime d'ordinaire, comme en slave, par des adjectifs dérivés, même dans les cas où les autres langues préfèrent le génitif ou un composé ». Tel est l'avis des auteurs de la « Tocharische Grammatik »[5]. Mais nulle part ils n'ont pu déterminer l'origine de ces soi-disant adjectifs dérivés. Or l'examen prouve que quelques catégories d'entr'eux ne sont autres que d'anciens génitifs indo-européens; c'est ce que nous avons déjà démontré en ce qui concerne le suffixe des adjectifs possessifs en *-eṃ* du dialecte A, qui représentent des génitifs sg. en **-os* (**-es*) de thèmes en **-en*[6]. Deux autres suffixes formant des adjectifs trouvent également leur origine dans des génitifs-ablatifs indo-européens: il s'agit de A. *-ts*, B. *-tse*, et de A. *-ṣi*, B. *-ṣṣe* (le dernier suffixe caractérise des adjectifs possessifs).

1 Cf. p. 155 sq.

2 Cf. p. 100.

3 Cf. Sieg, *Karm.*, p. 31 (7b1).

4 On ne peut poser avec Pedersen, *Tocharisch*, p. 41, *-ṣ* (acc. sg. m.) < **-sm̥*. *-aṣ* < *-oṣ* (participes en *-u*) est d'origine analogique dans *tatākaṣ*, *nanautaṣ*, participes en *-au*. Il ne peut être question d'une contraction *-aṣ* < **-āwes-*, comme le suggère Pedersen, *ibid.*, p. 233.

5 § 41, p. 21.

6 Cf. p. 72.

a) — A. *-ts,* B. *-tse*

A. *-ts,* B. *-tse* (avec *-e* d'origine secondaire) [1] est un suffixe très répandu; on l'attache à toutes sortes de substantifs. On trouve B. *-otse* dans B. *orotse* « grand », et A. *-ots* > *-ats* dans A. *tsopots* > *tsopats* « grand » [2]. En général *-ots(e)* est devenu *-ats(e)* : A. *mokats* « puissant, fort », A. *oktats* et B. *oktatse* « octuple » (cf. A. *okät,* B. *okt* « huit »), etc. Un allongement compensatoire a peut-être eu lieu dans A. *çtwarāts,* B. *çtwarātse* « quadruple » (cf. A. *çtwar,* B. *çtwer* « quatre ») [3]. L'aspect originel du suffixe a donc été *-ots-* > *-ats-* ou *-āts-* (avec compensation vocalique) [4]. Dans plusieurs cas il y a *-ts-* seul: A. *truṅkäts* et B. *troṅktse* « creux » (A. *truṅk,* B. *troṅk* « intérieur, cavité »), A. *amokäts* « artiste » (*amok* « art », mot d'emprunt), A. *wärts* et B. *aurtse* « large », apparenté à skr. *urú-* (*-ts-* a été ajouté après la chute d'i.-e. **-u* en finale), A. *wañits* (pour *pañits* de *pañi* « éclat »), etc. Seulement il se peut aussi que *-ts(e)* représente *-ots(e)*, avec disparition de *o* (en passant par *ä*) en syllabe ouverte.

Quelques adjectifs ont *-wāts* (A), *-watse* (B) : A. *tampewāts* (*tampe* « puissance »), A. *tārçonwāts* (A. *tārçaṃ* « tromperie, fraude »), A. *ānewāts* et B. *anaiwatse* « désagréable », etc. Il s'agit de l'aspect *-āts* précédé de *w,* qui n'est autre que la finale de quelque substantif auquel le suffixe a été ajouté, p. ex. A. *ñom-kälywāts* (A. *ñom-klyu,* B. *ñem-kälywe,* littér. « nom-gloire »), où *-w-* appartient à la racine (cf. skr. *çrávas-,* gr. κλέος, etc.) [5]. Que l'on compare la généralisation de *-wāts* à celle de A. *-nu* et de AB. *-su* des thèmes en **-u̯ent* [6] et à celle de A. *-um* (*-om*) des thèmes en **-ment* [7], où *-n-*, *-s-*, et *-u-* (*-o-*) faisaient originellement partie du mot auquel le suffixe était attaché.

1 Cf. p. 58 sq.

2 Pour l'étymologie de ces adjectifs, cf. p. 13, note 4, pour B. *orotse,* et p. 45, pour A. *tsopots,* etc.

3 Cependant il est bien possible que dans cet exemple *-ā-* ne soit autre que la désinence du pluriel *-ā* (cf. p. 154 sq.). On peut comparer aussi à lat. *quadrā(tus)* : cf. PETERSEN, *Pronominal Decl.,* p. 197. Sur cet *-ā-,* cf. aussi ci-dessous, p. 213.

4 Il se peut bien que *-ats(e),* etc., représente dans quelques cas un ancien **-ets(e)*: cf. p. ex. B. *eṃṣketse,* dérivé de *eṃṣke* « jusqu'à », et peut-être A. *pälkets* « considérable » (cependant B. *empalkaitte* « insouciant, négligent » a *-ai-*: cf. A. *-e-ts*).

5 Cf. aussi B. *aiw-* « zugewandt sein » à côté de B. *anaiwatse,* A. *ānewāts* (SIEG, *OLZ,* c. 132).

6 Cf. p. 92.

7 Cf. p. 90 sq.

En ce qui concerne l'origine de tokh. *-ots(e)*, *-ets(e)* (?), etc., on notera que le dialecte B possède des génitifs en *-tse* (sg.) et en *-ts* (pl.) [1]: il faut donc probablement remonter pour cette formation de génitifs-adjectifs à d'anciennes formes génitivales. Nous croyons en avoir indiqué la vraie origine en l'identifiant avec les adverbes grecs en -θε(ν) qui ont un sens ablatival bien marqué: en plus on trouve gr. -οθε(ν) comme dans οὐρανόθεν et παντόθεν. Or -οθε(ν) correspond à tokh. *-ots-* > *-ats-*, etc., tokh. *ts* rendant très souvent i.-e. **dh* palatalisé [2]. On posera donc i.-e. **-dhe(n)* (**-en* semble être assuré par gr. -θα de ἐνταῦθα, etc., < **-dhn̥*) comme dans gr. πρόσθεν, etc., et i.-e. **-odhe(n)* (**-o-* est sans doute la voyelle dite thématique) comme dans οὐρανόθεν; **-dhe(n)* figure dans les génitifs du dialecte B [3], tandis que **-odhe(n)* se présente dans le suffixe des adjectifs en *-ots-* > *-ats-* et *-āts-*. L'indo-européen avait donc **-dhe(n)* caractérisant le génitif-ablatif: grâce au tokharien les formes grecques en -θε(ν) qui jusqu'ici étaient isolées, peuvent être situées en indo-européen [4].

La comparaison avec les génitifs pl. en *-ç* de l'arménien [5] ne peut être soutenue, *-ç* remontant à i.-e. **-sk-* qui figure dans A. *-ççi*, désinence du génitif pluriel [6]; d'autre part *-ts-* n'a rien à faire avec A. *-es* ou *-is* (gén. sg.) comme le propose Pedersen [7], et le rapprochement fait par le même auteur [8] de hitt. *-z*, *-za* (abl.) doit également être rejeté du point de vue phonétique: tokh. *ts* est ici une consonne simple, comme le prouve la palatalisation secondaire en B, où *-ce*

1 Cf. p. 152; dans B. *yelyitse*, adj. (B. *yel(y)-* « ver »), *-tse* s'est ajouté à une forme du nom. pl. en *-i*: une trace donc de l'origine génitivale des adjectifs en *-ts(e)* (cf. A. *-ṣi*, B. *-ṣṣe* ajouté à des formes du pluriel: p. 109).

2 Cf. p. 42. De la même façon gr. -εθε(ν) (cf. ἐμέθεν) s'accorderait avec tokh. *-ets(e)*.

3 Cf. p. 152.

4 Voir maintenant V. W., *Contribution*, p. 296 sq. (B. *aurmets-* est à biffer: cf. SIEG, *OLZ*, c. 132; sur A. *pälkets*, cf. p. 107, note 4).

5 ADJARIAN, c. 40; cf. aussi V. W., *Génitif*, p. 198 sq.

6 Cf. p. 165.

7 *Tocharisch*, p. 48; voir déjà MEILLET, *Formes*, p. 411.

8 IBID., p. 50. Pedersen ne semble pas avoir vu que les génitifs en *-ts(e)* (B) et les adjectifs en *-ts(e)* (AB) ont la même origine: il donne i.-e. **-ti̯o-* (déjà chez MEILLET, *Formes*, p. 409) pour les adjectifs comme B. *orotse* (p. 95), hypothèse qui est phonétiquement insoutenable. A rejeter également la théorie de W. PETERSEN, *Nominal Decl.*, p. 89 sq.: *-ts* < i.-e. **-tos* (cf. p. 130 sq.).

<-*tse*[1]. Il faut donc y voir une (sonore) aspirée indo-européenne, une gutturale ou une dentale : or il paraît assez difficile d'identifier hitt. *z* avec le phonème postulé par tokh. *ts*.

En ce qui concerne la flexion, il est à noter qu'au pluriel m. les adjectifs en -*ts* (A) se déclinent d'après le type en *-*e̯ie/o*-[2], tandis qu'au pluriel f. ils offrent un thème en *-*en*[3].

b) — A. -*ṣi*, B. -*ṣṣe*

Le suffixe A. -*ṣi*, B. -*ṣṣe* caractérisant des adjectifs possessifs s'ajoute comme tel aux substantifs, comme dans A. *pācarṣi* (A. *pācar* « père »), A. *eṅkälṣi* (A. *eṅkäl* « passion »), B. *āyorṣṣe* (B. *āyor* « cadeau, présent »), A. *kanweṃṣi* (A. *kanweṃ* (duel) « genoux »), dont le thème se termine par une consonne ; ou bien il est précédé de AB. *e*-, B. *o*-, A. *a*- comme dans B. *pelaikneṣṣe* (B. *pelaikne* « loi »), B. *pärweṣṣe* « premier », A. *pekeṣi* (A. *peke* « écriture, (ouvrage de) peinture »), A. *tsekeṣi* (A. *tseke* « (ouvrage de) sculpture »), B. *pälskoṣṣe* (B. *palsko* « esprit »), A. *pälskaṣi* (= B. *pälskoṣṣe*), A. *yukaṣi* (A. *yuk* « cheval »), A. *çnaṣi* (A. *çäṃ* « femme »), etc. ; on trouve enfin AB. *ā*- dans 1. — A. *cmolwāṣi* (A. *cmol* « naissance »), A. *āyäntwāṣi* (A. *āy* « os »), etc. ; 2. — A. *käntwāṣi* (A. *käntu* « langue »), A. *añcwāṣi* « de fer », A. *kärwāṣi* (A. *kru* « roseau »), A. *wsāṣi* et B. *ysāṣṣe* (A. *wäs*, B. *yasa* « or »), A. *ātyāṣi* (A. *āti* « herbe »), A. *pyāpyāṣi* (A. *pyāpi* « fleur »), etc. Notons qu'en B *cmelaṣṣe* répond à A. *cmolwāṣi*.

Éliminons d'abord les formes comme A. *cmolwāṣi*, A. *āyäntwāṣi*, etc., où -*ṣi* s'est ajouté à des formes du pluriel en -*ā*, tout comme A. *ysāräṃṣi* est construit sur le thème du pluriel[4] de A. *ysār* « sang » (à côté de A. *ysāraṣi* : thème du singulier) ; dans B. *cmelaṣṣe*, -*ṣṣe* s'est également ajouté à *cmela*, pluriel de *cmel* (= A. *cmol*) : *ā* y a passé à *a*. D'autres formes en -*ā* comme A. *ātyāṣi* et A. *pyāpyāṣi* reposent sur des thèmes en -*yā*, suffixe qui a conservé sa forme pleine à l'intérieur du mot, mais qui au nom. sg. a abouti régulièrement à -*i*[5]. Il y a enfin la troisième catégorie avec *ā*-, où il ne s'agit

[1] Cf. p. 147 sq.
[2] Cf. p. 120.
[3] Cf. p. 157.
[4] Cf. p. 156. Pour d'autres exemples, où -*ṣi* s'est ajouté à des formes du pluriel, cf. SSS, § 44, g, p. 26.
[5] Cf. p. 115 sq.

pas de formes du pluriel en *-ā* (B. *-a*) ou de thèmes en *-yā*: A. *känt-wāṣi,* A. *añcwāṣi,* A. *kärwāṣi,* A. *wsāṣi* et B. *ysāṣṣe.* Tous ces mots, excepté A. *wsāṣi* et B. *ysāṣṣe,* présentent *-wā*: nous avons affaire à des thèmes en i.-e. **-(e)u̯ā,* et dans A. *käntwāṣi* même à un thème en **-t(e)u̯ā* [1]. Quant à A. *wsāṣi* et B. *ysāṣṣe, -ā* rappelle la voyelle finale de gr. éol. αὔα, skr. *uṣā́(m)* (acc. sg.) « aurore », sans doute i.-e. **-ā* (féminin) [2].

On trouve ensuite A. *-aṣi* et A. *-eṣi* en face de B. *-eṣṣe,* B. *-oṣṣe.* On voit que le dialecte B a conservé *e/o* comme tel, tandis qu'en A ces deux voyelles ont déjà passé à *a*: A. *-eṣi* est une formation secondaire, englobant des formes (mutilées) à *-e* secondaire, auquel s'est ajoutée la caractéristique *-ṣi,* tandis que *-aṣi* remonte à la période pré-tokharienne. Cependant il se peut que parmi les formes en *-eṣṣe, -oṣṣe* du dialecte B, il y en ait qui ne datent que de la période post-tokharienne, mais on peut dire, en général, que B. *-eṣṣe,* B. *-oṣṣe* est l'équivalent de A. *-aṣi.* D'autre part il est à remarquer que le passage *e/o* > *a* dans cette dernière finale s'est produit dans la période post-tokharienne [3]. Le dialecte A hésite parfois entre *-aṣi* et *-ṣi*: on trouve *ysārṣi* et *ysāraṣi* (A. *ysār* « sang »), *wärṣi* et *wraṣi* (A. *wär* « eau »), etc. Cette hésitation s'explique par le fait qu'il s'agit d'une ancienne désinence thématique (cf. B. *-eṣṣe,* B. *-oṣṣe*), dont on n'ajoutait parfois que A. *-ṣi,* B. *-ṣṣe* aux mots se terminant par une consonne ou par *-ā* ou une autre voyelle: l'analogie a même créé A. *käntwaṣi* à côté de A. *käntwāṣi.*

Nous avons identifié B. *-eṣṣe,* B. *-oṣṣe,* A. *-aṣi* avec skr. *-asya,* gr. -οιο (< *-οσjο) formant le génitif sg. des noms thématiques: cf. skr. *devásya,* gr. hom. θεοῖο [4]. La présence de *e-* à côté de *o-,* où l'on n'attend que *o-* seul, a déjà reçu une explication [5]. La voyelle finale de **-si̯o* a disparu sous l'influence de l'accent: on a donc A. *-ṣi.* En B on a ajouté *-e* secondaire caractérisant souvent le nom. sg.: *-i-* s'est assimilé à *ṣ* de sorte que l'on obtient *-ṣṣe* [6]. Signalons

[1] Cf. p. 114.
[2] Cf. p. 61 sq.
[3] Cf. p.61.
[4] V. W., *Bestand.,* § 184, p. 88 sq.
[5] Cf. p. 59.
[6] La graphie *-ṣe* que l'on rencontre dans quelques formes (cf. p. ex. B. *ykuweṣepi*: p. 104, note 4) est due à une certaine négligence orthographique. Dans une forme telle que B. *yāmorṣe* (*yāmor* « acte ») *-ṣṣ-* a été simplifié après une consonne.

que le dialecte A connaît aussi une forme avec *-ṣṣe* (donc *-ṣi* + *e* secondaire) : *ṣñaṣṣe* « parent » (dérivé de A. *ṣñi*, pronom réfléchi) qui se rencontre aussi en B. La forme du dialecte A n'a donc pas été empruntée au dialecte B, comme le pense Pedersen[1] : on a affaire au même suffixe *-aṣṣe* < **-e/osi̯o* + *e* secondaire.

Nous pouvons donc conclure qu'i.-e. **-(e/o)si̯o*, désinence du génitif sg., est représenté par A. *-ṣi*, B. *-ṣṣe*, suffixe qui a été employé aussi pour le pluriel : cf. A. *cmolwāṣi*, B. *cmelaṣṣe*. Une origine i.-e. **-ski̯e/o-* pour A. *-ṣi*, B. *-ṣṣe*[2] ne pourrait être conciliée avec les lois phonétiques : il n'y a que A. *-ççi*, suffixe du génitif pl., qui remonte à i.-e. **-ski̯e/o-*[3].

L'identité de finale (*-i*) et de sens entre les suffixes A. *-ṣi* (< i.-e. **-si̯o*) et A. *-i* des adjectifs possessifs (< i.-e. **-i̯en*)[4] a amené une contamination entre les deux flexions : celle de A. *-ṣi* s'adapte très souvent à celle de A. *-i*. De cette façon s'expliquent les formes de l'acc. sg. m. de A. *-ṣi* en *-ṣinäṃ* à côté de *-ṣiṃ* : cf. *metrakṣinäṃ* (A. *Metrak* : cf. skr. *Māitreya*) et *ñemiṣiṃ* (A. *ñemi* « bijou ») qui figurent dans le même vers[5]. Il n'y a que *-ṣiṃ* qui soit régulier (*-ṣi*, forme mutilée : < i.-e. **-si̯o*, + *-ṃ*, désinence de l'acc. sg.) : *-ṣinäṃ* est dû à l'influence des adjectifs possessifs en *-i*, où le nom. sg. m. en *-i* continue i.-e. **-i̯en*, et l'acc. sg. m. i.-e. **-in-*, thème faible, auquel *-ṃ* de l'acc. sg. s'est ajouté[6]. La forme *-ṣinäṃ* n'est donc pas plus ancienne que *-ṣiṃ*[7]. De la même façon s'expliquent les formes de l'acc. sg. fém. en *-ṣinā̈ṃ*, comme *maiträṣinā̈ṃ* (A. *maiträ* < skr. *māitrī*) : contamination de *-ṣi* avec *-inā* (cf. A. *kuleñcinā̈ṃ* de *kuleñci* : *kuli* « femme »), qui se compose de *-in-* (degré faible) + *-ā* (qui caractérise le fém.). Au pluriel la flexion des adjectifs en *-ṣi* ne diffère en rien de celle des adjectifs en *-i* : on trouve *-ṣiñi* (nom. m.) et *-ṣināñ* (nom. f.), *-ṣinäs* (acc. m.) et *-ṣinās* (acc. f.)[8], tout comme on a *ñäkciñi* (nom. m.), *ñäkcinäs* (acc. m.), *lāñcināñ* (nom.

1 *Tocharisch*, p. 96.

2 Hypothèse de MEILLET, *Étude*, II, p. 146 (plusieurs autres auteurs, e.a. PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 95, ont proposé la même hypothèse sans citer Meillet).

3 Cf. p. 165. Sur A. *-ṣi*, B. *-ṣṣe*, voir V. W., *Génitif*, p. 199 sq.

4 Cf. p. 85 sq.

5 SSS, § 112, p. 73.

6 Cf. p. 85.

7 Avis de SSS, § 112, p. 73.

8 IBID., § 171, p. 117.

f.), *lāñcinās* (acc. f.), etc.[1] D'autres formes ajoutent *-āñ, -ās* du féminin à *-ṣi,* combinaison qui aboutit à *-ṣṣā* (cf. B. *-ṣṣe* < *-ṣi* + *e*) : *añcwāṣṣāñ* (A. *añcwāṣi*), *cmolwāṣṣās* (A. *cmolwāṣi*), souvent avec simplification de *-ṣṣ-* à *-ṣ-* comme dans *āntiṣpurṣās* (A. *āntiṣpurṣi*: skr. *antaḥpura-*) à côté de *saṃsārṣṣās* (A. *saṃsārṣi*: skr. *saṃsāra-*), *napeṃṣāñ* (A. *napeṃ* « homme »), etc.[2] Le singulier aussi connaît des formes du féminin en *-ṣi* + *ā* > *-ṣṣā*: *añcwāṣṣāṃ* (cf. *añcwāṣṣāñ,* nom. pl.), *märkampalṣāṃ* (A. *märkampalṣi* de *märkampal* « doctrine ») (acc. sg.), avec *-ṣ-* < *-ṣṣ-* comme dans quelques formes du pluriel.

Signalons enfin que le nom. sg. f. des formes en *-ṣi* se termine quelquefois par *-iṃ*: cf. p. ex. *wsāṣiṃ* (A. *wsāṣi*). Il y a là une contamination avec les féminins en *-iṃ* < i.-e. **-īnā*[3]. Ce *-ṣiṃ* s'emploie même pour l'acc. sg. f.: *walyīṣiṃ* (A. *walyiṣi* de *wal(y)-* « ver »), *rapeṣiṃ* (A. *rapeṣi* de *rape* « musique »), etc. Il s'agit de la disparition de toute distinction entre le nominatif et l'accusatif sg., unification et simplification de la flexion, comme il arrive très souvent en tokharien: cette évolution a abouti à tel point, que *-ṣi* peut caractériser à la fois le nom. et l'acc. sg., m. et f.[4]

IV. — Formes complexes des suffixes en **-e/o-* (voyelle thématique) et en **-ā* (féminin et noms d'agent)

1. — Thèmes en **-u̯e/o-*, **-eu̯e/o-* et **-(e)u̯ā*

a) — Suffixe **-u̯e/o-*

On trouve i.-e. **-u̯e/o-* dans A. *salu* « complètement », ancien adjectif, apparenté à skr. *sárva-,* lat. *salvus,* gr. ὅλος, et dans A. *tsru* « peu », qui se rattache à skr. *hrasvá-* « petit » (la forme tokharienne pose i.-e. **ĝher-* comme gr. χείρων).[5]. L'origine **-u̯e/o-* de *-u*

1 Cf. p. 85 sq.

2 SSS, § 171, p. 117, note 6. La simplification s'est produite après une consonne (cf. en B, *-ṣe* < *-ṣṣe*: p. 110, note 6); si l'on trouve *-ṣ-* après une voyelle, il s'agit d'une « lässige Schreibung » (*ibid.*).

3 Cf. p. 123 sq.

4 SSS, § 112, p. 73 sq.

5 Il y a eu une dissimilation entre *ts* et **s* du suffixe, avec disparition de **s*: cf. p. 53. A rejeter le rapprochement de gr. τέρυς « faible » (PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 243): *ts* ne peut remonter à i.-e. **t.*

y est assurée par les formes des autres langues. Mais comme i.-e. *-*u̯en* et *-*u̯ent* et même *-*u̯es* aboutissent également à tokh. -*u*[1], il est impossible de dire si d'autres formes en -*u* remontent à i.-e. *-*u̯e/o-*, à *-*u̯en*, *-*u̯ent* ou *-*u̯es*: en plus les thèmes en *-*u̯ent* ont exercé une telle influence qu'u̯ne grande partie de la déclinaison des thèmes en *-*u̯es* a passé au type en *-*u̯ent*[2]. En ce qui concerne A. *salu* et A. *tsru*, on ne dispose pas d'autres formes (*tsru* est invariable) : nous ne savons donc pas si ces mots ont aussi passé au type en *-*u̯ent* dans la plupart des cas. Quant à B. *solme*, équivalent (adjectif) de A. *salu*, et A. *retwe*, B. *raitwe* « union, composition » apparenté à gr. ἀριθμός « nombre », ces formes seront étudiées ci-dessous[3].

b) — Suffixe *-*eu̯e/o-*

La finale -*u* de A. *naṣu* « ami » continue aussi i.-e. *-*u̯e/o-*, et puisque *ṣ* atteste i.-e. **e*, on posera i.-e. *-*eu̯e/o-*, thématisation de thèmes en *-*eu*, tout comme *-*u̯e/o-* constitue l'utilisation thématique de thèmes en *-*u̯-*[4]. A. *naṣu* appartient donc au type d'i.-e. **ĝneu̯e/o-* (got. *kniu*), **dreu̯e/o-* (got. *triu*), etc. [5]

Or A. *naṣu* a *naṣunt* comme acc. sg. m., tout comme les thèmes en *-*u̯ent*: la forme *naṣuṣ* du nom. pl. m. n'indique rien, puisque tous les adjectifs en -*u* forment ce cas de la même façon. A côté de *naṣu* il y a A. *yäslu* « ennemi » avec l'acc. sg. m. *yäslunt*, l'acc. pl. m. *yäsluñcäs*, et le nom. pl. m. *yäsluṣ*. S'agit-il aussi d'un thème en *-*eu̯e/o-*? A vrai dire: *-*u̯en* et *-*u̯ent* ne peuvent être exclus, mais il semble bien que A. *yäslu* « ennemi » ait été influencé dans sa flexion par A. *naṣu* « ami ».

c) — Suffixe *-(*e*)*u̯ā*

Au féminin i.-e. *-(*e*)*u̯e/o-* devient *-(*e*)*u̯ā*: cf. *-*eu̯ā* dans i.-e. **u̯idheu̯ā* (skr. *vidhávā*, lat. *vidua*, v. sl. *vьdova*). On trouve i.-e. *-*eu̯ā* dans tokh. A. *añcwā*(*ṣi*) « (de) fer », qui correspond à B. *eñcuwo* « fer », où -*o* est secondaire: A. *añcwā-* pose i.-e. **n̥deu̯ā*[6].

1 Cf. p. 78 sq., 91 sq., 104 sq.
2 Cf. p. 105.
3 Cf. p. 125 sq.
4 Benveniste, *Origines*, p. 70 sq.
5 Cf. V. W., *Beiträge*, p. 159.
6 Pour l'étymologie de ce mot, cf. V. W., *Lexique*, p. 20.

Il y a *-(e)u̯ā (disparition de *e en syllabe ouverte?) dans A. *kru* « roseau », dont on trouve l'aspect *kärwā-* dans A. *kärwāṣi* (adjectif: cf. A. *añcwāṣi*, etc.), et dans A. *käntu*, B. *kantwo* « langue », dont le dialecte A atteste l'adjectif *käntwāṣi*, où il y a *-wā*[1]: ce mot pose même i.-e. *-t(e)u̯ā*, émanant de thèmes en *-tu* comme skr. *vástu*, tokh. A. *waṣt(u)*, B. *ostu-*[2] ou en *-teu* comme lat. *actus*, car la racine est **qan-*[3].

2. — Thèmes en *-i̯e/o-*, *-i̯ā*, et *-ei̯e/o-*

a) — Suffixe *-i̯e/o-*

Le tokharien possède quelques noms en *-i*, qui correspondent au type de gr. ἵππιος (ἵππος), πολέμιος (πόλεμος), πάτριος (πατήρ), lat. *patrius* (*pater*), *ludius* (*ludus*), *noxius* (*noxa*), etc. Le suffixe a servi à tirer des adjectifs de la plupart des thèmes nominaux existants. Pour le tokharien on citera: A. *kaççi* « affamé » (A. *kaṣt* « faim »), A. *ṣäpñi* « somnolent » (A. *ṣpäṃ* « sommeil, rêve »), A. (*ṣäpta-*)*koñi* « de (sept) jours » (A. *koṃ* « jour »), A. (*okta-*, *wiki-*) *puklyi* « de (huit, vingt) ans » (A. *pukäl* « année ») et peut-être aussi A. *tsraṣi* « fort, énergique », apparenté à gr. θρασύς « intrépide »[4], A. *māski* « difficile, pénible » < i.-e. **mō-* « se fatiguer »[5], etc. AB. *käṣṣi* « maître, précepteur » (< i.-e. **qu̯ek̑s-* « apparaître, voir »)[6] n'est sans doute autre qu'un ancien adjectif du même type (cf. gr. πολέμιος).

Il est difficile d'indiquer avec précision quelle était la finale qui a disparu sous l'effet de l'accent; en théorie *-i* peut remonter aussi bien à i.-e. *-i̯en(t)* qu'à i.-e. *-i̯e/o-*. Seulement les thèmes en *-i̯en*[7] et le seul exemple, dont nous disposons, d'un thème en *-i̯ent* (?)[8] attestent la forme pleine du suffixe à l'acc. sg. et au pluriel. En ce qui concerne les mots cités ci-dessus, ils forment leur acc. sg. et leur pluriel sur le thème (mutilé) du nom. sg.: A. *käṣṣiṃ*, A. (*ṣäpta-*)*koñiṃ*, acc. sg. m.; A. *kaççiñ*, A. *tsraṣiñ*, nom. pl, m.,

1 Cf. p. 109 sq.
2 Cf. p. 64 sq.
3 V. W., *Lexique*, p. 25. Sur le suffixe *-(e)u̯ā*, cf. V. W., *Beiträge*, p. 158 sq.
4 V. W., *Lexique*, p. 147.
5 Ibid., p. 63.
6 Ibid., p. 35; cf. aussi ci-dessus, p. 49.
7 Cf. p. 85 sq.
8 Cf. p. 94.

mais *-puklyi* présente au même cas *-puklyiñi,* tout comme les thèmes en **-i̯en*. Cependant la différence de flexion avec les thèmes en **-i̯en* à l'acc. sg. m. et au nom. pl. m. semble bien prouver qu'il s'agit ici d'un autre suffixe, in casu d'i.-e. **-i̯e/o-*: car les composés du type A. *ṣäpta-koñi* « de sept jours », etc., correspondent sans aucun doute à ceux du sanskrit comme *daça-padya-* « qui a dix padas », du latin comme *bipedius* « de deux pieds », etc., où i.-e. **-i̯e/o-* constitue une terminaison particulière [1]. D'autre part A. *ṣäpñi* rappelle gr. ἐνύπνιον, lat. *somnium* « songe », skr. *svápnya-* « vision de rêve », thème en **-i̯e/o-*. Il y a aussi le génitif sg. en *-i* des noms de parenté: A. *pācri* (*pācar* « père »), A. *mācri* (*mācar* « mère »), A. *pracri* (*pracar* « frère »), B. *seyi* (*soy* « fils »), etc. Or ce génitif est un ancien adjectif en **-i̯e/o-*: cf. A. *pācri* à gr. πάτριος, lat. *patrius* « du père, paternel », etc. [2] On mentionnera également le gén. sg. en *-i* des pronoms personnels: cf. AB. *ñi* « de moi, mien », A. *tñi* « de toi, tien », etc., où il s'agit aussi d'anciens adjectifs en **-i̯e/o-* [3].

b) — Suffixe **-i̯ā*

Sous la forme du féminin le suffixe **-i̯e/o-* a pris une grande extension, pour tirer des abstraits d'adjectifs: cf. gr. σοφία (σοφός), κακία (κακός), lat. *prudentia* (*prudens*), *iracundia* (*iracundus*), etc. En sanskrit on trouve *-yā*: *dūtyā, padyā, īrṣyā*, etc. [4] A côté d'i.-e. **-i̯ā* il y avait aussi **-i̯* + **ē*, que l'on rencontre dans la cinquième déclinaison latine en *-iēs*: *canitiēs, luxuriēs, segnitiēs*, etc. Il y avait enfin la forme à voyelle réduite **-i̯ə₁*, qui figure en sanskrit au féminin comme *-ī*, et en grec (également au féminin) comme -ια: cf. skr. *takṣṇī* à gr. τέκταινα (à côté de πλατεῖα, φέρουσα < *φέροντι̯α, etc.) ; ἀλήθεια (et ἀληθείη : confusion d'i.-e. **-i̯ā* et **-i̯ə₁*), μοῖρα, etc., substantifs. En tokharien i.-e. **-i̯ā* (ou **-i̯ē*) devait aboutir à *-i* sous l'effet de l'accent. Or, cette langue présente d'abord quelques abstraits nominaux en *-i* (A), *-ya* (B) : A. *omlyi* et B. *emalya* « cha-

1 Cf. p. 134 sq.

2 Cf. aussi p. 151.

3 A. *yokañi* « altéré » (A. *yoke* « soif »), *praskañi* « craintif » (A. *praski* « crainte »), etc., sont également des thèmes en **-i̯e/o-*; *-ñ-* n'est autre que la finale d'un thème en **-n* auquel **-i̯e/o-* a été attaché: cf. A. *-nu* pour les thèmes en **-u̯ent* (p. 92).

4 Cf. MEILLET-VENDRYES, p. 364, et CARNOY, p. 216.

leur » (A. *omäl,* B. *emalle* « chaud »), A. *yäslyi* et B. *ysaly(a?)* « inimitié » (cf. A. *yäslu* « ennemi »), A. *oṅkraci* « éternité » (A. *oṅkrac* « éternel »)[1]. A côté de ces abstraits on trouve plusieurs substantifs communs, dont le dialecte A offre la forme pleine du suffixe, *-yā-*, dans des cas où *-(y)ā-* ne se trouvait pas en finale, ou dans des formes secondaires (tout comme B. *-ya* dans les mots cités repose sur des formes composées) : A. *açi* (nom. pl. *açyāñ*[2], ou *açcāñ* avec assimilation *çy > çç*) et B. *açiya*[3] « religieuse, nonne », A. *āti* (cas en *-ā* pl. *(ā)tyāsā*) « herbe », A. *kapçañi* (nom. pl. *kapçiññāñ*) « corps », A. *pyāpi* (nom. pl. *pyāppyāñ*) « fleur », A. *wtsi* (nom. pl. *wätsyāñ,* acc. pl. *wätsyās*) « parasol », A. **wäsri* (acc. pl. *wsäryās*) « herbe », etc. Il y a aussi les formes adjectives en *-yā-ṣi* (A)[4].

En dialecte B la voyelle secondaire *-e* du nominatif[5] s'est ajoutée à plusieurs thèmes en *-i,* dont le suffixe ne revêt nulle part la forme pleine *-yā* (*-ya*) ; très souvent un *y* secondaire se développe entre *-i* et *-e,* de sorte qu'on obtient *-iye*: B. *kälymiye* et *kälymye* « direction, région, aire de vent », correspondant à A. *kälyme* où *-e* est également secondaire; B. *ytārye* (acc. sg. *ytāri*) « chemin » (= A. *ytār*) ; B. *proskye* « crainte », équivalent de A. *praski*; B. *ymiye* « chemin », même mot que A. *yme* (cf. A. *kälyme*) ; B. *yokye* « soif », s'accordant avec A. *yoke*; B. *yṣīye* « nuit » (acc. sg. *yaṣi*). B. *reki* « parole » (A. *rake*), B. *telki* « offrande » (A. *talke*), B. *peri* « faute » (A. *pare*), B. *leki* « couche, lit » (A. *lake*), etc., ont *-i* sans adjonction de *-e* secondaire. La plupart de ces formes ont passé à la catégorie des thèmes en *-i* dans la période post-tokharienne: B. *kälym(i)ye* était originellement un thème en **-men*[6] et B. *ytārye* un thème en **-(e)n*; B. *proskye* et A. *praski* ont une forme variante, B. *prosko* où *-o* (alternant avec *-e*) est également secondaire; il y a de même B. *koṣko* à côté de *koṣkiye* « cabane, chaumière », B. *yoko* à côté de B. *yokye,* A. *yoke*; on constate ensuite que *-i* dans B. *reki,* B. *telki,* B. *peri,* B. *leki* alterne avec *-e* (secondaire) dans les formes

1 Cf. V. W., *Contribution,* p. 295 sq.

2 PETERSEN, *Nominal Decl.,* p. 79, voit dans *-yāñ* de *açyāñ* i.-e. **-i̯ōn*: à écarter. Son hypothèse *-i* (*açi*) < i.-e. **-ī* est également à rejeter. Sur les thèmes en **-i̯en,* cf. p. 85 sq.

3 Cf. p. 67.

4 Cf. p. 109.

5 Cf. p. 58 sq.

6 Cf. p. 77 sq.

correspondantes du dialecte A; il y a même B. *leke* à côté de B. *leki*. D'autre part *-i* semble bien être originel dans A. *ki* « vache » (à côté de B. *keu*, A. *ko* < i.-e. **g̯ʷou̯i-*)[1] qui remonte à i.-e. **g̯ʷou̯*+**i̯ā/ē*[2]. Le suffixe *-i* n'a donc rien de commun avec la voyelle thématique *-e*, comme nous l'avons proposé auparavant[3], quoique le développement de *e* à *i* après une liquide ou une nasale ait peut-être favorisé le passage de certaines formes en *-e̦* secondaire (alternant avec *-o*) à la classe des thèmes en *-i*[4], fait qui explique aussi pourquoi ces formes ne présentent nulle part dans leur flexion le suffixe plein *-yā* (*-ya*) : le nom. sg. (mutilé) en *-i* (souvent à côté de *-e* ou *-o*) a été la base de la déclinaison.

Le suffixe A. *-i* (*-yā*), B. *-ya* sert aussi à former le féminin de beaucoup d'adjectifs (le dialecte B présente partout la forme secondaire *-ya* dans les adjectifs, en opposition avec les substantifs, où il y a donc *-i* et *-ya*) : il y a les adjectifs en *-r* comme A. *āṣtri* et B. *astarya* (A. *āṣtär*, B. *āstre* « clair, pur »), A. *pärkri* (A. *pärkär* « long »), A. *prākri* (A. *prākär* « ferme, solide »), avec des formes de l'acc. sg. où *-yā-* a été rétabli secondairement: A. *āṣtäryāṃ* (cf. A. *āṣtri*, nom. sg.), A. *ciñcäryāṃ* (A. *ciñcär* « charmant »), etc.; il y a ensuite les adjectifs verbaux en *-l*: A. *yalyi* (A. *y(a)-* « faire »), A. *ākläṣlyi* (A. *ākl(äs)-* « apprendre, enseigner »), A. *kärsnālyi* et B. *kärsanalya* (AB. *kärs-* « savoir »), avec A. *ākläṣlyāṃ* (cf. A. *ākläṣlyi*), A. *kälkālyāṃ* (A. *kälk-* « aller »), etc., formes de l'acc.

[1] Cf. p. 66 sq.

[2] A. *ki* a perdu *w* après une gutturale, *e* (< i.-e. **o*) ayant déjà passé auparavant à *ä*; ou bien il s'agit d'i.-e. **g̯ʷu-* (donc **g̯ʷu* + **i̯ā/ē*) qui apparaît dans skr. *çata-gu-* et gr. ἑκατόμβη « sacrifice de cent bœufs », où il y a **g̯ʷu* + **ā*. Pedersen, *Tocharisch*, p. 233, compare A. *ki* à skr. *gavī* (pas de chute de *w* entre deux voyelles! Une contraction *a* + *ī* aurait abouti à A. *e*): seulement en tokharien i.-e. *-*i̯ə*$_1$ n'est pas attesté (il n'y a que le représentant d'i.-e. *-*i̯ā/ē*). Son équation B. *keu* = lat. *bovem* (p. 219) est à rejeter: elle est inspirée pour sa théorie (insoutenable) du passage d'i.-e. **o* à tokh. *e* (cf. p. 31).

[3] *Bestand.*, § 160, p. 75 sq.

[4] Cf. p. 60 sq. Mais on a regardé *-o* dans A. *ko* comme la voyelle-suffixe du nominatif (i.-e. *-*o*: cf. p. 58 sq.) dans le composé A. *kayurṣ* « taureau », où *ka-* < *ko-* (on aurait attendu **kāw-*: cf. p. 17): cf. V. W., *Lexique*, p. 28; *o* y subit le traitement d'un *o* simple. Il en est de même de A. *kowi*, nom. pl., avec *w* secondaire, et A. *kos*, acc. pl., qui ne résulte pas de **kowäs* (avis de SSS, § 179, d, p. 122 sq.), mais qui s'analyse en *ko* + *s*.

sg.; les adjectifs en *-ts* (A) sont également pourvus de *-i*, *-yā-* au féminin: cf. A. *oktatsi* (A. *oktats* « octuple »), A. *tsopatsi* (A. *tsopats* « grand »), etc.; les nombres ordinaux en *-t* du dialecte A font usage du même suffixe: A. *w[c]i* (acc. sg. *wäccāṃ*<**w(ä)cyāṃ*), etc.; mentionnons enfin les formes du féminin en *-i*, *-yā-* (A) de quelques adjectifs isolés: A. *wlyepi* (acc. sg. *wlyepyāṃ*) de A. *wlyep* « mou, tendre », A. *kroççi* (acc. sg. *kroççāṃ* < **kroççāṃ* < **kroçç* + **i̯āṃ*) de A. *kroçç-* (B. *krost-*) « froid ». Notons qu'au pluriel (féminin) de ces adjectifs, il y a une autre caractéristique[1].

A. *-yā-*, B. *-ya* explique également les formes en *-ñ(ā)* (A), *-ña* (B), comme A. *ñäkteññā* (nom. pl. *ñäkteññāñ*, gén. pl. *ñäkteññāççi*), B. *ñäkteñña* « déesse »[2], B. *weçeñña* « voix », B. *çmoñña* « endroit », B. *klyomña*, féminin de B. *klyomo* « noble », B. *etreuñña* « héroïque », adjectif (féminin) auprès de *maiyya* « force ». La finale A. *-ā* (>) B. *-a* est donc d'origine secondaire: elle ne figure pas dans A. *wṣeññe* « couche, lit », ni dans A. *çmoññe*, équivalent de B. *çmoñña*. On y trouve *-e* secondaire au lieu de *-ā*, disparu sous l'effet de l'accent. Pour expliquer A. *-ñ(ā)*, B. *-ña* on partira d'un thème en *-n*, auquel *-yā-* (*-ya-*) a été ajouté: *-n* + *yā/a* > *-ñyā/a* (palatalisation de *n*) > *-ññā/a* (assimilation de *y* par *ñ*). On trouve un exemple d'un thème en **-n* dans B. *ñäkte*, A. *ñkät* « dieu » < **nekten*[3] et aussi dans A. *waçeṃ*, équivalent de B. *weçeñña*, dont *-eṃ* < i.-e. **-ene/o-*[4]. Il se peut que A. *wṣeññe* ait été aussi un thème en **-(e)n*: cf. A. *oṣeñi* « pendant la nuit », mot qui se rattache à la même racine[5]. Quant à A. *çmoññe*, B. *çmoñña* (il y a aussi B. *çcmoñña*), il s'agit d'un dérivé du thème du parfait du verbe A. *ṣtäm-*, B. *stäm-* « être debout, se trouver, être »[6]: *o* n'y est autre que la voyelle (secondaire) thématique *o*; il faut donc remonter à une forme **çmo* (**çcmo*) à laquelle *-ñña/e*, emprunté aux thèmes en *-n* + *yā/a*, avait été ajouté. Dans B. *klyomña*, *-ña* seul caractérise le féminin: on citera aussi B. *orkämña*, féminin de B. *orkmo* « obscur », et B. *eṣerñāna*, nom.-acc. pl. de **eṣerñā-* (à côté de *ṣer*) « sœur ». Le suffixe *-ña* y remonte sans doute à *-ñña* après

1 Cf. p. 119 sq.

2 On ne peut partir d'i.-e. **-ō(n)* (PETERSEN, *Nominal Decl.*, p. 78 sq.).

3 Cf. p. 76 sq.

4 Cf. p. 122.

5 V. W., *Lexique*, p. 165. PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 70, donne une autre étymologie.

6 V. W., *Lexique*, p. 132.

consonne (simplification). A remarquer que dans la dernière forme, *ā* a été conservé en position médiale.

La finale *-a* dans B. *-ññа* est secondaire: comme le dialecte A présente des formes primaires (avec disparition de *-ā*) telles que *wṣeññe*, à côté de formes secondaires telles que *ñäkteññā*, de la même façon le dialecte B a conservé des formes primaires à côté d'autres en *-(ñ)ña*: *ompalskoññe* « méditation » (*-palsko* avec *-o* secondaire: cf. A. *çmoññe*, B. *çmoñña*), *ynāñmäññe* « vénération », *kamarttāññe* « majesté, domination », *ktsaitsäññe* « vieillesse », etc. Seulement A. *ynāñmune* correspond à B. *ynāñmäññe*, A. *käkmärtune* à B. *kamarttāññe*, etc., formes appartenant à la classe des abstraits dont le suffixe remonte à i.-e. **-en(e)i*[1]. Donc, tout en admettant que B. *-ññ(e)* représente le redoublement secondaire de *-ñ(e)*, on doit tenir compte de l'influence des formes en *-ñña/e* de B.

De tout ce qui précède il apparaît clairement que AB. *-i*, A. *-yā-*, B. *-ya* rendent i.-e. **-i̯ā/ē*, et que B. *-ya* correspond à A. *-yā-*, avec affaiblissement de *ā* en *a*[2]. On ne peut donc s'associer à Pedersen, qui compare B. *-ya* à gr. -ια < i.-e. **-i̯ə₁*[3].

c) — Suffixe **-ei̯e/o-*

Ce suffixe se trouve dans gr. -εος (ἀργύρεος), correspondant à skr. *-aya-* (cf. *hiraṇyáya-*) et à lat. *-eus* (*argenteus*, etc.[4]). Comme il faut poser à l'origine des plus anciens dérivés en **-i̯e/o-*[5], un thème primaire ou secondaire en **-i̯-*, de la même façon il faut voir dans les dérivés en **-ei̯e/o-* l'utilisation thématique de noms en **-ei*: cf. lat. *igneus* < **ignei̯-os* (de **ign-ei-*)[6]. Cependant, comme il arrive avec la plupart des suffixes, cette formation s'est constituée dans la suite sur n'importe quel thème: il en est de même des formes tokhariennes dont le suffixe continue i.-e. **-ei̯e/o-*. Les adjectifs en *-r* et les adjectifs verbaux en *-l* du dialecte A, dont *-r* < **-re/o-*[7] et *-l* < i.-e. **-le/o-*[8], ont leur nom. pl. en *-re* (acc. *-res*) et en *-lye* (acc.

1 Cf. p. 81 sq.
2 Cf. déjà V. W., *Bestand.*, § 164, p. 78.
3 *Tocharisch*, p. 98.
4 Meillet-Vendryes, § 579, p. 365.
5 Cf. p. 114 sq.
6 Benveniste, *Origines*, p. 73 sq.
7 Cf. p. 96 sq.
8 Cf. p. 102 sq.

-*lyes*) : *āsre* (*āsar* « sec »), *ciñcres* (*ciñcär* « charmant »), *yalye* (*y(a)*- « faire »), *naslye* (*nas*- « être »), *ritwäṣlye* (*ritw(äs)*- « être réuni »), *yātlyes* (*yāt*- « être apte à, dompter »), etc. Il y a ensuite quelques adjectifs en -*ts* (dialecte A) : *wärcetse* (*wärcets* « plus faible, inférieur, défectueux »), *tampewātsesac* (dat. pl. de *tampewāts* « puissant »), etc. Plusieurs nombres ordinaux en -*t* du dialecte A suivent la même règle: *wces* (acc. pl. de *wät* « deuxième »: *t* est palatalisé comme *l* des adjectifs verbaux), *çtärces* (*çtärt* « quatrième »), etc. On citera enfin quelques mots isolés en A, qui forment leur nom. pl. m. d'après le même procédé: *wsoke* (*wsok* « joyeux »), *çāwe* (*çāw*- « grand »), etc.

On constate que les adjectifs verbaux en -*l* ont *l* palatalisé (*ly*) devant la désinence -*e*: il faut donc poser *-(*l*)*ei*- (A. *e* rendant la diphtongue i.-e. **ei*). D'autre part il faut tenir compte de l'accentuation: il y a des éléments disparus. La désinence du pluriel était vraisemblablement *-*i*[1]: il faut donc reconstruire A. -*e* < i.-e. *-*e̯oi* ou pré-tokh. *-*ei̯i*[2].

La forme tokharienne en *-*lei̯e/o*- ne semble pas être isolée: elle rappelle les adjectifs grecs en -αλεος comme δαιδάλεος, κερδαλέος, λευγαλέος, etc., où -αλ- < i.-e. *-*l̥*-, dont le tokharien a le degré fort dans B. *kulypelle*, etc.[3]

Grâce à Benveniste[4] nous savons que ces adjectifs grecs reposent sur des thèmes (d'anciens abstraits verbaux neutres) en *-*l/n*, alternant avec *-*r/n*: on trouve même deux alternances, entre -αλ- et -αν- (cf. gr. ἀζαλέος: ἀζαίνω), et entre -αλ- et -αρ- (cf. gr. γηραλέος : γεραίρω). Des alternances comme gr. καρχαλέος: κάρχαρος, ὑδαλέος: ὑδαρός, etc., prouvent que l'extension de *-*ei̯e/o*- auprès des thèmes en *-*re/o*- (quoiqu'elle ne soit pas attestée en grec) n'aurait rien de surprenant: c'est ce qui est arrivé en tokharien, où les adjectifs en *-*re/o*-, dérivés de thèmes en *-*r* (abstraits verbaux neutres) ont formé leur pluriel d'après celui des adjectifs (verbaux) en *-*le/o*-, également des dérivés de thèmes d'abstraits verbaux neutres en *-*l*, suffixe alternant en indo-européen avec *-*r*. On peut même se demander si la langue mère n'a pas connu une formation *-*rei̯e/o*-

1 Cf. p. 162.

2 Cf. *ibid.*

3 Cf. p. 294 sq.

4 *Origines*, p. 44 sq. L'exemple du tokharien défend donc de poser *-*eu̯e/o*- ou *-*esi̯e/o*- pour gr. -εος de -αλεος: il faut partir de *-*ei̯e/o*-.

à côté de **-leie/o-*: les exemples du tokharien, où **-reie/o-* est réellement attesté, y invitent.

Comme tokh. *-lye* (pl.) correspond à gr. -(α)λεὸς, tokh. A. *-(c)e* (pl.) des nombres ordinaux en *-t,* se rattache à skr. *-aya-* de *trit-aya-, catuṣt-aya-,* et à gr. -εῖος de τριτεῖος, etc.[1]

Des adjectifs en **-leie/o-*, **-reie/o-* et des nombres ordinaux en **-teie/o-*, **-eie/o-* a passé à d'autres adjectifs comme à ceux en *-ts* (A) et à quelques autres mots isolés.

Notons enfin qu'il semble avoir existé une relation assez étroite entre les formes en **-eie/o-* et celles en **-iā/ē* (féminin sg.)[2] en tokharien A: les adjectifs qui ont leur féminin sg. en **-iā/ē* ont leur nom. pl. m. en *-(y)e*. On n'a qu'à comparer: les adjectifs en *-r* et en *-l,* les adjectifs en *-ts,* les nombres ordinaux en *-t,* et quelques adjectifs isolés, comme A. *wlyep* « mou, tendre », dont on a *wlyepi* (nom. sg. f.) et *wlyepe* (nom. pl. m.), etc.[3]

3. — Thèmes caractérisés par **-ne/o-* et **-nā*

a) — Suffixe **-ne/o-*

Le suffixe i.-e. **-ne/o-* fournissait à l'origine des participes passifs du type de skr. *pūrṇá-* = lat. *plenus.* On le rencontre aussi dans beaucoup de substantifs, où le sens passif est encore plus ou moins sensible: skr. *svápna-* = gr. ὕπνος « sommeil, rêve »[4]. On le trouve en tokharien dans les substantifs suivants: A. *ṣpäṃ* et B. *ṣpäne, ṣpane* « sommeil, rêve », correspondant à skr. *svápna-*, gr. ὕπνος; A. *wkäṃ* et B. *yakne* « façon, manière » < i.-e. **ueĝh-* « mouvoir, aller »[5], avec skr. *vahana-* « conduisant, allant », v. irl. *fēn* (< **ueĝhne/o-*) « sorte de char », v. isl. *vagn* « char »[6]; A. *yoṃ* « trace, vestige » à comparer à skr. *yā́na-* « chemin, route »; on citera aussi A. *ṣpin-* « cheville, crochet », équivalent de lat. *spina* « épine », ags. *finn,* all. *Finne* « nageoire ». Les formes du pluriel de A. *yoṃ*

1 Cf. p. 215. Sur le suffixe **-eie/o-*, cf. maintenant nos *Beiträge*, p. 157 sq.

2 Cf. p. 115 sq.

3 Pour la comparaison de tous les mots, cf. l'énumération des formes dans SSS, § 51, p. 29, et § 169, p. 115 sq.

4 Carnoy, p. 221 sq.

5 Étymologie plus probable qu'i.-e. **ueĝ-* « mouvoir, avoir de la force » (V. W., *Lexique*, p. 163).

6 Comparaison déjà donnée par Jacobsohn, c. 212.

et de A. *ṣpin-* sont inconnues; celles de A. *ṣpäṃ* et de A. *wkäṃ* sont d'origine analogique: A. *ṣäpnant* (nom. et acc.) dont *-ant* a été emprunté aux neutres en *-(m)ant* [1], et A. *ṣäpnasaṃ* (loc. pl.), qui plaide en faveur d'un nom. pl. en *-añ*; A. *wäknant* présente le même suffixe que A. *ṣäpnant*.

Parmi les adjectifs en **-ne/o-* on mentionnera: A. *keṃ*, B. *aṅkaiṃ* « à faux » (ancien adjectif) < i.-e. **gei-* « tourner, courber » [2], et B. *perne-*, A. *parno* « brillant » < i.-e. **bher-* « clair, brillant », pourvu d'un suffixe **-ne/o-* dans russe *bronъ* « blanc », v.h.a. *brūn* « brillant, brun », etc. [3] Ce dernier adjectif se range parmi les adjectifs de couleur, qui, comme on sait, se caractérisent souvent par un suffixe **-ne/o-*: cf. lat. *canus*, skr. *árjuna-*, *çvítna-*, *kṛṣṇa-*, etc.

b) — Suffixe **-ene/o-*

A côté de **-ne/o-* il y avait **-ene/o-*, qui forme aussi des noms dans lesquels le sens passif est encore très reconnaissable: skr. *bháraṇa-* « fardeau », *hávana-* « invocation », etc. [4] On trouve i.-e. **-ene/o-* dans tokh. A. *naweṃ* « rugissement » à côté de AB. *nu-* « rugir » < i.-e. **neu-*, etc. « appeler, louer » [5]; A. *waçeṃ* « voix » < i.-e. **u̯equ̯-* « dire, parler », avec skr. *vacaná-* « parlant, disant » (B. *weçeñña* a passé à la classe des féminins en *-ya*) [6]; A. *plyaskeṃ* « méditation » < i.-e. **bhlei-* « briller, luire », etc. [7]

On a aussi quelques adjectifs en **-ene/o-*: A. *trekeṃ* « ± troublé » à côté de A. *trek-* « être troublé, s'égarer, pécher » < i.-e. **t(e)reiq-* [8]; A. *weyeṃ* « ± troublé, étonné » < i.-e. **u̯ei-* « tourner, courber » [9]; A. *naweṃ* (*napeṃ*) « homme » < i.-e. **nāu-* « périr » [10]: il s'agit donc d'un ancien adjectif (« mortel »).

1 Cf. p. 158 sq.
2 V. W., *Lexique*, p. 36.
3 Ibid., p. 93.
4 Carnoy, p. 222.
5 V. W., *Lexique*, p. 75.
6 Cf. p. 118 sq. *-ṃ* de A. *waçeṃ* ne remonte donc pas à *-ñña*, comme le propose Pedersen, *Tocharisch*, p. 98.
7 V. W., *Lexique*, p. 97.
8 Ibid., p. 140. Voir déjà Jacobsohn, c. 212.
9 V. W., *Lexique*, p. 161.
10 Ibid., p. 71. A rejeter le rapprochement de cymr. *naf* « Herr » (J. Duchesne, p. 178).

c) — Suffixe *-*enā*

Il se peut qu'i.-e. *-*ene/o-* sous la forme du féminin *-*enā* (cf. skr. *kalpanā* « ouvrage, forme », *yātanā* « punition ») doive être vu dans A. *swāñceṃ* « rayon », dont le nom. pl. *swāñcenāñ* présente *-enā*; en dialecte B on ne trouve pas le même suffixe dans ce mot : *swāñco* et *swañciye* [1].

d) — Suffixe *-(*i*)*ne/o-*

A. *noktiṃ* ou *niktiṃ* « vers le soir », apparenté à lat. *nox* « nuit », hitt. *nekuz* (un génitif) « soir » [2], offre peut-être le même suffixe que gr. ἐαρινός « du printemps », θερινός « de l'été », etc., mais il est également possible que nous ayons affaire à un élargissement *-*ne/o-* (la forme adverbiale serait un ancien substantif décliné : on peut penser à l'acc. sg.) ajouté à un thème en *-*i* (*-*i̯*-) (cf. gr. νυκτι-) [3].

e) — Suffixe *-*īnā*

Jusqu'ici le suffixe latin *-īna*, qui forme des féminins comme *regīna*, *gallīna*, etc., n'a pas encore reçu un équivalent dans les autres langues. Or le dialecte A du tokharien le fournit. Il s'agit de *-iṃ*, suffixe du féminin, qui au pluriel revêt une forme plus pleine : *-inā* au nom. (*-ināñ*) et à l'acc. (*-ināś*). Voici quelques exemples : *klyomiṃ* et *klyomināñ* de *klyom* « noble », *wsomiṃ* et *wsomināñ* de *wsom*, adj. de A. *wäs* « poison », *cämplumiṃ* de *cämplum* « très puissant », *wratomināñ* de *wratom* « maigre ». On voit que *-inā* (*-iṃ*) s'est ajouté à des adjectifs en *-m* [4] : mais c'était *-inā* (*-iṃ*) seul qui était considéré comme suffixe, et non *-minā* (*-miṃ*) : A. *ārkiṃ* de *ārki* « blanc » [5], A. *ñäkciṃ* de *ñäkci* « divin » [6], etc., où *-i-* a une autre origine, mais où une contamination s'est produite avec *-i*(*ṃ*) de

1 Pour l'étymologie, cf. V. W., *Lexique*, p. 118.

2 IBID., p. 75.

3 Cf. p. 67. Il ne peut être question d'un adjectif en *-*ni̯o-* comme le propose PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 265 ; on aurait obtenu *-*ni* ou, ce qui est plus probable, *-*ñi* (cf. p. 115, note 3).

4 < i.-e. *-*m*(*e*)*nt* (p. 90 sq.). Le suffixe *-in*(*ā*) s'est donc ajouté au thème mutilé du nom. sg.

5 Cf. p. 94.

6 Cf. p. 85.

-*(m)inā* (-*(m)iṃ*), le prouvent d'une façon indiscutable. L'extension du suffixe auprès des thèmes en -*m* seuls est donc d'origine purement analogique.

Il y a quelques substantifs en -*iṃ* (-*inā*), d'anciennes formes adjectives du féminin : *pāçiṃ* (*pāçināñ*) « trésor », **prārin-* dans *prāri(n)āsyo* (instr. pl.) « bague » [1], *çañin-* dans *çañināsyo* (instr. pl.) « ± éventail » [2].

f) — Suffixe *-*eunā*

Mentionnons enfin deux substantifs en -*aun-* (B), -*oṃ* (A), dont le dialecte A présente -*onā* dans les formes du pluriel : B. *palaun-* (*palauna*, pl.), A. *paloṃ* (*palonās* : acc. pl.) « louange », et B. *tarçaun-* (*tarçauna*, pl.), A. *tārçoṃ* (*tārçonāsyo* : instr. pl.) « tromperie, fraude », qui tous deux se rattachent à une racine verbale [3]. Le *ç* devant B. *au*, A. *o* oblige à poser i.-e. **eu* : on partira donc d'i.-e. *-*eunā*, et on comparera à des formes comme gr. αἰσχῡνη « honte », χελῡνη « lèvre », qui ont ῡ au lieu de ευ, d'après l'exemple de gr. δείκνῡμι (à côté de skr. *stṛṇómi*) : δείκνῠμεν; cf. aussi lat. *lacūna* « cavité » [4].

4. — Thèmes en *-*me/o-*

a) — Suffixe *-*me/o-*

Le fait qu'i.-e. *-*men* et *-*ment* ont abouti tous deux (au nom. sg.) à tokh. -*m* [5] est un obstacle sérieux pour l'enquête sur les thèmes en *-*me/o-*, formant le participe présent passif en balto-slave et en ombrien-samnite ; le sens passif est encore sensible dans la plupart

1 Par analogie on a formé A. *pokenā-* (*pokenās*) « bracelet » de A. *poke* « bras ».

2 A. *kärkṣiṃ* (*kärkṣināñ* : nom. pl.) « lien, chaîne » présente apparemment le même suffixe : seulement il faut séparer en *kärk-* (cf. A. *kärk-* « lier ») et en -*ṣiṃ* qu'on comparera à av. *hinu-* « lien ». Il s'agit donc d'un composé : mais la finale -*iṃ* a donné à ce mot la même flexion que celle des formes où -*iṃ* (-*inā*) est réellement un suffixe. Sur *kärk-ṣiṃ*, cf. V. W., *Beiträge*, p. 163 sq. Sur le suffixe *-*īnā*, cf. V. W., *Contribution*, p. 292. On rejettera l'explication de Pedersen, *Tocharisch*, p. 98 : -*minā* < *-*mña*, comme dans B. *klyomña* (cf. p. 118 sq.).

3 V. W., *Lexique*, p. 85 et p. 137. J. Duchesne, p. 164, rattache A. *tārçoṃ*, etc., à i.-e. **ter(e)q-* « tordre ».

4 Hirt, III, § 155, p. 230.

5 Cf. p. 77 sq. et p. 88 sq.

des noms en *-*me/o*-: skr. *dhūmá-* « vapeur », lat. *fumus* « fumée » (le tourbillonné) ; skr. *ájma-* « marche, route », gr. ὄγμος « sillon » (le parcouru) ; skr. *tigmá-* « aigu » ; gr. τόρμος « trou », etc.[1] Ce suffixe aussi devait donner tokh. *-m*. Ajoutons que les thèmes en *-*ment,* tout comme ceux en *-*u̯ent,* ont pris une telle extension, qu'il est presque sûr que beaucoup de thèmes en *-*me/o-* ont passé à la catégorie des thèmes en *-*ment,* à l'acc. sg. et pl. (des adjectifs) et au nom.-acc. pl. (des substantifs), où la forme pleine du suffixe est conservée[2]. On citera AB. *āñm-* = skr. *ātman-* en comparaison avec gr. ἄνεμος « vent », lat. *animus* « âme »[3]; A. *ālym-* = skr. *ātman-* < i.-e. **al-* « (faire) croître »[4], avec lat. *almus* « nourrissant », *alimentum* « nourriture » ; B. *yarm*, AB. *yärm* « mesure » : cf. gr. ἁρμός « jointure, emboîtement », ἁρμόζω « ajuster, adapter »[5]; A. *mem* « mesure » < i.-e. **mē-*, etc. « mesurer »[6]; A. *yme* « chemin » < i.-e. **ei-*, etc. « aller », avec skr. *ema-* « chemin » (B. *ymīye* a passé à la classe des noms en *-i*)[7]; B. *onolme* « être vivant » < i.-e. **en-*, préfixe de renforcement nominal, + **ol-* « perdre » (cf. gr. ὄλλυμι, lat. *aboleo*, etc.)[8]. Quant aux adjectifs en *-m*, environ tous suivent le type en *-*ment*[9], de sorte qu'il est impossible d'indiquer un suffixe *-*me/o-*.

b) — Alternance *-*me/o-* : *-*u̯e/o-*

B. *solme* « entier » répond à A. *salu*, où *-u* rend régulièrement i.-e. *-*u̯e/o-*, comme on le trouve dans skr. *sárva-*, lat. *salvus*. L'alternance *m/w* est aussi attesté ailleurs en tokharien dans la suffixation du pronom démonstratif[10] et dans les désinences verbales[11]. Le tokharien commun avait hérité cette alternance suffixale (il s'agit donc d'un phénomène *morphologique*) de l'indo-européen : le dialecte A n'a conservé que les formes en *-m*, tandis que le dialecte

1 Carnoy, p. 222 sq.
2 Cf. p.88 sq.
3 V. W., *Lexique*, p. 13.
4 Ibid., p. 12.
5 Ibid., p. 166 : mais ἅρμα « attelage » avec *-*men(t)* est également possible.
6 Ibid., p. 65 et p. 66.
7 Cf. p. 116.
8 Cf. V. W., *Beiträge*, p. 164 sq.; *-e* est secondaire (cf. p. 13, note 4).
9 Cf. p. 90.
10 Cf. p. 193 sq.
11 Cf. p. 297 sq.

B a préféré en général[1] celles en *-w*. On connaît les formes alternantes des suffixes i.-e. **-ment* et **-u̯ent*[2], **-mer* et **-u̯er*[3], etc. Tout comme le pronom démonstratif a **-u̯e/o-* à côté de **-m̑e/o-*, de la même façon on reconstruira i.-e. **solme/o-* à côté de **solu̯e/o-*, d'où tokh. B. *solme*, A. *salu*. Citons encore A. *retwe*, B. *raitwe* « union, composition », apparenté à gr. ἀριθμός « nombre »[4], qui présente i.-e. **-me/o-*.

5. — Thèmes caractérisés par **-qe/o-* (**-k̑e/o-*) et **-qu̯e/o-*

a) — Suffixe **-eqe/o-*

Le suffixe **-eqe/o-* (on posera **-qe/o-* comme forme normale, puisque les langues de l'Est ont généralement *-ka-* : on ne trouve **-k̑e/o-* que dans une forme isolée comme skr. *yuvaçá-*, correspondant à lat. *iuvencus*)[5] constitue l'utilisation thématique de **-q-*, qui figure dans gr. θώραξ, κῆρυξ, lat. *silex*, *cornix*, etc. Ce **-qe/o-*, qui fournit des dérivés (adjectifs) tirés de substantifs variés, s'ajoute à des thèmes en **-e*, en **-ī*, etc., de sorte qu'on obtient **-eqe/o-*, **-īqe/o-*, etc. On rencontre **-eqe/o-* dans skr. *-aka-* (**-oqe/o-* est aussi possible) : *antaka-* « qui mène à bonne fin », *rūpaka-* « qui a une forme », *khanaka-* « mineur », etc. Le tokharien présente i.-e. **-eqe/o-* dans quelques substantifs : A. *pratsak*, B. *pratsāk-* (avec allongement compensatoire) « poitrine » < i.-e. **bhrendheqe/o-*[6] ; A. *ptsäk* « clignement d'œil » < i.-e. **bhugheqe/o-*[7] ; A. *çiçäk*, B. *ṣecake* (avec *-e* secondaire) « lion » < i.-e. **sengeqe/o-*[8]. Dans ces trois substantifs la présence originelle de **e* est assurée par la palatalisation de la consonne précédente. D'autres mots comme A. *kātäk*, B. *kattāke* « maître de la maison »[9], ou A. *nātäk* « maître, seigneur »[10], quoique n'offrant pas de mouillure, peuvent également présenter ce

[1] Dans les désinences verbales le dialecte B a *-m* et *-w* (cf. p. 297).
[2] Cf. p. 88 sq. et p. 91 sq.
[3] Cf. p. 99 et p. 99 sq.
[4] V. W., *Lexique*, p. 107. La finale *-e* est secondaire (cf. p. 58 sq.).
[5] CARNOY, p. 224 sq.
[6] V. W., *Lexique*, p. 99. Cf. aussi J. DUCHESNE, p. 161.
[7] V. W., *Lexique*, p. 102 sq.
[8] IBID., p. 120 sq.
[9] IBID., p. 31.
[10] IBID., p. 73. PISANI, p. 4, rapproche de skr. *nātha-* « protecteur, seigneur », avec **-oqo-* au singulier, et **-iqā* au pluriel (cf. p. 162, note 5).

suffixe (ou peut-être *-oqe/o-?). Il se peut qu'il figure aussi dans A. *lyäk*, B. *lyak* « voleur » < i.-e. **u̯el(ē)i-* « saisir, voler » [1].

b) — Suffixe **-ūqe/o-*

Le caractère spécial de **-qe/o-*, s'il est employé comme suffixe secondaire, apparaît déjà dans une forme telle que A. *çiçäk*, B. *ṣecake* < i.-e. **sengeqe/o-*, proprement « animal à crinière » : dans cette fonction **-eqe/o-* indique l'appartenance à une catégorie ou un rapport avec un être [2]. Il en est de même de **-ūqe/o-* que l'on trouve dans skr. *madhūka-* « abeille », *daṃçūka-* « mordant », lat. *verrūca* « verrue », *lactūca* « laitue pommée », etc. Ce suffixe figure peut-être dans tokh. A. *smālok* « menteur » (A. *smale* « mensonge »), dans B. *sklok* « doute », et dans A. *wsok* « joyeux » [3]. Cependant, une origine i.-e. **-oqe/o-* reste possible, et même i.-e. **-āqe/o-* (cf. skr. *pavāka-* « pur », *bhikṣāka-* « mendiant », gr. πίθηκος « singe », lat. *merācus* « pur », etc.) pour A. *smālok* et B. *sklok* [4].

c) — Suffixe **-ī̆qe/o-*

Combiné avec un **i* ou un **ī*, **-qe/o-* donnait **-iqe/o-* ou **-īqe/o-* : skr. *avik(ā)-* « brebis », gr. φυσικός « naturel », ἱππικός « du cheval », lat. *civicus* « du citoyen », etc. ; skr. *sūcīka-* « piquant », *sapatnīka-* « avec son épouse », lat. *lectīca* « brancard », got. *waúrstweigs* « laborieux », etc. Le tokharien répond à i.-e. **-iqe/o-* ou **-īqe/o-* par *-ik* : A. *käkmärtik* et B. *kamartike* « celui qui possède la majesté, souverain » (cf. A. *käkmart* « majesté, domination »), A. *spaktānik* et B. *spaktanīke* [5] « serviteur (du Bouddha) » (cf. AB. *spaktāṃ* « service »). En tokharien A ce suffixe semble avoir passé à la catégorie des noms d'agent en **-ā* [6] : cf. A. *spaktānikāñ* (nom.

[1] V. W., *Lexique*, p. 58. *lyak* est une lecture de LÉVI. Le nom. pl. (B) est *lyçī*.

[2] CARNOY, p. 225.

[3] A. *wrok* « perle » présente aussi *-ok* : mais B. *warke* « guirlande » (bien lu par Lévi? : cf. notre *Lexique*, p. 152), équivalent de A. *wrok* (cf. V. W., *Lexique*, p. 165) semble plaider en faveur d'un ancien **work* > *wrok* par métathèse ; d'ailleurs il faut surtout comparer à v. sl., russe *verïga*, *veruga* « chaîne ».

[4] Après *l*, tout comme i.-e. **ā* se rend par tokh. *o* devant ou après *m*, *n*, *r* (cf. p. 30) : cf. A. *tānaçol* < skr. *dānaçālā* (V. W., *Lexique*, p. XXXV).

[5] *-e* (des formes de B) est naturellement secondaire (cf. p. 58 sq.).

[6] Cf. p. 63.

pl.) et peut-être A. *ypantikāṃ* (acc. sg.: masculin?), qui n'est autre que le participe présent actif [1] du verbe A. *y(a)-*, *yp-* « faire », auquel *-ik* a été ajouté, tout comme dans A. *spärkṣantikāñ* (nom. pl. f.: *-ā-* du fém.) < *spärkṣant*, partic. prés. act. de A. *spärk(s)-* « disparaître, (caus.) faire honte à, détruire ». C'est sans doute dans des mots comme A. *spaktānik*, B. *spaktanīke* que *-ik(ā)* a reçu sa fonction de suffixe caractéristique de noms d'agent. A. *spaktānik* s'emploie aussi au fém.: *-ik* < *-ik* + *ā* du fém.

d) — Suffixe **-n̥qe/o-*

Le suffixe **-qe/o-* était souvent précédé de **-n̥-*, combinaison qui a abouti à **-n̥qe/o-*: lat. *iuvencus* « jeune (taureau) », skr. *yuvaka-* « jeune », gr. ὀστακός « sorte de homard », φάρμακον « charme, remède », germ. *Nibelung*. La forme pleine (i.-e. **-enqe/o-*) est plus rare: v.h.a. *arming* « homo pauper », v. sl. *měsęcь* (< **mēsen-q-*) « lune, mois » [2], et lat. *avunc(ulus)* « oncle », *virgunc(ula)* « jeune fille », où il y a le degré défléchi en *o*.

Le tokharien possède quelques substantifs et adjectifs dont le suffixe continue i.-e. **-n̥qe/o-*: A. *āriñc* et B. *arañce* « cœur »; A. *nkiñc* (*nkäñc-*) et B. *ñ(i)kañc-*, *ñkäñc-* « argent »; B. *salañce* « terre salifère »; A. *weṣkiñc-*, nom d'une partie du corps; A. *ākiñc* et B. *akañc-* [3] « solitaire »; A. *ṣuliñc*, dérivé de A. *ṣul* « montagne ». On citera aussi A. *kuleñci* et A. *atroñci*, adjectifs possessifs en *-i* bâtis sur un thème en *-ñc* [4] de A. *kuli* « femme » et de A. *atär* « héros ». On voit que la gutturale de **-n̥qe/o-* a été palatalisée en *c* (avec influence de *c* sur *n*: *ñ*) : toutefois nous ne disposons pas de formes qui pourraient aider à retrouver la désinence disparue (sous l'effet de l'accent). En tout cas celle-ci commençait par i.-e. **e* ou **i*. Quant au vocalisme du suffixe, il y a AB. *-ä(ñc)*, A. *-i(ñc)*, B. *-a(ñc)* : il semble donc qu'on ait affaire à i.-e. **-n̥qe/o-* avec *i* et *a* pour *ä*; que l'on y compare le traitement de la désinence verbale i.-e. **-n̥ti* (athématique) > A. *-iñc* < *-äñc* [5]. Dans A. *kuleñci* et A. *atroñci*,

[1] Le part. prés. act. se décline comme un nom d'agent (cf. p. 131 sq.).

[2] Benveniste, *Origines*, p. 29.

[3] Dans *akañcar* (SSS, § 32, p. 17).

[4] Pedersen, *Tocharisch*, p. 96, analyse *-ñci* en *-ñ* et *-ṣi*, ce qui est naturellement à rejeter.

[5] Cf. p. 229 sq.

-ñc(i) s'est ajouté à *kule-*, thème des cas obliques de *kuli*, et à *atro-*, où *-o-* représente une diphtongue (cf. B. *etreuñña*) [1].

e) — Suffixe **-enq$^{u̯}$e/o-*

Le suffixe i.-e. **-q$^{u̯}$e/o-* paraît avoir été restreint à une série d'adjectifs tirés de prépositions; ces adjectifs, où **-q$^{u̯}$e/o-* est précédé de **-(e)n-* (**-(e)nq$^{u̯}$e/o-*) servent en sanskrit à désigner la direction prise: cf. *pratyañc-* « en arrière », *udañc-* « vers le haut, septentrional », *anvañc-* « à la suite », *prāñc-* « en avant, vers l'Est ». En latin on trouve *propinquus* « voisin », *longinquus* « long », et en grec, où figure **-n̥q$^{u̯}$e/o-*, ποδαπός « venant de quel pays? », ἀλλοδαπός « étranger », etc.

Le tokharien continue ce suffixe dans quelques formes: B. *eneṅkāmeṃ* « de l'intérieur » [2], dérivé en **-enq$^{u̯}$e/o-* de la préposition *en-* « dans »; cette forme est un ablatif en *-meṃ* bâti sur un cas en *-ā*. A. *aneñcāṣ* y correspond: *-ṣ* constitue la caractéristique de l'ablatif, et *-ā-* a la même origine que dans B. *eneṅkāmeṃ*. Il n'y a qu'une seule différence: i.-e. **q$^{u̯}$* a été palatalisé (sans doute dans la forme du nom. sg., sur laquelle repose ici l'ablatif), mais nous ne pourrions dire quelle était la finale qui a disparu par suite de l'accent (*aneñc-*): elle commençait sans aucun doute par i.-e. **e* ou **i* [3]. A. *preñcāṣ* « ± dehors », dérivé de A. *pre* « hors de » [4] (cf. skr. *prāñc-* « en avant, vers l'Est »), présente les mêmes caractéristiques que A. *aneñcāṣ*. B. *alloṅkna*, pl. fém. et neutre en *-na* de B. *alyek* « autre », reflète par *o* l'appendice vélaire d'i.-e. **q$^{u̯}$*: **-enq$^{u̯}$e/o-* > tokh. B. *-oṅk-*. B présente aussi *alyeṅkäṃts*, gén. pl. m. En A il y a les formes de l'accusatif sg. m. *ālakäñcaṃ* ou *ālakäṃcaṃ* (thème du nom. sg.: *ālak*) et *ālyakäñcaṃ* (thème de l'acc. sg.: *ālyak-*) [5]: on y trouve la mouillure et l'assimilation comme dans A. *aneñcāṣ* et A. *preñcāṣ*. Le traitement *-ä(ñc)* semble attester i.-e. **-n̥(q$^{u̯}$)* [6]: seulement *ä* peut bien

1 Sur le suffixe **-n̥qe/o-*, cf. maintenant nos *Beiträge*, p. 159 sq.

2 Voir Lévi: la forme semble être exacte (cf. SS, *Speisung*, n° 2: *eneṅka* « darin »).

3 Cf. déjà V. W., *Lexique*, p. 18 sq.

4 *-e* est d'origine secondaire (cf. p. 58 sq.).

5 A écarter l'analyse de SSS, § 317, p. 188 sq.: *-caṃ*, pronom (démonstratif) indéfini.

6 Cf. p. 128.

représenter i.-e. *e. L'origine de -*a(m̥)* sera indiquée plus loin. Toutes ces formes rappellent gr. ἀλλοδαπός[1].

6. — Thèmes caractérisés par une labiale

Plusieurs formes nominales tokhariennes présentent un suffixe *-p,* sans qu'il soit possible dans la plupart des cas d'en déterminer l'origine précise (i.-e. **p, *bh,* (**b*), ou **u̯*) et sans que l'on puisse comparer à des formes d'autres langues. Citons A. *kip* et B. *kwipe* « honte, confusion », A. *pyāpi* « fleur », A. *sopi* « membrane natatoire », A. *warpi* et B. *werpi-* « jardin », A. *wlyep* « mou, tendre », etc. Il se peut que A. *warpi,* B. *werpi-* (cf. AB. *wārp-* « entourer ») doive être rapproché de lat. *urbs* « ville »[2]. Il semble qu'il y ait été un suffixe consistant en *e* + *labiale*: cf. A. *wlyep,* A. *kāryap,* B. *karep* « dommage », etc. A. *pyāpi* (avec A. *pyāpyāñ,* nom. pl., et A. *pyāpyāṣi,* adj.) est un thème en **-i̯ā/ē,* comme peut-être aussi A. *warpi* et B. *werpi-,* A. *sopi*[3].

7. — Thèmes caractérisés par **-te/o-* et **-tā*

a) — Suffixe **-te/o-*

Le tokharien a conservé quelques adjectifs en *-t-,* qui sont d'anciens participes en **-te/o-* (cf. gr. κλυτός, lat. (*in*)*clutus,* skr. *çrutá-,* etc., < i.-e. **k̑leu-* « entendre ») : B. *anāyätte* « pas donné », A. *asinät* et B. *ontsoytte* « pas rassasié », A. *atäṅkät* et B. *etaṅkätte* « ± pas empêché », etc.[4] On a voulu retrouver i.-e. **-te/o-* dans une forme telle que A. *āknats* et B. *aknātsa* « ignorant », qu'on a comparé à gr. ἄγνωτος, ou dans A. *klots* et B. *klautso* « oreille », qu'on a rattaché à gr. κλυτός[5]: on a donc supposé qu'i.-e. **-tos* aboutit à tokh. *-ts,* avec chute de la voyelle **o* seule. Nous savons maintenant que la voyelle et la consonne finale devaient disparaître toutes les deux: le témoignage de formes comme B. *anāyätte,* etc., est décisif

1 L'analyse de Pedersen, *Tocharisch,* p. 118 et p. 263, en **allont* + *-k,* avec **-ont* < i.-e. **-u̯ent* ne peut être soutenue du point de vue phonétique: sur A. *ālkont,* nom. pl. fém., cf. p. 204. Voir maintenant nos *Beiträge,* p. 160 sq.

2 V. W., *Lexique,* p. 155.

3 Cf. p. 115 sq.

4 Voir déjà Meillet, *Formes,* p. 20 (*-tte* au lieu de *-nte*). Les formes de B (avec *-e* secondaire: cf. p. 58 sq.) ont *tt* par redoublement secondaire (cf. p. 54).

5 V. W., *Lexique,* p. 39.

à ce sujet. La finale *-ts* de mots comme A. *āknats,* B. *aknātsa* est le suffixe des adjectifs tokhariens en *-ts,* remontant à i.-e. **-dhe(n)* [1].

b) — Suffixe **-tā* (abstraits)

Le suffixe i.-e. **-tā* fournit des abstractions, tirées de substantifs: skr. *devatā* « divinité », *cārutā* « charme », gr. γενετή « naissance », τελευτή « fin », lat. *mulcta* « amende », etc. [2] Le tokharien le présente dans A. *kākmart* et B. *kamart-* « majesté, domination », dont le suffixe *-t* figure comme *-tā* dans B. *kamarttāññe* [3]. S'y ajoutent: B. *ekita* « aide » (où *-a* < *-ā* en finale est d'origine secondaire), A. *osit* = skr. *çīla-* et peut-être aussi A. *sārit* « ± série de paroles ou de vers » [4], où nous trouvons *-it* < *-itā*: *-i-* provient sans aucun doute d'un thème en **-i* ou en **-ī* [5].

c) — Suffixe **-tā* (noms d'agent)

L'indo-européen avait aussi un suffixe **-tā* servant à former des noms d'agent: gr. βουλευτής « conseiller », δικαστής « juge », lit. *ẽlgeta* « mendiant » [6], etc. Le tokharien continue ce suffixe dans A. *kuryart* « marchand », A. *pärwat* « le premier, aîné »; *-t* apparaît comme *-tā* dans *kuryartāñ* (nom. pl.), *kuryartāsaççäl* (com. pl.), *pärwatāṃ* (acc. sg.), *pärwatāp* (gén. sg.), cas, où *-ā-* était protégé contre le premier effet de l'accentuation (*pärwatāṃ* seul est une forme secondaire). Le participe présent actif en *-nt* a passé à la flexion des noms d'agent en *-tā* (*-ā* y caractérisait sans doute à la fois le masculin et le féminin) : l'identité de sens et de finale (*-t*: aspect du suffixe mutilé au nom. sg.) explique cette contamination. On a donc A. *pekant* (A. *pek-* « peindre ») mais *pekäntāṃ* (acc. sg.), A. *ypant* et *ypantāṃ* (A. *yp-* « faire »), A. *eṣant* et *eṣantāṃ* (A. *e(s)-* « donner »), etc. Ces formes de l'acc. sg. sont secondaires: *-ā-* a été conservé dans d'autres formes comme A. *näkṣantāñ,* nom. pl. de A. *näk(s)-* « périr, disparaître », A. *sparcwäntāççi,* gén. pl. de A.

1 Cf. p. 107 sq.
2 Carnoy, p. 216.
3 Cette forme a passé à la classe des noms en *-ññe* (cf. p. 118 sq.).
4 V. W., *Lexique,* p. 110. Il ne s'agit pas d'un mot d'emprunt (avis de SSS, § 88, p. 56).
5 V. W., *Beiträge,* p. 162.
6 Cf. F. Specht, *Griechische Miszellen, KZ,* 66 (1939), p. 213 sq.

sparcw- « se tourner », etc.[1] En B, il y a e.a. *kauṣenta* « meurtrier » (de *kau(ṣ)-* « tuer »), *weñenta* « celui qui parle » (de *weñ-* « dire, parler »), *prekṣenta* « juge » (< « celui qui demande »), où *-ta* (avec *-a* < *-ā* en finale d'origine analogique) correspond à A. *-t(ā)*. B. *käryorttau* est l'équivalent de A. *kuryart*: on en trouve le gén. sg. *käryorttante*[2]. *-au* n'est sans doute autre que *-o* secondaire[3]. La désinence *-nt(e)* du gén. sg. rappelle B. *lānte* (= A. *lānt*), également gén. sg. (de B. *walo*, A. *wäl* « roi »), où *-nt* est le suffixe du part. prés. act.[4] A côté de *-nta* (B) au nom. sg. on rencontre aussi *-ñca*, comme dans *aiṣṣeñca* (*ai(sk)-* « donner »), *paṣṣeñca* (*păsk-* « protéger, exercer »), etc.: *-ñc-* est dû à la contamination avec d'anciennes formes du pluriel en *-ñc* < i.-e. **-ntes*[5]. *-a*, finale caractéristique des noms d'agent et des participes prés. act., se trouve aussi dans B. *wärpauca* « celui qui jouit de », dans B. *yaṣṣūca* « mendiant » (en face de A. *yāṣṣuce*), etc., d'anciens thèmes en **-ti*[6].

Parfois i.-e. **-tā* des noms d'agent se combinait avec un **ī* précédent: gr. ὁδίτης « voyageur », ὁπλίτης « hoplite », ἐρημίτης «ermite » (cf. lat. *marītus* « mari », lit. *akýtas* « pourvu de yeux », etc., avec **-ī-*). Le tokharien répond à i.-e. **-ītā* par *-it* dans A. *mäçkit* « prince », A. *lokit* et B. *laukito* « étranger, hôte »[7]; il y a **-ītā* dans A. *mäçkitāṃ*, acc. sg. m., *mäçkitāñ*, nom. pl. m. et f. (*-ā-* du fém.), A. *lo(ki)tāp*, gén. sg. Inutile de dire que *-o* de B. *laukito* est d'origine secondaire: cf. B. *käryorttau*[8].

[1] V. W., *Bestand.*, § 165, p. 79.

[2] *tt* < *t*: redoublement secondaire (cf. p. 54).

[3] Cf. p. 58 sq. A rejeter l'explication de PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 211, qui voit dans B. *-(t)tau* l'équivalent de A. *to*, part. passé de *tās-*, etc. « mettre, placer ».

[4] Cf. p. 87.

[5] Cf. p. 159 sq.

[6] Cf. p. 67. Sur **-tā* (noms d'agent), cf. maintenant V. W., *Contribution*, p. 293 sq. La finale *-a* de B. *aknātsa* « ignorant » (on aurait attendu **aknātse*) a également été empruntée aux noms d'agent en *-ta*, etc.

[7] Ces deux mots s'emploient aussi au féminin (en A): dans ce cas *-it* < *-it* + *ā* du fém.

[8] Sur **-ītā*, cf. encore V. W., *Contribution*, p. 295.

8. — Thèmes en *-re/o- et en *-le/o-

Nous avons étudié ces thèmes lors de notre enquête sur les formes (du type athématique) en **-er*[1] et en **-el*[2].

9. — Formation des diminutifs

Le tokharien possède deux suffixes servant à former des diminutifs: *-ly* dans A. *lykäly* « fin, mince », A. *p(u)kolye* « amical, bienveillant », et AB. *-ṣk(e)* > *-çk(e)* par assimilation de *ṣ* par *k* dans A. *lālaṃṣk-* et B. *lalaṃṣke* « tendre », A. *potarṣk-* et B. *pautarṣke* « câlin », B. *mällarṣke* « souple », B. *lykaçke* (= A. *lykäly*), B. *wlaiçke* « mou », adjectifs qui expriment tous l'idée de « douceur »[3]. On se trouve sans doute devant de réels diminutifs dans A. *warpiçke* et B. *werpiçke* « petit jardin », B. *mokoṃçke* « petit singe ».

Le suffixe *-ṣk-* > *-çk-*[4] se rattache à gr. -σκ- de νεανίσκος, παιδίσκος, etc.[5] Le premier, *-ly*, aussi est d'origine indo-européenne: cf. skr. *vṛṣalá-* « petit homme », *çiçulá-* « petit enfant », gr. ἡδύλος (ἡδύς), Θρασύλος (θρασύς), lat. *filiolus* « petit fils », etc.[6] Vu que le tokharien présente *-ly* avec **l* palatalisé, il faut partir de **l* + désinence (disparue sous l'effet de l'accent), commençant par **e* ou **i*. Il se peut que l'on doive poser **-len*, le nom.-acc. pl. fém. étant *lyäklyaṃ*, dont *-aṃ* atteste i.-e. **-en*[7]. Que l'on y compare la combinaison du suffixe de diminutifs i.-e. **-i̯e/o-* avec **-en* dans lat. *pumilio*, *senecio*, néerl. *kleintjen*[8], etc. Dans A. *p(u)kolye* *-e* est d'origine secondaire (cf. B. *-ṣke* > *-çke*).

10. — Traces de la formation du comparatif en *-tere/o- et du superlatif en *-teme/o-

Le seul exemple du suffixe i.-e. **-tere/o-* du comparatif est B. *ketara* « autre », équivalent tokharien de skr. *katará-*, gr. πότερος « le-

1 Cf. p. 94 sq.
2 Cf. p. 101 sq.
3 La même idée domine dans les substantifs féminins en *-ā*, B. *ṣerçka* « sœur » et B. *miñcuṣka* « princesse ». Il y a aussi B. *m(iñ)cuṣke* « prince ».
4 *-e* dans les formes du dialecte B est secondaire (cf. p. 58 sq.).
5 J. Duchesne, p. 160 sq.
6 Carnoy, p. 226.
7 Cf. p. 157.
8 Carnoy, p. 226.

quel des deux? »[1]. Dans A. *lyutār* « ± dans un haut degré, plus que, supérieur à », *-tār* remonte à i.-e. **-dhere/o-* dont **-dh-* appartient à la racine **leudh-*: la forme se retrouve dans gr. ἐλεύθερος « libre », lat. *liber*, même sens. L'avis de Sieg-Siegling-Schulze et de Fraenkel concernant *-tār* de *lyutār*, qui remonterait au suffixe du comparatif **-tere/o-*, est donc à rejeter[2].

Le suffixe du superlatif i.-e. **-teme/o-* figure dans A. *pruccamo*, B. *pruccam-* « excellent » < i.-e. **proteme/o-* ou **pruteme/o-*, avec skr. *pratamām* « de préférence », etc.[3]

C. — COMPOSÉS

Les changements apportés par l'accent tokharien à la fin des mots obligent à distinguer les composés proprement dits des juxtaposés. Les premiers remontent pour la plupart comme tels à la période pré-tokharienne: la finale du premier terme n'a pas été atteinte par l'accent, puisqu'elle se trouvait à l'intérieur du mot (quoique l'analogie de la forme isolée soit souvent intervenue), mais le second terme a été mutilé comme toutes les autres formes indo-européennes. En ce qui concerne les juxtaposés, les deux termes présentent la chute de la finale: leur forme originelle n'était pas celle d'un réel composé. Ils se trouvent étudiés sous I. — Composés itératifs, II. — Composés copulatifs.

En indo-européen le second terme recevait souvent une terminaison particulière. Le tokharien présente deux exemples de cette suffixation spéciale des composés: à i.-e. **-i̯e/o-*, qui se rencontre dans plusieurs langues (cf. skr. *daça-padya-* « qui a dix padas », *daça-māsya-* « qui a dix mois », lat. *bipedius* « de deux pieds », *egregius* « excellent », gr. καταχθόνιος « souterrain », etc.)[4] répond tokh. A. *-i*[5]: A. *ṣäpta-koñi* « de sept jours », A. *okta-*, *wiki-puklyi* « de huit,

1 V. W., *Lexique*, p. 38. Voir aussi PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 122, et J. DUCHESNE, p. 159. La finale *-a* de *ketara* s'explique sans doute de la même façon que celle de B. *aknātsa* « ignorant » (cf. p. 132, note 6).

2 V. W., *Lexique*, p. 59 sq.

3 IBID., p. 102. J. DUCHESNE, p. 153, compare à skr. *prathamá-* « premier »: remarquons que *c* (*cc*: redoublement secondaire) ne peut représenter une (dentale) aspirée.

4 CARNOY, p. 176.

5 Cf. p. 115. En théorie tokh. *-i* pourrait aussi représenter i.-e. **-i̯en/i̯on*: seulement les formations sanskrites en *-in* (*satya-vādin-* « disant la vérité », etc.) semblent être une innovation du sanskrit.

vingt ans », etc. Il y avait aussi i.-e. *-ā, qui caractérise des noms d'agent: lat. *agricola* « agriculteur », *indigena* « indigène », gr. ὠκυπέτης « volant rapidement », v.sl. *vojevoda* « conducteur d'armée », etc. Le tokharien a conservé deux exemples de ce type de composés: A. *kuntis-tsek* (B. *lwaksā-tsaik*) « potier », A. *manark* « serviteur (des Brahmanes) », dont la terminaison *-ā* se trouve dans des cas composés [1]. Il se peut aussi que beaucoup de composés tokhariens représentent des thèmes en **-e/o-*, autre terminaison particulière (cf. gr. ἄνυδρος, ὅπατρος, skr. *su-varcasa-*, *dvy-aha-*, etc.) [2]: mais le fait qu'i.-e. **-e/o-* est devenu en tokharien un suffixe général ne permet pas de distinguer les formes primaires des formes secondaires.

Le second élément du composé, seul, se décline et détermine le nombre et la déclinaison du mot: cf. A. *sne-natyāṃ* (acc. sg. f.) de *sne-nati* « sans force », A. *kuntis-tsekānac* (dat. sg.) de *kuntis-tsek* « potier », A. *tsopats-tampeñ* (nom. pl. m.) de *tsopats-tampe* « de grande puissance », A. *wsā-yokāñ* (nom. pl. f.) de *wsā-yok* « à la couleur d'or », etc. Cependant la déclinaison du second membre seul n'est de règle générale que pour les composés proprement dits. Bien que les juxtaposés aient aussi parfois la déclinaison du second élément seul (il y avait dans beaucoup de cas une certaine unité de sens): cf. A. *ysār ṣūranyo* (instr. sg.) de *ysār-ṣūraṃ* « sang (et) semence », A. *mnu pältskāṣ* (abl. sg.) de *mnu-pältsäk* « ± pensée (et) esprit », etc., il y a plusieurs exemples de déclinaison des deux termes, ce qui prouve qu'il s'agissait à l'origine de deux mots nettement séparés: A. *pācri mācri* (gén. sg.) de *pācar mācar* = fr. *père* (et) *mère*, A. *konac porac* (dat. sg.) de *koṃ por* « soleil (et) feu », etc. Le sens de « composé » l'a emporté dans A. *pācär mācrac* (dat. sg.) et dans A. *ṣar pracraṃ* (loc. sg.) de *ṣar pracar* « sœur (et) frère », etc.

Presque tous les composés tokhariens présentent leur premier terme en *-a* < i.-e. **-o*, voyelle thématique [3] (*-o* se maintient comme tel dans deux exemples du dialecte B: cf. ci-dessous). Pas de doute que *-a* ne s'y soit substitué à d'autres finales; cette tendance se rencontre aussi en d'autres langues: cf. gr. ἀκρόπολις (on attendrait ἀκρα-), Νικόμαχος (au lieu de Νικη-), skr. *priya-bhāryā* « chère épouse » (au lieu de *priyā-*), *aҫvina-kr̥ta-* « fait par les Aҫvins » (pour

[1] Cf. p. 63.

[2] Carnoy, p. 175 sq.

[3] Cf. Sapir, *Influences*, p. 264.

açvin-), etc.[1] Exemples: B. *somo-kälymi* et A. *ṣoma-kälyme,* dont B. *somo-kälymi* = skr. *ekānta-,* A. *ṣoma-pācär* « qui a le même père » (cf. gr. ὁμοπάτωρ) [2], B. *wästo-y*(*ä*)*kne* « de deux façons » (= A. *wäṣt-wäknā*: le premier terme a été influencé par la forme isolée *wäṣt* à la finale mutilée), A. *atra-tampe* « doué de force de héros », A. *prā-kra-pratim* « (à la) décision ferme », A. *ṣäpta-koñi* « de sept jours », A. *oktā-puklyi* « de huit ans », A. *çka-tampeyum* « qui a une force de dix » (dans *ṣäpta-*, *okta-* et *çka-* la finale est visiblement analogique de celle de A. *ṣoma-*, etc.). On trouve la finale *-ā* dans le premier terme de B. *täryā-yäkne* « triplement » (*täryā* < i.-e. **triā*) [3], A. *wsā-yok* et B. *ysā-yok* « à la couleur d'or », A. *wsā-ṣtām* « arbre d'or » (A. *wsā-*, B. *ysā-* remonte probablement à un thème en **-ā*) [4], A. *wlā-ñkät* « roi-dieu » [5]. Dans d'autres exemples le premier terme n'est autre que la forme isolée (à la finale mutilée) qui s'est donc substituée par analogie à la forme intacte: A. *keṃ-pälk* « faux docteur » (*keṃ*: *-ṃ* < i.-e. **-ne/o-*) [6], A. *oṅkraci-kumpäc* « tambour de l'éternité » (*oṅkraci*: nom abstrait en i.-e. **-i̯ā/ē*) [7], A. *çiçak-çanweṃ* « mâchoires de lion » (*çiçak* ou *çiçäk*: *-k* < i.-e. **-qe/o-*) [8], etc.

Les juxtaposés enfin (cf. ci-dessous I. — Composés itératifs, II. — Composés copulatifs) ne sont pas de réels composés.

I. — Composés itératifs

Il s'agit du type de skr. *dame-dame* « par maison », *viçe-viçe* « par village », *yad-yad* « tout ce qui » (cf. lat. *quidquid*), gr. πάμπαν, lat. *magis magis,* etc. En tokharien on trouve e.a. A. *kropa-krop* « par monceau », A. *praṅk*(*a*)*-praṅk* « par moment », A. *waṣta-wa*(*ṣt*) « par maison », où *-a* dans le premier terme est d'origine analogique [9]. Quant au type adjectif-adverbe, il y a à mentionner A.

1 Cf. Carnoy, p. 176.

2 V. W., *Comp.*, p. 132 sq. Il s'agit d'i.-e. **sem-*, **som-* « un »; cf. p. 207 sq. Sur B. *somo*(*-kälymi*), cf. p. 207, note 3.

3 Cf. p. 210.

4 Cf. p. 62.

5 Pour *-ā,* cf. p. 87, note 7.

6 Cf. p. 122.

7 Cf. p. 115 sq.

8 Cf. p. 126.

9 Cf. p. 135.

ymār ymār « très vite », A. *lyutār lyutār* « dans un très haut degré ». Les deux membres de ces « composés » se trouvaient séparés au moment où l'accent les frappait : il vaut donc mieux parler de « juxtaposés » (itératifs).

II. — **Composés copulatifs (Dvandvas)**

Les composés copulatifs ou Dvandvas (cf. lat. *usus fructus, suovetaurilia,* gr. ἀνδρόγυνος, fr. *père et mère*) sont très nombreux en tokharien. A côté des composés nominaux on trouve des composés verbaux (du type d'all. *wie er leibt und lebt,* de néerl. *zooals hij gaat en staat,* de gr. βάσκ' ἴθι « file à gauche », etc.) [1]. Cependant il vaut mieux employer l'appellation « juxtaposés », car au fond il s'agit, comme chez les composés itératifs, de deux mots placés l'un à côté de l'autre ; chacun a sa propre déclinaison (conjugaison) (cf. fr. *père et mère, voies et moyens*) : les deux termes présentent donc la finale mutilée sous l'influence de l'accent tout comme les formes isolées (la déclinaison du second élément seul comme chez les composés proprement dits, dans la classe des juxtaposés nominaux, est due à l'unité de sens). Exemples : (substantifs) A. *yärm kaç* « mesure (et) nombre », A. *koṃ wṣe* « jour (et) nuit » (cf. gr. νυχθήμερον), A. *want swase* « vent (et) pluie », A. *ñom klyu* et B. *ñem kälywe* (littér.) « nom (et) gloire » (cf. gr. ὀνομα-κλυτός) [2] ; (adjectifs) A. *ciñcär kāwälte* « charmant (et) beau », A. *ypic salu* « pleinement (et) entièrement », A. *swār olar* « doux (et) amical », etc. ; (verbes) A. *kareṣ waṅka(ṣ)* « rit (et) plaisante », A. *lkeñc klyos[n]señc* « ils voient (et) entendent », etc.

III. — **Composés déterminatifs (Tatpuruṣas)**

On trouve des Tatpuruṣas à relation casuelle (cf. gr. πατράδελφος, skr. *rājendra-* « chef des rois », etc.) comme A. *se-ākāl* « le désir d'un fils », A. *wär-pärmaṅk* « l'espoir d'eau », A. *se-ṣurmaṣ* « à cause d'un fils », A. *oṅkraci-kumpäc* « tambour de l'éternité », etc. Comme Tatpuruṣa à relation attributive (du type de gr. ἀκρό-

[1] Cf. aussi HIRT, IV, § 18, p. 45.

[2] V. W., *Comp.*, p. 133. Les deux membres du composé tokharien ont à peu près le même sens : la traduction par « gloire » suffit donc. Cf. A. *mrāc lap* « tête », A. *mem yärm* « mesure », etc.

πολις, skr. *priya-sakhī* « chère amie ») on peut citer A. *wsi-yats* « peau d'or » (*wsi* est adjectif).

IV. — Composés à régime (Upapadas, à relation verbale)

Il s'agit de ces composés à régime dont le second membre est un radical verbal à sens actif (cf. skr. *puṣṭiṃ-bhara-* « apportant la prospérité », gr. δικασπόλος « juge », skr. *kumbha-kāra-* « potier », gr. λογογράφος « logographe », etc.). Nous en trouvons un premier exemple dans A. *kuntis-tsek*, B. *lwaksā-tsaik* « potier », où A. *kuntis* et B. *lwaksā* sont des *accusatifs* pl. dépendant de A. *tsek*, B. *tsaik*, noms d'agent de la racine verbale A. *tsek-*, B. *tsaik-* « façonner, former ». Tandis que dans A. *kuntis-tsek*, B. *lwaksā-tsaik* la désinence caractéristique du premier terme (acc. pl.) s'est maintenue, celle d'autres composés tokhariens de ce genre a disparu à la suite d'une contamination avec la forme isolée : A. *ākāl-kāṃṣe* « celui qui produit un désir », A. *ri-pāṣe* « celui qui protège la ville » (cf. skr. *go-pā́* « qui garde les bœufs »), A. *ṣotre-lyāk* « celle qui voit un signe », etc. Le premier terme de ces composés se trouve à l'acc. sg. (cf. A. *cu-pāṣe* « celui qui te protège », où *cu* est l'acc. sg. de A. *tu*) : celui-ci est secondaire dans sa structure et refait sur les formes isolées, où la finale devait disparaître. Ainsi A. *ṣotre* remonte à **ṣotru*[1], tandis que A. *ri* se rattache à thr.-phryg. βρία « forteresse »[2]. D'ailleurs on ne peut oublier qu'à la suite de la mutilation des syllabes finales l'acc. sg. était dans beaucoup de cas devenu identique au nom. sg., de sorte que plusieurs mots ne distinguaient pas leur acc. sg. de leur nom. sg.[3] Tandis que A. *kuntis-tsek*, etc., se compare à skr. *puṣṭiṃ-bhara-*, A. *pälska-pāṣe* « celui qui protège la pensée » présente *-a* < **-o* comme finale du premier terme : cf. skr. *kumbha-kāra-*, etc.

V. — Composés préfixaux et prépositionnels nominaux[4]

1. — Négation

Le préfixe négatif i.-e. *$\overset{}{n}$̥-* « ne pas » figure dans beaucoup de composés ; le traitement originel d'i.-e. *n̥ en tokharien est *en* : mais

1 Cf. p. 97.
2 V. W., *Lexique*, p. 107.
3 Cf. p. 148 sq.
4 D'après la classification *formelle* ces composés exigent un examen spécial.

e de *en* passe souvent à *a*. A côté de *en* > *an* on trouve aussi *a*[1]. Exemples: AB. *eñcare* « ce dont on ne veut pas », B. *empalkaitte* « insouciant, négligent », B. *amplākätte* « sans autorisation », A. *ānewāts* « désagréable », B. *ayāmätte* « sans avoir fait », A. *asinät* « pas rassasié », etc. Tokh. *en-* > *an-*, *a-* correspond donc sans doute à gr. ἀ(ν)- (cf. ἄγνωτος, ἄμβροτος), à lat. *in-* (cf. *infans, improbus*), à germ. *un-* (cf. got. *unkunþs*), à skr. *a(n)-* (cf. *adeva-*, *anadant-*, etc.)[2].

A côté de *$\mathring{n}$- il y avait **ne-*, qui était plus rare en indo-européen (cf. lat. *nequis*, skr. *nakis* « personne », lat. *nihil* « rien », lit. *nelābas* « pas bon, mauvais », v. sl. *nedągъ* « maladie », etc.) ; en tokharien il n'y a que deux formes qui le présentent: B. *nem(ñ)cek* « décidément »[3], et A. *naṣmi*, B. *neṣ(a)mye* « médisance »[4].

Un autre préfixe négatif est la préposition A. *sne*, B. *snai* « sans » (cf. lat. *sine*) : A. *sne-nati* « sans force », A. *sne-waṣt* « sans maison », A. *sne-wras* « sans haleine », B. *snai-pele* « adharma »[5], etc. Il nous est impossible d'expliquer la finale A. *-e*, B. *-ai*: cependant il faut vraisemblablement partir d'i.-e. **sen-*, de sorte que la forme isolée, qui était donc trissyllabique, a dû être mutilée par l'accentuation. Par conséquent A. *sne*, B. *snai* dans les composés a sans doute subi l'influence de la forme isolée qui était mutilée dans sa finale.

2. — Renforcement

Le préfixe de renforcement i.-e. **en-*, qui n'est à l'origine autre que la préposition, qu'on trouve comme ἐν en grec, comme *in* en latin, etc., constitue très souvent en tokharien le premier terme d'adjectifs et de substantifs (comme préposition on le trouve dans des formes verbales telles que gr. εἴσειμι, lat. *ineo*; gr. ἐμβαίνω, lat. *invenio*, v.h.a. *inqueman*; gr. ἐνείρω, lat. *insero*, etc.[6]; dans un adjectif comme gr. ἔμπειρος « expérimenté » il joue plutôt le rôle

1 Cf. p. 35.

2 V. W., *Lexique*, p. 17 sq.

3 Ibid., p. 74. *nemñcek* se trouve chez Lévi: *nemcek* est la forme ordinaire. J. Duchesne, p. 182, propose aussi i.-e. **ne-*. Si la lecture B. *nemñcek* est exacte, son rapprochement de B. *mauk-* est à rejeter: cf. B. *mcuṣka* à côté de B. *miñcuṣka* « princesse » (p. 133, note 3).

4 V. W., *Lexique*, p. 74.

5 Forme attestée plusieurs fois chez Lévi, qui traduit par « impiété » (= A. *sne-pal*): lecture et traduction exactes d'après Couvreur, *Étymologie*, p. 23.

6 Hirt, IV, § 23, p. 58.

de préfixe de renforcement comme en tokharien) [1]; i.-e. *en- y revêt l'aspect *en-*, *an-*, *in-* (*yn-*), ou *e-*, *a-*, *i-* (*y-*) (originellement devant *s*, *ṣ*, *ç*, *ts*, *t*, *c*; souvent *e-*, *a-*, *i-* (*y-*) s'est répandu par analogie) [2]. Exemples: A. *empele* « puissant, fort », B. *empren-* « vrai » (= gr. ἔμπειρος « expérimenté ») [3], A. *āneñci* et B. *anaiçai* « avec précision, bien », B. *iṅkauṃ* « pendant le jour », A. *ynālek* « ailleurs », AB. *ysomo* « en tout », A. *ysalu* « en paix, heureusement », B. *eṣe* « ensemble », B. *ets(u)wai* « à la rencontre de » [4], A. *akälyme* et B. *ekalymi* « dans la puissance de », etc. [5]

Il est à remarquer que le préfixe tokh. *en-*, etc., joue le même rôle que gr. α- < i.-e. **sm̥-* de **sem-* « ensemble », comme dans gr. ἅπας « tout » (cf. tokh. AB. *ysomo* « en tout », où *y-* < i.-e. **en-*) où ἁ- est devenu plutôt un préfixe de renforcement qu'un préfixe d'union (sens originel d'i.-e. **sm̥-*, etc.: cf. sous 3. —).

3. — Union

Le tokharien emploie la préposition A. *çla*, B. *çle* « avec » comme préfixe d'union (remplaçant i.-e. **sm̥-*: cf. skr. *sa-patnī* « ayant le même époux », gr. ἄλοχος « épouse », etc.; cf. aussi lat. *conjux*, gr. συνέδριον, etc., où *con-* et συν- signifient « ensemble, avec »). A. *çla*, B. *çle* se rattache à gr. τέλος « troupe, foule », etc. [6] Exemples de ce type de composés: A. *çla-ype* « avec (son) pays », A. *çla-niṣpal* « avec (sa) possession », B. *çle-retke* « avec (son) armée » [7], A. *çla-ñäkci* et B. *çle-ñäkciye* = skr. *sa-devaka-* [8], etc. La finale *-a*, *-e* de A. *çla*, B. *çle* est secondaire: il s'agit de la voyelle thématique *e* devenue A. *a* en position médiale (à l'intérieur de ces composés) [9]; la forme figurant dans les composés a donc été influencée par la forme isolée et vice versa. D'ailleurs cette préposition était sans doute souvent proclitique.

1 Cf. aussi des adjectifs tels que ἔνδοξος, ἔντιμος, etc.
2 V. W., *Lexique*, p. 18.
3 Ibid., p. 17.
4 On trouve aussi *tsuwai* (Sieg, *OLZ*, c. 133).
5 V. W., *Lexique*, p. 18. Le sens du dernier composé est donc à modifier d'après Sieg, *OLZ*, c. 132. Cf. ci-dessous, p. 223, note 4.
6 V. W., *Lexique*, p. 132.
7 Lévi, *U2*ᵃ4: *çle retke* = skr. *sasāinyam*.
8 Ibid., 18ᵇ6: *çle ñäkciye* = skr. *sadevako*.
9 Cf. p. 58 sq.

VI. — Composés possessifs (Bahuvrīhis)

Ce type de composés (cf. skr. *pāṇḍu-varṇa-* « au teint pâle », gr. ὠκύπους « aux pieds rapides », etc.) est fréquemment attesté en tokharien : A. *ṣoma-pācär* « qui a le même père » (= gr. ὁμοπάτωρ) A. *ṣoma-kälyme* et B. *somo-kälymi* « ekānta- », A. *ākär-açnum* « qui a les larmes aux yeux », etc.

CHAPITRE III

FLEXION DES NOMS

A. — CAS PRIMAIRES

I. — SINGULIER

1. — **Le nominatif**

L'absence de toute désinence à la forme du nominatif sg. s'explique par la chute phonétique des finales sous l'influence de l'accent. Il n'y a donc aucune trace de l'**s* qui caractérisait en indo-européen le nom. sg. de plusieurs thèmes, à savoir ceux en **-o, *-i, *-u* et quelques-uns se terminant par une consonne: cf. gr. λόγος, πόλις, ἡδύς, νύξ, lat. *dominus, ignis, fructus, nox,* etc. Ainsi A. *ṣpäṃ* « sommeil, rêve » répond à skr. *svápnas,* même sens, gr. ὕπνος « sommeil », tandis que B. *keu,* A. *ko* « vache » supposent un thème en **-i* et donc un nom. sg. en **-is*[1], etc. En ce qui concerne les thèmes consonantiques pourvus d'une désinence **-s* au nom. sg., nous n'en avons pas d'exemples sûrs: ainsi les adjectifs en *-m* (AB) continuent des thèmes en **-m(e)nt*[2] et ceux en *-u* (AB) représentent une formation en **-u̯(e)nt*[3]; or *-m* peut rendre aussi bien i.-e. **-m(e)nts* que **-m(e)nt,* tout comme *-u* remonte à i.-e. **-u̯(e)nt* ou à i.-e. **-u̯(e)nts* (cf. gr. χαρίεις < *χαριϝεντς, etc.). Il est donc impossible de savoir si **-s* se maintenait malgré l'effet de l'accent. Toutefois l'exemple d'un mot monosyllabique où l'**s* se conserva, prouve que si la chute de **-s* se produisait dans certains noms, celle-ci ne pouvait être attribuée qu'à l'action de l'accent: B. *ṣkas* « six » s'accorde avec gr. ἕξ, lat. *sex,* etc., même sens[4]. On n'admettra donc pas que **u̯oqᵘ̯s* soit le prototype de A. *wak,* B. *wek* « voix » (cf. lat. *vox,* etc.), comme le propose Pedersen[5]: les formes tokhariennes

1 Cf. p. 66 sq.
2 Cf. p. 90 sq.
3 Cf. p. 91 sq.
4 Pour A. *ṣäk,* cf. p. 53.
5 *Tocharisch,* p. 254.

remontent sans doute au type de gr. ἔπος, sinon elles eussent conservé l'*s, comme *ṣkas*. Nous n'avons pas non plus de traces d'allongement (cf. gr. πατήϱ, λύων, skr. *dātā́, rā́jā*) ; quelques formes présentaient (dans la période pré-tokharienne) un nom. sg. non-allongé, là où les autres langues offrent un suffixe à voyelle longue : A. *kayurṣ*, B. *kaurṣe* « taureau » ont *-ṣ* < **-sen*, tandis que le sanskrit a *vṛ́ṣā* (cf. aussi gr. τέκτων) [1] ; on a de même A. *ṣukṣ-* « village » < i.-e. **seqᵘ̯sen* [2]. A. *ñkät*, B. *ñäkte* « dieu » peuvent perpétuer (théoriquement) dans leur *-t* aussi bien i.-e. **-tēn*, **-tōn* que **-ten* [3], etc.

Pas de difficultés pour les nominatifs sg. offrant le thème pur (cf. gr. χώϱα, lat. *pecu*, etc.) : les formantes sans **-s* y étaient exposées à l'action de l'accent aussi bien que celles suivies de **-s*. Exemples : i.-e. **aǩru* « larme » a abouti à A. *ākär*, même sens ; *-s* de A. *lānts* « reine » représente i.-e. **-sā* (**-ā* du féminin) [4] ; A. *kuntistsek*, B. *lwaksātsaik* « potier » ont perdu **-ā* (noms d'agent) [5], etc.

D'autre part beaucoup de suffixes ont été rétablis par analogie (des formes composées où ils étaient conservés intacts) dans la période post-tokharienne, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent : ces suffixes secondaires se rencontrent surtout en dialecte B. Une de ces finales est la voyelle thématique **e*, qui, à l'origine, a servi de désinence caractéristique du nom. sg. : des exemples tels que B. *ytārye* « chemin » en face de *ytāri* (acc. sg.), et B. *plāce* « parole, langage » à côté de *plāc* (acc. sg.), etc., le prouvent. Mais dans la suite *-e* (surtout en dialecte B) a été étendu à d'autres cas, et on l'a même ajouté à des terminaisons verbales, à des thèmes de conjonctions [6], etc., de sorte que l'on peut le regarder comme un suffixe général sans valeur casuelle. La voyelle thématique **o* a connu un sort analogue [7], etc.

2. — **Le vocatif**

En dialecte A le vocatif sg. ne se distingue en rien du nominatif sg. : la confusion de ces deux cas est naturellement due à la chute

1 Cf. p. 72.
2 Cf. p. 74 sq.
3 Cf. p. 76 sq.
4 Cf. p. 62.
5 Cf. p. 63.
6 Cf. p. 60.
7 Cf. *ibid.*

des finales. En dialecte B on trouve également des formes du voc. sg. qui ne diffèrent pas de celles du nom. sg., mais il y en a aussi où ce cas est spécialement marquée par l'adjonction d'un *-a*: cf. *ñakta* (*ñäkte* « dieu »), ou d'un *-u* comme dans *wroccu* (*orotse* « grand ») [1]. Meillet [2] voit dans *-a* une « interjection postposée ». Il s'agit sans doute d'une exclamation répétée telle que gr. ἀά; l'accent n'en a enlevé que la dernière voyelle, de sorte que *-a* s'accorde avec la loi de l'accentuation. On posera donc i.-e. *-*aa* ou *-*āā* (> *-ā* > B. *-a* en finale). B. *-u* a une origine analogue: on se trouve devant l'équivalent de l'exclamation (de joie) grecque εὖα, εὐαί, εὐοῖ. La voyelle finale (monophtongue ou diphtongue) a disparu sous l'effet de l'accent, tandis qu'i.-e. **e* est tombé en syllabe ouverte après avoir passé par *ä*: cf. AB. *ñu* « neuf » < i.-e. **nevn̥*; A. *klyu*, B. *kälywe* « gloire » < i.-e. **k̑levos*, etc. La consonne *ts* a été palatalisée par *e* et a abouti régulièrement à B. *c* (*cc*: redoublement secondaire): *wroccu*. L'explication de Pedersen [3], qui compare à gr. ὦ, est insoutenable du point de vue phonétique: elle s'oppose à la loi de l'accentuation; i.-e. **ō* ne se rend jamais par tokh. *u*; enfin i.-e. **ō* ne peut produire une mouillure.

3. — L'accusatif

En indo-européen l'accusatif sg. se terminait partout par *-*m*, sauf dans quelques substantifs neutres. Cet **m* se maintenait comme tel s'il était ajouté à un thème vocalique (cf. skr. *vŕ̥kam*, gr. λύκον; skr. *sénām*, gr. χώρᾱν; skr. *agním*, gr. πόλιν, etc.); il était vocalisé au cas où il constituait la désinence d'un thème consonantique (cf. skr. *mātáram*, gr. πατέρα, lat. *patrem*, etc.). Dans la période prétokharienne i.-e. **m* en finale a passé à *n*, noté par *ṃ* [4]. Or une finale se composant d'une voyelle + *n* devait disparaître sous l'influence de l'accent: cf. A. *plāc* « parole, langage », dont *-c* < i.-e. *-*den* [5]; A. *yäl* « gazelle », < i.-e. **elen* [6], etc. On a eu la même

[1] Il semble que *-a* caractérise les substantifs, tandis que *-u* est réservé aux adjectifs (cf. PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 262); toutefois le petit nombre d'exemples ne permet pas de proposer cette répartition comme règle fixe.

[2] *Formes*, p. 390.

[3] *Tocharisch*, p. 262.

[4] Cf. p. 39.

[5] Cf. p. 72.

[6] Cf. *ibid*.

évolution au cas où i.-e. *-m̥ (thème consonantique) avait abouti à tokh. *-em*: *-em* > *-en*. Si i.-e. *-m̥ donnait tokh. *-a*, cette finale non plus ne pouvait survivre à l'action de l'accent. Cf. A. *çäk*, B. *çak* « dix » < i.-e. **dek̑m̥* (gr. δέκα, skr. *dáça*, lat. *decem*), A. *ṣpät* « sept » < i.-e. **septm̥* (gr. ἑπτά, skr. *saptá*, lat. *septem*), où *-m̥ a disparu, après avoir passé par tokh. *-em* > *-en* ou par tokh. *-a*.

En général on peut donc dire que l'acc. sg. en tokharien n'a pas conservé la désinence caractéristique **-m*. Cependant l'analogie des formes où cette désinence avait été conservée, a créé beaucoup de formes en *-ṃ*, comme on le verra dans la suite; *-ṃ* (*-n*) s'est surtout maintenu dans les cas secondaires, qui sont formés sur l'acc.: cf. p. ex. A. *nātkäṃ* (acc.) et *nātknaṃ* (loc.) de *nātäk* « maître, seigneur », A. *käṣṣiṃ* (acc.) et *käṣṣinac* (dat.) de *käṣṣi* « maître, précepteur », etc. Pour expliquer *-ṃ* de l'acc. sg. il ne faut donc pas, comme le fait Petersen[1], partir de thèmes en **-n*. D'autre part la chute des finales tant à l'acc. qu'au nom. sg., a amené pour quelques mots la confusion de ces deux cas: il y a donc des substantifs et des adjectifs qui ne distinguent pas leur acc. de leur nom. sg.

1. — On trouve *-ṃ* (d'origine analogique donc) dans des formes telles que A. *käṣṣiṃ* (*käṣṣi* « maître, précepteur »), A. *empeleṃ* (*empele* « puissant, fort »), B. *pärkreṃ* (*pärkre* « long »), etc. On voit que *-ṃ* s'y est ajouté à la forme du nom. sg., se terminant par une voyelle. Si cette forme se termine par une consonne, un *ä* s'insère entre la consonne et la désinence *-ṃ*: A. *nātkäṃ* (*nātäk* « maître, seigneur »), A. *pärkräṃ* (*pärkär* « long »), B. *sanaṃ* (*a* pour *ä*: *sāṃ* « ennemi »), etc.

Il y a *-āṃ* s'il s'agit d'un thème en **-ā*, caractéristique du féminin[2] et des noms d'agent[3]. On a des formes du féminin telles que A. *ñäkteññāṃ* (*ñäkteññā* « déesse »), A. *omäskenāṃ* (*omäskeṃ* « méchant »), A. *tsoptsāṃ* (*tsopats* « grand »), etc. On a affaire à des noms d'agent dans A. *kuntistsekān(ac*: dat. sing.) (*kuntistsek* « potier »), A. (*mana*)*rkāṃ* (*manark* « serviteur (des Brahmanes) »), A. *pekäntāṃ* (*pekant* « peintre »), A. *pärwatāṃ* (*pärwat* « premier, aîné »), etc. Les participes présents actifs en *-nt* du dialecte A, ayant un sens de noms d'agent, ont adapté leur flexion à celle de

1 *Nominal Decl.*, p. 86 sq.

2 Cf. p. 61 sq.

3 Cf. p. 63.

cette catégorie; ils ont donc l'acc. sg. en *-āṃ*: cf. *ypantāṃ* (*yp*- « faire »), *eṣantāṃ* (*e(s)*- « donner »), etc.

2. — Quelques substantifs et adjectifs semblent se terminer à l'acc. sg. par *-nt*: AB. *lānt* (A. *wäl*, B. *walo* « roi »)[1], les adjectifs en *-m* tels que A. *klyomänt* (*klyom* « noble »)[2], ceux en *-u* tels que A. *lukçanunt* (*lukçanu* « éclairant »), ceux en *-o* tels que A. *parnont* (*parno* « brillant »), les participes passés en *-u* et *-o* tels que A. *kaknunt* (*kän*- « se réaliser »), A. *ritwont* (*ritw*- « être réuni »)[3], etc. En fait *-nt* y appartient au thème et ne constitue donc qu'une désinence secondaire: *-nt* remonte à i.-e. **-ntm̥* (cf. gr. φέροντα, etc.).

On a également affaire à des formes se terminant par une consonne + **m* > consonne + **m̥* dans B. *pātär* (*pācer* « père »), B. *mātär* (*mācer* « mère »), B. *protär* (*procer* « frère »), B. *tkātär* (*tkācer* « fille ») : cf. lat. *patrem, matrem, fratrem*, etc.[4] A. *koṃ* qui sert d'acc. sg. à *ku* « chien » peut être l'équivalent de gr. κύνα, acc. sg. de κύων[5]: seulement l'adjonction secondaire de *-ṃ* au nom. sg. *ku* (forme mutilée) explique également A. *koṃ*. La forme sanskrite *çvānam*[6] ne peut correspondre phonétiquement à A. *koṃ*.

3. — Le dialecte B connaît beaucoup de formes d'acc. sg. m. et f. en *-ai*, tant dans les adjectifs que dans les substantifs; le dialecte A n'a conservé que *kule* (*kuli* « femme »). Comme nous l'avons déjà expliqué[7], B. *-ai*, A. *-e* représente la finale d'un acc. m. ou f. d'un thème indo-européen en **-oi* ou **-ōi*.

4. — Les anciens participes en *-te* (B), dont *-te* (*-tte* avec redoublement secondaire) continue i.-e. **-te/o-*[8], et les adjectifs en *-tse* (B), dont le suffixe rend i.-e. **-dhe(n)*[9], présentent *-ce* (*-cce*: redoublement secondaire; cf. *-tte*) à l'acc. sg. m.: ainsi *ontsoyce* (*ontsoytte* « pas rassasié »), *eṣpirtacce* (**eṣpirtatte* « pas tourné »), *eṅklyauṣäcce* (**eṅklyauṣätte* « ananuçruta- »), *wrocce* (*orotse* « grand »), *snaice* (*snaitse* « pauvre »), etc. Il s'agit donc d'une palatalisation de la

1 Cf. p. 87.
2 Cf. p. 90.
3 Cf. p. 91 sq.
4 Cf. p. 98.
5 PETERSEN, *Nominal Decl.*, p. 87.
6 IBID., p. 86.
7 Cf. p. 67 sq.
8 Cf. p. 130 sq.
9 Cf. p. 107 sq.

consonne du suffixe (on notera que la consonne *ts,* qui elle-même rend une consonne palatalisée, a subi à son tour la mouillure: *ts* > *c*). Il semble que cette palatalisation (secondaire) distingue la forme de l'acc. de celle du nom. sg. m.: elle a donc *un sens morphologique.* Une origine de la mouillure de *t, ts* à l'acc. sg. m. a été indiquée par Pedersen [1], qui est d'avis qu'elle est due à l'analogie de l'acc. pl. m. en *-ceṃ* (p. ex. *oroceṃ*), qui lui-même est refait sur le nom. pl. m. en *-ci* (cf. *ayāmäcci* de *ayāmätte* « sans avoir fait », *orocci*), où la mouillure s'explique par la présence de *-i.* En fait le nom. sg. f. des adjectifs en *-te* se termine par *-ca* (*eçuwacca* de *eçuwatte* « affamé, qui n'a pas mangé »), et l'acc. correspondant présente *-cai* [2]: or *c* est sans doute d'origine analogique dans ces deux cas. Il faut donc admettre l'explication de Pedersen. Cet auteur renvoie aussi au contraste A. *wät* (nom. sg. m.) : A. *wäc* (acc. sg. m.), ordinal du nombre « deux ». Il aurait pu y ajouter A. *tric-* « 3ᵉ », A. *çtärc-* « 4ᵉ », etc., également formes de l'acc. sg. m., s'opposant à A. *trit,* A. *çtärt,* etc., formes du nominatif correspondant. Le dialecte B aussi semble posséder dans les ordinaux des accusatifs sg. m. en *-c-* [3]. La finale *-c* des ordinaux de A ne s'explique pas autrement que par l'influence des formes correspondantes de l'acc. pl. m., bâties sur le nominatif pl. m. en *-ce,* où la palatalisation de la dentale a une origine phonétique. Il y a lieu d'attirer aussi l'attention sur A. *poñcäṃ* (*pont-* « tout ») et A. *krañcäṃ* (*kāsu, krant* « bon »), formes de l'acc. sg. m., en face de A. *poñcäs* et A. *krañcäs,* acc. pl. m., et de A. *poñç,* A. *krañc,* nom. pl. m.: la palatalisation de la consonne finale ne se justifie que dans les dernières formes [4]. Signalons enfin B. *makce* (acc. sg. m.), B. *mäkceṃ* (acc. pl. m.), B. *mäkci* (nom. pl. m.) de B. *makte* « ipse » [5].

5. — Beaucoup de substantifs (masculins et féminins) ont la même forme à l'acc. qu'au nom.: A. *mācar* « mère », A. *pācar* « père », A. *pracar* « frère », A. *ckācar* « fille », A. *çäṃ* « femme », A. *se* « fils », A. *pats* « mari », etc. La confusion des deux cas a pris une plus grande extension en A qu'en B: cf. p. ex. B. *mātär* de *mācer,* B. *pātär* de *pācer,* etc., en face de la forme unique en dialecte

1 *Tocharisch,* p. 39 et p. 218.
2 SSS, § 381, p. 247.
3 Cf. p. 216, note 1.
4 Cf. p. 159.
5 Cf. p. 205.

A. Il arrive même que le dialecte B distingue le nom. et l'acc. de mots indiquant des abstractions ou des choses, au moyen de la désinence *-ai* de l'acc., qui est fréquemment employée: ainsi *yokai* de *yoko* « soif » [1]. L'identité des formes de ces deux cas s'observe aussi dans quelques adjectifs, p. ex. dans ceux en *-ṣi* (A), où non seulement l'acc. sg. m. mais aussi le cas correspondant du féminin ne diffèrent quelquefois pas du nom. sg. m. [2]; il semble en être de même en dialecte B, où les adjectifs en *-ṣṣe* correspondent à ceux en *-ṣi* de A: cf. p. ex. *pelaikneṣṣe* « de la loi », qui n'offre aucune marque de l'acc. sg., etc.

Mais on voit que dans quelques cas cette confusion du nom. et de l'acc. sg. est plutôt due à l'analogie d'autres mots où l'accentuation a réellement créé une forme unique, comme p. ex. dans A. *çäṃ* « femme » < i.-e. **g̯ʷenā* (nom.), **g̯ʷenām* (acc.) [3]; l'exemple des noms de parenté comme A. *pācar,* A. *mācar,* etc., le prouve: le tokharien commun avait hérité de l'indo-européen la distinction **-ter(e/o-)* (nom.) : **-tr-* (acc.) dans le suffixe. Le dialecte B seul l'a conservée [4].

4. — Le génitif

Au gén. sg. l'indo-européen se servait de **-si̯o* (cf. skr. *vṛ́kasya,* gr. λύκοιο), de **-so* (cf. gr. λόγου < *λογοσο, got. *dagis* < **dageso*), et de **-os* ou de **-es* (cf. gr. πατρός, lat. *patris*). Le tokharien a conservé des traces de la présence originelle de ces désinences, qui devaient tomber (ainsi **-os* et **-es*) ou du moins être mutilées (ainsi **-si̯o,* dont **-o* seul devait disparaître, et **-so* qui devait aboutir à *-s*) sous l'influence de l'accent. D'autre part, cette langue emploie aussi des suffixes secondaires. En dialecte A le gén. sg. se forme sur le nom. sg., tandis qu'en dialecte B l'acc. sg. sert en général de base à ce cas.

1. — La désinence indo-européenne **-si̯o* est représentée dans A. *-ṣi,* B. *-ṣṣe,* suffixe caractéristique d'adjectifs possessifs tels que A. *yukaṣi* « du cheval », B. *pälskoṣṣe* « de l'esprit », etc. Au singulier

1 PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 45.

2 Cf. p. 112.

3 En B l'accusatif de *çana,* qui correspond à A. *çäṃ* (cf. p. 62, note 6), est *ç(a)no* < *ç(a)n-,* forme mutilée par l'accent, + *-o,* particule enclitique (cf. p. 60).

4 Cf. p. 98.

le tokharien avait la forme précédée de la voyelle thématique *e/o (*-esi̯o, *-osi̯o) à côté de *-si̯o, qui s'ajoute aussi à d'autres thèmes, même consonantiques. Il y a également des formes du pluriel en -ṣi (A) et en -ṣṣe (B), comme nous l'avons déjà signalé [1].

2. — Il se peut qu'i.-e. *-eso soit à chercher dans les génitifs du type de A. *ñäktes* (*ñkät* « dieu »), A. *çarwes* (*çaru* « chasseur »), A. *yukes* (*yuk* « cheval »), etc., où *-es* répondrait régulièrement à i.-e. *-eso (cf. got. *dagis*). Seulement i.-e. *-esos ou *-eses, finale des génitifs des thèmes en *-es, a également abouti à tokh. A. *-es*, de sorte qu'il n'y a plus aucune distinction entre ces deux finales originellement différentes (cf. sous 3. —).

3. — La désinence *-os ou *-es se rencontrait dans la période prétokharienne dans des thèmes en *-es (type de gr. γένους < *γένεσος, lat. *generis* < **geneses*) ; le génitif en *-os ou *-es devait donner tokh. *-es*: A. *lwes* (*lu* « animal »), A. *yärkes* (*yärk* « vénération »), etc. [2]

En second lieu il y a à mentionner le génitif en *-is* (A) dans des formes telles que *waṣtis* (*waṣt* « maison »), *tkanis* (*tkaṃ* « terre, sol »), *ṣulis* (*ṣul* « montagne »), *oṅkis* (*oṅk* « homme »), etc.: *-is* < i.-e. *-isos ou *-ises; il s'agit de thèmes (pour la plupart analogiques) en *-is du type de skr. *rociṣ-*, lat. *cinis*, gr. κόνις [3].

Une troisième finale où i.-e. *-os ou *-es a disparu sous l'effet de l'accent est fournie par A. *-e*, qui fonctionne au masculin et au féminin dans des substantifs et des adjectifs: *oṅkäl*[*m*]*e* (*oṅkaläm* « éléphant »), *lāntse* (*lānts* « reine »), *rtärye* (*rtär*, f. **rätri* « rouge »), etc. On a affaire à des thèmes en *-oi, *-ōi du type de gr. πειθώ(ι), skr. *sákhā*; le gén. sg. était en *-os ou *-es: cf. gr. πειθοῦς < *πειθojος, etc. [4]

Les adjectifs possessifs en *-eṃ* du dialecte A comme *yleṃ* (*yäl* « gazelle »), *kayurṣeṃ* (*kayurṣ* « taureau »), etc., sont d'anciens géni-

1 Cf. p. 109.

2 Cf. p. 70.

3 Cf. p. 71. La *Tocharische Grammatik* (§ 118, p. 82 sq.) donne une désinence *-s* pour quelques mots d'emprunt au sanskrit en *-i* comme *Çākyamuni*, ou en *-e* comme *Nande*: il y a eu sans doute une contamination avec les génitifs tokhariens, d'origine indo-européenne directe, en *-is* et en *-es*. Une forme telle que *Çākyamunis* en face du nom. sg. *Çākyamuni* semblait se terminer par *-s*: il en est de même de *Nandes* en face de *Nande*, avec *-e* secondaire (cf. V. W., *Bestand.*, § 177, p. 85).

4 Cf. p. 68.

tifs en *-*os* ou *-*es* de thèmes en *-*en*: -*eṃ* représente i.-e. *-*enos* ou *-*enes*[1].

Il y a enfin à signaler A. *lānt,* B. *lānte* (avec -*e* secondaire) (A. *wäl,* B. *walo* « roi »), forme participiale dont -*nt* < *-*ntos* ou *-*ntes*: cf. gr. φέροντος, lat. *ferentis*[2].

4. — Quelques noms de parenté se terminent par -*i*: A. *pācri* (*pācar* « père »), A. *mācri* (*mācar* « mère »), A. *pracri* (*pracar* « frère »), B. *seyi* (*soy* « fils »), B. *çnoy* (*çana* « femme ») [3]. Ces formes génitivales ne sont autres que d'anciens adjectifs en *-*i̯e/o*-: cf. A. *pācri* à skr. *pítrya*-, gr. πάτριος, lat. *patrius* « paternel »; i.-e. *-*i̯os* a abouti régulièrement à -*i*. Il est évident que A. *pācri,* A. *mācri,* A. *pracri* ont subi l'influence des formes du nom. sg. en -*car* (on attendrait **pātri,* etc.). Cette désinence figure également en dialecte A dans quelques noms propres empruntés au sanskrit: *Puṇyavāni* (*Puṇyavāṃ*), *Mahiçvari* (*Mahiçvar*), etc. On l'a aussi ajoutée secondairement à A. *ñäkteññā* « déesse », qui fait [*ñä*]*kteññāy* : -*i* y est noté par -*y* après voyelle, tout comme dans quelques noms (propres) empruntés au sanskrit qui se terminent aussi par une voyelle: A. *upādhyāy* (*upādhyā*), A. *Somāy* (*Somā*), A. *Viṣṇuy* (*Viṣṇu*), etc. Que l'on compare à B. *çnoy,* gén. de *çana* « femme ».

L'explication de -*i* que nous avions donnée auparavant[4], à savoir -*i* < i.-e. *-*si̯o* (généralisation de -*i* seul) est naturellement à rejeter. On ne peut non plus admettre les théories de Petersen: -*i* (et aussi -*e*) au gén. sg. représenterait un datif en *-*ei* ou *-*ai*[5]; l'origine de -*i* devrait être cherchée auprès des pronoms personnels, où AB. *ñi* « de moi, mien » continuerait i.-e. **moi,* et où AB. *ci* « de toi, tien » répondrait à i.-e. **toi*[6]. L'hypothèse de Pedersen[7] qui pose un suffixe -*i* « de » n'a rien de vraisemblable[8].

1 Cf. p. 72 sq.
2 Cf. p. 87.
3 Pour cette forme, voir COUVREUR, *Compte-rendu Pedersen,* p. 200 sq.
4 *Bestand.,* § 178, p. 85.
5 *Hittite,* p. 25.
6 *Pronominal Decl.,* p. 200 sq.; *Nominal Decl.,* p. 91 sq. Cf. p. 183 sq.
7 *Tocharisch,* p. 55. Pedersen n'admet cette hypothèse que pour le génitif en -*i* du pronom démonstratif (cf. p. 195). Remarquons encore que son explication de -*āy* des mots féminins, par -*ā* + -*e* (*Tocharisch,* p. 55 sq., note 1) est à écarter.
8 Il n'y a aucun rapport entre ce gén. sg. en -*i* du tokharien et celui en -*i* du sace (d'après POUCHA, *Compte-rendu,* p. 260, le gén. sg. en -*i* du tokha-

5. — La désinence génitivale la plus répandue en dialecte B est *-tse*: *onolmentse* (*onolme* « être vivant »), *pelaiknentse* (*pelaikne* « loi »), *sanantse* (*sāṃ* « ennemi »), *käṣṣintse* (*käṣṣi* « maître, précepteur »), etc. On voit que le suffixe *-tse* s'est ajouté à des formes de l'acc. en *-ṃ* [1]: en réalité, il vaudrait mieux parler d'un suffixe *-ntse* [2] (la graphie *-ttse* que l'on admet souvent est probablement à rejeter), *-n(tse)* se rencontrant même dans des mots qui n'ont pas un acc. en *-ṃ*, et où *-n-* est donc d'origine analogique: p. ex. *aiṣṣeñcantse* (m.) de *aiṣṣeñca* « donnant », *pelaiknentse* de *pelaikne* « loi », etc. Il arrive que *n* tombe phonétiquement devant *ts*: cf. *ailyñetse* de *ailyñe* « action de donner ». B. *-tse* est identique au suffixe des adjectifs en *-ts* (A), *-tse* (B), que nous avons déjà étudié [3]; il s'agit d'i.-e. **-dhe(n)* que l'on trouve dans gr. πρόσϑεν, ἐμέϑεν, οὐρανόϑεν, etc. **-dhe(n)* figure dans les formes du génitif, tandis que **-e/odhe(n)* apparaît dans les adjectifs.

La finale *-e* de B. *-tse* (génitif) est naturellement secondaire: cf. B. *lānte* de *walo* « roi »; néanmoins cette adjonction secondaire sert clairement à distinguer le génitif sg. du génitif pl., où il n'y a pas de *-e* [4].

6. — Le suffixe génitival *-āp*, *-yāp* du dialecte A caractérise des substantifs indiquant des êtres masculins doués de raison et des adjectifs masculins: *kuntistsekāp* (*kuntistsek* « potier »), *pekäntāp* (*pekant* « peintre »), *amoktsāp* (*amokäts* « artiste »), *käṣ(ṣ)yāp* ou *käṣṣiyāp* (*käṣṣi* « maître, précepteur »), *Meträkyāp* (*Metrak*), *riṣakyāp* (*riṣak* « ṛṣi- »), *omäskenāp* (*omäskeṃ* « mauvais »), *pärwatāp* (*pärwat* « premier, aîné »), *tsaptsāp* (*tsopats* « grand »), etc. Il correspond à *-pi* du dialecte B: *ṣemepi* (*ṣe* « un »), *alyekepi* (*alyek* « autre »), *yolopi* (*yolo* « mauvais, méchant »), *kreñcepi*(*kartse*, *krent* « bon »: cf. A. *krantāp*), etc. Nous avons identifié ce suffixe avec gr. -φι, skr. *-bhis*, etc., de l'instrumental [5]. A. *-(ā)p*, *-(yā)p* pré-

rien aurait été emprunté au génitif sace en *-i*). La ressemblance avec le génitif italo-celtique en *-ī* (cf. POUCHA, *Tocharština*, p. 206, note 2) est purement fortuite.

1 V. W., *Bestand.*, § 182, p. 86; cf. aussi PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 46 et p. 79.

2 Cf. B. *-mpa* (comitatif), où *-m-* a la même origine (p. 178).

3 Cf. p. 107 sq.

4 Cf. p. 165 sq. A rejeter l'hypothèse de MEILLET, *Formes*, p. 411, qui incline à poser l'identité de B. *-ts* et de A. *-s* (génitif).

5 *Bestand.*, § 190, p. 92 sq.; PETERSEN, *Nominal Decl.*, p. 94 sq., compare à gr. ἀπό, got. *af* (déjà chez HERMANN, *KZ*, p. 310), gr. ἐπί, ἀμφί, etc., mais sans autre explication.

sente la chute phonétique sous l'influence de l'accent de l'**i* final. On pourrait croire que *-ā-* est dû à l'allongement secondaire [1], mais il vaut mieux y voir une extension analogique de la voyelle finale des noms d'agent tels que A. *kuntistsek* < **kuntistsekā* [2], A. *pekant* < **pekantā* [3]; d'ailleurs tous les participes présents en *-nt* < **-ntā* [4] du dialecte A forment leur gén. sg. m. au moyen de *-āp*: *rināntāp* (*rit-* « chercher, tendre à »), *träṅkäntāp* (*träṅk-* « dire, parler »), etc.; leur acc. sg. se termine par *-āṃ* [5]. L'aspect *-yāp* est d'origine analogique: *-y-* de *-yāp* est originel dans une forme telle que A. *käṣṣiyāp, käṣ(ṣ)yāp* de *käṣṣi*: on en a détaché *-yāp* (*-y-* appartenant au thème du mot) comme suffixe du gén., et de là les formes comme *Metrākyāp, riṣakyāp*, etc. [6]

B. *-pi* au contraire a conservé la voyelle finale *-i*: *-pi* y était à l'origine un suffixe juxtaposé (en effet *-pi* doit être rapproché de got., v.h.a. *bi, bī,* préposition) [7]; en tant que forme monosyllabique ce mot n'a pas été mutilé. La juxtaposition (> plus tard l'agglutination) de ce suffixe-postposition se compare à celle d'i.-e. **-si*, **-su* à l'ablatif: le tokharien y a également conservé l'état originel [8], en opposition avec les autres langues indo-européennes, où les désinences constituent déjà une partie intégrante du mot. Tokh. *-pi* < i.-e. **-bhi* se trouve encore ailleurs en tokharien: B. *ānpi*, A. *āmpi* « tous les deux », où *-pi* était également juxtaposé (gr. ἀμφί « autour, des deux côtés », ἀμφίς « des deux côtés » le présentent déjà à l'état d'agglutination complète) [9], et *-pi* « et », particule copulative dans les noms de nombre composés en dialecte A, tels que *çäk ṣapi* « 11 », *çäk wepi* « 12 », etc. (*-pi* y était aussi une forme monosyllabique: pas de mutilation sous l'influence de l'accent).

Les formes en *-āp, -yāp* (A) étaient à l'origine des formes d'instrumental tout comme celles en -φι du grec et celles en *-bhis* du

1 Ainsi PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 51.
2 Cf. p. 63.
3 Cf. p. 131 sq.
4 Cf. *ibid.*
5 Cf. *ibid.*
6 PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 51, suppose analogie de l'acc. sg. f.: p. ex. *āṣtäryāp* (masculin) au lieu de **āṣtrāp* sous l'influence de *āṣtäryāṃ* (féminin): le point de départ de cette extension analogique ne doit pas être cherché si loin.
7 Cf. V. W., *Bestand.*, § 195, p. 95.
8 Cf. p. 171 sq.
9 V. W., *Lexique*, p. 5; cf. aussi ci-dessous, p. 168.

sanskrit: leur passage à la fonction de génitif s'explique par le sens particulier que possède parfois ce cas en tokharien. En effet le génitif y sert e.a. à marquer le nom de l'agent avec un participe passif [1]. D'autre part, il est à remarquer que A. *-āp, -yāp* conserve un certain sens d'instrumental dans le fait qu'il ne s'emploie que pour des noms d'êtres masculins [2]: il s'agit d'une influence, d'une action émanant d'êtres puissants (cf. les noms d'agent comme *kuntistsek*, etc.) ; une évolution instrumental > génitif s'est donc produite en passant par un sens d'ablatif (point de départ). Cf. d'ailleurs all. *von* « de » et « par ».

En plus il y a en dialecte A une désinence d'instrumental en *-yo* et en B une désinence de comitatif en *-mpa*: les deux remontent à i.-e. **-bhi* [3]; A. *-yo* < *-yāp* < **-yāpi*, où les éléments *-y-* et *-ā-* sont donc proprement secondaires. L'aspect *-yo* constitue une évolution de *-yāp*: seulement l'ancienne forme continuait à exister à côté de *-yo*; il y avait donc *-yāp* à côté de *-yo*. Comme ces suffixes marquaient à la fois le génitif et l'instrumental, la différenciation phonétique a reçu un sens morphologique: *-yāp* (à côté de *-āp*) allait caractériser le génitif, tandis que *-yo* était réservé pour l'instrumental. De cette façon se comprend une forme génitivale telle que A. *seyo* (*se* « fils ») : il s'agit vraiment d'une ancienne forme de génitif, reste des génitifs en *-yo*, dont le suffixe a été remplacé dans la suite par *-yāp* ou *-āp*. L'hypothèse de Petersen [4], qui pose *-o* < i.-e. **-e/ous*, est phonétiquement insoutenable.

II. — PLURIEL

1. — Le nominatif-accusatif des neutres [5]

Un grand nombre de substantifs et d'adjectifs ne distinguent pas leur nom. de leur acc. pl.: il s'agit de représentants de formes neutres indo-européennes. La désinence était **-ā* (cf. véd. *yugā́*, v. sl. *iga*, got. *juka*) ou **-ə₁* (cf. gr. ζυγά, lat. *juga*). Le tokharien a conservé i.-e. **-ā* > A. *-ā*, B. *-a* (en finale) dans des composés: mais

1 Pedersen, *Tocharisch*, p. 45.

2 En B, *-pi* est déjà devenu une désinence générale du génitif.

3 Cf. p. 175 sq. et p. 178.

4 *Nominal Decl.*, p. 90.

5 On se place ici sur le point de vue *indo-européen*: les « neutres » n'ont qu'une seule forme pour le nom. et l'acc., tandis que les « masculins-féminins » (cf. p. 159 sq.) ont une forme pour le nom. et une autre pour l'acc.

dans la période post-tokharienne beaucoup de formes isolées, qui avaient perdu phonétiquement cette désinence, l'ont reçue de nouveau par analogie. On a donc en réalité affaire à des formes secondaires. D'autres pluriels ne l'ont pas reçue: dans beaucoup de cas les finales des thèmes mêmes servent de désinences (secondaires), comme nous l'avons déjà vu pour l'acc. et pour le gén. sg.[1] Toutefois en dialecte B, *-a* < i.-e. **-ā* a presque généralement été rétabli; cette désinence y figure même dans des mots qui à l'origine étaient des masculins ou des féminins.

1. — La désinence **-ā* s'est maintenue à l'intérieur de formes composées, où elle était protégée contre l'accent, p. ex. dans: A. *cmolwāṣi* « des naissances » (sg. *cmol*), A. *āyäntwāṣi* « des os » (sg. *āy*), A. *pälkäntwāṣi* « des regards » (sg. *pälk*), adjectifs en *-ṣi* bâtis sur un nom.-acc. pl. en *-ā*[2]; B. *çāmnāmeṃ*[3], abl. pl. de *çaumo* « homme », dont la forme isolée du nom.-acc. pl. est *çāmna*: à remarquer l'affaiblissement de *ā* en *a* en finale, en face de la forme *çāmnāmeṃ* avec maintien de la longue en position médiale. B. *cmelaṣṣe* équivaut à A. *cmolwāṣi*: seulement la forme de B a été influencée par le nom.-acc. pl. isolé *cmela* (= A. *cmolwā-*), où *-ā* > *-a* en finale comme dans B. *çāmna*, etc. Dans la période post-tokharienne beaucoup de formes ont été munies de cette désinence par analogie des formes composées: A. *lwā* (*lu* « animal »), A. *puklā* (*pukäl* « année »), A. *pältwā* (*pält* « feuille »)[4], A. *kursärwā* (*kursär* « lieue »), B. *okonta* (*oko* « fruit »), B. *procera* (*procer* « frère »), B. *pacera* (*pācer* « père »)[5], etc.

2. — On a déjà vu que la désinence **-ā* est généralement conservée en dialecte A dans des thèmes en *-w*, comme *cmolwāṣi*, *pälkäntwāṣi*,

[1] Voir aussi 2. — Le nominatif des masculins-féminins (p. 159 sq.).

[2] Cf. p. 109.

[3] Lévi, *K*7a2: forme admise par Sieg, *Karm.*

[4] Les formes du pluriel de ces trois mots présentent aussi un thème en *-k*: *lwāk-*, *puklāk-*, *pältwāk-*, cf. *lwākis* (gén.), *puklākaṃ* (loc.), *pältwākäṣ* (abl.). Il s'agit de la particule de renforcement *-k* (= B. *-ke*) qui s'ajoute d'ordinaire aux pronoms et aux adverbes. On notera que les désinences proprement dites se sont ajoutées au thème élargi par *-k*, tout comme p. ex. dans la flexion de A. *āl(y)ak-*, B. *alyek* « autre » (cf. p. 202 sq.). A rejeter l'explication de Pedersen, *Tocharisch*, p. 112: contamination de *lwā* (pl.) de *lu* « animal » avec (B.) *lwāke* « pot, vase ».

[5] On rejettera l'explication de Pedersen, *Tocharisch*, p. 63, qui croit que les pluriels B. *pacera*, B. *mācera* (*mācer* « mère »), etc. (noms de parenté), et B. *çāmna* (*çaumo* « homme ») sont d'anciennes formes d'un singulier collectif.

etc. Une forme du pluriel isolée comme *cmolwā devait aboutir à *cmolu sous l'influence de l'accent; d'autre part, la forme du singulier pré-tokharienne était sans aucun doute *cmolu, *-ā dans *cmolwā étant la désinence (du pluriel) proprement dite: la forme du singulier, *cmolu, devait donner *cmol. En fait nous trouvons cmol au sg., et aussi une forme cmolu au pl. (à côté de la forme non mutilée cmolwā- dans le composé). A. cmolu n'est pas la seule forme du pluriel en -u: il y a aussi *kurtsru* (à côté de la forme secondaire *kursärwā*), *wsālu* (*wsāl* « vêtement »), *tsmāru* (*tsmār* « racine »), *waṣtu* (*waṣt* « maison »). Or le dernier exemple prouve clairement qu'il s'agit de thèmes en *-u de l'indo-européen: cf. skr. *vástu,* gr. ἄστυ; d'ailleurs le dialecte B semble avoir conservé *ostu* dans *ostuwaiwe* « famille » [1], etc. La désinence A. *-u* représente donc i.-e. *-u̯ā [2]. Elle ne se trouve pas en dialecte B; ces thèmes y ont reçu, par analogie, la désinence *-a*: ainsi *wäntarwa* (*wäntre* « chose, affaire »), *lykwarwa* (*lyakur* « fois »), etc. [3]

3. — Quelques substantifs du dialecte A ont leur pluriel en *-(ä)ṃ*: *por(äṃ)* « feu », *ytār(äṃ)* « chemin », *ysār(äṃ)* « sang », *plāc(äṃ)* « parole, langage ». Quant aux trois premiers, il s'agit d'anciens thèmes en *-r/n, qui, déjà dans la période pré-tokharienne, avaient une finale *-(r)äṃ au singulier: au pluriel on partira de *-(r)nā [4]. Le pluriel *plācäṃ* a une origine analogue: *-(ä)ṃ* < *-nā [5]. On a donc affaire à la finale de thèmes en *-n [6]. On la trouve aussi en dialecte B, où *-a* a été ajouté secondairement (cf. *wäntarwa* en face de A. *cmolu*), comme *-na* (généralisé par analogie): *çnona* (*çana* « femme », acc. sg. *ç(a)no*), *açiyana* (*açiya* « religieuse, nonne ») [7], *ṣotruna* (*ṣotru* « signe, indice »), *klaina* (*kl(y)ïye* « femme », acc. sg. *klai*), *wrotsana* (*orotse* « grand »), etc. L'adjonction de *-na* à un singulier en *-o* comme *ç(a)no* (*-o* y est secondaire) [8] a produit une désinence *-ona,*

[1] Cf. p. 64 sq.

[2] Cf. p. 65. Les pluriels comme A. *kursärwā*, etc., ne sont donc pas d'anciens cas en *-ā* (théorie de PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 112).

[3] Cf. p. 65.

[4] Cf. p. 80.

[5] Cf. p. 72.

[6] Cf. p. 72 sq.

[7] Pour B. *çnona*, cf. MEILLET, *Formes*, p. 394; pour B. *açiya* et *açiyana*, cf. *ibid.*, p. 402 (cf. aussi ci-dessus, p. 67).

[8] B. *çana* et B. *kl(y)ïye* « femme » forment donc leur pl. sur le thème de l'acc. sg.

qui est d'origine analogique dans la plupart des formes: *matrona* (*matre* « aigu, âpre »), *räskarona* (*räskare* « amer »), *çcirona* (*çcire* « rude, dur »), etc. L'adjonction de *-na* à un thème en *-u* comme **ṣotru* (> **ṣotr-*: *ṣotre* (A) secondairement) a créé une désinence *-una,* qui, combinée avec la voyelle thématique *e/o* (*lăre, ç(a)no*) ou avec *-a* du féminin (*açiya*), a abouti à *-auna* comme dans *rekauna* (*rcki* « parole »), *krentauna* « vertus » (*krent,* acc. sg. de *kartse* « bon »), *ṣewauna* (*ṣewi* « ± dessein, intention »).

Dans tous ces exemples il s'agit de l'extension analogique de la finale de thèmes en **-n*; à côté de A. *-(ä)ṃ,* B. *-na* on trouve aussi A. *-aṃ,* B. *-ana.* En dialecte A, *-aṃ* constitue la désinence du nom.-acc. pl. f. (anciennes formes neutres) des adjectifs en *-r,* des adjectifs verbaux en *-l* et de quelques adjectifs isolés[1]: *āṣtraṃ* (*āṣtär* « clair, pur »), *yalaṃ* (*yal* de *y(a)-* « faire »), *wsokaṃ* (*wsok* « joyeux »), *çāwaṃ* (*çāw-* « grand »), etc. Le dialecte B présente *-ana* dans des adjectifs tels que *wrotsana, pärnāññana* (*pärnāññ-* « extérieur »), etc. A. *-aṃ* et B. *-an-* < **-anā*: *-an-* (*-aṃ*) lui-même n'est autre que le degré fort en *e* ou en *o* (donc **-en* ou **-on*) des thèmes en **-en*[2], tandis que *-na* des formes étudiées ci-dessus dérive vraisemblablement de thèmes en **-en*[3], avec le suffixe à degré zéro.

4. — Le dialecte B possède un grand nombre de pluriels en *-nma*: *skwanma* (*sak* « bonheur »), *wässanma* (*wässi* « vêtement »), etc. Pedersen[4] y voit à bon droit un ancien **-mna* (> *-nma* par métathèse), qui n'est autre que la finale des thèmes en **-m(e)n*[5]; *-nma* a donc également joui d'une extension analogique. On notera que la forme originelle **-mna* s'est maintenue dans *sarmna* (*sārm* « semence »). Le dialecte A présente *wramäṃ* (*wram* « chose, affaire »): B. *-mn-* > *-nm-* et A. *-mäṃ* remontent donc à **-mnā,* suffixe à degré zéro + désinence **-ā*[6].

En dialecte B il s'agit presque toujours de *-a(nma)*: *-a-* est analogique dans la plupart des formes (cf. p. ex. *wässanma* de *wässi,*

1 Le nom. correspondant du masculin se termine par *-e.*

2 Cependant on comparera A. *āṣtraṃ* à B. *āstrona*: *-a-* de la première forme peut donc être secondaire. On citera également B. *tarkallona,* adj. verb. en *-l* (*tark-* « lâcher, congédier »): *-a-* de formes telles que A. *yalaṃ* peut donc aussi avoir une origine secondaire.

3 Cf. p. 72 sq.; voir aussi Petersen, *Nominal Decl.,* p. 82.

4 *Tocharisch,* p. 72.

5 Cf. p. 77 sq.

6 Cf. p. 78.

etc.) ; il s'agit de la voyelle thématique *e/a* qui a passé à *a* (cf. *erke-nma* de *erke-* « cimetière », où *-e-* s'est maintenu comme tel).

5. — Plusieurs désinences renferment l'élément *-nt-*: on a *-nt* seul p. ex. au nom.-acc. pl. f. (anciens neutres) des adjectifs et des participes en *-u* et en *-o* du dialecte A comme *lukäçnunt* (*lukçanu* ou *lukäçnu* « éclairant »), *nāṃtsunt* (*nāṃtsu* de *nas-* « être »), *tālont* (*tālo* « misérable, malheureux »), *kätkont* (*kätko* de *kätk-* « franchir, passer »), etc. ; on a aussi *-nt* seul au nom.-acc. pl. de *po* « tout » avec *pont*, et de *kāsu, krant* « bon », avec *krant*. B. *-nta* (avec *-a* secondaire) correspond à A. *-nt* ; on le rencontre dans beaucoup de mots : *okonta* (*oko* « fruit »), *āyornta* (*āyor* « don »), *ompalskoññenta* (*ompalskoññe* « méditation »), etc. Il y a A. *-ant* dans *nākmant* (*nākäm* « blâme, etc. »), *elant* (*el* « cadeau »), etc. ; A. *-antu* figure dans *waṣtantu* (*waṣt* « maison »), tandis que l'on trouve A. *-(ä)ntu* dans *çurāmäntu* (*çurām* « souci »), *yoktsintu* (*yoktsi* « boisson »), etc. ; A. *-unt* enfin s'observe dans *ākrunt* (*ākär* « larme »), *tärkrunt* (*tärkär* « nuage »), etc.

Quant aux adjectifs et participes en *-u* et en *-o* du dialecte A qui reçoivent apparemment *-nt* au pluriel, il s'agit en réalité d'une formation en **-ṷ(e)nt*, suffixe qui a été conservé comme *-unt* dans la forme du féminin-neutre, où *-unt* remonte à i.-e. **-ṷ(e)ntā* ; les participes et les adjectifs en *-o* y ont été associés par analogie [1]. On posera donc aussi A. *pont* < **pontā* (B a *ponta* au même cas, avec *-a* secondaire) et A. *krant* < **krantā* (= B. *krenta*, avec *-a* secondaire), thèmes en **-(e)nt* [2]. Comme le prouvent des formes telles que *nākmant, çurāmäntu*, etc., on a affaire dans les autres désinences à la finale mutilée de thèmes en **-m(e)nt*: *-mant* < **-me/ont* et *-mänt-* < **-m̥nt* [3] ; *-(a)nt-* < **-(a)ntā* a été généralisé comme désinence du pluriel. La désinence *-ntu* ne se trouve qu'en dialecte A ; il semble bien que *-u* y soit dû à une contamination avec les thèmes en *-u* (également des neutres), contamination qui date déjà de la période pré-tokharienne, étant donné qu'il y a des formes telles que *pälkäntwā-ṣi, āyäntwā-ṣi*, etc. [4] En ce qui concerne *-unt*, il est à remarquer qu'il s'agit de deux thèmes en *-u* (formante qui a disparu dans la forme du singulier) auquel *-nt* a été joint [5].

[1] Cf. p. 91 sq.
[2] Cf. p. 86 sq.
[3] Cf. p. 88 sq.
[4] Cf. p. 65.
[5] Cf. *ibid.*

Pour expliquer *-nt-*, Petersen [1] part de participes en **-nt*, dont quelques-uns auraient été employés comme substantifs (neutres) : seulement le rapport avec les thèmes en **-m(e)nt* est trop clair pour que l'on puisse admettre cette hypothèse assez vague en elle-même.

2. — Le nominatif des masculins-féminins

Le nominatif des masculins-féminins se terminait en indo-européen par **-es* : cf. gr. μητέρες, κύνες, skr. *pitáras*, v. sl. *synove*, etc. Le tokharien n'a pu maintenir cette désinence, mais on en trouve des traces très nettes dans les terminaisons secondaires, anciennes finales de mot. D'autre part cette langue a connu une extension de la désinence des pronoms auprès des formes nominales, tout comme elle s'est produite indépendamment en grec (cf. λύκοι, φηγοί), en latin (cf. *lupī, fagī*), etc. : cette désinence s'est maintenue en tokharien dans des formes composées et, dans la période post-tokharienne, elle s'est étendue à beaucoup de mots par analogie.

1. — La présence originelle de **-es* se manifeste dans la palatalisation de la consonne précédente, tout d'abord dans les formes du masculin comme AB. *lāñc* (aussi A. *lāñç* et *lāṃç, lāç*) (B. *walo*, A. *wäl* « roi »), B. *kreñc*, A. *krañc* (aussi *krañç, kraṃç* et *kraç*) (B. *krent*, A. *krant* (acc. sg. m.) « bon »), B. *poñc*, A. *poñç* (aussi *poṃç* et *poç*) [2] (AB. *po-* « tout »), etc. Il s'agit d'anciennes formes participiales en **-nt* [3], dont le nom. pl. se terminait par **-es* : cf. gr. φέροντες, etc. [4] On y rattachera quelques formes en *-oñc*, également nom. pl. m., d'adjectifs en *-u* (B) comme *skwassoñc* (*skwassu* « heureux »), *ersnāssoñc* (*ersnāssu* de *ersnā-* « forme »), etc. : on a affaire à des thèmes en **-u̯(e)nt*, dont **-u̯(e)ntes* au nom. pl. a normalement abouti à B. *-oñc*. Il y a lieu de parler aussi de l'acc. pl. m. des adjectifs et des participes en *-u* et en *-o* du dialecte A : *yāmuñcäs* (*yāmu* de *yām-* « faire »), *tāloñcäs* (*tālo* « misérable, malheureux »), *kätkoñcäs*

[1] *Nominal Decl.*, p. 76 sq. PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 71, parle également de substantifs qui auraient été à l'origine des participes neutres. BENVENISTE, *Origines*, p. 127 sq., pose une désinence tokharienne *-nt(u)* primaire : or *-nt(u)* est secondaire, **-ā* (la désinence proprement dite) ayant disparu.

[2] *-ñc* est l'aspect originel. Voir aussi p. 22 sq., note 8.

[3] Cf. p. 86 sq.

[4] V. W., *Bestand.*, § 273, p. 121 ; cf. aussi PETERSEN, *Nominal Decl.*, p. 80 (à rejeter l'évolution **-ntes* > **-nts* > *-ñç*). On notera que déjà MEILLET, *Formes*, p. 396, posait une finale de nom. pl. en **-tes*.

(*kätko* de *kätk-* « franchir, passer »), etc. Cet accusatif est un ancien nominatif pl. en *-ñc* (< **-ntes*) auquel la marque de l'acc. pl. en dialecte A, *-s*, a été ajoutée: en fait ces formes appartiennent aux thèmes en **-u̯(e)nt*, dont la flexion a influencé celle des participes en *-u* < **-u̯es/u̯os*; en revanche la flexion de ces derniers a influencé celle des thèmes en **-u̯(e)nt*[1]. Ainsi les adjectifs et participes en **-u̯(e)nt* forment leur nom. pl. m. en ajoutant *-ṣ* au thème mutilé: *-ṣ* provient des participes en *-u*[2]. Or il est fort probable qu'un ancien nominatif en *-ñc* (provenant des thèmes en **-u̯(e)nt*: cf. B. *-oñc* dans *ersnāssoñc*) continuait à exister à côté du nom. secondaire, ce qui a amené la création d'un acc. en *-ñc* + *s* > *-ñcäs*. Les adjectifs en *-m* (A) < i.-e. **-m(e)nt*[3] s'y sont associés, car leur acc. pl. m. se termine par *-(mäñc)äs*: cf. *ços·luneyumäñcäs* (*çoluneyum-*, adj. de *çolune* « action de vivre ») ; d'ailleurs ces adjectifs ont également emprunté leur nom. pl. m. en *-ṣ* aux participes en *-u* (cf. *klyomäṣ* de *klyom* « noble »). En dialecte B il y a à signaler ici les participes présents en *-ñc-* comme *aiṣṣeñca* « donnant », *paṣṣeñca* « protégeant, exerçant », etc.: à côté de ceux en *-ñc-* il y en a d'autres en *-nt-* comme *kauṣenta* « meurtrier ». Nous savons que *-a* provient des noms d'agent[4], mais la palatalisation de *-nt-* ne s'explique pas autrement que par l'influence d'anciens nominatifs pl. m. en *-ñc* < **-ntes*: *-ñc* a été remplacé dans la suite par *-ñcañ* (cf. *paṣṣeñcañ*), se composant de *-ñc* + *a* (cf. nom. sg.) et *-ñ*, désinence du pluriel. Il s'agit donc d'une contamination entre les formes du singulier et celles du pluriel: elle s'observe aussi en dialecte A entre le nom. pl. de *po-* « tout », *poñç*[5] et de *kāsu, krant* « bon », *krañc* d'une part et l'acc. sg. m. des mêmes mots, *poñcäṃ* et *krañcäṃ* d'autre part; on s'attendrait à **pont* < **pontm̥* et à **krant* < **krantm̥*: or *krant* existe réellement[6]. Sur le nom. pl. m. *poñç* et *krañc* se sont donc formés *poñcäṃ* et *krañcäṃ*, avec *-ṃ* d'origine analogique. Mais une influence directe de l'acc. pl. m., *poñcäs* et *krañcäs*, est également possible[7].

[1] Cf. p. 105.
[2] Cf. p. 93 et p. 105.
[3] Cf. p. 90 sq.
[4] Cf. p. 131 sq.
[5] Variante de **poñc*: cf. p. 22 sq., note 8.
[6] Cf. p. 86.
[7] Cf. aussi PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 127, note 1.

2. — En second lieu il y a une trace d'i.-e. **-es* dans la terminaison secondaire *-ñ*, qui s'emploie fréquemment, surtout en dialecte A : A. *sopiñ* (*sopi* « membrane natatoire »), A. *wṣeñ* (*wṣe* « nuit »), A. *āreñ*(*āre* « charrue »), A. *kamañ* (*kam* « dent »), B. *atyañ* (*at(i)yai*, acc. sg. « herbe » : cf. A. *āti*), B. *tarçkañ* (*tarçk-* « tesson » (?)), A. *lāñcināñ* (f.) (*lāñci* « royal »), A. *manarkāñ* (*manark* « serviteur (des Brahmanes) »), A. *träṅkäntāñ* (*träṅkänt*, partic. prés. act. de *träṅk-* « dire, parler »), B. *çcireñ* (*çcire* « rude, dur »), B. *yolaiñ* (*yolo*, acc. sg. m. *yolai* « mauvais, méchant »), etc. La désinence *-ñ* est la finale d'un thème en **-n* (cf. gr. ποιμένες)[1] : on en trouve un exemple dans une forme telle que A. *kayurṣāñ* de *kayurṣ* « taureau », apparenté à skr. *vṛ̥ṣan-* « mâle », etc.[2] ; *-ñ* est devenu, par analogie, une désinence presque générale. D'ordinaire elle s'ajoute au thème du nom. sg. (cf. A. *sopiñ* de *sopi*, B. *çcireñ* de *çcire*, etc.), mais il arrive aussi qu'elle soit précédée de *-a-* (cf. A. *kamañ* de *kam*) ou de *-ā-* (cf. A. *lāñcināñ*, etc.). Quant à *-a(ñ)* il s'agit peut-être e.a. de la voyelle thématique **e/o*, qui a passé à *a* (cf. A. *wṣeñ*, B. *çcireñ*). Mais *-ā(ñ)* est d'origine variée : ou bien cette voyelle se rapporte aux féminins en *-ā* (cf. A. *lāñcināñ*)[3] ou bien elle représente la caractéristique des noms d'agent en *-ā* (cf. A. *manarkāñ*, A. *träṅkäntāñ* : B. *paṣṣeñcañ* avec *-a-*<*-ā-* de *paṣṣeñca*)[4]. Il y a enfin *-ā(ñ)* par allongement secondaire comme dans A. *kayurṣāñ*, où *-ṣāñ* < i.-e. **-senes*[5], etc.

3. — Enfin i.-e. **-es* a laissé une trace dans la désinence (secondaire) *-ṣ* du nom. pl. m. des participes passés en *-u* (AB) : A. *nāṃtsuṣ* (*nas-* « être »), A. *yāmuṣ* (*yām-* « faire »), A. *kätkoṣ* (*kätk-* « franchir, passer »), B. *āyoṣ* (*ai-* « donner »), B. *yāmoṣ* (= A. *yāmuṣ*), etc. Or A. *-uṣ*, B. *-oṣ* < i.-e. **-uses*[6]. Les adjectifs en *-u* et en *-o* du dialecte A ont été pourvus par analogie[7] de la même désinence : *lukçanuṣ* (*lukçanu* « éclairant »), *tāloṣ* (*tālo* « misérable, malheureux »),

[1] V. W., *Bestand.*, § 262, p. 118 ; cf. aussi Petersen, *Nominal Decl.*, p. 78.

[2] Cf. p. 72 sq.

[3] Cf. p. 86. A. *sewāñ* (*se* « fils »), avec *-w-* secondaire, a reçu *-āñ* de A. *kulewāñ* (*-āñ* du féminin), où il y a également *-w-* secondaire. On notera que *kulewāñ* repose sur l'acc. sg. *kule* tout comme B. *klaina*, nom.-acc. pl., renferme *klai* = A. *kule*.

[4] Cf. p. 63 et p. 131 sq.

[5] Cf. p. 73.

[6] Cf. p. 105 : A. *-o* = B.*-au*.

[7] Cf. p. 93.

etc. Même les adjectifs en *-m* (A) < **-m(e)nt*[1] ont ajouté *-ṣ* au thème mutilé: *klyomäṣ* (*klyom* « noble »), *açnumäṣ* (*açnum,* adj. de *açäṃ* « (les deux) yeux »), etc.

4. — Les deux dialectes présentent de multiples exemples d'une désinence *-i*: A. *koñi* (*koṃ* « soleil, jour »), A. *kumci* (*kumpäc* « tambour »), A. *ātli* (*ātäl* « homme »), B. *yenti* (*yente* « vent »), B. *swesi* (*swese* « pluie »), B. *onolmi* (*onolme* « être vivant »), A. *meṣiñi* (*neṣi* « antérieur »), A. *ñäkciñi* (*ñäkci* « divin »), B. *orocci* (*orotse* « grand »), etc. Nous avons identifié cette désinence avec *-i* qui s'observe dans les pluriels comme gr. ἵπποι, lat. *equi* (*-ī* < **-oi*: cf. les anciennes graphies *-oe* et *-ei*)[2]: AB. *-i* représente donc i.-e. **-i* et non **-oi,* comme le proposent W. Petersen[3] et H. Pedersen[4], une diphtongue indo-européenne en *-i* ne se rendant jamais par tokh. *-i*: il n'y a que B. *ai* et A. *e* qui puissent remonter à i.-e. **oi.* On voit donc que *-i* seul s'est détaché de la finale **-oi* ou **-ei* des pronoms[5].

Cette finale est naturellement analogique (secondaire) dans les formes citées ci-dessus; on l'a tirée (dans la période post-tokharienne) de formes composées, où elle s'était maintenue: cf. A. *walyi-ṣi,* B. *yelyi-tse* « des vers ». Déjà dans la période pré-tokharienne c'était donc **-i* et non **-oi* ou **-ei* qui servait de désinence.

Notons aussi que la désinence *-e* (A) des adjectifs en *-r,* des adjectifs verbaux en *-l,* des adjectifs en *-ts,* des nombres ordinaux en *-t* et de quelques adjectifs isolés, tels que *āṣtre* (*āṣtär* « clair, pur »), *yalye* (*yal* de *y(a)-* « faire »), *wärcetse* (*wärcets* « plus faible, inférieur, défectueux »), *wce-* (*wät* « deuxième »), *wsoke* (*wsok* « joyeux »), etc., rend i.-e. **-ei̯i*: il s'agit de thèmes en **-ei̯e/o-*[6].

5. — A. *pracre* constitue le nom. pl. de *pracar* « frère »: s'agit-il de la désinence *-e,* que nous avons rencontrée dans les adjectifs en

[1] Cf. p. 90.

[2] *Bestand.,* § 264, p. 118 sq.

[3] *Nominal Decl.,* p. 81.

[4] *Tocharisch,* p. 58 sq.

[5] Pisani, p. 4 sq., explique la palatalisation dans A. *näcki* (*nätäk* « maître, seigneur ») et A. **racki* (*ratäk* « armée ») par un suffixe féminin collectif **-iqā* (au singulier il s'agirait de **-oqo-*): mais comment justifier la disparition de **i*? Il vaut mieux voir dans *ck* la mouillure du groupe *tk* (cf. p. 47) et partir du même suffixe qu'au singulier.

[6] Cf. p. 119 sq. Petersen, *Nominal Decl.,* p. 81, pose A. *-e* < i.-e. **-oi*: on a déjà vu que *-i* s'était détaché de la finale **-oi* ou **-ei* (cf. ci-dessus); d'ailleurs la palatalisation de *l* (adj. verb.) et de *t* (nombres ordinaux) obligerait de partir d'i.-e. **-ei.*

-*r*, qui s'est ajoutée analogiquement à *pracar*? Cette hypothèse n'est pas invraisemblable. Seulement on se rappellera que le tokharien présente des traces très nettes de thèmes en **-oi, *-ōi* du type de skr. *sákhā*: or *pracre* se compare très bien à skr. *sákhāyas*, nom. pl. de *sákhā*; i.-e. **-ŏi̯es* devait aboutir régulièrement à tokh. A. *-e*. Inutile de dire que cette finale aussi devrait être considérée comme étant d'origine secondaire pour A. *pracar*.

3. — L'accusatif des masculins-féminins

La désinence indo-européenne était **-ns*: elle se maintient comme telle dans les thèmes vocaliques (cf. gr. att. λόγους < (dor.) λόγονς, got. *wulfans*, etc.), mais **-n-* se vocalise après une finale consonantique (cf. gr. μητέρας, etc.) : **-n̥s* devait aboutir à tokh. *-ens* ou *-as*. Pas de doute que *-as* < **-n̥s* n'ait dû disparaître sous l'effet de l'accent. D'autre part le traitement en finale d'i.-e. voyelle + **ns* (tokh. *-ens* < **-n̥s* vient aussi à point ici) nous est inconnu; mais il est très vraisemblable que le groupe voyelle + **ns* devait tomber tout comme le groupe se composant d'une voyelle + **nt* ou même + **nts* [1].

Le tokharien A présente *-s*: *käṣṣis* (*käṣṣi* « maître, précepteur »), *manarkās* (*manark* « serviteur (des Brahmanes) »), *kulewās* (*kuli* « femme »), *çāwes* (*çāw-* « grand »). Le dialecte B au contraire offre *-ṃ*: *yakneṃ* (*yakne* « façon, manière »), *lāntäṃ* (*walo, lānt* « roi »), *krentaṃ* (*kartse, krent* « bon »), etc.

Est-il possible de rattacher A. *-s* et B. *-ṃ* à i.-e. **-ns*? Il se peut très bien qu'i.-e. **-ns* ait abouti à tokh. *-s*: la disparition de *n* devant *s* est un phénomène normal dans la phonétique tokharienne [2]. Toutefois il semble admissible que l'indo-européen n'ait eu à l'origine que **-s* seul: **n* proviendrait de **m* de l'acc. sg. (**-ms* > **-ns*) [3]. Donc tokh. A. *-s* représente i.-e. **-ns* ou i.-e. **-s* [4]. Or cette finale s'est maintenue dans les cas composés qui se forment sur l'acc. pl. en *-s*: cf. *slamasyo*, instr. (acc. *slamas-*: *slam* « flamme »), *käṣṣisäṣ*, abl. (acc. *käṣṣis*: *käṣṣi* « maître, précepteur »), *lāñcsā*, cas en *-ā* (acc.

1 Cf. p. 143.

2 Cf. p. 38. Voir déjà V. W., *Bestand.*, § 252, p. 115; cf. aussi PETERSEN, *Nominal Decl.*, p. 83 (sans démonstration phonétique).

3 MEILLET, *Esquisse*, § 35, p. 70; HIRT, III, § 39, p. 59.

4 A rejeter l'explication de PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 80, qui croit à l'identité de A. *-s* avec *-nts*, désinence du gén. pl. en B.

lāñcäs: *wäl, lānt* « roi »), etc. Quant à B. *-ṃ*, on ne peut le faire accorder phonétiquement avec i.-e. *-(*n*)*s*: une évolution *-*ns* > *-s* est possible, mais *-*ns* n'y pourrait jamais aboutir à *-n* (*-ṃ*). Nous avons simplement affaire à une extension analogique de la désinence *-ṃ* de l'acc. sg. au détriment du représentant d'i.-e. *-*n*(*s*). Cette extension s'est déjà produite dans la période pré-tokharienne, les cas composés n'offrant aucune trace de ce représentant.

En dialecte A les relations de l'acc. pl. en *-s* avec le nom. pl. ont été nettement établies par SSS [1]. Nous renvoyons donc à cet ouvrage. Attirons seulement l'attention sur le contraste: nom. pl. *çnu*, acc. pl. *çnās* (*çäṃ* « femme ») ; *çnu* présente la désinence *-u* des neutres: *-u* est dû sans doute à l'influence de *cmolu* (*cmol* « naissance ») ; *çnās* au contraire offre *-ā*(*s*) des thèmes féminins (primaire: cf. gr. γυνή, ou secondaire) [2]. En dialecte B on ajoute d'ordinaire *-ṃ* au thème du nom. sg.: *yaknemṃ* de *yakne* (avec maintien de *-e* secondaire), *ç*(*c*)*iriṃ* de *çciṙye* « étoile » (sans *-e* secondaire), *kewäṃ* de *keu* « vache », etc. Quelquefois on entrevoit l'influence de l'acc. sg.: ainsi *oksaiṃ-* de *okso* « bête à cornes » rappelle l'acc. sg. en *-ai* [3]. La distinction entre l'acc. pl. et l'acc. sg., qui, théoriquement, ne pourrait exister (même suffixe ajouté au même thème), est pratiquement maintenue par le fait que la plupart des formes de l'acc. sg. ou bien n'ont pas de désinence [4] ou bien reçoivent, par analogie, la caractéristique *-ai* [5]; d'autre part les nominatifs-accusatifs neutres s'en séparent par leur suffixe *-a*.

4. — **Le génitif**

La désinence indo-européenne était *-*ōm* (cf. gr. πατρῶν, κυνῶν, lat. *canum*, skr. *çúnām*, etc.) ou *-*om* (cf. v. sl. *ženъ, synovъ*, et v. pruss. *-an*) : le tokharien n'en a aucune trace, car i.-e. *-*ōm* devait sans doute disparaître sous l'influence de l'accent. Dans ce cas aussi d'anciennes finales de thèmes de mot fonctionnent comme désinences secondaires. Dans les deux dialectes on part de l'acc. (pl.).

1 § 179, p. 122 sq.

2 V. W., *Bestand.*, § 266, p. 119. A rejeter la théorie de Pedersen, *Tocharisch*, p. 63: *-u* < *-*ās*.

3 Cf. p. 67 sq.

4 Cf. p. 148.

5 Cf. p. 149.

1. — En dialecte A les noms neutres reçoivent en général la caractéristique *-is,* qui s'ajoute au thème du nom.-acc. pl.: *wramnis* (*wramäṃ*: *wram* « chose, affaire »), *cmolwis* (*cmolu*: *cmol* « naissance »), *ñemintwis* (*ñemintu*: *ñemi* « bijou »), etc. A. *-is* représente i.-e. **-isŏm*: **-is-* n'est autre que le suffixe caractéristique des thèmes du type de skr. *rociṣ-,* gr. *κόνις,* lat. *cinis,* etc.[1]

2. — En dialecte A les masculins-féminins forment leur gén. pl. en substituant *-ççi* à *-s* de l'acc. pl.: *käṣṣiçç̣i* (*käṣṣis*: *käṣṣi* « maître, précepteur »), *manarkāçç̣i* (*manarkās*: *manark* « serviteur (des Brahmanes) »), *sewāçç̣i* (*sewās*: *se* « fils »), etc. Mais il y a aussi des neutres qui sont munis de *-çç̣i*: *lwāçç̣i* (*lwā*: *lu* « animal »), *maṅkäntwāçç̣i* (*maṅkäntwā-*: *maṅk* « faute, péché »), etc.[2] A. *-çç̣i* représente le suffixe indo-européen **-skie/o-,* qui se retrouve dans arm. *-çi,* où il indique l'origine (cf. *giwłaçi* « villageois », *At^cenaçi* « Athénien », etc.) ; en outre l'élément **-sk-* figure dans les génitifs (pl.) arméniens en *-ç,* correspondant aux adjectifs en *-ьskъ* du vieux slave (cf. *ženьskъ* « féminin », etc.)[3]. Le traitement de *-çç̣i* < **-skie/o-* est régulier: chute de la finale; i.-e. **-i̯* en finale devient *-i*; i.-e. **i̯* a palatalisé **k* en *ç*; *ç* a assimilé **s*.

On rejettera d'autres explications, comme une analyse *s* (provenant de l'acc. pl.) + *ts* (cf. les génitifs en B) + *i*[4], l'origine **-ski̯e/o-* de *-çç̣i* étant trop claire pour que l'on puisse en douter.

3. — Le dialecte B ne connaît qu'un seul suffixe (pour les masculins-féminins et pour les neutres), à savoir *-ts*: *onolmeṃts* (*onolme* « être vivant »), *ñākteṃts* (*ñākte* « dieu »), *weñentaṃts* (*weñenta* « celui qui parle »), *s(kw)an(m)ants* (*sak* « bonheur »), *misā(ṃ)ts* (*mis-* « viande »), etc. On part donc de l'acc. pl. en *-ṃ*: les neutres

[1] Cf. p. 71. PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 80 et p. 82, prétend que *-(i)s* est identique à B. *-nts,* qui fonctionne également au gén. pl., théorie qui est phonétiquement insoutenable.

[2] A noter que le pluriel de *maṅk* est proprement *maṅkant*: le gén. pl. en *-āçç̣i* présente donc une trace d'un pluriel en *-(ntw)ā*. On trouve aussi A. *wramnāçç̣i* qui suppose un nom.-acc. pl. **wramnā* d'origine analogique (cf. les pluriels en *-ā*: p. 154 sq.): la forme originelle est *wramäṃ* (> gén. pl. *wramnis*).

[3] V. W., *Génitif,* p. 198 sq.

[4] Nous même (*Bestand.,* § 281, p. 123) nous avions vu dans *-i* une analogie des formes génitivales telles que *cmolwā-ṣi,* etc.; PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 81, qui défend la même analyse, voit dans *-i* une « postposition » (cf. p. 151).

en -*a* (cf. *s(kw)an(m)ants*) ont reçu -*ṃ*- par analogie des masculins-féminins. Il vaudrait donc mieux parler d'une désinence -*nts*. Il s'agit du même suffixe qu'au gén. sg.[1]

III. — DUEL

1. — Le nominatif-accusatif

L'indo-européen présentait *-*ōu* dans les thèmes thématiques (cf. gr. λύκω, skr. *vṛ̥kā(u)*, ags. *nosu*, etc.), *-*e* (?) dans les thèmes consonantiques (cf. gr. πατέρε, πόδε, etc.), ensuite *-*oi* (ou *-*ai*?) dans les neutres en *-*o*- (cf. skr. *yugé*, v. sl. *dъvě*, ags. *twai*), *-*ai* dans les thèmes féminins en *-*ā* (cf. skr. *áçve*, v. sl. *rącě*, etc.). Pas de doute que toutes ces désinences n'aient dû disparaître par suite de l'accent, du moins dans les formes isolées. On s'attendra donc également ici à trouver d'anciennes finales de thèmes de mot faisant fonction de désinences du duel. Toutefois il y a des traces de deux désinences primaires, que des formes composées ont conservées intactes, du moins en partie.

1. — En général toutes les formes du duel des deux dialectes se caractérisent au nom.-acc. par -*ṃ* (A), -*ne* (B) (avec -*e̯* secondaire) : A. *açäṃ*, B. *eç(a)ne* (A. *ak*, B. *ek* « œil »), A. *päççäṃ*, B. *päçcane* « (les deux) seins », A. *esäṃ*, B. *āṃtsne* (A. *es*, B. *āntse* « épaule, branche »), A. *pokeṃ*, B. *pokaine* (AB. *poke* « bras »), etc. Comme l'a bien vu J. Duchesne[2], il s'agit d'une extension analogique d'un suffixe *-(*e*)*n*, dont plusieurs de ces noms (on a affaire à des termes qui désignent une partie du corps) étaient pourvus en indo-européen : Duchesne cite gr. ὠλένη « coude », que nous avions déjà comparé auparavant à A. *āle*, B. *āl(y)ine* « (les deux) paumes »[3]; av. *fštāna*- « sein », dont A. *päççäṃ*, B. *päçcane* doivent être rapprochés; skr. *akṣan*- (cf. A. *açäṃ*, B. *eç(a)ne*) ; gr. γόνατος<*γονϜn̥τος (cf. A. *kanweṃ*, B. *kenīne* « (les deux) genoux »). A. -*ṃ*, B. -*ne* représentent donc un suffixe en *-*n* + une désinence indo-européenne du duel, qui a disparu. Des formes telles que A. *açäṃ*, B. *eçane* ou A. *päççäṃ*, B. *päçcane* prouvent qu'il faut partir de *-*en* (**e* > *a* > *ä* et disparition en syllabe ouverte : cf. B. *eçne*, etc.) : **e* a palatalisé

[1] Cf. p. 152.
[2] P. 168 sq.
[3] Cf. aussi p. 22.

la consonne précédente [1]. Dès lors le rapprochement de gr. -ε (πατέρε, etc.) doit être abandonné [2].

2. — Cependant la plupart des formes du duel présentent un autre vocalisme dans cet ancien suffixe en *-n: B. *pokaine,* A. *pokeṃ,* A. *çanweṃ* « (les deux) mâchoires », A. *kanweṃ,* B. *kenīne,* A. *lymeṃ* « (les deux) lèvres », A. *çalpen-* « (les deux) plantes (du pied) », B. *āl(y)ine,* A. *[ā]len-,* B. *pai(y)ne,* A. *peṃ* « (les deux) pieds » [3], etc. On y voit B. *-i-,* B. *-ai-* et A. *-e-*. Pas de doute que B. *-ai-* ne corresponde à A. *-e-*. Déjà auparavant [4] nous avions comparé B. *-ai-,* A. *-e-* à la désinence du duel **-oi* (ou **-ai*?) qu'offrent plusieurs langues pour le neutre (thèmes en **-o-*). Des formes composées telles que B. *eç(a)naisäñ,* gén. du. de *ek* *(eç(a)ne),* où *-ais-* < **-ois-* [5], et une forme monosyllabique comme A. *we* « deux » [6], qui répond nettement à ags. *twai,* ont protégé *-ai-,* *-e-* contre l'accent. Une contamination s'est produite entre les formes en *-ai-,* *-e-* et celles munies de la désinence secondaire *-ṃ,* *-ne*: ainsi s'explique la combinaison B. *-aine,* A. *-eṃ* [7].

Seulement le dialecte B a presque toujours *-i-* au lieu de *-ai-* (= A. *-e-*) : *āl(y)ine* en face de A. *[ā]len-,* *kenīne* en face de A. *kanweṃ* [8], etc. Le dialecte A aussi présente *-i-*: *pratri* (*pracar* « frère ») qui ne peut être difficilement autre qu'un duel [9], et les démonstratifs *tim* et *tiṃ* [10]. Il semble donc que *-i-* soit une désinence du

1 Duchesne, p. 169, note 1, cite aussi A. *kloçäṃ* « (les deux) oreilles » comme exemple de palatalisation, en l'opposant sans doute à A. *klots,* B. *klautso,* sg. et à la forme du duel B. *klausane*; à notre avis il vaut mieux attribuer *ç* à l'analogie de A. *açäṃ* « (les deux) yeux ».

2 Cf. V. W., *Bestand.,* § 299, p. 127; cf. aussi Petersen, *Nominal Decl.,* p. 96. Cette hypothèse expliquait A. *-ṃ,* B. *-ne* par l'influence des neutres en *-ṃ*.

3 Cf. V. W., *Lexique,* p. 84 sq.

4 *Bestand.,* § 298, p. 126 sq.; Petersen, *Nominal Decl.,* p. 96. **-ai* des thèmes en **-ā* est moins vraisemblable.

5 Cf. p. 169.

6 Petersen, *Nominal Decl.,* p. 96 (voir déjà Meillet, *Noms de nombre,* p. 286). En tokharien *we* est devenu un féminin tout comme i.-e. **triā* (V. W., *Nombre « deux »,* p. 124 sq.: on ne peut donc poser *we* < *wu* + *i* par analogie de A. *tri*).

7 Dans A. *pärwān-,* B. *pärwāne* « (les deux) sourcils », *-n-,* *-ne* s'est peut-être ajouté à une ancienne forme du pluriel en *-ā* (cf. p. 154 sq.). Petersen, *Nominal Decl.,* p. 95, compare à skr. *bhrūvā* (duel).

8 Cf. aussi p. 64.

9 SSS, § 189, p. 130: *pratri* s'oppose au pl. *pracre* (cf. p. 162 sq.).

10 Cf. p. 195.

duel indépendante, qui a été préférée en dialecte B (contamination entre *-i-* et *-ne* > *-ine* comme entre *-ai-* et *-ne* > *-aine*, etc.). Il est à remarquer qu'i.-e. **-oi* et **-ai* s'analysent en **-o*, **-a* + particule **-i*[1]. Il se peut qu'on ait affaire ici à cette particule[2]. On se demandera même si *-i* qui figure dans A. *āmpi*, B. *ānpi* « tous les deux », gr. ἀμφί « autour, des deux côtés », n'a pas la même origine[3]; cette question se pose donc aussi pour i.-e. **bhi* (**ebhi*, **obhi*: cf. skr. *abhi-*), le second membre de ces mots[4]. Or on constate que l'élément **bhi* exprime toujours une idée d'union ou de relation, son sens originel étant « et, à côté de »[5]. Par conséquent **-bhi* serait équivalent à **-bhōu* (gr. ἄμφω, skr. *ubhāu*).

3. — Une troisième caractéristique du duel est fournie dans les formes A. *āmpuk* « toutes les deux », A. *ñuk*, pronom personnel de la 1re personne sg. f., où *-u-* répond à i.-e. **-u̯e*[6].

2. — **Le génitif**

L'indo-européen possédait **-ō̆u(s)* (cf. skr. *vŕ̥kos*, v. sl. *meždu*, etc.) ; **-ō̆us* s'analyse en **-ō̆u* (cf. le nom.-acc.) + **s*. Cette désinence se trouve aussi dans skr. *-ayos* (cf. *deváyos*) < **-oi* (nom.-acc.) + **ous*. A côté de ces caractéristiques il y a à mentionner gr. -οιν (hom. -οιιν) (cf. τοῖν, δυοῖν, χεροῖν), qui jusqu'ici est resté inexpliqué, faute d'équivalents dans d'autres langues, quoiqu'une analyse -οι + ιν (< *-οισιν) se présente (cf. **-oi-s-ōm* dans les pronoms) : **-oi* (nom.-acc.) + **s* se compare à **-ō̆u* + **s*; cependant l'origine de -ιν reste obscure. Le tokharien a conservé des traces d'i.-e. **-oi̯ō̆u(s)*, tandis que l'équivalent de gr. -οιν < **-ois(in* ou *-im*?) s'est maintenu presqu'intact.

1 Hirt, III, § 44, p. 65.

2 Sur une autre explication des désinences B. *-aine*, A. *-em̥*, B. *-ine*, cf. p. 195 sq., note 9.

3 A. *āmpi* n'est pas une forme du pluriel en *-i* comme le croit Pedersen, *Tocharisch*, p. 76.

4 Cf. V. W., *Lexique*, p. 5.

5 V. W., *Bestand.*, § 195, p. 95 sq.

6 Une quatrième désinence du duel figure peut-être dans une forme telle que B. (*wi*) *rsoñc* « (deux) coudées » (Hoernle, *Manuscript Remains*, 108b1) de *raso* « coudée », en face p. ex. de (*ñu*) *rsonta* (*ibid.*, 108b6), où *-nta* est le suffixe connu du pluriel. Il faut sans doute remonter ici à i.-e. **-i* (cf. p. 167 sq.) ou **-e* (cf. gr. πατέρε), disparu sous l'effet de l'accent, mais ayant laissé une trace dans la palatalisation de **-nt*, finale d'un thème de mot.

A. *āmpe* (*āmpi* « tous les deux »), A. *pissaṅkäṃtwe* (thème du nom.-acc. pl. en *-äntu* de *pissaṅk* < skr. *bhikṣu-saṅgha-*), génitifs du duel, ont *-e* < **-oi̯ōu(s)*, **-ŏu(s)* ayant disparu par suite de l'accent. A côté de ces deux formes il y a *tine* du démonstratif *tiṃ* [1], et A. *āmpine* (*āmpi*) qui sert de féminin (cf. skr. *áçvayos* de *áçvā*) : *-n-* dans cette dernière forme est dû à l'analogie de *tiṃ*, où *-n-* est d'origine suffixale.

B. *eç(a)naisäñ* [2] est le génitif du duel de *eç(a)ne* « (les deux) yeux » et B. *tainaisäñ* le génitif du duel du pronom démonstratif [3] : *-ais-* y répond à i.-e. **-ois-* postulé par gr. -οιν. Quant à *-ñ* des formes tokhariennes, cette finale est secondaire : on doit l'identifier avec B. *-ñ*, qui figure au génitif des pronoms personnels [4]. Il n'est donc pas question de comparer *-äñ* à gr. -ιν; cependant il se peut que le tokharien B ait connu son équivalent : mais celui-ci a dû disparaître sous l'influence de l'accent [5].

B. — CAS SECONDAIRES

Les formes des cas secondaires sont marquées par des particules postposées ; ces postpositions sont les mêmes au singulier qu'au pluriel : il n'y a que le thème (acc. sing. ou pl.) qui constitue la distinction entre les formes des deux nombres.

1. — **Le datif**

En dialecte A il se termine par *-ac* : (singulier) *ñäktac* (*ñkät* « dieu »), *seyac* (*se* « fils »), *cmolac* (*cmol* « naissance »), *çomiñānac* (*çomiṃ* « jeune fille »), *lāntac* (*wäl*, acc. sg. *lānt* « roi »), (pluriel) *ñäktasac* (*ñkät*), *lāntssac* (*lānts* « reine »), *kulewāsac* (*kuli* « femme »), *wramnac* (*wram* « chose, affaire »), etc. En dialecte B il est caractérisé par *-çc* ou *-ç* : (singulier) *kektseñäçc* (*kektseñe*, nom. sg. « corps »), *lāntäç* [6] (*walo*, acc. sg. *lānt* « roi »), *purohiteç* [7] (< skr. *purohita-*), (pluriel) *cmelaçc* (*cmel* « naissance »), etc.

1 Cf. p. 195.
2 Sieg, *Karm.*, 7ᵇ2.
3 Cf. p. 195. Pour cette forme, cf. Couvreur, *Compte-rendu Pedersen*, p. 201.
4 Cf. p. 185 sq.
5 Nous abandonnons donc notre explication au moyen d'i.-e. **-oisōm* (pluriel) donnée dans *Génitif*, p. 202 ; cf. aussi ci-dessous, p. 185 sq.
6 Meillet, *Formes*, p. 405 : la forme a sans doute été correctement lue.
7 Ibid., p. 404. Même remarque que pour la forme précédente.

Il est clair que ces postpositions ne répondent pas à la désinence indo-européenne *-ei au singulier (cf. cypr. Διϝει - φιλος, osq. *paterei*, v. pruss. *mennei*, etc.) ni à *-bhi- (indo-iranien), ni à *-mos (lituanien et slave, germanique) au pluriel, désinences qui fonctionnent également à l'ablatif (cf. skr. *sūnúbhyas*, lit. *sūnùms*, got. *sunum*, etc.). Comme le datif en tokharien indique la direction, la destination, il y a lieu d'identifier les postpositions A. *-ac*, B. *-ṣc*, *-ṣ* avec quelque suffixe exprimant la même idée. C'est ce qu'a déjà fait Meillet[1] en les rapprochant de la postposition grecque -δε ; seulement, quoiqu'i.-e. *d palatalisé (devant *e) se rende normalement par A. *c*, il y a une difficulté à signaler. En effet on ne peut séparer, en dialecte A, *-ac* de la postposition dativale *-añc*, *-aṃc* (A) que l'on rencontre quelquefois[2]: cf. *tsäṅkrañc* (*tsäṅkär* « haut, élevé » (?), *saṃkrāmaṃc* (*saṃkrām* < skr. *saṅghārāma-*), *yokmaṃc* (*yokäm* « porte »). Il est évident que l'aspect *-ac* représente une évolution de *-aṃc*, qui lui-même est plus jeune que *-añc*: *-(a)ñc* (palatalisation et assimilation partielle: *ñc* < *nc) > *-(a)ṃc* (*ñ* > *ṃ*) > *-(a)c* (chute de *ṃ* devant *c*). La forme originelle *-añc* rappelle nettement les formes telles que B. *eneṅkāmeṃ*, A. *aneñcāṣ* « de l'intérieur », A. *preñcāṣ*, etc., où B. *-eṅk-*, A. *-eñc-* représentent i.-e. *-enqʷ(e/o-)*, qui, ajouté à des prépositions, désigne une direction prise, tout comme la formation correspondante en sanskrit en *-añc-* (cf. *prāñc-* « en avant, vers l'Est », etc.)[3]. Pas de doute donc que A. *-ac* ne remonte à i.-e. *-enqʷ(e/o-)*[4].

D'autre part il semble assez difficile de concilier B. *-ṣc*, *-ṣ* avec une telle origine. Meillet[5] suppose qu'il s'agirait dans la désinence *-ṣc* du dialecte B de la superposition de deux postpositions: on aurait affaire à *-ṣ-*, qui, en dialecte A, constitue la désinence de l'ablatif; *-c* correspondrait à A. *-(a)c*. Une telle analyse n'aurait rien d'étonnant, étant donné que dans les formes citées B. *eneṅkāmeṃ*, A. *aneñcāṣ*, etc., il y a aussi une accumulation de désinences[6]. Inutile de dire que *-ṣ* représente une évolution de *-ṣc* par simplification: *-ṣ-* lui-même aurait été influencé par *-c*, de sorte qu'il aurait abouti

1 *Formes*, p. 405.
2 Cf. SSS, § 394, p. 286.
3 Cf. p. 129 sq.
4 Sur l'origine de la palatalisation, cf. p. 129; cf. aussi V. W., *Bestand.*, § 208, p. 100 sq.
5 *Formes*, p. 405.
6 Cf. p. 129.

à -ç. Cependant il y a une autre possibilité: -çc invite à comparer à B. *eṃṣke* « jusqu'à ». Or B. *eṃṣke*, que l'on trouve peut-être aussi en dialecte A, s'accorde avec gr. ἔσκε (<**enske*), où le sens temporel domine[1]. L'*e* final qu'offre la forme grecque expliquerait la palatalisation de la gutturale (-*e* dans la forme isolée B. *eṃṣke* est secondaire). Une contamination se serait produite entre *e*- initial de *eṃṣke* et -*e* final (secondaire) : cf. p. ex. B. *purohiteç* de **purohite*, ce qui tirerait au clair l'origine de la forme abrégée -*çc* (< -*ṃçc* avec chute de *ṃ* devant *ç*) qui figure dans la plupart des formes. Cette contamination explique également la forme du suffixe du locatif, en dialecte B[2]. On pourrait aussi penser à gr. ἔστε, comme le fait, non sans réserves, Pedersen[3]: ἔστε a le sens de « jusqu'à » (aussi dans le sens local) ; l'équivalent en tokharien aurait dû aboutir à la même forme que *eṃṣke* > -*çc*. Cependant nous préférons rapprocher de gr. ἔσκε, dont le correspondant est attesté en tokharien même. On rejettera l'hypothèse que nous avions défendue auparavant[4] et selon laquelle B. -*çc* s'analyserait en -*c* + *k*, particule de renforcement.

2. — L'ablatif

Ce cas qui en tokharien indique le point de départ se termine en A par -*ṣ*: (singulier) *wramäṣ* (*wram* « chose, affaire »), *klopäṣ* (*klop* « douleur »), *lāntäṣ* (*wäl*, acc. sg. *lānt* « roi »), *käṣṣinäṣ* (*käṣṣi* « maître, précepteur »), *āñmaṣ* (*āñm*- = skr. *ātman*-), *memaṣ* (*mem* « mesure »), *ṣukṣaṣ* (*ṣukṣ*- « village »), *käryāṣ* (*kri* « volonté »), *mkältorāṣ* (*mkälto* « petit »), *aneñcāṣ* (*aneñc*- « intérieur »), (pluriel) *wramnäṣ* (*wram*), *ypeyäntwäṣ* (*ype* « pays, royaume »), *käṣṣisäṣ* (*käṣṣi*), *ñareyäntwaṣ* (*ñare* « enfer »), *kälymentwāṣ* (*kälyme* « direction, région, aire de vent »), etc. En dialecte B il est caractérisé par -*meṃ*: (singulier) *wärtomeṃ* (*wärto* « jardin »), *kercciyenmeṃ* « (sorti) du palais », *çaumonmeṃ* (*çaumo* « homme »)[5], (pluriel) *lwāsameṃ* (cf.

[1] V. W., *Lexique*, p. 19.

[2] Cf. p. 180.

[3] *Tocharisch*, p. 91. Mais A. -*añc* > -*ac* ne peut être expliqué par i.-e. *-*enste*; l'assimilation de *s* par *c* < **t* palatalisé, etc., aurait donné *çç* > *ç* par simplification: cf. B. *çcirye*, *çir*-, A. *çre(ñ)* (nom. pl.) « étoile » < i.-e. **ster*-; B. *päçcane*, A. *päççäṃ* « (les deux) seins », qui se compare à av. *fštāna*- (cf. p. 166), etc.

[4] *Bestand.*, § 208, p. 101.

[5] Meillet, *Formes*, p. 408.

A. *lu* « animal »), *çāmnāmeṃ* (*çaumo*) [1], etc. On notera que B. *-meṃ* fait partie du mot : une graphie telle que *çaumon(meṃ)*, avec *-n-*, et une autre comme *çāmnā(meṃ)*, avec *-ā-*, le prouvent. On ne peut donc séparer le suffixe et les mots.

Il est évident que A. *-ṣ* et B. *-meṃ* n'ont rien de commun, et que d'autre part ces deux postpositions ne rappellent aucunement i.-e. **-bhi* ou i.-e. **-mos* [2]. Il y a donc lieu de chercher pour chacune une origine différente, tout en tenant compte de l'idée qu'exprime ce cas en tokharien.

1. — A. *-ṣ* apparaît sous trois aspects différents : *-äṣ, -aṣ, -āṣ*. Le premier, *-äṣ*, semble s'opposer directement au second, *-aṣ*, qui représente sans doute *-ṣ* précédé de la voyelle thématique **e/o* ; *-äṣ* provient de *-ṣ* qui s'est joint à une finale de mot consonantique. Quelquefois on constate une hésitation entre *-aṣ* et *-äṣ* : ainsi *āñmaṣ* et *āñmäṣ* (*āñm-*), *pältskaṣ* et *pältskäṣ* (*pältsäk* « pensée »), etc. ; *-aṣ* se rencontre aussi au pluriel (cf. *ñareyäntwaṣ*), où l'analogie du singulier explique la présence de *a*. Il y a enfin *-āṣ* : dans une forme comme *käryāṣ*, il s'agit d'i.-e. **-i̯ā/ē*, suffixe du féminin [3] ; une forme comme *kälymentwāṣ* doit son *-ā-* au nom.-acc. pl. en *-ā* [4] ; *-ā-* dans les formes (du singulier) *mkältorāṣ, aneñcāṣ*, etc., est d'origine plus obscure : on le trouve aussi en B dans *eneṅkāmeṃ* [5], équivalent de A. *aneñcāṣ*. On a vraisemblablement affaire à d'anciens cas en *-ā*, dont l'influence s'observe aussi dans la postposition du comitatif en B, *-mpa* [6], et dans le suffixe de l'instrumental en B, *-sa* [7] ; *-ṣ* aurait été joint à cet *-ā-*.

Mais quelle est l'origine indo-européenne de *-ṣ* ? Déjà auparavant [8] nous avions attiré l'attention sur le fait que le dialecte A présente aussi des ablatifs se terminant par *-ṣi* et par *-ṣu* : *ṣurmaṣi* [9] (à côté de *ṣurmaṣ* : *ṣrum, ṣurm* « cause »), *āñmaṣu* (à côté de *āñmaṣ, āñmäṣ* : *āñm-*), *särkiñcāṣu* (à sens inconnu) [10]. En plus, *-ṣi* et *-ṣu* qui figu-

1 Cf. p. 155, note 3.
2 Cf. p. 170.
3 Cf. p. 115 sq.
4 Cf. p. 154 sq.
5 Cf. p. 129.
6 Cf. p. 178.
7 Cf. p. 177.
8 *Bestand.*, § 210, p. 102 sq.
9 SSS, § 394, p. 294 sq.
10 IBID.

rent dans ces formes ne peuvent être séparés de A. *ṣi* et de A. *ṣu*, mots indépendants; A. *ṣi* se trouve comme préverbe ayant le sens de « vers ici »[1], tandis que *ṣu* fonctionne comme préverbe où il signifie (comme *ṣi*) « vers ici »[2], et comme suffixe-postposition avec le sens « d'ici » (point de départ)[3]. Il n'y a donc aucun doute: *-ṣ* représente une forme originelle **-ṣi* ou **-ṣu*, où **-i* et **-u* ont disparu par suite de l'accent; *-ṣi* et *-ṣu* étaient des prépositions (préverbes)-postpositions[4], dont le sens était à la fois celui de la direction prise (« vers ici ») et celui du point de départ (« d'ici »). Toutefois il se peut que le premier représente une évolution du second ou inversement. Le dernier sens s'observe dans l'ablatif en *-ṣ* du dialecte A, et peut-être dans la formation adjective-adverbiale B. *nauṣ* « auparavant »[5]. Le fait que A. *ṣi* et A. *ṣu* existaient comme (prépositions, préverbes)-postpositions indépendantes explique des formes telles que A. *ṣurmaṣi*, A. *āñmaṣu*: *-(ṣ)i* et *-(ṣ)u* y ont été rétablis par analogie; d'ailleurs il est à noter que la postposition A. *ṣu* s'emploie avec l'ablatif (en *-ṣ*), ce qui a sans doute facilité la « restauration » de la voyelle finale disparue.

Or A. *ṣi*, A. *ṣu*, A. *-ṣ*, prépositions (préverbes)-postpositions indiquant la direction prise ou le point de départ, rappellent singulièrement la désinence du locatif pl. en plusieurs langues indo-européennes: -σι en grec (cf. τρισί, δάκρυσι, πατράσι, etc.), *-su* en sanskrit (cf. *áçvāsu*, *triṣú*, etc.), en vieux slave (cf. *synъchъ*, *těchъ*, etc.) et en lituanien (*vil̃kuosu*, *trisu*, *sūnuosu*), etc. Le sens de *-si* et de *-su* dans ces langues est local, tandis que celui de A. *ṣi*, etc., est datival et ablatival; seulement les prépositions et les postpositions qui se rapportent au lieu, à la direction, etc., sont toujours sujettes à beaucoup de variations de sens: que l'on pense p. ex. à gr. -θε, qui avait à l'origine un sens ablatival et qui à partir du 5e siècle servait à indiquer la direction; néerl. *te* « à » (local) correspond à gr. -δε (direction), v. sl. *do* « jusqu'à », etc.[6]; on sait aussi que le datif pl. en grec en -σι représente un ancien locatif, etc. Tout porte donc à croire que A. *ṣi*, A. *ṣu*, A. *-ṣ* remontent à i.-e. **si*, **su*,

1 SSS, § 403, p. 322.
2 Ibid., § 395, p. 301.
3 Ibid., § 394, p. 294.
4 *ṣi* a sans doute été aussi une postposition (indépendante) comme *ṣu*.
5 Correspond à A. *neṣ* (cf. V. W., *Lexique*, p. 72).
6 V. W., *Bestand.*, § 212, p. 102 sq.

prépositions (préverbes)-postpositions dont le sens originel était peut-être purement local (« à »). Le maintien en tokharien de celles-ci en position indépendante à côté de leur état d'agglutination dans les mots mêmes, représente un archaïsme très important : cette coexistence reflète les origines les plus éloignées de la naissance de la flexion par la juxtaposition de suffixes-postpositions. Nous avons rencontré le même phénomène morphologique dans le génitif sg. en -(*y*)*āp* (A), -*pi* (B) [1]; on le trouvera également dans les formes de l'instrumental [2] et du locatif [3].

La présence de -*ṣ* dans les formes du singulier doit être considérée comme étant d'origine analogique si l'on envisage les autres langues, mais l'existence en tokharien même de *ṣi* et de *ṣu* à l'état de prépositions (préverbes)-postpositions, invite à supposer qu'i.-e. **si* et **su* pouvaient s'ajouter aussi bien à des formes du singulier qu'à des formes du pluriel.

A. -*ṣ* rend donc pré-tokh. *-*ṣi* ou *-*ṣu*: *ṣ* dans *ṣu* ne s'explique pas autrement que par l'influence de *ṣ* de *ṣi*, variante de **su*.

Les explications de Meillet [4], qui rapproche de gr. ἐξ, etc., et de Pedersen [5], qui incline à chercher -*ṣ* dans B. *eṣe* « ensemble », sont à rejeter : les lois phonétiques s'opposent à la première hypothèse, tandis que l'analyse *e-* < i.-e. **en-* + *ṣe* « un » de B. *eṣe* [6] sépare nettement -*ṣ* de *eṣe*.

2. — A première vue B. -*meṃ* ne semble correspondre à aucune désinence indo-européenne connue. Cependant elle s'explique d'une façon très satisfaisante par i.-e. *-*men*, qui constitue la caractéristique de plusieurs formes de locatifs : cf. gr. ἴδμεν, δόμεν, ἴδμεναι, δόμεναι [7], et de datifs : cf. véd. *vidmáne, trāmaṇe*, etc. [8], qui s'emploient tous comme infinitifs. B. -*meṃ* a perdu une désinence *-*ei* (véd. -*mane*) ou *-*i* (locatif : cf. véd. *bhūṣáṇi, sakṣáṇi*) : on reconstruira donc i.-e. *-*menei* (datif) ou *-*meni* (locatif) comme dans

1 Cf. p. 152 sq.

2 Cf. p. 175 sq.

3 Cf. p. 180.

4 *Formes*, p. 409.

5 *Tocharisch*, p. 92 sq.

6 V. W., *Lexique*, p. 23.

7 -μεναι n'est pas un datif, mais un locatif élargi par la particule -αι (BENVENISTE, *Origines*, p. 130 sq.).

8 BENVENISTE, *Origines*, p. 130 sq.

la formation en *-ñe* (AB), *-ne* (A) des substantifs verbaux[1]. Quant aux relations locatif-datif-ablatif, voir l'exposé sur A. *-ṣ*. La présence de *-meṃ* au pluriel s'explique naturellement par l'analogie du singulier.

3. — L'instrumental

En dialecte A il se termine par *-yo*: (singulier) *poryo* (*por* « feu »), *nākämyo* (*nākäm* « blâme, etc. »), *sukyo* (*suk* « bonheur »), *tärkäryo* (*tärkär* « nuage »), (pluriel) *wramänyo* (*wram* « chose, affaire »), *wräntuyo* (*wär* « eau »), *oṅkälmāsyo* (*oṅkaläm* « éléphant »), *kulewāsyo* (*kuli* « femme »), etc. Le dialecte B présente *-sa*[2]: (singulier) *rekisa* (*reki* « parole »), *yāmorsa* (*yāmor* « acte »), *āñmtsa* (*āñm-* = skr. *ātman-*), *eṅkältsa* (*eṅkäl* « passion »), (pluriel-duel) *kenīnesa* (*kenī-* « genou ») [3], etc. Dans *-tsa* il s'agit d'une consonne d'insertion[4]. A. *-yo* et B. *-sa* n'ont naturellement rien de commun en ce qui concerne leur origine étymologique-phonétique.

1. — A. *-yo* a déjà été expliqué en partie dans l'exposé que nous avons donné sur le génitif sg. en *-(y)āp* (A), *-pi* (B) [5]: tout comme ces suffixes génitivaux, A. *-yo* se rattache à i.-e. **-bhi* de l'instrumental. Cependant des éléments appartenant aux thèmes auxquels **-bhi* avait été ajouté, lui ont donné un aspect assez bizarre: il faut partir, comme au génitif sg., de *-yāp* < **-yāpi* (**-i* a disparu ensuite sous l'influence de l'accent). La labiale est devenue *w* (comme il arrive souvent) [6] entre deux voyelles (il faut donc remonter à la période pré-tokharienne): on a obtenu **-yāw* < **-yāpi*; or ce **-yāw* a abouti normalement à A. *-yo*[7]. Il y a lieu

[1] Cf. p. 81 sq. On rejettera notre comparaison avec la caractéristique participiale **-mene/o-* (*Bestand.*, § 220, p. 105). Pedersen, *Tocharisch*, p. 83, croit trouver B. *-meṃ* dans AB. *çpālmeṃ* « le meilleur, excellent »:, *çpālmeṃ* est plutôt un composé de *çpāl-* (cf. gr. κεφαλή) et de *-meṃ* qui se rattache à la racine **men-* « saillir » (cf. lat. *mons*) et qui signifie sans doute aussi « tête, sommet ». Il n'y a aucune raison pour croire que la forme du dialecte A aurait été empruntée au dialecte B.

[2] Sémantiquement le suffixe *-sa* correspond à la fois à A. *-yo* (instrumental) et à A. *-ā* (cf. p. 179).

[3] La forme *kenīnesa* se trouve chez Couvreur, *Compte-rendu Pedersen*, p. 201.

[4] Cf. p. 55.

[5] Cf. p. 152 sq.

[6] Cf. p. 41.

[7] V. W., *Bestand.*, § 197, p. 96.

d'insister tout particulièrement sur l'existence en dialecte A de la particule copulative *yo* « et », que l'on ne peut que très difficilement séparer de *-yo,* désinence de l'instrumental: SSS ne parviennent pas toujours à distinguer les formes de l'instrumental et les formes suivies de *yo* à sens copulatif [1]. Or ce dernier est en réalité identique à la désinence *-yo*: comme nous l'avons déjà fait remarquer [2], A. *-(y)āp,* B. *-pi* se retrouvent dans A. *pi,* qui, comme *yo,* signifie « et », sens originel d'i.-e. **bhi* [3]. En B, *-pi* du génitif sg. était une particule juxtaposée (en tant que forme monosyllabique elle n'a donc pas perdu son *i* final) ; en dialecte A au contraire le représentant d'i.-e. **-bhi* s'était déjà agglutiné aux mots. Seulement on sentait encore la valeur, le rôle et le sens originels de cette caractéristique, dont la forme isolée *pi* « et » continuait à exister: quoiqu'apparemment faisant partie des mots, *-yo* était en même temps regardé comme élément indépendant [4], ce qui explique *yo* « et », dont la structure phonétique a été influencée par les finales des thèmes de mot auxquels il a été joint. Cette dualité, agglutination: juxtaposition, tire au clair des graphies comme *çanweṃyo* à côté de *çanwenyo* [5]: dans le premier cas on doit séparer en *çanweṃ yo,* puisque la graphie *-ṃ* prouve qu'il s'agit de *n* en finale. Cependant, cette forme n'en est pas moins un instrumental. En revanche on ne peut écrire *käṣṣin yo* [6]: *käṣṣinyo* seul est correct, car *n* en finale revêt toujours la forme *ṃ*.

Mentionnons encore B. *oṃṣap, auṣap* « au delà », A. *wäṣpā,* B. *auspa* « vraiment », etc. [7], qui renferment le même élément *-p-* (*-*i* a disparu par suite de l'accent) ; A. *-ā,* B. *-a* est dû à la contamination avec le cas en *-ā* [8]. On trouve aussi *-p-* dans B. *-mpa* du comitatif [9].

1 § 191, p. 133, et § 396, p. 312 sq.
2 Cf. p. 153.
3 V. W., *Bestand.,* § 197, p. 95 sq.
4 Explication plus vraisemblable que celle de Sieg, *Compte-rendu Bestand.,* c. 160, qui émet l'avis que l'instrumental en *-yo* se serait développé de la particule copulative *yo.*
5 SSS, § 191, p. 133, note 1.
6 Ibid., § 396, p. 314.
7 Sieg, *OLZ,* c. 133.
8 V. W., *Lexique,* p. 116.
9 Cf. p. 178.

La théorie de Fraenkel[1], qui rapproche *-yo* et *yo* de skr. *yu-* « lier », de lat. *jungo*, etc., est naturellement à rejeter. L'hypothèse de Pedersen[2], qui voit dans *-o* l'équivalent de la désinence du duel en sanskrit *-āu*, et dans *y* une consonne hiatique, est insoutenable du point de vue phonétique. La théorie d'un emprunt au sace (instr.-abl. pl. en *-yo, -yau*), défendue par Poucha[3], est purement hypothétique: au contraire il est plus vraisemblable que le sace a tiré cette désinence du tokharien (A), où la relation de *-ya* avec *-yāp* (cf. aussi le gén. sg. *seyo*) est trop claire pour que l'on puisse admettre une autre explication.

2. — *-sa* a été correctement rapproché par Meillet[4] de v. sl. *sъ* « avec », qui appartient à la racine d'i.-e. **sem-* « ensemble, un ». B. *-sa* a reçu son *-a* du cas en *-ā*[5]: *-s-* peut rendre aussi bien i.-e. **sem-, *som-* qu'i.-e. **sm̥-* ou **se/so-*, etc.[6]

4. — **Le comitatif**

En dialecte A on trouve *-(aç)çäl*: (singulier) *naṣūntaççäl* (*naṣu* « ami »), *seyaççäl* (*se* « fils »), *āñmaççäl* (*āñm-* = skr. *ātman-*), *āymaçäl* (*āym-* = skr. *ātman-*), *kanaçäl* (*kan-* « mélodie, rythme »), (pluriel) *wramnaççäl* (*wram* « chose, affaire »), *sewāsaççäl* (*se*), *lāñcsaççäl* (*wäl*, acc. sg. *lānt* « roi »). Le dialecte B présente *-mpa*: (singulier) *caumpa* « avec lui » (*cau*, acc. sg. m. du pron. démonstr.), *waṣmoṃ mpa* (*waṣamo* « ami »), *wastsimpa* (*wastsi* « vêtement »)[7], (pluriel) *wäntarwampa* (*wäntre* « chose, affaire »), *ṣñaṣṣeṃ mpa* (*ṣñaṣṣe* « parent »), *ainakeṃ mpa* (*ainake* « méchant »)[8], etc. La graphie *-ṃ* de *waṣmoṃ, ainakeṃ*, etc., devant *-mpa* prouve que *-mpa* était senti dans ces cas comme une forme juxtaposée.

1. — A. *-(aç)çäl*, comme l'ont vu Sieg-Siegling dès le début[9], est identique à la préposition A. *çla*, B. *çle* « avec », que l'on rattachera à la racine indo-européenne **qu̯el-* « rassembler », avec gr. τέλος,

1 *Zur tocharischen Grammatik, IF*, 50 (1932), p. 10.
2 *Tocharisch*, p. 89 sq.
3 *Compte-rendu*, p. 260.
4 *Formes*, p. 406.
5 Cf. p. 179.
6 Cf. p. 206 sq.
7 Meillet, *Formes*, p. 407.
8 Lévi.
9 *Tocharisch, SPAW*, p. 922.

skr. *kúla-* « troupe, foule » (Smith) et non à celle de m. irl. *cēle* « compagnon », cymr. *cilydd,* même sens (Pedersen), qui suppose i.-e. **k̑ei-* [1]; A. *-a,* B. *-e* en finale ont déjà été expliqués [2]. La graphie *çç* (à côté de *ç*) est due au redoublement secondaire; *-a-* représente la voyelle thématique **e/o*: elle a été étendue au pluriel par analogie, tout comme dans la désinence de l'ablatif A. *-aṣ* [3]. Mais on trouve aussi l'aspect *-çäl*: cf. *Sundariṃçäl, Sisāṃçäl, weçäl* (*we* « deux », f.), etc.

2. — B. *-mpa* s'analyse en *-m-* et en *-pa* [4]: *-m-* n'est autre que la caractéristique de l'acc. (sg. et pl. en B) *-ṃ,* qui s'est assimilée à la labiale (**-np-* > *-mp-*; cf. B. *amplākätte* « sans autorisation » < **anplākätte,* B. *empalkaitte* « insouciant, négligent » < **enpalkaitte,* etc.). Ensuite *-m-* est devenu une partie du suffixe (que l'on y compare A. *-yāp,* etc.) [5], de sorte que celui-ci s'ajoute même à des formes d'accusatif en *-ṃ,* l'origine de *-m-* étant déjà oubliée [6]. Quant à *-pa,* il s'agit d'i.-e. **-bhi,* suffixe de l'instrumental; **-i* a disparu sous l'action de l'accent: la mutilation du suffixe s'est donc produite dans les formes, où il faisait partie du mot même. Mais à côté de celles-ci, il y en avait d'autres où la postposition se trouvait à l'état juxtaposé, tout comme nous l'avons vu pour A. *-yo,* son équivalent à l'instrumental. Toutefois la forme mutilée a été généralisée (cf. A. *-yo*). L'origine de *-a* est secondaire; cette finale est due à l'influence du cas en *-ā* [7].

L'explication donnée par Meillet [8], selon laquelle *-m-* serait à comparer à gr. μετά, got. *miþ* « avec », ne peut être admise. On rejettera également la théorie de Sieg [9], qui est d'avis que *-mpa* se retrouve dans A. *kämpo* « ensemble, réuni ».

1 V. W., *Lexique,* p. 132; PEDERSEN, *Groupement,* p. 27 sq., a proposé cette dernière explication, et non Lewy comme nous l'avions noté dans notre *Lexique.*

2 Cf. p. 140.

3 Cf. p. 172.

4 Cf. MEILLET, *Formes,* p. 407.

5 Cf. p. 152 sq.

6 On trouve quelques exemples où il n'y a que *-pa*: *çīlpa* (sg.) < **çīlmpa* (< skr. *çīla-*), *aiçaumyeṃ pa* (pl.) < **aiçaumyeṃ mpa* (*aiçaumye* « savant »). On voit qu'il s'agit d'une simplification, un phénomène *phonétique* et non graphique comme le présente SIEG, *Compte-rendu Bestand.,* c. 160, à qui nous devons le premier exemple. A écarter donc notre explication donnée dans *Bestand.,* § 201, p. 98.

7 V. W., *Bestand.,* § 201, p. 98.

8 *Formes,* p. 407.

9 *OLZ,* c. 133; *Compte-rendu Bestand.,* c. 160. Pour l'étymologie de *kämpo,* cf. V. W., *Lexique,* p. 33.

5. — Le cas en -*ā*

Tandis qu'en dialecte A, -*ā* seul fonctionne comme désinence, le dialecte B le présente toujours en combinaison avec d'autres suffixes: -*ā* en finale y a phonétiquement abouti à -*a*. Exemples en dialecte A: (singulier) *ṣurmā* (*ṣurm* « cause »), *märkampalā* (*märkampal* « doctrine »), *tsarā* (*tsar* « main »), *lāntsānā* (*lānts* « reine »), (pluriel) *lwākā* (*lu* « animal »), *cmolwā* (*cmol* « naissance »), *lāñcsā* (*wäl*, acc. sg. *lānt* « roi »), *klaṅksā* (*klaṅk* « monture »), etc. En dialecte B, -*a* apparaît dans le suffixe -*sa* de l'instrumental [1] et dans la postposition -*mpa* du comitatif [2]; on le trouve également dans des conjonctions telles que *auspa* « vraiment », qui correspond à A. *wäṣpā*, même sens [3].

Étant donné que ce cas joue le rôle d'un instrumental-locatif (ce qui explique l'adjonction en dialecte B de cette désinence à la caractéristique de l'instrumental et à celle du comitatif), la correspondance avec l'instrumental indo-européen en *-*ē*, *-*ō*, *-*ā* du type de gr. οὔπω, κρυφῆ, λάθρα, véd. *áçvā*, *pitrā́*, etc., se présente [4]. Il s'agit d'une désinence qui a été rétablie dans la période post-tokharienne (en finale elle devait disparaître par suite de l'accent) : des composés tels que B. *eneṅkāmeṃ*, A. *aneñcāṣ* « de l'intérieur » (à remarquer le maintien de la longue en position médiale), où B. -*meṃ*, A. -*ṣ*, désinences de l'ablatif, ont été ajoutés à un cas en -*ā* [5], ont protégé -*ā* contre l'action de l'accent. On citera également A. *tā* « (vers) où? », forme monosyllabique, qui correspond à gr. τῆ « tiens, prends », ancien instrumental [6]. Il va sans dire que l'extension de -*ā* (B. -*a*) dans les formes du pluriel est d'origine analogique.

Sapir [7] rapproche -*ā* de lat. *ad*, hypothèse qui ne peut être admise, puisque la chute de la dentale ne peut être justifiée par aucune loi phonétique. Un emprunt au sace (loc. sg. en -*aya* < *-*ai* + *ā*) [8] est invraisemblable.

1 Cf. p. 177.
2 Cf. p. 178.
3 Cf. p. 176.
4 Déjà chez HERMANN, *KZ*, p. 310; cf. aussi V. W., *Bestand.*, § 223, p. 106 sq.
5 Cf. p. 129.
6 Cf. aussi A. *tāne* (corrélatif) « (là) où » (cf. p. 198 sq.).
7 *Influences*, p. 270; cf. aussi PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 92.
8 POUCHA, *Compte-rendu*, p. 260.

6. — Le locatif

Le locatif est pourvu en dialecte A de *-aṃ*: (singulier) *ytāraṃ* (*ytār* « chemin »), *cmolaṃ* (*cmol* « naissance »), *käṣṣinaṃ* (*käṣṣi* « maître, précepteur »), *çomināṇaṃ* (*çomiṃ* « jeune fille »), (pluriel) *waṣtwaṃ* (*waṣt* « maison »), *kälymentwaṃ* (*kälyme* « direction, région, aire de vent »), *risaṃ* (*ri* « ville »), *warpiçkesaṃ* (*warpiçke* « jardin »). En dialecte B *-ne* (avec *-e* secondaire) [1] y correspond: (singulier) *warttone* (*wart(t)o* « forêt »), *çaiṣṣene* (*çaiṣṣe* « monde »), (pluriel) *lwāsane* (cf. A. *lu* « animal »), *çaiṣṣenne* (*çaiṣṣe*). La graphie *çaiṣṣen(ne)* avec *-n-* (= *-ṃ* de l'acc.) prouve que *-ne* faisait déjà partie du mot même.

Meillet [2] a correctement rattaché A. *-aṃ*, B. *-ne* à gr. ἐν, lat. *in*, etc. La voyelle dans A. *-aṃ* rend i.-e. **e* (cf. **en*) : en B il y a eu une contamination de celle-ci (sous la forme *e*) avec la voyelle thématique *e* qui figure dans tant de mots: cf. *çaiṣṣe*; on avait l'impression que *-ne* et non **-en* était la postposition [3]. Nous ne pourrions dire quelle était la finale qui a disparu sous l'effet de l'accent. On rejettera en tout cas l'hypothèse émise par Pedersen [4]: B. *-ne* correspondrait à hitt. *anda*, lat. *endo*; la phonétique s'y oppose.

On notera que A. *-aṃ*, B. *-ne* est identique à la postposition *-ane* (A), *-ine* (B) « dans », qui s'emploie avec le locatif: A. *wärtaṃ ane* (*wärt* « forêt »), B. *bhājaṃ ne ine* [5] (*bhājaṃ* < skr. *bhājana-*). Il s'agit vraiment de formes « doubles » : cette répétition du suffixe constitue une seconde juxtaposition > agglutination, à comparer à celle que nous avons constatée à l'ablatif, où *ṣu* suit un ablatif en *-ṣ*, qui a la même origine [6].

1 Le dialecte A présente *-ane* dans *ṣontsane* (pl.) qui équivaut à *ṣontsaṃ* (*ṣont* « rue »): cf. SSS, § 394, p. 287.

2 *Formes*, p. 404.

3 Cf. aussi p. 171 pour la postposition du datif.

4 *Tocharisch*, p. 139.

5 SS, *Speisung*, nº 10.

6 Cf. p. 172 sq.

CHAPITRE IV

PRONOMS ET NOMS DE NOMBRE

A. — PRONOMS

I. — PRONOMS PERSONNELS

1. — Pronoms personnels indépendants

1. — A la 1re personne du singulier on trouve comme nom.-acc. *näṣ* (m.), *ñuk* (f.) en dialecte A, *ñis-*, *ñiç* (*ñäç*) en dialecte B (sans distinction de genre). Comme l'a déjà vu E. Smith [1], ces formes se rattachent à un des thèmes qui en indo-européen fonctionnaient à la 1re personne du pluriel: il s'agit de **ne-*, **n-*, etc., que l'on trouve donc dans skr. *nas,* lat. *nos,* etc. Pour expliquer le passage de **ne-*, **n-*, etc., au singulier, Petersen [2] part, du moins pour (A.) *näṣ,* d'un pluriel de majesté. Or il nous semble préférable de voir dans *näṣ,* etc., d'anciennes formes du duel (cf. gr. νώ, v. sl. *na,* skr. *nāu*) ou du moins d'anciennes formes du pluriel qui ont passé par le duel: la coexistence en dialecte A d'une forme pour le masculin et d'une forme pour le féminin [3], distinction que le dialecte B n'a pas maintenue, a peut-être été la cause de la substitution du duel-pluriel au singulier. En fait A. *ñuk,* qui sert de féminin, est une ancienne forme du duel (cf. ci-dessous).

B. *ñis-* qui figure dans *ñissa* (instr.) remonte directement à i.-e. **nes* (cf. cymr. *ni, ny* « nous »), **n* étant palatalisé devant **e,* qui a abouti à *i* après une nasale. Il se peut que A. *näṣ* continue également i.-e. **nes,* sans palatalisation de **n̥*: mais il vaut mieux partir de **nos* (cf. alb. *na*) ; *ṣ* prouve qu'un élargissement commençant par **e* ou **i* a disparu sous l'effet de l'accent: on pensera à *-em* dans

1 P. 12.

2 *Pronominal Decl.*, p. 205.

3 Hermann, *KZ,* p. 309 sq., veut attribuer cette différenciation à l'influence du tibétain.

lat. *id-em*, skr. *vay-ám*, *yūy-ám*[1]. D'autre part, le dialecte B fait un usage fréquent de *ñiç* (qui s'écrit aussi *ñäç*, *ä* rendant *i*) : Pedersen[2] croit avoir affaire à un ancien datif en *-ç*, ayant le sens de « quant à moi, pour moi ». Cette explication nous semble invraisemblable : à notre avis, il faut poser une forme pré-tokharienne **ñis* + **k* (particule de renforcement : cf. A. *nṣäk* à côté de *näṣ*) + **em* (cf. A. *näṣ*) : **k* palatalisé par **e* a donné **ç*, et ensuite **s* y a été assimilé, de sorte qu'on a obtenu **çç* > *ç* par simplification. Il est à remarquer que l'adjonction d'un suffixe ou même d'une désinence à une forme déjà pourvue de *-k*, n'a rien d'étonnant : cf. p. ex. le paradigme de A. *ālak*, B. *alyek* « autre », où il y a des formes telles que A. *ālyaknā* (cas en *-ā* sg. m.), A. *ālykes* (acc. pl. m.), B. *alyekepi* (gén. sg. m.), etc.

Le thème **ne-* figure aussi dans A. *ñuk* (f.) qui se décompose en **ne* + *u* + *k* : pour le traitement, cf. A. *kñuk-* « cou, nuque » < i.-e. **g(e)neuĝ-*[3] ; *k* y est naturellement la particule de renforcement. La forme *ñuk* a été analysée par Petersen[4] en *ñ* + *uk* : *uk* devrait être comparé à hitt. *uk* « ego » (< **ek* : influence vocalique de *tuk* « tu », acc.-dat. par l'intermédiaire de *ammuk* (1re pers. sg.), acc.-dat. ; *ñ-* < **n-* serait analogique). Nous sommes d'avis que cette ressemblance, qui ne peut plaider en faveur d'une innovation propre au soi-disant tokharo-hittite de Petersen et de ses disciples, est purement fortuite : le tokharien même possède une forme qui révèle pour *(ñ)u(k)* une autre origine. Il s'agit de A. *āmpuk* « toutes les deux », où il y a aussi *-u-* (de même que la particule *-k*) : or *āmpuk* est une forme du duel. Dès lors *-u-* doit être rapproché d'i.-e. **-u* qui figure dans **-ōu* (cf. skr. *vṛ̥kā(u)*, gr. λύκω, etc.), qui représente **-o-u̯e*, où **-u̯e* signifie « deux »[5] : on ne peut oublier que le tokharien a conservé cette forme dans les noms de nombre, où l'on rencontre A. *wu* (m.), A. *we* (f.), B. *wi*, etc.[6] Donc *-u-* dans A. *ñu(k)* et dans A. *āmpu(k)* continue une finale plus complète : **-u̯e*, **-u̯i*, ou **-u̯u*, ou même **-u̯oi*[7], puisqu'il s'agit de formes du féminin. L'adjonction de

1 Cf. aussi PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 134. A rejeter l'hypothèse de PEDERSEN, *ibid.*, p. 135 : *näṣ* serait un ablatif.

2 IBID., p. 135.

3 V. W., *Lexique*, p. 42. Cf. aussi ci-dessus, p. 34, note 4.

4 *Hittite*, p. 26 sq. ; *Pronominal Decl.*, p. 204. Voir déjà HERMANN, *KZ*, p. 310.

5 HIRT, III, § 44, p. 64. A. *āmpuk* n'est pas une forme du pluriel en *-u*, comme le suppose PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 76.

6 V. W., *Nombre « deux »*, p. 128 sq.

7 Cf. p. 209.

-*k* s'est faite dans la période post-tokharienne (cf. A. *nṣäk* à côté de *näṣ*). *ñ(uk)* appartient donc au même thème que A. *näṣ*, etc.

Les formes des cas qui sont bâtis sur le nom.-acc. sg. ne présentent pas de difficultés: toutefois on signalera B. *ñisa* pour *ñissa*, où la simplification *ss* > *s* est due à une certaine négligence orthographique[1]. Seul le gén. sg. possède une forme spéciale: A. *ñi* (m.), A. *nāñi* (f.), B. *ñi*. Il ne peut être question d'expliquer AB. *ñi* par i.-e. **moi*, comme l'a fait Petersen[2], ou i.-e. **menie/o-* (Smith), ou encore par v. pers. *manā*, v. sl. *mene* (Meillet)[3], hypothèses qui sont toutes phonétiquement insoutenables. Il faut simplement partir du thème **n(e)*- tel que nous l'avons rencontré dans B. *ñis-*, B. *ñiç*, A. *ñuk*. En ce qui concerne la finale *-i*, celle-ci doit représenter i.-e. **i* + voyelle. Étant donné que le génitif des pronoms personnels sert aussi de (adjectif) possessif, on rapprochera ce génitif en *-i* des adjectifs possessifs en *-*ie/o-* tels que v. sl. *mojь* « mon », *tvojь* « ton », *našь* « notre », *vašь* « votre », lat. *meus* < **meios*, etc. AB. *ñi* continue donc i.-e. **nie/o-*[4]. Reste à expliquer A. *nāñi*, gén. f.: on ne peut concilier avec les lois phonétiques une hypothèse comme celle de Hermann[5], qui fait remonter A. *nāñi* à i.-e. **mene* (cf. av. *mana*). A. *nāñi* se décompose en *nā* + *ñi*: *nā* est visiblement le thème *n* + *ā*, caractéristique du féminin. Quant à *-ñi*, que l'on trouve également dans A. *tñi*, gén. de *tu* « tu », et dans A. *ṣñi*, pronom réfléchi, cet élargissement renferme sans aucun doute la désinence *-i* que nous avons rencontrée dans AB. *ñi* (1re personne); *-ñ-* n'est autre que le pronom démonstratif indo-européen *(*e/o*)*n*(*e/o*)- (cf. v. sl. *onъ*, lit. *añs* « celui-là », gr. ἔνιοι « quelques-uns », skr. *nā-nā* « de diverses façons », etc.), qui fonctionne souvent comme particule de renforcement dans les pronoms personnels et démonstratifs: cf. gr. ἐγώ-νη, τύ-νη, lat. *ego-ne*, *tu-ne*, thess. τό-νε, etc.[6] Tandis que le dialecte A se sert en général de *-ñi* (cf. *nāñi*, *tñi*, *ṣñi*) < i.-e.

1 *ñissa* et *ñisa* se rencontrent dans le même texte: cf. SS, *Speisung*, nos 25, 30, 34; la graphie *s* pour *ss* est à comparer à la graphie *ṣ* pour *ṣṣ* qui figure dans quelques formes en dialecte B (cf. p. 110, note 6). Cf. aussi Sieg, *Compte-rendu Bestand.*, c. 160.

2 *Pronominal Decl.*, p. 200 et p. 205; cf. aussi Pedersen, *Tocharisch*, p. 135.

3 V. W., *Lexique*, p. 73.

4 Ou **neie/o-* avec disparition de **e* (cf. AB. *ñu* « neuf » < i.-e. **newn̥*).

5 *KZ*, p. 310. Cf. aussi Petersen, *Pronominal Decl.*, p. 205.

6 La nasale des adjectifs possessifs germaniques tels que got. *meins*, v.h.a. *dīn*, etc., dont Smith, p. 12, et Meillet, *Étude*, I, p. 464, rapprochent les formes tokhariennes, était sans doute pronominale à l'origine.

*n̯ie/o- (cf. gr. ἔνιοι), le dialecte B préfère -ñ: ainsi *tañ* correspond à A. *tñi,* et *ṣañ* à A. *ṣñi*[1]; -*ñ* continue i.-e. *-*ne*: *-(*n*)*e* a ici la valeur d'une désinence de génitif. On le comparera à av. *mana,* v. sl. *mene* < i.-e. **mene,* av. *tava,* v. sl. *tebe* (< **teve*) < i.-e. **tev̯e,* etc., où *-*e* caractérise le génitif[2].

Nous ne pouvons passer sous silence l'hypothèse assez curieuse que Pedersen[3] a proposée sur A. *ñuk,* A. *nā*(*ñi*) : *ñu-, nā-* serait à comparer à hitt. *annaš* « mère »; *ñu*(*k*) se traduirait par « ego mater », tandis que *nāñi* serait « matri mihi ». *ñu*(*k*) remonterait à **ñi-nu.* Seulement Pedersen se trompe en voulant identifier -*u*- de *ñuk* avec -*ā*- de *nāñi*: ces voyelles n'ont rien de commun[4]. D'autre part les relations de *nā-* avec A. *ñi,* A. *näṣ* et celles de -*ñi* avec A. (*t*)*ñi,* A. (*ṣ*)*ñi,* etc., sont trop claires pour que l'on puisse rejeter une origine **ne-,* **n-,* pour les formes du féminin.

2. — La 2[e] personne du singulier revêt les formes *tu* (nom.), *cu* (acc.) en dialecte A, *tuwe*[5] et *twe* en dialecte B. A. *tu* et B. *t*(*u*)*we* correspondent à gr. dor. τύ, lat. *tu,* got. *þu,* skr. *t*(*u*)*vám,* etc.: -*e* dans les formes du dialecte B est d'origine secondaire[6]; -*w*- dans *tuwe* l'est également. La forme de l'acc. en dialecte A, *cu,* présente *c*- en face de *t*- de A. *tu,* B. *t*(*u*)*we*: Petersen[7] pose i.-e. **tv̯e,* tandis que Pedersen[8] part d'i.-e. **tev̯e,* gén. (cf. skr. *táva*). Une forme indo-européenne **tv̯e* ne rend pas compte de la palatalisation de **t* en *c*; d'autre part un génitif ne peut être à l'origine d'un accusatif. A. *cu*[9] a été influencé par le pronom démonstratif, où l'acc. sg. m. a toujours une initiale *c*- < **te*[10]; l'introduction de *c* à l'acc. du pronom interrogatif-relatif s'explique également par une contamina-

[1] *ñ* s'ajoute aussi à des substantifs: cf. *Ajātaçatruñ* (Sieg, *Karm.*, 3a6), génitif sg. d'un nom propre.

[2] Nous abandonnons l'explication que nous avons proposée dans *Génitif,* p. 202, note 2 (identité de -*ñi,* -*ñ* avec *ñi,* gén. de A. *näṣ,* B. *ñis-,* etc.). Smith, p. 15 et p. 17, avait donc raison en faisant remonter à l'indo-européen -*ñ*- de *tñi, ṣñi,* etc.

[3] *Tocharisch,* p. 136 sq.

[4] Sur le contraste A. *çnu* (nom. pl.) : A. *çnās* (acc. pl.) de *çäṃ* « femme », cf. p. 164.

[5] Meillet, *Formes,* p. 420.

[6] On ne peut donc expliquer -*e* par la voyelle de formes telles que skr. *tvám,* v. pers. *tuvam,* etc., comme le fait Pisani, p. 7.

[7] *Hittite,* p. 21, note 78; *Pronominal Decl.,* p. 202.

[8] *Tocharisch,* p. 132. Voir aussi Poucha, *Tocharštině,* p. 211.

[9] Il y a une trace de *cu* en B: cf. p. 187.

[10] Cf. p. 189 sq.

tion avec le thème de l'acc. sg. m. du démonstratif[1]. Le gén. est *tñi* (A) et *tañ* (B) : *-ñi*, *-ñ* a déjà été tiré au clair[2]. Il n'y a aucune trace de *u* (cf. A. *tu*, B. *t(u)we*) : ou bien *u* a disparu en syllabe ouverte (*a* dans B. *tañ* rendrait alors *ä*), ou bien il faut partir d'un thème **te* comme dans av. *ta(va)*, v. sl. *te(be)* (*a* dans B. *tañ* remonterait à i.-e. **e* dans ce cas; dans A. *tñi* cette voyelle aurait disparu en syllabe ouverte). Le dialecte B possède aussi un acc. *ci* et un instrumental *cisa*: *ci* était originellement la forme du pronom agglutiné[3].

3. — A la 1[re] personne du pluriel il y a comme nom.-acc. (m. et f.) B. *wes,* A. *was*: il s'agit du thème qui figure dans skr. *vayám,* lat. *vos,* got. *weis,* etc.; il faut poser i.-e. **u̯es* pour les formes tokhariennes: B. *wes* ne laisse subsister aucun doute à ce sujet. Dès lors il n'est plus nécessaire de partir d'i.-e. **u̯ei(e)s* pour hitt. *wēš*[4]: l'indo-européen a eu **u̯e* + *s* comme il a eu **ne* + *s*. A rejeter: A. *was* résultant d'une contamination entre **nas* (< **nos*) et **u̯ei(s)*[5]. Le dialecte B présente *wesi* comme génitif: *-i* est la même désinence que dans AB. *ñi,* etc.[6] D'autres cas s'y forment régulièrement: ainsi l'abl. *wesmeṃ*; on entrevoit l'influence de la flexion nominale dans B. *wesäṃ ne* (loc.), B. *wesanmeṃ,* qui sont bâtis sur un acc. pl. en *-ṃ* (*wesanmeṃ* pour *wesänmeṃ*). En dialecte A il y a la forme du gén. *wasäṃ,* qui correspond à *yasäṃ* de *yas* « vous »: B. *wesäñ* équivaut à A. *wasäṃ,* tandis que B. *yesäñ* s'accorde avec A. *yasäṃ*. Si l'on ne tenait compte que de A. *-äṃ* seul, on inclinerait à croire que *-äṃ* constitue le représentant d'i.-e. **-ŏm* (cf. lat. *luporum,* gr. θεῶν, skr. *vr̥̥kāṇām,* v. sl. *ženъ,* etc.), comme l'a supposé Petersen[7] (**-om*) ; nous même[8] avons également admis cette

[1] Cf. p. 197.

[2] Cf. p. 183 sq. Déjà Smith, p. 17, a posé i.-e. **tuni̯e/o-* ou **teni̯e/o-*. A rejeter la théorie de Pedersen, *Tocharisch,* p. 132: A. *(t)ñi,* B. *(ta)ñ,* etc., serait identique au suffixe adjectif *-ññe.*

[3] Cf. p. 187.

[4] Cf. Sturtevant, *Comp. Gr.,* § 229, p. 193; Pedersen, *Hittitisch,* p. 75.

[5] Petersen, *Pronominal Decl.,* p. 205. Pedersen, *Tocharisch,* p. 133 sq., parle aussi d'une contamination entre des formes du nom. et des formes de l'acc. (formes enclitiques):, B. *wes* < **wos* < un ancien nominatif influencé par **nos* (*ibid.,* p. 231).

[6] Cf. p. 183. Insoutenable: *wes* + *i,* postposition (?) (Pedersen, *Tocharisch,* p. 55 et p. 133).

[7] *Pronominal Decl.,* p. 205 sq.

[8] *Génitif,* p. 201 sq.

explication (i.-e. *-*ōm*), tout en attribuant à -*ñ* du gén. duel B. *eç(a)-naisäñ* (*ek* « œil ») une origine analogique : contamination avec les génitifs en -*ñ* des pronoms personnels tels que *ṣañ, tañ,* etc. Cependant nous avions perdu de vue la forme B. *yesäñ,* qui répond nettement à A. *yasäṃ.* Nous disposons maintenant aussi de B. *wesäñ* = A. *wasäṃ.* Il faudrait donc également admettre l'influence de *ṣañ, tañ,* etc., sur la nasale finale de *wesäñ, yesäñ.* Seulement l'hypothèse du traitement tokh. -*äṃ* (= -*än*) < i.-e. *-*ōm* ne peut être non plus soutenue : *-*ōm* devait disparaître aussi bien que *-*om* ; il y a l'exemple des féminins en -*ā*, où -*āṃ* à l'acc. sg. est sans aucun doute d'origine secondaire [1]. C'est pourquoi il vaut mieux partir des formes en -*ñ* du dialecte B : celles-ci se comparent naturellement à *tañ* et à *ṣañ,* où -*ñ* < i.-e. *-*ne* [2]. Les formes B. *eç(a)naisäñ* et B. *tainaisäñ* (gén. duel du pronom démonstr.) doivent leur -*ñ* à ces formes. L'aspect -*äṃ* de cette désinence dans A. *wasäṃ* et A. *yasäṃ* ne représente qu'une évolution phonétique de -*äñ* : -*ñ* a abouti à -*ṃ* en finale. On dispose d'autres exemples de ce traitement [3] : quelques substantifs qui forment leur nom. pl. en -*ñ* < i.-e. *-*nes* [4], ont -*ṃ* au lieu de -*ñ* : ainsi A. *olariṃ* à côté de *olariñ* (*olar* « compagnon, ami »), A. *kälymeṃ* au lieu de *kälymeñ* (*kälyme* « direction, région, aire de vent »), etc. [5] On voit donc que le dialecte B a conservé un aspect plus originel de cette caractéristique. Par conséquent il ne peut plus être question d'i.-e. *-*ŏm* [6].

4. — La 2e personne du pluriel donne comme nom.-acc. *yes* en dialecte B, *yas* en dialecte A. Le rapport avec av. *yūš,* got. *jūs,* etc., est bien clair ; d'autre part, on constate que la voyelle *e* (B) > *a* en dialecte A provient de la 1re personne du pluriel B. *wes.* Il ne s'agit aucunement d'une forme résultant de la contamination de **was* (< i.-e. **u̯os*) avec **i̯ūs,* comme le propose Petersen [7], qui n'avait pas tenu compte de la forme du dialecte B. La forme du génitif B. *yesäñ,* A. *yasäṃ* a déjà été expliquée.

[1] Cf. p. 62.
[2] Cf. p. 184.
[3] Cf. p. 38.
[4] Cf. p. 161.
[5] Cf. SSS, § 146, p. 101.
[6] PETERSEN, *Pronominal Decl.*, p. 206, posait A. *wasäṃ* < **was-säṃ* et A. *yasäṃ* < **yas-säṃ* en comparant ces formes à hitt. *šumēnzan* et *kēnzan* : à rejeter pour la phonétique.
[7] *Pronominal Decl.*, p. 205. Cf. aussi PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 133.

5. — Le pronom réfléchi-possessif, qui s'emploie au sing. et au pl. pour les trois personnes, apparaît comme *ṣñi* en dialecte A, et comme *ṣañ* en dialecte B: *ṣ* prouve qu'il faut remonter à i.-e. **se* (cf. got. *sik,* lat. *sibi,* etc.) ; A. *-ñi,* B. *-ñ,* caractéristiques du génitif, ont déjà reçu leur explication [1].

2. — Pronoms personnels agglutinés

Les deux dialectes présentent aussi des pronoms personnels enclitiques qui s'agglutinent aux thèmes verbaux: 1re pers. sg. A. *-ñi,* B. *-ñ*; 2e pers. sg. A. *-ci*; 3e pers. sg. A. *-ṃ,* B. *-ne*; 1re, 2e, 3e pers. pl. A. *-m,* B. *-me.* Ces pronoms enclitiques jouent le rôle de génitif, de datif et d'accusatif. Il semble que l'on doive partir d'anciennes formes génitivales: A. *-ñi* p. ex. n'est autre que le gén. de *näṣ* « ego » (comme pronom agglutiné A. *-ñi* s'emploie aussi au féminin). Cependant on notera que A. *ñi,* A. *tñi,* etc., sont d'anciens adjectifs en **-i̯e/o-* [2]: il se peut donc que A. *-ñi,* p. ex. fonctionnant au génitif, au datif et à l'accusatif, représente en réalité trois formes différentes, pour lesquelles la chute des finales a amené un aspect identique dans les trois cas. B. *-ñ* répond à A. *-ñi,* bien que B dispose aussi de *ñi,* gén. de *ñis-, ñiç* « ego »: on a donc affaire à une autre forme. Il s'agit d'i.-e. **nes,* que l'on trouve également comme enclitique en sanskrit: *nas* (génitif, datif, accusatif). D'autre part i.-e. **nes* est attesté comme pronom indépendant dans B. *ñis-* [3]. A. *-ci* a été formé d'après l'exemple de (A.) *-ñi* sur le thème *c-* du pronom *tu* « tu », qui à l'acc. revêt la forme *cu* (A) : en B *ci* s'emploie comme pronom indépendant, mais à l'origine cette forme était sans doute enclitique comme en A. B. *ci* prouve que le dialecte B aussi a eu **cu* à l'acc. AB. *ci* n'a rien à faire avec i.-e. **toi,* comme le pense Petersen [4]. A. *-ṃ,* B. *-ne* (avec *-e* secondaire) représentent i.-e. **(e/o)ne/o-,* pronom démonstratif, avec skr. *nā-nā,* v. sl. *onъ,* lit. *añs,* etc., que nous avons déjà rencontré dans A. *nāñi,* A. *tñi,* B. *tañ,* B. *ṣañ,* où il joue le rôle d'une particule de renforcement [5]. Pour A. *-ṃ,* B. *-ne* il faut peut-être partir de la forme

1 Voir *ṣñi* < i.-e. **seni̯e/o-* déjà chez Smith, p. 15.
2 Cf. p. 183.
3 Cf. p. 181.
4 *Pronominal Decl.,* p. 200 et p. 205.
5 Cf. p. 183 sq.

thématique [1], tout en admettant que les désinences variaient suivant les cas (gén., dat., acc.) [2].

Quelques formes verbales en dialecte A semblent offrir un aspect plus complet de ce suffixe: *weñānnanac* (*weñ-* « dire, parler »), *späntāllanac* (*späntāl*, adj. verbal de *spänt-* « ± avoir confiance »), *präskāllanäṣ* (*pärsk-* « avoir peur »), etc. [3] Il s'agit de la forme pleine *-an-* < i.-e. **e/one/o-* (cf. lit. *añs*, v. sl. *onъ*, etc.) en face de A. *-ṃ*, B. *-ne* < i.-e. **ne/o-* (cf. skr. *nā́-nā*, arm. *na* « celui-là ») ; on la trouve comme telle p. ex. dans *späntāllanac* [4]. Seulement *-anac* a été ajouté à des formes verbales qui étaient déjà pourvues de *-ṃ*, de sorte qu'on a obtenu *-nanac* [5]; d'après *-nanac* on a créé *-manac*, comme dans *weñāmmanac* [6], où *-m-* est le pronom agglutiné du pluriel. Pour A. *-m*, B. *-me* (avec *-e* secondaire: cf. B. *-ne*) il faut remonter à un pronom indo-européen **(e/o)me/o-*, que la langue mère semble bien avoir possédé: cf. le renforcement *-em* qui figure dans lat. *idem*, skr. *ayám, idám, tvám*, etc. [7] Pas de doute que ce pronom n'ait indiqué au début une personne déterminée (1re, 2e, 3e) du pluriel: l'analogie l'a fait servir pour toutes (cf. A. *ṣñi*, B. *ṣañ* qui s'emploie pour les trois personnes) [8].

Pedersen [9] croit voir dans ces pronoms enclitiques du tokharien d'anciens adverbes: A. *-ṃ*, B. *-ne* serait identique à B. *-ne*, désinence du locatif, et aurait le sens de « dedans » ; B. *-ne* serait à comparer à hitt. *anda*, lat. *endo* [10]. A. *-m*, B. *-me* serait un ancien adverbe ayant le sens de « entre, sous, au milieu de »(?). La présence du thème **(e/o)ne/o-* dans les autres formes des pronoms personnels oblige à expliquer A. *-ṃ*, B. *-ne* par i.-e. **ne/o-*, et à proposer une origine analogue pour A. *-m*, B. *-me*. D'ailleurs Pedersen [11] a mal

1 V. W., *Lexique*, p. 71. Pisani, p. 9, compare aussi à skr. *ana-* (cf. *anéna*, etc.).

2 En B il reçoit souvent la désinence du datif *-ç*: *-neç*, l'ancien sens datival s'étant peut-être effacé par la chute de la finale caractéristique.

3 SSS, § 277, p. 168. Il s'agit de datifs en *-ac*: cf. B. *-(ne)ç*, et d'ablatifs en *-äṣ*.

4 *ll*: redoublement secondaire. Sapir, *Loanword*, p. 179, note 14, donne déjà *an-ac* « to him » < i.-e. **one/o-*.

5 *nn* dans *weñānnanac*: redoublement secondaire, cf. *ll*.

6 *mm*: cf. *nn* et *ll*.

7 V. W., *Lexique*, p. 60. Voir aussi Pisani, p. 9: rapprochement de skr. *amu-*, *asmā́i* (datif), *asmā́t* (abl.), etc.: seulement on ne peut partir d'une forme **(e)s(me)-* pour le tokharien, puisque **s* n'aurait pas disparu.

8 Pour B. *-meç* (datif), cf. B. *-neç*.

9 *Tocharisch*, p. 138 sq.

10 Phonétiquement insoutenable: cf. p. 180.

11 *Tocharisch*, p. 138.

compris les formes pleines telles que A. *späntällanac*, etc.: *-an(ac)* doit être considéré comme originel et non comme le produit d'une fausse analyse de *-nanac*, que l'on ne peut regarder comme une répétition de *-na-* (ne s'accorde pas avec B. *-ne*, où *-e* est secondaire).

II. — PRONOMS DÉMONSTRATIFS

1. — Pronom *se/te

a) — Les thèmes

1. — Les deux dialectes ont conservé plusieurs formes du pronom démonstratif **so/to*, que l'on trouve dans toutes les langues indo-européennes: cf. skr. *sá* (nom. sg. m.) et *tám* (acc. sg. m.), gr. ὁ et τόν, lat. *(is)tum*, etc. Seulement le tokharien y présente la voyelle **e* et non **o* (cf. gr. ὁ et τόν). **e* s'observe dans got. *þis*[1] et dans lat. *(is)te*. On a donc p. ex. B. *se* (nom. sg. m.), équivalent de gr. ὁ; B. *ce* (acc. sg. m.), à comparer à gr. τόν; B. *te* (nom.-acc. sg. n.) qui se rapproche de gr. τό, etc. En dialecte A, **e* a partout passé à *a* ou à *ä*: ainsi *sa(ṃ)*, *sä(m)* = B. *se*; *ta(ṃ)*, *tä(m)* = B. *te*, etc., mais la présence originelle de **e* est souvent attestée par la palatalisation de la dentale: cf. *ca(ṃ)*, *ca(m)*, *ca(ṣ)* = B. *ce*, etc.[2] Le dialecte B aussi connaît le passage de **e* à *a* ou à *ä*: *sam*, nom. sg. m. (= A. *säm*) ; *tam*, (nom.-)acc. sg. n. (= A. *täm*) ; *cai*, nom. pl. m. (= A. *ce-*) ; *su*, nom. sg. m. < **seu̯-*; *tu*, nom.-acc. sg. n. < **teu̯-*[3]; *cwi* ou *cpi*, gén. sg. m. < **teu̯-*, etc.

Toutefois il se peut qu'i.-e. **to-* ait survécu dans B. *tot* « aussi longtemps... (que) »[4].

2. — L'ancienne division indo-européenne, *s* au nom. sg. m. et f.: *t* dans les autres formes, a été maintenue en tokharien: cf. B. *se*, A. *sä(m)*, nom. sg. m.; B. *sā*, A. *sā(m)*, nom. sg. f., en face de B. *ce*, A. *ca(m)*, acc. sg. m.; B. *tā*, A. *tā(m)*, acc. sg. f.; B. *cai*, A. *ce(m)*, nom. pl. m., etc. Il est à noter que le nom.-acc. n. sg. n'offre pas de palatalisation, bien que **t* s'y trouvât devant **e*, comme le prouve B. *te*: la forme à dentale non palatalisée a été réservée pour le nom.-

[1] V. W., *Lexique*, p. 112.

[2] On ne peut donc comparer B. *se* à skr. *syá-*, v. pers. *hya-* (Meillet dans Hoernle, *Manuscript Remains*, p. 383), ni B. *c(e)* à skr. *tyá-* (Meillet, *Étude*, I, p. 458).

[3] Cf. p. 193 sq.

[4] Cf. p. 194.

acc. sg. n., l'opposant ainsi à l'acc. sg. m. *ce* (B), *ca(m)* (A), etc., où la chute de la caractéristique de l'acc.[1] avait produit une forme qui ne différait en rien de l'ancien nom.-acc. sg. n. **ce* (B), etc. Il en est de même en B là où il s'agit de formes élargies: *teṃ* = A. *taṃ*; *tu* < **tey̯-*, nom.-acc. sg. n., qui s'oppose à *cew, ceu, cau,* acc. sg. m. Cependant un neutre *-c(e)* a été conservé dans le pronom interrogatif-relatif-indéfini[2].

3. — Le thème du féminin se caractérise par *ā*: ainsi B. *sā* (nom. sg.), B. *tā* (acc. sg.), s'accordant avec A. *sā(m)*, A. *sā(ṃ)*, A. *sā(s)* d'une part et avec A. *tā(m)*, A. *tā(ṃ)*, A. *tā(ṣ)* d'autre part. Il est évident que *ā* y correspond à *ā* de skr. *sā́*, gr. ἡ et de skr. *tā́m*, gr. τήν. Seulement le maintien de la longue en finale dans les formes du dialecte B est assez surprenant: on aurait attendu **sa* et **ta*. A notre avis *ā* y a été rétabli sous l'influence des formes élargies correspondantes *sāu* et *tāu*. Une autre particularité mérite l'attention: tandis que le thème du sg. f. atteste toujours *ā,* celui du pl. f. s'y oppose par la généralisation de *o*: cf. les formes du pl. A. *tom,* nom., A. *tosäm,* A. *tosäṃ,* A. *toṣ,* acc., B. *toy,* nom., B. *toyna,* acc. On voit donc que le contraste *ā*: *o* distingue le thème du sg. f. de celui du pl. f. Cependant l'origine de cette dualité morphologique est purement phonétique; on sait qu'i.-e. **ā* connaît parfois le traitement *o* devant ou après *m, n*: des formes comme A. *tom,* nom., B. *toṃ,* nom.-acc. n., ne s'opposent donc pas aux lois phonétiques. Mais *o* a été réservé pour le pl. f. par différenciation morphologique avec le sg. f. On doit également tenir compte d'une extension analogique de *o,* comme p. ex. dans A. *tosäm,* acc., forme secondaire, où l'élargissement *-m* devait proprement précéder *-s* de l'acc.: *o* y a été maintenu d'après l'exemple du nom. *tom,* etc. Dans B. *toy* et *toyna,* le passage de **ā* à *o* semble être dû à *y*: cf. B. *soy-* = skr. *tr̥p-,* apparenté à got. *sōþa* (dat. sg.), lit. *sótis* (i.-e. **sā-*) « rassasiement »[3]. Le thème *to-* figure aussi dans B. *toṃ,* nom.-acc. pl. n.; cette forme est un ancien féminin pl. B. *toyna* n'est autre que le nom. pl. f. *toy* auquel *-na,* désinence des noms neutres[4], a été ajouté.

La forme du gén. sg. f. en dialecte A, *temi,* s'oppose par *te-* à *tā-* des autres formes; le dialecte B répond à A. *te-* par *tāy* (forme non

1 Cf. p. 195.

2 Cf. p. 198.

3 V. W., *Lexique,* p. 115; même étymologie chez PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 264.

4 Cf. p. 156 sq. On comparera p. ex. à B. *klaina* de *kl(y)ïye,* acc. sg. *klai* « femme »(PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 114).

élargie). On pense au type de skr. *sénāyās* des thèmes féminins en **-ā* que nous avons déjà mentionnés lors de notre enquête sur les génitifs en *-e* du dialecte A [1]. Toutefois il faut comparer également au thème B. *cey,* B. *cai,* A. *ce-* < i.-e. **tei̯-* [2], de sorte que B. *tāy,* A. *te-* peut être analysé en **tā-* (fém.) + **i̯-*: car le nom. pl. f. a aussi *toy* (B) < **tāy* [3], à côté de *cey, cai* (m.). Petersen [4] pose i.-e. **-āi* (datif) comme dans gr. τῇ, lit. *tai*: on notera que B. *tāy* (forme non envisagée par Petersen), A. *te-* est un génitif.

D'autre part il y a à signaler les formes B. *taisa* « autant, si » [5], B. *taisāk* « de la même façon » [6], d'anciennes formes d'instrumental, où *tai-* correspond au thème **tai-* qui s'observe dans skr. *tayā,* v. sl. *toją,* instr. sg. f.

4. — Le vocalisme du thème masculin et neutre sg. en dialecte A a été systématisé à la suite d'innovations analogiques étendues: ainsi le thème du masculin présente partout la voyelle *a,* excepté au nom. *säm* et *säs* (en face de *saṃ*), bien que *a* et *ä* continuent tous deux i.-e. **e.* En ce qui concerne le thème du neutre, il est à noter qu'i.-e. **e* a passé partout à *ä,* sauf dans le paradigme en *-ṃ* (cf. *taṃ, tanis,* etc.), où *a* a été généralisé.

b) — Les suffixes

Le dialecte B connaît des formes sans suffixe: cf. *se* (nom. sg. m.), *ce* (acc. sg. m.), *sā* (nom. sg. f.), etc.; le dialecte A au contraire ne possède que des formes élargies: *säm, saṃ, säs* = B. *se*; *cam, caṃ, caṣ* = B. *ce,* etc. On n'y trouve le thème simple que dans le pronom interrogatif-relatif-indéfini [7], et dans des adverbes et des conjonctions comme *tā* « (vers) où? » (correspondant à gr. τῆ « tiens, prends ») [8], *te,* particule interrogative [9], *tāpärk* « maintenant » [10],

1 Cf. p. 67 sq.
2 Cf. p. 194.
3 Cf. p. 190. Cf. aussi le génitif sg. en *-i* des substantifs, B. *seyi,* B. *çnoy,* etc., noms de parenté (cf. p. 151), et les formes génitivales AB. *ñi,* etc., pronoms personnels (cf. p. 183).
4 *Pronominal Decl.,* p. 201.
5 Cf. Sieg, *Karm.,* 5a3.
6 Cf. *ibid.,* 6b5.
7 Cf. p. 197 sq.
8 Cf. p. 179.
9 Cf. p. 201 sq.
10 V. W., *Lexique,* p. 137.

täpreṃ « autant, si » [1], etc. Les formes du pronom à l'état isolé présentent toujours un suffixe: *-m, -ṃ, -s* (*-ṣ*) ; *-m* et *-ṃ* se rencontrent également en B, où il y a aussi *-w* (*-u*), qui a disparu en dialecte A. En outre il y a des traces d'un suffixe *-y* (*-i*) en A et B, et peut-être d'un suffixe *-t* en B.

1. — Le suffixe *-m* figure en dialecte A dans des formes telles que *säm* (nom. sg. m.), *tmäṣ* (abl. sg. n.), *cem* (nom. pl. m.), etc.; B le présente dans *sam* (nom. sg. m.: cf. A. *säm*), *tammeṃ* (abl. sg. n.), *ceym* (nom. pl. m.: cf. A. *cem*). A l'acc. pl. en dialecte A le suffixe *-m* s'ajoute à la forme pourvue de la désinence *-s*: *cesäm* (m.), *tosäm* (f.). On pourrait parler d'une flexion « intérieure ». L'origine de *-m* est indo-européenne; il faut partir de **-me/o-*: cf. gr. τῆμος ... ἦμος « au moment ... que », v. sl. *tamo* « là » [2]. Cette explication est appuyée sur des correspondances en d'autres langues; on la préférera donc à celle de Pedersen [3], qui pose *-m* < **-met* « ipse » (cf. lat. *-met*): en latin *-met* ne s'ajoute qu'aux pronoms personnels et possessifs. A rejeter également la théorie de Petersen [4], qui croit que *-m* dans A. *tām* (acc. sg. f.) remonte à i.-e. **-m*, désinence de l'acc. sg. (cf. skr. *tā́m*).

2. — Il y a *-n* > *-ṃ* en finale dans A. *tāṃ* (acc. sg. f.), A. *taṃ* (nom.-acc. n.), A. *ceṃ* (nom. pl. m.), etc., et dans B. *tāṃ* = A. *tāṃ*, B. *teṃ* = A. *taṃ*, B. *toṃ* (nom.- acc. pl. n.). Pour des formes telles que A. *cesäṃ* (acc. pl. m.), A. *tosäṃ* (acc. pl. f.), cf. A. *cesäm*, A. *tosäm*, etc. Ce suffixe se compare à -νε de gr. thess. τό-νε « τόδε », -νι de gr. arc. τω-νί « τοῦδε, τουδί », -νυ de gr. arc. cypr. ὅ-νυ « ὅδε, οὗτος ». Il s'agit donc du pronom démonstratif **(e/o)ne/o-*, que nous avons déjà rencontré, également comme suffixe, dans les pronoms personnels [5]. L'hypothèse de Petersen [6], qui pose A. *tāṃ* < i.-e. **tām*, acc. sg. f., est à rejeter: *-ṃ* y est d'origine suffixale tout

[1] V. W., *Lexique*, p. 138.

[2] IBID., p. 117; cf. aussi ci-dessus, p. 125 sq. PISANI, p. 8, compare à des formes telles que skr. *tásmāi, tásmin*, etc., got. *þamma*, v. sl. *tomu*, etc. (masculin), et skr. *tásya* (masculin), *tásyāi, tásyām*, etc., got. *þizai* (féminin), etc.; **-s(m)-* (*-m-* du slave est d'origine analogique, tout comme *-m-* du lituanien) et **-s(i̯)-* (éléments suffixaux) rappellent avec **-m-* et **-s-* les suffixes tokh. *-m* et *-s* (cf. ci-dessous): ceux-ci représentent sans doute deux types originellement indépendants.

[3] *Tocharisch*, p. 116.

[4] *Pronominal Decl.*, p. 196 sq.; *Nominal Decl.*, p. 87.

[5] Cf. p. 183 sq.

[6] *Pronominal Decl.*, p. 196 sq.; *Nominal Decl.*, p. 87.

comme dans les autres formes en *-m̥*, où il n'est pas question de *-m̥* de l'acc. sg.; B. *tā* (acc. sg. f.) représente i.-e. **tām*[1]. A écarter également l'explication de Pedersen[2]: *-m̥* < i.-e. **-m* (désinence de l'acc.) + *m̥* (suffixe) par « Silbenschichtung », à l'acc. sg. m. et f.

3. — Le suffixe *-s* (*-ṣ*) figure dans A. *säs* (nom. sg. m.), A. *tāṣ* (acc. sg. f.), A. *cesäs* (acc. pl. m.), etc. La répartition de *-s* et de *-ṣ* n'obéit pas à des règles fixes. Pour A. *cesäs* (acc. pl. m.) et A. *tosäs* (acc. pl. f.), cf. A. *cesäm*, A. *tosäm*, A. *cesäm̥*, etc. Le suffixe *-s* (*-ṣ*) n'est autre qu'i.-e. **se/so*: ainsi *säs* remonte à **sese/o-*, ce qui représente **se/o* répété[3]. La répétition de ce thème n'a rien d'extraordinaire: cf. skr. *tad u tad* « cela même », gr. οὗτος (< **so* + **u* + **to*), τοῦτο (< **to* + **u* + **to*), etc.; *-s* continue **-so-*, ou **-se-* à **s* non palatalisé, tandis que *-ṣ* atteste la présence de **e*. Petersen[4] compare A. *toṣ* (nom. pl. f.) à got. *þōs*, skr. *tā́s* < i.-e. **tās*: la présence de *-s* (*-ṣ*) dans les autres formes de ce paradigme prouve qu'il s'agit d'un élargissement et non d'une désinence; d'ailleurs **-s* n'explique pas tokh. *-ṣ*.

4. — Le suffixe *-w* (*-u*) ne se trouve qu'en dialecte B: *su* (nom. sg. m.), *sāu* (nom. sg. f.), *tu* (nom.-acc. sg. n.), *cew*, *ceu*, *cau* (acc. sg. m.), etc. Ce suffixe aussi est d'origine indo-européenne dans les démonstratifs: cf. gr. τέως ... ἕως « aussi longtemps ... que », οὗτος, αὕτη, τοῦτο, skr. *asáu*, av. *hāu*, v. pers. *hauv*, etc.[5] B. *-w* > *-u* en finale représente i.-e. **-u̯e/o-* (cf. τέως . . . ἕως, etc.) ou bien i.-e. **-u̯ent* (cf. skr. *tā́vant-* « si grand »). On a donc eu tort auparavant de regarder B. *-w*, *-u* comme une évolution de **-m*, qui correspondrait à A. *-m*[6]: d'ailleurs le suffixe *-m* est aussi attesté en B, comme nous l'avons vu. Les formes *su* et *tu* appellent quelques observations: **-u̯-* y a abouti à *-u* en finale (cf. B. *cew* > *ceu* > *cau*, où l'évolution est très claire); **e* (**seu̯-*, **teu̯-*) a disparu en syllabe ouverte après avoir passé à *ä* (cf. AB. *ñu* « neuf » < i.-e. **neu̯n̥*[7]; A. *klyu* et B. *kälywe* « gloire » < i.-e. **k̑leu̯os*[8], etc.): B. *ko-sau-k* « (aussi long-

1 Cf. p. 195.

2 *Tocharisch*, p. 116 sq.

3 Sur un avis de Pisani, cf. p. 192, note 2.

4 *Pronominal Decl.*, p. 196 sq.

5 V. W., *Lexique*, p. 117 (sous 1. B. *su*); cf. aussi Pedersen, *Tocharisch*, p. 115 et J. Duchesne, p. 169.

6 SS, *Toch. Sprachr.*, p. VI, note 2; Couvreur, *Désinence*, p. 244 sq.

7 V. W., *Lexique*, p. 77.

8 Ibid., p. 42.

temps)... que» a conservé la forme intermédiaire *sau* [1]. Que l'on compare B. *su* à A. *säm* et A. *säs*, et B. *tu* à A. *täm* et A. *täṣ*, où **e* se rend également par *ä* (qui se maintient en syllabe fermée). Comme formes analogiques on citera B. *com* (acc. sg. m.: cf. *comtsa*, instr.) et *cwim* (gén. sg. m.); il s'agit de formes en **-u̯-* qui ont secondairement reçu le suffixe *-m*: *co-* < **teu̯-* (cf. B. *cew, ceu, cau*) avec disparition de **e* (cf. *su, tu*) + *m* (**cum* > *com*: cf. A. *koṃ*, acc. sg. de *ku* «chien», apparenté à skr. *çván-*, etc.) [2], tandis que *cwim* < **teu̯-* + *i* (désinence du gén. sg.) + *m*.

5. — B. *cey* > *cai* (nom. pl. m.: A. *ce-*, thème du pl.), B. *tāy* (gén. sg. f.: cf. A. *te-mi*), B. *toy* (nom. pl. f.) présentent un suffixe *-y* > *-i* (A. *ce-* < **cai-*: cf. B. *cai*, etc.), qui rappelle des formes telles que skr. *syá-*, v. pers. *hya-*, à côté de skr. *tyá-*, v. pers. *tya-* (relat.), supposant i.-e. **s* + **i̯e/o-*, **t* + **i̯e/o-*. Les exemples du tokharien témoignent en faveur d'i.-e. **se* + **i̯e/o-*, **te* + **i̯e/o-*, et **sā* + **i̯e/o-*, **tā* + **i̯e/o-* (f.), tout comme on a **seu̯e/o-* (**seu̯ent*), **teu̯e/o-* (**teu̯ent*), **sāu̯e/o-* (**sāu̯ent*), etc. Le fait que le dialecte A a partout *ce-* au thème du pluriel m., dont *e* constitue la caractéristique (l'acc. pl. est *ces-*,etc.), prouve que B. *-y*, *-i* ne peut être identique ici à la désinence *-i* des pronoms, comme le propose Petersen [3], qui compare à gr. τοί, etc. B. *cey*, etc., représente i.-e. **tei̯oi* ou prétokh. **tei̯i*. D'ailleurs il y a aussi B. *tāy*, A. *te-* au sg. f. D'autre part l'adjonction d'un second suffixe (cf. p. ex. A. *cem*, A. *ceṃ*, A. *ceṣ*, etc., nom. pl. m.) n'a rien d'extraordinaire: cf. B. *com* et B. *cwim*; en B, *ceym* s'accorde avec A. *cem*.

6. — Il se peut que la dentale finale de B. *tot* «aussi longtemps... (que)» [4], etc., corresponde à -δε de gr. ὅδε, ἥδε, τόδε, etc.; cependant *-t* peut également représenter i.-e. **-te/o-*: cf. le suffixe **-se/o-* qui s'ajoute au thème **se/te* dans A. *säs*, etc. Quant au vocalisme, *o* peut rendre i.-e. **o* (cf. gr. τόδε); toutefois une origine **tu-* < **teu̯-* est également possible: **teu̯-te/o-* correspondrait au type de gr. οὗτος, τοῦτο. Pour le traitement **tut* (>*tot*: cf. *com* < **cum*) < **teu̯-te/o-*, cf. A. *lyutār* «± dans un haut degré, plus que, supérieur à» < i.-e. **leudh-* [5].

1 Cf. p. 199 sq.
2 Cf. p. 147.
3 *Pronominal Decl.*, p. 198; cf. aussi Pedersen, *Tocharisch*, p. 59.
4 Lévi, *K*11b2,3: *kosauk... tot* «so lange... so lange» (Sieg, *Karm.*).
5 V. W., *Lexique*, p. 59 sq.

c) — La flexion

Celle-ci est très régulière et obéit en général aux mêmes règles que la flexion nominale. Il n'y a que quelques formes qui appellent des observations. En dialecte B, l'acc. sg. ne présente pas la caractéristique *-ṃ*: *ce* (m.), *tā* (f.). Il ne peut être question d'une chute phonétique sous l'influence de l'accent, puisqu'il s'agit de mots monosyllabiques: il n'y a que la différenciation avec des formes comme *tāṃ, teṃ* (n.), où *-ṃ* est un suffixe et non une désinence, qui puisse rendre compte de ces formes sans *-ṃ*: *ce, tā* étaient regardés comme des pronoms non élargis [1].

Le gén. sg. (qui est basé sur le thème de l'acc. sg.), se termine par *-i* au masc. et au fém. (A) : A. *cami,* A. *cani,* A. *caṣi,* B. *cwi* ou *cpi* (passage de *w* à *p*) [2], m. et A. *temi,* f. Cette désinence a été empruntée aux pronoms personnels, où l'on a AB. *ñi,* etc. [3] On notera que dans la forme du féminin *temi, -mi* s'est ajouté à *te-* < *tāy,* qui est conservé comme tel en dialecte B, et qui représente lui-même déjà une ancienne forme de génitif mutilée [4]: *-mi* provient donc du masc. *cami.* Au neutre la désinence du gén. sg. est *-is*: A. *tmis,* A. *tanis*; *-is* y est dû à l'influence des noms neutres qui ont *-is* au gén. sg. [5] Au gén. pl. (thème de l'acc. pl.) il y a au masculin *-i,* comme au singulier: A. *cesmi,* A. *cesni,* A. *cessi,* par contamination avec les formes du singulier. Au gén. pl. f. au contraire on trouve *-āççi,* comme dans les thèmes féminins nominaux en *-ā*: A. *tosmāççi.* Il y a enfin à signaler les formes du duel A. *tim,* A. *tiṃ,* nom. et A. *tine,* gén., qui déjà ont été expliquées [6]: *-i-* y constitue la caractéristique du duel (*-m* et *-ṃ* sont donc des élargissements, comme dans A. *säm,* A. *saṃ,* etc.). Une origine **toi* (duel n.) proposée par Petersen [7], est insoutenable. La désinence *-ais(äñ)* de B. *tainaisäñ,* génitif du duel, a déjà reçu une explication [8]: le thème *tain-,* où *-n-* est un élargissement (cf. A. *tiṃ*), rappelle skr. *te* < **toi* [9].

1 Cf. aussi PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 117.
2 Cf. p. 37.
3 Cf. p. 183 sq.
4 Cf. p. 190 sq.
5 Cf. p. 150.
6 Cf. p. 167 sq.
7 *Pronominal Decl.,* p. 198.
8 Cf. p. 169.
9 La forme a subi l'influence d'un génitif substantival comme B. *eç(a)-naisäñ*: à une forme **toin-* a été ajoutée la caractéristique *-ais(äñ),* de sorte

2. — Pronom *(a)$\underset{\frown}{v}$-

Le thème pronominal *(a)$\underset{\frown}{v}$- (cf. av., v. pers. *ava-* « celui-là », v. sl. *ovъ* ... *ovъ* « l'un ... l'autre », skr. *(am)ú-* « celui-là », etc.), que nous avons rencontré comme *-$\underset{\frown}{v}$- dans un des suffixes du pronom **se/te*, figure, également sous la forme faible, dans *om-*, etc., que l'on trouve dans B. *omte* ou *om(p)teṃ* « là »[1], B. *ompostäṃ* « après », B. *oṃṣap, auṣap* « au delà », A. *wäṣpā*, B. *auspa* « vraiment »[2]. Il faut partir d'i.-e. *$\underset{\frown}{v}$- (**u*-) élargi par *-*ṁ*: cf. A. *säm*, B. *sam*, etc., formes du pronom **se/te* qui ont reçu le même élargissement[3]; **um-* a abouti normalement à *om-*[4]. Dans B. *auṣap*, et A. *wäṣpā*, B. *auspa*, l'évolution suivante s'est produite: *m* > *n* (*ṃ*) devant *s* (*ṣ*) > disparition de *ṃ*[5]; B. *au* est une graphie pour *o* < i.-e. **u*, etc.[6] On citera aussi A. *ok*, B. *uk* « encore », A. *okāk* « jusqu'à, y compris, etc. », A. *oki* « comme », qui renferment le même thème, et dont l'élargissement par une gutturale rappelle des formes telles que v. isl. *auk* « aussi, et », gr. αὖγε « de nouveau », etc.[7]

III. — PRONOMS INTERROGATIFS, RELATIFS ET INDÉFINIS

Le pronom interrogatif joue aussi, comme dans les autres langues, le rôle de pronom relatif et de pronom indéfini. Toutefois la fonction spéciale de pronom relatif et de pronom indéfini est parfois indiquée soit par des modifications dans le thème lui-même, soit par l'adjonction de particules.

1. — Le pronom le plus usité est A. *kus*, B. *kuse*, nom. m. et f. (il n'y a, généralement, qu'une seule forme dans tout le paradigme

qu'i.-e. **oi* a été répété: < **toinois-* en face de gr. τοῖν < **tois-*. Ce thème pronominal *tain-* est-il à l'origine de la caractéristique *-aine* (B), *-eṃ* (A) des substantifs? Cf. p. 167 sq. On pensera de même à A. *tiṃ* en face de B. *-ine*.

1 V. W., *Lexique*, p. 80. Il faut lire *omte* et non *omne* (Sieg, *OLZ*, c. 135). *te(ṃ)* est le pronom démonstratif (*ibid.*).

2 V. W., *Lexique*, p. 81.

3 Cf. p. 192.

4 Cf. p. 194.

5 Cf. p. 50.

6 Cf. p. 33. B. *au-* ne peut être séparé de B. *o(m)-*, etc., comme le fait J. Duchesne, p. 169: le rapprochement B. *om-*: skr. *am(ú)-* donné par Meillet, *Vinaya*, p. 115, et *Formes*, p. 417, est à rejeter.

7 V. W., *Lexique*, p. 78 sq.

pour le sg. et pour le pl.), A. *kuc,* B. *kuce,* acc. m. et f., A. *kuc,* B. *kuce,* nom.-acc. n., A. *ke,* B. *ket(e),* gén. (en général) m. et f., et enfin A. *kuce,* nom. pl.[1] Les autres cas sont caractérisés par les désinences de la flexion nominale. A. *kus,* B. *kuse* appartient visiblement au thème indo-européen **qu̯i-*, **qu̯e-*, **qu̯o-*: à première vue il semble que l'on doive partir de **qu̯is* (m. et f.), **qu̯id* ou **qu̯od* (n.) comme dans lat. *quis, quod,* gr. τίς, τί, etc., avec chute, sous l'effet de l'accent, de **-is, *-id,* ou **-od,* de sorte qu'il ne reste que **ku-* < i.-e. **qu̯-*. Une telle origine ne se justifie qu'au cas où les dites formes étaient dissyllabiques en (pré-)tokharien[2]. Cependant on ne peut considérer *-s* de A. *kus* comme l'équivalent de **-s* de lat. *quis,* gr. τίς, etc., ni *-c* de A. *kuc* (n.) comme l'équivalent de la dentale finale de lat. *quod,* hitt. *kuit,* etc.[3]: **-is* et **-id, *-od* en finale auraient dû disparaître en entier. Les finales *-s(e), -c(e)* dans A. *kus,* B. *kuse* et dans A. *kuc,* B. *kuce* sont incontestablement d'origine secondaire: il s'agit du pronom démonstratif **se/te.* L'adjonction du démonstratif au pronom interrogatif, qui n'est pas un fait isolé dans les langues indo-européennes[4], s'est répétée plus tard en tokharien: on trouve p. ex. B. *kuse no sū yāmor* « quel acte donc? », (relatif) B. *kuse su,* A. *kusne säm,* etc.[5] Le dialecte A offre *-s* et *-c* en face de B. *-se* et B. *-ce*: faut-il admettre que la composition du thème de l'interrogatif avec celui du démonstratif date déjà de la période pré-tokharienne? A. *-s* semble bien représenter **-se,* tandis que A. *-c* semble continuer **-ce,* avec chute, sous l'influence de l'accent, de la voyelle finale. En B, *-e* aurait été rétabli par analogie de *se* et de *ce,* formes isolées: B. *kos* « (aussi longtemps)... que » a maintenu la forme mutilée *-s*[6]. Tout porte donc à croire que l'adjonction du démonstratif s'est faite dans la période pré-tokharienne: le thème de l'interrogatif était *ku-,* tout comme dans A. *kupre,* B. *kwri* « si, quand »[7]. Par conséquent il vaut mieux partir du thème **qu̯u-*, qui s'observe dans véd. *kū́,* av. *kū* « où? »,

[1] Sur quelques exemples sporadiques de cette forme spéciale du pluriel en A, cf. SSS, § 306, p. 180.

[2] V. W., *Lexique,* p. 49 sq.

[3] Petersen, *Hittite,* p. 21; *Pronominal Decl.,* p. 202.

[4] Cf. Meillet, *Formes,* p. 419.

[5] Cf. Pedersen, *Tocharisch,* p. 121.

[6] Cf. p. 199 sq.

[7] V. W., *Lexique,* p. 48 sq.

skr. *kútra* « (vers) où? », etc.[1], que poser i.-e. **qᵘ̯is*, **qᵘ̯id*, **qᵘ̯od*, etc.

A. *-s*, B. *-se* au nom. (m. et f.) correspond à A. *s-*, B. *s(e)*, également au nom. (m.) ; A. *-c*, B. *-ce* à l'acc. (m. et f.) s'accorde avec A. *c-*, B. *c(e)* de l'acc. (m.) ; A. *-c*, B. *-ce* au nom.-acc. n. répond à A. *t-*, B. *t(e)* du même cas : on voit donc que le neutre du démonstratif avait aussi originellement *ce* < **te* à côté de *te* ; seulement *te* a été réservé pour le neutre (sg.) par différenciation avec l'acc. sg. m.[2] Quant à A. *kuce*, nom. pl., *-ce* rappelle le thème A. *ce-* des démonstratifs[3].

Le génitif revêt la forme *ke-* (AB) : il est évident qu'il s'agit de l'aspect **qᵘ̯e-* du même thème, aspect qui s'observe aussi dans gr. hom. τέο < **qᵘ̯esi̯o*, v. sl. *česo*, v.h.a. *hwes*, formes du gén. sg. Seulement on ne peut partir ni de **-si̯o*, ni de **-so* pour la désinence : **-si̯o* devait donner *-ṣi*[4], tandis que **-so* devait aboutir à *-s*[5]. D'autre part, une origine **qᵘ̯oi* proposée par Petersen[6] est insoutenable : cet auteur n'a pas tenu compte de B. *ke-*. On pense à i.-e. **qᵘ̯e* + **es/os* (désinence du gén. sg.) : **-es/os* devait disparaître, mais il se peut aussi que la forme originelle ait été celle d'un adjectif en **-e/ont* du type de skr. *kíyant-* « quantus » : **qᵘ̯e* + **e/ont* aurait donné également *ke-*. B. *ket(e)* se décompose en *ke* + *t(e)*, pronom démonstratif (cf. A. *kus*, B. *kuse*, etc.) : il s'agit de la forme du neutre, comme dans v. sl. *kъ-to* « qui? », *čь-to* « quoi? »[7] ; *ket* représente la forme mutilée par l'accent (cf. A. *kuc*), tandis que *kete* a reçu *-e* par analogie du pronom *te* à l'état isolé (cf. B. *kuse*, B. *kuce*). Le dialecte B ne se sert de *ke* non élargi que dans la fonction de pronom indéfini (cf. ci-dessous).

En dialecte A, *kus*, etc. devient pronom relatif par l'adjonction de *ne* : *kusne*, *kucne*, etc. ; *ne* se rattache à i.-e. **(e/o)ne/o-*, qui figure, comme particule de renforcement, dans des formes telles que gr. ἐγώνη, τύνη, thess. τόνε « τόδε », lat. *egone*, *tune*, *quandone*, *quin*,

1 Meillet, *Vinaya*, p. 112, et *Formes*, p. 419.

2 Cf. p. 189 sq.

3 Cf. p. 194.

4 Cf. p. 109 sq.

5 Cf. p. 150 : **qᵘ̯eso* a été proposé par Lane, *Problems of Tocharian Phonology*, *Language*, XIV (1938), p. 33.

6 *Pronominal Decl.*, p. 203.

7 Pedersen, *Tocharisch*, p. 122. A rejeter l'explication de Meillet, *Formes*, p. 419, qui fait remonter *-t(e)* à i.-e. **-dŏ*.

av. *kasna* « qui donc ? », etc. Nous avons rencontré ce pronom, dans la même fonction, dans les pronoms personnels [1] et dans les pronoms démonstratifs [2] du tokharien. Cette langue l'emploie encore dans beaucoup d'adverbes et de conjonctions du dialecte A : *äntāne* « lorsque », *kuprene* « si, quand », *mämtne* « comme(nt) », etc. Cette particule ne faisait sans doute pas partie du mot dans la période prétokharienne : des exemples tels que A. *ke mosaṃ ne* « à cause de quoi », A. *kuc ṣurmaṣ ne* « yenārthena », etc., où un mot sépare *ne* du pronom, le prouvent clairement. La forme se compare plutôt à gr. -νε, lat. *-ne* qu'à gr. ναί, lat. *nae* « oui, vraiment » [3], qui se retrouve avec le sens de « donc » dans B. *nai* [4]. En dialecte B il n'y a aucune distinction entre le pronom relatif et le pronom interrogatif.

Le thème *ku-* sert aussi de pronom indéfini : seulement en dialecte B on trouve toujours *ksa* au lieu de *kuse* et *kca* au lieu de *kuce*, formes invariables. On a affaire au thème *ku-*, dont *u* a disparu en syllabe ouverte. Quant à *-sa* et *-ca*, on y découvre facilement le thème du démonstratif **se/te*, comme dans *kuse*, *kuce*, etc. A vrai dire *ksa* et *kca* ne sont que des particules qui donnent à la forme qu'elles déterminent un sens indéfini : il s'agit du cas en *-ā* de *k(u)se*, *k(u)ce*. Un autre exemple d'un cas en *-ā* qui a abouti à un adverbe ou à une conjonction, s'observe dans A. *tā* « (vers) où ? », A. *tāne*, le relatif correspondant, A. *tāpärk* « maintenant », etc. B. *ke* (gén.) signifie « chacun » : on partira d'i.-e. **q̯ᵘe* + **e/ont* (type de skr. *kíyant-*). Le même thème s'observe dans B. *ketara* « autre » < i.-e. **q̯ᵘetere/o-* ; on trouve **q̯ᵘotere/o-* dans les autres langues : cf. gr. πότερος, ion. κότερος « qui des deux ? », v. sl. *koteryjь* « lequel ? », lit. *katràs* « qui (des deux, de beaucoup) ? », etc. [5]

Le thème **q̯ᵘo-* survit dans B. *kos(auk)* « (aussi longtemps)... que », A. *kosne* « (aussi, tant)... que », etc. ; *-s* n'est autre que le pro-

1 Cf. p. 183 sq.

2 Cf. p. 192.

3 SMITH, p. 12. POKORNY a donné comme 17e des « correspondances spéciales » entre le tokharien et le thraco-phrygien-arménien (cf. p. X), l'emploi dans ces deux (groupes de) langues d'une telle particule après le pronom relatif : phryg. ιος νι. Voir SMITH, p. 43.

4 Ce mot n'est donc pas un nom de nombre comme l'a supposé Lévi (cf. MEILLET, *Noms de nombre*, p. 282) : cf. maintenant SIEG, *OLZ*, c. 135.

5 V. W., *Lexique*, p. 38 ; cf. aussi PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 122. Cf. ci-dessus, p. 133 sq.

nom démonstratif *se* à l'état mutilé: B. *kosauk* renferme même *-sau-* < **-seu̯e/o-* ou **-seu̯ent* [1].

Le tokharien a donc conservé les thèmes **qu̯u-*, **qu̯e-*, **qu̯o-*.

2. — Un autre pronom interrogatif-relatif (en A par l'adjonction de *ne*) se présente dans les formes suivantes: A. *antsaṃ*, A. *äntsaṃ* (nom. sg. m.), A. *äñcaṃ* (acc. sg. m.), A. *äntāṃ* (acc. sg. f.), A. *äñc[a]ni* (gén. sg. m.), A. *äñcesni* (gén. pl. m.), B. *intsu* (nom. sg. m.), B. *iñcew*, B. *iñcau* (acc. sg. m.). Il s'agit clairement d'une composition d'un thème *an-*, *än-* (A), *in-* pour *än-* (B) > *äñ-*, *iñ-* devant *c*, avec le démonstratif **se/te*, élargi par *-ṃ* ou *-w*, etc. [2]; la forme non élargie figure dans *äntāne* (A), *inte* (B) « lorsque », B. *ente* « où » [3], B. *nta*, particule interrogative-emphatique (« donc? »), correspondant à A. *ontaṃ*, où *o-* remonte au démonstratif **(a)u̯-* [4]. On la trouve aussi, comme particule, dans A. *mänt*, B. *mant* (*-t*: aspect mutilé de *-te*) « comme(nt) » (cf. ci-dessous). Dans notre Lexique [5] nous avons fait remonter A. *äñ-*, B. *in-* à i.-e. **n̥-* « ne pas » [6]: on devrait partir de « ne pas celui, ne pas cela > qui, quoi? ». Cependant il se peut que A. *an-*, *än-*, B. *in-*, etc., soit simplement le degré zéro du démonstratif **(e/o)ne/o-*, que nous avons rencontré comme particule dans les pronoms personnels [7], dans les pronoms démonstratifs [8], et même dans le pronom interrogatif-relatif-indéfini *ku-*, etc. En effet on notera qu'i.-e. **se/te* s'emploie aussi comme pronom interrogatif > relatif (cf. ci-dessous), bien qu'il soit à l'origine un pronom démonstratif. Il s'agirait donc en réalité d'une combinaison de deux anciens démonstratifs. A rejeter l'explication de Pedersen [9]: *änt-* < *mänt*.

1 Cf. p. 193 sq. *-s* de *kos* n'a donc rien de commun avec *s* adverbial de gr. πῶς, etc., comme le propose J. Duchesne, p. 170 (une évolution **ti̯-* > tokh. *s* est naturellement impossible).

2 *t* dans A. *antsaṃ*, A. *äntsaṃ*, B. *intsu* est une consonne d'insertion (cf. p. 55).

3 Cf. Sieg, *OLZ*, c. 133.

4 V. W., *Lexique*, p. 81. Pour la traduction, cf. Sieg, *Karm.*, 2a6.

5 P. 16.

6 B. *ente* présente *en-*: sans doute l'aspect originel du représentant d'i.-e. **n̥* en tokharien.

7 Cf. p. 183 sq.

8 Cf. p. 192.

9 *Tocharisch*, p. 126.

3. — Un autre démonstratif qui joue le rôle de pronom interrogatif nous est fourni par A. *āṃ*, acc. sg. m. de *ā-*: on a affaire au degré allongé d'i.-e. **e/o-* qui figure dans gr. ἐκεῖ, (ἐ)κεῖνος, osq. *etanto*, ombr. *etantu* « tanta », v. sl. *(j)ese* « ecce », skr. *asā́u* « celui-là », etc. On comparera surtout à gr. ἦ (instr.) qui est une particule emphatique et interrogative, ayant le sens de « réellement, vraiment? », et qui s'emploie aussi dans des questions disjonctives.

4. — Le dialecte B connaît encore un autre pronom interrogatif-relatif: *mäksu* (nom. sg. m.), *mäkcew* (acc. sg. m.), *mäkcwi* (gén. sg. m.), etc. Ces formes se décomposent en *mä* + *k* + *su*, etc. Le dernier élément, *su*, etc., est le démonstratif **se/te*; *-k-* < *-ku-* avec disparition de *u* en syllabe ouverte (cf. B. *ksa* et *kca*, pronoms indéfinis) ; il reste donc *mä-*[1]. Celui-ci figure aussi dans la conjonction *mänt* (A), *mant* (B) « comme(nt) »[2], dont *-nt* a déjà été expliqué, dans B. *mäntrākka* « ainsi », dérivé de B. *mant*. Meillet[3] a comparé *ma-*, *mä-* à gr. μά, particule emphatique du serment, à gr. μέν, etc. On y rattachera également A. *-m*, B. *-me*, pronom agglutiné pour les trois personnes du pluriel, que nous avons rapproché de la particule *-em* qui s'observe dans lat. *idem*, etc.[4] Le hittite aussi présente un pronom interrogatif renfermant le thème *ma-* (<**mo-*) : **mant-* « combien? »[5]. On posera donc i.-e. **e/ome/o-*, pronom démonstratif (cf. ce sens dans B. *mäntrākka*). Pour le sens interrogatif, cf. ci-dessous.

5. — Le pronom démonstratif **se/te*, que l'on trouve assez souvent (comme élément de renforcement) dans les pronoms interrogatifs-relatifs-indéfinis, joue lui-même le rôle de pronom interrogatif-relatif-indéfini à l'état isolé: A. *tā* «(vers) où? » est un ancien cas en *-ā*[6]; A. *te*, particule interrogative, correspond à gr. τοι (enclitique), qui s'emploie aussi dans des propositions interrogatives, avec le sens de « n'est-ce pas, bien sûr? ». D'ailleurs A. *te* figure aussi comme enclitique dans A. *kuyalte*, *kuyolte* « car, donc ». Il semble

1 PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 126, donne *mäk-* < **mänt-k-*: à écarter.

2 Cf. aussi PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 122 sq.

3 Cf. V. W., *Lexique*, p. 61 (sous B. *mant*).

4 Cf. p. 188 sq.

5 PEDERSEN, *Hittitisch*, p. 71 et *Tocharisch*, p. 124; seulement il n'y a aucun rapport entre **(ma)nt-*, du hittite et *(ma)nt*, etc., du tokharien: *-nt* du hittite se compare à la finale de skr. *kíyant-*, tandis que *-nt* du tokharien résulte de la composition de deux démonstratifs.

6 Cf. p. 179. A rejeter *tā* < *äntā*, hypothèse de PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 126.

donc que pour les démonstratifs la fonction de pronoms interrogatifs (> relatifs) soit sortie de leur emploi comme éléments emphatiques dans les questions [1] (cf. aussi gr. ἦ et tokh. A. *ā*-). D'autre part le dialecte B connaît *se* comme pronom relatif [2]: on peut comparer aussi à v. pers. *tya*-, qui joue le même rôle. En dialecte A, *saṃ* (avec une négation) est aussi un pronom indéfini [3].

IV. — ADJECTIFS PRONOMINAUX

1. — A. *ālak*, A. *ālyak*-, B. *alyek* « autre »

1. — La parenté avec lat. *alius*, gr. ἄλλος, etc., ne laisse subsister aucun doute. D'autre part le tokharien possède des matériaux, qui permettent d'expliquer l'origine de cet adjectif pronominal. On citera A. *ālam* (*wäc*) (acc.) «ἀλλήλων, etc.», B. *ālāṃ* « ailleurs », formes qui, comme A. *ālak*, ne présentent pas le suffixe *-*i̯e/o*-. A côté de ces formes pronominales il y a le verbe *āl*- (AB) « éloigner, séparer », que nous avons rapproché de gr. ἀλεῦομαι « éviter », ἀλεύω « écarter », ἀλύσκω, ἀλυσκάζω « éluder », etc. [4] Cette racine verbale **al*- (*āl*- en tokharien: thème du parfait et du causatif) est à l'origine de **ali̯e/o*-, thématisation d'un thème **ali*- (cf. v. lat. *alis*, lat. *aliter*, *aliquis*, etc.) : le sens originel de **ali̯(e/o)*- a été au début « éloigné, séparé > autre » (cf. gr. δεύτερος « second » en face de δεύομαι « rester en arrière », skr. *dūrá*- « lointain »). Le tokharien conserve donc le thème pur à côté du thème élargi par *-*i̯e/o*- [5].

Il y a aussi une trace d'un élargissement par *-*(e)u̯ent* dans le gén. pl. m. *ālu* et dans le nom. pl. f. *ālkont* (cf. ci-dessous) en dialecte A. Cet élargissement rappelle gr. ἀλεύω, ἀλεύομαι, ἀλύσκω, etc.

1 Cf. aussi J. Duchesne, p. 170.

2 Pedersen, *Tocharisch*, p. 120: *se* ne peut être issu de *kuse*.

3 SSS, § 317, p. 188. Pedersen, *Tocharisch*, p. 120 sq., rapproche de B. *ksa*: cette explication est naturellement à rejeter.

4 *Lexique*, p. 11. J. Duchesne, p. 148, rapproche B. *alāsk*- de skr. *rákṣati* « protéger », gr. ἀλέξω « écarter, protéger ». Seulement *alāsk*- est le causatif de *āl*-, de sorte que l'on ne se trouve pas devant une racine **əleq*-, postulée par skr. *rákṣati*.

5 Il se peut que le tokharien ne soit pas la seule langue qui présente le thème pur: en effet il faut penser aussi à lat. *alter* et à son correspondant osq. *alttram* « alteram », qui doit être un ancien **al-tere/o*- (cf. gr. δεύτερος). Or rien n'oblige de partir de **ali-tere/o*-, comme on le fait d'ordinaire.

Enfin il y a le thème en *-(e)*nq*^{u}- qui s'observe dans B. *alyeṅkäṃts* (gén. pl. m.), B. *allaṅkna* (nom.-acc. pl. f. et n.) et dans A. *ālakäñcaṃ* (*ālakäṃcaṃ*) et A. *ālyakäñcaṃ* (acc. sg. m.). Il faut comparer à gr. ἀλλοδαπός « étranger » [1]. Quant à la longue de A. *ālak,* A. *ālyak-,* A. *ālam,* B. *ālāṃ,* qui s'opposent à B. *alyek,* et aux formes des autres langues, on peut y voir une longue originelle (*ā*l-: degré allongé) : dans ce cas il faut supposer pour l'indo-européen *ā*li̯e/o-* à côté de **ali̯e/o-* (A. *ālyak-,* B. *alyek,* lat. *alius,* etc.), **āl(e)u̯-* à côté de **al(e)u̯-* (A. *ālu,* A. *ālkont,* gr. ἀλεύω, ἀλύσκω, etc.). Mais il se peut aussi que dans certains cas *ā* soit dû à l'influence du verbe AB. *āl-*. Toutefois un contraste comme *ālāṃ*: *alyek* en dialecte B même semble plaider en faveur d'i.-e. **āl-* à côté de **al-* dans le thème de cet adjectif pronominal.

2. — En dialecte A le thème non élargi par *-i̯e/o-* ou par *-(e)u̯- ne figure qu'au nom. sg. m. *ālak* (et dans quelques formes qui y reposent), où *-k,* qui se trouve dans tout le paradigme (sauf au gén. pl. m. *ālu*), n'est autre que la particule de renforcement; celle-ci y précède très souvent les désinences proprement dites [2]. La voyelle *a* de *ālak* représente *e,* voyelle thématique: cf. l'adverbe A. *ynālek* « ailleurs », B. *alyek* (= A. *ālak*), où *e* s'est maintenu comme tel. Une forme comme *ālak* continue pré-tokh. **āle/o-* > **āl*: dans la période post-tokharienne *-e* s'y est ajouté, d'où **āle*; ensuite la forme a été renforcée par *-k*: **ālek* > *ālak*. La même évolution s'est produite dans A. *ālyak-,* B. *alyek*: pré-tokh. **ăli̯e/o-* > **ăli*; ensuite adjonction de *-e*: **ălye,* et renforcement par *-k*: A. *ālyak-,* B. *alyek.* A. *āly(a)k* s'emploie dans tous les cas sauf au nom. sg. m., au gén. pl. m. et au nom. pl. f. L'acc. sg. m. *ālyakāṃ,* avec le cas en *-ā* *ālyaknā* et le locatif *āly(a)knaṃ,* ne présente aucune difficulté. Mais il y a à signaler quelques formes variantes: *ālakäṃ* avec *ālaknā* (cas en *-ā*) qui repose sur le nom. sg. m., *ālakäñcaṃ* (*ālakäṃcaṃ*) et *ālyakäñcaṃ,* avec i.-e. *-(e)*nq*^{u}-, où la dualité *ālak* (nom.) : *ālyak-*

[1] Cf. p. 129 sq. PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 117, a tort de considérer *-k-* dans les formes de B comme la particule de renforcement. Quant à son analyse des formes de A (*ibid.,* p. 120), où il suit SSS, cf. p. 129, note 5.

[2] Cf. SSS, § 321, p. 191 sq. Ces auteurs comparent *-k* à lat. (*quis*)*que,* got. (*ƕaz*)*uh,* i.-e. *-*qu̯e*. Cette particule sert en général à former des pronoms indéfinis: il vaut mieux rapprocher de skr. *ha, gha,* etc., ou de gr. -γε, ou de lat. *-ce,* dont le rôle est celui d'une particule de renforcement (cf. MEILLET, *Formes,* p. 416). PISANI, p. 9, compare à skr. (*anya*)*kā-* < i.-e. *-*qe/o-* (voir déjà SMITH, p. 8), suffixe secondaire qui forme beaucoup d'adjectifs: pas de rapport avec tokh. *-k.*

(acc.) s'observe également. Il va sans dire que A. *ālakāñcaṃ*, etc., ont été formés secondairement sur le nom. ou l'acc.; des formes telles que B. *alyeṅkäṃts* et B. *alloṅkna* offrent le thème originel *alyeṅk-*, *alloṅk-* (< **alyoṅk-*) [1].

Le nom. pl. m. *ālyek* (A) correspond à B. *alyaik*: *-ai-* (B), *-e-* (A) y provient des pronoms démonstratifs, où l'on a B. *cey*, B. *cai*, B. *ceym*, A. *cem*, A. *ceṃ*, A. *ceṣ*, etc. [2] A l'acc. pl. m. A. *ālykes* (avec affaiblissement de *a* en *ä*, qui tombe en syllabe ouverte) on a ajouté *-e(s)* à la forme déjà munie de *-k*. Mais il y a quelques formes de cas secondaires telles que (A.) *ālyeksā* (cas en *-ā*), *ālyeksac* (datif), *ālyeksäṣ* (abl.), etc., qui attestent un acc. pl. m. *ālyekäs* [3], formé sur le nom. pl. m. *ālyek*. Le gén. pl. m. *ālu* présente *-u*; cette finale constitue le traitement d'i.-e. **-u̯* + voyelle: avec Pedersen [4] on reconstruira **-u̯ent*, ou même **-eu̯ent* (cf. gr. ἀλεύω, ἀλεύομαι, etc.) comme dans *ālkont*, nom. pl. f.

Au féminin nous avons (en dialecte A): *ālyāk* (nom. sg.) où *-ā-* est la caractéristique du féminin (cf. gr. ἄλλη); toutefois une contamination avec les féminins en *-yā* [5] est également possible: l'acc. sg. *ālyäkyāṃ* le prouve. Il y a enfin le nom. pl. f. *ālkont* où *-ont-* < **-eu̯ent-* [6]: la désinence qui a disparu sous l'effet de l'accent, est **-ā* [7].

3. — Le paradigme du dialecte B avec *alyek* (nom.-acc. sg. m.), *alyekepi* (gén. sg. m.), *alyaik* (nom. pl. m.), *alyeṅkäṃts* (gén. pl. m.), *alloṅkna* (nom.-acc. pl. f. et n.), etc., n'a rien d'irrégulier. Remarquons seulement que *alloṅkna* n'a rien à faire avec A. *ālkont* en ce qui concerne le suffixe: B. *-oṅkna* ne peut être comparé à A. *-ont* [8].

2. — A. *mättak*, B. *makte* « même »

La structure et la flexion de A. *mättak* ont subi l'influence de A. *ālak*, *ālyak-*. Le nom. sg. m. *mättak* offre *-ak* comme *ālak*, également

1 Cf. p. 129 sq.
2 Cf. p. 194.
3 Cette forme est attestée dans SS, *Toch. Sprachr.*, 226a6.
4 *Tocharisch*, p. 263.
5 Cf. p. 117 sq.
6 **-u̯ent* (Pedersen, *Tocharisch*, p. 263) aurait donné *-unt* (cf. p. 91 sq.); A. *-ont* s'observe dans les participes en *-o* (= B. *-au*).
7 Cf. p. 154 sq.
8 Cf. p. 130, note 1.

nom. sg. m.: *-ak* a été ajouté à *mät-* (*mättak* avec redoublement secondaire) [1] que nous avons identifié avec lat. *-met* « ipse » dans *egomet, memet, suismet,* etc. [2] Les autres cas, excepté le nom. pl. f. *mätkont,* qui a été bâti d'après l'exemple de *ālkont,* ont *-y-* (cf. la dualité *ālak,* nom. sg. m.: *ālyak-,* acc. sg. m., etc.) ; *y* a palatalisé la dentale précédente, qui a abouti à *c,* et *c* a assimilé *y,* de sorte que l'on obtient *cc*: *mäccaknā* (cas en *-ā* sg. m.), *mäccek* (nom. pl. m.), *mäccāk* (nom. sg. f.), etc. On trouve *ck* au lieu de *cc* dans *mäckes,* acc. pl. m.: on avait à l'origine **mäcckes* < **mätykes* (cf. *ālykes*), d'où, par simplification *cck* > *ck, mäckes.* Le nom. pl. m. *mäccek* se compare à *ālyek,* l'acc. pl. m. *mäckes* à *ālykes,* le nom. sg. f. *mäccāk* à *ālyāk.* Le gén. sg. f. *mäccākye* est d'origine analogique: à la forme du nom. sg. f. s'est ajoutée la caractéristique *-i* des adjectifs féminins, qui font *-ye* au gén. sg. [3]

Le dialecte B présente *makte* (nom. sg. m.), *makce* (acc. sg. m.), *makcepi* (gén. sg. m.), *mäkci* (nom. pl. m.), *mäkceṃ* (acc. pl. m.), *mäktona* (nom.-acc. pl. f.) [4]. La flexion de B. *makte* n'a pas été influencée par celle de B. *alyek.* La finale *-e* au nom. sg. m. est naturellement secondaire; elle a passé à l'acc. correspondant. La finale *-ce* de l'acc. sg. m. est due à l'analogie de l'acc. pl. m. en *-ceṃ,* qui repose lui-même sur le nom. pl. m. en *-ci,* où la palatalisation de *t* est régulière: cf. les anciens participes en *-te,* avec *-ce* (acc. sg. m.), *-ceṃ* (acc. pl. m.), *-ci* (nom. pl. m.), etc., où *-c-* à l'acc. sg. (et pl.) m. a la même origine [5]. Renvoyons aussi aux noms de nombre ordinaux [6], etc.

Quant au thème *makt-* (*a* et *ä* y alternent, ce qui n'a rien de surprenant) lui-même, celui-ci sort de **matk-* par métathèse: il ne peut donc être question d'une racine **makt-* ou **mäkt-* comme le propose Couvreur [7]. Ce philologue oublie que *-k-* est une particule de renforcement: que l'on compare p. ex. A. *mätkont* à A. *ālkont.* Son explica-

1 Il ne s'agit donc pas dans (*mät*)*ta*(*k*) du pronom démonstratif, comme le propose PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 119: cf. A. *mätkont,* nom.-acc. pl. f., où il n'y a que *-t-*.

2 *Ling. st.,* p. 165 sq.; PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 116, donne la même étymologie.

3 Cf. p. 68.

4 Ces formes se trouvent chez COUVREUR, *Compte-rendu Pedersen,* p. 200.

5 Cf. p. 147 sq.

6 Cf. p. 216.

7 *Compte-rendu Pedersen,* p. 200.

tion de *tt* (A. *mättak*) par assimilation devient donc superflue: d'ailleurs **kt* aurait plutôt abouti à **kk*[1].

3. — A. *sasak*, B. *ṣeske* « seul »

Cet adjectif pronominal est un dérivé de A. *sas*, B. *ṣes-* « un »[2]: *-ak* se compare à la finale de A. *ālak*, A. *mättak*; *-e* dans la forme de B est d'origine secondaire. En dialecte B une fausse analyse de *ṣeske* en *ṣe* + *ske* (*ṣe* « un » se trouve comme tel en dialecte B) a conduit à la formation de l'acc. sg. m. *ṣemeske* < *ṣeme* (acc. sg. m. de *ṣe*) + *ske*[3]. D'autres formes en dialecte A sont: *sasäkyāp* (gén. sg. m.), *snāki* (nom. sg. f.), *snākyāṃ* (acc. sg. f.), *snāky*[*e*] (gén. sg. f.), *snākaṃ* (nom. pl. f.). Quant aux formes du féminin, il faut partir de A. *säṃ*, nom. sg. f. de *sas*: *sn* + *ā* (fém.) + *k* (particule de renforcement) + *i* (fém.: cf. l'acc. *snākyāṃ*) ; il s'agit donc de formes qui comme A. *mäccākye* (cf. *snāky*[*e*]), gén. sg. f. de *mättak*, ont reçu une seconde caractéristique du féminin; *-aṃ* de *snākaṃ* est également une désinence du fém.[4]

B. — NOMS DE NOMBRE

I. — CARDINAUX

1. — Pour le nombre « un » le dialecte A présente *sas* (nom. m.), *ṣoṃ* (acc. m. et f.), *säṃ* (nom. f.) comme formes isolées, *ṣa* dans les nombres composés (p. ex. *śäk ṣapi* « 11 », *wiki ṣapi* « 21 », etc.), *ṣoma-* dans les composés proprement dits tels que *ṣoma-pācär* « qui a le même père ». Le dialecte B donne *ṣe* (nom. m.), *ṣeme* (acc. m.), *ṣomo* (nom. f.), *sanai* (acc. f.) comme formes isolées, *ṣe* dans les nombres composés (p. ex. *śakṣe* « 11 », *ikäṃ ṣe* « 21 », etc.)[5], *somo-* dans les composés proprement dits comme *somo-kälymi* « ekānta- ». En outre il y a *ṣes-* qui se cache dans *ṣeske* (= A. *sasak*) « seul ». A. *sas* continue i.-e. **sems* (cf. gr. εἷς), **soms* ou même **sm̥s*, tandis que B. *ṣes-* ne peut remonter qu'à **sems* seul, *ṣ* attes-

[1] On rejettera l'analyse de A. *mättak* proposée par PISANI, p. 9: *-tak* se rattacherait à lit. *tõks* « talis », etc., tandis que *mä-* serait apparenté à *mä-* de A. *mänt* «comme(nt) », etc. (cf. p. 201).

[2] V. W., *Lexique*, p. 121.

[3] IBID., p. 121 sq.

[4] Cf. p. 157.

[5] Deux formes citées par Lévi: cf. MEILLET, *Noms de nombre*, p. 283.

tant la présence originelle de *e[1]. La forme du féminin A. *säṃ* correspond à gr. ἕν[2]: B. *sanai* a été formé secondairement sur (B.) **säṃ*, qui a été remplacé par *ṣomo* (cf. ci-dessous). A. *ṣoma-* et B. *somo-*, qui figurent dans des composés, continuent i.-e. **sema-* (A. *ṣoma-*: cf. *ṣ* et *o*, qui provient de la finale *-*o*) ou **somo-* (B. *somo-*) : A. *ṣoma-pācär* s'accorde nettement avec gr. ὁμοπάτωρ[3]. B. *ṣeme* (avec *-e* secondaire) et A. *ṣom* remontent à une forme thématisée **seme/o-* (cf. ci-dessous).

En ce qui concerne B. *ṣe*, A. *ṣa*, qui en général (du moins en dialecte A) ne s'emploient que dans les nombres composés, aucune loi phonétique ne peut expliquer l'absence de la nasale, étant donné qu'il n'y a aucune trace de **s*. Dans notre Lexique, nous avons proposé: analogie des formes (A.) *we*, (B.) *wi* « deux », (A.) *tri* « trois », sans *-*m*(*s*), qui se trouvent aussi dans des nombres composés, ou bien extension de B. *ṣe*, A. *ṣa*, issu d'une fausse coupe de B. *ṣe-ske*, (A. **ṣa-sak*) « seul », puisqu'on a réellement B. *ṣeme-ske*[4]. Mais ces hypothèses ne nous semblent pas satisfaisantes: la dualité B. *ṣe*, A. *ṣa*: B. *ṣes-*, A. *sas* invite à supposer une forme indo-européenne non élargie par *-*m*(*s*). En fait cette forme est attestée dans gr. ἑκατόν « 100 », dont ἑ- était resté énigmatique jusqu'à présent: car ni la théorie d'une contamination de ἁ- avec ἕν, ni l'hypothèse d'une évolution *ἑνκατόν > ἑκατόν n'étaient indiscutables. Ajoutons-y gr. att. ἕτερος « l'un des deux », dont ἑ- s'oppose à ἅ- de ἅτερος. Et il y a même skr. *sahásra-* « 1000 », dont *sa-* peut aussi bien représenter i.-e. **se-* que **sm̥-*. Il faut donc admettre pour l'indo-européen **se-* à côté de **sem-*. En vérité déjà Brugmann[5] s'est efforcé de démontrer que l'indo-européen possédait **sĕ-*, **sŏ-* à côté de **sem-*, etc.: il envisageait des formes telles que gr. ὄπατρος « qui a le même père »,

[1] V. W., *Lexique*, p. 121.

[2] IBID. Une forme **sm̥i̯a* ou **smi̯a* (PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 130) est phonétiquement insoutenable.

[3] Cf. V. W., *Comp.*, p. 132 sq. On inclinerait à croire que la finale *-o* du premier terme de B. *somo-kälymi*, qui traduit skr. *ekānta-*, remonte à i.-e. *-*ā* (féminin) (cf. PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 130, note 1). Seulement il s'agit d'un composé: comme en sanskrit et en grec, il y a une tendance à substituer la voyelle thématique *-*o* à d'autres finales (cf. p. 135 sq.). La reconstruction **sm̥mā* ou **smā* de Pedersen est à rejeter.

[4] Cf. p. 206.

[5] *Die Ausdrücke für den Begriff der Totalität in den indogermanischen Sprachen*, Leipzig, 1894, p. 43 sq.

ὄθριξ « qui a une crinière semblable », la forme ἑκατόν elle-même, skr. *sākám* « ensemble », etc. Se rattacheraient également à i.-e. **sĕ-*, **sŏ-*: lat. *sol(i)dus* « complet, entier », *salvus* « sain et sauf », gr. ὅλος « entier », skr. *sárva-*, même sens, lat. *sōlor* « consoler, adoucir », got. *sēls* « bon, vertueux » : i.-e. **sĕ* + *l-*, **sŏ* + *l-*, etc., tout comme **sem-* < **se* + *m-*. Cependant l'hypothèse de Brugmann n'a pas obtenu beaucoup de succès, parce que l'auteur ne pouvait fournir d'autres matériaux d'argumentation [1]. Ceux-ci le tokharien nous les donne: les formes B. *ṣe*, A. *ṣa* prouvent incontestablement que l'indo-européen avait le thème simple **se-* à côté du thème élargi **sem-*. On notera également que l'existence en tokharien de B. *ṣe*, A. *ṣa* « un », ne permet plus de douter de l'exactitude de l'analyse de gr. ἑ-κατόν « un cent », et de skr. *sa-hásra-* « un millier ». D'autre part l'explication étymologique de lat. *sōlus* « seul » < i.-e. **sō* + *l-* doit être comparée à celle de A. *sasak*, B. *ṣeske* < A. *sas*, B. *ṣes-* « un » [2].

La flexion de ce nombre ne présente pas de difficultés: B. *ṣomo* (nom. f.) à *-o* secondaire doit remonter à i.-e. **semo-*: *ṣ* et *o* de la racine le prouvent; B. *ṣeme*, A. *ṣom* (acc. m. et f.) renferment sans aucun doute le même thème i.-e. **semo-*; A. *ṣom* ne peut avoir une autre origine (cf. l'anticipation de *o* comme dans A. *ṣoma-*, B. *ṣomo*) [3], mais il se peut que B. *ṣeme* doive être rapproché de gr. ἕνα < i.-e. **semm̥*. Il y a ensuite A. *ṣomāp* (gén. m.), bâti sur l'acc., où *-āp* est d'origine secondaire [4]: B. *ṣemepi* y répond. On trouve aussi B. *ṣemesa* (instr.). Au pluriel ce nombre signifie « quelques-uns » : on en a en dialecte B, *ṣemi* (nom. m.), *ṣemeṃ* (acc. m.), *ṣemeṃts* (gén. m.), formes qui n'appellent pas d'observations. En dialecte A il y a *ṣome* (nom. m.), *ṣomeççi* (gén. m.), *ṣomesaṃ* (loc. m.) en face de

1 Brugmann lui-même a abandonné cette hypothèse: cf. p. ex. *Zu den Benennungen der Personen des dienenden Standes in den indogermanischen Sprachen*, *IF*, 19 (1906), p. 379, note 1.

2 Sur A. *ṣa*, B. *ṣe*, etc., cf. maintenant notre article *Die etymologische Erklärung von tocharisch A ṣa, B ṣe « eins »*, *IF*, 58 (1942), p. 261 sq. Sur gr. ὄπατρος, etc., voir V. W., *Over enkele gevallen van Grieksche vocaalprothese*, *Philologische Studiën*, XIII-XIV (1942-1943), p. 78 sq.

3 B. *ṣomo* et A. *ṣom* s'emploient au féminin, bien qu'il n'y ait aucune finale spéciale qui indique ce genre; il s'agit de formes issues de composés, où elles constituaient le premier terme; la finale **-o* y avait été généralisée (cf. p. 135 sq.). L'absence de *-ṃ* de l'acc. sg. n'a rien d'irrégulier: cf. A. *wu* « deux » (cf. p. 209 sq.).

4 Cf. p. 152 sq.

ṣomaṃ (nom. f.) et *ṣomnaṃ* (loc. f.). La désinence *-e* représente i.-e. **-eᵢoi* (ou pré-tokh. **-eᵢi*) [1]; *-aṃ* a déjà été expliqué [2]. Il va sans dire que ces désinences sont d'origine secondaire dans *ṣom-*, etc.: *ṣom-* postule i.-e. **semo-* (cf. aussi ci-dessus).

2. — Pour « deux » le dialecte A présente *wu* (nom.-acc. m.), *we* (nom. f.), formes isolées, *we* s'employant aussi dans les nombres composés (p. ex. *çäk wepi* « 12 », **wiki wepi* « 22 », etc.), *wäṣt-* figurant dans des composés proprement dits tels que *wäṣt-wäknā* « de deux façons ». Le dialecte B donne *wi* (masc. et fém.) qui s'observe aussi dans les nombres composés (cf. *çakwi* « 12 », *ikäṃ wi* « 22 », etc.) [3], et *wästo-* que l'on trouve dans des composés du type de *wästo-yäkne* = A. *wäṣt-wäknā*. Nous avons démontré [4] que toutes ces formes reposent sur une forme indo-européenne sans dentale à l'initiale: l'indo-européen avait **u̯-* à côté de **du̯-* « deux ». Le premier figure dans skr. *ví*, av. *vĭ-* « séparément » et dans skr. *vi(ṃçatí-)*, av. *vī(saiti)*, gr. dor. Ϝί(κατι), lat. *vī(ginti)*, etc.; le second nous est mieux connu: cf. véd. *duvā́(u)*, skr. *dvā́(u)*, gr. δύω, lat. *duo*, véd. *duvís*, skr. *dvís*, v. lat. *dvis*, etc. « deux fois », etc. Le premier est identique à **-u̯(e)*, caractéristique du duel (cf. **-ōu* < **-ou̯e*). Ces deux thèmes étaient élargis de la même façon: par **-u* (cf. véd. *duv-*), par **-i*, par **-e*. C'est le thème **u̯u* qui explique A. *wu* (m.) [5], tandis que **u̯i* est à l'origine de B. *wi*. A. *we* (f.) remonte à i.-e. **u̯oi*, ancien duel neutre [6] (cf. son emploi dans les nombres composés): cf. A. *tri*, AB. *täryā* « trois », etc., qui continuent i.-e. **triā* (n.). Quant à A. *wäṣt-*, B. *wästo-*, la finale *-ṣt*, *-st* rappelle A. *ṣkäṣt*, B. *ṣkaste* « 6e »: il s'agit donc peut-être d'un ancien ordinal, se décomposant en *w(ä)-*, que l'on trouve aussi dans les ordinaux [7], et en *-ṣt*, *-st(o*: voyelle thématique), qui a été emprunté à l'ordinal du nombre « six ». La flexion de *wu*, *we* en dialecte A est régulière: *wunyo* (instr.), *wunäṣ* (abl.) ont conservé l'ancien accusatif **wuṃ*, tandis

[1] Cf. p. 162.
[2] Cf. p. 157.
[3] Lectures de Lévi: cf. MEILLET, *Noms de nombre*, p. 283.
[4] *Nombre « deux »*, p. 123 sq. Cf. déjà SMITH, p. 19.
[5] Il ne peut être question de *wu* < **u̯ō*, comme le propose PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 76. Toutefois il se peut qu'une finale ait disparu dans *wu*.
[6] Cf. p. 167. PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 76, pose **u̯ai*, fém.: l'exemple de A. *tri*, etc., invite plutôt à partir d'un neutre.
[7] Cf. p. 215 sq.

qu'à l'état isolé l'acc. ne diffère pas du nom. Le féminin a un comitatif *weçäl*.

B. *ānpi, āṃtpi, antapi,* A. *āmpi* « tous les deux », dont jusqu'à présent des formes déclinées ne sont connues que pour le dialecte A, a déjà été expliqué [1].

3. — Le nombre « trois » présente les formes suivantes : A. *tre* (m.), A. *tri* (f.) à l'état isolé, A. *täryā* dans les nombres composés (p. ex. *çäk täryāpi* « 13 », **wiki täryā(pi)* « 23 », etc.), A. *tri-* dans les composés proprement dits tels que *tri-wäknā* « de trois façons », B. *trai* (m.) [2], B. *tärya* ou *tarya* (f. n.) à l'état isolé et dans les nombres composés (cf. *ikäṃ trai* « 23 », *çak tärya* « 13 », *ikäṃ tarya* « 23 ») [3], B. *täryā-* dans des composés tels que *täryā-yäkne* « triplement » (cf. A. *tri-wäknā*). B. *trai*, A. *tre* remontent à i.-e. **treies*: cf. skr. *tráyaḥ*, gr. τρεῖς, etc. A. *tri* (f.) n'est autre que l'ancien neutre **triā* (à côté de *$triə_1$*: cf. véd. *trī́*, av. *ϑrī*, gr. τρία), où le tokharien, tout comme dans les formes nominales, a conservé le degré fort *-*ā* [4]; tandis que A. *tri* représente la forme mutilée par l'accent, A. *täryā*, B. *tärya* ou *tarya*, qui fonctionnent aussi dans les nombres composés, et B. *täryā-* qui s'observe dans des composés proprement dits, ont pu protéger la finale contre l'effet de l'accentuation. A. *tri* qui figure dans des composés et qui y répond donc à B. *täryā-*, etc., a subi l'influence de la forme isolée *tri* (mutilée). Une contamination s'est produite entre la finale *-yā* d'i.-e. **triā*, forme neutre, et la caractéristique *-yā* des substantifs et des adjectifs féminins, fait qui a facilité le passage de **triā* au féminin [5].

1 Cf. p. 168. La lecture *āṃtpi, antapi* se trouve maintenant chez SIEG, *OLZ*, c. 132 : notons que dans *Karm.*, 7a6, il n'avait pas corrigé la lecture *annpi* de Lévi. Rien d'étonnant donc que Pedersen (*Tocharisch*, p. 76) et nous même (*Lexique*, p. 5) nous nous sommes basés sur *annpi*, etc. La lecture de Sieg n'est pas de nature à modifier nos conclusions sur les formes tokhariennes : B. *ānpi* oblige de partir de **an-*, *t* étant une consonne d'insertion (cf. p. 55 : pour expliquer *-t-* on ne peut donc partir, comme le fait POUCHA, *Tocharica*, III, p. 321, de skr. *ántara-*, etc.) ; *antapi* < **antäpi*.

2 B. *treysa* (instr.) à côté de *traiysa* (MEILLET, *Noms de nombre*, p. 282) : Lévi a-t-il bien lu? Il donne aussi (p. 283) *treyte*, ordinal.

3 Pour ces formes, lectures de Lévi, voir MEILLET, *Noms de nombre*, p. 283.

4 Cf. p. 154 sq. A rejeter PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 225 ; **tria* (*-a* < i.-e. *-$ə_1$). Il est évident que B. *-a* < *-ā* en finale dans *tärya*, etc., en opposition avec B. *-ā* conservé à l'intérieur du mot dans *täryā-*.

5 V. W., *Nombre « deux »*, p. 125 sq.

4. — Le nombre « quatre » se présente comme *çtwar* en dialecte A, comme *çtwer* (m.), *çtwāra* (f. n.) en dialecte B[1]. On remontera à i.-e. **q*$^{u̯}$*etu̯eres* (cf. gr. ion. τέσσερες) ou à i.-e. **q*$^{u̯}$*etu̯r̥-*[2], du moins pour A. *çtwar*, B. *çtwer*. Quant à B. *çtwāra*, on a affaire à un correspondant de skr. *catvā́raḥ* < i.-e. **q*$^{u̯}$*etu̯ōres* ou **q*$^{u̯}$*etu̯ēres*, avec *-a*, marque du pluriel qui a été empruntée aux formes nominales[3] : tous les noms des dizaines en dialecte B en sont également pourvus.

5. — Le nombre « cinq » revêt la forme *päñ* en dialecte A, *piç* en dialecte B : B. *piç* < **piṃç* < **piñç*; **q*$^{u̯}$ a été palatalisé devant **e* de la finale (i.-e. **penq*$^{u̯}$*e* : cf. gr. πέντε, skr. *páñca*) ; *ç* a changé **n* en *ñ*; *ñ* a abouti à *ṃ* devant *ç* et a finalement disparu. En dialecte A l'évolution a été tout à fait différente : **q*$^{u̯}$ a été palatalisé; **n* a subi l'influence de la consonne palatalisée et a abouti à *ñ*, mais *ñ* + *c* (ou *ç*) est devenu *ññ* > *ñ* par simplification[4].

6. — Le nombre « six » est *ṣäk* en dialecte A, *ṣkas* en dialecte B : il faut poser i.-e. **seḱs* (cf. lat. *sex*, skr. *ṣáṭ*, etc.). L'**s* final de la forme du dialecte A a disparu par dissimilation avec l'*ṣ* initial; l'ordinal correspondant *ṣkäṣt* et A. *säksäk* « 60 » l'ont conservé, de même que la forme du dialecte B, où une métathèse s'est produite : *ṣkas* < **ṣaks* (*a* y représente *ä*) ; cf. A. *ṣpät* < **ṣäpt*, A. *ṣpäṃ*, B. *ṣpäne*, *ṣpane* « sommeil, rêve » < **ṣäpn-*, etc.[5]

7. — Le dialecte A offre *ṣpät* pour « sept », tandis que B y répond par *ṣukt*. A. *ṣpät* < i.-e. **septm̥* (cf. gr. ἑπτά, lat. *septem*, etc.) avec métathèse **ṣäpt* > *ṣpät* : cf. B. *ṣkas*. A première vue B. *ṣukt* est assez surprenant : seulement *-k(t)* y vient du nombre suivant *okt*; dans la forme du nombre « sept », **p* avait abouti à *w* (> vocalisation) après une voyelle. **ṣut* est devenu *ṣukt* par contamination

[1] Nous laissons de côté les formes notées par Lévi (cf. Meillet, *Noms de nombre*, p. 282 sq.), dont la lecture n'a pas été confirmée ailleurs. Cette remarque se rapporte aussi à quelques formes des autres nombres. En ce qui concerne *çtwāra*, cf. aussi *çtwārā-yäkne* « de quatre façons », où *çtwārā-*, employé dans un composé proprement dit, se compare à B. *täryā-* (cf. ci-dessus). Lévi (*S*2^{a}4) a lu *çtwāra* : d'après le manuscrit, que nous avons examiné, il faut lire *çtwārā*; *-ā* < i.-e. **-ā*, désinence du neutre pluriel (cf. p. 154 sq.), a été conservé en position médiale.

[2] V. W., *Lexique*, p. 133.

[3] Cf. p. 154 sq.

[4] Cf. V. W., *Lexique*, p. 161 (sous A. *wiki*).

[5] Cf. p. 53.

avec *okt*[1]. En dialecte A on trouve *ṣäpta-* dans les composés: *-a* < **-o* y est d'origine secondaire[2]. A. *ṣpät* a une forme déclinée: *ṣäpt äntu* (avec le cas en *-ā ṣ(ä)ptäntwā*) ou *ṣäptantu*; *-(a)ntu* provient des formes nominales[3].

8. — A. *okät*, B. *okt* « 8 », qui correspond à gr. ὀκτώ, lat. *octo*, etc., ne présente aucune difficulté. Pour A. *okta-*, qui figure dans des composés, cf. A. *ṣäpta-*. De A. *okät* il y a un gén. sg. *oktis* (=ὀγδοάδος), dont *-is* rappelle la terminaison du génitif de plusieurs substantifs[4].

9. — AB. *ñu* « 9 » suppose i.-e. **neu̯n̥*: cf. skr. *náva*, lat. *novem* (*-em* < **-en*: influence de *septem* et de *decem*), etc.; cf. aussi A. *nmuk* « 90 ».

10. — B. *çak*, A. *çäk* « 10 » remonte à i.-e. **dek̑m̥* (cf. lat. *decem*, gr. δέκα, skr. *dáça*, etc.); la dentale initiale a été palatalisée devant **e*: le résultat devrait être **c*, *ç* ne rendant jamais une dentale palatalisée; seulement **c* est devenu *ç* sous l'influence de la gutturale finale[5]. Quant à A. *çka-*, que l'on trouve dans des composés, cf. A. *ṣäpta-*, A. *okta-*.

11. — En dialecte A on trouve la particule *pi* « et » dans les nombres composés à partir de 11: *çäk ṣapi* « 11 », *çäk päñpi* « 15 », *taryāk ṣpätpi* « 37 », *oktuk okätpi* « 88 », etc. Cette particule est apparentée à got. *bi*, v.h.a., etc. *bi*, *bī*, etc.: en tokharien le sens originel « et » a été conservé[6]. Les formes des nombres 11 à 19 ne présentent rien d'irrégulier[7].

12. — Pour « vingt » il y a A. *wiki*, B. *ikäṃ*. En dialecte B, **u̯* initial a été palatalisé devant **ī*, et **yi* a abouti à *i*, comme dans B. *īke* « lieu, endroit » apparenté à skr. *viç-*[8]. Les finales des deux formes diffèrent: *-äṃ* de B. *ikäṃ* remonte à i.-e. **-m̥ti* (cf. skr. *viṃçatí-*); **t* a été palatalisé et a influencé la nasale de **en* < i.-e. **n̥* (< **m̥* devant **t*), de sorte que l'on avait d'abord **-eñc* > **-äñc*; mais **ñ*

1 V. W., *Lexique*, p. 125; cf. aussi ci-dessus, p. 40. Pisani, p. 21, donne la même explication de *-k(t)* de B. *ṣukt*.

2 Cf. p. 136.

3 Cf. p. 158.

4 Cf. p. 150.

5 Voir déjà Meillet, *Noms de nombre*, p. 289.

6 V. W., *Bestand.*, § 188, p. 92 sq.

7 Cf. cependant B. *çaṣkäs* « 16 » (SS, *Speisung*, no 46): il faut expliquer cette forme par une dissimilation: < **çakṣkäs*.

8 Cf. p. 37.

a assimilé *c: on a donc obtenu *-äññ > *-äñ par simplification > -äṃ en finale (cf. les pluriels en -ṃ < -ñ en dialecte A [1], etc.). La même évolution s'est produite dans B. -ṃ, désinence de la 3e pers. pl. prés. ind. act., où -ṃ remonte à i.-e. *-nti [2], et une évolution analogue a eu lieu dans A. päñ « 5 » < *päññ < *päñc ou *päñç [3]. Il n'y a que la finale *-m̥ti qui puisse rendre compte de B. (ik)äṃ: *u̯ī̆k̑m̥t (ou *u̯ī̆k̑n̥t) proposé par Pedersen [4], aurait abouti à B. *ik. A. wiki au contraire, où -i est proprement la caractéristique du duel [5], qui y a été ajoutée secondairement (une influence directe de A. ämpi « tous les deux » est bien possible), ne s'explique pas par i.-e. *u̯ī̆k̑m̥ti: la forme mutilée wik- représente i.-e. *u̯ī̆k̑m̥t (cf. skr. triṃçát- « 30 ») ou *u̯ī̆k̑omt (cf. gr. τριάκοντα, etc.); que l'on y compare la finale des autres noms de dizaines dans les deux dialectes.

13. — B. täryāka « 30 » correspond à A. taryāk; « 40 » s'exprime par A. çtwarāk, « 50 » par A. pñāk, « 60 » par A. säksäk. La désinence -a du pluriel dans la forme B. täryāka est secondaire: comme dans B. çtwāra « 4 », elle a été empruntée aux formes nominales. Le dialecte A a conservé l'état originel: -k remonte directement à i.-e. *-k̑m̥t ou *-k̑omt. A. taryāk, B. täryāka se compare à gr. τριάκοντα. En dialecte A on trouve çtwarāk, également avec -āk: il se peut que -ā(k) y corresponde à -ā- de lat. quadrā(ginta) (cf. gr. τετταράκοντα). Toutefois une contamination avec la finale de taryāk peut aussi expliquer -ā(k). A. pñāk, où l'influence de A. päñ « 5 » ne peut être niée, a aussi -ā-: Meillet [6] rapproche à bon droit de *ē de gr. πεντήκοντα, skr. pañcāçát-. A. säksäk résulte d'une assimilation ṣ ... s > s [7] ... s, -k ayant été ajouté à *ṣäks « 6 », etc. [8]

1 Cf. p. 38.
2 Cf. p. 304.
3 Cf. p. 211.
4 *Tocharisch*, p. 253, note 1.
5 Cf. p. 167 sq. L'adjonction de la marque du duel au nombre « vingt » n'a rien d'extraordinaire: cf. i.-e. *u̯ī̆k̑m̥t-i.
6 *Noms de nombre*, p. 291.
7 PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 240.
8 Le dialecte B présente (lecture de Lévi: cf. MEILLET, *Noms de nombre*, p. 283): *çwārka* « 40 », *pçāka* « 50 », *ṣkaska* « 60 ». Pour *-a* final, cf. B. *täryāka*. B. *çwārka* rappelle B. *çtwār(a)* (f. n.), avec *çw* < *çtw* par simplification: cf. *çwer*, *çwar* (Lévi), *çwerär* (distributif: SSS, p. 486). *ā* de B. *pçāka* rappelle le vocalisme de A. *pñāk*: il y a aussi influence de B. *piç* « 5 ». B. *ṣkaska*: adjonction de *-ka* à *ṣkas* « 6 ».

14. — A. *ṣäptuk* « 70 », A. *oktuk* « 80 », A. *nmuk* « 90 » ont la même finale. L'origine de *-uk* ne peut être cherchée ailleurs que dans la forme *nmuk* « 90 ». Il faut partir d'i.-e. **nev̯n̥* + caractéristique des dizaines: cette forme a abouti à **ñun(ä)k* ou plutôt à une forme à nasale initiale non palatalisée : **nun(ä)k* (cf. *nmuk*)[1]. Une dissimilation par substitution s'est produite: **nun(ä)k* > **num(ä)k*, tout comme en dialecte B, où l'on a *ñumka*[2]; ensuite il y a eu umlaut de *u* (avec chute de *u* dans la (première) syllabe ouverte) : *nmuk*. C'est cette finale qui a été étendue aux nombres « quatre-vingts » (*oktuk*) et « soixante-dix » (*ṣäptuk*), où *-uk* a été ajouté aux formes *okät* « huit » et *ṣpät* (< **ṣäpt*) « sept ». On ne peut donc voir dans *-u-* de *oktuk* le représentant d'i.-e. **ō* comme on le trouve dans lat. *octō*, gr. ὀκτώ, etc.[3]; d'ailleurs i.-e. **ō* ne se rend pas par *u* en tokharien[4].

15. — A. *känt*, B. *känte* (avec *-e* secondaire) se compare donc à skr. *çatám*, lat. *centum*, etc. Quant à A. *wälts*, B. *yaltse*, *yältse* (avec *-e* secondaire), etc. « mille », il faut partir d'i.-e. **v̯el-* « entasser, accumuler, serrer » (« mille » < « grand nombre »)[5]; A. *tmāṃ*, B. *t(u)-mane* (avec *-e* secondaire) « dix mille » s'explique de la même façon: i.-e. **tēu-*, etc. « être gonflé » (même évolution que dans A. *wälts*,

1 PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 238, explique *n-* < *ñ-* par une « dépalatalisation » sous l'influence de *m(u)*. Il vaut mieux partir d'une forme **nun(ä)k*, étant donné B. *ñumka* avec *ñ*.

2 D'après Lévi (cf. MEILLET, *Noms de nombre*, p. 283) aussi *ñuṅka*: cette forme, si elle a été correctement lue, représente l'aspect originel de **nev̯n̥* + *ka*, sans passage de *n* (*ṅ*) à *m*.

3 SMITH, p. 13. MEILLET, *Noms de nombre*, p. 292, semble penser à cette explication. Voir aussi POKORNY: 3e des « correspondances spéciales » entre le tokharien et l'arménien (cf. p. X).

4 Lévi (cf. MEILLET, *Noms de nombre*, p. 283) donne pour le dialecte B: *ṣuktaṅka* « 70 », *oktaṅka* « 80 »: si ces formes sont exactes, elles doivent être comparées à B. *ñuṅka* (bien lu?: cf. note 2), auquel elles auront emprunté la finale *-ṅka* (adjonction à *ṣukt* « 7 » et à *okt* « 8 »: *ṣuktaṅka* pour **ṣuktäṅka*, etc.). En tout cas il ne peut être question d'une extension de la nasale finale du nombre « sept », comme le propose MEILLET, *ibid.*, p. 291, la finale *-kt* de *ṣukt* étant secondaire.

5 V. W., *Lexique*, p. 156: cf. aussi B. *walts-* « presser, écraser » (SIEG, *OLZ*, c. 132) < **wal-s-* (*t*: consonne d'insertion) et A. *waltsurā*, B. *waltsorsa*, etc. « brièvement » (*Lexique*, p. 150 sq.).

etc.)[1]. En dialecte A ces nombres reçoivent souvent la désinence du pluriel -*(a)nt(u)* : *käntantuyo* et *(kä)ntantyo, wältsantuyo* et *wältsantyo, tmānantuyo,* formes de l'instr., *tmānäntu,* etc. Le sens est celui de « centaines », « milliers ».

II. — ORDINAUX

1. — L'ordinal du nombre « un » se présente comme *malto* (plutôt adverbe), *malto-winu* en dialecte A, comme *pärweṣṣe* en dialecte B; *malto* (avec *-o* secondaire) est apparenté à skr. *mūrdhán-*, ags. *molda* « tête »[2]; *malto-winu* est un composé (classe des Dvandvas)[3] de *malto* et de *winu*: *winu* se rattache à la racine de skr. *vánati* « vaincre, remporter la victoire », etc.[4] Cette forme se décline comme les adjectifs en *-u* < **-u̯(e)nt*[5]. B. *pärweṣṣe,* adjectif en *-(e)ṣṣe*[6], rappelle naturellement skr. *pū́rva-* « antérieur », v. sl. *prъvъ* « premier », etc.[7]

2. — Pour l'ordinal de « deux » on trouve A. *wät* (m.), A. *w[c]i* (f.), B. *w(a)te*[8]. La finale *-t* (*-e* en B est secondaire) se compare à gr. -τος (τέταρτος), lat. *-tus* (*quartus*), etc. On la rencontre dans la plupart des autres ordinaux. Notons qu'au pluriel le dialecte A se sert du type en **-tei̯e/o-* (cf. gr. τριτεῖος, skr. *tritaya-*, etc.)[9]. A. *wät,* A. *w[c]i,* B. *w(a)te* semblent reposer sur un thème **u̯e-* (*wa-* dans B. *wate*; *a* > *ä* — avec chute en syllabe ouverte — dans A. *wät,* B. *wte*). Or **u̯e-* correspond à **-u̯e* que l'on trouve dans la désinence du duel **-ou̯e* (> **-ōu*)[10], et à *u̯e-* qui s'observe comme premier élément dans lit. *vèdu,* got. *wit* « nous deux »[11]. A. *w[c]i* (f.) présente la

1 V. W., *Lexique,* p. 143. On ne peut poser comme suffixe i.-e. **-mene/o-* du part. prés. méd.-pass., comme nous l'avons suggéré: la racine **tēu-*, etc. présente fréquemment un élargissement par **-m* (cf. MEILLET, *Noms de nombre,* p. 293); on partira d'i.-e. **-ene/o-*.

2 Cf. V. W., *Lexique,* p. 61.

3 Cf. p. 137.

4 V. W., *Lexique,* p. 162.

5 Cf. p. 91 sq.

6 Cf. p. 109 sq.

7 V. W., *Lexique,* p. 91.

8 Lévi (cf. MEILLET, *Noms de nombre,* p. 282) donne aussi *wite*: forme exacte?

9 Cf. p. 119 sq. B. *-te* ne peut remonter à i.-e. **-ti̯e/o-*, comme le suppose SMITH, p. 17.

10 Cf. p. 182.

11 V. W., *Nombre « deux »,* p. 128 sq.

caracteristique du féminin *-i* < *-yā*. La flexion de A. *wät*, A. *w[c]i* appelle quelques observations: l'acc. sg. f. *wäccāṃ* remonte à **wäcyāṃ*. L'acc. sg. m. a deux formes: *wäc* et *wcaṃ*, qui toutes les deux servent de base aux cas secondaires (cf. p. ex. cas en *-ā wcā* et *wcanā*, datif *wcac* et *wcanac*, etc.). On trouve aussi *wcanis*, gén. sg. bâti sur *wcaṃ*. La forme *wäc* est à comparer à A. *tric-* « 3ᵉ », A. *ṣtärc-* « 4ᵉ », qui ont aussi *-c-* < *-t-* palatalisé à l'accusatif sg. La finale *-c* est due à l'analogie des formes de l'acc. pl. m. comme A. *wces*, A. *ṣtärces*, etc., qui ont été construites sur le nom. pl. m. en *-ce* < i.-e. **-tei̯oi* ou pré-tokh. **-tei̯i*[1]. Il faut renvoyer ici aux formes telles que A. *krañcäṃ* (*kāsu* « bon ») et A. *poñcäṃ* (*po-* « tout »), également acc. sg. m., où *-(ñ)c-* a peut-être la même origine[2]. D'autre part le contraste *-t* au nom. sg.: *-c* à l'acc. sg. rappelle aussi les anciens participes en *-(t)te* du dialecte B, où *-c*, d'après l'explication très satisfaisante de Pedersen, a une origine analogue[3]. Ce contraste semble donc remonter au tokharien commun: cf. aussi B. *makte* « même » (nom. sg. m.) en face de *makce* (acc. sg. m.), etc.[4]

La désinence *-aṃ* rappelle l'acc. sg. m. de A. *ālak* « autre »: *ālakäñcaṃ* et *ālyakäñcaṃ*; *-a-* dans *-aṃ* représente sans aucun doute i.-e. **-e-* de sorte qu'on parvient à poser *-aṃ* < **-en-*. S'agit-il d'un élargissement secondaire par **-ene/o-* (*-aṃ* remonterait alors à **-enom*: la forme mutilée *-(a)ṃ* pouvait passer pour une finale de l'acc. sg.)? La vraie origine nous échappe à présent[5].

3. — A. *trit* « 3ᵉ » correspond à gr. τρίτος. En dialecte A on en trouve un acc. sg. m. *tricäṃ*, comme il y a *ṣtärcäṃ* de *ṣtärt* « 4ᵉ », *päñcäṃ* de *pänt* « 5ᵉ », etc. Il s'agit d'anciennes formes en *-c*, dont l'origine a été indiquée ci-dessus, auquel *-ṃ*, marque de l'acc. sg., a été ajouté: on trouve p. ex. *ṣtärc* à côté de *ṣtärcäṃ*. En B il y a *trite*.

[1] Cf. p. 119 sq. Lévi (cf. MEILLET, *Noms de nombre*, p. 282 sq.) donne à côté des formes en *-te*, des formes en *-ce*: cf. p. ex. *ṣtarce* à côté de *ṣtarte* « 4ᵉ ». MEILLET, *ibid.*, p. 286, explique *-ce* par i.-e. **-ti̯e/o-*: une telle finale aurait abouti à **-ci*. Les formes en *-c* du dialecte A invitent plutôt à considérer les ordinaux en *-ce* comme des formes d'acc. sg. m. (Meillet n'indique pas la fonction grammaticale). SCHULZE, p. 167, cite p. ex. *piṅkce* à côté de *piṅkte*, sans explication.

[2] Cf. p. 148.

[3] Cf. *ibid.*

[4] Cf. p. 205.

[5] Cf. lat. *bini*, *terni* (distributifs), lit. *dvynù* « deux »?

4. — A. *çtärt* (simplification *çtw* > *çt*) « 4e » se compare à gr. τέταρτος, lat. *quartus*, etc.[1] Pour « cinquième » il y a, en dialecte A, *pänt* qui semble reposer sur une forme originelle **päṅkt* > *pänt* par simplification, étant donné que *n* en face de *ñ* de *päñ* prouve que l'ordinal n'a pas été bâti sur le cardinal (en ce qui concerne la graphie *n*, où l'on attendrait *ṅ* — **päṅt* < **päṅkt* —, cf. A. *eṃts*, B. *entse* « égoïsme » < *eṅk-* « saisir, prendre »)[2]. A. *pänt* possède un acc. sg. f. *päñcāṃ*, dont *-cāṃ* rappelle A. *wäccāṃ*, également acc. sg. f. de *wät* « 2e »; *päñcäṃ*, acc. sg. m., a déjà été expliqué. En B il y a *piṅkte*: cf. lit. *peñktas*.

5. — A. *ṣkäṣt*, B. *ṣkaste* « 6e » n'a rien d'irrégulier (cf. lat. *sextus*, etc.). Le dialecte A présente ensuite *ṣäptänt* « 7e », **oktänt* « 8e », *çkänt* « 10e ». On pourrait expliquer *-nt* de ces formes par l'influence de l'ordinal de « neuf »; en fait on ne peut nier qu'une extension analogique de *-nt* ne se soit pas produite, car en dialecte A tous les ordinaux à partir de 11 ajoutent *-nt* à la particule copulative *-pi*: cf. *çäkṣapint* « 11e », *çäkñupint* « 19e », *wikipäñpint* « 25e », etc. Le fait que l'ordinal de « neuf » n'est pas attesté en dialecte A ne pourrait s'opposer à cette hypothèse; l'exemple d'autres langues suffit: cf. gr. ἔνατος, etc. Seulement l'ordinal de « sept » avait aussi en indo-européen une forme en *-*n*(*t*) : cf. v.h.a. *sibunto*, lit. *septiñtas*, véd. *saptátha-*, av. *haptaϑa-*[3] (à côté de lat. *septimus*, skr. *saptamá-*, v. sl. *sedmъ*). Il se peut donc que l'extension de *-nt* auprès des ordinaux de « huit », de « dix » et des autres nombres du dialecte A, doive être attribuée aussi à la forme de l'ordinal de « sept ». En plus A. *çkänt* peut également être comparé à gr. δέκατος, lit. *dešim̃tas*, etc. Il y aurait trois ordinaux (de « sept », de « neuf », et de « dix »), où la finale *-nt* serait d'origine indo-européenne. Une extension analogique de *-nt* n'a donc rien d'étonnant[4].

1 Lévi (cf. MEILLET, *Noms de nombre*, p. 282) donne e.a. B. *çtarte* et *çtarce*.

2 V. W., *Lexique*, p. 20.

3 MEILLET, *Noms de nombre*, p. 288. Voir déjà une suggestion de SMITH, p. 13.

4 Lévi (cf. MEILLET, *Noms de nombre*, p. 282 sq.) donne e.a. *ṣkañce* (à côté de *ṣkaste*) « 6e », *ṣuktante* et *ṣuktañce* (à côté de *ṣukte*) « 7e », *oktante* et *oktañce* (à côté de *oktacce*) « 8e », *ñ(u)weṃte* ou *ñunte* et *ñuñce* « 9e », *çkante* et *çkañce* « 10e ». Plusieurs de ces formes sont sans doute exactes: on y constate une extension de la finale *-nt(e)* comme en dialecte A. Mais il y a des

6. — En dialecte A les ordinaux au dessus de 10 sont caractérisés par l'adjonction de *-nt* à la particule copulative *pi̯* « et » : l'origine de *-nt* a déjà été indiquée. Souvent on ajoute *-i* à *-nt* > *-ñci* : *wiki-wepiñci* « 22e », *wikiokätpiñci-* « 28e », etc. Le suffixe *-i* rappelle des formes d'ordinaux telles que lat. *tertius*, ombr. *tertiu*, etc., avec **-i̯e/o-* [1]. Les ordinaux en *-i* suivent, par analogie, la flexion des adjectifs possessifs en *-i* et en *-ṣi* [2].

Les nombres des dizaines ont une finale *-iñci* : *taryākiñci-* « 30e », *çtwarākiñci* « 40e », *säkskiñci-* « 60e », etc. Or *-iñc-* y remonte à i.-e. **-m̥t-* : cf. skr. *triṃçát-*, *catvāriṃçát-*, etc. *-i-* s'y trouve pour *ä* comme dans le suffixe nominal *-iñc* (A) < i.-e. **-n̥q(e/o-)* [3], mais il faut aussi tenir compte de l'influence des formes en *-piñci* (< **-pinti*). C'est également l'exemple des formes en *-piñci*, où *-ñc(i)* est une réelle caractéristique d'ordinaux, qui explique le passage d'un ancien cardinal en **-m̥t* (**-m̥t* devait aboutir à la même forme phonétique que **-nt*) à la classe des ordinaux en **-i̯e/o-*. Il va sans dire que ces ordinaux en *-iñci* ont souvent subi l'influence des cardinaux correspondants : ainsi *säkskiñci-* bâti sur *säksäk*.

III. — DISTRIBUTIFS

Les distributifs sont munis d'une caractéristique *-ār* (> aussi *-ar* en B) : B. *somār* (cf. B. *somo-* « un(e) »), B. *wyār* (*wi* « deux »), B. *çwerār* (*çtwer* « quatre »), B. *ñuwār* (*ñu* « neuf »), B. *çkār* et *çkar* (*çak* « dix »), B. *ṣñār* (*ṣañ*, pronom réfléchi), A. *letkār*, B. *waiptār* « singuli », etc. On voit qu'il s'agit vraiment d'un suffixe *-ār* qui s'ajoute aux formes mutilées des cardinaux. Quoique Meillet (avec Lévi) [4] ait pensé avoir affaire à des mots signifiant « groupe de... », il a eu sans doute raison en les rapprochant des formes du type de lat. *decuria* « groupe de dix », *centuria* « groupe de cent », etc., collectifs ; *-r* se présente aussi dans les ordinaux arméniens *erir* « 3e », *erkr-ord* « 2e », *hinger-ord* « 5e », etc. En tokharien *-r* donne donc

formes collatérales dont le suffixe est *-te*, comme on l'attendrait. Remarquons seulement que la forme B. *ñ(u)wem̥te* ou *ñunte* correspondrait nettement à gr. ἔνατος < i.-e. **neu̯n̥te/o-*.

1 Cf. p. 114 sq.

2 Cf. p. 111 sq.

3 Cf. p. 128.

4 *Noms de nombre*, p. 293 sq.

aux thèmes des noms de nombre le sens de distributifs, ce qui prouve (cf. aussi l'arménien avec les ordinaux en *-r*), que le rôle de *-*r* n'était pas encore bien défini en indo-européen même, bien qu'il ait été employé de préférence pour les collectifs. La voyelle *ā* de tokh. *-ār* repose sur i.-e. **ā* et n'est autre que la désinence du pluriel *-*ā*; on est donc parti de formes comme B. **çwerā-* « quatre », B. **çkā-* « dix », etc. (cf. en B les formes *çtwāra, täryāka*, etc., des formes du pluriel en *-a* < *-*ā*) [1]: cf. lat. *singula* (à côté de *singuli, singulae*), *bina* (à côté de *bini, binae*), etc. [2]

[1] Cf. B. *çtwārā-yäkne* (p. 211, note 1) où *-ā-* est conservé en position médiale.

[2] Lévi (cf. MEILLET, *Noms de nombre*, p. 293) donne *piçor* à côté de *piçār* (*piç* « cinq »): si *piçor* a été correctement lu, on verra dans *o* le traitement d'i.-e. **ā* devant *r* (cf. p. 30).

CHAPITRE V

INDÉCLINABLES

A. — ADVERBES

Beaucoup d'adverbes tokhariens sont, comme dans les diverses langues indo-européennes, d'anciennes formations fléchies fixées et isolées de l'ensemble de la flexion. Tous ont été fixés à l'état d'adverbes au cours du développement même du tokharien. On ne trouve pas d'adverbes où la fixation est de date indo-européenne. Sont d'anciennes formes d'instrumental proprement dit: A. *pukyo* « entièrement » (*puk* « tout »), A. *wärtsyo* « amplement » (*wärts* « large »), A. *ṣokyo* « très » [1], B. *waltsorsa* « brièvement » [2], B. *aurtsesa* « en largeur » (*aurtse* « large »), etc. Se rattachent au cas en *-ā* (ancien locatif-instrumental) : A. *täprā* « en hauteur » (*tpär* « haut »), A. *wärtsā* = B. *aurtsesa*, A. *kälymeyā* « d'une façon correcte » (*kälyme* « direction, région, aire de vent »), etc. On comparera ces anciens (locatifs-)instrumentaux à des formes adverbiales telles que skr. *sahasā* «tout d'un coup», *tarasā* «vite», *kṣaṇena* «immédiatement», gr. κρυφῇ, λάθρα « en secret », etc. D'autres adverbes représentent d'anciens ablatifs (cf. skr. *balāt* « violemment », *dūrāt* « de loin », gr. οὕτω « ainsi », lat. *verē* « vraiment », etc.) : A. *tmäṣ* « ensuite, alors » (pronom démonstr. *täm*), A. *aneñcāṣ*, B. *enenkāmeṃ* « de l'intérieur » [3], A. *preñcāṣ* « ± dehors » [4], A. *m(t)sāṣ* « d'en bas » [5], etc. On trouve aussi des accusatifs faisant fonction d'adverbes (cf. skr. *kāmam* « à volonté », *sukham* « heureusement », lat. *statim* « immédiatement ») : A. *pāccās* « à droite », A. *çālyās* « à gauche », acc. pl. [6], etc.

1 Cf. V. W., *Lexique*, p. 124. Gr. hom. ὄχα de J. DUCHESNE, p. 163, n'explique pas *ṣ(o)*-.

2 V. W., *Lexique*, p. 150 sq. Cf. aussi p. 214, note 5.

3 Cf. p. 129.

4 Cf. *ibid.*

5 V. W., *Lexique*, p. 70.

6 SSS, § 388, p. 262.

D'autre part un nombre assez considérable d'adverbes tokhariens sont d'anciens adjectifs devenus indéclinables (évolution de la langue) : A. *kāsu* « bon, bien », A. *kupār* « profond(ément) », A. *prākär* et B. *prākre* « ferme(ment), solide(ment) », etc. Ces adjectifs (à la finale mutilée) se trouvaient au nominatif sg. au moment de leur fixation à l'état d'adverbes: on peut comparer indirectement à des formes telles que gr. εὐθύ(ς : nom. sg. masc. ou neutre) « directement », lat. *satis* « assez », etc.

B. — PRÉPOSITIONS

Le tokharien n'a que peu de prépositions. Ont été hérités de l'indo-européen: A. *sne* et B. *snai*[1] « sans », apparenté à lat. *sine*, etc., même sens; A. *y(n)*- (p. ex. dans *ynālek* « ailleurs », *ykoṃ* « pendant le jour »), et B. *in-*, *y(n)*- (cf. *iṅkauṃ* ou *yṅkauṃ* = A. *ykoṃ*; *yçāmna* « chez des hommes », etc.), se rattachant à gr. ἐν, lat. *in*, etc. [2]; A. *pärne* « hors de », appartenant à l'élément radical i.-e. **per-*, avec gr. πρό, lat. *per*, *pro*, etc. [3], est employé une seule fois, semble-t-il[4], comme préposition.

A. *çla*, B. *çle* « avec » sort d'une ancienne forme nominale (cf. lat. *causa*, *gratia*, gr. lesb. et crét. πεδά « après, avec », arm. *yet* « après » < i.-e. **ped-* « pied », etc.) : cf. gr. τέλος, skr. *kúla-* « troupe, foule », etc. [5] A. *okāk* « jusqu'à, y compris, etc. » remonte au thème pronominal i.-e. **(a)u̯-*, avec gr. αὖ « d'autre part », skr. *utá... utá* « d'un côté... d'autre côté »; *okā-* atteste un ancien cas en *-ā* (locatif-instrumental) [6].

Dans les formes A. *ykoṃ*, etc., que nous avons citées ci-dessus, i.-e. **en-* a conservé sa valeur de préposition; en revanche beaucoup de formes nominales le présentent comme simple préfixe de renforcement (cf. p. ex. gr. ἔμπειρος « expérimenté », etc.), ainsi AB. *ysomo* « en tout », A. *ysalu* « en paix, heureusement », B. *eṣe* « ensemble », etc. Il est à noter qu'aussi bien dans sa fonction de préposition que

[1] La finale *-e* (A), *-ai* (B) est d'origine obscure.

[2] Cf. V. W., *Lexique*, p. 18.

[3] IBID., p. 86.

[4] Cf. SSS, § 392, p. 283. Son correspondant en B, *parna*, semble aussi jouer le rôle de préposition: cf. p. ex. dans le passage *Prātimokṣa*, b3 (cf. HOERNLE, *Manuscript Remains*, p. 358).

[5] Cf. p. 177 sq.

[6] V. W., *Lexique*, p. 78; *-k* est la particule de renforcement.

dans celle de préfixe, l'élément *en- s'est soudé aux formes nominales qui en dépendent (préposition) ou qui sont renforcées par lui (préfixe) [1].

C. — POSTPOSITIONS

Une « préposition » était à l'origine un élément adverbial autonome, dont la place n'était nullement fixée. Quand la « rection » de ces adverbes s'est constituée, la « préposition » se trouvait souvent placée après son régime. Le grec et le latin présentent de nombreux cas d'anastrophe des « prépositions » : cf. gr. Ἰθάκην κάτα, γαῖαν ἔπι, lat. *pennis tenus,* et ensuite lat. *causa, gratia,* aussi parfois *cum, post,* etc. [2] En attique, l'anastrophe n'est plus en usage, mais les prépositions d'origine nominale comme χάριν ou ἕνεκα se placent régulièrement après leur régime. Le tokharien maintient très souvent cet état de choses ; on notera que la plupart des « postpositions » tokhariennes ont comme origine des adverbes qui ont été fixés au cours du développement du tokharien. Exemples : A. *akälyme* et B. *ekalymi* « dans la puissance (de) » [3] est apparenté à A. *kälyme,* B. *kälym(i)ye* « direction, région, aire de vent » [4] ; A. *nāpak* « conformément, vers », apparenté à v.h.a. *snuaba* « bandelette », lat. *napurae* « cordes, liens de paille » [5] ; A. *yärmaṃ* (ancien locatif) « dans la mesure de » : cf. A. *yärm* « mesure » ; A. *ṣurmaṣ* (ancien ablatif) « à cause de » : cf. A. *ṣurm* (*ṣrum*) « cause », etc. Mais aussi A. *ane,* B. *ine* « dans », apparenté à gr. ἐν, lat. *in,* etc., et A. *anapär* « en face de, devant », renfermant dans *-pär* l'élément i.-e. **per-* (cf. gr. πρό, lat. *pro,* etc.), se placent après leur régime.

1 V. W., *Lexique,* p. 18. Cf. aussi ci-dessus, p. 139 sq.

2 Cf. Meillet-Vendryes, § 757, p. 480.

3 Cf. Sieg, *OLZ,* c. 132.

4 Il ne s'agit pas d'une composition du préfixe **en-*, etc. (cf. notre *Lexique,* p. 18), et de ce substantif comme on l'a cru jusqu'ici (cf. SSS, § 394, p. 285) : le sens de la postposition s'y oppose. Il faut partir d'un ancien adverbe (> postposition), qui lui-même repose sur un adjectif. Celui-ci se rattachera à la racine i.-e. **k̑lei-* « (s')incliner, appuyer », qui est aussi à la base de A. *kälyme,* B. *kälym(i)ye* (cf. notre *Lexique,* p. 33) ; mais pour l'adjectif en *-m* (cf. B. *klyemo* « se trouvant », adjectif de *käly-* « être debout, se trouver, être » : même origine, cf. *Lexique,* p. 33) on partira du sens originel « (s')incliner, pencher, etc. » (« (s')inclinant > soumis, dans la puissance (de) »). Notons que Lévi avait correctement traduit *ekalymi* par « soumis ».

5 V. W., *Lexique,* p. 72.

La place libre (pré-position ou post-position) originelle de ces anciens éléments adverbiaux se dénonce aussi par le double rôle de certains d'entre eux: ainsi A. *y(n)-*, B. *in-*, *y(n)-*, et A. *ane*, B. *ine*, comme nous l'avons déjà vu; A. *çla* « avec » remplit aussi la fonction de postposition dans le suffixe casuel A. *-(aç)çäl* [1]; A. *okāk* « jusqu'à, y compris, etc. » est également à la fois préposition et postposition [2]; A. *pärne*, B. *parna* « hors de » aussi connaît les deux emplois [3]. Quelques éléments servent en même temps de préverbes (cf. ci-dessous) et de postpositions.

D. — PRÉVERBES

Tandis qu'en grec et en latin les préverbes (= « prépositions » employées avec un verbe) se soudent aux formes verbales, en tokharien ils gardent toujours leur autonomie; l'état présenté par le tokharien correspond donc à celui qui s'observe dans des exemples du grec ancien tels que ἀπό μ' ὀλεῖς, κατά σε χώσομεν τοῖς λίθοις, etc., formes qui sont originelles (le terme de « tmèse » ne répond pas à la réalité) [4]. Quelques exemples de préverbes: A. *āsuk* « (plus) loin, éloigné », apparenté à skr. *as-* « jeter, quitter » (*āsu-* est un ancien participe passé) [5]; A. *korpā* « prati », s'employant aussi comme postposition: il s'agit d'un ancien cas en *-ā*; A. *ṣu* « vers ici », préverbe et postposition: remonte à i.-e. **su*, caractéristique du locatif-ablatif [6]; A. *pärne*, B. *parna* « hors de » est à la fois, semble-t-il, préverbe, préposition et postposition [7]. L'origine adverbiale des préverbes est particulièrement claire dans des exemples tels que A. *orto* « en haut », A. *kaçal* « ensemble », qui s'emploient comme adverbes et comme préverbes.

1 Cf. p. 177 sq.
2 Cf. SSS, § 393, p. 284.
3 Ibid., § 392, p. 283 sq.
4 Cf. Meillet-Vendryes, § 811, p. 520 sq.
5 V. W., *Lexique*, p. 14.
6 Cf. p. 172 sq.
7 Cf. SSS, § 392, p. 283 sq.: (B. *parna*) « das ebenfalls in verschiedenen Funktionen begegnet ».

CHAPITRE VI

STRUCTURE DES VERBES

A. — THÈMES GÉNÉRAUX

I. — Thèmes en *-w*

Le tokharien possède une série de thèmes verbaux qui sont pourvus de *-w*: A. *katw-* « se moquer de »; A. *nätsw-* « mourir de faim »; A. *panw-*, B. *pann-* (assimilation *nw* > *nn*) « tirer »; A. *malyw-* « écraser »; A. *rsu-* (*räsw-*), B. *räss-* (assimilation *sw* > *ss*) « arracher, déchirer »; A. *ritw-*, B. *ritt-* (assimilation *tw* > *tt*) « être réuni »; A. *särttw-*, B. *ṣartw-* « inciter, engager »; A. *sparcw-* « se tourner » [1], etc. Ce suffixe représente un ancien élargissement par *-(*e*)*u* que l'on trouve dans des formes grecques telles que ἀλεύομαι « éviter », ἀλεύω « écarter », ἀλύσκω « éviter, éluder », κολούω (degré en *o*) « mutiler », ou dans des formes arméniennes telles que *gelum* « tourner » (cf. gr. ϝελύ-σθη, lat. *volva*, got. *walwjan*), *helum* « verser », etc.

Parmi les verbes tokhariens cités il y en a deux qui présentent des traces de l'élargissement *-(*e*)*u* dans les formes correspondantes des autres langues: A. *panw-*, B. *pann-* « tirer » remonte à i.-e. *(*s*)*pen-*, avec lit. *pinù, pìnti* « tresser », v. sl. *pъnq, pęti* « tendre », etc. [2] Or arm. *henum* (*hanum*) « coudre, tisser », et got. *spinnan* < **spenṷe-* « filer » sont des thèmes en *-*u*. A. *ritw-*, B. *ritt-* « être réuni » (on a aussi B. *raitwe* = A. *retwe* « union, composition ») a été comparé à lett. *riedu, rizt* « mettre de l'ordre », m.h.a. *reiten*

[1] L'équivalent en B est *sport-*, *spärt-* (parfait et causatif): cf. SSS, p. 479. Pedersen, *Tocharisch*, p. 163, note 1, a tort d'expliquer *-tt-* dans des formes comme *spärttaṣṣäṃ* (3 sg. prés. ind. act.), *spärttaskeṃ* (3 pl. idem) par *-tw-* (assimilation comme dans B. *ritt-*): il s'agit du redoublement secondaire (cf. p. 54). Des formes telles que B. *spärtalñe* (subst. verb.), B. *sportoträ* (3 sg. prés. ind. méd.-pass.) — il y a aussi à signaler *sporttotär* —, B. *sporttomane* (part. prés. méd.-pass.: avec *tt*!) le prouvent suffisamment.

[2] V. W., *Lexique*, p. 90. Voir aussi ci-dessus, p. 40, note 3.

« équiper, préparer », etc., supposant i.-e. *(*a*)*rēidh-*[1]: *-w* des formes tokhariennes invite plutôt à rapprocher de lat. *ritus, -ūs* « rite », appartenant à la même racine, avec **-t*(*e*)*u*. Dans d'autres verbes *-w* est d'origine analogique: ainsi dans A. *sparcw-* « se tourner » apparenté à v. lit. *spartas* « lien »[2]. On en a un substantif en *-u*: A. *spartu* « boucle de cheveux ». Il en est de même de A. *ṣärttw-*, B. *ṣartw-* « inciter, engager », qui s'accorde avec lat. *sermo* « conversation »[3], et de A. *malyw-*, où *-w* s'est ajouté à un thème en *-y*[4], etc.

Le tokharien a connu **-eu* à côté de **-u*: cf. A. *pañw-* à côté de *panw-*, *pänw-*, A. *sparcw-* à côté de *spārtw-* (thème du parfait, etc.), formes qui offrent la palatalisation de la consonne qui précède *-w*. Dans le paradigme de A. *panw-* et de A. *sparcw-* les formes en **-eu* se trouvent dans le thème du présent, celles en **-u* dans le thème du parfait. On y ajoutera A. *nätsw-* « mourir de faim » < i.-e. **nə₁ghṷ-*, avec gr. νήφω « être à jeun, être sobre »[5]: *ts* < i.-e. **ghṷ* devant **e*(*u*). D'autre part A. *rsu-* (*räsw-*), A. *ritw-*, B. *ritt-*, qui, comme A. *nätsw-*, s'emploient aussi bien au parfait qu'au présent, n'ont jamais de mouillure devant *-w*: on y a affaire à **-u*. Il se peut bien que la répartition de **-eu*: **-u* ait obéi à des règles fixes (cf. **-neu*: **-nu* dans les formes à nasale), mais les formes sporadiques dont on dispose en tokharien pour la reconstruction de ce type de thèmes, ne permettent pas de les déterminer.

Il ne peut être question dans A. *sparcw-*, A. *pañw-*, etc., d'un suffixe **-i̯e/o-*, comme le propose Pedersen[6]: les lois phonétiques s'y opposent.

II. — Thèmes en *-tk*

Un aspect très caractéristique de la structure des verbes en tokharien est la présence de thèmes en *-tk*, dont *-t-* est d'origine variée. Il s'agit de racines indo-européennes se terminant par une dentale

1 V. W., *Lexique*, p. 107.

2 Ibid., p. 115. Voir aussi Pedersen, *Tocharisch*, p. 163. A rejeter l'étymologie de Jacobsohn, c. 212: skr. *spárdhate* « wetteifert ».

3 V. W., *Lexique*, p. 119.

4 Cf. p. 245 sq.

5 V. W., *Lexique*, p. 73 sq. L'équivalent en B, *mäts(ts)-*, semble postuler un thème nasalisé (*ibid.*).

6 *Tocharisch*, p. 165 et p. 163. D'autre part la comparaison avec des verbes du type de lat. *statuo* est bien exacte.

(**t*, **d*, ou **dh*), à laquelle *-k* a été ajouté. Ainsi A. *potk-*, AB. *putk-* « diviser, distinguer » correspond à lat. *puto* « émonder, penser », etc. [1]; A. *spaltk-*, B. *spalk-* « essayer, s'efforcer » répond à skr. *sphaṭati*, *sphuṭáti* « to burst, to expand, etc. » [2]; A. *lotk-*, B. *klautk-* « se tourner, devenir » se rattache à gr. γλουτός « derrière », angl. *cloud* « nuage », avec **-t*, ou à russe *glúda* « motte (de terre), balle », avec **-d* [3]; AB. *kätk-* « franchir, passer » doit être rapproché de skr. *gātú-* « marche, chemin » ou de gr. βάδος « marche », βαδίζω « marcher » [4]; AB. *wätk-* « commander » remonte à i.-e. **u̯ed-*, avec skr. *vádati* « parler », lit. *vadìnti* « crier, appeler » [5]; AB. *sätk-* « s'établir » s'accorde avec lat. *sedeo*, gr. ἕζομαι « être assis, s'asseoir » [6]; AB. *kātk-* « se réjouir » perpétue i.-e. **ghadh-*, etc., avec m. b. a. *gaden* « adapter, plaire », v.h.a. *gigat* « convenable », got. *gōþs* « bon », etc. [7]; A. *yutk-* « se soucier de, être attristé » est apparenté à skr. *yúdh-* « combat », lit. *judù*, *-ëti* « se mouvoir en tremblant », etc. [8] Dans les exemples cités, *-t-* appartient à la racine. Toutefois il se peut que *-tk* ait été regardé dans quelques cas comme élargissement-suffixe: ainsi peut-être dans A. *kātk-* « se lever, s'élever, prendre naissance », apparenté à skr. *jáhāti* « quitter, abandonner », av. *uzzā-* « se lever, sauter debout », etc. [9]; cependant on notera qu'il y a aussi gr. *χῆτος « manque, défaut », où cette racine est munie de **-t* [10].

Ces verbes sont des dénominatifs, tirés de noms en *-k*. L'élargissement par *-k* dans les noms n'est pas rare: cf. A. *çiçäk*, B. *ṣecake*

1 V. W., *Lexique*, p. 98 (voir déjà Jacobsohn, c. 212).

2 V. W., *Lexique*, p. 116; voir aussi Schneider, *Beiträge*, p. 46.

3 V. W., *Lexique*, p. 39. A rejeter l'étymologie de Schneider, *Beiträge*, p. 46 (lat. *claudo* « fermer »), de même que l'étymologie de Pedersen, *Tocharisch*, p. 171, qui compare à gr. πολεύω.

4 V. W., *Lexique*, p. 36.

5 Ibid., p. 155.

6 Ibid., p. 111.

7 Ibid., p. 32; voir aussi Schneider, *Beiträge*, p. 47. A rejeter l'équation AB. *kātk-* « se réjouir » = A. *kātk-* « se lever, s'élever, prendre naissance » (Pedersen, *Tocharisch*, p. 172).

8 V. W., *Lexique*, p. 173.

9 Ibid., p. 32.

10 On préférera cette étymologie à celle de Pedersen, *Tocharisch*, p. 171 sq.: i.-e. **gu̯ā-* « aller » (cependant *-t-* s'expliquerait par skr. *gātú-* « marche, chemin », etc.: cf. AB. *kätk-*, ci-dessus).

« lion » ; A. *pratsak,* B. *pratsāk-* « poitrine » ; A. *lyäk,* B. *lyak* [1] « voleur » ; A. *nätäk* « maître, seigneur » ; A. *kätäk,* B. *kattāke* « maître de la maison » ; A. *ratäk,* B. *retke* « armée », etc. [2] Comme on le voit, ce suffixe s'ajoutait parfois à des racines se terminant par une dentale: ces formes sont à l'origine des verbes en *-tk.* En fait le substantif dont dérive le verbe [3] est conservé dans quelques cas: ainsi A. *putäk* « discorde » à côté de A. *potk-,* AB. *putk-* ; A. *spaltäk,* B. *spel(t)ke* « effort » à côté de A. *spaltk-,* B. *spalk-* ; A. *lotäk* « manière, façon », B. *klautke* = skr. *vr̥tti-,* à côté de A. *lotk-,* B. *klautk-,* etc. Ces substantifs étaient vraisemblablement thématiques (**-e/o-*) : les verbes en *-tk,* qui au présent ne sont pas munis de *-nā,* appartiennent à la classe thématique (secondaire) [4].

On ne peut se rallier au point de vue de Schneider [5], qui est d'avis que *-k* de *-tk* trouve son origine « in einer urtoch. falschen *-k* Abstraktion aus dem idg. *sk*-Präsenssuffix » ; l'adjonction de *-sk* à des racines à dentale n'amène aucune irrégularité phonétique: cf. B. *spārttaskeṃ* (3 pl. prés. ind. act., caus.) de *spārt-, sport-* « (se) tourner » [6], A. *nutṣant-* (part. prés. act.) de *nut-* « périr, disparaître », apparenté à got. *nauþs* « nécessité, contrainte », etc. [7]

III. — Thèmes en *-sk*

Un grand nombre de verbes se terminent par *-sk*: AB. *wāsk-* « se mouvoir » ; AB. *musk-* « se perdre, disparaître » ; A. *mlosk-* « s'en aller » ; A. *mrosk-* et B. *mrausk-* « renoncer (au monde), en avoir assez, (B) se détourner » ; A. *māsk-* « se tromper » ; A. *trāsk-* « ± ronger » [8], etc. A l'origine le suffixe *-sk* qui remonte à i.-e. **-sk(e/o-)*, ne se trouvait que dans le thème du présent: il a été étendu secondairement dans tout le paradigme. Ces thèmes seront étudiés ci-dessous [9].

1 Cf. p. 127, note 1.
2 Cf. p. 126 sq.
3 Le substantif ne dérive donc pas du verbe, comme nous l'avons proposé dans notre *Lexique.*
4 Cf. p. 253.
5 *Beiträge,* p. 49.
6 Cf. p. 225, note 1.
7 V. W., *Lexique,* p. 72. Pour A. *-s* < *-sk,* cf. p. 241 sq.
8 B. *trās(k)alye* = skr. *khādanīya-* (SSS, p. 441).
9 Cf. p. 239 sq.

B. — THÈMES SPÉCIAUX

PREMIÈRE PARTIE

THÈMES TEMPORELS

I. — **Thèmes du présent**

Le thème du présent (de l'indicatif) figure aussi au part. prés. act., au part. prés. méd.-pass., à l'adjectif verbal I, et à l'infinitif (en dialecte A).

1. — Présents radicaux athématiques

En indo-européen ces présents étaient caractérisés par l'absence de la voyelle thématique **e/o* et par une alternance vocalique (racine forte au singulier de l'actif, racine faible au pluriel de l'actif et au médio-passif), dans les bases légères: cf. gr. εἶμι : ἴμεν, skr. *émi*: *imás* du verbe **ei-* « aller », skr. *dógdhi*: *duhánti, duháte* (moyen) (*doh-*: *duh-* « traire »), etc. En tokharien le dialecte A seul fournit des matériaux qui permettent de reconstruire cette classe de présents. Les terminaisons viennent immédiatement après la racine: en syllabe fermée on trouve donc toujours la voyelle d'anaptyxe *ä* (après une finale consonantique). L'ancienne apophonie dans les bases légères n'a pas été conservée: en général c'est l'état faible de la racine qui a été généralisé; cependant il y a des verbes qui offrent le degré fort.

1. — Une survivance très précieuse d'un présent radical athématique d'une base légère est fournie dans le verbe *i-* « aller », qui se rattache à gr. εἶμι, skr. *émi,* etc. En tokharien (A) c'est partout *i-* qui fonctionne, le degré faible (cf. gr. ἴμεν, skr. *imás*). Que l'on compare 1 pl. *ymäs* à skr. *imás* et à gr. ἴμεν ; 2 pl. *yäc* à gr. ἴτε, skr. *ithá,* etc. La concordance est parfaite. D'autre part 1 sg. *yäm* correspond à gr. εἶμι, skr. *émi*; 2 sg. *yät* à skr. *éṣi,* gr. εἶ; 3 sg. *yäṣ* à skr. *éti,* gr. εἶσι. A la 3e pers. pl. act. l'indo-européen possédait la désinence **-enti*: cf. skr. *yánti* de *e-*: *i-* « aller », skr. *sánti* (got. *sind*) de *as-* : *s-* « être », etc. Le tokharien donne en général *-iñc*: *yiñc* (*i-*), *träṅkiñc* (*träṅk-* « dire, parler »), *sälpiñc* (*sälp-* « brûler, être ardent »), *tärmiñc* (*träm-* « trembler ») [1], etc. On pourrait croire que

[1] Ou « se mettre en colère »?: cf. SIEG, *OLZ,* c. 137.

-iñc perpétue i.-e. **-enti* (i.-e. **e* devant **n* > tokh. *i*) : cependant une graphie comme *yäñc* pour *yiñc* invite à partir d'i.-e. *-*n̥ti*. Le traitement *in* d'i.-e. *ṅ̥ est assuré par A. *-iñc* < i.-e. *-*ṅ̥q*(*e*/*o*-) [1] et par B. *in*- < i.-e. *n̥- [2]. D'ailleurs à la 3e pers. sg. de *i*-, il y a *yiṣ* à côté de *yäṣ*: il ne peut être question ici d'i.-e. **e*; il s'agit simplement de la graphie *i* pour *ä*. Il vaut donc mieux poser i.-e. *-*n̥ti* à la 3e pers. pl. act.: on a affaire au type de skr. *dádhati* (*dhā*- « mettre, placer »), *dádati* (*dā*- « donner »), où *-ati* < i.-e. *-*n̥ti*. En sanskrit la personne correspondante du moyen a de même *-ate* < *-*n̥tai*: cf. *duháte* (*doh*-: *duh*-), *dádhate*, etc. En grec, *-*n̥ti* figure au parfait: ἴσασι. Pour i.-e. **-enti* des présents athématiques, cf. ci-dessous.

A côté de *i*- « aller » on citera le paradigme presque complet du verbe *träṅk*- « dire, parler »: *träṅkäm, träṅkät, träṅkäṣ, träṅkmäs, träṅkiñc*. On mentionnera ensuite les formes suivantes offrant la racine faible: *säl*[*p*]*äm, sälpmäs, sälpiñc* (*säˡp*- « brûler, être ardent ») ; *trämäṣ, tärmiñc* (*träm*- « trembler ») [3]; *pälkäṣ, pälkiñc* (*pälk*- « briller, avoir l'air de ») ; *läṅkä*[*ṣ*], *läṅkiñc* (*läṅk*- « pendre ») ; *sliñc* (*säl*- « sauter » : cf. gr. ἆλτο, aor.) [4]; *pikäṣ, pikiñc* (*pik*- « écrire, peindre ») ; *tsipiñc* (*tsip*- « danser »), etc. On comparera au type de skr. *ghnánti* en face de *hánti* (« frapper ») [5] et de skr. *vidmás* en face de *vétti* (« savoir »), où l'ancienne alternance s'est maintenue. Mais on mentionnera aussi des verbes tels que skr. *īç*- « régner » (*īṣṭe*, 3 sg. moyen) et *sū*- « engendrer » (*sūte*, 3 sg. moyen), etc., racines faibles, où l'alternance n'a pas non plus été conservée.

Les formes [*cä*]*mpät, cämpäṣ, cämpäc* de *cämp*- « pouvoir », où *c* atteste la présence originelle de **e* (cf. lit. *tempiù, tem̃pti* « tendre, étendre ») [6], se rattachent au type de skr. *vas*- « se vêtir » (*váste*, 3 sg. moyen) à degré fort sans alternance. Le verbe *päṣt*- « attirer, allécher » avec *päṣtäṣ*- et *päṣtiñc* appartient peut-être à la même catégorie. Enfin *tspokiñc* (*tspok*- « goûter ») et *tsopiñc* (*tsop*-: à

[1] Cf. p. 128 sq.

[2] Cf. p. 200.

[3] Cf. aussi ci-dessus.

[4] Ancien aoriste sigmatique (formation athématique), où *s* est tombé entre deux consonnes.

[5] Cependant il se peut que parmi les exemples cités avec *ä* radical il y en ait où cette voyelle rend i.-e. **e*, **o*, etc.

[6] V. W., *Lexique*, p. 135. Même étymologie chez Pedersen, *Tocharisch*, p. 162, note 1.

rapprocher de B. *tsop-* « enfoncer »?) [1] renferment sans doute une ancienne diphtongue [2]: cf. skr. *çe-* « gésir » (sans alternance).

Au médio-passif il y a e.a. 3 sg. *tränktär, pikträ*, 3 pl. *tränkänträ, pikänträ*, etc. Comme part. prés. act. on ne trouve que *tränkänt-*; du part. prés. méd.-pass. il y a *ymāṃ* (*i-*), *tränkmāṃ, sälmāṃ* (cf. gr. ἅλμενος, aor.) [3], *sälpmāṃ*, etc. Pour l'adj. verb. I nous disposons de *yäl* et de *tränkäl*. L'infinitif enfin est représenté par les formes *ytsi* [4], *tränktsi, piktsi*, etc.

Pour le dialecte B il faut attirer l'attention sur des formes du subjonctif telles que *preku* (*prek-* « prier, demander »), *āyu* (*ai-* « donner »), *yoku* (*yok-* « boire »), 1 sg. act., qui ont subi l'influence de parfaits (de l'indicatif) athématiques en *-s* [5]: *-u* est l'équivalent de A. *-(ä)m*.

On ne peut donc douter du caractère nettement athématique des formes verbales étudiées ci-dessus. On rejettera l'explication de Pedersen [6], qui est d'avis qu'il s'agit de verbes en **-ē*: explication qui est phonétiquement insoutenable.

2. — Au même type appartiennent une série de présents du dialecte A tirés de racines lourdes dissyllabiques avec réduction de la première syllabe: ainsi *lkām, lkāt, lkāṣ, lkāc, lkeñc* (actif), *lkātär, lkānträ* (médio-passif) de *läk-* « voir »; *çwām, çwāt, çwāṣ, çweñc* (*çu-* « manger »); *mäntām, mäntānträ* (*mänt-* « se fâcher, injurier, froisser »); *tswātär* (*tsu-* « (se) joindre »), etc. Il faut remonter à des bases dissyllabiques lourdes (à première syllabe réduite) du type de gr. (dor.) ἔτλᾱν, ἔγνων, ἔβρων, etc., formes de l'aoriste, et du type de gr. ἔγνωκα, τέτληκα, etc., formes du parfait. Il s'agit donc en tokharien de présents ayant, du moins à l'origine, un sens *perfectif*: ils s'opposent à des présents tels que gr. πέταμαι, ἔραμαι, ὄνομαι, skr. *vámiti, svápiti*, etc., présents athématiques tirés de racines lourdes dissyllabiques à première syllabe accentuée (sens *imperfectif*). En sanskrit il y a des présents sporadiques tels que *psā́ti* (i.-e. **bhesē-*) « broyer », etc., qui s'accordent nettement avec les présents tokhariens du type A. *lkām*, etc.

1 Lecture et traduction de Lévi: cf. V. W., *Lexique*, p. 148.
2 Cf. p. 34 sq.
3 Cf. p. 230, note 4.
4 Le dialecte B présente *yatsi* (*a* sans doute pour *ä*).
5 Cf. p. 274 sq.
6 *Tocharisch*, p. 162.

On notera que *-ā-* est d'origine analogique dans quelques verbes: cf. *çwām,* etc., et *tswātär,* où *ç* et *ts* attestent la présence originelle de **e* dans la première syllabe [1].

A la 3e pers. pl. actif on a *-eñc* comme désinence; celle-ci représente **-enti* des verbes athématiques (cf. got. *sind,* skr. *sánti,* etc.). Mais comme on a affaire à des bases dissyllabiques lourdes à seconde syllabe accentuée, on attendrait aussi *-ā-* à la 3e pers. pl. act., donc **-āñc* au lieu de *-eñc,* comme on a p. ex. skr. *yā́nti* de *yā-* « aller », etc. Il y a eu analogie ici des présents pourvus de *-nā* (formation athématique), où *-(n)eñc* à la 3e pers. pl. act. est d'origine indoeuropéenne: cf. skr. *str̥ṇ-ánti,* gr. **δάμνεντι,* etc. [2]

Comme exemples du part. prés. act. on citera: *lkānt, çwānt,* etc.; les formes *lkāmāṃ, mäntāmāṃ, çwāmāṃ* sont des part. prés. méd.-pass. L'adj. verb. I est en *-āl: lkāl, çwāl,* tandis que l'infinitif est en *-ātsi: lkātsi, mäntātsi, çwātsi* [3], etc.

2. — Présents radicaux thématiques

Déjà Meillet [4] a reconnu la présence en tokharien (A et B) de formes thématiques. En effet il est clair que des formes telles que B. *tswetär,* 3 sg. méd.-pass. (*tsu-*) [5]; B. *tsälpenträ,* 3 pl. méd.-pass. (*tsälp-* « aller, passer; être délivré »); B. *sportoträ,* 3 sg. méd.-pass. (*sport-* « se tourner »); A. *ypeñc,* 3 pl. act. (*yp-* « faire »); A. *wika(trä)* (= B. *wiketär*), 3 sg. méd.-pass. (*wik-* « se perdre, disparaître »); A. *plantanträ* (= B. *plontonträ*), 3 pl. méd.-pass. (*plant-* « se réjouir »), etc., renferment la voyelle thématique **e/o*. Seulement Meillet et aussi Pedersen [6] se sont trompés en identifiant tokh. *e* avec i.-e. **o*. On notera que la voyelle *e* s'est presque partout substituée à la voyelle *o,* tout comme dans les formes nominales [7], de sorte que l'on rencontre souvent *e* où l'on aurait attendu *o*: ainsi dans B. *aikemar,* 1 sg. méd.-pass. (*aik-* « connaître, savoir »), en face

1 B. *tswetär,* équivalent de A. *tswātär,* avec voyelle thématique, est originel: le sens de *tsu-* est ici plutôt « être collé à » (Sieg, *Karm.,* 10a3).

2 Cf. p. 247.

3 En B *lkātsi* et *çwātsi* se rattachent au thème du parfait (cf. p. 262).

4 *Étude,* II, p. 148.

5 Cf. ci-dessus.

6 *Tocharisch,* p. 159.

7 Cf. p. 58 sq.

de gr. λύομαι, et dans A. *keneñc,* 3 pl. act. (*ken-* « crier, appeler »), A. *yāteñc,* id. (*yāt-* « être apte à, dompter »), etc., en face de gr. dor. φέρoντι, lat. *ferunt,* etc. La substitution de la voyelle thématique **e* à **o* s'observe aussi en arménien : cf. le prés. act. de *berel* « porter » (gr. φέρω, etc.), où l'on a *berem* (1 sg.), *beremkᶜ* (1 pl.), *beren* (3 pl.), dans les personnes où l'indo-européen avait **o*. Cependant on trouve aussi *o* : cf. B. *sportoträ,* 3 sg. méd.-pass. (*sport-*) ; B. *yototär,* 3 sg. méd.-pass. (*yot-,* méd.-pass. « se produire »), etc. Comme on le voit dans B. *sportoträ* et B. *yototär, o* figure parfois dans des personnes, où l'ancienne division indo-européenne aurait exigé *e* : cf. gr. λύεται. Les voyelles thématiques s'emploient donc l'une pour l'autre. De cet usage arbitraire est sortie la prépondérance de *e*.

Cependant on peut parfois reconnaître les formes où *e* s'est substitué à *o,* car dans de telles formes, *e,* étant d'origine secondaire, n'exerce pas une influence palatalisante sur la consonne précédente. C'est le cas à la 3ᵉ pers. pl. du prés. act. en *-eṃ* (B), *-eñc* (A), où l'on devrait proprement avoir **-oṃ* (B), **-oñc* (A) < i.-e. **-onti,* ou à la personne correspondante du méd.-pass. en *-entär* (B), où l'on attendrait **-ontär* : cf. p. ex. B. *weskeṃ* (*wesk-* « dire, parler »), A. *yāteñc* (*yāt-*), B. *mäskentär* (*mäsk-* « être »), etc. [1] Il en est de même dans les part. prés. méd.-pass. en *-mane* (B), *-māṃ* (A) : en B on a presque toujours *-emane* (= A. *-amāṃ*), à côté d'une seule forme en *-omane* [2] ; mais il n'y a que *-omane* qui soit originel : l'indo-européen avait **-omene/o-*. Une forme comme B. *aikemar* (cf. ci-dessus), 1 sg. prés. méd.-pass., devrait être **aikomar* : ici non plus la consonne qui précède *e* (secondaire) n'est pas palatalisée.

En revanche si on trouve la voyelle thématique *e* qui a palatalisé cette consonne, on doit admettre que cet *e* remonte à l'indo-européen : c'est le cas dans les part. prés. act. en *-eñca* (B), *-ant* (A) [3], et dans les adjectifs verbaux I en *-elle,* etc. (B), *-al,* etc. (A) [4].

Seulement il faut ajouter qu'il arrive aussi qu'une consonne ne soit pas palatalisée par un **e* indo-européen, la mouillure (primaire)

1 Cf. p. 238.

2 Il s'agit de *sporttomane* (*sport-* « se tourner »), forme qui se trouve chez LÉVI : SIEG, *Karm.,* 12ᵇ6, la considère comme exacte (il traduit *sport-* par « sich befinden » : cf. lat. *versari*). Cf. aussi ci-dessous, p. 237 sq. Il y a sans doute d'autres formes en *-omane* dans des textes inédits.

3 Cf. p. 293.

4 Cf. p. 295.

n'étant pas un phénomène général[1]; on s'attendra donc à trouver des formes avec *e* thématique originel, où il n'y a pas de mouillure[2]: cf. B. *wiketär* = A. *wika(trä)* (cf. ci-dessus), 3 sg. prés. méd.-pass.; A. *mskant-*, part. prés. act. de *mäsk-* « être »: *-ant-* < **-ent-*; A. *trikal,* adj. verb. I de *trik-* « être troublé, s'égarer, pécher » (*-al-* < i.-e. **-el-*), etc.

A côté des formes où la couleur vocalique d'i.-e. **e/o* est restée intacte, il y en a beaucoup d'autres qui en présentent le passage à *a* (AB), comme on l'a déjà pu constater dans quelques-uns des exemples cités ci-dessus. Le dialecte A n'offre *e* (des formes en *o* n'y sont nulle part attestées) que dans la 3e pers. pl. act. en *-eñc*; partout ailleurs il y a *a,* qui peut représenter aussi bien i.-e. **o* que **e.* Exemples: A. *ypam, yat, yaṣ,* sg. act. (*yp-, y(a)-* « faire »); A. *ypamār,* 1 sg. méd.-pass.; A. *wika(trä)* (= B. *wiketär*), 3 sg. méd.-pass. (*wik-*); A. *sikaṃtär,* 3 pl. méd.-pass. (*sik-* « inonder »), etc. Le dialecte B, quoique fournissant aussi peut-être des exemples de ce passage de la voyelle thématique **e/o* à *a* (cf. p. ex. *nautan-,* 3 pl. act.: *naut-* « périr, disparaître »)[3], a conservé *e/o* comme tel dans la plupart des cas, comme on l'a déjà vu dans les exemples cités. Toutefois à la 1re pers. sg. act. on trouve toujours *a,* précédant la désinence *-u*: cf. p. ex. *nesau* (*nes-* « être »). On notera que B. *-au,* qui perpétue **-e/o* + *u,* constitue l'équivalent de A. *-am* (cf. *ypam*) < **-e/o* + *m.*

L'appellation « verbes thématiques » désigne en général les verbes qui à la 1re pers. du sing. et du plur., et à la 3e pers. du plur. offrent **o* devant les désinences proprement dites, en face des autres personnes, où l'on trouve la voyelle **e*: c'est le type bien connu de gr. φέρω, φέρεις, φέρει, φέρομεν, φέρετε, φέρουσι (cf. dor. φέροντι), etc. Meillet[4] a été le premier à attirer l'attention sur le type plutôt anomal de lat. *fero, fers, fert, ferimus, fertis, ferunt,* où seules les formes à voyelle de timbre *o* ont le caractère thématique. En védique on trouve de même *bhárti* (cf. lat. *fert*) à côté de (skr.) *bhárati,* tout comme la langue homérique présente φέρτε à côté de φέρετε (cf. lat.

[1] Cf. p. 46 sq.

[2] *e* à la 3e pers. pl. act. des verbes athématiques (bases lourdes: cf. p. 232) ne palatalise jamais, bien que cette voyelle remonte aussi à i.-e. **e.*

[3] Seulement *a* y peut également représenter *ä.*

[4] *Caractère secondaire du type thématique indo-européen, BSL,* XXXII (1931), p. 194 sq.

ferte) ; on citera ensuite le paradigme lat. *volo, vis, vult, volumus, vultis, volunt,* etc. Meillet avait sans aucun doute raison en regardant la catégorie de lat. *fero, fers,* etc., comme étant plus ancienne que celle du type thématique ordinaire de gr. φέρω, φέρεις, etc. En plus des formes verbales du hittite confirment le caractère primitif de la structure du paradigme lat. *fero, fers,* etc.: cf. *šaggaḫḫi* (1 sg.) et *šekkanzi* (3 pl.) en face de *šakti* (2 sg.), *šakki* (3 sg.), *šekteni* (2 pl.) de *šak-* « savoir » ; *išparaḫḫi* (1 sg.) et *išparanzi* (3 pl.) en face de *išpari* (3 sg.) de *išpar-* « fouler au pied » ; *markaḫḫi* (1 sg.) et *markanzi* (3 pl.) en face de *markteni* (2 pl.) de *mark-* « découper », etc. [1]

Déjà auparavant [2] nous avions démontré que le tokharien aussi a conservé des traces très nettes de ces présents thématiques (type *fero, fers,* etc.) que nous appelons « primaires », les opposant ainsi aux autres, que nous caractérisons par le terme « présents thématiques secondaires ».

a) — Type thématique primaire

On en trouve des exemples dans les deux dialectes: du verbe A. *nas-* « être » on a *nasam, naṣt, naṣ, nasamäs, neñc*; B répond par *nesau, nest* [3], *nesäṃ, nescer* (2 pl.), *nesäṃ* (3 pl.). La concordance avec le type lat. *fero, fers,* etc., est bien claire; il est à remarquer que dans les autres langues ce verbe a déjà passé au type thématique secondaire: cf. gr. νέομαι, skr. *násate,* etc. [4] On citera ensuite: A. *kenät, (k)enäṣ, keneñc, kenträ, kenanträ* (*ken-* « crier, appeler ») ; A. *pärtär* ou *prä(tär)* [5], *pramtär* (1 pl. méd.-pass.), *prantär* (*pär-* « porter, chercher ») : on comparera *pärtär* à lat. *fertur, prantär* à lat. *feruntur.* Le part. prés. méd.-pass., l'adj. verb. I et l'infinitif sont athématiques en dialecte A: *nasmāṃ, pärmāṃ* (s'opposant à gr. φερόμενος) ; *nasäl, kenäl, präl* ; *keṃtsi, pärtsi* (s'opposant à véd. *bháradhyāi*) [6], etc. Le part. prés. act. au contraire est thématique: *prant* (cf. skr. *bhárant-,* gr. φέροντος, gén.). En dialecte

1 Cf. Couvreur, *Le verbe hittite et le type thématique en indo-européen, Mélanges Émile Boisacq,* 1937, p. 208 sq.

2 *Them. en athem.,* p. 81 sq.

3 Cité par SSS, § 502, p. 413.

4 V. W., *Lexique,* p. 74. Cf. aussi ci-dessus, p. 39, note 4.

5 Métathèse de *r* (cf. p. 52).

6 Cf. p. 292.

B ces formes sont thématiques: *nesamane* équivaut à A. *nasmāṃ*, *nesalle* à A. *nasäl*, etc. (cependant il se peut que *a* d'une forme telle que *nesalle* représente *ä*: l'adj. verb. I de B peut donc être athématique; l'absence de mouillure semble parler en faveur de cette explication). Cette dualité repose sur l'antithèse thématique: athématique qui existe au présent de l'indicatif de ces verbes.

Quant au vocalisme du radical on a toujours affaire au degré fort (monophtongue ou diphtongue): A. *nas-*, B. *nes-*; A. *ken-*; A. *pär-* (*ä* < **e*); A. *käs-*, B. *kes-* « s'éteindre, périr » (avec A. *käṣt*, *kseñc* (3 pl.), *kässi* (inf.), B. *keṣträ*[1], etc.); A. *ço-* « vivre » (avec *çoṣ*, 3 sg.; *çāweñc*, 3 pl.; *çotsi*, inf.); A. *krop-* « rassembler » (cf. *kropmāṃ*, *kroptsi*: cf. B. *kraup-*), etc. A l'origine le type thématique primaire avait la voyelle allongée dans les formes athématiques et la voyelle brève dans les formes thématiques: cf. lat. *ĕdo, ēs, ēst, ĕdimus, ēstis, ĕdunt* (*edo* « manger »); skr. *rāṣṭi* en face de lat. *regit*; skr. *çāsti* « commander »; skr. *stâuti* en face de *stávate* (thém.) « louer »; skr. *nâuti* en face de *návate* (thém.) « louer », etc. Les formes allongées supposent la chute de la voyelle (thématique) **e* sous l'influence de l'intonation. En tokharien cette alternance n'a pas été conservée: comme dans le type lat. *fers, fert, fertis*, le vocalisme des formes thématiques en *o* a été généralisé.

Étant donné qu'il faut partir de verbes thématiques même dans les formes athématiques (2 sg., 3 sg., 2 pl.), on rapprochera les verbes tokhariens à degré fort du type **bhér-* (**bhere/o-*), **léiq̯ᵘ̯-* (**leiq̯ᵘ̯e/o-*) avec l'accent sur la première syllabe (sens imperfectif).

b) — Type thématique secondaire

Il y en a beaucoup d'exemples dans les deux dialectes: A. *ypam*, *yat*, *yaṣ*, *ypeñc*, act., et *ypamār*, *yatār*, *yatär*, *ypamtär*, *ypantär*, méd.-pass. (*yp-*, *y(a)-* « faire »); A. *yātaṣ*, *yāteñc* (*yāt-* « être apte à, dompter »); A. *wika(trä)*, *wikantär* (*wik-* « se perdre, disparaître »); A. *trikatär* (*trik-* « être troublé, s'égarer, pécher »); A. *sikaṃtär* (*sik-* « inonder »); A. *kulatär* (*kul-* « (se) lâcher, relâcher »); B. *wiketär* = A. *wika(trä)*; B. *tsälpeträ*, *tsälpenträ* (*tsälp-* « aller, passer; être délivré »); B. *tswetär* (*tsu-* « (se) joindre, être collé à »)[2], etc.

[1] Avec *ṣ* devant *t* (pour la forme, cf. Sieg, *Karm.*, 11a4): il arrive que *s* passe à *ṣ* devant une consonne, aussi en B (cf. p. 39 sq.); il ne s'agit aucunement du passage régulier devant *t*, que présente A.

[2] Pour ce dernier sens, cf. p. 232, note 1.

Le part. prés. act. présente A. *ypant-*. Le part. prés. méd.-pass. offre: A. *ypamāṃ*, A. *pärkamāṃ* (*pärk-* « se lever »), etc. L'adj. verb. 1 donne: A. *yal*, A. *trikal*, A. *çural* (*çur-* « se soucier de »), A. *kulypal* (*kulyp-* « désirer, souhaiter »), B. *kulypelle*[1] = A. *kulypal*, etc. L'infinitif enfin dispose de A. *yatsi*, A. *litatsi* (*lit-* « s'en aller »), etc.

Il s'agit donc, comme dans les autres langues, de bases dissyllabiques légères (thématiques) où l'analogie a fait reparaître la voyelle **e* (à la 2ᵉ pers. sg., à la 3ᵉ pers. sg. et à la 2ᵉ pers. pl.), qui avait disparu sous l'effet de l'accentuation: cf. p. ex. (skr.) *bhárati* à côté de véd. *bhárti*, lat. *fert*. Il n'y a pas d'alternance vocalique. On en trouve deux types, suivant la place du ton. Lorsque l'accent était sur la première syllabe, la seconde était réduite (> disparition de la voyelle) : c'est le type **bhér-* (gr. φέρω, etc.), **léiq̯ᵘ-* (gr. λείπω, etc.) à sens *imperfectif*. Au contraire lorsque l'accent frappait la syllabe finale, la syncope avait lieu dans la première partie de la base: c'est le type de gr. δρακεῖν, λιπών, et de skr. *tudáti*, etc., à sens *perfectif*. La plupart des verbes tokhariens appartenant au type thématique secondaire offrent la forme faible: A. *yp-*, A. *y(a)-*, A. *pärk-*, AB. *kulyp-*, A. *kul-*, AB. *wik-*, A. *sik-*, etc., et correspondent donc à la classe de présents de skr. *tudáti*. Quelques-uns ont la forme forte: A. *çur-*, B. *tsu-* (*tswetär*), B. *tsälp-*, où *ç* et *ts* attestent la présence originelle de **e*; A. *pot-* (= B. *paut-*) « honorer, flatter », avec *potaträ*: on a affaire aux équivalents des présents comme gr. φέρω, λείπω, etc.

Il y a lieu d'attirer l'attention sur quelques formes thématiques du dialecte A, qui présentent la voyelle *a* dans leur radical: *klawatär*, *klawaṃträ* (*klaw-* « annoncer, appeler ») ; *yatätär* (*yat-* = B. *yot-*, méd.-pass. « se produire ») ; *plantanträ* (*plant-* « se réjouir ») ; *sakanträ* (*sak-* « rester »), etc. Comme part. prés. méd.-pass. on peut citer *plaṃtmāṃ*, et comme infinitif *plantatsi*. Comme le prouvent des formes du dialecte B, *a* représente un ancien *o*, qui est dû à l'anticipation de *o*, voyelle thématique: ainsi B. *yototär* correspond à A. *yatatär*, B. *plontonträ* à A. *plantanträ*; on a de même B. *klyowonträ* = A. *klawaṃträ*[2]. On comparera aussi B. *sporttomane* à A. *sparcwmāṃ*

[1] SSS, p. 433.

[2] Cf. Sieg, *OLZ*, c. 134. La forme du dialecte B avec *ly* oblige donc de partir d'i.-e. **k̂leu-* (cf. notre *Lexique*, p. 41 sq.), même pour la forme A. *klaw-*, etc. (à **l* non palatalisé).

(B. *sport-*, A. *sparcw-* « se tourner »), etc.[1] A rejeter l'explication de Pedersen[2], qui est d'avis que *o* de la finale (dans les formes de B) représente i.-e. **ā*: cette voyelle ne se rend pas par *a* en dialecte A.

En dialecte A, *a* (thématique) tombe devant les désinences qui renferment la voyelle *ā*: ainsi *planttār, plaṃtmāṃ, yatmāṃ*, etc.; la série *a* + *a* + *ā* se réduit donc à *a* + *ā*.

c) — Contamination du type thématique primaire et du type thématique secondaire

La coexistence de ces deux types a conduit à la création de plusieurs formes analogiques: ainsi le verbe B. *aik-* « savoir, connaître » présente *aikemar* (1 sg.) à côté de *aiçträ*, tout comme A. *āk-* « fahren, führen » offre *ākeñc* en face de *āçträ*: B présente *āçäṃ* en face de *ākemane*. La consonne *ç* dans B. *aiçträ* et dans A. *āçträ*, B. *āçäṃ* prouve que nous nous trouvons devant des formes, qui appartenaient à l'origine à la classe thématique secondaire (voyelle **e* à la 3 sg.) : sous l'influence des présents thématiques primaires, B. **aiçaträ* est devenu *aiçträ*, tandis que A. **āçaträ* a abouti à *āçträ*, etc. La même contamination explique un contraste tel que B. *weṣṣäṃ* (3 sg.) : B. *weskeṃ* (3 pl.) de *wesk-* « dire, parler », thème de présent à élargissement[3]: à la 3 sg. on devrait proprement avoir **weṣṣeṃ* < * *weskeṃ*, où la voyelle thématique **e* est originelle; **e* a donc palatalisé *-*sk*[4]. A la 3 pl. au contraire on devrait avoir **weskoṃ*: seulement *e* s'y est secondairement substitué à *o*, ce qui explique l'absence de la mouillure; *e* de A. *-eñc* ne palatalise pas non plus la consonne précédente: cf. *ākeñc, yāteñc* (*yāt-* « être apte à, dompter »), *keneñc* (*ken-* « crier, appeler »), etc.

On voit que l'antithèse consonne finale palatalisée (3 sg.) : consonne finale non palatalisée (3 pl.) était déjà devenue une *distinction morphologique*.

Mentionnons aussi une forme telle que A. *kälymār*, 1 sg. méd.-pass. de *käly-* « être debout, se trouver, être », dont *klyantär* et

[1] V. W., *Lexique*, p. 96 (sous A. *plant-*).

[2] *Tocharisch*, p. 221. Dans les Addenda, p. 265, l'auteur émet une autre hypothèse: il s'agirait de « umgedeutete *oy*-Optative ». A écarter.

[3] Cf. p. 239 sq.

[4] Cf. p. 241.

klyant (part. prés. act.) à côté de *kälytär* prouvent qu'elle appartient à la classe thématique primaire: on attendrait donc **kälyamār*. Le caractère athématique de la 1 sg. méd.-pass. se trouve dans tous les verbes de ce type: ce phénomène est dû à l'analogie des formes des autres personnes qui étaient athématiques (cf. p. ex. A. *kälytär*).

3. — Présents caractérisés par un suffixe

a) — Présents en *-*sk*(*e/o*-)

1. — Le suffixe indo-européen *-*ske/o*-, qui avait un sens terminatif-inchoatif, est représenté en tokharien par -*sk* (AB) et par -*s* (A) : en dialecte A, -*s* sert à désigner le causatif [1], tout comme -*sk* en dialecte B, mais aucun sens particulier n'est sensible dans les verbes du dialecte A, où -*sk* a été maintenu comme tel [2]. A vrai dire A. -*sk* n'était plus regardé comme un suffixe caractérisant le thème du présent, car il a été étendu dans tout le paradigme, même au parfait (cf. skr. *papraccha* en face de *pr̥ccháti*, lat. *poposci* en face de *posco*, etc.). Cependant on notera que l'on dispose aussi d'exemples, où A. -*s*, B. -*sk* (correspondant à -*s* en A) est dépourvu de toute valeur causative, le suffixe n'y étant qu'un simple élément de dérivation.

2. — Le suffixe -*sk* (AB), -*s* (A) s'observe, comme en indo-européen, après des bases légères et après des bases lourdes, dissyllabiques ou monosyllabiques. Les exemples suivants prouvent que dans quelques cas la forme élargie a été héritée de l'indo-européen. On trouve le suffixe ajouté à une base légère (type de lat. *posco* < **porcsco*, skr. *pr̥ccháti*, gr. βάσκω, skr. *gácchati*, skr. *uccháti*, etc.) dans: A. *praks*- (cf. *praksa*(*m*)), B. *preks*- (cf. *preksau* = A. *praksa*(*m*)) « prier, demander » (cf. skr. *pr̥ccháti*, lat. *posco*) ; B. *wesk*- (cf. *weskau*) « dire, parler » < **weksk*- [3]; A. *pärsäs*- (cf. *pärsäṣtär*), caus. de *pärs*- « asperger, arroser » ; AB. *wāsk*- [4] « se mouvoir » < **wāksk*- [5]; A.

[1] Cf. COUVREUR, *Les dérivés verbaux en -ske/o du hittite et du tocharien*, *REI*, I (1938), p. 89 sq., et PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 168.

[2] Cf. p. 241 sq. POUCHA, *Tocharština*, p. 213, compare à *-*s*-, qui caractérise le désidératif (cf. skr. *vividiṣāmi*, lat. *viso*, etc.): il est évident qu'il faut partir de *-*sk*- et non de *-*s*-.

[3] Cf. p. 242.

[4] Cf. *ibid.*

[5] LÉVI donne *wa*(*s*)*kanträ*, *wāskänträ* et *wäskänträ* (?): skr. *prakampyate*.

es- (cf. *esam*), B. *aisk-* (cf. *aiskau* = A. *esam*) « donner »; AB. *musk-* « se perdre, disparaître » < **muksk-* [1], etc. En indo-européen la racine apparaissait en général sous la forme réduite (intonation sur le suffixe) : des formes telles que A. *pärsäs-*, AB. *musk-* reflètent peut-être cet état. Quant aux formes tokhariennes à degré fort ou même allongé (cf. AB. *wāsk-*), on les considérera plutôt comme secondaires: dans cette langue aussi *-sk* a été productif. On comparera à des formes grecques telles que πέμπεσκε, φεύγεσκεν, γηράσκω, etc.

On a affaire à une base lourde dissyllabique avec réduction de la voyelle de la première syllabe (type de gr. (att.) θνῄσκω, θρῴσκω, etc.) dans B. *lkāsk-* (cf. *lkaskau*) « voir » [2] et B. *klāsk-* (cf. *klāskem*, 1 pl.) « porter »; A. *mlosk-* (*mloskaträ*, 3 sg. méd.-pass.) « s'en aller » remonte à une racine dissyllabique lourde (à diphtongue) **melōu-*: gr. βλώσκω (avec ω < **ōu*) y correspond [3]. Enfin le suffixe figure après une base lourde monosyllabique dans A. *pās-* (*pāsantär*, 3 pl. méd.-pass.), B. *pǎsk-* (*paskentär* = A. *pāsantär*) « protéger, exercer », équivalent de lat. *pāsco* « faire paître », etc. [4]

Quelques causatifs en *-s* (A), *-sk* (B: correspondant à A. *-s*) ont la voyelle radicale allongée: B. **āsäsk-* (*āsäṣṣäṃ*, 3 sg. méd.-pass.; *āsäṣṣeñca*, part. prés. act.) de B. *as-* « se dessécher »; A. *spārtwäs-* (*spārtwäsmāṃ*, part. prés. méd.-pass.), B. *spārtask-* (*spārttaskeṃ*, 3 pl.) de (A.) *sparcw-*, (B.) *sport-* « se tourner »; A. *swāsäs-* (*swāsäsmāṃ*, part. prés. méd.-pass.) de *su-* « pleuvoir » (cf. A. *swase*, B. *swese* « pluie »); A. *sākäs-* (*sākässi*, inf.) de *sak-* « rester », etc. Parfois la voyelle longue s'observe aussi dans le thème du parfait [5]. L'allongement de la voyelle radicale dans les causatifs date déjà de l'indo-européen; ceux en *-eie/o-* au sanskrit et ceux en *-i-* du slave présentent la même particularité: cf. skr. *plāváyati*, v. sl. *plaviti* « faire voguer »; skr. *vāháyati* « läszt fahren »; skr. *sādáyati* « mettre », v. sl.

1 Cf. p. 242.

2 Pour *lkaskau*, cf. COUVREUR, *Désinence*, p. 245: *lkǎṣṣäṃ*, 3 sg. (SSS, p. 385, note 1), prouve que *a* < *ā*. Cf. aussi A. *lkām* du même verbe (p. 231): en dialecte A le causatif se forme sur le thème *läk-* (cf. *lkäsmā(ṃ)*?, part.-prés. méd.-pass.). Dans B. *alāsk-* (*alāskemane*, part. prés. méd.-pass.) « éloigner, séparer », *-ā-* est analogique: en A répond *āl(äs)-*.

3 V. W., *Lexique*, p. 68; voir aussi SCHNEIDER, *Beiträge*, p. 50.

4 V. W., *Lexique*, p. 88.

5 Cf. p. 265.

saditi « établir ». On citera même gr. πωλέομαι « aller et venir » (cf. skr. *cāráyati* « mettre en mouvement ») [1].

3. — En indo-européen **-sk* était thématique: **-ske/o-*. Toutes les langues le prouvent. En tokharien la plupart des présents munis de ce suffixe appartiennent à la classe thématique primaire: cf. A. *esam, eṣt, eṣ, eseñc,* et B. *aiskau, aiṣṣäṃ, aiskem* (1 pl.), *aiskeṃ*; A. *pāṣtär, pāsantär*; B. *weskau, weṣṣäṃ, weskeṃ;* B. *lkaskau, lkā̆ṣṣäṃ,* etc. En dialecte A le part. prés. méd.-pass. et l'infinitif sont athématiques, tandis que le part. prés. act. est thématique, tout comme dans les présents radicaux [2]: *esmāṃ, pāsmāṃ*; *essi, pāssi; eṣant, pāṣant.* En dialecte B au contraire les deux part. prés. sont thématiques: *aiskemane* (A. *esmāṃ*); *aiṣṣeñca* (A. *eṣant*); *paṣṣeñca* (A. *pāṣant*), etc. Quant à l'adj. verb. I (dans les deux dialectes), une forme telle que B. *paṣṣalle* (*pask-*) semble être thématique: seulement il y en a d'autres comme B. *aiṣle* = A. *eṣäl,* B. *weṣṣälle,* etc. (d'ailleurs *paṣṣalle* peut aussi représenter **paṣṣälle* [3]: cf. A. *pāṣäl*). Celles-ci proviennent de la classe thématique secondaire, mais elles ont été adaptées au type thématique primaire. On y comparera B. *aiṣṣäṃ,* B. *weṣṣäṃ,* etc. [4], où le même phénomène s'est produit. Une forme telle que A. *prakäsmār* (au lieu de **praksamār*) doit son caractère athématique à l'influence des personnes à désinence athématique (cf. p. ex. *prakäṣtär*) : nous avons déjà mentionné le présent radical A. *kälymār* [5].

Mais en dialecte A il y a quelques verbes, où *-sk* a été conservé comme tel, qui suivent le type thématique secondaire: ainsi *mäsk-* « être » avec *mäskatär, mäskatär, mäskantär*; *mlosk-* avec *mloskaträ*; *prask-* « avoir peur » avec *praskatär, praskanträ,* etc. [6] Il en est de même en dialecte B, comme le prouvent les formes *mäsketär* (= A. *mäskatär*) et *mäskentär* (= A. *mäskantär*). En revanche A. *trisk-* « résonner » présente *triskäṣ* (3 sg. act.) : type thématique primaire. Une fois de plus la contamination des deux types se constate.

4. — En dialecte A le suffixe revêt donc presque toujours la forme *-s,* qui s'oppose à B. *-sk*: à côté de *-s,* il y a aussi *-sk* dans quelques verbes du dialecte A. L'origine de *-s* doit être cherchée

1 Cf. Hirt, IV, § 101, p. 229.
2 Cf. p. 235 sq.
3 Cf. p. 236.
4 Cf. p. 238.
5 Cf. p. 238 sq.
6 1 sg. *praskmār* < **praskamār*: *a* + *a* + *ā* > *a* + *ā* (cf. p. 238).

dans des racines se terminant par une gutturale[1]: *-ksk* a abouti, par dissimilation, ou bien à *-ks* (chute de *k* du suffixe) ou bien à *-sk* (chute de *k* du radical: cf. lat. *misceo* < **micsceo*). Ce dernier traitement n'est pas rare: B. *wesk-* « dire, parler » < **weksk-* (i.-e. **u̯eq̯ᵘ̯-*)[2]; AB. *wāsk-* « se mouvoir » < **wāksk-* (cf. skr. *váhati* « porter, amener »)[3]; AB. *trāsk-* « ± ronger » < **trāksk-* (cf. gr. τρώγω, même sens)[4]; (A)B. *yask-* « mendier » < **yaksk-* (cf. skr. *yắcati* « prier, supplier »)[5]; AB. *musk-* « se perdre, disparaître » < **muksk-*: i.-e. **meug-*, avec v. irl. *formūigthe, formūchthae* « absconditus », *formūichdetu* « occultatio », v.h.a. *mūhhari, mūhho, mūhheo* « brigand », m. angl. *micher* « voleur »[6]. Mais c'est le traitement *-ksk* > *-ks* qui explique l'aspect *-s*: on en trouve une première trace dans A. *praksa(m)*, forme qui correspond nettement à B. *preksau* (cf. skr. *pr̥cchátí*), où la même dissimilation s'est produite. On peut citer ensuite B. *nakṣäṃ* (3 sg.) et A. *näkseñc* de B. *nak-*, A. *näk-* « périr, disparaître » (cf. skr. *náçati*, etc.)[7]; B. *triksem̥*, et A. *trikseñc* de *trik-* « être troublé, s'égarer, pécher, (B) faire un faux pas » (cf. lat. *tricae* « ruses, intrigues »)[8]; B. *tsäksenträ* et A. *tsäkse* (3 pl. act.) de *tsäk-* « brûler » (cf. skr. *dáhati*, même sens)[9], etc. Les racines se terminant par une gutturale représentent donc l'origine du développement *-s* < *-sk*. Cependant des simplifications dans des groupes de consonnes en constituent une autre, bien que moins importante: ainsi B. *yamasträ* s'oppose à *yamaskenträ* (*yam-* « faire »), B. *tänmastär* s'oppose à *tänmaskenträ* (*täm-* « produire, naître »), etc., où *-stär* < **-sktär*, etc. Il en est de même de A. *pās-* dans *pāṣtär*, avec *-ṣtär* < **-sktär*, etc.; *-s* s'est partout substitué à *-sk* par analogie: cf. *pāsantär, pāṣant*, etc. C'est cette même extension analogique qui explique pourquoi le dialecte A se sert en général de *-s*, même là où il ne s'agit pas de racines se terminant par une guttu-

1 Voir déjà SSS, p. 414, note 2: on n'y parle que du dialecte B.

2 V. W., *Lexique*, p. 159.

3 IBID., p. 155 sq. A rejeter la parenté avec v.h.a. *wascan* « laver » (« im Wasser hin und her bewegen ») proposée par SCHNEIDER, *Beiträge*, p. 50.

4 V. W., *Lexique*, p. 141. Cf. aussi ci-dessus, p. 228.

5 V. W., *Lexique*, p. 165 sq. J. DUCHESNE, p. 148, propose av. *yāsaiti* « s'efforcer vers, demander », ou gr. ἰχανάω « convoiter ».

6 Skr. *muṣṇāti, móṣati* « voler », etc., dont nous avons rapproché AB. *musk-* dans notre *Lexique* (p. 70), représente la même racine élargie par **-s*.

7 V. W., *Lexique*, p. 74.

8 Cf. p. 122.

9 V. W., *Lexique*, p. 144.

rale, ou de formes qui présentent une accumulation de consonnes: -*s* seul a été regardé comme le vrai suffixe et a remplacé partout l'ancien -*sk*, sauf dans quelques verbes, dont la racine se terminait par -*k* (dissimilation *ksk* > *sk*). Il est à remarquer que dans quelques formes comme A. *mäsk-* « se tromper » < i.-e. **mā-*[1], A. *mlosk-*, A. *mrosk-* et B. *mrausk-* « renoncer (au monde), en avoir assez, (B) se détourner » < i.-e. **maur-*[2], on n'a pas affaire à des racines en -*k*. Mais ces verbes en -*sk* (A) n'étaient plus regardés comme appartenant à la même classe; en plus -*s* du causatif s'ajoute même à des verbes munis de -*sk*: cf. A. *mroskäsmāṃ* (part. prés. méd.-pass.), A. *mroskässi* (inf.) de *mrosk-*; A. *wāskässi* (inf.) de *wāsk-*, etc.; cf. B. *maskäṣṣäṃ* (3 sg.) de *mask-* « changer, échanger ». D'autre part plusieurs verbes en -*sk* du dialecte A reçoivent la caractéristique -*nā* au présent[3].

En dialecte B, *-*sk* est palatalisé en entier: *aiṣṣeñca, paṣṣeñca, weṣṣälle, paṣṣalle, weṣṣäṃ, lkāṣṣäṃ*, etc.[4]; cette mouillure s'oppose à celle de *-*sk̯e/o-* en dialecte A, qui donne -*çi*[5]; **k* seul y a été palatalisé en *ç*, **s* s'étant assimilé à *ç*. Une graphie telle que B. *aiṣle* (= A. *eṣäl*) représente la simplification de *ṣṣ* devant une consonne: *aiṣle* < **aiṣṣle*. On ne peut donc comparer directement à *ṣ* de A. *eṣäl*. Signalons enfin qu'en dialecte A la finale -*ṣ* de 3 sg. act. remonte à -*ṣṣ*, dont le second *ṣ* est la désinence proprement dite; le premier *ṣ* représente **s*, qui a été assimilé. Tandis que -*ṣṣ* se maintient parfois devant un pronom agglutiné, il aboutit à -*ṣ*, par simplification, en finale à l'état isolé: ainsi *eṣ* en face de *eṣṣäṃ* (*e-* « donner »), etc.

5. — Il y a lieu d'attirer l'attention sur des formes telles que A. *āksis-* (*āksisam*, 1 sg. act.) et B. *aksäsk-* (*aksaskau* = A. *āksisam*) de *āks-* (> B. *aks-*) « enseigner, annoncer », A. *oksis-* (*oksiṣ*, 3 sg. act.; *oksismāṃ*, part. prés. méd.-pass.) de *oks-* « croître ». Il s'agit du suffixe -*sk* qui s'est ajouté à une racine verbale se terminant par -*s*: A. *oks-*, correspondant à B. *auks-*, est apparenté à gr. αὐξάνω[6], tan-

[1] V. W., *Lexique*, p. 63.

[2] Ibid., p. 69; voir aussi Schneider, *Beiträge*, p. 50.

[3] Cf. p. 247 sq.

[4] Il y a le même traitement en dialecte A dans *yāṣṣuce* « mendiant », correspondant à B. *yaṣṣūca*: il s'agit d'un dérivé de (B.) *yask-* « mendier » (V. W., *Lexique*, p. 167; cf. aussi ci-dessus, p. 67).

[5] Cf. p. 165.

[6] V. W., *Lexique*, p. 9.

dis que *āks-*, qui se rattache à gr. ἦ « disait-il », lat. *adagium* « proverbe », etc.[1], s'accorde d'une façon particulière avec lat. *axamenta* « carmina Saliaria » en ce qui concerne la formante *-s*[2]. B. *-ask-*, A. *-is-* s'y trouvent pour *-äsk-*, *-sk* ayant été joint à *-s*.

6. — A. *-s*, B. *-sk* s'est ajouté aussi à des thèmes de présent munis d'un suffixe à nasale[3].

b) — Présents en **-i̯e/o-*

Comme dans toutes les langues indo-européennes ce suffixe sert à former des dénominatifs: A. *tuṅkiññ-* ((*t*) [*u*]*ṅkiññant-*, part. prés. act.; *tuṅkiñtsi*, inf., etc.) « aimer » à côté de *tuṅk* « amour ». B y répond par *täṅwaññ-* (*täṅwaññeñca*, part. prés. act.) à côté de *täṅ(kw)-*, etc. On a ensuite B. *skwaṃñ-* (*skwaṃñentär*, 3 pl. méd.-pass.) à côté de *sak* « bonheur »; B. *kwipeññ-* (*kwipeññenträ*, 3 pl. méd.-pass.) « avoir honte » à côté de *kwipe* « honte, confusion »; A. *kāṣiñ-* (*kāṣiñtsi*, inf.) « injurier, insulter » (le substantif correspondant n'a pas été conservé); A. *krāṣiññ-* (*krāṣiññäl*, adj. verb. I) « (se) choquer » à côté de *krāso*, etc.

Comme l'a bien vu Pedersen[4], il s'agit d'i.-e. **-i̯e/o-* qui a été ajouté à des racines se terminant par **-n*: c'est le type de skr. *iṣaṇyáti* « exciter ». On comparera aussi à gr. ἰαίνω « ranimer, réchauffer » (cf. skr. *iṣaṇyáti*), gr. ὀνομαίνω « nommer », gr. τεκταίνω « travailler le bois », etc. Le traitement *ññ* < *n* + *y* est régulier: cf. A. *ñäkteññā*, B. *ñäkteñña* « déesse », dont *-teññă* < *-ten* + *yă*[5]. Il arrive que *ññ* soit simplifié en *ñ* devant une consonne: cf. A. *kāṣiñtsi*. Dans B. *skwaṃñentär* on a *-ṃñ* < *-ṃññ*, *ṃ* représentant la nasalisation de la voyelle devant *ñ*[6]. Cette voyelle paraît avoir été i.-e. **e*: la palatalisation dans A. *kāṣiñ-*, A. *krāṣiññ-* le prouve. On se trouve donc devant des thèmes en **-en* (degré fort en *e*): en A **e* est devenu *i* (devant *n*), tandis que B a conservé *e* dans *kwipeññ-*; ailleurs **e* a passé à *a*.

1 V. W., *Lexique*, p. 11.

2 PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 168. Cette explication a échappé à l'acuité philologique de COUVREUR, *Étymologie*, p. 12 sq.

3 Cf. p. 246 sq.

4 *Tocharisch*, p. 170.

5 Cf. p. 118.

6 Cf. p. 51.

Ces dénominatifs présentent des formes qui appartiennent au type thématique secondaire (cf. A. [*tu*]*ṅkiññamāṃ*, part. prés. méd.-pass.) et d'autres qui se rapportent au type thématique primaire (cf. A. *tuṅkiñtsi*, A. *kāṣiñtsi*, etc.). La caractéristique *-ññ-*,*-iñ*(*ñ*)- (A) a été étendue au thème du parfait de plusieurs verbes, sans doute après avoir passé par celui de l'imparfait[1]. Il y en a beaucoup d'exemples en dialecte A; le dialecte B au contraire n'en a conservé qu'un seul, celui du verbe *weñ-* « dire, parler ». On trouve p. ex. A. *ākṣiññā* (3 sg. parf. act.) de *āks-* « enseigner, annoncer », A. *okṣiññā* (idem) de *oks-* « croître », etc. On rencontre aussi *-iñ-*, simplification de *-iññ-* devant une consonne (cf. A. *tuṅkiñtsi*, A. *kāṣiñtsi*), mais cet aspect de la caractéristique figure aussi, par analogie, devant une terminaison à initiale vocalique: A. *ākṣiñāṣt* (2 sg. parf. act.). Dans le paradigme du verbe *weñ-* (AB) il n'y a que *-ñ-*: A. *weñā* (1 sg. parf. act.), A. *weñāṣt* (2 sg. parf. act.), A. *weñār* (3 pl. parf. act.), B. *weña* (= A. *weñā-*, 3 sg. parf. act.), B. *weñāre* (= A. *weñār*), etc. Il s'agit du thème *we-* qui a été tiré du présent *wesk-* < **weksk-*[2]: *-sk* était considéré comme suffixe de présent, de sorte qu'il ne restait que le thème *we-* pour le parfait. Sur *we-* on a construit le subst. verb. *welñe* (B), et d'après l'exemple des verbes en *-ñ*(*ñ*)- on a créé *we* + *ñ-* > *weñ-*[3]. Notons que la forme abrégée *we* sert de 3ᵉ pers. sg. du parf. act. (« il dit ») en dialecte A[4]. Les relations des parfaits en -(*i*)*ñ*(*ñ*)- avec les présents en *-sk* sont bien claires: *ākṣiñ*(*ñ*)- a *āksisam* en A, *aksaskau* en B; *okṣiññ-* offre *oksis-* en A[5]. On ajoutera donc: AB. *weñ-* et (B.) *wesk-* (ne s'est pas maintenu en dialecte A).

Attirons l'attention sur deux verbes qui au présent possèdent apparemment un suffixe *-y*: A. *malyw-*, B. *mely-* « écraser », avec p. ex. A. *malywät* (2 sg. act.), B. *melyeṃ*[6] (3 pl. act.); A. *kar*(*y*)- « rire » avec A. *karyeñc* (3 pl. act.) à côté de *karemāṃ* (part. prés. méd.-pass.). A première vue on serait tenté d'identifier *-y* avec i.-e.

1 Cf. p. 281 sq.

2 Cf. p. 242.

3 V. W., *Lexique*, p. 159 sq. Cependant il se peut que *welñe* représente **weñlñe* (chute du premier *ñ* par dissimilation-simplification): cf. B. *rilñe-* (p. 275). Le dialecte A présente *weñlune*.

4 On rejettera la reconstruction de PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 182, qui propose A. *we* < i.-e. **u̯equ̯t*: phonétiquement insoutenable.

5 Cf. p. 243.

6 Lecture de LÉVI.

*-*i̯e/o-*[1], d'autant plus que l'étymologie du premier verbe semble y inviter: cf. v.h.a. *muljan* « broyer », got. *gamalwjan*, même sens, etc. Cependant il se peut aussi qu'il s'agisse simplement de racines en *-(*ĕ*)*i*: cf. skr. *mlā́yati*[2] « s'affaiblir, se flétrir », gr. βλίτον « bette ». Pour A. *kar(y)-*, *kar(e)-* qui remonte à i.-e. **ger-*, avec skr. *járate* « résonner », gr. γέρανος « grue », etc.[3], on citera m.h.a. *krīschen* « pousser des cris aigus », m. irl. *grith* « cri », etc.: *-e* de *kare-* rend *-*ĕi*, tandis que *-y* de *kary-* en présente le degré faible. Il vaut donc mieux partir de racines élargies par *-(*ĕ*)*i*: cf. AB. *käly-* « être debout, se trouver, être » < i.-e. **k̂lei-*, etc.[4]; B. *käry-* « acheter », apparenté à skr. *krīṇā́ti*, même sens[5]; A. *käry-* « réfléchir », s'accordant avec gr. ἐγείρω « exciter »[6], etc.

c) — Présents à nasales

Présents en *-*nā*

1. — On en a de nombreux représentants, du moins en dialecte A: A. *märsnā-* (*märs-* « oublier »), A. *kälpnā-* (*kälp-* « obtenir, atteindre »), A. *sumnā-* (*sum-* « prendre, enlever »), A. *yuknā-* (*yuk-* « vaincre »), A. *klisnā-* (*klis-* « être couché, dormir »), etc. On notera que toutes les formes en *-nā* du dialecte A présentent le degré faible (*ä, u, i*) dans la syllabe radicale[7]; au contraire si la caractéristique s'ajoute à une racine dont la voyelle est *ā*, *o* ou *e* (diphtongue), *-nā* se réduit à *-na*: A. *knāna-* (*knā-* « savoir, connaître »), A. *kārna-* (*kārp-* « descendre »), A. *kropna-* (*krop-* « rassembler » = B. *kraup-*), A. *kotna-* (*kot-* « fendre, couper » = B. *kaut-*), A. *skena-* (*ske-* « se donner de la peine, s'efforcer » = B. *skai-*), etc. Devant *-māṃ* (marque du part. prés. méd.-pass.) *-na* devient même *-n*: A. *knānmāṃ*, A. *kārnm[āṃ]*, A. *kropnmāṃ*, A. *skenmāṃ*. Du dialecte B on citera les exemples suivants: *tärkana-* (*tärk-* « lâcher, congédier »), *wärp(a)na-* et *wärpnā-* (*wärp-* « éprouver, jouir de, accepter »), *kärsnā-* (*kärst-* « couper »), *kraupna-* (*kraup-* « entasser »: cf. A. *kropna-*), *mrausk-*

1 Comme nous l'avons proposé pour A. *malyw-*, B. *mely-* dans *Lexique*, p. 66.

2 Ne suppose pas nécessairement *-*ēi*: il vaut mieux poser *-*āxi*.

3 V. W., *Lexique*, p. 37.

4 Ibid., p. 33.

5 Ibid., p. 35.

6 Ibid. D'après Lévi le dialecte B possède aussi ce verbe.

7 Voir les autres exemples dans SSS, § 442, p. 356 sq.

na- (*mrausk-* « renoncer (au monde), en avoir assez, se détourner »), etc. L'affaiblissement *ā* > *a* en B (cf. *wärpnā-* à côté de *wärp(a)na-*) ne permet pas de savoir si en dialecte B aussi la réduction de *nā* à *na* s'est produite après une racine renfermant *ā*, *au* ou *ai*. Une réduction analogue s'observe, en dialecte A, dans le thème du parfait à redoublement[1].

Les racines qui ont leur vocalisme au degré faible (*ä*, *u*, *i*) : cf. A. *märsnā-*, A. *yuknā-*, A. *klisnā-*, etc., perpétuent un état indo-européen; **-n(ā)* y figurait dans des bases dissyllabiques lourdes (en **-ā*) à première syllabe faible: cf. skr. *stṛṇā́mi*, gr. δάμνημι, etc. En apparence un suffixe **-nā* s'ajoutait donc à une racine à degré faible. C'est ce que nous trouvons dans des exemples tels que A. *märsnā-*, A. *yuknā-*, A. *klisnā-*, que l'on comparera à skr. *gṛbhṇā́ti*, *çṛṇā́ti*, *muṣṇā́ti*[2], *iṣṇā́ti*, etc.

En revanche des formes telles que A. *knāna-*, A. *kropna-* et B. *kraupna-*, A. *skena-* sont incontestablement d'origine secondaire.

L'ancienne alternance indo-européenne **-nā* (sing. act.) : $*\text{-}nə_1$ (plur. act., méd.-pass.) — cf. gr. δάμνημι : δάμναμεν — n'a pas été conservée: **-nā* s'est substitué partout où il y avait $*\text{-}nə_1$. Exemples (verbes A. *kärs-* « savoir » et A. *kälp-* « obtenir, atteindre ») : (actif) *kärsnām*, *kärsnāt*, *kärsnāṣ*, *kärsnā(c)*, (méd.-pass.) *kälpnāmār*, *kälpnātār*, *kälpnātär*, *(kä)lpnāmträ*, *kälpnāntär*, etc. Toutefois une trace précieuse de $*\text{-}nə_1$ se trouve à la 3 pl. act. en *-eñc*; *-eñc* < **-enti*, désinence des présents athématiques: cf. skr. *stṛṇánti*, gr. *δάμνεντι, etc. En indo-européen $*ə_1$ devait disparaître devant la finale **-enti*. En tokharien **-enti* > *-eñc* (A) s'est substitué à **-ānti*, par analogie, au présent radical athématique des bases dissyllabiques lourdes à seconde syllabe accentué[3].

Comme exemple du part. prés. act. on citera *kärsnānt*; *kälpnāmāṃ* est un part. prés. méd.-pass., dont il y a un exemple en B: *kärsnāmane* (*kärst-* « couper »). A. *kärsnāl* et *kälpnāl* sont des adj. verb. I, tandis que *kärsnātsi* et *kälpnātsi* sont des infinitifs.

2. — Des formes de présent telles que A. *kātäṅkā-* (*kātk-* « se lever, s'élever, prendre naissance »), A. *putäṅkā-* (*putk-* « diviser, distin-

[1] Cf. p. 255.

[2] Skr. *muṣṇā́ti* trouve son équivalent dans tokh. A. *musnā-* (*mus-* « se mouvoir »); le rapport entre AB. *mus-* et AB. *musk-* « se perdre, disparaître », que nous avons suggéré dans *Lexique*, p. 70, ne laisse subsister aucun doute. On notera que *musk-* < **muksk-* (cf. p. 242).

[3] Cf. p. 232.

guer »), A. *lotäṅkā-* (*lotk-* « se tourner, devenir »), A. *māsäṅkā-* (*māsk-* « se tromper »), A. *mrosäṅkā-* (*mrosk-* « renoncer (au monde), en avoir assez »), A. *wāsäṅkā-* (*wāsk-* « se mouvoir »), etc., semblent présenter *n* de *-nā* infixé avant la gutturale des thèmes (généraux) en *-tk* [1] et *-sk* [2], tandis que *-ā* apparaît après *k*. Il est évident qu'il s'agit d'une formation secondaire (on n'en trouve aucune trace en dialecte B) ; le point de départ se trouve dans des racines verbales se terminant par *-ṅk*, du type de A. *täṅk-* « gêner, empêcher », A. *träṅk-* « dire, parler », A. *läṅk-* « pendre », etc. Si l'on y ajoutait *-nā*, on obtenait p. ex. **täṅknā-*; une dissimilation par disparition s'est produite dans le groupe consonantique *ṅknā*, qui a abouti à *ṅkā*. On a formé les présents d'autres thèmes en *-k* d'après l'exemple d'un verbe comme **täṅkā-* < **täṅknā-*, où *n* (de *-nā*), qui en réalité avait disparu, semblait être infixé avant le *k*. Il n'y a que les thèmes en *-tk* et en *-sk*, qui offrent cette particularité, mais il n'est pas douteux que d'autres se terminant par *-k* seul n'aient été formés de la même façon. On notera que le dialecte A a possédé peut-être des présents à nasale infixée du type de lat. *jungo, pingo*, etc.: le dialecte B présente *piṅk-* (prés.) à côté de *paiyk-* (parf.) « écrire, peindre », que l'on comparera à lat. *pingo*, etc. [3] Il faut donc également tenir compte de l'influence des verbes de ce type, où l'infixation date de l'époque indo-européenne [4].

Rien de spécial à signaler pour la flexion: elle ne diffère en rien de celle des présents en *-nā* (A). Toutefois il est à remarquer que *ā* ne se réduit pas à *a* après une longue ou une diphtongue radicale, comme dans les présents où *-nā* s'ajoute directement à la racine (non élargie par *-k*).

Présents en *-*n*(*e*/*o*-)

1. — Nous ne disposons que d'un seul exemple d'un présent à nasale infixée (classe de skr. *yunákti* « atteler », lat. *jungo* « join-

1 Cf. p. 226 sq.

2 Cf. p. 228.

3 V. W., *Lexique*, p. 85. La lecture de Lévi est vraisemblablement exacte: car le texte publié par le même auteur dans l'article *On a Tantrik Fragment from Kucha, The Indian Historical Quarterly*, XII (1936), p. 197 sq., donne e.a. *piṅkale* (777.3,a3) et *piṅkalle* (777.3,a4) que Lévi traduit par « must be figured ». Il s'agirait de l'adj. verb. I.

4 PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 173, pense aussi à l'influence de cette formation.

dre », etc.) : B. *pink-* [1], thème de présent, en face de *paiyk-*, thème de parfait, « écrire, peindre ». On comparera à lat. *pingo*, skr. *piṃçáti* « orner », *pinkte* « peindre », etc. On voit que *pink-* présente le degré faible de la nasale ; il s'agit proprement du degré du plur. act. (et du méd.-pass.) : cf. skr. *yuñjmás, yuṅkthá, yuñjánti* en face de *yunájmi, yunákṣi, yunákti*. L'aspect **-n-* de la nasale a donc été généralisé : cf. lat. *pingo*, etc. [2]

La forme *pinkäṃ* [3] est sans doute athématique : cf. skr. *yuñjánti* etc. B. *pink-* a le degré faible dans la racine : en indo-européen aussi la plupart des thèmes, munis d'un infixe à nasale, y avaient le vocalisme faible (cf. lat. *findo*, skr. *bhinádmi* « fendre » ; skr. *yunákti*, lat. *jungo*, etc.).

2. — Plusieurs verbes ont un présent en *-näs* (A), *-nas(k)* (B) : ainsi A. *tämnäs-* (*täm-* « produire, naître »), A. *pānäs-* (*pā-* « mendier »), A. *rinäs-* (*ri-* « quitter, renoncer »), A. *onäs-* (*o-* « atteindre, commencer »), A. *kumnäs-* (*kum-* « venir »), etc. En B nous avons les exemples des verbes correspondant à A. *täm-* et à A. *kum-* ; une métathèse *mn* > *nm* s'y est produite, tout comme la désinence du pluriel en B *-nma* remonte à *-mna* [4] : on a donc *tänmaskenträ* (3 pl. méd.-pass.) de *täm-* et *känmaskeṃ* (3 pl. act.) de *käm-* (= A. *kum-*). Les formes *tänmastär* et *känmasträ* (3 sg. méd.-pass.) des mêmes verbes présentent une simplification **skt* > *st* [5]. Il en est de même de B. *aunasträ* dont *aunas(k)-* correspond à A. *onäs-*.

Il est évident que A. *-näs*, B. *-nask* s'analyse en *-n(ä)*, *-na* + *s(k)* ; *-s(k)*, le suffixe du causatif, remonte à i.-e. **-sk(e/o-)* [6]. Quant à *-n(ä)*, *-na* on le considérera comme représentant i.-e. **-n(e/o-)*, nasale suffixe (s'opposant à la nasale infixée comme dans skr. *yunákti*, etc.). Une nasale-suffixe **-n(e/o-)* au thème du présent date déjà de l'indo-européen : il s'agit du type de gr. πίνω « boire », got. *fraíhnan* « demander », lit. *einù* « aller », v. sl. *bъnǫ* « s'éveiller », etc., où il y a **-ne/o-*. Ailleurs le suffixe revêt la forme **-°ne/o-*, comme dans les verbes grecs en -ανω (ἁμαρτάνω, ἀλφάνω, etc.), dans les verbes arméniens en *-anem* (*lkᶜanem* « laisser », *gtanem* « trou-

1 Cf. ci-dessus, p. 248, note 3.
2 Théoriquement i.-e. **-ne-* (degré fort) est aussi possible (**e* > *ä* > chute).
3 Cf. p. 248. Il s'agit d'une forme de 3 sg. prés. ind. act.
4 Cf. p. 157.
5 Cf. p. 242.
6 Cf. p. 239 sq.

ver », etc.) et dans les verbes lituaniens en *-inu* (cf. *bùdinu* « éveiller », etc.). En tokharien on a affaire à l'aspect **-n(e/o-)* : le dialecte B le conserve comme *-ne-* (< **-no-* par substitution de *e* à *o*) [1] dans *y(a)neṃ* (3 pl. act.) et dans *ynemane* (part. prés. méd.-pass.) de *i-* « aller » (Meillet [2] a comparé à bon droit à lit. *einù*), et dans B. *aunanträ* (3 pl. méd.-pass.), avec *a* < **e, *o*, que l'on trouve à côté de *aunas(k)-* (= A. *onäs-*). Dans B. *-nask* (*a* = *ä*), A. *-näs* la forme faible **-n-* s'est donc combinée avec le suffixe **-sk(e/o-)*.

Il est à noter que parmi les verbes en *-näs* (A), *-nask* (B), cités ci-dessus, il y a des racines qui attestent dans d'autres langues un présent à nasale : p. ex. A. *pān(äs)-* « mendier », qui remonte à i.-e. **bhā-* (gr. φημί, lat. *fari*, etc.) [3], avec skr. *bhánati* « parler » (i.-e. **-ne/o-*), et les substantifs arm. *ban* « parole », gr. φωνή « voix », v. isl. *bōn* « prière », etc., également à suffixe en **-n*; A. *on(äs)-*, B. *aun(ask)-* « atteindre, commencer », qui répond à skr. *āpnóti* « atteindre, obtenir » [4], avec i.-e. **-neu*; A. *rin(äs)-*, B. *rin-* [5] « quitter, renoncer », qui s'accorde avec skr. *riṇā́ti*, avec i.-e. **-nā, ríṇvati* « faire couler, congédier », *rīṇa-* « coulant », gr. ὀρίνω « mettre en mouvement », etc. [6] Déjà en indo-européen la même racine verbale pouvait être munie de plusieurs suffixes à nasale : cf. skr. *kṣiṇā́ti, kṣiṇóti*, gr. φθίνω « périr, détruire »; skr. *mināti* et *minóti* « nuire »; skr. *riṇā́ti* et *ríṇvati*; skr. *yunákti*, lat. *jungo* et gr. ζεύγνυμι, etc. L'antithèse A. *on(äs)-*, B. *aun(ask)-* avec **-n(e/o-)* : skr. *āpnóti*, avec **-neu*, etc., n'a donc rien d'étonnant; cf. aussi A. *rin(äs)-* en face de skr. *riṇā́ti*.

Il faut mentionner aussi les subjonctifs, les optatifs, etc., en *-ñ*, qui attestent d'anciens thèmes de présents en **-n* [7].

Le vocalisme de la syllabe radicale n'obéit pas à une règle fixe : on a ajouté *-näs* (A), *-nask* (B) à n'importe quelle racine. On remar-

1 Cf. p. 232 sq.

2 *Formes*, p. 26 (*yaneṃ* est une lecture de Lévi; cf. aussi Lévi); cf. aussi Pedersen, *Tocharisch*, p. 160, note 1, qui donne lat. *prodinunt*, etc., à côté de lit. *einù*, mais qui ne cite pas Meillet.

3 V. W., *Lexique*, p. 87.

4 Ibid., p. 9 sq.

5 On en trouve *riññimar* (1 sg. opt. méd.-pass.) et *rintsi* (inf.) en B : Lévi cite e.a. *rīnasträ* et *rinästrä* (3 sg. prés. ind. méd.-pass. : cf. A. *rinäṣtär*), et *rinaṣṣeñca* (part. prés. act.), formes qui semblent plaider pour B. **rinask-*.

6 V. W., *Lexique*, p. 107. J. Duchesne, p. 144, donne la même étymologie.

7 Cf. p. 275 sq.

quera que déjà en indo-européen, le vocalisme des racines pourvues de *-*ne/o-*, etc., était flottant : cf. gr. πίνω ; lit. *einù*, tokh. B. *y(a)neṃ* et *ynemane* ; lit. *bùdinu* ; arm. *bekanem* « briser » ; gr. θηγάνω « aiguiser » ; lit. *auginù* « faire croître », etc.

La flexion est celle de la majorité des présents en *-*sk(e/o-)* ; il s'agit donc du type thématique primaire[1] : cf. le contraste entre A. *kumsam* (1 sg. act.), *kumseñc* (3 pl. act.) [2] d'une part et *kumnäṣ* (3 sg. act.) d'autre part ; cf. aussi B. *känmaskeṃ* (3 pl. act.) et B. *känmasträ* (3 sg. méd.-pass.), etc. La 1 sg. méd.-pass. est athématique : cf. A. *pānäsmār*, A. *tsäknäsmār* (*tsäk-* « brûler »), etc. Cette personne est également athématique dans les formes simples des verbes en *-*sk(e/o-)* [3]. Le caractère athématique, bien que secondaire dans ce cas, a été généralisé.

3. — Il y a quelques présents, qui semblent caractérisés par un suffixe *-nās* (A), *-nāsk* (B) : A. *päknās-*, B. *päknās(k)-* (B. *päknāstär*, 3 sg. méd.-pass. < **päknāsktär*) de *päk-* « viser, avoir l'intention de » ; A. *yäknās-* (*yäk-* « être négligent ») ; A. *yomnās-*, B. *yänmāsk-* (avec métathèse *mn* > *nm* : cf. p. ex. B. *yänmāṣṣäṃ*, 3 sg. act.) de *yom-*, *yäm-* « obtenir, atteindre » ; A. *winās-*, B. *wināsk-* (cf. p. ex. B. *wināṣṣäṃ*, 3 sg. act.) « honorer, adorer » ; A. *käntsās-* (< **käntsnās-* par dissimilation) « avouer », etc. A première vue on serait tenté d'analyser ce suffixe en *-nā* + *s(k)* d'après l'exemple de A. *-näs*, B. *-nask*[4]. On a bien affaire à *-s(k)*, mais l'origine de *-nā* doit être cherchée ailleurs. Comme SSS[5] l'ont bien vu, plusieurs de ces verbes possèdent un subjonctif, un optatif, etc., en *-nā(sk)*. Or, il semble que l'on doive partir de subjonctifs en *-nā*[6] sur lesquels ont été formés des optatifs, des substantifs verbaux, des infinitifs (B) d'une part, des présents de l'indicatif d'autre part : la plupart de ces subjonctifs étaient bâtis eux-mêmes sur des thèmes en *-*n*, qui se rapportaient à l'origine au présent de l'indicatif[7].

La ressemblance des subjonctifs en *-nā* avec les présents de l'indicatif en *-nā* (suffixe à nasale)[8] a fait passer les premiers au pré-

1 Cf. p. 232 sq.
2 *kums-* < **kumns-* par simplification.
3 Cf. p. 241.
4 Cf. p. 249 sq.
5 § 445, p. 361 sq.
6 SSS, § 445, p. 361.
7 Un ancien thème de présent **wins-*, sans *ā* (du subjonctif), est conservé dans A. *wawiṃṣur-* (absolutif) ; pour *ṣ*, cf. p. 284.
8 Cf. p. 246 sq.

sent, où l'on a ajouté *-s(k)* à *-nā* au cas où il s'agissait de causatifs, sous l'influence des subjonctifs-causatifs en *-nās(k)* : cf. le contraste A. *päknās-* (prés.) : B. *päknā-* (subj.) ; A. *yomnās-*, B. *yänmāsk-* (prés.) : A. *yomnā-*, B. *yänmā-* (subj., subst. verbal, etc.).

Rien de spécial à noter sur le vocalisme de la racine de ces présents : cf. la remarque sur les thèmes en **-n(e/o-)* [1]. Quant à la flexion, elle se rattache au type thématique primaire, comme celle de la majorité des présents en **-sk(e/o-)* [2] : cf. A. *wināsam* (1 sg. act.), *wināsamäs* (1 pl. act.), *wināseñc* (3 pl. act.) en face de *wināṣ* (3 sg. act.) ; B. *wināskau* = A. *wināsam* ; B. *wināṣṣäṃ* = A. *wināṣ*, etc. Pour B. *wināṣṣäṃ*, cf. B. *weṣṣäṃ*, etc. [3]

4. — Présents des thèmes (généraux) en *-w*

L'origine de *-w* a déjà été indiquée [4]. Comme *-w* figure dans tout le paradigme, on ne peut le considérer comme un suffixe caractérisant un thème spécial, mais comme un élargissement général. Il se peut donc qu'au présent quelque marque de ce temps s'ajoute au thème en *-w* : cf. A. *rsu-* (*räsw-*) « arracher, déchirer », qui reçoit le suffixe à nasale *-nā* (*rsunāmāṃ, rsunātsi*). Pour former le causatif on ajoute *-s* (A) au thème se terminant par *-w* : cf. p. ex. A. *ritw-* « être réuni » avec *ritwṣant*, part. prés. act. Les présents non caractérisés appartiennent à la classe thématique. On trouve surtout le type secondaire : A. *sparcw-* « se tourner » avec *sparcwaträ* et *spar[c]wanträ* ; A. *ritw-* et B. *ritt-* « être réuni » avec A. *ritwaträ*, A. *ritwanträ*, B. *ritteträ*, etc. ; A. *nätsw-* « mourir de faim », avec *nätswatsi*. Se rattachent au type thématique primaire A. *pañw-* « tirer » avec *pañwäṣ*, *pañwamträ*, *pañwmāṃ*, et A. *malyw-* « écraser » avec *malywät* et *malywmāṃ*. Une contamination avec le type thématique primaire s'observe dans A. *sparcw(ä)ṣ* et A. *sparcwmāṃ* (à côté des autres formes se rapportant au type thématique secondaire).

Le verbe A. *täkw-*, dont le sens n'est pas connu, a *täkwātsi* comme infinitif : analogie des bases dissyllabiques lourdes en *-ā* [5].

En ce qui concerne le vocalisme de la racine, notons que A. *sparcw-*, A. *pañw-*, A. *malyw-* ont le degré fort : A. *sparc(w)-* remonte

1 Cf. p. 250 sq.
2 Cf. p. 241.
3 Cf. p. 238.
4 Cf. p. 225 sq.
5 Cf. p. 231 sq.

à i.-e. **spe/ort-*, avec lit. *spartas*, etc.[1]; A. *pañ(w)-* < i.-e. **pen-*, avec e.a. got. *spinnan*[2]; A. *mal(yw)-* < i.-e. **mel-*, avec v. irl. *melim*, etc.[3] Au contraire A. *nätsw-*, A. *ritw-* et B. *ritt-*, A. *rsu-* ont le degré réduit ou faible: A. *näts(w)-* < i.-e. **nə$_1$ghu̥-*[4]; à côté de A. *ritw-*, B. *ritt-* on trouve A. *retwe*, B. *raitwe*, à degré fort[5]; A. *rs(u)-* enfin représente i.-e. **rus-* (chute de *u* en syllabe ouverte: cf. *rsunāmāṃ*), etc.[6]

5. — Présents des thèmes (généraux) en *-tk*

Il s'agit de dénominatifs, comme nous l'avons déjà démontré[7]. Vu que *-tk* est un élargissement général et non un suffixe caractérisant quelque thème spécial, ils peuvent être munis au présent de suffixes: ainsi en dialecte A, où presque tous les thèmes en *-tk* sont pourvus de *-nā*[8]. On en trouve aussi des causatifs: cf. A. *kātkäṣtär*, *kātkässi* de *kātk-* « se réjouir »; A. *lutkäsmāṃ*, *lutkässi* de *lutk-* « faire devenir »; B. *klutkäṣṣäṃ* de *klutk-* = A. *lutk-*, etc.

Les thèmes simples se rattachent au type thématique secondaire: cf. A. *yutkatär* de *yutk-* « se soucier de, être attristé »; A. *sätkatär* et *sätkantär* de *sätk-* « s'établir »; B. *klautkonträ* de *klautk-* « se tourner, devenir », etc. Mais A. *kātkmāṃ* de *kātk-* « se réjouir » semble appartenir à la classe thématique primaire. Le dialecte B présente *katkemane*.

II. — **Thèmes du parfait**

En général le thème du parfait (de l'indicatif) figure aussi au subjonctif, à l'optatif, à l'impératif, au part. passé (+ absolutif), à l'adj. verbal II, avec son dérivé le subst. verb., et à l'infinitif (en dialecte B). Il y a quelques verbes qui présentent un thème spécial pour le subjonctif: ce thème spécial n'est autre que le thème du parfait de l'indicatif, auquel quelque caractéristique a été ajoutée. Dans

1 Cf. p. 226.
2 Cf. p. 225.
3 Cf p. 246.
4 Cf. p. 226.
5 Cf. p. 225.
6 V. W., *Lexique*, p. 108; même étymologie chez J. Duchesne, p. 181.
7 Cf. p. 226 sq.
8 Cf. p. 247 sq.

ce cas l'optatif, l'adj. verb. II et l'infinitif (B) sont construits sur le subjonctif. Les parfaits tokhariens reposent en partie sur des parfaits indo-européens, en partie sur des aoristes.

1. — Supplétisme présent: parfait

En indo-européen on pouvait avoir pour une même idée verbale deux racines différentes, l'une ayant le sens imperfectif, l'autre la valeur perfective. Cette différence de racines distinguait le présent (imperfectif) de l'aoriste (perfectif) : cf. gr. ὁράω : ἰδεῖν, φέρω : ἤνεγκον, lat. *fero*: *tuli*, gr. hom. ἔδω : φαγεῖν, etc.[1] Il en est de même en tokharien[2], où pour une même idée existent dans beaucoup de cas deux racines dont l'une se rapporte au présent, l'autre au parfait: cette dernière n'y est donc autre qu'une ancienne racine d'aoriste à sens perfectif. Toutefois ces aoristes sont devenus de vrais parfaits, aussi bien en structure qu'en flexion. On citera: A. *āk-*, B. *ak-*, *āk-*, prés. et A. *wā-*, B. *wāy-*, parf. « fahren, führen »; AB. *i-*, prés. et A. *kalk-*, B. *mas-*, *yk-*, parf. « aller »; A. *e-*, B. *ai-*, prés. et A. *wäs-*, B. *was-*, parf. « donner »; A. *träṅk-*, prés. et A. *we(ñ)-*, parf. « dire, parler »; AB. *pär-*, prés. et AB. *kām-*, parf. « porter, chercher, prendre »; AB. *çu-*, prés. et A. *tāp-*, parf. « manger », etc.

2. — Caractéristiques générales

a) — Redoublement

Le redoublement dans le thème du parfait tokharien remonte à une caractéristique du thème du parfait indo-européen (influence aussi des aoristes redoublés du type de gr. πεφνεῖν, etc.?). L'indicatif l'a presque complètement perdu: une seule classe, celle des causatifs, en dialecte A, l'a conservé. En revanche le part. passé le présente fréquemment[3].

1. — Dans les racines à initiale consonantique, la consonne initiale est répétée; la voyelle est *e* (du moins à l'origine)[4]. Le tokharien perpétue donc un état indo-européen: cf. gr. γέγονα, lat. *cecidi*, skr.

[1] Cf. Hirt, IV, § 129, p. 307 sq.
[2] Cf. aussi Pedersen, *Tocharisch*, p. 190.
[3] Voir SSS, § 432, p. 346 sq.
[4] Contre Schulze, p. 171.

cakāra, etc. Exemples : B. *kekenu* (part. passé de *ken-* « se réaliser »), B. *kekesu* (idem de *kes-* « s'éteindre, périr »), B. *ṣeṣṣirku* (idem de *ṣirk-* [1] « surpasser, devancer »), B. *weweñu* et A. *wewñu* (idem de *weñ-* « dire, parler »), etc. A. *wewñu* est le seul exemple de ce dialecte qui ait conservé *e* comme tel ; partout ailleurs *e* a passé à *a* : cf. A. *kaknu* = B. *kekenu*, A. *kaksu* = B. *kekesu*, A. *ṣaṣärku* = B. *ṣeṣṣirku*, etc. En dialecte B aussi il y a des exemples de ce passage de *e* à *a* : *kakraupau* (part. passé de *kraup-* « entasser »), *tatākau* (idem de *tāk-* « devenir, être »), etc.

Des formes telles que lat. *tutudi, scicidi,* skr. *tutóda, cichide,* etc., ont introduit (secondairement) la voyelle de la racine dans la syllabe du redoublement. Un phénomène analogue s'est produit dans quelques verbes du dialecte A : au cas où la racine présente une voyelle longue, la syllabe du redoublement la reçoit aussi. Seulement la voyelle longue radicale tombe (*ä* en syllabe fermée) : *pāplu* (*pāl-* « louer »), *rārpu* (*rāp-* « creuser »), *māmäntu* (*mānt-* « se fâcher, injurier, froisser »), *wāwäsku* (*wāsk-* « se mouvoir »), etc. La voyelle de la syllabe du redoublement est également *ā* s'il y a une diphtongue dans la racine ; mais celle-ci se maintient : *pāpeku* (*pek-* = B. *paik-* « écrire, peindre »), *tsātseku* (*tsek-* = B. *tsaik-* « façonner, former »), *māmrosku* (*mrosk-* = B. *mrausk-* « renoncer (au monde), en avoir assez »), *kākotu-* (*kot-* = B. *kaut-* « fendre, couper »), etc. Toutefois des formes sporadiques telles que *lālupu* (*lop-* = B. *laup-* « enduire, souiller »), *kākrupu* (d'ordinaire on a *kākropu* : *krop-* = B. *kraup-* « rassembler ») prouvent qu'il y avait une tendance à affaiblir le vocalisme de la racine après la syllabe du redoublement en *ā* même dans les racines offrant une diphtongue. Le dialecte B ne connaît pas le redoublement en *ā* : *mamāntaṣ* [2] = A. *māmäntu*, *kakraupau* = A. *kākropu, kak(k)āccu-* de *kātk-* « se réjouir », etc.

Il y a lieu d'attirer l'attention sur quelques formes où l'ancien redoublement n'est presque plus reconnaissable. Il s'agit de verbes qui ont *w* ou *y* comme consonne initiale. La syllabe du redoublement est **we* > *wa* ou **ye* > *ya* ; quelquefois la voyelle de la racine est *ä*. Dans ce cas *w* et *y*, consonnes initiales de la racine, se vocalisent en *u* et *i*, de sorte que l'on obtient *wau* et *yai* > A. *wo* et *ye*. Exemples : A. *wotk-*, thème du parfait caus. de *wätk-* « commander » ;

[1] *ṣärk-* (caus.).
[2] Acc. sg.

A. *worpu*, part. passé de *wārp-* « entourer » (on a affaire ici à une évolution *worpu* < **wāwärpu*: cf. B. *wawārpau*) [1]; A. *yet-*, B. *yait-* (cf. *yaitu*, part. passé), thème du parfait caus. de *yät-* « orner »; A. *yaiwu*, B. *yaipu*, part. passé de (A.) *yäw-*, (B.) *yap-*, etc. « entrer », etc. La graphie *yaiwu* en dialecte A (cf. B. *yaipu*) prouve que le développement *wa* + *u*, *ya* + *i* est de date assez récente: on trouve même A. *yāytu*, part. passé de *yāt-* « être apte à, dompter », où la graphie *āy* a été conservée, en opposition avec A. *worpu* <**wāwärpu*, où l'évolution *āwä* > *au* > *o* s'est déjà produite.

D'autre part il y a plusieurs verbes à initiale *w* ou *y* qui ne présentent pas le redoublement, bien qu'on l'attende: A. *yāmu*, part. passé de *yām-* « faire »; A. *yomu*, idem de *yom-* « obtenir, atteindre »; A. *wasu*, idem de *was-* « habiller »; B. *yāmu* = A. *yāmu*; B. *ausu* = A. *wasu*, etc.

2. — En cas d'initiale vocalique, celle-ci reste inchangée: A. *eṃtsu*, B. *eṅku*, part. passé de (A.) *ents-*, (B.) *eṅk-* « saisir, prendre »; B. *eru* [2], A. *aru*, idem de *ar-* « produire, créer », etc. Cet usage aussi est d'origine indo-européenne, car on ne peut regarder l'allongement de la voyelle initiale (contraction avec *e*: cf. l'augment temporel) dans des formes telles que gr. ἦα, gr. ἦχα, lat. *ēdi*, etc., comme reflétant un état indo-européen très ancien [3].

3. — W. Schulze [4] était d'avis que le dialecte B possédait quelques formes de participes passés (causatifs) qui présentaient un « double » redoublement: B. *ceccalor-*, absolutif de *tal-* « lever, porter », correspond à A. *caclu*, part. passé de *täl-*; B. *çeççarsoṣ*, part. passé [5] de *kars-* « savoir », équivaut à A. *çaçärs*, 3 sg. parf. ind. act. de *kärs-*; B. *ṣeṣṣirku*, part. passé de **ṣärk-*, *ṣirk-* « surpasser, devancer », s'accorde avec A. *ṣaṣärku* de *ṣärk-*, etc. D'après Schulze une forme comme B. *ceccalor-* remonterait à **cececalor-*: il s'agirait d'un part. redoublé bâti sur un thème du parf. de l'ind. également redoublé (causatif). Cette thèse est à rejeter: on a simplement affaire à des formes, où la consonne initiale de la racine a été redoublée secondairement [6] à la suite de sa position médiale après la syllabe du

1 Cf. SSS, p. 411, note 2.
2 Forme citée par Couvreur, *Étymologie*, p. 12.
3 Hirt, IV, § 116, p. 260 sq.
4 P. 171 sq.; voir aussi SSS, § 432, p. 349.
5 SSS, § 432, p. 349.
6 Cf. p. 54.

redoublement; on citera ici un part. passé (caus.) du dialecte A, où le même phénomène s'est produit: *caccrīku* à côté de *tatriku* (*trik-* « être troublé, s'égarer, pécher »).

4. — Le même auteur[1] a attiré l'attention sur le contraste qui existe entre le dialecte A et le dialecte B en ce qui concerne les formes du parfait des verbes causatifs[2]: en dialecte A ils présentent le redoublement aussi bien à l'indicatif qu'au part. passé; en dialecte B au contraire il n'y a que le part. passé qui semble avoir conservé le redoublement: le parfait de l'ind. y offre une voyelle longue ou une diphtongue dans la syllabe radicale. En dialecte A la racine est toujours faible (zéro ou *ä, i, u*). Exemples du parfait de l'ind.: A. *saspärtw-* = B. *spyārt-* de (A.) *sparcw-*, (B.) *sport-* « se tourner »; A. *raritw-* = B. *raitt-* de (A.) *ritw-*, (B.) *ritt-* « être réuni »; A. *paprutk-* = B. *prautk-* de (AB.) *prutk-* = skr. *rudh-*; A. *lyalyutk-* = B. *klyautk-* de (A.) *lutk-*, (B.) *klutk-* « faire devenir », etc. Schulze croyait que les formes à voyelle longue ou diphtongue dans la syllabe radicale en dialecte B, reposaient sur des formes redoublées telles qu'on les trouve en dialecte A: l'allongement (*ā*) ou la diphtongue s'expliquerait par « Konsonantenausfall und Vokalkontraktion ». Il comparait à des formes telles que v. sax. *hēt* en face de got. *haíhait*, v.h.a. *stioz* en face de got. *staístaut*, etc., et renvoyait même à v. lat. *fhefhaked* en face de lat. *fēci*[3]. En vérité les parfaits (de l'indicatif) à voyelle longue ou diphtongue du dialecte B ne peuvent remonter à des parfaits redoublés: aucune loi phonétique du tokharien ne peut expliquer l'évolution proposée par Schulze. D'ailleurs on notera que le part. passé des mêmes verbes (en dialecte B) est pourvu d'un redoublement tout comme en dialecte A: ainsi B. *keklyutku* = A. *lyalyutk-* (thème du parfait); B. *rerit(t)u* = A. *raritwu*; B. *peprutku* = A. *paprutku*, etc. Il est clair que B. *klyautk-* (à côté de *keklyutku*), B. *raitt-* (à côté de *rerit(t)u*), B. *prautk-* (à côté de *peprutku*), etc., *appartiennent à un autre type de parfaits:* les formes redoublées à vocalisme faible dans la syllabe radicale ont été remplacées, par analogie, par des formes non munies d'un redoublement et présentant la voyelle longue ou diphtongue dans la racine. On a affaire aux parfaits

[1] P. 166 sq.

[2] Cf. p. 269 sq.

[3] Suggestion de E. Meyer, que Schulze ne cite qu'avec réserve (p. 173 sq.).

(causatifs) à voyelle allongée[1] et aux parfaits à degré en *o* (diphtongues) sans alternance[2].

b) — Palatalisation (secondaire) de la consonne initiale

Plusieurs formes verbales se rattachant au thème du parfait (indicatif) ou au thème du part. passé, présentent la mouillure de la consonne initiale: A. *çärs-*, B. *çars-* (ind.) de (A.) *kärs-*, (B.) *kars-* « savoir »; A. *cärk-*, B. *cark-* (ind.) de (A.) *tärk-*, (B.) *tark-* « lâcher, congédier »; A. *lyw-*, B. *lyuw-* (ind.) de (A.) *lu-*, (B.) **lu-* « envoyer »; A. *lyep-* (ind. caus.) de *lep-* « rester »; A. *lyok-* (ind.) et *lyalyku* (part. passé) de *luk-* « éclairer, briller »; A. *ñak-* (ind. caus.) de *nak-* « périr, disparaître », etc. Comme le prouve A. *lyalyku,* part. passé à redoublement de *luk-,* une assimilation se produit parfois entre la consonne initiale du redoublement et celle de la racine: cf. aussi A. *cacäl-* (ind.) et *caclu* (part. passé) de *täl-* (caus.) « lever, porter »; A. *lyalym-* (ind.) et *lyalymu* (part. passé) de *läm-* (caus.) « se trouver, être assis », etc.[3]

On voit que cette palatalisation de la consonne initiale constitue une caractéristique du thème du parfait (ind. ou part. passé). Dans beaucoup de cas cette mouillure n'est autre qu'un *procédé morphologique,* dont le caractère secondaire est souvent très clair:

1°. — Quelques formes appartenant aux parfaits à alternance degré fort en *o*: degré faible[4], ont cette palatalisation: A. *çärs-*, B. *çars-* (ind.) de (A.) *kärs-*, (B.) *kars-* « savoir »; A. *lyw-*, B. *lyuw-* (ind.) de (A.) *lu-*, (B.) **lu-* « envoyer », etc. Il est à remarquer que le dialecte A présente la palatalisation au singulier de l'ind. act. où le vocalisme répond au degré faible de l'indo-européen[5]: en dialecte B elle se trouve aussi dans les formes à degré en *o*.

2°. — La consonne *ts* qui continue une consonne indo-européenne palatalisée, est souvent palatalisée une seconde fois dans le thème du parfait de quelques verbes: ainsi A. *çaçräṣt,* 2 sg. parf. ind. act.

[1] Cf. p. 264 sq.

[2] Cf. p. 268.

[3] A. *kälp-* « obtenir, atteindre » a un thème de parfait (caus.) *kakälyp-*, comme A. *pälk-* « chauffer, torturer » a *papälyk-*; ce genre de mouillure rappelle la palatalisation (secondaire-analogique) dans certains imparfaits comme A. *sälypār,* 3 pl. act. de *sälp-* « brûler, être ardent » (cf. p. 282, note 7).

[4] Cf. p. 265 sq.

[5] Cf. p. 267.

(caus.) de *tsär-* « déchirer, séparer » ; A. *çaçälpu,* part. passé (caus.) de *tsälp-* « aller, passer ; être délivré » [1] ; A. *çuk,* 3 sg. parf. ind. act. de *tsok-, tsuk-* « boire » (en B on trouve le subst. *çuke* = skr. *rasa-,* qui dérive du thème du parfait), etc. En dialecte B il y a aussi *tsy* comme forme palatalisée (secondairement) de *ts* : *tsyālpāte,* 3 sg. parf. ind. méd.-pass. (caus.) de *tsalp-* (= A. *tsälp-,* avec *çalp-,* etc.).

3°. — Dans A. *crañk-,* thème d'un imparfait bâti sur un parfait [2], se rattachant à *träñk-* « dire, parler », la consonne initiale est mouillée en position antéconsonantique.

4°. — Les consonnes *m* et *p,* qui ne sont pas exposées à la palatalisation primaire, sont quelquefois palatalisées dans le thème du parfait en dialecte B : *spyārta,* 3 sg. parf. ind. act. (caus.) de *sport-* [3] « se tourner » ; *myāska,* idem de *mask-* « changer, échanger » [4], etc. On voit donc qu'il s'agit dans ces exemples d'une extension analogique de la palatalisation de la consonne initiale. Cependant il n'est pas douteux que ce phénomène n'ait été à l'origine purement *phonétique.* Le fait que cette palatalisation se produit à l'initiale, et le fait qu'elle ne s'observe que dans le thème du parfait (ind. et part. passé) prouvent qu'il faut partir de la syllabe du redoublement, où la voyelle était *e* (à l'origine) [5] : une palatalisation phonétique y était donc possible. Le résultat était : une forme de parfait à consonne initiale mouillée. Cette palatalisation devint un procédé morphologique : même des formes non redoublées l'ont reçue.

c) — La voyelle « thématique » *ā*

1. — Le thème du parfait de la plupart des verbes tokhariens présente la voyelle *ā* entre la syllabe de la racine et la désinence proprement dite ; en B il y a souvent *a* (affaiblissement *ā* > *a*). Exemples : A. *kälkāṣt,* 2 sg. parf. ind. act. de *kälk-* « aller » ; A. *mukāṣt,* idem de *muk-* « quitter, lâcher » ; A. *tswānt,* 3 pl. parf. ind. méd.-pass.

[1] Le thème *çalp-* du parfait semble avoir influencé le thème (simple) du présent, où l'on trouve *çalp-* (on attend *tsalp-*) : cf. A. *çam-* (prés.) à côté de *(ça)çmānt,* 3 pl. parf. ind. méd.-pass. (caus.) de *tsäm-* « croître » ; voir aussi A. *çert-* (prés.) en face de *tsärt-* (parf.) « pleurer, se plaindre », dont les formes en *ç* ne sont pas conservées dans le thème du parfait.

[2] Cf. p. 282.

[3] Cf. B. *spārttaskeṃ,* 3 pl. prés. ind. act. : p. 225, note 1.

[4] Cf. B. *maskäṣṣäṃ,* 3 sg. prés. ind. act.

[5] Cf. p. 254 sq.

de *tsu-* « (se) joindre » ; A. *çaçrāṣt,* 2 sg. parf. ind. act. (caus.) de *tsär-* « déchirer, séparer » ; A. *sasrukāt,* 3 sg. parf. ind. méd.-pass. (caus.) de *sruk-* « tuer » ; A. *ākṣiññāmäs,* 1 pl. parf. ind. act. de *āks-* « enseigner, annoncer » ; B. *lyakāwa,* 1 sg. parf. ind. act. de *lak-* (*lkāsk-*) « voir » ; B. *paiykāmai,* 1 sg. parf. ind. méd.-pass. de *paik-* « écrire, peindre » ; B. *sälkāmai,* idem de *sälk-* « sucer » ; B. *kraupāte,* 3 sg. parf. ind. méd.-pass. de *kraup-* « entasser », etc. En dialecte A il n'y a qu'une seule série de verbes qui ne présentent pas cette voyelle caractéristique (qui joue pour ainsi dire pour le parfait le rôle de voyelle « thématique »), à savoir la catégorie des parfaits en *-s* [1]. Toutefois elle y a pénétré dans le médio-passif de l'indicatif.

Cette voyelle se réduit à *a* après une longue ou une diphtongue (dans la syllabe radicale) en dialecte A : *tākaṣt,* 2 sg. parf. ind. act. de *tāk-* « être » ; *lotkaṣ[t],* idem de *lotk-* (= B. *klautk-*) « se tourner, devenir » ; *kropat,* 3 sg. parf. ind. méd.-pass. de *krop-* (= B. *kraup-*) « rassembler » ; *pekamät,* 1 pl. parf. ind. méd.-pass. de *pek-* (= B. *paik-*) « écrire, peindre », etc. [2] Cependant il y a aussi des formes, qui n'offrent pas cette réduction : cf. *ālsāt,* 3 sg. parf. ind. méd.-pass. de *āl-* « éloigner, séparer » ; *osānt,* 3 pl. du même temps de *o(n)-* (= B. *aun-*) « atteindre, commencer » ; *pkāmāc,* 2 pl. impér. méd.-pass. [3] de *kām-* « porter, chercher » (à côté de *kāmat* et *kāmant,* 3 sg. et 3 pl. du parf. de l'ind. méd.-pass.) ; *eṣār,* 3 pl. imparf. act. de *e(s)-* (= B. *ai(sk)-*) « donner » ; *klyoṣār,* idem de *klyos-* (= B. *klyaus-*) « entendre, écouter » [4], etc. On admettra que la réduction de *ā* à *a* en dialecte A était générale à l'origine, mais que par l'action de l'analogie des formes, où *ā* s'était maintenu phonétiquement, *ā* s'est substitué à *a* dans beaucoup de formes où la dernière voyelle seule était régulière.

Le dialecte B ne connaît pas cette réduction : cf. *takāsta* [5] à A. *tākaṣt* ; *kraupāte* à A. *kropat* ; *paiykāmai,* 1 sg. parf. ind. méd.-pass., en face de A. *pekamät,* 1 pl. du même temps, etc. D'autre part on comparera aussi *klyautkasta* à A. *lotkaṣ[t]* : la forme de B a *-asta* < **-āsta* par affaiblissement de *ā* en *a* (cf. *takāsta*), etc.

[1] Cf. p. 271 sq.

[2] Cet *a* a même passé à *ä* (> disparition en syllabe ouverte) dans A. *täk[m]äs* (1 pl. parf. ind. act.) < **tākamäs,* et dans A. *kropte* (2 sg. parf. ind. méd.-pass.) en face de *pekamät.* Il y a encore d'autres exemples de cette évolution : cf. A. *mäntlune* < **mäntalune* (p. 265, note 5).

[3] Pour l'impératif, p. 290 sq.

[4] Pour l'imparfait, cf. p. 281 sq.

[5] Affaiblissement de *ā* de la racine.

2. — La voyelle « thématique » *ā* s'observe non seulement à l'indicatif, mais aussi au subjonctif, à l'impératif, au part. passé, à l'adj. verb. II et à l'infinitif (en dialecte B). Comme exemples de subjonctifs on peut citer : A. *kälkāmäs,* 1 pl. act. de *kälk-* « aller » ; A. *tärkāc,* 2 pl. act. de *tärk-* « lâcher, congédier » ; A. *tāpaṣ* (réduction de *ā,* après *ā*), 3 sg. act. de *tāp-* « manger » ; B. *tākau,* 1 sg. act. de *tāk-* « devenir, être », etc. Parmi les formes de l'impératif, il y a à mentionner : A. *pkāmāc,* 2 pl. méd.-pass. de *kām-* « porter, chercher » ; A. *pätskāc,* idem de *tsäk-* « tirer » ; B. *ptāka,* 2 sg. act. de *tāk-,* etc.

Dans les formes du part. passé *ā* se combine avec la désinence caractéristique *-u*; on a donc *-au* en B, *-o* en A : B. *kakraupau* de *kraup-* « entasser », B. *tatākau* de *tāk-* « devenir, être », B. *nanautau* de *naut-* « périr, disparaître », A. *pänwo* de *pänw-* « tirer », A. *märso* de *märs-* « oublier », A. *ritwo* de *ritw-* « être réuni », etc. L'adj. verb. II présente : A. *kätkāl* de *kätk-* « franchir, passer », A. *sälpāl-* de *sälp-* « brûler, être ardent », A. *yutkāl* de *yutk-* « se soucier de, être attristé », B. *lkāl(ñe* : subst. verbal) de *lak-, läk-* « voir », etc. Il y a enfin l'infinitif en dialecte B : cf. *lkātsi* du même verbe, *wāyatsi* de *wāy-* « fahren, führen », etc.

Des aspects particuliers de la voyelle « thématique » du thème du parfait seront étudiés passim ci-dessous ; nous y reviendrons aussi dans la partie, qui traite la Flexion des verbes [1].

3. — Quelle est l'origine de *ā*? Il s'agit de la voyelle de la *seconde syllabe accentuée (sens perfectif) de bases lourdes dissyllabiques,* voyelle qui a été étendue par analogie à presque tous les verbes. Un phénomène analogue s'est produit en grec, où l'on a p. ex. les aoristes du type ἐμάνην, ἐφάνην, etc. (**ē* de bases lourdes dissyllabiques), en lituanien, où *o* dans une forme comme *bùvo* « il a été » atteste une ancienne racine lourde dissyllabique en **-ā,* en latin, avec *eram, erās,* etc. [2]

En tokharien on peut partir aussi bien de thèmes de parfait que de thèmes d'aoriste : cf. gr. ἔγνωκα, skr. *jajñáu* d'une part, et gr. ἔγνων d'autre part ; skr. *paprấu* à côté de *áprāt,* gr. πλῆτο, etc. Mais les formes comme A. *çaçmāwā* (*ṣtäm-,* caus. « être debout, se trouver, être »), B. *weñāwa* (*weñ-* « dire, parler »), etc. [3], 1 sg. parf. ind. act.

[1] Cf. p. 297 sq.
[2] Voir déjà MEILLET, *Formes,* p. 3.
[3] Cf. p. 56.

en *-āwā* (A), *-ăwa* (B) [1], doivent être comparées plus spécialement à des parfaits sanskrits en *-āu* tels que *jajñáu, dadáu*, etc.

Les voyelles indo-européennes **ē, *ō, *ā* devaient aboutir toutes à tokh. *ā*. Parmi les thèmes du présent nous en avons trouvé quelques-uns qui se rapportent à des bases dissyllabiques lourdes accentuées sur la seconde syllabe: ainsi A. *lkā-* « voir », A. *mäntā-* « se fâcher, injurier, froisser », A. *tswā-* « (se) joindre », etc. On y ajoutera B. *lkāṡk-* « voir », la racine *lkā-* munie du suffixe **-sk(e/o-)*. Or les formes du parfait des mêmes verbes se rattachent également à des bases accentuées sur la seconde syllabe [2]; *ā* s'y observe donc aussi: B. *lyakāwa*, 1 sg. parf. ind. act.; B. *lkātsi*, inf. (= A. *lkātsi*: thème du présent); B. *lkāl(ñe*: subst. verb.; cf. A. *lkāl*: thème du présent) [3], etc., de *lkā-*; B. *çwātsi*, inf. de *çu-* « manger » (= A. *çwātsi*: thème du présent); A. *māntat* et *māntant* (*a* < *ā* après *ā*), 3 sg. et 3 pl. parf. ind. méd.-pass. de *mäntā-*, *mānta-* (parfait à allongement) [4]; A. *tswāt* et *tswānt*, idem; *tswo*, part. passé, de *tswā-*, etc.

Le fait que l'on a affaire à des bases dissyllabiques lourdes (primaires ou secondaires) à seconde syllabe accentuée, explique aussi pourquoi la 3[e] pers. pl. act. des subjonctifs en *-ā* du dialecte A se termine par *-eñc*: cf. *kälkeñc* de *kälk(ā)-* « aller », *tsälpeñc* de *tsälp(ā)-* « aller, passer; être délivré », *tākeñc* de *tāk(a)-* « être », etc. Le subjonctif qui appartient au système du présent en ce qui concerne la flexion, a *-eñc* < i.-e. **-enti* comme les présents athématiques en *-ā* (bases lourdes dissyllabiques) [5]. Pedersen [6] part de l'aoriste radical de bases *seṭ*: il suppose que celui-ci a donné en tokharien un thème de parfait en *-a*. Or *-ā* seul est originel en tokharien: *a* représente *ā* dans des conditions spéciales.

3. — Caractéristiques spéciales

a) — Parfaits radicaux

Parfaits de bases lourdes monosyllabiques

AB. *tāk-* « devenir (B), être (AB) », qui ne s'emploie qu'au parfait, est apparenté à gr. τίθημι « mettre, placer » (cf. ἔθηκα), lat.

1 Cf. p. 297 sq.
2 Cf. p. 265 sq.
3 Cf. p. 232.
4 Cf. p. 264 sq.
5 Cf. p. 232.
6 *Tocharisch*, p. 185.

facio « faire », phryg. αδδακετορ [1]. En tokharien *tā-* remonte au degré fort. A. *kātk-* « se lever, s'élever, prendre naissance » est apparenté à skr. *jáhāti* « quitter, abandonner », av. *uzzā-* « se lever, sauter debout », gr. *χῆτος « manque, défaut », etc., i.-e. **ĝhē(i)*- [2]. A. *māsk-* « se tromper » remonte à i.-e. **mā-*, avec lett. *mânít, apmânít* « tromper », etc. [3] De ces verbes on trouve e.a. les formes suivantes au parfait de l'indicatif : A. *tākaṣt* et A. *kātkaṣt,* 2 sg. act. ; A. *tākar* et A. *kātkar,* 3 pl. act. ; A. *māskant,* 3 pl. méd.-pass. ; B. *takāsta* = A. *takāṣt,* etc. Ces parfaits correspondent aux aoristes du type de gr. ἔστην, skr. *ásthām,* gr. ἔβην, skr. *ágām,* etc., ou aux parfaits du type de gr. ἕστηκα, skr. *tasthâu,* etc. (en tokharien le redoublement s'observe au part. passé). Tant à l'aoriste qu'au parfait de ces bases lourdes monosyllabiques il y avait une alternance : cf. gr. ἔθηκα : ἔθεμεν, gr. ἕστηκα : ἕσταμεν, skr. *tasthâu* : *tasthimá,* etc. En tokharien la longue a été étendue au pluriel : le même phénomène s'est produit dans gr. ἔστην: ἔστημεν, dans skr. *ádām: ádāma* (en face de gr. ἔδωκα : ἔδομεν), dans gr. ἕστηκα : ἑστήκαμεν, etc.

La racine longue figure au subjonctif (A. *māskaṣ,* 3 sg. act. ; A. *tākeñc* [4] et A. *kātkeñc,* 3 pl. act. ; A. *māskantär,* 3 pl. méd.-pass. ;

[1] A rejeter l'étymologie proposée par STURTEVANT, *The Greek κ-Perfect and Indo-European -k(o)-*, *Language,* XVI (1940), p. 273 sq., qui rattache AB. *tāk-* à i.-e. **st(h)ā-* « être debout » : la perte de **s* en initiale serait inexplicable (une racine sans **s* à l'initiale, comme la propose PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 194, est sans doute à rejeter). Quant à la forme *päṣtāk* qui sert d'impératif à A. *tāk-*, il faut y voir une autre racine : i.-e. **st(h)āk-* (forme élargie d'i.-e. **st(h)ā-*) ou **stek-*, etc. « être debout, placer », avec ombr. *stakaz* « statutus », norv. *stagle* « poteau », skr. *stákati* « résister », etc. Sturtevant s'appuie sur AB. *tāk-*, parf., qu'il compare donc à tort à gr. ἕστηκα (hypothèse de Sapir), et sur quelques autres verbes en *-k,* pour faire admettre la théorie que le tokharien aurait connu un parfait en *-k,* comme le grec. Or, non seulement l'étymologie de AB. *tāk-* est erronée, mais aussi celle des autres verbes : A. *kälk-* « aller » correspond nettement à lat. *calco* (V. W., *Lexique,* p. 25), A. *pälk-* « voir » à gr. φλέγω, skr. *bhárga-* (IBID., p. 89 : pour le sens de « voir », cf. gr. λεύσσω en face de λευκός), A. *wāk-* « crever, (caus.) fendre, distinguer » à gr. ἄγνυμι (IBID., p. 155 ; cf. aussi PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 197), A. *kāk-* « crier, appeler » à skr. *hávate* « crier, invoquer » (V. W., *Lexique,* p. 29 : pour l'élargissement par *-k* en tokharien, cf. gr. καυχάομαι « se vanter », qui appartient à la même racine ; le redoublement y a un caractère intensif (verbes « crier », etc.). Cf. V. W., *Verbaalmorphologie,* p. 139 sq.

[2] Cf. p. 227.

[3] V. W., *Lexique,* p. 63.

[4] Les autres formes du subjonctif en dialecte A présentent la racine non élargie par *-k* : cf. *tām, tāt,* etc.

B. *tākat* et *tākaṃ*, 2 sg. et 3 sg. act., etc.), à l'optatif (A. *tākim*, *tākit*, etc., act.; B. *tākoym*, 1 sg. act.), à l'impératif (B. *ptāka*, 2 sg. act.), au part. passé (A. *kākätku*, A. *māmäsku*, B. *tatākau*), à l'adj. verb. II (A. *kātkal*), etc. Nous n'avons pas trouvé des exemples de l'infinitif (dialecte B).

Parfaits à voyelle allongée

1. — Plusieurs verbes, n'appartenant pas à la classe des causatifs [1], possèdent un parfait à voyelle radicale allongée, s'opposant à un présent à voyelle brève (ou *ä*) : A. *spārtw-* de *sparcw-* « se tourner », A. *tsārt-* de *çert-* « pleurer, se plaindre », A. *sāk-* de *sak-* « rester », A. *plānt-* de *plant-* « se réjouir », AB. *mānt-* de (A.) *mänt-* « se fâcher, injurier, froisser », AB. *pāl-* de AB. *päl-* « louer », etc. Une forme telle que A. *tsārt-* avec *ts* devant *ā* prouve [2] que l'allongement était devenu un *procédé morphologique général*. Attirons particulièrement l'attention sur l'allongement dans AB. *mānt-*: il s'agit, du moins en dialecte A, d'une racine dissyllabique lourde [3].

D'autres verbes ont *ā* aussi bien au thème du présent qu'au thème du parfait: A. *kārp-* « descendre », apparenté à v. sax. *hwerƀan* « se tourner, retourner, se promener » [4]; A. *wāsk-* « se mouvoir », qui se rattache à skr. *váhati* « porter, amener », *vāhana-* « portant », etc. [5]; AB. *wāk-* « crever, (caus.) fendre, distinguer », s'accordant avec gr. ἄγνυμι « casser, briser » [6], etc.

Dans notre Lexique [7], nous avons comparé ces parfaits à vocalisme radical *ā* à des formes telles que got. (*faran*:) *fōr*, (*malan*:) **mōl*, gr. (δάκνω :) δέδηχα, lat. (*scabo*:) *scābi*, (*fodio*:) *fōdi*, etc., parfaits à voyelle radicale allongée.

La première série de verbes tokhariens, ceux qui ont un présent à voyelle radicale brève (ou *ä*), appartiennent sans aucun doute à cette catégorie. AB. *mānt-*, base dissyllabique lourde, à allongement dans la première syllabe, correspond tout particulièrement au type de skr. *jajāna* (3 sg. act.) d'i.-e. **ĝenē-*, etc. Les autres verbes, dont

1 Cf. p. 240 sq.
2 V. W., *Lexique*, p. XLIII.
3 Cf. p. 231 sq.
4 V. W., *Lexique*, p. 30.
5 Cf. p. 242.
6 Cf. p. 263, note 1.
7 P. XLII.

le degré allongé apparaît aussi dans le thème du présent, ont été introduits par analogie dans la même classe. D'autre part les parfaits de bases lourdes monosyllabiques[1] ont pu exercer une certaine influence sur ce système de parfaits.

Le degré à voyelle longue figure aussi au subjonctif, à l'optatif, à l'impératif, au part. passé, à l'adj. verb. II, et enfin à l'infinitif (en dialecte B). Citons du subjonctif: A. *spārtwaṣ* et A. *wākaṣ* (3 sg. act.) ; A. *sākeñc* (3 pl. act.) ; A. *pālanträ* (3 pl. méd.-pass.), etc. De l'optatif il y a e.a.: A. *yātiṣ*, 3 sg. act. de *yāt-* (aussi au présent) « être apte à, dompter », apparenté à skr. *yátati*, etc. « se donner de la peine »[2]; A. *plāntiñc* (3 pl. act.) ; B. *pāloymar* (1 sg. méd.-pass.)[3], etc. De l'impératif il y a A. *pārtār*, 2 sg. méd.- pass. de *ārt-* (prés. *art-*) « aimer, louer » ; A. *pkāmāc*, 2 pl. méd.-pass. de *kām-* (ne se trouve qu'au parfait) « porter, chercher », apparenté à gr. γέντο « il saisit », etc.[4] Le part. passé donne: A. *māmäntu*, B. *mamāntaṣ* (acc. sg.) ; A. *pāplu* et B. *papālau*; A. *pāpläntu*; A. *wāwäsku*; B. *wawākaṣ*, etc. De l'adj. verb. II il y a à mentionner: A. *yātal*, A. *wākal*, A. *māntl(une*: subst. verb.)[5] et B. *māntal(ñe*: cf. A. *māntlune*), où *-al-* < *-āl-* par affaiblissement *ā* > *a*, etc.

En ce qui concerne l'infinitif, il y a l'exemple de B. *rāpatsi*[6] < **rāpātsi* de *rāp-* (prés. *rap-*) « creuser », dont le part. passé apparaît en dialecte A comme *rārpu*.

2. — L'allongement qui s'observe dans quelques parfaits de la catégorie des causatifs, a déjà été expliqué[7]. Exemples: A. *sāk-* (*sak-* « rester »), A. *spārtw(ä)ṣ-* et B. *spyārt-* (A. *sparcw-*, B. *sport-* « se tourner »), etc.[8]

Parfaits à degré en *o* avec alternance

Beaucoup de verbes présentent un thème de parfait à alternance *a*: *ä*, *e*: *i*, et *o*: *u* (en dialecte A; en dialecte B on ne dispose pas

1 Cf. p. 262 sq.
2 V. W., *Lexique*, p. 167.
3 Se trouve chez Lévi.
4 V. W., *Lexique*, p. 29.
5 *a* a passé à *ä* et a disparu en syllabe ouverte (cf. p. 260, note 2).
6 Cf. Meillet, *Formes*, p. 23: forme qui rappelle A. *rpātsi*, également infinitif, mais bâti sur le thème du présent (cf. A. *lkātsi* et B. *lkātsi*, A. *çwātsi* et B. *çwātsi*, etc.: p. 232).
7 Cf. p. 240 sq.
8 Sur B. *spyārt-*, etc., cf. p. 269 sq.

d'exemples sûrs). Le degré fort (*a, e* et *o*, diphtongues) ne se trouve qu'au pluriel de l'indicatif actif, au singulier du subjonctif actif, et au singulier de l'impératif actif. Partout ailleurs fonctionne le degré faible (*ä, i* et *u*). Dans les formes où il y a le degré faible, la voyelle « thématique » *ā* figure comme telle; au cas où il y a le degré fort, on a *a*, non seulement après *e* et *o*, diphtongues, mais aussi après *a*. Après *a* on aurait attendu *ā*: il n'y a que la contamination avec l'alternance *e, o* : *a* (racine forte) et *i, u* : *ā* (racine faible) des verbes présentant une diphtongue radicale, qui puisse expliquer cette irrégularité. Mentionnons enfin que quelques verbes ont la consonne initiale palatalisée au singulier de l'indicatif actif[1]; le contraste initiale palatalisée: initiale non palatalisée s'est adapté à la distinction formée par l'alternance degré faible: degré fort au singulier-pluriel. En dialecte B on trouve ce contraste dans *çem* (3 sg. act.) : *kamem̥* (3 pl. act.) du verbe *kam-* « venir »[2], mais ailleurs il ne s'observe plus; ainsi B. *çarsa* (3 sg. act.) : B. *çärsāre* (3 pl. act.) répond à A. *çärs* : A. [*kra*](*sa*)*r* (verbe *kars-, kärs-* « savoir »).

Exemples: du verbe A. *kalk-, kälk-* « aller »[3], on a le paradigme complet du subj. act., cf. *kalkam, ka(lkat), kalkaṣ, kälkāmäs, kälkāc, kälkeñc*; du parf. ind. act. on a *kälkāṣt* (2 sg.) et *kalkar* (3 pl.). Citons ensuite du même verbe: *kälk(i)m, kälkit, kälkiṣ* (sg. opt. act.) ; *kälko* (part. passé) ; *kälkāl* (adj. verb. II). Du verbe A. *tark-, tärk-* « lâcher, congédier » il y a à mentionner *tarkar* (3 pl. parf. ind. act.) ; *tarkam* et *tärkāc* (1 sg. et 2 pl. subj. act.) ; *ptark* et *ptärkäs*[4] (2 sg. et 2 pl. impér. act.) ; *tärko* (part. passé) ; *tärkā(l)* (adj. verb. II) ; du verbe A. *kars-, kärs-* « savoir » on dispose e.a. de *çärs* et de [*kra*]-(*sa*)*r* (cf. ci-dessus) ; *krasaṣ* (3 sg. subj. act.) ; *kärsātär* (3 sg. subj. méd.-pass.), etc.; de A. *kles-, klis-* « être couché, dormir » on a e.a. *klesaṣ* (3 sg. subj. act.) ; *klisiṣ* (3 sg. opt. act.) ; *kliso* (part. passé) ; de A. *trek-, trik-* « être troublé, s'égarer, pécher » on trouve *trekaṣ* (3 sg. subj. act.) et *triko* (part. passé) ; de A. *yok-, yuk-* « vaincre » on notera *yoka*[*t*] (2 sg. subj. act.) et *yuko* (part. passé) et de A. *potk-, putk-* « diviser, distinguer » il y a à signaler *potkam* (1 sg. subj. act.) et *putko* (part. passé), etc.

1 Cf. SSS, § 452, p. 367.
2 Cf. p. 279.
3 Cf. p. 263, note 1.
4 A la 2e pers. pl. impér. act. il n'y a pas de voyelle « thématique » *ā* (cf. p. 319).

Ces parfaits à alternance degré fort: degré faible rappellent les parfaits du type de gr. γέγονα: γέγαμεν, μέμονα: μέμαμεν, οἶδα: ἴσμεν, πέποιθα: ἐπέπιθμεν, etc., skr. *vavárta*: *vavṛtimá, véda*: *vidmá, bubódha*: *bubudhimá*, etc. [1] La racine présente le degré fort en *o* au singulier du parf. ind. act., le degré faible au pluriel du parf. ind. act. et dans tout le moyen. Cette répartition a été conservée au subj. act., dont le thème ne diffère pas de celui du parf. ind. act. Dans ce dernier l'ancienne division ne s'est pas maintenue: c'est le pluriel qui a le degré fort, tandis que le singulier offre le degré faible. Un phénomène analogue s'est produit en grec: cf. δέδια, qui a été créé sur le modèle de δέδιμεν, etc., à côté de δεδοίκαμεν, etc., pluriel qui a été bâti, par analogie, sur δέδοικα < *δεδϝοια.

Il est à noter que beaucoup de formes ont été introduites par analogie dans ce système d'alternances, et que beaucoup d'autres ont vu régler leur vocalisme d'après les exemples établis, de sorte que l'on rencontre assez souvent des anomalies phonétiques [2]: ainsi de A. *tsok-, tsuk-* « boire » on a *tsokam* (1 sg. subj. act.) et *tsuko* (part. passé) avec *ts* dans le degré en *o* et dans le degré faible (devant *u*) ; de A. *tsak-, tsäk-* « tirer hors de » [3] on a *tsakar* (3 pl. parf. ind. act.) et *tskāt* (3 sg. parf. ind. méd.-pass.) avec *ts* dans la racine à degré *o* et également dans la racine à degré faible (zéro) ; de A. *tsu-* « (se) joindre » on a *tsawar* (3 pl. parf. ind. act.), *tswānt* (3 pl. parf. ind. méd.-pass.) ; *tswo* (part. passé), où l'on voit aussi *ts* dans la racine à degré *o* et dans la racine à vocalisme zéro, etc.

Pedersen [4] croit qu'il s'agit d'une alternance degré fort en *e*: degré faible (aoriste radical) ; *-al-, -ar-, -am-*, etc., représenteraient donc i.-e. **l̥, *r̥, *m̥*, etc. La concordance de l'apophonie *a*: *ä* avec *e*: *i*, et *a*: *u* des racines à diphtongue, prouve clairement que *-äl-, -är-, -äm-*, et non *-al-, -ar-, -am-*, rendent ici i.-e. **l̥, *r̥, *m̥*, etc. D'autre part l'alternance dans les racines à diphtongue ne s'explique pas autrement que par le type οἶδα: ἴσμεν, etc. L'hypothèse de Pedersen est donc à rejeter [5].

1 V. W., *Lexique*, p. XLIII.

2 Ibid.

3 A. *tsak-, tsäk-* « brûler », que nous avons signalé dans *Lexique*, p. XLIII, appartient en réalité au type de parfaits en *-s* (cf. p. 271 sq.).

4 *Tocharisch*, p. 184 sq.

5 Sur B. *çem*: B. *kamem̥* cité par Pedersen, cf. p. 279.

Parfaits à degré en *o* sans alternance (diphtongues)

Quelques racines à diphtongue ne présentent pas d'alternance dans le thème du parfait: A. *pek-*, B. *paik-* « écrire, peindre », avec A. *pekat* (3 sg. parf. ind. méd.-pass.), A. *pāpeku* (part. passé), B. *paiykāmai* (1 sg. parf. ind. méd.-pass.), B. *paiykal(ñe*: subst. verb.) [1], B. *paiykatsi* (infinitif), etc.; A. *lotk-* « se tourner, devenir », avec A. *lotkaṣ[t]* (2 sg. parf. ind. act.), A. *lotkar* (3 pl. parf. ind. act.), A. *lotki[ṣ]* (3 sg. opt. act.), A. *lālotku* (part. passé), et B. *klutk-* « faire devenir » avec *klyautkasta* (cf. A. *lyockäṣt* de *lutk-*); A. *krop-*, B. *kraup-* « rassembler (A), entasser (B) », avec A. *kropat* et A. *kropant* (3 sg. et 3 pl. parf. ind. méd.-pass.), A. *kropitär* (3 sg. opt. méd.-pass.), A. *päkropā(r)* (2 sg. impér. méd.-pass.), A. *kākropu* et *kākrupu* (part. passé), A. *kropal* (adj. verb. II), B. *kraupāte* (= A. *kropat*), B. *kakraupau* (part. passé), etc.; A. *mrosk-*, B. *mrausk-* « renoncer (au monde), en avoir assez, (B) se détourner », avec A. *mroskat* et A. *mroskant* (3 sg. et 3 pl. parf. ind. méd.-pass.), A. *māmrosku* (part. passé), B. *mrauskāte* (= A. *mroskat*), B. *mamrauskau* [2] (= A. *māmrosku*), etc.

Il nous semble que l'on doive partir de parfaits à degré en *o* qui ont étendu ce vocalisme dans tout le thème du parfait, au détriment des anciennes formes à degré faible [3]: cf. en grec où l'on a des parfaits tels que λέλοιπα: λελοίπαμεν, δέδοικα: δεδοίκαμεν, etc. Toutefois l'analogie a pu introduire dans cette classe de parfaits des racines verbales dont le vocalisme ne se prêtait pas à une alternance degré en *o* (: degré faible) : cf. A. *mrosk-*, B. *mrausk-* < i.-e. **maur-* [4] (> tokh. *mrau-*); ce passage a sans doute été favorisé par le traitement des diphtongues: toutes celles en *-i* aboutissent à *ai* (B), *e* (A), et toutes celles en *-u* donnent *au* (B), *o* (A), de sorte qu'il n'y a plus aucune distinction entre les rapports vocaliques originels. Un phénomène analogue mais secondaire s'est produit en dialecte A: les thèmes de parfait *wotk-* et *wort-* sont traités comme s'il s'agissait de racines à diphtongue (cf. *wotkaṣt* et *wotkar*, 2 sg. et 3 pl. parf. ind. act.; *wortar*, 3 pl. parf. ind. act., etc.). Seulement ils se rattachent à *wätk-* « commander » et à *wärt-* « jeter » (?) : on a affaire à *wotk-* < **wawätk-* et *wort-* < **wawärt-*, formes redoublées [5].

[1] Se trouve plusieurs fois chez Lévi.

[2] Lecture de Lévi.

[3] Cf. p. 267.

[4] Cf. p. 52.

[5] Cf. SSS, § 451, p. 363.

Parfaits à degré faible

1. — Il y a plusieurs exemples de parfaits redoublés (à l'indicatif et au part. passé) dont la racine est au degré faible. Il s'agit en général de parfaits de verbes appartenant à la catégorie des causatifs en *-s* (A), *-sk* (B) [1]. Exemples: A. *kaklāṣt* et A. *kaklār*, 2 sg. et 3 pl. parf. ind. act. de *käl-* « tolérer »; A. *caclu*, part. passé de *täl-* « lever, porter »; A. *saspärkānt*, 3 pl. parf. ind. méd.-pass. et A. *ṣaṣpärku*, part. passé de *spärk-*, *ṣpärk-* « disparaître, (caus.) faire honte à, détruire »; A. *wawikār*, 3 pl. parf. ind. act. et A. *wawiku*, part. passé de *wik-* « se perdre, disparaître »; A. *raritwu*, part. passé de *ritw-* « être réuni »; A. [*l*]*yalyutkāt*, 3 sg. parf. ind. méd.-pass. de *lutk-* « faire devenir »; A. *paprutkār*, 3 pl. parf. ind. act. et A. *paprutku*, part. passé de *prutk-* = skr. *rudh-*, etc. En dialecte B le part. passé seul a conservé le vocalisme du type originel: cf. *rerit(t)u* = A. *raritwu* et *peprutku* = A. *paprutku*. Au parfait de l'indicatif les formes ont passé par analogie à d'autres classes de parfaits: celles à voyelle simple (*ä*) se sont associées aux parfaits (causatifs) à voyelle allongée [2], et celles à diphtongue (degré faible: *i*, *u*) ont été remplacées par des parfaits à degré en *o* sans alternance [3]. Ainsi B. *cāla*, 3 sg. act. de *tal-* « lever, porter » correspond à A. *caclu*, part. passé, forme à redoublement qui trouve son équivalent dans B. *ceccalor-*, absolutif; B. *spyārta*, 3 sg. act. de *sport-* (caus. *spärtt-*) « se tourner », s'accorde avec A. *saspärtu* de *sparcw-* (caus. *spārtw-*), forme redoublée; B. *raitta*, 3 sg. act. de *ritt-* « être réuni » équivaut à A. *raritu*: B a de même *rerit(t)u*, part. passé redoublé; B. *klyautkasta*, 2 sg. act. de *klutk-* « faire devenir » répond à A. [*l*]*yalyutkāt*, 3 sg. méd.-pass.: B présente le part. passé redoublé *keklyutku* [4],etc.

Les racines de parfait à degré faible représentent le type de gr. δέδια: δέδιμεν (à côté de δέδοικα: δεδοίκαμεν), δέδια ayant été créé sur le modèle de δέδιμεν, etc. [5] Le degré faible, qui n'était originel que dans les formes du pluriel de l'actif et dans celles du moyen, a été

1 Cf. SSS, § 453, p. 372.

2 Cf. p. 264 sq.

3 Cf. p. 268.

4 Cf. aussi p. 257. Il est à noter qu'il y a des traces du type de B en dialecte A: cf. A. *spārtw(ä)ṣ-* (part. passé et subst. verb. caus.) à côté de *saspärtu*; A. *lyock-* (ind.) à côté de *lyalyutk-*. On comparera à B. *spyārt-* et à B. *klyautk-*.

5 Cf. p. 267.

généralisé : cette classe de parfaits s'oppose donc à celle des parfaits à degré en *o* sans alternance (diphtongues) [1].

L'impératif n'offre pas de caractéristiques spéciales : A. *pkäl,* 2 sg. act. de *käl-* « tolérer » ; A. *pwik-*, idem de *wik-* « se perdre, disparaître » : en B il y a *pw*[*ī*]*kaso,* 2 pl. act. [2]

2. — Au subjonctif, à l'optatif, et à l'adj. verbal II, la voyelle « thématique » *ā* se combine avec *-s* (A) : cette caractéristique provient naturellement des présents causatifs correspondants. Pour le subjonctif qui appartient à la classe thématique primaire on trouve e.a. A. *wätkāṣ* et A. *wätkāseñc,* 3 sg. et 3 pl. act. de *wätk-* « se séparer, se décider » ; A. *wikāsam,* 1 sg. act. de *wik-* « se perdre, disparaître » ; A. *pyutkāsmār,* 1 sg. méd.-pass. de *pyutk-* « (se) réaliser », etc. Devant *i,* marque de l'optatif, *s* est palatalisé en *ṣ* : cf. A. *ywāṣiṣ,* 3 sg. act. de *yu-* « incliner à, s'efforcer, tâcher » ; A. *tsälpāṣitār,* 2 sg. méd.-pass. de *tsälp-* « aller, passer ; être délivré », etc. Cet *ṣ* a été étendu, par analogie, à l'adj. verb. II : cf. A. *wätkāṣäl,* A. *wikāṣäl,* etc.

Il y a des verbes qui présentent la voyelle allongée comme dans le thème du présent [3] ; dans ce cas on trouve *-(ä)s* comme marque du thème du subjonctif, etc., comme au présent (simple adjonction de *-s* à la racine). Le part. passé aussi y offre *-(ä)ṣ* < *-(ä)s* sous l'influence de l'optatif. Exemples : A. *spārtwäṣlune,* subst. verb. et A. *sāspärtwṣu,* part. passé de *sparcw-* « se tourner » (cf. la forme simple du part. passé : *sāspärtwu*) ; A. *wārpäṣlune* de *wārp-* (sens inconnu). Sur ce modèle ont été créés : A. *kākätkṣur-* (*kātk-* « se réjouir ») ; A. *kākärpṣur-* (*kārp-* « descendre »), etc., absolutifs de verbes qui ont aussi la voyelle longue au thème du présent non-causatif. Mentionnons aussi A. *ārṣu* (*ar-* « cesser, finir ») et A. *yāmṣu* (*yām-* « faire »), part. passés non redoublés (initiale vocalique [4] et *y* [5]) mais à voyelle allongée. On trouve même des formes analogiques telles que A. *tatämṣu* (de *täm-* « produire, naître »), A. *laläkṣu* (*läk-* « voir »), où l'on aurait attendu *-ās* (*-āṣ*) : l'exemple de A. *sāspärtwṣu* y a introduit *-(ä)s* (*-(ä)ṣ*).

1 Cf. p. 268.
2 Pour A. *pälmāṣār,* cf. p. 271.
3 Cf. p. 240 sq.
4 Cf. p. 256.
5 Cf. *ibid.*

A. *pälmāṣār* (2 sg. méd.-pass. de *läm-* « se trouver, être assis ») est le seul exemple d'un impératif pourvu de *-ās* (*-āṣ*) ; il y a aussi A. *peṃṣār* (idem de *en-* « commander, punir ») avec *-(ä)ṣ* au lieu de *-āṣ* par analogie des causatifs à voyelle longue. A côté de A. *peṃṣār* il y a *enäṣlune* (subst. verb.).

Quant au dialecte B, nous n'avons pas trouvé des exemples sûrs. Citons seulement *tsārwäṣṣälñe* = skr. *āçvāsana-*, *pragraha-*, du verbe *tsārw-* [1] : exemple du type de A. *spārtw(ä)ṣ-*.

b) — Parfaits caractérisés par un suffixe

Parfaits en *-s*

1. — Beaucoup de verbes se terminent à la 3e pers. sg. du parf. ind. act. par *-s* : A. *prakäs*, B. *preksa* (A. *prak-*, B. *prek-* « prier, demander ») ; A. *ñakäs*, B. *neksa*, à sens causatif (A. *nak-*, B. *nek-* « périr, disparaître ») ; A. *rak(ä)s-*, B. *reksa* (A. *rak-*, B. *rek-* « étendre, couvrir ») ; A. *yowäs*, B. *yopsa* (A. *yow-*, B. *yop-* « entrer ») ; A. *kos-*, B. *kowsa* (A. *ko-*, B. *kau-* « tuer ») ; A. *campäs* (*camp-* « pouvoir ») ; A. *markäs* (*mark-* « saisir, prendre ») ; A. *yāmäs* (*yām-* « faire ») ; B. *ṣerpsa* (*ṣerp-* « indiquer, enseigner, instruire ») ; B. *teksa* (*tek-* « toucher »), etc.

Dans les formes des autres personnes il n'y a aucune trace de *-s*. Mais il y a plusieurs verbes qui offrent ce suffixe dans toutes les personnes du médio-passif (parf. ind.), du moins en dialecte A : cf. A. *rise*, *risāte*, *risāt*, sg. et *risānt*, 3 pl. de *ri-* « quitter, renoncer » ; A. *arsāt* et *arsānt*, 3 sg. et 3 pl. de *ar-* « produire, créer » ; A. *osāt* et *osānt*, idem de *o-* « atteindre, commencer », etc. En B on trouve : *wässāte* (*wäs-* « habiller »), *temtsate* (*tem-* « produire, naître »), formes de la 3e pers. sg. Quelques impératifs aussi ont *-s* : 2 pl. A. *parsāc* (*ar-*), A. *posā[c]* (*o-*), A. *prisāc* (*ri-*) ; B. *pyāmtsar*, 2 sg. (*yām-*), etc.

D'autre part *-s* ne s'observe dans aucun des autres thèmes qui dépendent du thème du parfait (subjonctif, optatif, etc.). Il y a même des formes du médio-passif du parfait (ind.) qui ne le possèdent pas : cf. A. *nakät*, *nakänt* (« périr, disparaître »), 3 sg. et 3 pl. en face de A. *ñakäs*, B. *neksa* ; A. *yāmte*, 2 sg. en face de *yāmäs*, etc.

[1] A. *tsārwo* « joie » : en dialecte A il y a aussi *tsarw-*.

En général les désinences viennent immédiatement après *-s*, sans que *ā* apparaisse dans sa fonction de voyelle « thématique » : cf. A. *yāmäṣt,* 2 sg. parf. ind. act. de *yām-*. Citons ensuite A. *campär* (*camp-*) ; A. *ñakär* (*nak-*), caus. ; A. *yāmär* (*yām-*) ; A. *yomär* (*yom-* « obtenir, atteindre ») ; A. *rakär* (*rak-*) ; B. *yopar* (*yop-*) ; B. *ṣerpar* (*ṣerp-*), formes de la 3e pers. pl. parf. ind. act. (en dialecte B *a* = *ä*). En revanche *ā* s'observe au médio-passif (ind.) de beaucoup de verbes, comme nous l'avons déjà vu. Quant au subjonctif, etc., là non plus il n'y a pas une trace de *ā*.

Le parfait en *-s* représente l'aoriste sigmatique indo-européen, qui était une formation athématique : cf. gr. ἔζευξα, skr. *áyāukṣam,* etc. Attirons l'attention sur le fait que A. *camp-* (3 sg. act. *campäs*) a un présent athématique. En tokharien *-s* n'a donc été conservé qu'à la 3e pers. sg. du parf. ind. act., dans tout le médio-passif de certains verbes, et dans quelques formes de l'impératif. Les formes où la voyelle *ā* ne s'observe pas reflètent l'ancien état athématique [1] : d'autres ont *ā* par analogie des autres parfaits tokhariens, où il y a presque toujours *ā*.

2. — Le caractère athématique de cette formation explique aussi les formes de parfait de quelques verbes, où *-s* a complètement disparu ; il s'agit de A. *klā-* « tomber », A. *wā-* « fahren, führen », A. *lyā-* « essuyer ». On en trouve : *klār* (3 pl. parf. ind. act.), *kāklo* (part. passé), *wāt* (3 sg. parf. ind. méd.-pass.), *wāwo* (part. passé), *wāl* (adj. verb. II), *lyālyor-* (absolutif), *lyālune* (subst. verb.), etc. Le dialecte B possède des formes plus complètes de *klā-*, et de *wā-* : on a *klāya* et *wāya* (3 sg. parf. ind. act.) et *wayāte* (3 sg. parf. ind. méd.-pass.). Ces formes ont conservé un aspect plus originel. Car nous avons affaire à des racines se terminant par une diphtongue en *-i* : A. *klā-*, B. *klāy-* « tomber » < i.-e. **gu̯(e)lēi-*, avec skr. *glā́yati* « se sentir épuisé, dépérir » (cf. aussi gr. βάλλω < **gu̯eli-*, etc.) [2] ; A. *wā-*, B. *wāy-*, *way-* « fahren, führen » < i.-e. **u̯ei-*, avec av. *vāy-* « poursuivre, chasser », skr. *véti* « chercher à atteindre, pour-

1 A rejeter l'explication de PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 188 sq., qui est d'avis qu'il s'agit d'anciens aoristes thématiques : l'opposition entre les parfaits en *-s* et les subjonctifs en *-e* (B), *-a* (A), formes thématiques (cf. p. 273 sq.), est très nette ; *ä* est donc secondaire dans les parfaits en *-s*.

2 V. W., *Lexique,* p. 40.

suivre », etc.[1]; A. *lyā-* « essuyer » < i.-e. *(s)*lei-*, avec gr. ἀλίνω, lat. *lino* « oindre », etc.[2] Au cas où une désinence commençant par une consonne venait immédiatement après la racine, on obtenait une finale se composant d'une diphtongue + consonne: or il arrive que sous cette condition une diphtongue soit représentée par *ā*[3]. Cf. p. ex. A. *wāl* < **wayl*. De telles formes est sortie une racine secondaire comme A. *klā-*, A. *wā-*, etc.[4] On remarquera que dans B. *klāya*, etc., *ā* (> *a* en B) s'est introduit analogiquement.

A. *yā-* « aller » a été formé sur *i-* (thème de présent) d'après l'exemple de *wā-*, qui avait à peu près le même sens: on en a p. ex. *yāyo-* (part. passé), que l'on comparera à A. *wāwo*.

3. — Il semble que l'indo-européen ait connu à l'aoriste sigmatique une alternance dans le vocalisme de la racine, à savoir degré fort ou degré allongé au singulier de l'actif: degré faible au pluriel de l'actif (et dans tout le médio-passif); mais aucune langue n'a conservé cette apophonie. Un des degrés a été généralisé[5]. C'est ce que l'on trouve en tokharien: cf. A. *prak-*, B. *prek-*; A. *rak-*, B. *rek-*; A. *yow-*, B. *yop-*; A. *ko-*, B. *kau-*; AB. *yām-*; B. *wäs-*; A. *rı-*, etc.

4. — Le thème du subjonctif, de l'optatif, etc., de ces parfaits en *-s* est d'origine variée. Quelques verbes présentent une racine thématique primaire; d'autres appartiennent à la classe thématique secondaire. Une troisième série est caractérisée par *ñ*, et une quatrième offre *-nā*.

— Prenons d'abord la formation thématique secondaire[6]. On en trouve les formes suivantes. Du subjonctif (on n'a des exemples que du médio-passif seul) : A. *nkatär* (2 sg.), *nkatär* (3 sg.), *nkanträ* (3 pl.) de *nak-*, *näk-* « périr, disparaître » (cf. parf. ind. A. *ñakäs*, B. *neksa*, à sens causatif) ; A. *wlatär* (3 sg.), *wlamträ* (1 pl.) de *wäl-* « mourir » ; A. *knaträ* (3 sg.) de *kän-* « se réaliser » ; A. *cmatär* (3 sg.) de *täm-*, etc. « produire, naître » ; B. *cmetär* = A. *cmatär*, à côté de *cmentär* (3 pl.) ; B. *knetär* = A. *knaträ*, etc. La voyelle thématique s'observe aussi dans l'adj. verb. II (+ subst. verb.) : A.

1 V. W., *Lexique*, p. 156.
2 IBID., p. 58; voir aussi J. DUCHESNE, p. 144.
3 Cf. p. 17, note 6.
4 Cf. V. W., *Lexique*, p. 40.
5 HIRT, IV, § 108, p. 246.
6 Cf. p. 236 sq.

cmal(une) (*täm-*, etc.) ; A. *pkal* de *päk-* « cuire, mûrir, être digéré » ; A. *wlal* (*wäl-*) ; A. *knalune* (*kän-*) ; A. *ksalune* de *käs-* « s'éteindre, périr » ; A. *nkalune* (*nak-*, *näk-*) ; B. *cmel(ñe)* = A. *cmal(une)* ; B. *pkel(ñe)* = A. *pkal(une)* ; B. *knelñe* = A. *knalune*, etc.

La voyelle thématique était *e* (> A. *a*) : il n'y a aucune trace de *o*. Ces formes thématiques (secondaires) de subjonctif (> adj. verb. II + subst. verb.) correspondent au type de gr. ἔδομαι, πίομαι, skr. *ásat(i)*, skr. *ádat*, skr. *pákṣat* (cf. tokh. AB. *päk-*), etc., formes du subjonctif-futur (en tokharien le subjonctif sert aussi de futur) [1]. Il est à noter que ces formes se rattachaient originellement à des radicaux dont le présent était athématique, et qu'en grec elles étaient particulièrement fréquentes à l'aoriste sigmatique (formation athématique) : cf. hom. τείσομεν, ἀμείψεται, etc. Le tokharien perpétue donc ici un état indo-européen. La voyelle thématique n'apparaît naturellement pas à l'optatif : cf. (du médio-passif) A. *cmīmār* (1 sg.) de *täm-*, etc. ; A. *knitär* de *kän-*, etc. Le part. passé ne la présente pas non plus : cf. A. *kaknu* (*kän-*) ; A. *nanku* (*nak-*, *näk-*) ; B. *kekenu* = A. *kaknu* ; B. *kekesu* = A. *kaksu*, etc. Mais on la trouve à l'infinitif (B) : cf. *cmetsi* (*täm-*, etc.). Nous n'avons qu'un seul exemple de l'impératif : A. *pkanā-*, 2 sg. act. à sens causatif (*kän-*, etc.) ; *ā* y est secondaire.

— A côté de ces formes thématiques secondaires, il y en a quelques autres qui appartiennent à la classe thématique primaire. On citera du subjonctif : A. *et*, *āyeñc*, 2 sg. et 3 pl. act. de *e-* « donner » ; A. *yāmam*, *yāmeñc*, 1 sg. et 3 pl. act. de *yām-* « faire », dont on a aussi au médio-passif *yāmtär* et *yāmantrā*, 3 sg. et 3 pl. ; A. *koṣ* [2] et *kāwe(ñc)*, 3 sg. et 3 pl. act. de *ko-* « tuer » ; B. *yāmtär* [3] = A. *yāmtär*, etc. La 1re pers. sg. du méd.-pass. est athématique, comme dans les présents thématiques primaires [4] ; cf. A. *yāmmār* (au lieu de **yāmamār*). De A. *e-*, qui d'après les formes *et*, *āyeñc* est thématique (primaire), il y a *em* (1 sg. act.), forme athématique, qui se retrouve dans B. *āyu*. Le dialecte B a encore d'autres exemples du caractère athématique de la 1re pers. sg. act. : *preku* (cf. B. *preksa*, A. *prakäs* au parf. ind. act. en *-s*), *yoku* (*yok-* « boire »), etc. Nous avons affaire à une

1 Cf. notre article *Note sur le subjonctif à voyelle brève en tokharien*, *L'Antiquité Classique*, X (1941), p. 91 sq.

2 Sous la forme *koççi* < *koṣ* + *ci* (pronom aggl.).

3 On trouve aussi B. *yamāträ* (lecture de Lévi : voir Meillet, *Formes*, p. 17), avec *ā* d'origine analogique.

4 Cf. p. 238 sq.

influence directe des formes athématiques du parfait en *-s* sur la 1re pers. sg. du subj. act.

De l'optatif il y a : A. *yā(m)im, yāmit, yāmiṣ, yāmimäs*, sg. et 1 pl. act. et *yāmimār, yāmitār, yāmitär, yāmiṃtär*, sg. et 3 pl. méd.-pass. de *yām-*; A. *āyim, āyit, āyiṣ, āyimäs*, sg. et 1 pl. de *e-*; B. *yāmi*, 3 sg. act. (cf. A. *yām-*) ; B. *ăyi*, 3 sg. act. de *ai-* (= A. *e-*), etc. Comme impératif il n'y a que A. *pyām, pyāmäs*, 2 sg. et pl. act. Se rattache au part. passé : AB. *yāmu* du même verbe. Quant à l'adj. verbal II on a A. *yāmäl*, A. *cämpäl* (*cämp-* « pouvoir »), A. *el* (*e-*), qui sont athématiques comme dans les présents athématiques primaires. En B l'adj. verb. doit être thématique : on trouve peut-être *yamaly*(*ñe* : subst. verb.) [1]. Mais il y a aussi *aille* (+ *ailñe*), correspondant à A. *el*, qui est athématique, comme B. *āyu* : influence des parfaits athématiques en *-s*. En revanche l'infinitif (dialecte B) est athématique comme dans les présents thématiques primaires [2] : cf. *yāmtsi, aitsi*. — Il y a en troisième lieu les thèmes de subjonctif-optatif, etc., munis de *ñ*. Les verbes qui présentent cette caractéristique ont en général un parf. ind. méd.-pass. en *-sā-* [3]. Du subjonctif (dialecte A), qui est thématique (primaire), on trouve : *wākñam* (caus.), 1 sg. act. de *wāk-* « crever, (caus.) fendre, distinguer » ; *kärkñam* et *kärkñäṣ*, 1 sg. et 3 sg. act. de *kärk-* « lier » ; *li(p)ñät* (?) (caus.), 2 sg. act. de *lip-* « rester » ; *riñmār* et *riñtār*, 1 sg. et 2 sg. méd.-pass. de *ri-* « quitter, renoncer » ; *aräñta*[*r*] et *arñantar*, 3 sg. et 3 pl. méd.-pass. de *ar-* « produire, créer » ; *oñtar*, 3 sg. méd.-pass. de *o-* « atteindre, commencer », etc. Se rattachent au paradigme de l'optatif : A. *ṣärpñim*, 1 sg. act. de *ṣärp-* « indiquer, enseigner, instruire » (cf. B. *ṣerpsa*, parf. ind.) ; A. *säkñim* (caus.), idem de *sak-, säk-* « rester » ; A. *ar*[*ñ*]*īmār*, 1 sg. méd.-pass. de *ar-*; A. [*r*]*iñiträ*, 3 sg. méd.-pass. de *ri-*; B. *riñīmar*, 1 sg. méd.-pass. de *ri-*, etc. Le part. passé n'offre pas *ñ* : cf. A. *aru* (*ar-*), A. *raryu* (*ri-*), A. *kakärku* (*kärk-*), etc. Mais cette caractéristique s'observe dans l'adj. verb. II, qui est athématique (ce qui est régulier) : A. *arñäl* (*ar-*), A. *riñäl* (*ri-*), B. *rilñe-* (subst. verb.) [4] < **riñlñe-* ou **rinlñe-* par dissimilation = A. *riñlune*. Le dialecte B fournit l'infinitif de *ri-* : *rintsi*, également athématique.

1 Cf. aussi B. *yamalläñe* (Sieg, *Karm.*, 4a1).

2 Cf. p. 235.

3 SSS, § 454, p. 378.

4 Sous la forme *rilñecci* (nom. pl. m.) qui suppose un sg. **rilñetstse* « freigebig » (Sieg, *Karm.*, 6a1). Dans SS, *India Office*, H.149.315, a3, on trouve la forme variante *rilyñetstse*.

La forme B. *rintsi* est intéressante: on y trouve *n* et non *ñ*, ce qui prouve que *ñ* dans les formes du dialecte A est d'origine analogique, là où cette consonne ne précède pas *e* ou *i*. La palatalisation ne se justifie qu'à l'optatif devant *i*: en dialecte B aussi il y a *riññīmar*. Quant à la généralisation de *ñ* de l'optatif, cf. la généralisation de *ṣ* de l'optatif dans les mêmes thèmes (des parfaits) à degré faible [1]. Quelle est l'origine de *n* (> *ñ*)? Pedersen [2] a attiré l'attention sur le type des présents correspondant à quelques-uns de ces thèmes de subjonctif, etc., en *-ñ*: en dialecte A il s'agit parfois de présents en *-näs*; ainsi A. *rinäs-* de *ri-*, et A. *onäs-* de *o-*. Or, *-s* y est d'origine secondaire: on a affaire à des thèmes de présents en **-n*, auxquels la caractéristique des causatifs a été ajoutée [3]. D'autre part la plupart des verbes cités semblent avoir été pourvus (dans le thème du présent), déjà en indo-européen, d'un suffixe à nasale: A. *wāk-* « crever, (caus.) fendre, distinguer » ne peut être séparé de gr. ἄγνυμι [4]; A. *ar-* « produire, créer » doit être comparé à gr. ὄρνυμι, arm. *yaṙnem* « se lever », hitt. *arnumi* « apporter » [5]; A. *lip-* « rester » se rattache à gr. λίπα « en graissant », got. *bileiban* « rester » [6], racine qui se retrouve également dans got. *aflifnan* « être de reste », qui fait supposer un élargissement par **-nā*, etc. [7]; AB. *ri-* « quitter, renoncer » est apparenté à skr. *riṇāti* « faire couler, congédier », gr. ὀρίνω « mettre en mouvement » [8]; A. *o-* « atteindre, commencer » s'accorde avec skr. *āpnóti* « atteindre, obtenir » et en B il y a *aun-* au présent [9], etc.

Nous nous trouvons donc devant des thèmes de subjonctif, optatif, etc., dans lesquels le suffixe à nasale de certains présents a pénétré: ce suffixe était **-n*, forme faible de **-ne/o-* [10]. Peu à peu *-n* > *-ñ* est devenu la caractéristique de ces thèmes.

1 Cf. p. 270.

2 *Tocharisch*, p. 197.

3 Cf. p. 249 sq.

4 Cf. p. 263, note 1.

5 Pedersen, *Tocharisch*, p. 197. Les objections soi-disant philologiques de Couvreur, *Étymologie*, p. 11 sq., contre cette étymologie sont naturellement à rejeter.

6 V. W., *Lexique*, p. 56. Voir déjà Meillet, *JA*, XVIII (1911), p. 633.

7 Pedersen, *Tocharisch*, p. 197, compare à gr. λιμπάνω: phonétiquement insoutenable.

8 Cf. p. 250.

9 Cf. *ibid.*

10 Pour l'aspect du suffixe dans les autres langues, cf. p. 249 sq.

— Un phénomène morphologique analogue s'est produit dans le thème du subjonctif, optatif, etc., des verbes A. *yom-*, B. *yäm-* « obtenir, atteindre » ; AB. *päk-* « viser, avoir l'intention de » ; A. *yäk-* « être négligent » : ils y présentent *-nā* ou *-nās*. Exemples : B. *päknāträ* (3 sg. subj. méd.-pass.), A. *päknāçi(t)rä* (3 sg. opt. méd.-pass.). Le dialecte A possède même un adjectif *päknāmo* « visant, intentionnel » ; A. *(yä)k[n]āçç[it]rä* (3 sg. opt. méd.-pass.) [1] ; A. *yomnāt, yomnāṣ, yomneñc* (2 sg., 3 sg. et 3 pl. subj. act.), *yomnālune* (subst. verb.) ; B. *yänmacer* (2 pl. subj. act.), *yänmoym* (1 sg. opt. act.), *yainmu* (part. passé ; en A il n'y a pas de nasale dans cette forme : *yomu*), *yinmālñe* (subst. verb.) et *yänmātsi* (infinitif) [2]. Il s'agit d'anciens thèmes de présent en **-n* [3] : *ā*, voyelle « thématique », a été ajouté à cette caractéristique ; quant à *-s* (*-nās*) en dialecte A, cette marque provient de présents (causatifs) en *-s* de ces mêmes verbes [4]. Il se peut que le point de départ de cette formation doive être cherché dans les verbes où *-n* appartenait à la racine même : un exemple d'une telle racine se présente dans AB. *win-* « honorer, adorer », qui remonte à i.-e. **u̯en-*, avec lat. *veneror*, etc. [5] Ce verbe offre *n* dans tout son paradigme. Au subjonctif, etc., l'adjonction de *-ā* en faisait *winā-* : cf. A. *wināṣl(u)ne*, B. *wināṣlñe* (subst. verb.) [6]. Un autre verbe avec *n* dans tout le paradigme est A(B). *käln-* « résonner », apparenté à skr. *krándati* « crier, rugir », gr. κέλαδος (< **gelн̥d-*) « cri, clameur » [7], v.h.a. *hellan* [8], etc. De ce verbe on trouve A. *kälnāseñc* (3 pl. subj. act.) du causatif. De telles formes de subjonctif, etc., est née la caractéristique *-nā*. Notons que ces formes ont parfois passé au présent de l'indicatif [9].

Parfaits dénominatifs en *-ññ-*

Nous avons déjà étudié les parfaits en *-ññ-* du type de A. *ākṣiññā* (*āks-* « enseigner, annoncer »), A. *weñā-* et B. *weña* (« dire, parler »),

[1] *päknāçi(t)rä* et *(yä)k[n]āçç[it]rä* (*çç* : redoublement secondaire) ont *ç* < *s* (*ṣ* devant *i*?) par assimilation avec la gutturale précédente.

[2] Formes avec métathèse *mn* > *nm* (cf. p. 249). En B le suffixe à nasale a même été étendu au thème du parfait de l'indicatif : cf. *yonmasa*, 3 sg. act.

[3] Cf. p. 249 sq.

[4] Cf. p. 251 sq.

[5] V.W., *Lexique*, p. 162 ; voir aussi J. Duchesne, p. 148.

[6] Cf. p. 284 ; pour *ṣ*, cf. p. 283 sq.

[7] V. W., *Lexique*, p. 25.

[8] Jacobsohn, c. 212.

[9] Cf. p. 251 sq.

etc.[1] La caractéristique *-ññ-*, dont l'aspect est parfois assez varié, provient des présents dénominatifs comme A. *tuṅkiññ-*, B. *täṅwaññ-* « aimer », etc. : il s'agit de présents en **-i̭e/o-* bâtis sur des thèmes nominaux en **-en*. Nous n'avons qu'à mentionner ici les formes du subjonctif, de l'optatif, etc.

Le subjonctif appartient à la classe thématique primaire : cf. A. *weñam, weñäṣ, weñeñc,* 1 sg., 3 sg. et 3 pl. act. ; A. *ākṣiññam* et *ākṣiññamäs,* 1 sg. et 1 pl. act., B. *weñau* et *weñcer,* 1 sg. et 2 pl. act., etc. Rien de spécial à remarquer sur les formes de l'optatif : cf. A. *ākṣiññim, ākṣiññit, ākṣiñiṣ,* sg. act. ; A. *weñiṣ,* 3 sg. act. ; B. *weñim*[2], 1 sg. act. L'impératif a A. *pākṣiñ,* 2 sg. act., et A. *peṃ, penäs,* 2 sg. et 2 pl. act. de *weñ-*. Ces dernières formes se dénoncent comme irrégulières : le dialecte B offre *poñ* et *poñes* < **pweñ-* avec vocalisation de *w* > *u* > *o*. En dialecte A **puñ* ou **poñ* a été influencé dans son vocalisme par les autres formes du verbe *weñ-*. A. *peṃ* < **peñ* : cf. A. *olariṃ* à côté de *olariñ* (nom. pl.), etc.[3] Le pluriel *penäs* (au lieu de **peñäs*) a été refait sur le singulier *peṃ*.

Le part. passé donne A. *ākṣiññu,* A. *wewñu,* B. *weweñu*. De l'adj. verb. on trouve A. *ākṣiññäl* (athématique : classe thématique primaire). L'infinitif (dialecte B) fournit *weṃtsi*[4] < *weñtsi,* également athématique (cf. A. *ākṣiññäl*).

c) — Parfaits-imparfaits

Les deux dialectes ont quelques parfaits qui sont en réalité d'anciens imparfaits : on les étudiera ci-dessous[5].

d) — Deux parfaits isolés

Il s'agit de deux parfaits, qui, tout en gardant quelques traits caractéristiques du thème du parfait, ont passé à des imparfaits. Comme l'un signifie « venir », et l'autre « sortir, s'en aller », il n'est point douteux que le rapport sémantique n'ait amené une assimilation morphologique.

1 Cf. p. 244 sq.

2 Lévi.

3 Cf. p. 38. Cf. aussi Sieg, *Compte-rendu Bestand.*, c. 160, pour *-ṃ* < *-ñ* en finale dans le dialecte B.

4 Cf. p. 38, note 4.

5 P. 282 sq.

1. — Prenons d'abord le parfait du verbe A. *kum-*, AB. *kam-*, *käm-* « venir » (thème du présent : A. *kumnäs-*, B. *känmask-*). On en trouve en dialecte A : le subjonctif avec *çmäṣ* (3 sg.), *çmäc* (2 pl.) et *çmeñc* (3 pl.) à l'actif, et *çmanträ* (3 pl.) au médio-passif. Ce subjonctif présente le système thématique primaire. A l'optatif on a *çmiṣ, çmimäs*, 3 sg. et 1 pl. act. L'impératif donne *pukmäs*, 2 pl. act.[1] Le part. passé est *kakmu* et le subst. verb. apparaît comme *çämlune* (athématique : système thématique primaire). En B il y a *çem* et *kameṃ*, 3 sg. et 3 pl. parf. ind. act., et *kekamu*, part. passé.

On ne peut rattacher ce parfait à une des classes que nous avons étudiées. Pedersen[2] compare l'antithèse B. *çem* : *kameṃ* à skr. *ágan* : *ágman* (aoriste radical). On remarquera qu'il ne faut pas nécessairement partir de **gᵘ̯em-* à la 3e pers. sg. act., *ç* s'expliquant également, et avec plus de vraisemblance, par la palatalisation secondaire (avec extension de *ç* au subj., à l'opt., au subst. verb.) : cf. p. ex. le contraste A. *çärs* et *[kra](sa)r* de *kars-, kärs-* « savoir », etc., dans les parfaits à degré en *o* avec alternance[3]. Comme ces derniers ont au singulier du parf. ind. act. le degré faible, et le degré en *o* au pluriel du même temps, on posera i.-e. **gᵘ̯m̥-* pour B. *çem*, et i.-e. **gᵘ̯om-* pour B. *kameṃ* et B. *kekamu* (part. passé). Le degré faible figure aussi au subjonctif, à l'optatif et au subst. verb. en dialecte A, tandis que le degré en *o* s'observe à l'impératif et au participe passé(cf. B. *kekamu*). On voit donc que l'alternance ne s'est pas maintenue telle qu'on la trouve dans les parfaits à degré en *o* avec alternance (en dialecte A). L'absence de la voyelle « thématique » *ā* est une autre différence avec cette classe de parfaits : on ne la rencontre pas même dans B. *çem*, où l'on aurait attendu **çema*[4]. Comme B. *kameṃ*, 3 pl., donne *-eṃ*, désinence primaire, il faut conclure à un passage d'un ancien parfait à un type d'imparfait comme B. *yey-* (*i-* « aller » : influence sémantique? Cf. A. *kum-*, etc. « venir » et AB. *länt-*, etc. (cf. ci-dessous) « sortir, s'en aller »), B. *ṣey-* (*ṣ-* « être »), etc., où la 3e pers. sg. act. n'a aucune désinence, et où la 3e pers. pl. act. se termine par *-eṃ*[5]. Ceci pour le dialecte

[1] *u* dans *pukmäs* reflète l'appendice vélaire d'i.-e. **gᵘ̯* : *kum-*, etc., est apparenté à gr. βαίνω, etc. (V. W., *Lexique*, p. 48).

[2] *Tocharisch*, p. 185.

[3] Cf. p. 266 sq.

[4] Cf. p. 311.

[5] Cf. p. 288 sq.

B. Il en était peut-être de même en dialecte A, car le type B. *yey-*, B. *ṣey-*, etc., y trouve son équivalent[1]; malheureusement les formes de l'indicatif y ont disparu. Mais le passage à un imparfait sans voyelle « thématique » *ā* explique l'absence de celle-ci dans les formes du subjonctif, de l'impératif, etc., formes qui auront été influencées par ce parfait (> imparfait) de l'indicatif.

2. — L'autre verbe est AB. *länt-*, etc. (souvent avec chute de *n* devant *t*) « sortir, s'en aller » (thème du présent: A. *länts-*, B. *lnask-*) [2]. En dialecte A on trouve du parf. ind. act.: *lcā* (1 sg.), *läc* (3 sg.), *lcär* (3 pl.) ; *c* figure aussi au subjonctif, à l'optatif, etc.: *läñcäṣ, läñceñc,* 3 sg. et 3 pl. subj. act.; *lä(ñcim)*, *(lä)ñciṣ,* 1 sg. et 3 sg. opt. act.; *pläc* et *pälcäs* (ou *pälycäs,* avec assimilation *ly* < *l* devant *c*), 2 sg. et 2 pl. act. de l'impératif; *läñcäl* et *läñclune,* adj. verbal II et subst. verbal. Le part. passé revêt une double forme: *laltu* avec redoublement et *lantu* sans redoublement. Pour B on dispose de: *lac* et *lateṃ,* 3 sg. et 3 pl. parf. ind. act.; *latau, lat, laṃ,* sing. et *laṃ,* 3 pl. subj. act.; *läññi* (ou *laṃññi* avec nasalisation), 3 sg. opt. act.: < **läñci* avec assimilation *ñc* > *ññ*; *pälyc* (pour *-lyc*: cf. A. *pälycäs*) et *platstso,* 2 sg. et 2 pl. impér. act.; *laṃtsi,* inf.: < **laṃttsi* (simplification).

Les formes du parf. ind. *lac* et *lateṃ* en B (*lac* = A. *läc*) rappellent B. *çem* et *kameṃ,* formes de parfait passées à un imparfait du type de B. *yey-, ṣey-,* etc. Toutefois la palatalisation de la consonne finale (*c,* qui a été étendu à presque toutes les autres formes en dialecte A) invite à croire qu'il y a eu dans la suite une contamination avec les imparfaits du type de A. *pälçā* [3]; mais B. *lateṃ* n'a pas subi l'influence de ces derniers, et même dans les formes en *-c* il n'y a pas de voyelle « thématique » *ā,* tout comme dans l'imparfait originel (cf. B. *çem, kameṃ*).

En ce qui concerne le vocalisme radical, il est difficile d'en déterminer la valeur exacte: mais il se peut que A. *länt-* représente le

[1] Cf. p. 288 sq.

[2] Verbe qui remonte à i.-e. **(s)lend(h)-* (V. W., *Lexique,* p. 53); rien de commun avec gr. λανθάνω « être caché » (Pedersen, *Tocharisch,* p. 173). Dans SSS, § 459, p. 384, on trouve encore *ltask-*: Sieg, *Karm.,* 10b3, écrit *lnaṣṣäṃ,* 3 sg. act. Il semble que Sieg donne actuellement *lnaskau* au lieu de *ltaskau* (Couvreur, *Compte-rendu Pedersen,* p. 202) < * *lätnaskau* (formation en *-nask*: cf. p. 249 sq.) < **läntnaskau.*

[3] Cf. p. 282 sq.

degré faible[1] et A. *lantu* (part. passé) le degré en *o*. En dialecte A le subjonctif appartient à la classe thématique primaire (cf. aussi *läñcäl* et *läñclune*) comme le subjonctif du verbe *kum-*. En B le thème de ce mode a *la* dans *lat* (2 sg. act.) et *laṃ* (3 sg. et pl. act.) ; le subst. verb. a de même *lalñe*: le thème *la-* provient de la forme *lat* (2 sg. act.) < *lat* + *t* (désinence) par simplification, > *laṃ* à la 3e pers., etc.

III. — Thèmes de l'imparfait

En indo-européen l'imparfait avait le même thème que le présent; il s'en distinguait par l'augment et par les désinences (temps secondaires). Beaucoup de langues ont créé un thème spécial pour ce temps. Il en est de même du tokharien, où l'on trouve trois types. Le premier se rattache à des thèmes de parfait; le second présente des thèmes de présent; le troisième enfin connaît aussi des thèmes de présent, mais offre en même temps des traits caractéristiques de l'optatif. Les deux premiers ne se rencontrent comme tels qu'en dialecte A[2]: on les examinera ici. Quant au troisième, qui s'observe surtout en B, il vaut mieux l'étudier dans la partie qui traite de l'optatif[3].

1. — Imparfaits se rattachant à des thèmes de parfait

a) — Imparfaits à voyelle allongée

On en trouve les représentants suivants: (actif) *lyāk* (3 sg.) et *lyākar* (3 pl.) de *läk-* « voir »; *cārkar*, 3 pl. de *tärk-* « lâcher, congédier »; *çārsar*, 3 pl. de *kärs-* « savoir »; (médio-passif) *pārat* (3 sg.) et *pārant* (3 pl.) de *pär-* « porter, chercher »; *cārkat* (3 sg.) de *tärk-*; *çālpat* (3 sg.) de *kälp-* « obtenir, atteindre », etc. Ces formes rappellent les parfaits à voyelle allongée[4], dont l'allongement est un procédé morphologique datant de l'indo-euro-

[1] *a* équivaut souvent à *ä*: cf. B. *laṃññi* à côté de *läññi* (opt.); il est donc impossible de juger du vocalisme en B.

[2] En dialecte B il y a des traces du second type dans quelques parfaits (cf. p. 283 sq.).

[3] Cf. p. 287 sq.

[4] Cf. p. 264 sq.

péen[1]. Il n'y a qu'une seule différence: la palatalisation (secondaire) généralisée de la consonne initiale[2]. Cette palatalisation elle aussi caractérise assez souvent un thème de parfait[3].

b) — Imparfaits en *-s*

Il n'y en a que des restes isolés: du verbe *träṅk-* « dire, parler » on a (à l'actif) *craṅkäṣt* (2 sg.), *craṅkäs* (3 sg.), *craṅkär* (3 pl.) et du verbe *tsep-* « danser », il y a *çepär* (3 pl. act.). Il s'agit d'imparfaits qui sont bâtis sur des thèmes de parfait en *-s*[4]: ceux-ci correspondent à des aoristes athématiques en **-s* de l'indo-européen[5]. L'absence de *ā,* voyelle « thématique » de la plupart des parfaits, n'a donc rien d'étonnant. Ces imparfaits aussi présentent la palatalisation (secondaire) de la consonne initiale.

2. — Imparfaits se rattachant à des thèmes de présent

Ces imparfaits reposent sur les divers thèmes de présent que nous avons déjà examinés[6]: à l'imparfait la consonne finale du thème est palatalisée[7]. On y trouve toujours la voyelle « thématique » *ā* du parfait. La présence de cette voyelle a enlevé toute distinction entre les verbes athématiques et les verbes thématiques (primaires et secondaires), *ā* s'étant substitué partout dans ces derniers à la voyelle thématique du présent. *ā* s'est également substitué à toute autre finale vocalique des thèmes du présent. Quelques exemples: *pälçā,* 3 sg. act. de *pälk-* « briller, avoir l'air de », dont le présent est athématique[8]; *mäñcānt,* 3 pl. méd.-pass. de *mänt-* « se fâcher, injurier, froisser », dont le présent offre une base lourde dissyllabique en *-ā* (athématique)[9]; *keñā,* 3 sg. act. de *ken-* « crier, appeler », au

1 B. *çārsa,* 3 sg. parf. ind. caus. de *kars-* « savoir », n'a rien de commun avec A. *çārs-* de l'imparfait, comme le pense à tort Pedersen, *Tocharisch,* p. 176: l'allongement dans ce type a une autre origine (cf. p. 240 sq.).

2 Cf. p. 48 sq.

3 Cf. p. 258 sq.

4 Cf. p. 271 sq.

5 On notera que A. *tsep-, tsip-,* a un présent athématique (p. 230).

6 Cf. p. 229 sq.

7 En général *p* reste inchangé (comme dans la palatalisation primaire: cf. p. 46), mais il y a un exemple où le groupe *-lp* devient *-lyp,* l'avant-dernière consonne étant palatalisée au lieu de *p,* qui ne s'y prête pas: A. *sälypār,* 3 pl. act. de *sälp-* « brûler, être ardent ».

8 Cf. p. 230.

9 Cf. p. 231 sq.

présent thématique primaire[1]; *ypā* et *ypār*, 3 sg. et 3 pl. act., *ypāt* et *ypānt*, 3 sg. et 3 pl. méd.-pass. de *y(a)-*, *yp-* « faire », au présent thématique secondaire[2]; *eṣār*, 3 pl. act. de *e-* « donner », dont le présent élargi par *-s* appartient à la catégorie des causatifs (thématiques primaires)[3]; *klisñā*, 3 sg. act. de *klis-* « être couché, dormir », dont le présent est élargi par *-nā*[4]; *kātäñçā*, 3 sg. act. de *kātk-* « se lever, s'élever, prendre naissance », au présent *kātäṅkā-*[5]; *kropñāt*, 3 sg. méd.-pass. de *krop-* « rassembler », au présent *kropna-*[6], etc. La palatalisation de la consonne finale[7] du thème du présent à l'imparfait, doit avoir une *origine analogique*. Le point de départ se trouve dans les imparfaits munis de la caractéristique *i* de l'optatif. Ces imparfaits ont disparu comme tels en dialecte A, mais il y en a des traces sûres[8]. Or la mouillure de la consonne finale du thème devant *i* y était phonétique et primaire: on la rencontre plusieurs fois (cf. ci-dessous). Cette palatalisation de la consonne finale du thème a pénétré aussi dans les imparfaits qui ne possédaient pas cette caractéristique *i* de l'optatif. Ce phénomène a reçu un *sens morphologique*; il distingue nettement le thème de l'imparfait de celui du présent. Le passage de la consonne finale palatalisée des imparfaits en *-i* aux imparfaits qui ne présentent pas cette caractéristique, est très bien illustré par quelques exemples du dialecte B. On y trouve p. ex. l'imparfait en *-i* du verbe *yām-* (thème du présent: *yamask-*) « faire », avec *yāmṣi*, *yamaṣyeṃ* ou *yāmṣyeṃ*, 3 sg. et 3 pl. act., et *yamaṣṣiträ*, *yamaṣyenträ* ou *yāmṣyentär*, 3 sg. et 3 pl. méd.-pass.; d'autre part il y a des formes telles que *yamaṣṣa* ou *yāmṣa*, *yamaṣṣare* ou *yāmṣare*, 3 sg. et 3 pl. act., et *yamaṣṣate* ou *yāmṣate*, *yamaṣṣante*[9], 3 sg. et 3 pl. méd.-pass. du parfait. Mais ce parfait est au

1 Cf. p. 235 sq.

2 Cf. p. 236 sq.

3 Cf. p. 241 sq.

4 Cf. p. 246 sq.

5 Cf. p. 247 sq.

6 Cf. p. 246 sq.

7 A rejeter l'explication de Pedersen, *Tocharisch*, p. 179, qui donne *ā* < i.-e. **ē*: i.-e. **ē* ne palatalise pas. D'ailleurs *ā* peut aussi bien représenter i.-e. **ō* ou **ā* qu'i.-e. **ē* (cf. p. 30 sq.). Pisani, p. 13, y voit des imparfaits en **-ēā-* (attestés par des imparfaits ou des parfaits dans plusieurs langues): phonétiquement insoutenable (pour **ē*, cf. ci-dessus).

8 Cf. p. 284 sq.

9 Dans ces formes on a *ā* au cas où *a* se trouve devant deux ou plusieurs consonnes (cf. p. 29 sq.).

fond un ancien imparfait: cf. *yāmu* (part. passé), *yāmi* (3 sg. opt. act.), formes qui offrent le thème originel du parfait, sans élargissement (de présent) par *-sk*. Le passage au parfait s'est produit par différenciation sémantique avec l'imparfait en *-i* (également construit sur le thème de présent en *-sk*), qui a prévalu. On voit que *ṣṣ* (souvent simplifié en *ṣ*) dans les formes du parfait-imparfait provient des formes de l'imparfait en *-i*, où la palatalisation de *sk* en *ṣṣ* devant *i* était phonétique. Un autre exemple est celui du verbe *klyaus-* (même thème au présent) « entendre, écouter »: on en a l'imparfait (actif) en *-i* avec *klyauṣim, klyauṣit, klyauṣi*, sg., et *klyauṣ(i)yeṃ*, 3 pl., et le parfait-imparfait avec *klyauṣāwa* (1 sg.), *klyauṣa* (3 sg.), *klyauṣāre* (3 pl.), act., et *klyauṣāte*, 3 sg. méd.-pass. Il est intéressant de constater que le dialecte A (le thème du présent y est également *klyos-*) répond à ce parfait-imparfait par *klyoṣā, klyoṣāmäs* et *klyoṣär*, 1 sg., 1 pl. et 3 pl. act.: il s'agit donc également d'un ancien imparfait, dont *ṣ* vient d'un imparfait en *-i*. Aussi bien en A qu'en B, *ṣ* a été généralisé dans tout le thème du parfait-imparfait: cf. A. *päklyoṣ* (2 sg. impér. act.), A. *kaklyuṣu* (part. passé), A. *klyoṣlune* (subst. verb.), mais A. *klyoseñc* (3 pl. subj. act.) et A. *päklyossü* (2 pl. impér. act.) avec *s* primaire; B. *keklyauṣor-* (absolutif), B. *klyauṣtsi* (infinitif), B. *klyauṣalyñe* [1] = A. *klyoṣlune*, etc.

Mentionnons aussi le verbe A. *win(ās)-*, B. *win(āsk)-* (thème du présent) « honorer, adorer », avec A. *wināṣā* (1 ou 3 sg. act.) et *(wi)nāṣār* (3 pl. act.) du parfait, correspondant à B. *wināṣṣa* (3 sg.) et *wināṣṣare*: on y a également affaire à d'anciennes formes d'imparfait. *ṣṣ* (B: simplification *ṣ*), *ṣ* (A) a passé dans tout le thème: A. *wawiṃṣur-* (absolutif), A. *wināṣl(u)ne* (subst. verbal) = B. *winaṣlñe* [2]. Ajoutons-y les parfaits des verbes A. *pās-*, B. *pāsk-* (même thème au présent) « protéger, exercer », et A. *wles-* (même thème au présent) « arranger, faire, exécuter, travailler »: cf. A. *ppāṣār* (2 sg. impér. méd.-pass.), A. *pāpṣu* (part. passé), A. *pāṣlune* (subst. verb.) [3], B. *papāṣṣu* = A. *pāpṣu*, B. *pāṣtsi* (infinitif); A. *wleṣit* (2 sg. opt. act.), A. *wleṣitär* (3 sg. opt. méd.-pass.), A. *wleṣlune* (subst. verb.).

[1] SS, *India Office*, H. 149.315,a5.

[2] Cf. p. 277. Le présent de ce verbe est un ancien subjonctif en *-(n)ā*, auquel *-s(k)* a été ajouté (cf. p. 251 sq.). Inversement A. *wināṣl(u)ne*, B. *winaṣlñe* repose sur le thème du parfait-imparfait, qui lui-même se rattache à celui du présent. En ce qui concerne A. *wawiṃṣur-* sans *ā*, cf. p. 251, note 7.

[3] Le subjonctif présente régulièrement *s*: *pāsmār* (1 sg. méd.-pass.).

Pour ces verbes aussi on partira au parfait d'un ancien imparfait, dont la consonne finale du thème a été influencée par des formes d'imparfait en *-i*.

DEUXIÈME PARTIE

THÈMES MODAUX

I. — Thèmes du subjonctif

Ces thèmes ont été étudiés en détail dans la Première partie, sur les Thèmes temporels, II. — Thèmes du parfait [1]. Car dans la plupart des cas le thème du subjonctif et celui du parfait de l'indicatif sont identiques. Il n'y a que peu de verbes, qui présentent un thème spécial pour le subjonctif. Quelques remarques d'ordre général suffiront ici.

1. — Une survivance indo-européenne très nette s'observe dans quelques subjonctifs qui se rattachent aux parfaits athématiques en *-s* [2]; ces subjonctifs sont thématiques (secondaires) et correspondent au type de gr. ἔδομαι, πίομαι, skr. *ásat(i)*, skr. *ádat*, etc., verbes dont le présent était athématique.

2. — Le thème de la plupart des autres subjonctifs tokhariens se termine par la voyelle « thématique » *ā*, qui provient du thème du parfait de l'indicatif [3]. Comme *ā* n'est autre que la voyelle de la seconde syllabe (accentuée) d'une base lourde dissyllabique, on a partout affaire à des formes athématiques, ce qui est particulièrement clair à la 3e pers. du pluriel actif, où la finale est en *-e(ñc)* [4].

3. — Un petit nombre de subjonctifs dont le thème ne se termine pas par la voyelle *ā*, sont également athématiques à la 1re pers. sg. act. [5], mais il s'agit ici d'une analogie du thème du parfait de l'indicatif, qui est athématique.

4. — Les autres subjonctifs, qui n'offrent pas *ā* comme finale de thème, appartiennent à la classe thématique primaire; dans presque tous on peut indiquer une relation avec un thème de présent, qui se rattache à la même classe. Ainsi les subjonctifs en *-ās* des parfaits

1 Cf. p. 253 sq.
2 Cf. p. 273 sq.
3 Cf. p. 261.
4 Cf. p. 262.
5 Cf. p. 274 sq.

à degré faible [1]: *-s* y provient des présents causatifs en *-s,* qui sont en général thématiques primaires [2]; les subjonctifs des parfaits dénominatifs en *-ññ-* [3]: ces parfaits reposent sur des présents en **-i̯e/o-,* dont quelques formes appartiennent au type thématique primaire [4]; quelques subjonctifs en *-ñ* de parfaits en *-s* le présentent également: *-ñ* y provient de formes de présent en *-n* [5], qui ont été sans doute thématiques primaires, etc. Il n'y a que quelques subjonctifs, correspondant à des parfaits en *-s,* qui ne semblent avoir aucune relation spéciale avec des thèmes de présent, mais qui suivent le système thématique primaire [6]: ceux-ci se sont associés aux subjonctifs en *-ñ,* dont le parfait de l'indicatif est également en *-s.*

II. — Thèmes de l'optatif

Dans la Première partie, sur les Thèmes temporels, II. — Thèmes du parfait [7], nous avons déjà donné une étude détaillée sur les thèmes de l'optatif. Car en général le thème de l'optatif se rattache à celui du parfait de l'indicatif; au cas où le subjonctif présente un thème spécial, l'optatif l'offre aussi. Mais le thème de ce mode se distingue toujours de celui du parfait et du subjonctif par l'absence de la voyelle *ā* comme finale de thème. On n'y trouve pas non plus la voyelle thématique *e̤* (B), *a* (A) comme dans certains subjonctifs à thème spécial. Il n'est également pas question, comme dans quelques subjonctifs, de système thématique primaire: car le thème de l'optatif se termine toujours par la caractéristique *-i* (AB) ou *-oy* (B). Il y a lieu d'étudier celle-ci maintenant.

1. — Le dialecte B présente *-oy* à côté de *-i,* sans qu'il y ait une règle qui en détermine une certaine répartition: *tākoym, tākoy, tākoyeṃ,* 1 sg., 3 sg. et 3 pl. act. de *tāk-* « devenir, être »; *marsoym,* idem de *mars-* « oublier »; *yāmīm* et *yāmi,* 1 sg. et 3 sg. act. de *yām-* « faire »; *ăyi,* 3 sg. act. de *ai-* « donner »; *riñīmar,* 1 sg. méd.-pass. de *ri-* « quitter, renoncer », etc. Le dialecte A ne possède que *-i*: à l'actif le verbe *tāk-* « être » présente *tākim, tākit, tākiṣ,* sg., et *tāki-*

1 Cf. p. 270.
2 Cf. p. 241.
3 Cf. p. 278.
4 Cf. p. 245.
5 Cf. p. 276.
6 Cf. p. 274 sq.
7 Cf. p. 253 sq.

mäs (1 pl.), *tākiñc* (3 pl.) ; au médio-pass. le verbe *kälp-* « obtenir, atteindre » donne *kälpimār, kälpitār, kälpitär*, sg. et *kälpimträ* (1 pl.), *kälpintär* (3 pl.) ; *lyutkā[ṣi]ṣ*, 3 sg. act. de *lutk-* « faire devenir » ; *nçitär*, 3 sg. act. de *näk-* « périr, disparaître », etc.

En indo-européen l'optatif était caractérisé par un suffixe **-i̯ē*, qui avait une forme faible **-ī*. Dans les formations athématiques, il y avait i.-e. **-i̯ē* au singulier de l'actif, **-ī* partout ailleurs : cf. gr. εἴην en face de εἶμεν, etc. Dans les formations thématiques, **-ī* faisait diphtongue avec la voyelle thématique : cf. gr. φέροις, got. *bairais*, skr. *bháres*, etc. En tokharien **-ī* (> *-i*) [1] des formations athématiques a été étendu à tous les verbes, et on l'emploie aussi au singulier de l'actif : cf. en latin *sim, sis, sit* (à côté de *siem, sies, siet*) d'après l'exemple de *simus, sitis, sint*, tout comme on a *velim, velis, velit*, etc., dans tout le subjonctif de *volo*, etc. ; l'ancien **-i̯ē* a disparu. D'autre part il y a *-oy* en dialecte B, que l'on ne peut séparer de gr. -οι, skr. *-e*, etc. [2] : ce suffixe aussi, que le dialecte A ne connaît plus, est devenu une caractéristique générale de l'optatif, car on le trouve dans toutes sortes de verbes.

Nous ne pourrions nous rallier à l'explication de Pedersen [3], qui croit que B. *oy* représente *ā* (voyelle caractéristique du thème du parfait) + **-ī* : les formes du dialecte A prouvent que *ā* ne s'observe jamais à l'optatif comme finale de thème (on n'y a pas non plus la voyelle *e* (B), *a* (A) des subjonctifs thématiques correspondants, etc.). Et on ne peut résoudre cette difficulté en supposant, comme le fait Pedersen, que *-i* du dialecte A remonterait dans certains cas à *-oy*, qu'il considère comme une diphtongue secondaire : une telle diphtongue aboutit en dialecte A à *e*, tout comme une diphtongue primaire. Cf. p. ex. A. *se* en face de B. *soy* « fils », apparenté à gr. υἱός ; A. *tre* en face de B. *trai* « trois », remontant à i.-e. **tre̯ies*, etc. [4] Pedersen s'appuie sur l'antithèse B. *ontsoytte* : A. *asinät* « pas rassasié ». Seulement le vocalisme de ces formes est différent : la première présente le degré fort, tandis que la seconde est au degré faible.

2. — Nous avons déjà signalé, lors de notre examen sur les thèmes de l'imparfait [5], l'existence en tokharien d'imparfaits qui, tout

1 MEILLET, *Formes*, p. 15.
2 IBID.
3 *Tocharisch*, p. 202 sq.
4 Cf. p. 37.
5 Cf. p. 283 sq.

en reposant sur des thèmes de présent, sont caractérisés par *-i* comme des optatifs [1]. Nous avons déjà donné des formes d'imparfaits en *-i* en dialecte B des verbes *yam(ask)-* « faire » et *klyaus-* « entendre, écouter ». Ajoutons-y: *aiṣṣi,* 3 sg. act. de *ai-* « donner » (thème de présent: *aisk-*) ; *weṣṣi,* idem de *wesk-* « dire, parler » (thème de présent) ; *lnaṣṣi,* idem de *lant-, länt-* « sortir, s'en aller » (thème de présent: *lnask-*) ; *mīwi,* idem de *maiw-, miw-* « trembler » (thème de présent), etc. En dialecte A ce type d'imparfaits a disparu, mais on en trouve des traces dans les parfaits-imparfaits à finale de thème palatalisée [2].

En dialecte B on trouve aussi *-oy* dans ce type d'imparfaits: cf. *kärsanoym,* 1 sg. act. de *kärs-* « savoir »; cette forme s'oppose à *kärsoym,* 1 sg. opt., qui présente le thème du parfait [3].

Deux autres représentants de ces imparfaits à caractéristique d'optatif nous sont fournis par le verbe *i-* (AB) « aller » et *ṣ-* (AB) « être ». SSS [4] en donnent le paradigme suivant (actif) : du premier on a *ye(m)* (A), 1 sg.; *yait* (B), *yet* (A), 2 sg.; *yey* ou *yai* (B), *yeṣ* (A), 3 sg.; *yeyeṃ* (B), *yeñc* (A), 3 pl., et du second: *ṣeym* ou *ṣaim* (B), *ṣem* (A), 1 sg.; *ṣait* (B), *ṣet* (A), 2 sg.; *ṣey* ou *ṣai* (B), *ṣeṣ* (A), 3 sg.; *ṣeyem* (B), *ṣemäs* (A), 1 pl.; *ṣeycer* ou *ṣaicer* (B), 2 pl.; *ṣeyeṃ* (B), *ṣeñc* (A), 3 pl.

La caractéristique de ces deux imparfaits est *-ey* > *-ai* (B) > *-e* (A). Elle correspond à gr. -ει, qui s'observe dans les optatifs grecs du type de στήσεια, στήσειας, στήσειε, etc. (formes se rattachant à l'aoriste sigmatique). Ces optatifs s'accordent eux-mêmes avec les subjonctifs imparfaits en *-rem, -res, -ret,* etc., du latin (cf. *amarem, legerem,* etc.) : *amaret* < **amasejet* (cf. gr. τιμήσειε) et *amarent* < **amasejent* (cf. gr. τιμήσειαν), etc.; on en a des traces en vieux prussien et en sanskrit [5].

Pedersen [6] a suggéré cette explication, mais non sans réserve [7], et en admettant la possibilité d'une autre: il faudrait partir d'optatifs

1 Sur le rapport sémantique entre l'optatif et l'imparfait, cf. COUVREUR, *Désinence,* p. 247 sq., et PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 204 sq.

2 Cf. p. 284 sq.

3 COUVREUR, *Désinence,* p. 247.

4 § 461, p. 384 sq.

5 HIRT, IV, § 123, p. 289 sq.

6 *Tocharisch,* p. 207 sq.

7 L'existence en indo-européen d'un optatif en **-ei* même lui semble plus ou moins douteuse.

tels que skr. *iyām* et *syām*; la diphtongue des formes tokhariennes reposerait sur une contamination de **ṣe-* et de **ṣi-* que l'on rencontre dans **si̯ē-* et **sī-* (lat. *siem*: *simus*), etc. Il va sans dire que cette hypothèse est insoutenable. Il faut rattacher les imparfaits en *-ey*, etc., aux optatifs grecs en -(σ)ει, aux subjonctifs imparfaits latins en *-(r)em*, etc.: la concordance phonétique est trop claire, pour que l'on puisse rejeter ce rapprochement. En plus il y a la preuve de la finale dans les formes de la 3e pers. sg. et pl. en dialecte B. B. *yey* ou *yai* et B. *ṣey* ou *ṣai* remontent à **yeyet* et **ṣeyet*, tout comme lat. *amaret* < **amasejet* et gr. τιμήσειε < *τιμησειετ. Aucune finale autre que **-et* (**-eyet*) ne pourrait expliquer ces formes, qui, à première vue, ne semblent pas avoir possédé une désinence proprement dite. La consonne finale *-ṣ* des formes correspondantes du dialecte A, *yeṣ* et *ṣeṣ*, comme *-ṣ* dans les formes de l'optatif, provient du présent et est donc d'origine secondaire [1].

Il y a en second lieu la 3e pers. pl. avec *yeyeṃ* et *ṣeyeṃ*: *-ṃ* < **-nti* (cf. A. *yeñc* et *ṣeñc*) [2]; *-eye-* correspond nettement à *-(r)e(nt)* de lat. *amarent* < **amasejent*, etc.

La 3e pers. sg. act. des optatifs en *-oy* et en *-i* (B) a reçu la finale **-et* par analogie des formations en **-e̯ie-*: ainsi *tākoy* < **tākoyet* et *ăyi* < **ăyiet*. La 3e pers. pl. act. des optatifs en *-oy* et des optatifs en *-i* en dialecte B a aussi emprunté *-(ey)e-* aux optatifs-imparfaits en *-ey*: cf. *tākoyeṃ*, *klyauṣ(i)yeṃ*, etc. En dialecte A au contraire *-(ey)e-* ne se trouve pas dans les optatifs en *-i*: cette voyelle y a même disparu dans les deux imparfaits en *-ey* (A. *-e*) par analogie des optatifs en *-i*, car on a *yeṣ*, *ṣeṣ* en face de B. *yey*, *ṣey*, etc., et *yeñc*, *ṣeñc* en face de B. *yeyeṃ*, *ṣeyeṃ*. Or des formes en *-eye-* auraient donné **yāyeṣ*, **ṣāyeṣ*, et **yāyeñc*, **ṣāyeñc*.

Attirons aussi l'attention sur B. *ṣeyem*, où *-(ey)e-* est dû à l'influence des formes de la 3e pers. du sing. et du plur.

En B, *-oyeṃ* (3 pl. act.) devient parfois *-oṃ* par contraction métrique [3]: *tākoṃ* à côté de *tākoyeṃ* (*tāk-* « devenir, être »), *yänmoṃ* de *yäm-* « obtenir, atteindre », etc. On trouve aussi *ṣem* à côté de *ṣeyem* [4], et *yeṃ* à côté de *yeyeṃ* [5].

1 Cf. p. 302 sq.

2 Cf. p. 304.

3 Sieg, *Karm.*, 8a3.

4 Ibid., p. 52, note 2.

5 Couvreur, *Compte-rendu Pedersen*, p. 202.

III. — Thèmes de l'impératif

Sauf la préfixation de *p-*, rien ne distingue le thème de l'impératif de celui du parfait de l'indicatif, comme nous l'avons vu dans la Première partie, sur les Thèmes temporels, II.— Thèmes du parfait [1].

1. — Il n'y a que deux verbes, en dialecte A, dont l'impératif est construit sur le modèle du subjonctif : il s'agit de verbes qui ont un thème spécial pour ce mode [2]. L'impératif du verbe *i-* « aller », qui se sert d'une autre racine au parfait (*kalk-* en A, et *mas-*, *yk-* en B), est construit sur le thème du présent : cf. A. *piṣ*, et A. *pic(äs)*, 2 sg. et 2 pl. act. ; B. *pcīso*, 2 pl. act. [3] L'impératif du verbe A. *läk-* « voir », qui emploie au parfait la racine *pälk-*, repose aussi sur le thème du présent : *pälkār*, *pälkāc*, 2 sg. et 2 pl. méd.-pass.

Signalons ici trois verbes qui présentent une autre racine à l'impératif : A. *tāk-* « être » a *päṣtāk* et *päṣtākäs*, 2 sg. et 2 pl. act. ; A. *e-*, B. *ai-* « donner » offre *paṣ*, *pac* (A), et *pete*, *petes* (B), 2 sg. et 2 pl. act. ; B. *i-* « aller » donne *paṣ*, 2 sg. act. Quant au premier, nous avons déjà prouvé qu'à l'impératif une racine i.-e. **st(h)āk-* ou **stek-*, etc., s'est substituée à *tāk-* < i.-e. **dhēk-* [4]. En ce qui concerne les formes de l'impératif des verbes « donner » (AB) et « aller » (B), il faut attirer l'attention sur l'explication de Pedersen [5]. Cet auteur fait ressortir qu'il s'agit de deux verbes, dont en d'autres langues l'impératif est souvent remplacé par une interjection ; celle-ci est parfois pourvue de désinences ; en dépit de son origine cette forme s'introduit donc dans le système flexionnel. Les formes tokhariennes pourraient avoir la même origine. Pedersen explique B. *p-ete* par **etos* « ici » = skr. *átas* « d'ici » ; A. *pac* reposerait sur un nominatif pl. **paci*, qui serait devenu *pac* par analogie des formes de la 2e pers. pl. en *-c* [6]. Seulement *-ṣ* (AB), *-c* (A), *-te(s)* (B) sont des désinences d'origine indo-européenne [7], de sorte que l'on ne peut compter qu'avec une racine *a-* (B) pour le verbe « aller ». Or *e-* se rattache sans doute à i.-e. **e-*, thème pronominal bien

1 Cf. p. 253 sq.
2 Cf. p. 271.
3 Cf. p. 321.
4 Cf. p. 263, note 1.
5 *Tocharisch*, p. 151 sq.
6 Cf. p. 303.
7 Cf. p. 320.

connu, qui s'emploie aussi comme particule auprès de quelques verbes: cf. skr. *ā* (degré allongé, *ē ou *ō) « vers » (cf. *ā-gam-* « s'approcher », *ā-dā-* « recevoir », etc.), sens qui correspond très bien à l'idée du verbe « donner ». L'autre racine, *a-* (« aller »), rend peut-être le degré en *o* du même mot (mais *a-* < **e-* est également possible) : pour le sens il faut comparer (cf. Pedersen) à skr. *átas* « d'ici » <**e-tos,* avec la notion d'éloignement (« d'ici » = « va »).

2. — Le préfixe *p-* est une ancienne particule emphatique: il y a quelques exemples d'impératifs en dialecte B, où *p-* n'apparaît pas, mais dans ces cas on y trouve généralement *nai* « donc »[1], correspondant à gr. ναί, lat. *nae* « oui, vraiment »; *nai* y remplace donc *p-*, dont la valeur et le sens ne peuvent être différents. Meillet[2] pense à un préverbe **pa-*, répondant à v. sl. *po-*, lit. *pa-*, etc.[3] En ce qui concerne la phonétique, on peut bien partir d'i.-e. **po* (avec évolution **pa-* et *p-* en syllabe ouverte). Quoique l'hypothèse de Meillet soit possible, on préférera une origine moins lointaine: le dialecte A possède *pe* « aussi », apparenté à hitt. *-pe,* particule d'identité[4], supposant i.-e. **bhe*; car il y a aussi i.-e. **bho* (degré en *o*), et **bhē,* **bhō* (degré allongé), avec av. *bā*, arm. *ba,* gr. φή, lit. *bà,* v. sl. *bo,* etc., particules emphatiques: **bhe* aussi avait sans doute cette valeur à l'origine. Il vaut donc mieux remonter pour tokh. *p-* à i.-e. **bhe,* qui se trouve également représenté dans A. *pe* « aussi »: *p-* < **pä-* (en syllabe ouverte) < **pa-,* etc.

1 PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 195. Cf. aussi COUVREUR, *Compte-rendu Pedersen,* p. 203, qui donne deux exemples d'impératifs (B) où il n'y a ni *p-* ni *nai.*

2 *Formes,* p. 18.

3 Ce préverbe aurait un caractère perfectif.

4 Sur les différents emplois de tokh. A. *pe,* cf. SSS, § 396, p. 309 sq.; sur ceux de hitt. *-pe* (*-pit* et *-pat,* etc.), cf. FRIEDRICH, *Hethitisches Elementarbuch,* I, Heidelberg, 1940, § 296, p. 84 sq. A notre avis le rapprochement tokh. A. *pe*: hitt. *-pe* est à préférer à l'explication proposée par PEDERSEN, *Hittitisch,* p. 77 sq. (lecture *-pat*).

TROISIÈME PARTIE

LES FORMES NOMINALES DU VERBE

I. — L'infinitif

En dialecte A l'infinitif a le même thème que le présent (de l'indicatif), tandis qu'en dialecte B l'infinitif est bâti sur le thème du parfait [1]; en cas d'un thème spécial pour le subjonctif, l'infinitif (dialecte B) l'offre aussi [2]. L'infinitif est caractérisé par *-tsi*, qui est simplifié en *-si* après un thème se terminant par *-s*: A. *essi* de *e-* « donner » (thème du présent: *es-*), A. *klyossi* de *klyos-* « entendre, écouter », A. *kossi* de *ko-* « tuer » (thème du présent: *kos-*), etc. Cette simplification, qui ne connaît aucune exception en dialecte A, apparaît aussi en dialecte B, mais très souvent la forme originelle s'y rencontre à côté de la forme simplifiée: cf. *nestsi* et *nessi* de *nes-* « être », *pāṣtsi* et *pāssi* de *pāsk-* « protéger, exercer », *klyauṣtsi* et *klyaussi* de *klyaus-* « entendre, écouter » [3], etc.

En dialecte A il y a quelques formes en *-si*, qui ne se rattachent pas à des thèmes en *-s*: *yasi* au lieu de *yatsi* (*y(a)-* « faire »), *kropnasi* au lieu de *kropnatsi* (*krop-* « rassembler »), *çwāsi* au lieu de *çwātsi* (*çu-* « manger »), etc. En général nous avons affaire à des formes provenant de documents plus jeunes [4], mais souvent il faut compter aussi avec une certaine négligence orthographique [5].

La caractéristique *-tsi* remonte à i.-e. **-dhi̯āi*: cf. les infinitifs védiques en *-dhyāi* tels que *gámadhyāi, bháradhyāi*, etc. En grec -σθαι y répond: φέρεσθαι, εἴδεσθαι, etc. L'explication de tokh. *-tsi* par i.-e. **-dhi̯āi*, que nous avions déjà proposée auparavant [6], est phonétiquement indiscutable: chute de **-āi* sous l'influence de l'accent; vocalisation de **i̯* en finale; palatalisation d'i.-e. **dh* en *ts*

1 Cf. p. 229 sq. et p. 253 sq.

2 Cf. p. 285 sq.

3 *pāssi* < **pāṣsi* par assimilation, tout comme *klyaussi* < **klyauṣsi*: cf. p. 213.

4 SSS, § 422, p. 338.

5 Ibid., § 422, p. 338 sq. Une dissimilation s'est produite entre *t* et *ts* dans B. *ritasi* (SS, *Speisung*, nº 18) de *rit-* « chercher, tendre à ».

6 *Them. en athem.*, p. 84; cf. aussi V. W., *Lexique*, p. LI.

devant *i̯. On rejettera l'hypothèse de Meillet [1], qui compare à véd. *-taye*, v. sl. *-ti*, lit. *-ti*: i.-e. *-*tei* ou *-*ti* aurait abouti à tokh. *-*c*, et i.-e. *-*tei̯ei* (datif) aurait donné tokh. *-*cai* (B), *-*ce* (A).

II. — **Les participes**

1. — Les participes présents

a) — Participe actif

Le part. prés. act., qui se rattache au thème du présent (de l'indicatif) [2], se termine par *-nt* en dialecte A, et par *-nta* (substantifs) et *-ñca* (participes proprement dits) en dialecte B. On en a déjà étudié les divers aspects de la finale dans la partie qui traite de la Formation des noms [3]. Inutile de dire que *-nt*, etc., représente i.-e. *-*nt* (cf. skr. *bhárantam*, gr. φέροντα, lat. *ferentem*, etc., formes de l'acc. sg.). En cas d'une formation thématique (primaire ou secondaire) la voyelle thématique est *e* en B > *a* (*ä*) en A, etc.: cf. *aiṣṣeñca* de *ai-* « donner » (thème du présent: *aisk-*) ; B. *paṣṣeñca* de *pāsk-* « protéger, exercer » ; A. *āçant* ou *āçänt-* de *āk-* « fahren, führen » ; A. *pāṣant* ou *pāṣänt-* = B. *paṣṣeñca*; A. *eṣant* ou *eṣänt-* = B. *aiṣṣeñca*, etc., formes où la consonne précédant *e* (*a*, *ä*) est palatalisée [4]. Le part. prés. act. en *-*ent* du tokharien est donc à rapprocher du type de lat. *legens, -entis, ferens, -entis*, etc., et non du type à vocalisme *o* du grec, du slave, etc. [5]

b) — Participe médio-passif

Le part. prés. méd.-pass., dont le thème est le même que celui du présent (de l'indicatif) [6], est caractérisé en dialecte B par *-mane* (avec *-e* secondaire), en dialecte A par *-māṃ*: B. *-mane*, A. *-māṃ* répond évidemment aux participes du type de gr. -μενος, v. pruss.

1 *Formes*, p. 23 sq.; voir aussi PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 217 (sans citer Meillet).
2 Cf. p. 229 sq.
3 Cf. p. 131 sq.
4 Pour le cas de consonne non palatalisée devant cette voyelle remontant à i.-e. **e*, cf. p. 233 sq.
5 MEILLET, *Formes*, p. 18.
6 Cf. p. 229.

-manas, etc. On serait tenté de rattacher A. *-māṃ* à skr. *-māna-*, avec voyelle radicale allongée: seulement A. *-māṃ* peut également représenter i.-e. **-mene/o-* avec voyelle radicale allongée sous l'influence de l'accent [1]. Si ce suffixe s'ajoute à une formation thématique, primaire (B) ou secondaire (AB), la voyelle thématique est *e* en B > *a* en A (parfois aussi en B), mais il y a une trace d'i.-e. **-omene/o-* dans B. *sporttomane* de *sport-* « se tourner ». Or *-o(mane)* seul est original; dans les formes en *-emane*, *e* s'est substitué secondairement à *o*: cet *e* ne palatalise jamais la consonne précédente, comme il ressort de quelques exemples tels que B. *ynemane* de *i-* « aller » (thème du présent: *yn-*) ; B. *aiskemane* de *ai-* « donner » (thème du présent: *aisk-*), forme qui s'oppose à B. *aiṣṣeñca*, part. prés. act., à *e* d'origine indo-européenne [2]; B. *alāskemane* de *āl-* « éloigner, séparer » (thème du présent: **alāsk-*) ; A. *mäskamāṃ* de *mäsk-* « être » ; A. *pärkamāṃ* de *pärk-* « se lever », etc.

2. — Le participe passé

Le part. passé offre le même thème que le parfait (de l'indicatif) correspondant [3]. Il se termine, aussi bien en A qu'en B, par *-u*: *-u* remonte à i.-e. **-u̯es/u̯os* (cf. gr. εἰδώς, skr. *vidvāṃsam*, acc. sg.) ; ce suffixe a déjà été l'objet d'un examen dans un des chapitres de la Formation des noms [4].

L'absolutif en *-wer* (B), *-or* (B), *-ar* (B), *-ur* (A), *-or* (A) aussi y a été étudié [5]. Quant au thème lui-même, dépourvu de ce suffixe, il ne diffère pas de celui du participe passé (en *-u*).

III. — **Les adjectifs verbaux**

L'adjectif verbal I offre le thème du présent (de l'indicatif) [6], tandis que l'adjectif verbal II est construit sur le thème du parfait

1 Cf. p. 24.
2 Cf. p. 233.
3 Cf. p. 253 sq.
4 Cf. p. 104 sq.
5 Cf. p. 100 sq.
6 Cf. p. 229 sq. Sens: adjectif de nécessité (cf. COUVREUR, *Compte-rendu Pedersen*, p. 198).

(de l'indicatif) [1]; en cas d'un thème spécial pour le subjonctif, l'adj. verb. (II) le présente aussi [2].

Tous deux se terminent par *-l* (B. *-lle* avec redoublement secondaire), qui remonte à i.-e. **-le/o-* au singulier; au pluriel, en dialecte A, il y a le type **-lei̯e/o-* et, dans les deux dialectes, le type **-len* ou **-lon*, comme nous l'avons déjà fait ressortir dans un des chapitres de la Formation des noms [3].

Quant au premier, il est à noter qu'au cas, où il s'agit d'une formation thématique, primaire (B) ou secondaire (AB), la voyelle thématique remonte à i.-e. **e*: B. *paṣṣalle* de *pāsk-* « protéger, exercer »; B. *weṣṣälle* de *wesk-* « dire, parler »; A. *pāṣäl* = B. *paṣṣalle*; A. *eṣäl* de *e-* « donner » (thème du présent: *es-*) [4], etc., présentent la mouillure de la consonne précédant la voyelle thématique [5]. On partira donc d'i.-e. **-ele/o-*, etc.: cf. les infinitifs arméniens en *-el* comme *berel*, etc. [6]

La structure et l'origine du substantif verbal, qui pratiquement est construit sur l'adj. verb. II, ont déjà été examinées [7].

1 Cf. p. 253 sq. Sens: adjectif de possibilité ou participe passé (cf. Couvreur, *Compte-rendu Pedersen*, p. 198).

2 Cf. p. 285 sq.

3 Cf. p. 102 sq.

4 Sur A. *pāṣäl*, A. *eṣäl*, B. *weṣṣälle*, etc., cf. p. 241.

5 Pour le cas de consonne non palatalisée devant **e*, cf. p. 233 sq.

6 Cf. p. 102.

7 Cf. p. 81 sq.

CHAPITRE VII

FLEXION DES VERBES

A. — DÉSINENCES PRIMAIRES

Ces désinences se rencontrent au présent (de l'indicatif), au subjonctif, à l'optatif, et dans les imparfaits-optatifs.

I. — **Actif**

1. — Singulier

a) — 1[re] personne

Le dialecte A ne présente que *-m*; le dialecte B offre *-u* au présent et au subjonctif, *-m* à l'optatif et à l'imparfait. Exemples: A. *säl[p]äm,* prés. de *sälp-* « brûler, être ardent »; A. *kalkam,* subj. de *kalk-, kälk-* « aller »; A. *tsitim,* opt. de *tsit-* « toucher »; A. *ṣem,* imparf. de *ṣ-* « être »; B. *weskau,* prés. de *wesk-* « dire, parler »; B. *āyu,* subj. de *ai-* « donner »; B. *tākoym,* opt. de *tāk-* « devenir, être »; B. *klyauṣim,* imparf. de *klyaus-* « entendre, écouter », etc. AB. *-m* remonte évidemment à i.-e. **-mi*: cf. gr. τίθημι, skr. *dádhāmi,* skr. *bhárāmi,* arm. *berem,* hitt. *arnumi,* etc. On voit qu'en tokharien aussi la désinence **-mi,* qui caractérisait proprement les formations athématiques, a été étendue aux verbes thématiques.

La désinence *-u* au présent et au subjonctif du dialecte B s'oppose à *-m* non seulement du dialecte A, mais aussi du dialecte B (optatif et imparfait). Jusqu'ici l'origine de *-u* est restée obscure: Meillet [1], qui parle de *-au,* alors que *-u* seul constitue la désinence proprement dite [2], y cherche « quelque particule ajoutée à la forme personnelle, peut-être quelque chose du type des particules accroissantes du vieil irlandais », mais l'auteur ne peut rien préciser. Couvreur [3] tâche d'expliquer le rapprochement fait par Sieg-Siegling [4]

1 *Formes,* p. 10.
2 Cf. p. 234.
3 *Désinence,* p. 243 sq.
4 *Toch. Sprachr.,* p. VI, note 2.

de B. *-au* et de A. *-am* (il faut poser B. *-u* et A. *-m*) par le passage *m* > *w* (> *-u* en finale). Pedersen[1] enfin est d'avis que B. *-u* représente *-ō des formations thématiques (cf. gr. φέρω).

Prenons d'abord la théorie de Pedersen: il est à noter que le traitement *u* d'i.-e. *ō ne se trouve nulle part en tokharien; cette voyelle ne s'y rend que par *ā* (AB), d'où souvent *a* en B par affaiblissement[2]. Cette explication est donc à rejeter.

Quant à celle de Sieg-Siegling-Couvreur[3], on remarquera qu'elle est basée sur la comparaison avec quelques formes de pronoms démonstratifs, où ces auteurs pensaient avoir trouvé la même évolution phonétique: cf. A. *säm* et B. *su,* A. *täm* et B. *tu,* etc. Or nous avons démontré[4] qu'il ne s'agit pas dans ces formes d'un passage *m* > *w,* mais que l'on a affaire à une alternance morphologique qui date déjà de l'indo-européen.

D'ordinaire (B.) *-u* représente i.-e. *u̯ qui, sous l'action de l'accent, est venu en finale, après avoir perdu la voyelle qui le suivait dans la forme non-mutilée[5]: cf. AB. *ñu* « neuf » < i.-e. **neu̯n̥,* avec skr. *náva,* lat. *novem,* etc.; AB. *ku* « chien » à comparer à skr. *çván-,* gr. κύων ; A. *salu* « entièrement » < i.-e. **solu̯e/o-,* avec lat. *salvus,* skr. *sárva-*; B. *ceu, cau* < *cew,* pronom démonstratif remontant à i.-e. **teu̯e/o-,* etc.[6] Ces exemples invitent à poser pour B. *-u* une forme originelle *u̯ + voyelle.

L'indo-européen possédait-il une telle désinence à la 1re pers. du sing.? Il y a lieu d'insister d'abord sur la présence dans plusieurs langues indo-européennes d'une désinence en *-u̯ au parfait, désinence qui « représente une forme indo-européenne du type le plus archaïque »[7]: on la trouve en latin (parfait en *-vi*), en sanskrit (p. ex. *jajñáu* = lat. *novi*), en arménien (p. ex. *beraw* « il a été porté »), et peut-être aussi en hittite (cf. les prétérits en *-un*); d'autre part

1 *Tocharisch,* p. 141. Voir déjà POUCHA, *Tocharštinĕ,* p. 214.

2 Cf. p. 31.

3 COUVREUR, *Désinence,* p. 246, prétend qu'en B il y a deux formes de 1 sg. prés. ind. act. en *-m*: il cite *lkām* « je vois » (sans référence: ne figure plus dans *Compte-rendu Pedersen,* p. 196) et *yam* « je vais » (LÉVI, *S8*b5 — *Compte-rendu Pedersen* — et *A4*a7: *Désinence,* note 1). S'agit-il vraiment de formes de 1 sg. prés. ind. act.? Nous ne le croyons pas.

4 Cf. p. 193.

5 Cf. p. 37.

6 Cf. p. 193.

7 MEILLET, *Esquisse,* § 93, p. 124.

Hirt[1] a retrouvé en vieux-saxon un ancien parfait en *-w*, caractéristique que l'on trouve aussi dans plusieurs verbes en anglo-saxon: ainsi *sāwan* (cf. lat. *sēvi*), *blāwan* (cf. lat. *flāvi*), etc. Il faut enfin attirer l'attention sur les parfaits en *-wā* (A), *-wa* (B), 1 sg. act.[2], *-we* (A), 1 sg. méd.-pass.[3], du tokharien même.

En second lieu il y a à signaler une désinence verbale du luwi de l'Asie Mineure, où la 1re pers. sg. du présent est caractérisée par *-wi*[4]. Rien ne prouve que l'on aurait affaire ici à un passage *m* > *w* dans cette langue, et que *-wi* correspondrait phonétiquement à i.-e. **-mi*.

En troisième lieu on doit noter que le hittite offre *-weni* à la 1re pers. pl. du présent. Seulement cette langue s'y sert aussi de *-meni*. D'après Sturtevant[5] l'indo-européen aurait utilisé l'alternance **m/u̯* à la 1re pers. du pluriel[6] pour distinguer le pluriel et le duel: en effet les désinences du pluriel s'observent sous la forme **-m(e)*, celles du duel sous la forme **-u̯(e)*. Comme la 1re pers. du pluriel et celle du duel sont psychologiquement liées, leurs désinences se sont influencées les unes les autres. On parvient même à établir les correspondances suivantes: **-mes* et **-u̯es*, **-me* et **-u̯e*, **-mē* et **-u̯ē*, et, pour le sanskrit, *-mahe* et *-vahe*, *-mahi* et *-vahi*[7]. On peut donc regarder hitt. *-weni* comme une ancienne désinence du duel, mais il se peut aussi que Sturtevant ait raison, et que l'alternance *-meni/weni* soit antérieure à la distinction pluriel: duel. En tout cas, c'est un fait établi que l'indo-européen disposait à la 1re pers. du pluriel-duel d'une désinence offrant l'alternance **m/u̯*.

1 IV, § 117, p. 269.

2 Cf. p. 308 sq. Voir déjà Meillet, *Esquisse*, § 93, p. 124. Le travail de A. Berriedale Keith, *The Relation of Hittite, Tocharian and Indo-European, The Indian Historical Quarterly*, XIV (1938), p. 201 sq., cité par Pedersen, *Tocharisch*, p. 266 (ce travail nous est inaccessible), rapproche également A. *-wā*, etc., de skr. *-āu*.

3 Cf. p. 314 sq.

4 Sturtevant, *Comp. Gr.*, § 10, p. 32.

5 Ibid., § 110, p. 114 sq. et § 385, p. 253.

6 **m* se serait développé de **u̯* après **u*: en hittite *-meni* n'apparaît qu'après *u*. L'indo-européen n'aurait pas conservé cet état. On remarquera que Sturtevant part ici du « pré-indo-hittite ».

7 Hirt, IV, § 78, p. 149 sq.: **-u̯e*, qui signifie « tous les deux », se trouve aussi dans lit. *vèdu*, got. *wit* « nous deux », mais dans les autres langues ce pronom signifie simplement « nous »: cf. skr. *vayám*, got. *weis*, hitt. *wēš*, etc.

Or la dualité *-m*: *-u* en tokharien à la 1re pers. du sing. du présent, du subjonctif, etc. (on notera que la 1re pers. sg. du présent, du subjonctif, etc., au médio-passif en B se termine par *-mar,* où *-m-* s'oppose aussi à *-u*), s'explique sans doute à la lumière de cette alternance **m/v̯* à la 1re pers. du pluriel-duel. Il nous semble que l'élément **v̯* ait été introduit, déjà en indo-européen, à la 1re pers. du sing. sous l'influence de la 1re pers. du pluriel-duel: le fait qu'il y avait **m* aussi bien à la 1re pers. du sing. qu'à la 1re pers. du pluriel-duel, a été le point de départ de cette analogie. De cette façon **-mi* (1 sg. act.) a été transformé en **-v̯i*: on trouve cette désinence en luwi; i.-e. **-v̯ai* qui s'observe dans lat. *-vī* (1 sg. parf. act.) et dans tokh. A. *-we* (1 sg. parf. méd.-pass.) [1], prouve la présence originelle en indo-européen de **-mai*: gr. -μαι ne peut donc être considéré comme s'étant substitué à -αι sous l'influence de -μι (cf. skr. *bhárāmi* et *bháre* en face de gr. φέρω, ἵστημι et φέρομαι). D'ailleurs le dialecte B du tokharien y correspond par *-mai* (1 sg. parf. méd.-pass.) [2]: B. *-mai* alterne avec A. *-we*. On voit que les formes primaires **-mi* et **-mai* ne disparurent pas, mais continuaient à exister à côté de **-v̯i* et de **-v̯ai,* tout comme au pluriel-duel **m* alternait encore toujours avec **v̯* (cf. surtout hitt. *-meni*: *-weni*).

Or ces faits révèlent pour B. *-u* une forme indo-européenne **-v̯i,* comme en luwi, ou **-v̯ai,* comme en latin, où cette désinence, qui appartient proprement au médio-passif (cf. tokh. A. *-we,* etc.), figure à l'actif. Dans les deux cas la chute de **-i* ou de **-ai* sous l'influence de l'accent devait produire une forme **-w* > *-u* en finale.

Déjà en indo-européen le parfait avait reçu du présent des désinences renfermant l'élément **v̯*: cf. lat. *-vī,* tokh. A. *-we.* D'ailleurs **-mai* aussi figurait au parfait: cf. gr. δέδομαι, tokh. B. *-mai*; en sanskrit il y a **-ai* comme dans *ūcé,* etc. [3] A l'origine il n'y avait naturellement **-v̯ai,* etc., qu'à la 1re pers. sg., comme au présent, mais dans la suite **v̯* a été étendu à toutes les personnes en latin (*-vi, -visti,* etc.) et dans tout le paradigme en anglo-saxon [4]. En arménien et en sanskrit on le trouve aussi à la 3e pers. sg. Dans ces langues **v̯* avait cessé de jouer son rôle de désinence spéciale de la

1 Cf. p. 314 sq.
2 Cf. *ibid.*
3 Cf. p. 314.
4 Cf. Hirt, § 117, p. 269.

1re pers. sg.: l'extension analogique de *u̯ avait obscurci son rapport originel avec *m de la même personne. En tokharien au contraire (et peut-être en hittite aussi) il ne caractérise que la 1re pers. sg., à l'actif (A. *-wā,* B. *-wa*) et au médio-passif (A. *-we*), comme en indo-européen. Le sanskrit présente *-u* (*jajñáu,* etc.) : *-u* est l'équivalent d'i.-e. **-m,* désinence de la 1re pers. sg. des temps secondaires (cf. skr. *ábharam,* gr. ἔφερον); comme l'indo-européen s'est créé *-*u̯i* et *-*u̯ai* sur le modèle de *-*mi* et de *-*mai,* de la même façon il s'est fait *-*u̯* sur le modèle de *-*m.* Il ne faut pas nécessairement admettre que *-*u̯* ne s'ajoutait qu'à des bases lourdes (cf. skr. *jajñáu,* etc.).

Comme dans les pronoms démonstratifs, l'alternance *m/w* à la 1re pers. sg. est donc d'origine indo-européenne [1].

b) — 2e personne

Les deux dialectes se servent de *-t*: A. *yät,* prés. de *i-* « aller »; A. *katkat,* subj. de *katk-, kätk-* « franchir, passer »; A. *yāmit,* opt. de *yām-* « faire »; A. *ṣet,* imparf. de *ṣ-* « être »; B. *nest,* prés. de *nes-* « être »; B. *tākat,* subj. de *tāk-* « devenir, être »; B. *klyauṣit,* imparf. de *klyaus-* « entendre, écouter », etc. AB. *-t* correspond à la désinence du parfait i.-e. *-*tha,* représentée par skr. *-tha,* gr. -θα, got. -t (cf. skr. *véttha,* gr. οἶσθα, got. *waist*), ou à la désinence de deuxième personne moyenne des temps secondaires i.-e. *-*thēs* que l'on trouve dans skr. *-thās* (cf. *ájuhuthās*) [2]; i.-e. *-*tha* et i.-e. *-*thēs* devaient tous deux

[1] PISANI, p. 11 sq., rappelle une remarque de PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 141: la ressemblance de B. *-(a)u* avec la finale de formes lituaniennes comme *daraũ* « je fais », *sukaũ* « je tournais » n'a pas de valeur historique. Pisani au contraire y trouve l'explication de la désinence tokharienne (B): il renvoie également aux optatifs en *-au* du gotique (cf. *baírau,* prés. et *bērjau,* parf.), aux parfaits en *-āu* du sanskrit et même aux parfaits en *-āwa* (B), etc., du tokharien, à la finale *-vi* du latin, etc. Cet auteur considère *-*u* comme une ancienne désinence secondaire de la 1re pers., qui s'est ajoutée à des racines se terminant par une voyelle longue; elle aurait passé au présent: en lituanien, en gotique (optatif) et en tokharien B (bases à voyelle longue comme en lituanien). Il va de soi qu'il faut rapprocher lat. *-vi* et skr. *-āu* de tokh. B. *-āwa,* etc.: mais la finale got. *-au* (prés.) ne repose-t-elle pas sur i.-e. *-*oi̯m̥* (cf. gr. arc. ἐξελαύνοια)? Et *-au* au parfait n'est-il pas dû au présent? Lit. *-(a)u* peut remonter à i.-e. *-*u.*

[2] MEILLET, *Étude,* I, p. 464. La désinence de la 2e pers. sg. act. en hittite, *-ti,* à laquelle *-t* est comparé par PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 142, est refaite sur la terminaison *-ta* (prét. act., prés. et prét. moy.), qui elle-même remonte à *-*tho,* créé sur une désinence à initiale *-*th-* (cf. *-*thēs,* etc.) sur le modèle de *-*to* (3 sg. moyen): cf. COUVREUR, *Désinences hittites,* p. 564.

aboutir à tokh. *-t*. Le fait que la personne correspondante du médio-passif se termine par *-tăr* (A), *-tar* (B) (*a* < *ā*), qui offre une voyelle longue, invite à préférer i.-e. **-thēs*: car il se peut que *-tăr* soit refait sur la désinence de (l'actif) **-thē(s)* [1]. L'emploi d'une désinence du médio-passif à l'actif se rencontre aussi à la 2e pers. pl. en dialecte B [2]. A notre avis l'explication de *-t* par i.-e. **-tha* ou **-thēs* est à préférer à celle que propose Meillet dans le même article: addition du pronom enclitique de 2e pers., comme dans le type allemand (*du*) *bis-t* [3].

c) — 3e personne

Le dialecte A donne *-ṣ*, tandis que le dialecte B présente *-ṃ*; en B la 3e pers. de l'optatif et de l'imparfait n'a pas de désinence. Exemples: A. *lkāṣ*, prés. de *läk-* « voir »; A. *weñäṣ*, subj. de *weñ-* « dire, parler »; A. *cämpiṣ*, opt. de *cämp-* « pouvoir »; A. *yeṣ*, imparf. de *i-* « aller »; B. *weṣṣäṃ*, prés. de *wesk-* « dire, parler »; B. *tākaṃ*, subj. de *tāk-* « devenir, être »; B. *tākoy*, opt. de *tāk-*; B. *yāmṣi*, imparf. de *yam(ask)-* « faire », etc.

A. *-ṣ* et B. *-ṃ* ne rappellent aucune désinence connue de l'indo-européen. Il faut sans doute y voir avec Meillet [4] et Pedersen [5] des éléments enclitiques, des particules de renforcement, ou, avec plus de vraisemblance, des pronoms démonstratifs: nous avons déjà étudié [6] des formes telles que A. *taṃ*, B. *teṃ*, A. *säs*, A. *täṣ*, etc., où *-ṃ* et *-s(-ṣ)*, pronoms démonstratifs, ont été ajoutés au thème **se/te*. Ainsi A. *-ṣ* représenterait i.-e. **se* « celui, il » (A. *lkāṣ* « celui, il voit »), et B. *-ṃ* remonterait à i.-e. **-ne/o-*, qui a le même sens: Meillet compare surtout à arm. *-na* (cf. *berē na* « il porte »).

Ces désinences se sont substituées à i.-e. **-ti* (temps primaires) ou **-t* (temps secondaires) [7]; **-t* a été la désinence de l'optatif (et de là de l'imparfait-optatif): les formes du dialecte B comme *tākoy*, *yāmṣi*, etc., le prouvent [8]. On doit reconstruire **tākoyet*, **yāmṣiet*,

1 Cf. p. 306.
2 Cf. p. 303.
3 La finale *-t* d'une forme telle que *bist* provient plutôt du passé.
4 *Formes*, p. 8.
5 *Tocharisch*, p. 142; voir déjà Meillet, *ibid.*
6 Cf. p. 191 sq.
7 Il ne peut être question d'une *chute* de **-t*, comme le suppose Pedersen, *Tocharisch*, p. 142.
8 Cf. p. 289.

etc. En dialecte A, *-ṣ* du présent-subjonctif a été étendu à l'optatif et à l'imparfait-optatif.

2. — Pluriel

a) — 1re personne

On trouve *-mäs* en dialecte A, et *-m* en dialecte B: A. *ymäs,* prés. de *i-* « aller »; A. *kälkāmäs,* subj. de *kälk-* « aller »; A. *tākimäs,* opt. de *tāk-* « être »; A. *ṣemäs,* imparf. de *ṣ-* « être »; B. *aiskem,* prés. de *ai(sk)-* « donner »; B. *tākam,* subj. de *tāk-* « devenir, être »; B. *ṣeyem,* imparf. de *ṣ-* « être » (= A. *ṣemäs*), etc. A. *-mäs* et B. *-m* représentent i.-e. **-mes* ou **-mos* (cf. gr. φέρομες, lat. *ferimus,* skr. *bhárāmas,* etc.). B. *-m* est la forme mutilée par l'accent: **-es* ou **-os* a disparu. A. *-mäs* (*ä* < **e* ou **o*) est la forme intacte: cette désinence a été conservée à l'intérieur de formes munies d'un pronom agglutiné telles que A. *ākṣiññamsäm* < *ākṣiññamäs* + *(ä)m* (pronom du pluriel), subj. de *āks-* (*ākṣiññ-*: thème du parfait) « enseigner, annoncer », ou A. *träṅkmäçςi* < *träṅkmäs* + *ci* (pronom de la 2e pers. du sing.), prés. de *träṅk-* « dire, parler », etc. A. *-mäs* ne s'y trouvait pas en finale. Dans la période post-tokharienne cette désinence intacte a été tirée de ces formes composées et a été rétablie dans les formes mutilées.

On rejettera l'explication de Pedersen[1], qui est d'avis que *-mäs* renferme le pronom « nous », A. *was* et B. *wes,* hypothèse qui est d'ailleurs phonétiquement insoutenable.

b) — 2e personne

En dialecte A il y a *-c,* et en B il y a *-cer*: A. *cämpäc,* prés. de *cämp-* « pouvoir »; A. *lotkac,* subj. de *lotk-* « se tourner, devenir »; B. *nescer,* prés. de *nes-* « être »; B. *tākacer,* subj. de *tāk-* « devenir, être »; B. *tākoycer,* opt. de *tāk-*[2]; B. *ṣeycer,* imparf. de *ṣ-* « être », etc. A. *-c* remonte à i.-e. **-te* (temps secondaires: cf. gr. ἐφέρετε, skr. *ábharata*; passé aux temps primaires: cf. gr. φέρετε): **-e,* qui a disparu sous l'influence de l'accent, a palatalisé **t* en *c.*

B. *-cer* est la désinence du médio-passif, qui a passé à l'actif[3].

[1] *Tocharisch,* p. 143.
[2] Cf. Lévi: *tākoycer* = skr. *bhaveta* (*U*2b1).
[3] Cf. p. 307 sq.

c) — 3ᵉ personne

La 3ᵉ personne présente *-ñc* en dialecte A, *-ṃ* en dialecte B : A. *ākeñc,* prés. de *āk-* « fahren, führen » ; A. *sākeñc,* subj. de *sak-* « rester » ; A. *mluskiñc,* opt. de *mlusk-* « s'en aller » ; A. *yeñc,* imparf. de *i-* « aller » ; B. *weskeṃ,* prés. de *wesk-* « dire, parler » ; B. *tākaṃ,* subj. de *tāk-* « devenir, être » ; B. *tākoyeṃ,* opt. de *tāk-* ; B. *klyauṣ(i)yeṃ,* imparf. de *klyaus-* « entendre, écouter », etc.

A. *-ñc* et B. *-ṃ* remontent tous deux à i.-e. **-nti* (cf. skr. *bháranti,* gr. dor. φέροντι). En dialecte A, *-ñc* reflète plus fidèlement la forme originelle de la désinence : disparition de **-i* dont la présence est attestée par la palatalisation de **t* en *c* (> assimilation partielle de **n* : *ñ*). La forme du dialecte B est le résultat d'une évolution assez compliquée : on y doit également partir de *-ñc* ; *-ñc* est devenu **-ññ* : assimilation de *c* par *ñ,* comme dans B. *läññi,* 3 sg. opt. act. de *länt-* « sortir, s'en aller », < **läñci* [1] ; ensuite **-ññ* a été simplifié en **-ñ* : cf. A. *päñ* « cinq » < i.-e. **penqᵘ̯e,* après avoir passé par **päññ* < **päñc* ou **päñç* (cf. B. *piç*) [2] ; enfin **-ñ* en finale s'est changé en *-ṃ* : cf. A. *olariṃ* à côté de *olariñ,* nom. pl. de *olar* « compagnon, ami » [3], etc. ; B. *ikäṃ* « vingt » remonte de même à i.-e. **u̯īk̂m̥ti* > **u̯īk̂n̥ti* [4].

Pedersen [5] a fait remonter B. *-ṃ* à i.-e. **-nt* des temps secondaires (cf. osq. *fufans,* etc.) : la disparition de **-t* ne s'expliquerait par aucune loi phonétique tokharienne.

Le dialecte A offre plusieurs formes de la 3ᵉ pers. pl. qui ont perdu *-ñc* : ainsi *ype* pour *ypeñc* (prés. de *yp-* « faire »), *tāke* pour *tākeñc* (subj. de *tāk-* « être »), *träṅki* pour *träṅkiñc* (prés. de *träṅk-* « dire, parler »), etc. [6] Ce phénomène, bien qu'apparaissant aussi en prose, se produit surtout dans des pièces versifiées. Pedersen [7] est d'avis qu'il s'agit d'une généralisation analogique : il arrive que *-ñc* tombe devant le pronom agglutiné *ñi* (1ʳᵉ pers. sg.), comme dans *tsäkseñi* pour **tsäkseñcñi* (prés. caus. de *tsäk-* « brûler »),

1 Cf. p. 280.
2 Cf. p. 211.
3 Cf. p. 38.
4 Cf. p. 212 sq. Pour le passage assez fréquent en B de *-ñ* final à *-ṃ,* cf. SIEG, *Compte-rendu Bestand.,* c. 160.
5 *Tocharisch,* p. 144.
6 Cf. SSS, § 412, p. 326 sq.
7 *Tocharisch,* p. 144.

tākeñi pour **tākeñcñi* (subj. de *tāk-* « être »), *tākiñi* pour **tākiñcñi* (opt. de *tāk-*), etc. [1] On a affaire ici à une simplification phonétique: il se peut donc très bien que l'origine de la désinence sans *-ñc* doive être cherchée ici.

II. — **Médio-passif**

Ces désinences renferment toutes l'élément *-r*. Par cette caractéristique le tokharien correspond à l'italo-celtique, au phrygien et à l'hittite. Pedersen [2] a démontré que l'élément *-r* figurait à l'origine dans les formes qui en grec sont munies de -αι (= skr. *-e*), donc dans toutes les personnes du singulier et dans la 3e personne du pluriel (désinences primaires). En tokharien, *-r* se trouve aussi à la 1re (dialecte A) et à la 2e pers. du pluriel: il y a été introduit sous l'influence des formes des autres personnes (cf. en latin où la finale *-mur* de la 1re pers. du plur. est formée de la désinence active **-mo-* (cf. *-mus* < **-mo-s*) + *-r*). La finale se composant d'une voyelle + *-r* a partout été conservée: il faut partir de formes munies de pronoms agglutinés (cf. des exemples ci-dessous), ou bien il faut reconstruire **-ri* comme en hittite.

Très souvent *-tär*, finale de la 3e pers. sg., et de la 1re (A. *-mtär*) et 3e (*-ntär*) pers. pl., s'écrit *-trä*: il s'agit d'une métathèse de *r* [3].

1. — Singulier

a) — 1re personne

Le dialecte A présente *-mār*, tandis qu'en dialecte B il y a *-mar* < *-mār* avec affaiblissement *ā* > *a*: A. *ypamār*, prés. de *yp-* « faire »; A. *ritāmār*, subj. de *rit-* « chercher, tendre à »; A. *wsīmār*, opt. de *wäs-* « habiller »; B. *aikemar*, prés. de *aik-* « connaître, savoir »; B. *riñīmar*, opt. de *ri(n)-* « quitter, renoncer », etc. La désinence *-mār* s'accorde par *-ār* avec lat. *-or* < **-ōr* < *-ō*, désinence de la personne correspondante de l'actif (formation thématique), + *r* (cf. *sequor*, etc.); *-m-* provient de l'actif [4]. On trouve (A.) *-mār* dans des formes composées telles que *prakäsmārci* (prés. de *prak-*

[1] Cf. SSS, § 415, p. 329 sq.
[2] *Hittitisch*, p. 103 sq.
[3] Cf. p. 52. Il est clair que *-trä* ne s'emploie pas in pausa (cf. p. 10).
[4] Cf. V. W., *Accentuation*, p. 101.

« prier, demander ») < *prakäsmār* + *ci* (pronom agglutiné de la 2e pers. sg.), ou *eṃtsmārāṃ* (subj. de *eṃts-* « saisir, prendre ») < *eṃtsmār* + *(ä)ṃ* (pronom agglutiné de la 3e pers. sg.).

b) — 2e personne

En dialecte A nous avons *-tār,* qui correspond à *-tar* (< *-tār,* avec affaiblissement *ā* > *a̤*: cf. *-mar* < *-mār*) en dialecte B: A. *yutkatār,* prés. de *yutk-* « se soucier de, être attristé »; A. *nkatār,* subj. de *nak-, näk-* « périr, disparaître »; A. *yāmitār,* opt. de *yām-* « faire »; B. *yamastar,* prés. de *yam(ask)-* « faire » [1], etc. Couvreur [2] compare cette désinence à hitt. *-tari* (cf. *iyattari* de *iya-* « aller ») : il faut admettre en tout cas que la désinence tokharienne et la désinence hittite ont *-t-* < i.-e. **-th-* [3]. Hitt. *-tari* remonte vraisemblablement à **-thori,* créé sur le modèle de **-tori* (3 sg.) [4]; tokh. *-tār,* avec voyelle longue, doit avoir une autre origine. Ou bien *-tār* représente **-thēr,* refait sur **-thē(s)* > *-t,* désinence correspondante de l'actif (cf. lat. *-mur* en face de *-mus* < **-mo(s)* à la 1re pers. du pl.), ou bien *ā* provient de la 1re pers. en *-mār.* (A.) *-tār* figure aussi dans des formes pourvues d'un pronom agglutiné: *yatāräṃ* (prés. de *y(a)-* « faire ») < *yatār* + *(ä)ṃ* (pronom de la 3e pers. sg.); *riñtārām* (subj. de *ri(n)-* « quitter, renoncer ») < *riñtār* + *(ä)m,* pronom du pluriel.

c) — 3e personne

Cette personne se termine dans les deux dialectes par *-tär* (*-trä*) : A. *pikträ,* prés. de *pik-* « écrire, peindre »; A. *kälpātär,* subj. de *kälp-* « obtenir, atteindre »; A. *wärpitär,* opt. de *wärp-* « éprouver, jouir de, accepter »; B. *sportoträ,* prés. de *sport-* « se tourner »; B. *cmetär,* subj. de *tem-,* etc. « produire, naître »; B. *wikoyträ,* opt. de *wik-* « se perdre, disparaître » [5]; B. *yamaṣṣiträ,* imparf. de *yam(ask)-* « faire », etc. AB. *-tär* (*-trä*) correspond à lat. *-tur* (cf. *tegitur*), à phryg. -τοϱ (cf. αδδακετοϱ), hitt. *-tari* (cf. *iyattari*), etc., i.-e. **-tor(i)*. Il y a plusieurs exemples où *-tär* (*-trä*) est suivi d'un pronom agglu-

1 Sieg, *Karm.,* 1b1.
2 *Désinences hittites,* p. 567; cf. aussi Pedersen, *Tocharisch,* p. 154.
3 Cf. p. 301 sq.
4 Cf. *ibid.*
5 Lévi.

tiné: A. *mäskatrāñi* (prés. de *mäsk-* « être ») < *mäskaträ* + *ñi* (pronom de la 1[re] pers. sg.) ; A. *knitärci* (opt. de *kän-* « se réaliser ») < *knitär* + *ci* (pronom de la 2[e] pers. sg.) ; B. *mäsketärne* (prés. de *mäsk-* « être ») < *mäsketär* + *ne* (équivalent de A. *-ṃ*), etc.

2. — Pluriel

a) — 1[re] personne

Le dialecte A possède *-mtär* (*-mträ*) ; jusqu'ici les textes (publiés) du dialecte B n'ont fourni aucun exemple d'une forme de la 1[re] personne. Exemples du dialecte A: *ypamtär,* prés. de *yp-* « faire » ; *ritāmtär,* subj. de *rit-* « chercher, tendre à » ; *kälpimträ,* opt. de *kälp-* « obtenir, atteindre », etc. A. *-mtär* rappelle par *-mt-* gr. -μεθα (cf. φερόμεθα, etc.) : les désinences secondaires du tokharien y répondent par A. *-mät* [1] sans *-r*. L'élément *-r* dans *-mtär* (*-mträ*) vient des autres personnes en *-r* (cf. aussi la 2[e] pers. pl.). On partira de la désinence mutilée *-m(ä)t* (cf. dans les temps secondaires), à laquelle *-(ä)r* (cf. 3 sg. et 3 pl.) a été ajouté: *-mtär* (*-mträ*), ou bien d'une désinence pré-tokharienne en *-r* remontant à **-metha* [2] + **r*. On ne dispose pas d'exemples de formes pourvues d'un pronom agglutiné.

b) — 2[e] personne

Le dialecte A présente *-cär*; cette désinence répond à B. *-cer,* qui, semble-t-il, ne se trouve qu'à l'actif (passage d'une désinence médio-passive à l'actif: cf. peut-être aussi AB. *-t,* 2 sg. act. [3]). Au médio-passif B se sert de *-trä* (< *-tär*). Exemples: A. *çercär,* prés. de *çert-* [4] « pleurer, se plaindre » ; A. *klācär,* subj. de *käl-* « apporter » [5] ; B. *kauṣträ,* prés. de *kau(sk)-* [6] « tuer ». A. *-cär* < *-cer* (cf. en B) renferme i.-e. **-te,* désinence de l'actif [7], à laquelle *-r* a été ajouté sous l'influence des autres personnes en *-r* (cf. aussi A. *-mtär,* 1[re] pers.

1 Cf. p. 316.

2 Gr. -μεθα s'analyse en **-me* + particule **-tha,* tandis que skr. *-mahi* représente i.-e. **-me* + particule **-dhi* (Hirt, IV, § 77, p. 149).

3 Cf. p. 301 sq.

4 *çercär* < **çertcär* (simplification).

5 Pour des exemples de B. *-cer* (actif), cf. p. 303.

6 *kaus-* < **kausk-* par dissimilation; on a *kauṣ-* à la 3e pers. sg. act. *kauṣäṃ* (< **kauṣeṃ*: cf. p. 238) ; *ṣ* dans *kauṣträ* est sans doute d'origine analogique.

7 Cf. p. 303. Cf. Pedersen, *Tocharisch,* p. 155. Voir déjà Meillet, *Formes,* p. 10.

pl.). B. *-trä* dans *kauṣträ* ne peut être identique à B. *-cer,* A. *-cär.* La coexistence de *-cer* et de *-trä* témoigne sans doute pour une origine différente. On posera i.-e. **-tha* (ou **-the*) que l'on trouve dans skr. *bhāratha* (actif) [1]: *-(ä)r* (cf. 3 sg. en *-tär* et 3 pl. en *-ntär*) a été ajouté secondairement, soit à la désinence mutilée (*-t*), soit à la désinence intacte. Nous n'avons pas trouvé des formes munies d'un pronom agglutiné.

c) — 3e personne

Les deux dialectes présentent *-ntär* (*-nträ*) : A. *ritwanträ,* prés. de *ritw-* « être réuni » ; A. *nkanträ,* subj. de *nak-, näk-* « périr, disparaître » ; A. *kälpintär,* opt. de *kälp-* « obtenir, atteindre » ; B. *yamaskenträ,* prés. de *yam(ask)-* « faire » ; B. *päknānträ,* subj. de *päk-* « viser, avoir l'intention de » ; B. *lkoyentär,* opt. de *läk-* « voir » [2]; B. *yāmṣyentär* ou *yamaṣyenträ,* imparf. de *yam(ask)-* « faire », etc. AB. *-ntär* (*-nträ*) s'accorde naturellement avec lat. *-ntur* (cf. *feruntur*), ou hitt. *-ntari* (cf. *ešantari*).

Il y a beaucoup d'exemples de formes pourvues d'un pronom agglutiné: A. *prantärci* (prés. de *pär-* « porter, chercher ») < *prantär* + *ci* (pronom de la 2e pers. sg.) ; A. *nkanträm* (subj. de *nak-, näk-* « périr, disparaître ») < *nkanträ* + *m* (pronom du pluriel) ; B. *mäskentärne* (prés. de *mäsk-* « être ») < *mäskentär* + *ne* (pronom de la 3e pers. sg.), etc.

B. — DÉSINENCES SECONDAIRES

Ces désinences s'observent au parfait (de l'indicatif), et dans les imparfaits ordinaires (= pas pourvus de la caractéristique de l'optatif) du dialecte A.

I. — **Actif**

1. — Singulier

a) — 1re personne

Le dialecte A offre *-ā, -wā*; le dialecte B n'a que *-wa* (< *-wā* avec affaiblissement *ā* > *a*) : A. *tākā,* parf. de *tāk-* « être » ; A. *pälskā,*

1 Cf. HIRT, IV, § 65, p. 117.

2 LÉVI: dans SS, *Speisung,* no 3, la même forme est traduite comme s'il s'agissait d'un imparfait.

parf. de *pälsk-* « penser » ; A. *prakwā,* parf. de *prak-* « prier, demander » ; A. *yāmwā,* parf. de *yām-* « faire » ; A. *çaçmāwā,* parf. (caus.) de *ṣtäm-* « être debout, se trouver, être » ; A. *klyoṣā,* imparf.[1] de *klyos-* « entendre, écouter » ; A. *ṣmā* ou *ṣmā(wā),* imparf. de *ṣäm-* « se trouver, être assis » ; B. *weñāwa* de *weñ-* « dire, parler » ; B. *cālawa* (caus.) de *tal-* « lever, porter » ; B. *yātkawa* (caus.) de *wätk-* « commander », etc.

Nous avons déjà indiqué l'origine de l'élément *-w-*[2]. La dualité *-wā* (A), *-wa* (B) : *-ā* (A) est à comparer à celle que l'on trouve dans la personne correspondante du médio-passif, où le dialecte A présente *-we* à côté de *-e.* Le dialecte B n'a que *-mai*[3]. Or déjà en indo-européen **-mai* alternait avec **-ai*: cf. gr. φέρομαι en face de skr. *bháre* (présent), gr. δέδομαι en face de skr. *ūcé* (parfait). Étant donné que **-u̯ai* est l'équivalent de **-mai*[4], on peut poser une alternance originelle **-u̯ai*: **-ai.* Dès lors une dualité désinence en **-u̯-*: désinence sans **-u̯-* à l'actif n'a rien d'étonnant: A. *-wā,* B. *-wa* est à i.-e. **-u̯ai* comme A. *-ā* est à i.-e. **-ai.*

En indo-européen, la désinence du parfait était **-a*: cf. gr. οἶδα, skr. *véda.* Cette voyelle en position finale devait disparaître par l'effet de l'accent. D'autre part on pourrait supposer que **-a* aurait été conservé à l'intérieur de formes composées telles que A. *prakwāci* < *prakwā* + *ci* (pronom de la 2e pers. sg.) ; A. *yāmwāṃ* < *yāmwā* + *ṃ* (pronom de la 3e pers. sg.), etc., mais *-ā* ne s'accorde pas avec i.-e. **-a.* On ne peut pas non plus partir d'i.-e. **-m,* désinence des temps secondaires en indo-européen (cf. skr. *ábharam,* gr. ἔφερον). Tokh. *-ā* doit donc avoir une autre origine[5]. A notre avis *-ā* à la 1re personne est d'origine analogique. On sait que presque tous les thèmes du parfait insèrent la voyelle « thématique » *ā* entre la racine et la désinence proprement dite[6]: cf. p. ex. A. *kälkāṣt,* 2 sg. parf. ind. act. de *kälk-* « aller », < *kälk-ā-ṣt*; A. *saspärkānt,* 3 pl. parf. ind. méd.-pass. (caus.) de *spärk-* « disparaître, (caus.) faire honte à, détruire », < *saspärk-ā-nt*; B. *wsāsta,* 2 sg. parf.

1 Ou parfait?: cf. SSS, § 458, p. 381 sq. et § 464, p. 386.

2 Cf. p. 297 sq.

3 Cf. p. 314 sq.

4 Cf. p. 300.

5 A rejeter la théorie de Petersen, *Hittite,* p. 29 sq.: contraction d'une voyelle, finale d'un thème verbal, et d'i.-e. **-a.* Pedersen, *Tocharisch,* p. 145, veut expliquer A. *-ā* par une contraction de *-āwā*: ne peut être phonétiquement soutenue (d'ailleurs il y a aussi A. *-wā*).

6 Cf. p. 259 sq.

ind. act. de *wäs-* « donner », < *ws-ā-sta*, etc. Les formes de la 1re personne, qui ne présentaient pas l'élément **-u̯-* dans leur désinence, se terminaient à l'origine par **-a*: p. ex. A. *lymā*, 1 sg. de *läm-* « se trouver, être assis », était au début **lyma*. Mais les formes d'autres personnes avaient *-ā-*: cf. p. ex. A. *lymāṣt*, 2 sg. act. Or il nous semble que de formes telles que A. *lymāṣt*, A. *kälkāṣt*, A. *saspärkānt*, B. *wsāsta*, etc., ait été tirée une 1re pers. sg. en *-ā*: p. ex. A. *lymā* de A. *lymāṣt*, *-ā* se substituant à **-a* dans cette 1re personne. Mais la même chose est arrivée dans les formes qui avaient l'élément **-u̯-* dans leur désinence: **-wa* est devenu *-wā*. De cette façon il se peut que certaines formes en **-u̯-* offrent deux fois la voyelle « thématique » *ā*, en position médiale (entre la racine et la désinence) et en finale: cf. A. *çaçmāwā* [1] (2 sg. act. *çaçmāṣt*, etc.). Il est possible que la substitution de *-ā* à **-a* se soit déjà produite dans la période pré-tokharienne (cf. ci-dessus les formes composées).

Le même phénomène a eu lieu à la 3e pers. sg. act., où *-ā* a remplacé i.-e. **-e* (du parfait) [2]; cette personne aussi se terminait donc par *-ā*. A un certain moment la forme de la 1re pers. et celle de la 3e étaient identiques: il y a eu une différenciation. En dialecte B la forme de la 1re personne présente toujours l'élément *-w-*: on y a même généralisé la finale *-ăwa* (< *-āwā*), de sorte que *-ăwa* s'oppose à *-a* (< *-ā*) de la 3e personne. En dialecte A la 1re personne maintient la dualité forme avec *-w-*: forme sans *-w-*; c'est pourquoi on se sert d'un autre procédé. A la 3e pers., on fait fonctionner partout la forme mutilée par l'accent: *-ā* n'apparaît que dans des formes composées, dans certains parfaits dénominatifs et à l'imparfait [3].

Quelques verbes du dialecte A, qui ont une voyelle longue ou une diphtongue dans la racine, abrègent la voyelle « thématique » *ā* en *a* [4]. Cependant à la 1re pers. sg. act. on trouve toujours *-ā*: cf. *tākā* en face de *tākaṣt* (2 sg. act.), *tākar* (3 pl. act.) de *tāk-* « être »; *wotkā* en face de *wotkaṣt* (2 sg. act.), *wotkar* (3 pl. act.) de *wätk-* « commander », etc. On aurait attendu **tāka* et **wotka*. On y trouve *-ā* sous l'influence des formes, où cette voyelle ne devait pas s'affai-

1 Sur A. *-āwā*, B. *-ăwa*, cf. p. 261 sq.

2 Cf. p. 311 sq. PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 147, part de **-at*, **-et*: seulement cette finale aurait dû disparaître en entier.

3 Cf. p. 281 sq.

4 Cf. p. 260.

blir en *-a*: cf. A. *pälskā* (*pälsk-* « penser »), A. *lymā* (*läm-* « se trouver, être assis »), A. *raritwā*, caus. (*ritw-* « être réuni »), etc.: *-ā* était donc la désinence générale de la 1re personne.

b) — 2e personne

Le dialecte A donne *-ṣt*, le dialecte B a *-sta*: A. *mukāṣt*, parf. de *muk-* « quitter, lâcher »; A. *kātkaṣt*, parf. de *kātk-* « se lever, s'élever, prendre naissance »; A. *kaklāṣt*, parf. (caus.) de *käl-* « tolérer »; A. *crañkäṣt*, imparf. de *träñk-* « dire, parler »; B. *yonmasta* de *yom-* « obtenir, atteindre »; B. *wsāsta* de *wäs-* « donner », etc. A. *-ṣt*, B. *-sta* rappelle hitt. *-šta* (cf. *memišta*) < **-s* + **tha* (cf. gr. -θα, skr. *-tha*), de même que lat. *-sti* (cf. *vidisti*: avec *-i* emprunté à la 1re personne, cf. *vidi*), comme l'a bien vu Pedersen [1]. Seulement on ne peut comparer la finale *-a* de B. *-sta* à *-a̠* de gr. -θα (cf. οἶσθα) ou de skr. *-tha* (cf. *véttha*) : *-a* dans B. *-sta* provient de la 1re [2] et de la 3e [3] pers. sg. Il s'agit donc d'une adaptation secondaire de finales.

c) — 3e personne

En dialecte B la 3e personne se termine toujours par *-a*; en dialecte A au contraire elle n'a aucun suffixe, excepté dans les parfaits dénominatifs en *-ññ-* et à l'imparfait: B. *tāka*, A. *tāk*, parf. de *tāk-* « devenir (B), être (AB) »; B. *çama*, A. *çäm*, parf. de (B.) *stam-*, (A.) *ṣtäm-* « être debout, se trouver, être »; B. *preksa*, A. *prakäs*, parf. de (B.) *prek-*, (A.) *prak-* « prier, demander »; A. *ākṣiññā*, parf. de *āks-* « enseigner, annoncer »; A. *eṣā*, imparf. de *e(s)-* « donner »; A. *kumṣā*, imparf. de *kum-* « venir », etc. Le dialecte A offre aussi *-ā* dans les formes munies d'un pronom agglutiné: cf. *çmāṃ* < *çmā* + *ṃ* (pronom de la 3e pers. sg.) à côté de *çäm*; *sätkāṃ* < *sätkā* + *ṃ*, à côté de *stäk* de *sätk-* « s'établir »; *spärksām* < *spärksā* + *m* (pronom du pluriel) de *spärk-* « disparaître, (caus.) faire honte à, détruire ». L'origine de *-ā* (> B. *-a*) [4] a déjà été indiquée [5]. En B on l'a rétabli dans les formes mutilées.

1 *Tocharisch*, p. 146; *-s-* proviendrait de la même source que l'aoriste et le futur en **-s*. Cf. déjà MEILLET, *Formes*, p. 420, note 1, et aussi W. PETERSEN, *Hittite*, p. 28 sq.

2 Cf. p. 308 sq.

3 Cf. ci-dessous.

4 La longue a été conservée en position médiale: cf. B. *weñāmeç* < *weñā* + *meç* (SS, *Speisung*, no 25: *-meç*, avec *-ç* du datif, est le pron. aggl. du plur.) à côté de *weña* de *weñ-* « dire, parler ».

5 Cf. p. 308 sq.

On ne peut considérer *-s* dans des formes telles que B. *preksa,* A. *prakäs,* ou B. *yopsa,* A. *yowäs* (B. *yop-,* A. *yow-* « entrer »), B. *kowsa,* A. *kos-* (B. *kau-,* A. *ko-* « tuer »), etc., comme une désinence [1]: il s'agit d'une trace de l'aoriste en **-s* [2]; on n'a donc pas affaire à une désinence proprement dite. On rejettera également l'explication de Petersen [3], qui est d'avis que la 3e pers. en *-s* (A) remonte à **-st* (**-s* de l'aoriste + **t,* désinence des temps secondaires comme dans skr. *ábharat*) : il n'y a aucune loi qui pourrait justifier la chute de **-t* final. D'ailleurs nous avons vu qu'il faut reconstruire *-sā̆.*

2. — Pluriel

a) — 1re personne

On trouve *-mäs* en A, *-m* en B : A. *ākṣiññāmäs,* parf. de *āks-* « enseigner, annoncer », A. *klyoṣāmäs,* imparf. [4] de *klyos-* « entendre, écouter » ; B. *wasam* de *was-* « donner », etc. A. *-mäs,* B. *-m* s'observe aussi au présent [5].

b) — 2e personne

Les deux dialectes présentent *-s* : A. [*ko*]*tas,* parf. de *kot-* « fendre, couper » ; A. *weñās,* parf. de *weñ-* « dire, parler » ; A. *çāwās,* imparf. de *ço-* « vivre » ; B. *takās* [6] de *tāk-* « devenir, être », etc. L'origine de *-s* est obscure : on ne peut partir avec Petersen [7] d'i.-e. **-ste* (**-s* de l'aoriste + **te,* désinence des temps secondaires : cf. gr. ἐφέρετε), qui aurait abouti soit à **-st,* soit à **-sc* (ou **-çc,* etc.) en cas de mouillure ; l'hypothèse de Pedersen [8], qui rattache cet *-s* du parfait à l'*-s* de l'impératif [9], est également à rejeter. Cependant la présence de *-s* à la 2e pers. pl. du parfait n'est pas un fait isolé : on trouve cette caractéristique en latin (cf. *egistis*) et en hittite, où elle

1 Ainsi SSS, § 416, p. 331.
2 Cf. p. 272. PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 146, compare à hitt. *-š.*
3 *Hittite,* p. 29.
4 Ou parfait? : cf. SSS, § 458, p. 381 sq. et § 464, p. 386.
5 Cf. p. 303.
6 Cf. SCHULZE, p. 169.
7 *Hittite,* p. 29.
8 *Tocharisch,* p. 148.
9 Cf. p. 318 sq.

s'observe aussi à l'impératif (cf. *memišten*) [1]. Mais il est impossible de déterminer quelle finale a disparu par l'effet de l'accent.

c) — 3e personne

Dans les deux dialectes on trouve *-r*: A. *kātkar,* parf. de *kātk-* « se lever, s'élever, prendre naissance »; A. *mrasar,* parf. de **mars-, märs-* « oublier »; A. *sasätkār,* parf. (caus.) de *sätk-* « s'établir »; A. *campär,* parf. de *camp-* « pouvoir »; A. *eṣār,* imparf. de *e(s)-* « donner »; A. *ypār,* imparf. de *yp-* « faire »; B. *ṣerpar* de *ṣerp-* « indiquer, enseigner, instruire »; B. *prautkar* (caus.) de *prautk-* = skr. *rudh-,* etc. Souvent en dialecte B, *-r* est élargi secondairement par *-e* [2]: cf. *lyakāre* de *lak-, läk-* « voir », *weñāre* (à côté de *weñār*) de *weñ-* « dire, parler », etc.

La caractéristique *-r* répond à skr. *-r* (cf. *vidúr*), à lat. *-r-* (cf. *fecēre, fecerunt*), à hitt. *-r* (cf. *ešir*), comme on l'a déjà reconnu dès le début. La voyelle *ā* dans A. *-ār,* B. *-ār(e)* (> souvent *-ar(e)* avec affaiblissement *ā* > *a*) est secondaire: il s'agit de la voyelle « thématique » que l'on rencontre dans tout le thème du parfait [3]. On notera qu'il y a aussi des verbes qui dans la plus grande partie de leur paradigme ne la présentent pas [4]; *-r* vient immédiatement après la racine: cf. A. *campär* (*camp-* « pouvoir »), A. *yāmär* (*yām-* « faire ») [5], etc. La voyelle longue de *-ār(e)* ne peut donc être rattachée directement à lat. *-ē-* de *-ēre* (cf. *fecēre*), ni à hitt. *-er* ou *-ir* < i.-e. **-ēr* [6]. Seulement il est possible que **-ē-* d'i.-e. **-ēr,* attesté par le latin et par le hittite, ait été à l'origine la voyelle de la seconde syllabe d'une base lourde dissyllabique en **-ē,* de sorte que *-ā-,* remontant à i.-e. **ē, *ō, *ā,* y peut être comparé indirectement [7]. D'autre part A. *-är,* qui correspond à B. *-ar(e)* [8], s'accorde avec skr. *-ur,* au cas où *-r* n'était pas suivi d'une voyelle comme dans lat. *-ēre* (cf. ci-dessous) : il faudrait poser alors i.-e. **-r̥.*

1 Cf. PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 147; *Hittitisch,* p. 94.
2 Cf. p. 60.
3 Cf. p. 259 sq.
4 Cf. p. 272.
5 Cf. *ibid.*
6 STURTEVANT, *Comp. Gr.,* § 412, p. 260.
7 Tout comme 1 sg. A. *-āwā,* B. *-ăwa* à skr. *-āu* (cf. p. 261 sq.).
8 Cf. p. 272. Cependant B offre aussi des formes où *-ar(e)* remonte à *-ār(e)*: cf. p. 32.

Nous ne savons pas si cette désinence en *-r* du tokharien se terminait dans la période pré-tokharienne par une voyelle comme lat. *-ĕre*; en tout cas elle a pu se maintenir dans des formes pourvues d'un pronom agglutiné telles que A. *ākṣiññāräm* (*āks-* « enseigner, annoncer ») < *ākṣiññār* + (*ä*)*m* (pronom du pluriel) ; A. *sasätkārci* (*sätk-* « s'établir ») < *sasätkār* + *ci* (pronom de la 2e pers. sg.) ; A. *yāmräṃ* (*yām-* « faire ») < *yāmär* + (*ä*)*ṃ* (pronom de la 3e pers. sg.) ; B. *nemarneç* (*nem-* « (se) courber ») < *nemar* + *neç* (= A. -(*ä*)*ṃ*; *-ç*: datif), etc.

3. — Duel

A. *tāken*[*a*]*s*, 3e pers. du parf. ind. act. de *tāk-* « être » est la seule forme verbale du duel que l'on ait trouvée jusqu'ici, dans les textes publiés. L'origine de la finale *-en*[*a*]*s* est assez obscure: cependant *-en-* rappelle la finale du duel des substantifs, A. *-eṃ*, B. *-aine*[1].

II. — **Médio-passif**

Il n'y a que la désinence de la 1re pers. sg. qui se soit conservée intacte: A. *-e* ou *-we*, B. *-mai*, remontant à i.-e. *-*ai̯*, *-*u̯ai*, *-*mai* (cf. ci-dessous). Il semble donc qu'au méd.-pass. du parfait le tokharien ait présenté la finale *-*ai* au sing. (trois personnes) et à la 3e pers. du plur. comme en grec et en sanskrit (où la 1re et la 2e pers. pl. se terminent également par *-e*) : cf. δέδομαι, δέδοσαι, δέδοται, (δεδόμεθα), (δέδοσθε), *δέδαται, et *ūcé, ūciṣé, ūcé, ūcimáhe, ūcidhvé, ūciré*. Par conséquent il ne faut pas nécessairement partir de désinences en *-*o* telles qu'i.-e. *-*to* (3 sg.), ou i.-e. *-*nto* (3 pl.), comme le fait Pedersen[2].

1. — Singulier

a) — 1re personne

Le dialecte A possède *-e* à côté de *-we*; en dialecte B nous n'avons rencontré que *-mai*: A. *krope*, parf. de *krop-* « rassembler » ; A. *pälske*, parf. de *pälsk-* « penser » ; A. *yāmwe*, parf. de *yām-* « faire » ; A. *wlämṣe* et *wlämṣāwe*, imparf. de *wäl-* « mourir » ; B. *paiykāmai* de *paik-* « écrire, peindre » ; B. *sälkāmai* de *sälk-* « sucer », etc. Ces

[1] Cf. p. 167 sq.
[2] *Tocharisch*, p. 157.

désinences ont déjà été expliquées [1]: A. *-e* remonte à i.-e. **-ai* (cf. skr. *ūcé*), comme l'a déjà vu Petersen [2]; A. *-we* représente i.-e. **-u̯ai* (cf. skr. *amavī*), tandis que B. *-mai* s'accorde avec gr. -μαι (cf. δέδομαι). En indo-européen déjà **-ai* alternait avec **-mai*, qui lui-même alternait avec **-u̯ai* [3]. On comparera A. *-āwe* à B. *-āmai*: *ā* est la voyelle « thématique »; A. *-āwe*, B. *-āmai* rappellent aussi A. *-āwā*, B. *-ăwa* de la personne correspondante de l'actif [4]. Dans A. *yāmwe* la désinence a été ajoutée immédiatement à la racine: cf. A. *yāmwā* de l'actif. Quant aux formes en *-e* telles que A. *krope*, il est difficile à établir si *-e* renferme *ā*: mais une contraction de *ā* et **ai* aurait sans doute abouti à A. *-e*.

Le dialecte A a des exemples de formes munies d'un pronom agglutiné, à l'intérieur desquelles ces désinences ont été conservées intactes: *kleci* (*käl-* « apporter ») < *kle* + *ci* (pronom de la 2e pers. sg.); *yāmweṃ* (*yām-* « faire ») < *yāmwe* + *ṃ* (pronom de la 3e pers. sg.).

b) — 2e personne

Le dialecte A donne *-te*. Nous ne connaissons pas la désinence correspondante du dialecte B. Exemples du dialecte A: *kropte*, parf. de *krop-* « rassembler »; *klāṭe*, parf. de *käl-* « apporter »; *risāte*, parf. de *ri-* « quitter, renoncer »; *(pā)ṣāte*, imparf. de *pās-* « protéger, exercer », etc. A. *-te* rappelle i.-e. **-tha* de la personne correspondante de l'actif (cf. gr. οἶσθα, skr. *véttha*): de **-tha* on a fait sans doute une désinence médio-passive en y ajoutant **-i* ou en substituant **-ai* à **-a*, de sorte que l'on a obtenu **-thai* > **-tai* > *-te*, sous l'influence de la 1re personne [5]. Que l'on compare cette adaptation à celle qui s'est produite au présent de l'indicatif: A. *-tār*, B. *-tar* a été formé sur la désinence correspondante de l'actif, *-t*, remontant peut-être à i.-e. **-thēs*, par l'adjonction de *-r*. Mais l'influence de (A.) *-mār*, (B.) *-mar* de la 1re pers. ne peut être exclue [6].

A. *klāteñ(i)* (*käl-* « apporter ») se compose de *klāte* + *ñ(i)* (pronom agglutiné de la 1re pers. sg.): *-te* s'y est conservé intact.

1 Cf. p. 297 sq.
2 *Hittite*, p. 31.
3 Cf. p. 300.
4 Cf. p. 308 sq.
5 Cf. aussi Petersen, *Hittite*, p. 32, et Couvreur, *Désinences hittites*, p. 567.
6 Cf. p. 306.

c) — 3e personne

Cette personne se termine par *-t* en dialecte A, par *-te* en dialecte B : A. *kropat,* parf. de *krop-* « rassembler » ; A. *kāmat,* parf. de *kām-* « porter, chercher » ; A. *wärpät,* parf. de *wärp-* « éprouver, jouir de, accepter » ; A. *kropñāt,* imparf. de *krop(na)-* « rassembler » ; A. *ypāt,* imparf. de *yp-* « faire » ; B. *kraupāte* = A. *kropat* ; B. *kamāte* = A. *kāmat* ; B. *wärpāte* = A. *wärpät,* etc. A. *-t* remonte à i.-e. **-tai* (cf. gr. δέδοται): en B la finale *-e* de *-te* est secondaire[1] ; on ne peut donc y voir le représentant d'i.-e. **-o* de **-to*[2]. Cf. aussi la 3e pers. pl.[3]

2. — Pluriel

a) — 1re personne

Le dialecte A donne *-mät.* Il n'y en a aucune trace dans les textes (publiés) du dialecte B. Exemples du dialecte A : *pekamät,* parf. de *pek-* « écrire, peindre » ; *kälpāmät,* parf. de *kälp-* « obtenir, atteindre » ; *(ypā)mät,* imparf. de *yp-* « faire », etc. A. *-mät* se rattache à gr. -μεθα (cf. δεδόμεθα) ou à skr. *-mahe* (cf. *ūcimáhe*).

b) — 2e personne

En dialecte A cette personne se termine par *-c* ; B offre *-t* : A. *pkāc,* parf. de *päk-* « viser, avoir l'intention de » ; A. *yāmtsāc,* parf. de *yām-* « faire » ; A. *lämṣāc,* imparf. (caus.) de *läm-* « se trouver, être assis » ; B. *pāṣṣat* de *pāsk-* « protéger, exercer », etc. A. *-c* postule i.-e. **-te* : seulement **-te* est une désinence de l'actif (cf. gr. φέρετε, ἐφέρετε, etc.), comme nous l'avons rencontrée en réalité à la 2e pers. pl. du présent[4]. Mais comme la désinence correspondante du médio-passif, (B.) *-cer* (fonctionne à l'actif), (A.) *-cär,* s'est formée sur **-te* par l'adjonction de *-r,* on peut supposer qu'au parfait méd.-pass., où **-ai* semble avoir caractérisé la plupart des personnes[5], **-ai* s'est substitué à **-e* dans **-ce* < **-te* : on avait donc **-cai,* d'où *-c* par l'effet de l'accent[6].

1 Cf. p. 60.
2 Avis de Pedersen, *Tocharisch,* p. 157.
3 Cf. p. 317.
4 Cf. p. 303.
5 Cf. p. 314.
6 A rejeter *-c* < i.-e. **-dh(ṷ)e(m)* : Petersen, *Hittite,* p. 31.

B. *pāṣṣat* se révèle par *ṣṣ* comme un ancien imparfait[1]: on se rappellera qu'au prés. méd.-pass. le dialecte B disposait originellement de deux désinences pour la 2e pers. du plur., *-cer* (passé à l'actif) et *-trä*[2]. Nous avons identifié *-trä* avec i.-e. **-tha* ou **-the* (cf. skr. *bháratha*), auquel *-r* avait été ajouté secondairement. Un phénomène analogue s'est produit ici: **-tha* ou **-the* est devenu **-thai* sous l'influence des autres personnes en **-ai*.

c) — 3e personne

Il y a *-nt* en A, *-nte* en B: A. *kropant,* parf. de *krop-* « rassembler »; A. *kāmant,* parf. de *kām-* « porter, chercher »; A. *kälpānt,* parf. de *kälp-* « obtenir, atteindre »; A. *ypānt,* imparf. de *yp-* « faire »; A. *mrosäṃçānt,* imparf. de *mrosk-* (*mrosäṅkā-*) « renoncer (au monde), en avoir assez »; B. *kamānte* = A. *kāmant*; B. *yamaṣṣante*[3] de *yam(ask)-* « faire », etc. A. *-nt* représente i.-e. **-ntai* (cf. gr. γεγράφαται, πεφράδαται, etc.); *-e* dans B. *-nte* est secondaire[4]: on ne peut donc l'identifier avec **-o* d'i.-e. **-nto*[5]. Dans la plupart de ces formes *-nt* est précédé de *ā,* voyelle « thématique » du parfait, mais il y en a quelques-unes où *-nt* vient immédiatement après la racine[6]: A. *tamänt,* parf. de *tam-* « produire, naître »; A. *nakänt,* parf. de *nak-* « périr, disparaître », etc. Or *-änt* s'accorde avec -αται < i.-e. **-n̥tai* dans les formes grecques γεγράφαται, πεφράδαται, etc., citées ci-dessus.

C. — DÉSINENCES DE L'IMPÉRATIF

I. — DÉSINENCES GÉNÉRALES

1. — **Actif**

a) — 2e personne du singulier

Cette forme n'offre pas de désinence: A. *pyām* de *yām-* « faire »; A. *peṃ* de *weñ-* « dire, parler »[7]; B. *poñ* de *weñ-*[8]; B. *ptāka* de

1 Cf. p. 284 sq.
2 Cf. p. 307 sq.
3 Ancien imparfait (cf. p. 283).
4 Cf. p. 316.
5 Avis de Pedersen, *Tocharisch,* p. 157.
6 Cf. p. 272.
7 Cf. p. 278.
8 Cf. *ibid.*

tāk- « devenir, être », etc. En indo-européen aussi beaucoup de verbes présentaient le radical verbal nu: cf. gr. ἔξ-ει, etc., lat *ī*, lat. *ce-do,* etc. Les verbes thématiques se terminaient par **-e*: lat. *age,* gr. φέρε, skr. *bhára.* Les bases lourdes dissyllabiques ont leur finale en **-ē,* **-ā,* etc.: cf. lat. *vide, tace, hiā,* etc.[1] En tokharien aussi la 2e pers. sg. se terminait par *-ā,* voyelle « thématique », ancienne voyelle finale de bases lourdes dissyllabiques[2], de sorte que l'on peut y comparer indirectement les formes citées comme lat. *vide,* etc. Cette finale *-ā* devait disparaître sous l'influence de l'accent: cf. A. *pyām,* A. *peṃ,* B. *poñ,* etc. Le dialecte A l'a conservée dans des formes munies d'un pronom agglutiné telles que *pkanāñi* (*kan-* « se réaliser ») < *pkanā* (à sens causatif) + *ñi* (pronom de la 1re pers. sg.) ; *pyāmāṃ* (*yām-* « faire ») < *pyāmā* + *ṃ* (pronom de la 3e pers. sg.), etc. Dans A. *pyāmñi* le pronom s'est ajouté à la forme mutilée. En dialecte B *-ā* (> *-a*) a été rétabli secondairement dans *ptāka,* etc.

Pedersen[3] pose i.-e. **-e* en se basant sur (A)B. *pyām*[4], B. *pälyc* (*länt-* « sortir, s'en aller »), B. *päklyauṣ* (*klyaus-* « entendre, écouter »), B. *poñ.* Or A. *pyāmāṃ* prouve clairement qu'il faut partir de *pyāmā*; la palatalisation de la consonne finale dans B. *pälyc*[5], dans B. *päklyauṣ*[6] et dans B. *poñ*[7] n'atteste nullement la présence originelle de **-e*: cette palatalisation est analogique.

b) — 2e personne du pluriel

La désinence est *-s* dans les deux dialectes: A. *pyāmäs* (*yām-* « faire ») ; A. *päskāyäs* (*ske-* « se donner de la peine, s'efforcer ») ; B. *ptākas* (*tāk-* « devenir, être ») ; B. *pañes* (*weñ-* « dire, parler »), etc. Pedersen[8] fait remonter *-s* à B. *-so,* etc.[9], par réduction de la voyelle: hypothèse qui est phonétiquement insoutenable. D'autre part il est d'avis que *-s* de l'impératif aurait passé à la personne correspondante du parfait de l'indicatif[10]: il vaut bien mieux voir

1 HIRT, IV, § 75, p. 139.
2 Cf. p. 261.
3 *Tocharisch,* p. 149.
4 B. *pyām* est une lecture de Lévi: cf. son article *Le « Tokharien B », langue de Koutcha, JA,* série XI, tome 2 (1913), p. 312.
5 Cf. p. 280.
6 Cf. p. 284.
7 Cf. p. 278.
8 *Tocharisch,* p. 150.
9 Cf. p. 320 sq.
10 Cf. p. 312.

dans *-s* de l'impér. une ancienne désinence du parfait de l'indic. (cf. ci-dessous les désinences du médio-passif). En dialecte A il n'y a pas de voyelle « thématique » *ā*; B. *ptākas* est refait sur le sing. *ptāka,* tout comme B. *poñes* atteste un sing. **poñe* avec *-e* secondaire [1], que l'on rencontre encore ailleurs à l'impératif [2].

2. — Médio-passif

a) — 2e personne du singulier

Le dialecte A présente *-ār* > B. *-ar* (affaiblissement *ā* > *a*) : A. *pkāmār* (*kām-* « porter, chercher ») ; A. *purpār* (*wärp-* « éprouver, jouir de, accepter ») ; B. *pyāmtsar* (*yām-* « faire ») ; B. *purwar* = A. *purpār,* etc. Il faut rapprocher *-ār* des désinences médio-passives en *-r* du présent de l'indicatif [3], et surtout de la 2e pers. sg. en *-(t)ār* [4] : un phénomène analogue s'est produit en latin, où à l'impér. futur passif l'élément *-r* s'est ajouté à **-tō-* et à **-ntō-* : cf. *amator* et *amantor* (à l'époque républicaine on trouve encore *utito, utunto, tuento, censento,* etc.) [5].

b) — 2e personne du pluriel

Le dialecte A présente *-c,* tandis que le dialecte B offre *-t* : A. *pkāmāc* (*kām-* « porter, chercher ») ; A. *purpāc* (*wärp-* « éprouver, jouir de, accepter ») ; A. *posā[c]* (*o(n)-* « atteindre, commencer ») ; B. *purwat* (*wärp-* : cf. A. *purpāc*), etc. A. *-c* et B. *-t* ne peuvent être séparés de A. *-c* et de B. *-t,* désinences de la 2e pers. pl. du parf. ind. méd.-pass. [6]

II. — DÉSINENCES ISOLÉES

Quelques formes, apparemment irrégulières, sont pourvues de désinences qui remontent à des suffixes qui en indo-européen ne fonctionnaient qu'à l'impératif seul.

1 Cf. p. 60.
2 Cf. p. 320.
3 Cf. HERMANN, *IF,* 44 (1926), p. 352.
4 Cf. p. 306.
5 A. ERNOUT, *Morphologie historique du latin,* Paris, 1914, p. 241. PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 158, part d'un infinitif en *-r* (> contamination avec les désinences en *-r*).
6 Cf. p. 316.

1. — Désinence i.-e. *-*si*

En védique il y a des formes de 2e pers. sg. act. en -*si* (infinitifs employés comme impératifs) : *néṣi, dárṣi, vákṣi,* etc. En latin on a l'infinitif en *-*se* < i.-e. *-*si*: *esse, velle, dare,* etc. En tokharien on dispose de A. *paṣ* (*e-* « donner »), A. *piṣ* (*i-* « aller »), B. *paṣ* (*i-* « aller »), des formes de 2e pers. sg. act., où *ṣ* (**s* palatalisé) atteste la présence originelle de **i*.

2. — Désinence i.-e. *-*tōd*

On la trouve en grec, en latin et en sanskrit: cf. gr. ἴστω, skr. *ittāt,* gr. δότω, lat. *dato,* lat. *vehito*[1], etc.; à l'origine *-*tōd* s'appliquait à la fois à la 2e et à la 3e pers. En tokharien i.-e. *-*tōd* devait aboutir, sous l'influence de l'accent, à -*t*: il y a B. *pete* (*ai-* « donner »), 2 sg. act., avec -*e* secondaire[2]; *petes,* 2 pl. act. du même verbe, a été construit sur le sing. *pete* par l'adjonction de la désinence générale -*s*.

3. — Désinence i.-e. *-*te*

Cette désinence est largement attestée: cf. gr. ἴτε, lat. *ite,* skr. *itá,* got. *bairiþ,* etc., formes de 2e pers. pl. act. L'équivalent tokharien de gr. ἴτε, lat. *ite,* skr. *itá* (*i-* « aller ») est A. *pic,* 2e pers. pl. act. de *i-* « aller »; i.-e. *-*te* est donc représenté par -*c* (palatalisation de **t* par **e*; chute de *-*e* par l'effet de l'accent). Cette désinence s'observe aussi dans A. *pac,* idem de *e-* « donner ».

En dialecte A il y a *picäs* à côté de *pic*: *picäs* n'est autre que *pic,* qui s'est adapté au type normal en -*s*[3]. Un phénomène analogue s'est produit en B, où il y a *pcīso*[4].

4. — Désinence i.-e. *-*sḙe/o*

La finale -*sū* de A. *päklyossū* (*klyos-* « entendre, écouter »), et la finale -*so* de B. *päklyauṣṣo* (*klyaus-* « entendre, écouter »: cf. A. *päklyossū*), B. *pw*[*ī*]*kaso,* caus. (*wik-* « se perdre, disparaître »), B.

[1] L'ancien latin a conservé le *d*: cf. *datod, licetod.*
[2] Cf. p. 60.
[3] SSS, § 420, p. 336.
[4] Cf. p. 321.

pkarsaso (*kars-* « savoir »), formes de 2e pers. pl. act.[1], ont déjà été expliquées auparavant[2]: A. *-sū*, B. *-so* représentent i.-e. **-sṷe/o* que l'on trouve en grec et en sanskrit à la 2e pers. sg. moyen (cf. skr. *bhárasva*, gr. τίθεσο, φέρου, etc.). Pedersen[3] nous objecte que l'on ne peut comparer une désinence de 2e pers. pl. act. à une désinence de 2e pers. sg. moyen. Seulement ces difficultés ont déjà été éliminées dans notre article[4]. L'autre objection, à savoir qu'i.-e. **-sṷe/o* aurait donné *-su* dans les deux dialectes, ne peut être soutenue non plus: B. *po* « tout » rend i.-e. **b(h)ŭ-ent* ou **pŭ-ent*[5]. D'ailleurs Pedersen lui-même part de **-sṷōs* en se basant sur celt. **sṷēs* et got. *izwis*[6].

SSS[7] sont d'avis qu'il s'agit en B de formes de 2e pers. pl. en *-s*, qui ont reçu un élargissement par *-o*. Mais ces auteurs séparent A. *-sū* de B. *-so*: or il est évident que ces deux finales sont identiques. A. *-sū* oblige à partir de *-sw-* (> *-su*, *-sū*, etc., en finale) et par conséquent d'i.-e. **-sṷ* + voyelle[8].

B. *pcīso* (*i-* « aller ») correspond à A. *pic* et *picäs*: comme *picäs* renferme *pic* < i.-e. **ite* + *s*, désinence générale de la 2e pers. pl. act.[9], de la même façon B. *pcīso* s'analyse en *pcī* + *so*. Il faut poser comme forme originelle **pic(ä)so* > *pcīso*, avec umlaut de *i* comme dans A. *wniṣ* à côté de *wināṣ*, 3 sg. prés. ind. act. de *win-* « honorer, adorer ».

---

1 A. *päklyossū* aussi est une forme de 2e pers. pl.: cf. Pedersen, *Tocharisch*, p. 150.

2 V. W., *Une terminaison indo-européenne de l'impératif en tokharien*, *REI*, II, fasc. 1-2 (1939), p. 67 sq.

3 *Tocharisch*, p. 151.

4 Cf. p. 69.

5 Cf. p. 88.

6 P. 150. Tokh. *o* (*u*) ne peut remonter à i.-e. **ō*; l'hypothèse d'i.-e. **ā* est également à écarter.

7 § 420, p. 336, note 1. Voir déjà Meillet, *Formes*, p. 389.

8 Cf. p. 298.

9 Cf. p. 318 sq.

INDICES

I. — TOKHARIEN[1]

1. — *MOTS AUTOCHTONES*

a) — Dialecte A

[1] Pour l'ordre alphabétique, cf. notre *Lexique*, p. 1.

b) — **Dialecte B**

2. — MOTS EMPRUNTÉS AU SANSKRIT

a) — Dialecte A

b) — Dialecte B

II. — INDIEN

1. — *SANSKRIT*

a) — Mots de la grammaire comparée

b) — **Mots empruntés par le tokharien**

2. — *KRORAINIQUE*

III. — IRANIEN

IV. — ARMÉNIEN

V. — THRACO-PHRYGIEN

VI. — HITTITE

VII. — GREC

VIII. — ALBANAIS

IX. — ITALIQUE

1. — *OSQUE ET OMBRIEN*

2. — *LATIN*

X. — CELTIQUE

XI. — GERMANIQUE

XII. — BALTIQUE

XIII. — SLAVE

XIV. — LANGUES NON-INDO-EUROPÉENNES

ABRÉVIATIONS

Adjarian = H. ADJARIAN, *T'ocharerēn ew Hayerēn, Handēs Amsoreay,* 26 (1912), p. 37 sq.

Arch. Or. = *Archiv Orientální.*

Benveniste, Origines = E. BENVENISTE, *Origines de la formation des noms en indo-européen,* I, Paris, 1935.

BSL = *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris.*

Carnoy = A. CARNOY, *Grammaire élémentaire de la langue sanscrite comparée avec celle des langues indo-européennes,* Louvain, 1937².

Couvreur, Compte-rendu Pedersen = W. COUVREUR: compte-rendu de Pedersen, Tocharisch (cf. ci-dessous) dans *Revue belge de Philologie et d'Histoire,* XXI (1942), p. 194 sq.

Couvreur, Désinence = W. COUVREUR, *La désinence -au et le morphème -oy-, -i- du koutchéen, Bulletin de la Société de Linguistique de Paris,* 39 (1938), p. 243 sq.

Couvreur, Désinences hittites = W. COUVREUR, *Les désinences hittites -ḫi, -ti, -i du présent et -ta du prétérit, Mélanges Franz Cumont,* Bruxelles, 1936, p. 551 sq.

Couvreur, Étymologie = W. COUVREUR, *L'étymologie du Tocharien, Revue belge de Philologie et d'Histoire,* XXI (1942), p. 5 sq.

Couvreur, Fin de mot = W. COUVREUR, *La fin de mot et la désinence du génitif A -es en tocharien (d'après M. H. Pedersen), Le Muséon,* LV (1942), p. 131 sq.

Cuny = A. CUNY, *Linguistique du hittite, Revue hittite et asianique,* 4 (1934), p. 199 sq.

J. Duchesne = J. DUCHESNE, *Tocharica, Bulletin de la Société de Linguistique de Paris,* 41 (1941), p. 140 sq.

Hermann, KZ = E. HERMANN: compte-rendu de SS, Toch. Sprachr. (cf. ci-dessous) dans *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung,* 50 (1922), p. 296 sq.

Hirt = H. HIRT, *Indogermanische Grammatik,* Teil III: *Das Nomen,* Heidelberg, 1927; Teil IV: *Doppelung, Zusammensetzung, Verbum,* Heidelberg, 1928.

Hoernle, Manuscript Remains = A.F.R. HOERNLE, *Manuscript Remains of Buddhist Literature found in Eastern Turkestan,* I, Oxford, 1916.

IF = *Indogermanische Forschungen.*

JA = *Journal Asiatique.*

Jacobsohn = H. Jacobsohn: compte-rendu de SSS (cf. ci-dessous) dans *Orientalistische Literaturzeitung,* 1934, c. 207 sq.

JASB = *Journal of the Asiatic Society of Bengal.*

JRAS = *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland.*

KZ = *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* (begründet von A. Kuhn).

Lévi = S. Lévi, *Fragments de textes koutchéens,* Paris, 1933.

Meillet, Esquisse = A. Meillet, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique,* Vienne, 1936^{2}.

Meillet, Étude = A. Meillet, *Étude des documents tokhariens de la mission Pelliot. Remarques linguistiques* [1], Ier article: *Journal Asiatique,* XVII (1911), p. 431 sq.; IIe article: *ibid.,* XVIII (1911), p. 119 sq.

Meillet, Formes = A. Meillet, *Remarques sur les formes grammaticales de quelques textes en tokharien B, Mémoires de la Société de Linguistique de Paris,* XVIII (1914), p. 1 sq. et p. 381 sq.

Meillet, Noms de nombre = A. Meillet, *Les noms de nombre en tokharien B, Mémoires de la Société de Linguistique de Paris,* XVII (1912), p. 281 sq.

Meillet, Tokharien = A. Meillet, *Le Tokharien, Indogermanisches Jahrbuch,* I (1914), p. 1 sq.

Meillet, Vinaya = A. Meillet, *Un fragment tokharien du Vinaya des Sarvāstivādins, Journal Asiatique,* XIX (1912), p. 101 sq.

Meillet-Vendryes = A. Meillet et J. Vendryes, *Traité de grammaire comparée des langues classiques,* Paris, 1924.

Pedersen, Groupement = H. Pedersen, *Le groupement des dialectes indo-européens,* Copenhague, 1925.

Pedersen, Hittitisch = H. Pedersen, *Hittitisch und die anderen indoeuropäischen Sprachen,* Copenhague, 1938.

Pedersen, Tocharisch = H. Pedersen, *Tocharisch vom Gesichtspunkt der indoeuropäischen Sprachvergleichung,* Copenhague, 1941.

Petersen, Hittite = W. Petersen, *Hittite and Tocharian, Language,* IX (1933), p. 12 sq.

Petersen, Nominal Decl. = W. Petersen, *The Primary Cases of the Tocharian Nominal Declension,Language,* XV (1939), p. 72 sq.

Petersen, Pronominal Decl. = W. Petersen, *Tocharian Pronominal Declension, Language,* XI (1935), p. 196 sq.

[1] Dans ses travaux sur le tokharien, Meillet se base sur la lecture et l'interprétation données par Lévi; toutefois le premier auteur est responsable de la manière dont les formes sont groupées et expliquées.

Pisani = V. PISANI, *Glottica Parerga, Estratto dai Rendiconti del R. Istituto Lombardo di scienze e lettere,* Vol. LXXV, 6° della Serie III, Fasc. II, Milan, 1942.

Pokorny = J. POKORNY, *Die Stellung des Tocharischen im Kreise der indogermanischen Sprachen, Berichte des Forschungs-Institutes für Osten und Orient in Wien,* III (1919) [1].

Poucha, Compte-rendu = P. POUCHA: compte-rendu de Sten Konow, Saka Studies dans *Archiv Orientální,* VII (1935), p. 258 sq.

Poucha, Tocharica = P. POUCHA, *Tocharica,* I: *Die indischen Lehnwörter im Tocharischen, Archiv Orientální,* II (1930), p. 300 sq.; III: *Die tocharische Lautverschiebung, ibid.,* p. 320 sq.; IV: *Aus der tocharischen Wortbildungslehre, ibid.,* III (1931), p. 162 sq.; V: *Substantiva auf vortoch. *-ūniă (toch. A -ūne, -ñe, B -ñe und toch. A -one), ibid.,* p. 168 sq.; VI: *Tocharisch yāmutsi, ibid.,* V (1933), p. 88 sq.

Poucha, Tocharštině = P. POUCHA, *O « tocharštině » čili jazyku Ārçiů, Listy Filologické,* 67, fasc. 3/4 (*Mélanges Hujer*), Prague, 1940, p. 197 sq.

REI = *Revue des Études Indo-européennes.*

Reichelt = *Awestisches Elementarbuch,* Heidelberg, 1909.

Sapir, Influences = E. SAPIR, *Tibetan Influences on Tocharian,* I, *Language,* XII (1936), p. 259 sq.

Sapir, Loanword = E. SAPIR, *Greek* ἀτύζομαι, *a Hittite Loanword, and its Relatives, Language,* XII (1936), p. 175 sq.

Schneider, Beiträge = K. SCHNEIDER, *Beiträge zur tocharischen Wortkunde und Grammatik, Indogermanische Forschungen,* 58 (1941), p. 37 sq.

Schneider, Benennungen = K. SCHNEIDER, *Zu einigen Benennungen von Teilen des menschlichen Körpers im Tocharischen, Indogermanische Forschungen,* 58 (1941), p. 169 sq.

Schulze = W. SCHULZE, *Die reduplizierten Präterita des Tocharischen und des Germanischen, Sitzungsberichte der Preuszischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin,* 1924, p. 166 sq.

Sieg, Compte-rendu Bestand. = E. SIEG: compte-rendu de V. W., Bestand. (cf. ci-dessous) dans *Orientalistische Literaturzeitung,* 1943, c. 159 sq.

Sieg, Karm. = E. SIEG, *Die Kutschischen Karmavibhaṅga-Texte der Bibliothèque Nationale in Paris* (*zu Prof. Sylvain Lévi's Ausgabe und Übersetzung*), *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung,* 65 (1938), p. 1 sq.

[1] L'extrait seul nous étant accessible, nous avons cité cet ouvrage d'après les « correspondances spéciales » (cf. p. X, note 3).

Sieg, OLZ = E. SIEG: compte-rendu de V. W., Lexique (cf. ci-dessous) dans *Orientalistische Literaturzeitung*, 1943, c. 131 sq.

Smith = E. SMITH, « *Tocharisch* », *die neuentdeckte indogermanische Sprache Mittelasiens*, Kristiania, 1910-1911.

SPAW = *Sitzungsberichte der Preuszischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin.*

SS, India Office = E. SIEG und W. SIEGLING, *Udānavarga-Übersetzungen in « Kucischer Sprache » aus den Sammlungen des India Office in London, Bulletin of the School of Oriental Studies*, VI (1931), p. 483 sq.

SS, Speisung = E. SIEG und W. SIEGLING, *Die Speisung des Bodhisattva vor der Erleuchtung, Asia Major*, II (1925), p. 277 sq.

SS, Tocharisch, SPAW = E. SIEG und W. SIEGLING, *Tocharisch, die Sprache der Indoskythen, Sitzungsberichte der Preuszischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1908, p. 915 sq.

SS, Toch. Sprachr. = E. SIEG und W. SIEGLING, *Tocharische Sprachreste*, Berlin-Leipzig, 1921.

SSS = E. SIEG, W. SIEGLING, W. SCHULZE, *Tocharische Grammatik*, Göttingen, 1931.

Sturtevant, Comp. Gr. = E. H. STURTEVANT, *A Comparative Grammar of the Hittite Language*, Philadelphia, 1933.

V. W., Accentuation = A. J. VAN WINDEKENS, *L'accentuation tokharienne, Revue des Études Indo-européennes*, II, fasc. 2-4 (1939), p. 87 sq.

V. W., Beiträge = A. J. VAN WINDEKENS, *Beiträge zur vergleichenden Grammatik des Tocharischen, Archiv Orientální*, XIII (1942), p. 151 sq.

V. W., Bestand. = A. J. VAN WINDEKENS, *De Indo-Europeesche bestanddeelen in de Tocharische declinatie*, Louvain, 1940.

V. W., Comp. = A. J. VAN WINDEKENS, *Tocharische equivalenten van Grieksche composita, Philologische Studiën* (Louvain), XI (1939-1940), p. 131 sq.

V. W., Contribution = A. J. VAN WINDEKENS, *Contribution à l'étude de la morphologie grecque et latine, L'Antiquité Classique* (Bruxelles), XI (1942), p. 291 sq.

V. W., Études = A. J. VAN WINDEKENS, *Études étymologiques, Revue belge de Philologie et d'Histoire*, XXI (1942), p. 141 sq.

V. W., Génitif = A. J. VAN WINDEKENS, *Note sur l'origine de deux désinences du génitif pluriel en tokharien, Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 41 (1941), p. 198 sq.

V. W., Huns Blancs = A. J. VAN WINDEKENS, *Huns Blancs et Ārçi (essai sur les appellations du « tokharien »)*, *Le Muséon*, LIV (1941), p. 161 sq.

V. W., Lexique = A. J. VAN WINDEKENS, *Lexique étymologique des dialectes tokhariens*, Louvain, 1941.

V. W., Ling. st. = A. J. VAN WINDEKENS, *Linguistische studiën*, I-V, *Philologische Studiën* (Louvain), X (1938-1939), p. 161 sq.

V. W., Nombre « deux » = A. J. VAN WINDEKENS, *Le nombre « deux » en tokharien*, *Revue des Études Indo-européennes*, II, fasc. 2-4 (1939), p. 123 sq.

V. W., Them. en athem. = A. J. VAN WINDEKENS, *Het thematisch en het athematisch verbaalsysteem in het Tocharisch*, *Philologische Studiën* (Louvain), X (1938-1939), p. 81 sq.

V. W., Verbaalmorphologie = A. J. VAN WINDEKENS, *Bijdrage tot de studie der vergelijkende Grieksche verbaalmorphologie*, *Philologische Studiën* (Louvain), XIII-XIV (1942-1943), p. 129 sq.

V. W., Wortbildung = A. J. VAN WINDEKENS, *Zur tocharischen Wortbildungslehre*, *Indogermanische Forschungen*, 58 (1942), p. 257 sq.

ZDMG = *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft.*

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

PHONÉTIQUE

CHAPITRE II

FORMATION DES NOMS

CHAPITRE III

FLEXION DES NOMS

CHAPITRE IV

PRONOMS ET NOMS DE NOMBRE

CHAPITRE V

INDÉCLINABLES

CHAPITRE VI

STRUCTURE DES VERBES

CHAPITRE VII

FLEXION DES VERBES

ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. X sq.: E. SCHWENTNER, *Zur Stellung des Tocharischen im Kreise der übrigen idg. Sprachen, KZ,* 68, 1/2 (1943), p. 33 sq., parle à son tour de la position du tokharien parmi les dialectes indo-européens. Le tokharien occuperait une place entre le germanique et le balto-slave d'une part, le celtique et le thraco-phrygien-arménien de l'autre, avec des correspondances plus éloignées avec l'italique et le grec. Ses arguments — qui ne sont pas très nombreux — ne sont guère probants: le fait p. ex. que le tokharien et le germanique ont connu tous deux un accent d'intensité ne peut témoigner en faveur d'une parenté plus intime entre ces deux (groupes) de langues.

P. XIII sq.: P. POUCHA, *Die synchronische Stellung des Tocharischen und die Frage nach der idg. Urheimat, KZ,* 68, 1/2 (1943), p. 83 sq., touche la question des relations entre le tokharien d'une part et le sogdien et le sace d'autre part; remarquons qu'entretemps O. Hansen a donné une étude plus détaillée sur ces relations, du moins sur les relations lexicologiques (cf. p. XIV). Quant aux rapports morphologiques, Poucha développe quelques théories qu'il avait déjà suggérées dans *Compte-rendu,* p. 260.

P. XVI: sur A. *tuṅk,* etc., cf. l'addition sous p. 52. — (AB.) *tseṃ* a été rapproché par SCHRADER-NEHRING, *Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde,* I, p. 148, de v. sax. *dosan.* Nous nous proposons de revenir ailleurs sur cette étymologie (que, par inadvertance, nous n'avions pas mentionnée dans notre *Lexique*).

P. 23 sq.: dans l'article cité ci-dessus sous p. XIII sq., Poucha a également fait un examen de l'accent tokharien (p. 85 sq.); l'auteur n'a apporté rien de nouveau et n'a pu construire un système solide.

P. 30, note 4, l. 3, lire: LÜDERS.

P. 31: la comparaison de A. *ñomänt(u),* pl. de *ñom,* avec gr. ὀνόματα, donnée par PETERSEN, *Nominal Decl.,* p. 77, ne change rien à la réalité phonétique que la voyelle *o* ne peut être primaire, et

quē par conséquent on ne peut partir pour *ñom* d'un thème en *-(*e*)*n*(*t*). Cependant il est possible que *ñomäntu* ne soit pas une forme secondaire (*ñom* + *-ntu*: cf. p. 89), mais que l'on doive partir de **ñemäntu* (thème en *-*nt*) devenu *ñomäntu* sous l'influence du singulier *ñom* < **ñomu* (V. W., *Études*, p. 148 sq.).

P. 38: des exemples en B de *-ṃ* < *-ñ* en finale sont *arkwiṃ* (*ărkwi* « blanc »: cf. SIEG, *OLZ*, c. 138), *yolaiṃ* (à côté de *yolaiñ*, et *yolaiṅ-* (sans doute en ligature) de *yolo* « mauvais, méchant »: cf. SIEG, *Karm.*, 7ᵇ4), et peut-être aussi *sälyaiṃ* (cf. A. *slyi* « règle, prescription »: voir SSS, § 82, p. 47); il s'agit de formes du nom. pl. en *-ñ*: cf. A. *olariṃ*, etc.

P. 42: BONFANTE, *Études sur le tabou dans les langues indo-européennes, Mélanges Bally*, Genève, 1939, p. 205 (cet article nous était inconnu jusqu'ici), suggère pour A. *tsar*, B. *ṣar* « main » i.-e. **dher-* « tenir ». Nous ne voyons pas pourquoi il faudrait séparer ce mot de gr. χείρ, etc.

P. 43, p. 60: E. SCHWENTNER, *Toch. A kāts* « *Bauch* », *KZ*, 67, 3/4 (1942), p. 228, rapproche ce mot de got. *qiþus* « ventre, matrice », v.h.a. *quiti* « vulva », etc. Or i.-e. **t* (palatalisé) ne peut donner tokh. *ts*: notre rapprochement de la racine **ghegh-* est phonétiquement indiscutable.

P. 45: *SSS*, p. 377, note 1, émettent l'avis que A. *cmol* (= B. *cmel*) aurait reçu sa voyelle de A. *çol* « vie »; à rejeter.

P. 47: PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 57 sq., dit des formes telles que *năcki*, etc.: « Der helle Vokal hat das *-k-* palatalisiert, und die Palatalisierung hat sich auf das vorhergehende *-t-* verpflanzt; nachher ist aber eine Dissimilation eingetreten... ». Le résultat aurait été *-ck-*. Cette explication, que Pedersen admet également pour A. *kcäk* (cf. p. 49), ne nous convainc pas: comment un *ç* < *k* aurait-il pu redevenir *k*? Si *-k* seul avait été palatalisé, on aurait eu finalement, *çç* par assimilation.

P. 52: PEDERSEN, *Tocharische Beiträge*, 3, *REI*, III (1943-1944), p. 209 sq., compare A. *tuṅk*, etc., à got. *þagkjan*, *þugkjan*, etc. (Pedersen cite W. Krause, qui dans *G*(*öttingische*) *G*(*elehrte*) *A*(*nzeigen*), 1943, a proposé la même étymologie: le travail de M. Krause nous était inconnu jusqu'à présent et ne nous atteindra qu'après l'achèvement de l'impression de notre présent

ouvrage). Nous nous demandons pourquoi Pedersen ne mentionne pas notre explication donnée dans *Lexique*.

P. 53, note 3: l'hypothèse de Benveniste se trouve dans *Festschrift Hirt*, II (1936), p. 235, note 1.

P. 67: COUVREUR, *Compte-rendu Pedersen*, p. 198, croit que les formes en *-au(ca)* de B dérivent du participe passé en *-au*. Cette thèse est à rejeter: A. *yāṣṣuce*, B. *yaṣṣūca* avec *-ṣṣ-* témoignent en faveur d'i.-e. **-eu-*.

P. 67: B. *arkwaññai* (nom. sg. *arkwañ(ñ)a*) de *ǎrkwi* « blanc » (voir SIEG, *OLZ*, c. 138) est un autre exemple d'un accusatif sg. féminin en *-ai*, de même que *päpiyai* (nom. *päpiya*) de *pupa*, etc. « puant » (*ibid.*, c. 135). — SIEG, *OLZ*, c. 136, dit que B. *k'ai* est employé « lässig » à côté de *klaiñ*: bien que l'explication de la dernière forme nous soit inconnue, nous nous demandons comment *-ñ* dans *klaiñ* aurait pu disparaître dans la langue parlée (cf. p. 2) ; d'autre part un acc. sg. f. en *-ai* n'a rien de surprenant. Voir aussi A. *kule*.

P. 71, p. 150, p. 165: PETERSEN, *Hittite*, p. 26, avait suggéré une parenté de la caractéristique génitivale A. *-is* avec hitt. *-aš*, théorie qui est phonétiquement insoutenable. D'ailleurs il ne l'a plus mentionnée dans ses ouvrages ultérieurs.

P. 83 sq.: AB. *pruccamñe* (cf. A. *pruccamo* « excellent »: voir SSS, § 16, p. 11) a été formé analogiquement sur les dérivés en *-(r)ñe*.

P. 85, l. 7: Pedersen suppose sans doute que **-i̯-* se cacherait dans la palatalisation de la consonne précédente (ce qui est insoutenable: i.-e. **i̯* ne tombe jamais en tokharien).

P. 99 sq.: dans l'article cité sous p. 42, Bonfante (p. 197) voit encore dans B. *malkwer* un composé « lait-eau », analyse (proposée auparavant par POUCHA, *Tocharica*, IV, p. 166) qui est sans aucun doute à rejeter.

P. 101, 2e alinéa, l. 2 du bas, lire: **-u̯r̥*.

P. 101, note 3: en raison des circonstances cet article n'a pas encore pu paraître.

P. 102 et p. 294 sq.: il semble que le tokharien B ait connu aussi un type en **-li̯e/o-*, à en juger d'après quelques formes sporadiques en *-lye* comme *nesalye* (*nes-* « être »: cf. SSS, § 424, p. 339) ; ou s'agit-il du type **-lei̯e/o-* attesté en A (pour le traitement: cf. AB. *ñu* « neuf » < **neu̯n̥*, etc.) ? Quoi qu'il en soit, B. *-lle* devra

être expliqué non seulement par le redoublement secondaire, mais aussi par une assimilation *-lle* < *-lye.*

P. 110 : des exemples tels que B. *akālkaṣṣe* (= A. *ākālṣi* : cf. A. *ākāl,* B. *akālk* « désir »), B. *çaulaṣṣe* (= A. *çolṣi* : cf. A. *çol,* B. *çaul* « vie »), etc. (cf. Couvreur, *Fin de mot,* p. 133), ont *-a-* < *-ä-* : une forme comme B. *waçiräṣṣe* (= A. *waçirṣi* : cf. A. *waçir* « vajra- ») citée dans sss, § 91, p. 60, le prouve clairement.

P. 117, note 4 : Petersen, *Nominal Decl.,* p. 84, pose A. *kos* < **kowäs* et compare à gr. βόας, ce qui est donc à rejeter ; par contre son rapprochement de gr. βοῦς est possible.

P. 130 : Pedersen, *Tocharische Beiträge,* 4, *REI,* III (1943-1944), p. 210 sq., compare A. *kip,* etc., à v. sl. *kypěti* « wallen, überlaufen », lat. *cupio,* etc. Ce rapprochement ne nous convainc pas : nous préférons l'explication proposée dans notre *Lexique,* p. 51, explication qui n'est pas mentionnée par Pedersen.

P. 161 : Petersen, *Nominal Decl.,* p. 79, pose A. *-añ* < i.-e. **-on-es* (gr. τέκτονες).

P. 166 : voir maintenant aussi notre article *L'origine de la nasale dans arménien otn « pied » et jeṙn « main »,* *REI,* III (1943-1944), p. 175 sq.

P. 172 sq. : cf. maintenant notre article *Sur l'origine de la finale adverbiale grecque -σε,* *REI,* III (1943-1944), p. 165 sq.

P. 179 : la caractéristique B. *-a* apparaît à l'état non composé dans B. *eneṅka* (p. 129, note 2) et B. *ksa, kca* (p. 199).

P. 189, l. 11, lire : *(is)tum.*

P. 201 sq. : en arménien aussi le pronom interrogatif-relatif *o, ov, or,* etc., semble être issu d'i.-e. **so/to,* etc., pronom démonstratif ; voir notre article *Note sur deux difficultés de la grammaire comparée arménienne,* *REI,* III (1943), p. 30 sq.

P. 205 sq. : quant à notre étymologie de A. *mättak,* Couvreur, *Compte-rendu Pedersen,* p. 200, note 1, fait remarquer que lat. *-(me)t* suppose une finale i.-e. **-ti.* Or tokh. A. *mät-,* etc., est sans aucun doute une forme mutilée par l'accent, à laquelle l'élargissement par A. *-ak,* etc., a été ajouté (cf. A. *nṣäk* « ego », et beaucoup d'autres formes). D'ailleurs on peut bien reconstruire i.-e. **met* à côté de **meti,* **-i* étant le déterminatif qui se trouve fréquemment joint à des adverbes, etc. (Hirt, III, § 66, p. 98 sq.).

P. 216 sq. : Schulze, *Über ein Stück der Tocharischen Sprachreste das in doppelter Übersetzung vorliegt,* *SPAW,* 1923, p. 136,

donne B. *ikañceṃ oktañceṃ* « 28ᵉ », acc. pl.: on voit donc que ce cas avait le *t* palatalisé.

P. 217: pour « 8ᵉ », ss, *Tocharisch, SPAW*, p. 925, note. donne *oktunte* (**tte*), forme qui ne se trouve plus mentionnée dans la suite, ni par Sieg-Siegling-Schulze ni par Lévi-Meillet. Si elle a été correctement lue, il faut la comparer à B. *ñunte* « 9ᵉ », dont elle aura sans doute tiré son *-u-*, et peut-être aussi son *-n-* (SMITH, p. 13, attribue le *-n-* à l'influence de « 7ᵉ »). — Sur l'extension de *-nt(e)* dans les ordinaux, cf. aussi MEILLET, *Noms de nombre*, p. 288.

P. 227: PEDERSEN, *Tocharisch*, p. 237, note 1, rapproche AB. *sätk-* « sich verbreiten » de lat. *serus*, etc. Abstraction faite du sens, qui est plutôt « s'établir », comme nous l'avons déjà dit dans notre *Lexique*, il vaut mieux partir d'une racine verbale se terminant par une dentale.

P. 245 sq.: SCHULZE, *Zum Tocharischen, Kleine Schriften*, Göttingen, 1934, p. 253, note 6, rapproche A. *kar(y)-*, *kar(e)-* de gr. béot. κϱιδδέμεν (i.-e. **(s)qerei-*, etc.).

P. 249 sq.: COUVREUR, *Les dérivés verbaux en -ske/o du hittite et du tocharien, REI*, I (1938), p. 101, a attiré l'attention sur arm. *-canem* et gr. -ανίσκω, où l'on trouve également l'accumulation de l'infixe nasal et de **-ske/o-*.

P. 259, l. 1 du bas, et p. 311, l. 6, lire: *muk-* « $\underline{+}$ (se) lâcher, relâcher ».

P. 293 sq.: on trouve *-māne* dans B. *çamāne* à côté de *çāmane* =A. *çāmāṃ* de A. *ço-*, B. *çau-* « vivre » (cf. sss, p. 474). La forme régulière en B est *çāmane: çamāne* est une « lässige Schreibung » (cf. p. 8, note 1).

P. 294, l. 8, lire: originel.

P. 318, l. 2, lire: lat. *ī*.

P. 334, 2ᵉ col., l. 11, lire: *wort-*.

P. 335, sous XII. — Baltique, 2ᵉ col.: l. 11 est à déplacer sous l. 3 du bas.

P. 356, sous XIII. — Slave, 2ᵉ col.: l. 8 doit précéder l. 7.

Par suite de l'interruption du trafic postal nous n'avons pu relire le tirage des feuilles contenant les p. 335-350 et 367-fin. Nous n'avons pu avoir une épreuve de la partie des « Addition et corrections » qui vient après p. 249 sq. L'impression du livre s'étant déjà sensiblement attardée, nous trouvons nécessaire d'ajouter encore les remarques suivantes (dont nous ne pourrons avoir des épreuves).

P. 35 : le rapprochement A. *tsip-* « danser » : v.irl. *tibiu* « rire » (PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 160, note2) se heurte e.a. à la phonétique (tokh. *ts* < i.-e. **t*).

P. 52 : on ne peut expliquer A. *tsraṣi* par A. *tsär* « rude, aigu », comme PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 242 sq.

P. 55, note 3 : la phrase « Rien de commun... » est proprement la dernière partie de note 1. — On ajoutera *innotesco* aux mots de l'index latin (p. 353).

P. 79 : *ā* de A. *kāsu* ne peut remonter à *-awa-* ou *-awe-* (PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 109).

P. 130 : d'après PEDERSEN, *Tocharisch,* p. 235, *p de* A. *wlyep* remonterait à une labiovélaire !

P. 172 : le suffixe *-yā* dans *käryāṣ* est d'origine secondaire, puisque le nom. sg. *kri* est du masculin.

P. 223 : POUCHA, *Tocharštinĕ,* p. 212, compare A. *-pär* à lat. *prae.*

Imprimerie Orientaliste L. Durbecq. — Louvain (Belgique).